SETHOS.

TOME PREMIER.

SETHOS,

HISTOIRE OU VIE

TIRÉE

DES MONUMENS ANECDOTES

DE

L'ANCIENNE EGYPTE.

Traduite d'un Manuscrit Grec.

Nouvelle Edition, revue & corrigée sur l'Exemplaire de l'Auteur.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

A

MADAME

LA COMTESSE

DE ***.

MADAME,

Les bienfaits particuliers dont je Vous suis redevable, & les bontés dont Vous m'honorés continuellement, ne me permettent pas d'adresser à d'autres qu'à Vous le seul témoignage de reconnoissance,

dont ſoit capable un homme de ma profeſſion. La vertu bienfaiſante, qui eſt le principal ou plutôt l'unique ſujet de cet Ouvrage, m'a fait eſperer, MADAME, qu'il pourroit être de votre goût : & les perſonnes choiſies, qui ont l'avantage de fréquenter votre Maiſon, y reconnoîtront aiſément votre caractere. J'ai l'honneur d'être avec un très-profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur * * *.

PREFACE.

JE préſente au Public la Traduction d'un Manuſcrit Grec qui s'eſt trouvé dans la Bibliotheque d'une Nation étrangere, extrêmement jalouſe de cette eſpece de tréſor. Ceux qui m'ont procuré la lecture de ce Manuſcrit, ne m'ont permis de le publier qu'en le traduiſant, ſans indiquer la Bibliotheque à laquelle appartient l'Original. L'Auteur ne s'eſt nommé nulle part : mais quelques endroits du Livre même ſont connoître que c'étoit un Grec d'origine, vivant à Alexandrie ſous l'Empire de Marc-Aurele.

Il n'y a pas lieu de douter que ce ne ſoit ici un Ouvrage de fiction. Les entrepriſes dont les ſuccès ſont à peu près tels que le Lecteur les deſire, quelques perſonnages qui ſe retrouvent lorſque l'on ne

comptoit plus de les revoir enſemble, mais ſur-tout le grand nombre de diſcours directs ou tenus par les perſonnages mêmes ; tout cela prouve que mon Auteur ne s'eſt point aſſujetti à des faits réels, où les circonſtances ordinaires de la vie jettent plus de dérangement ; & qu'il s'eſt rendu maître, non ſeulement des actions, mais encore des penſées de tous ceux qu'il fait agir.

Le genre d'utilité dont il vouloit être l'a engagé au choix de ce genre de compoſition. On ne ſçauroit diſputer à l'Hiſtoire proprement dite ſes avantages. Elle eſt une culture d'eſprit qu'on exige de toutes les perſonnes qui doivent montrer quelque éducation. L'Hiſtoire eſt eſſentielle à la profeſſion de quelques-uns ; & elle eſt un délaſſement d'un goût preſque univerſel, à l'égard de ceux dont les occupations principales en paroiſſent le plus éloignées. Elle eſt

une des plus grandes sources de la vraye Philosophie, par la connoissance qu'elle donne des passions & des préventions humaines. Elle passe pour le guide le plus sûr de la politique, par l'expérience de tous les siecles qu'elle peut mettre dans un seul homme. Quelques-uns enfin la regardent comme un grand fond d'instructions morales, par les exemples continuels qu'elle fournit du bien & du mal.

Mais par rapport à cette derniere proprieté, je crois qu'en examinant la chose de près, on trouvera l'Histoire bien inférieure à la Fiction; lorsque celle-ci est employée de la seule maniere qui convienne à un sage Ecrivain, c'est à-dire, dans l'intention de former les mœurs. L'Histoire n'est par elle-même qu'un amas de faits que la Providence conduit à des fins ordinairement cachées: & quoique tout soit merveilleusement ordonné dans les vûës mysterieuses de

la ſageſſe & de la juſtice Divine ; la ſuite des actions des hommes n'eſt aſſés ſouvent à l'extérieur, qu'une ſuite de projets manqués & de crimes impunis. Le ſpectacle de ce qui s'eſt paſſé dans le monde n'eſt pas autre à la rigueur que le ſpectacle de ce qui ſe paſſe dans une place publique : ni l'un ni l'autre de ces deux ſpectacles n'eſt moral que par les reflexions du Spectateur ou du Relateur. En un mot l'Hiſtoire priſe en elle-même eſt plûtôt un objet qu'une doctrine.

Il n'en eſt pas ainſi d'un Ouvrage de fiction. L'Auteur moral, s'il prend la forme de narration, ſe propoſe ordinairement d'indiquer & de répreſenter toutes les vertus propres à l'état ou à la condition de ſon Heros. Il le place dans toutes les conjonctures qui peuvent donner lieu à l'exercice de ſes vertus. Il l'oppoſe non ſeulement à de méchans hommes, mais à des hommes d'une vertu foible &

chancelante; afin que leur comparaiſon avec lui donne un plus grand luſtre au caractere du perſonnage principal. Il accompagne ſes peintures de jugemens portés, & d'avis formels. En un mot, il rend l'inſtruction complete & par les leçons & par les exemples. On réuniroit ou l'on fondroit enſemble pluſieurs grands hommes de l'Hiſtoire, & l'on raſſembleroit les évenemens de bien des ſiecles, avant que d'y rencontrer les Sujets d'admiration, & d'imitation, qu'un bon Auteur de fiction fait trouver dans une partie ſouvent aſſés petite de la vie d'un ſeul Heros.

Les deux Ouvrages qui ont paru juſqu'ici parmi nous dans ce genre, *Telemaque* & *les Voyages de Cyrus*, ont parfaitement rempli cette idée. Ce n'eſt pas la comparaiſon de l'Hiſtoire qui eſt d'un ordre tout différent, c'eſt la comparaiſon des bons Ouvrages de

fiction, qui contribuera de plus en plus à faire sentir la futilité pernicieuse des Romans ; lorsqu'on entend par ce terme une peinture avantageuse, ou seulement favorable des foiblesses ou des désordres de l'amour. Mais un fruit plus important encore des bons ouvrages de fiction, sera de désabuser les hommes du faux Heroïsme. L'ambition sanguinaire ou la vengeance implacable célebrées par tant d'Orateurs & par tant de Poëtes, sous le nom de valeur, seront dépoüillées de l'éclat dont on a voulu les revêtir : & l'on regardera bien-tôt comme de fausses beautés d'éloquence ou de poësie tout ce qui aura servi à relever de fausses vertus.

Cet heureux effet semble déja s'être répandu dans tous les esprits. La désolation des Peuples ne paroît plus être, du moins chés les Nations policées, un objet d'émulation. Les éloges des conquêtes

& des ravages n'entrent plus dans l'éducation des Princes Enfans ; & les bons Poëtes ne les vantent plus de ne joüer qu'avec des armes. Je n'ai pas lieu de me repentir d'avoir dit autrefois, en parlant de *Telemaque :* Que ſi le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là. Quoique ceux qui gouvernent le monde s'appliquent rarement à la lecture ; cependant comme les Precepteurs des Rois connoiſſent les Lettres, & dans leur origine & dans leurs progrès, ils ne laiſſent ignorer à leurs Eleves ni les principes de morale qui ſe développent, ni les maximes de douceur qui s'établiſſent de leur tems même. Les Princes montent ſur le Trône déjà inſtruits de la véritable gloire ; & penſant tous enfin ſur ce ſujet comme le Public, ils concourent enſemble à le maintenir dans le repos & dans le bonheur qu'il attend d'eux.

Une paix dont la durée ne trouve pas d'exemple dans notre Hiſtoire, eſt ſans doute le fruit de la ſageſſe d'un grand Miniſtre ; & les François lui tiennent tout le compte qu'ils doivent lui tenir des attentions & des ménagemens qui maintiennent leur tranquillité. Mais les Princes avec qui il traite apporteroient peut-être plus de réſiſtance à ſes deſirs, ſi une éducation aidée par un Ouvrage utile à tous les Rois de la terre, ne les avoit approchés eux-mêmes des diſpoſitions où ſe trouve l'Auguſte & jeune Monarque, dans le Royaume duquel *Telemaque* a pris naiſſance. Si l'on eſt bien reçu à ſoutenir que les Lettres toûjours plus cultivées, ont introduit la politeſſe & le bon goût dans toutes les Cours & dans toutes les Villes de l'Europe ; il doit être permis d'attribuer, du moins en partie, l'amour de la paix qui ſemble regner aujourd'hui chés

tous les Peuples, à des Ouvrages d'une morale excellente, revêtus d'ailleurs de tous les agrémens propres à les faire goûter. On peut ſans doute les joindre aux autres cauſes de cet eſprit d'équité & de pacification dont on ſe pique partout de montrer du moins les apparences ; qui bannit peu à peu ces animoſités de Nation, que le ſeul éloignement de leurs anciens prétextes commençoit à rendre injuſtes & honteuſes ; & auſquelles on ſubſtituë tous les jours l'eſtime reciproque des vertus, & des talens de toutes les bonnes qualités de ſes voiſins.

Outre la réformation des jugemens & l'adouciſſement des mœurs, une ſuite naturelle du ſuccès de *Telemaque* devoit être l'établiſſement d'un nouveau genre d'Ouvrage. Mais au lieu que les premiers Poëmes de l'antiquité ont produit des imitations de même forme & de même nom, com-

me des Epopées, des Tragedies, des Idylles, & semblables, on n'a imité l'Auteur de *Telemaque* que par l'essentiel ; c'est-à-dire, par la même intention, ou par le zéle de produire les mêmes fruits. Ainsi au lieu que *Telemaque* est un Poëme épique, *les Voyages de Cirus* ne sont, conformément à leur titre, qu'une course du Heros entreprise pour recueillir les instructions de tous les Sages de son tems, & pour rapporter dans ses Etats ce qu'il y avoit de bon & d'avantageux dans les différentes Loix des Royaumes ou des Republiques célébres.

L'ouvrage dont il s'agit ici est par rapport au dessein moral du même genre que l'un & l'autre ; mais il en differe encore plus pour la forme qu'ils ne sont différens entre eux. L'un & l'autre sont proprement une Education : & quoique Cyrus en sorte moins jeune que Telemaque, les deux

Heros n'ont recuëilli encore que les inſtructions qu'ils devoient mettre en uſage, ou n'ont fait que les eſſais de ce qu'ils devoient pratiquer; le premier dans la conduite d'un petit Royaume, & le ſecond dans le gouvernement d'un grand Empire. Mon Auteur au contraire propoſe une vie complette, ou l'application actuelle des principes & des ſentimens que ſon Heros a puiſés dans une éducation très ſinguliere. Ainſi dans une Hiſtoire diſtribuée en dix Livres; le Heros dès le quatriéme eſt en état d'inſtruire les autres; & dans toute la ſuite il n'agit plus que par lui-même. Animé du véritable Heroïſme, il employe le tems d'un long exil à chercher des Peuples inconnus qu'il délivre des ſuperſtitions les plus cruelles, & dont il devient le Legiſlateur. Dans ſon retour il ſauve par ſon courage une puiſſante République d'un ennemi qui

étoit à ſes portes ; & il n'exige d'elle pour ſa récompenſe que le ſalut du Peuple vaincu, dont le Roi ou le Tyran l'avoit attaquée. Rentré enfin dans ſa patrie, il ſe rend le bienfaicteur de ceux qu'il avoit ſujet de regarder comme ſes Ennemis & ſes Rivaux ; & il ſe réjouit des conjonctures qui engagent ſon honneur à leur ſacrifier ſes interêts, & qui lui font un devoir de la félicité qu'il leur procure.

Ce n'eſt pas ſeulement par diſpoſition naturelle ou par habitude que Sethos eſt vertueux. Les motifs de ſa conduite ſont tirés de principes conſtans & éclairés qu'il expoſe en diverſes rencontres : & il ſe fait à lui-même des déciſions, qui allant toujours au plus parfait & même à l'heroïque, ſont néanmoins plus recommandables par la juſteſſe que par la ſéverité. Là-deſſus on doit juger que l'Auteur qui a vêcu dans le ſecond ſiecle, a eu quelque connoiſſance d'une

morale très-ſupérieure à celle du Paganiſme. Il eſt aiſé de s'appercevoir que c'eſt delà qu'il a emprunté ces définitions & ces diſtinctions exactes des vertus & des vices, qu'il met quelquefois dans la bouche de ſon Heros & de quelques autres de ſes perſonnages. C'eſt auſſi ce qui me donne la confiance d'avancer que cet Ouvrage contient une morale plus recherchée & plus approfondie qu'on ne l'a vûë encore en aucun Livre de pures belles Lettres, ou du nombre de ceux qu'on peut appeller profanes.

Cependant comme l'auteur laiſſe ſon Heros payen, il ne s'agit abſolument dans cette Hiſtoire ou dans cette vie que des vertus morales. Il n'eſt point inutile de les recommander aux hommes. C'eſt par-là que l'on peut avoir, ſi je l'oſe dire, un commerce de mœurs avec les Peuples les plus différens de Religion. C'eſt par-là que dans la Reli-

gion même on peut entretenir l'humanité & la probité, si néceſſaires au bien Public, dans ceux qui ont le malheur de n'être pas aſſés ſenſibles à des motifs d'un autre ordre, & plus importans pour eux. C'eſt par-là enfin que l'on peut faire remarquer à des perſonnes trop zelées, qui p roiſſent mépriſer les vertus ſimplement morales, que les vertus Chrétiennes ſont à leur égard ce que la foy eſt à l'égard de la raiſon : c'eſt-à-dire, qu'elles leur ſont ſupérieures ſans leur être jamais contraires.

UNE ſeconde vûë de mon Auteur avoit été de jetter dans ſon Ouvrage à l'occaſion d'un Heros Egyptien, un grand nombre de curioſités litte aires concernant cette fameuſe Nation. Mais de plus, comme il fait parcourir à ſon Heros une grande partie de la terre, il avoit recueilli avec ſoin les premieres notions de l'ancienne

Geographie. C'eſt une des raiſons, ſans doute, qui lui avoient fait prendre le tour d'une Hiſtoire ou d'une Vie, plûtôt que celui d'un Poëme ou d'un Roman. En effet, l'exemple d'Herodote, de Polybe, de Diodore, & ſur-tout de Plutarque, l'autoriſoient à inſerer dans ſa narration, non ſeulement des antiquités politiques ou militaires; mais encore des traits hiſtoriques ſur l'origine & ſur le progrès des connoiſſances humaines. Ces grands Ecrivains regardoient ces digreſſions comme très-curieuſes pour le commun des Lecteurs, qui n'ont pas le tems ou la patience de recourir à d'autres ſources.

J'avoüerai pourtant que l'aſpect de tout mon Texte traduit m'a fait craindre l'inconvenient des interruptions, ou trop longues ou trop fréquentes, dans une vie feinte que ſa contexture doit rendre plus intereſſante que les vies ordinai-

res. Je n'ai donc conſervé de tout le détail de l'Original en cette partie, que ce qui étoit néceſſaire pour donner une idée ſuffiſante de l'éducation d'un Heros, qui a beſoin de beaucoup de connoiſſances pour entreprendre le premier une très-longue navigation, & pour laiſſer des Loix convenables aux différens Peuples qu'il a policés. Les Academies de Memphis qu'il fréquente dans ſa premiere jeuneſſe, & l'Obſervatoire de Thebes qu'il viſite avant ſon embarquement, étoient des préparations eſſentielles à ce deſſein. Ainſi on trouvera encore le plan des premieres dans le ſecond Livre, & une legere deſcription de l'autre dans le cinquiéme. Mais dans ces endroits mêmes épargnés, j'ai extrêmement abregé la comparaiſon hiſtorique que l'Auteur faiſoit des Sciences des Egyptiens avec celles des Grecs.

Cependant l'impreſſion généra-

le qui réſultera du corps de l'Ouvrage, eſt capable encore de donner une idée aſſés étendue des Egyptiens, des Phœniciens, & de quelques autres Peuples, & la Fiction même n'empêchera point qu'on ne reconnoiſſe le fond de leur eſprit & de leurs mœurs. Il y a bien des gens qui n'ont point d'autre notion des Grecs & des Romains que celle qu'ils en ont priſe dans les Tragedies : & un certain ſentiment qu'on auroit peine à définir, leur fait très-bien démêler ce qui doit être vrai de ce qui peut n'être qu'inventé. On a menagé cet avantage aux Romans mêmes : & le neuviéme Tome de la Cleopatre préſente un Tableau auſſi fidele de l'intérieur de la Cour d'Auguſte, qu'on auroit pû le demander à l'Abbé de Saint Real. Mais on trouvera ici des indications plus ſenſibles que ne les donnent ni les Tragedies ni les Romans.

On peut d'abord s'assurer des circonstances particulieres tant de l'Egypte que des autres Nations, que l'Auteur appuye du nom de quelques Ecrivains connus. Il semble avoir fait lui-même la séparation du réel & du supposé, en alleguant ses Auteurs Anecdotes pour les faits qu'il invente dans leur entier, ou pour des coûtumes, qui ayant leur fondement dans le vrai, sont rectifiées ou amplifiées dans le détail. Le privilege de la Fiction, est de sacrifier l'exactitude des faits non seulement aux verités morales, mais encore à l'embellissement du discours; en supposant de plus, que cet embellissement a pour but de faire mieux recevoir l'instruction. Un exemple de cette conduite de mon Auteur, est l'important article de l'Initiation qui remplit seul deux livres entiers. Mais cet article même est très conforme à l'essentiel de cette institution célébre, autant qu'elle

a pu tranſpirer, malgré le ſilence rigide qui la couvroit, & telle qu'on en voit des traces dans les Auteurs ou Payens ou Chrétiens qui en ont parlé. Tout l'Ouvrage eſt plein de pratiques ou d'uſages dont j'ai ſoutenu moi-même une partie par des remarques jointes au texte. Et à l'égard de pluſieurs autres traits moins conſiderables, & pour leſquels j'ai évité de charger de citations un livre tel que celui-ci; je ne crains pas de dire que plus on aura de lecture, plus on trouvera mon Auteur d'accord avec les témoignages ou raſſemblés ou diſperſés dans les différens Auteurs qui nous reſtent de l'Antiquité. Car quoique j'aye voulu débarraſſer cet Ouvrage de toute érudition importune, je n'ai pas prétendu lui ôter l'avantage & le ſoutien des recherches curieuſes: & j'ai eu deſſein de conſerver l'eſprit de mon Auteur, qui joignant l'amour des Lettres à l'amour de la

vertu, regarde même les Lettres, dans une Nation prise en général, comme la source & l'appui des vertus humaines & civiles.

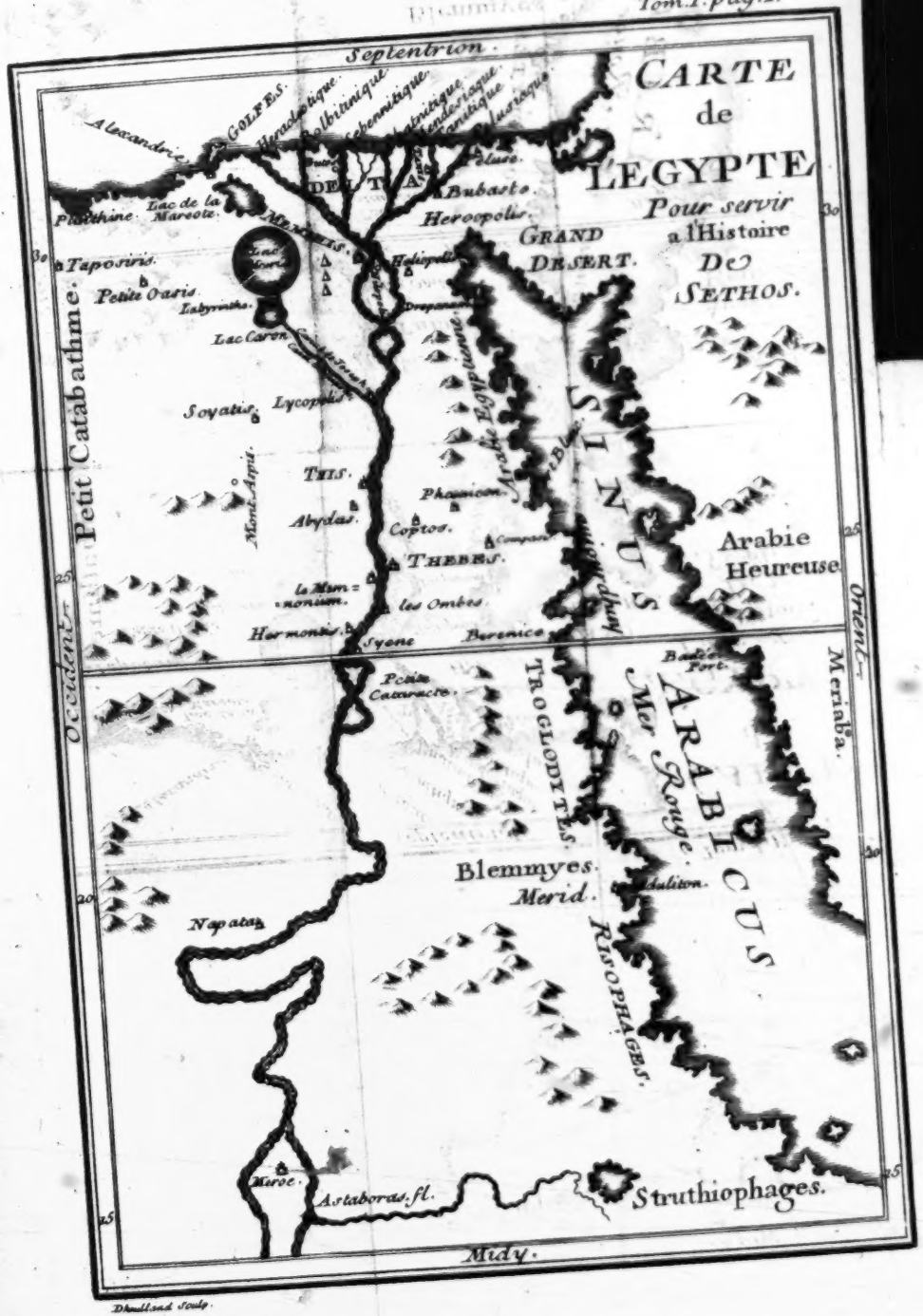
Il semble au reste que cet Auteur tire du lieu où il a vêcu toute la vraisemblance qu'on peut exiger d'un Auteur de Fiction, par rapport aux connoissances qu'il peut avoir des actions & des sentimens de son Heros. Il s'agit d'un Prince Egyptien né dans le siecle qui a précedé la guerre de Troye ; tems auquel l'ancienne Egypte se trouvoit dans sa plus grande splendeur. Or ce tems est trop reculé pour avoir fourni des Memoires publics à quelque autre Ecrivain de l'Italie ou de la Grece. Mais il est très-naturel qu'un Citoyen d'Alexandrie ait eu en sa disposition des Memoires tirés par le désordre des guerres, des Archives sacrées de l'Egypte, & inconnus même aux Prêtres Egyptiens de son tems : & de plus les Auteurs de ces Memoires

peuvent avoir été les Prêtres mêmes qui ont accompagné Sethos dans ſes voyages. C'eſt pour donner une autorité ſemblable à ſon récit, que Mademoiſelle de Scudery dans la Preface de ſon Cyrus, Heros poſterieur à celui-ci de ſept ou huit cens ans, ſouhaite pourtant qu'on ſe repréſente ſon Ouvrage comme la traduction d'un ancien Manuſcrit trouvé dans la Bibliotheque du Vatican.

En ſecond lieu, comme mon Auteur ne parle des Sciences des Egyptiens qu'en les comparant à celles des Grecs, par leſquels ſeuls les Romains connoiſſoient l'ancienne Egypte ; le ſecond ſiecle, ou le paſſage du premier au ſecond, où cet Auteur a vécu, étoit le tems le plus favorable pour cette comparaiſon. En effet, ce paſſage a formé le plus beau ſiecle des Sciences pour les Romains & pour les Grecs, confondus alors ſous le même Empire.

M. de Saint-Evremont a déja remarqué que celui d'Auguſte n'a brillé que par la poëſie, & qu'il faut chercher un peu auparavant le beau tems de l'éloquence. D'un autre côté nos meilleurs Ecrivains en matiere de Peinture & de Sculpture, M. Felibien & M. de Piles, paroiſſent avoir renvoyé le ſiecle des beaux Arts chés les Romains, à l'intervalle déterminé par les regnes de Veſpaſien & des Antonnins. Les ſeuls noms de Pline, de Ptolemée, & de Galien donnent lieu de placer vers le même tems le plus haut point des Sciences : & l'on trouvera dans cette Hiſtoire quelques indices, qu'Alexandrie en étoit alors le vrai ſéjour pour les Romains mêmes. Ces conſiderations juſtifioient mon Auteur ſur ce que j'ai cru devoir retrancher en cette matiere, & lui donneront peut-être plus de credit à l'égard du peu que j'ai conſervé.

SETHOS


CARTE
de
L'EGYPTE
Pour servir
a l'Histoire
De
SETHOS.
Septentrion.
Midy.
Orient.
Occident.
Petit Catabathme.
Alexandrie.
GOLFE S.
Heracleotique
Albinique
Canopique
Sebennitique
Bolbitinique
Phatnitique
Mendesique
Tanitique
Pelusiaque
Pelusie.
DELTA
Bubaste.
Heliopolis.
Heroopolis.
GRAND
DESERT.
Plinthine.
Lac de la
Marcote.
Taposiris.
Petite Oasis
Labyrinthe.
Lac Coron.
Soyatis.
Lycopolis.
Mont Aspit.
THIS.
Abydas.
Phamion.
Coptos.
THEBES.
Arabie
Heureuse
SINUS
Arabique
Golfe de
la Mer
Rouge
Petite
Cataracte.
TROGLODYTES.
ARABICUS
Mer Rouge.
Meriaba.
Blemmyes.
Merid.
Napata.
Meroe.
Astaboras fl.
Struthiophages.
Les Ombres
Hermonthis.
Syene
Berenice
Adulitan.
Dheulland Sculp.

SETHOS,

HISTOIRE OU VIE

Tirée des Monumens anecdotes de l'ancienne Egypte.

Traduite d'un Manuſcrit Grec.

LIVRE PREMIER.

Les Egyptiens, qui font remonter l'ancienneté de leur origine juſqu'à des temps où notre Hiſtoire n'atteint pas, diſent que les Dieux ont été leurs premiers Rois. Ils en comptent ſept: Vulcain, le Soleil, Agathodémon, Saturne, Oſiris, Iſis, & Typhon. Par Vulcain, auquel ils n'aſſignent point de commencement, leurs Philoſophes entendoient le feu élémentaire répandu par-tout. Ce même feu réuni en un

globe eſt le Soleil fils de Vulcain. Agathodémon défini par ſon nom même, étoit le bon eſprit ou le bon principe. Saturne, ou le temps, étoit pere d'Oſiris & d'Iſis, frere & ſœur, mari & femme, les deux ſexes de la nature. Typhon, leur troiſieme frere, a toujours repréſenté chez eux le malin eſprit ou le mauvais principe.

Oſiris & Iſis ont eu pour fils Horus, la raiſon ou la ſageſſe humaine, qui commence le regne des demi-Dieux. Ceux-ci ſont au nombre de neuf: Horus, Mars, Anubis, Hercule, Apollon, Ammon, Tithoës, Soſus, & Jupiter ou Menès. Je ne m'engage point à parler d'eux en particulier, d'autant plus que la plûpart ſont aſſez connus & des Grecs & des Latins, dans leur ſignification même allégorique. Je remarquerai ſeulement, pour arriver d'une maniere plus claire au temps de mon Héros, que le dernier des demi-Dieux commence le regne des hommes. Il ne fut même regardé de ſon vivant que comme un homme: mais après avoir gouverné ſeul toute l'Egypte ſous le nom de Menès, le bonheur de ſon regne l'a fait mettre après ſa

mort au rang des Dieux, ſous le nom de Jupiter. Il eut quatre fils : Thot ou Mercure, Eſculape, Athotès, & Curudès, dont les deux premiers ont été mis comme lui au nombre des Dieux. Pour rendre ſa ſucceſſion égale entre eux, Menès partagea l'Egypte en quatre Royaumes : Mercure régna à Thebes, Eſculape à Memphis, Athotès à This, & Curudès à Tanis. Voilà l'origine des quatre grandes Dynaſties de l'Egypte, qui ont été collatérales ou contemporaines pendant ſeize cents ans, juſqu'au fameux Seſoſtris, Roi de Thebes & conquérant de l'Aſie. (1) Les autres Dynaſties Egyptiennes, que quelques Hiſtoriens font monter à une vingtaine, depuis Menès juſqu'à Seſoſtris, ne ſont que des branches particulieres de ces quatre ſouches principales : & les noms différents qu'on leur donne, comme d'Héracleopolites, de Xoïtes, d'Elephantins, & autres ſemblables, ne viennent que du ſéjour de quelques-uns d'entre les

(1) Les Généalogies qui précedent ſont conformes à celles de Marsham ; mais ce qui ſuit paroît s'accorder avec la Chronologie du Pere Pezron.

Rois de chaque Dynastie en différentes Capitales d'un même Royaume.

A l'égard des Rois Pasteurs qui étoient étrangers, & qui ayant subsisté en Egypte pendant trois ou quatre siecles semblent avoir interrompu cette succession; ils n'ont jamais eu de possession réglée en-deçà de Tanis, au bord du Delta, dont ils contraignirent les Rois naturels de se retirer à Héliopolis. Mais comme ces étrangers originaires d'Arabie faisoient de fréquentes courses dans le reste de l'Egypte, tous les Egyptiens réunis les attaquerent & les vainquirent: de sorte que les vaincus, par eux & par leurs descendants fournirent toute l'Egypte d'esclaves. Cette victoire fut remportée près de deux cents ans avant la naissance de Sesostris, qui trouva l'Egypte tranquille, & qui la rendit très-florissante. Ce Héros éleva son courage jusqu'à se proposer l'exemple du Dieu Osiris: & comme celui-ci, selon les traditions Egyptiennes, avoit parcouru une grande partie de la terre, pour apprendre à ses habitants à la cultiver, & à former entre eux des sociétés douces & utiles; ainsi

Seſoſtris fut le premier Roi du Regne des hommes, qui porta ſes armes dans l'Aſie, pour y établir les loix, & y introduire les connoiſſances de l'Egypte. Il avoit même gouverné les quatre Royaumes Egyptiens, non pas à la vérité par une domination forcée, mais par la ſupériorité de ſon génie, de ſes vertus & de ſa réputation.

Ses premiers ſucceſſeurs ſoûtinrent encore quelque temps, ſur-tout à l'égard des Provinces étrangeres, l'éclat d'un ſi grand Empire: & l'on trouve environ cent ans après Seſoſtris, Mendès ou Memnon, Roi de Thebes, Maître de Suſe & de la Phrygie, châtiant la Bactriane révoltée, & rétabliſſant l'ordre chez les Peuples conquis par ſon Ayeul. Mais Rameſſès qui ſuccéda à Memnon, n'ayant ni le courage ni la ſageſſe de ſes ancêtres, perdit par ſa foibleſſe tous les Païs de conquêtes, & par ſon orgueil un titre qui lui reſtoit encore au-deſſus des autres Rois de l'Egypte. Ses prédéceſſeurs immédiats, ayant beſoin de toute leur attention & de toutes leurs forces pour maintenir dans l'obéiſſance les Provinces éloignées, avoient

extrêmement ménagé ces Rois, & n'avoient point abusé d'un droit qu'ils sentoient n'avoir été véritablement attaché qu'au mérite personnel de Sesostris. Mais le jeune Rameſſès (1) découvrit d'abord son caractere par deux Obéliſques, qu'il fit charger de titres si fastueux & si faux par rapport à lui, qu'on a cru dans ces derniers temps qu'ils se rapportoient à Sesostris. Ce jeune Prince toujours prêt à se parer d'une gloire vaine & momentanée, dont il ne prévoyoit jamais les honteux retours, s'avisa de faire porter des ordres formels à ces Rois devenus ses égaux. Mais ils lui déclarerent qu'ils prétendoient que l'Egypte reprit l'ancienne forme de ses quatre Dynasties, toujours collatérales & indépendantes depuis les quatre fils de Menès. Ils alléguerent que Sesostris lui-même ne les avoit point interrompues : & que les Rois leurs prédécesseurs ayant gardé de son vivant le titre & les honneurs de la Royauté, ils n'avoient accepté divers réglements que Sesostris avoit proposés, que parce

(1) *Kirk. Oed. Ægyp. tom. 4. p. 162. & Marsham, p. 431. edit. in fol.*

qu'ils étoient avantageux à la Nation entiere. Telle étoit la distribution qu'il avoit faite de l'Egypte en trente-six (1) Nomes ou Provinces, dont les Gouverneurs particuliers veilloient plus facilement aux productions de la Nature & de l'Art, qu'elles pouvoient fournir pour le commerce étranger, & aux impositions qu'elles étoient en état de porter dans les guerres générales. C'est à lui, disoient-ils, que l'on devoit ces temples élevés dans chaque ville en l'honneur de son Dieu tutelaire; ce mur qui régnoit depuis Peluse jusqu'à Heliopolis, & qui arrêtoit les courses des Siriens & des Arabes voisins du grand désert, peuples indisciplinables; ce large canal de communication, qui joignant la Mer méditerranée à la Mer rouge, faisoit passer par l'Egypte tout le commerce de l'Orient & de l'Occident; enfin ces digues & ces écluses, qui dans tout l'espace compris depuis les cataractes du Nil jusqu'à ses embouchures, entre les montagnes de la Libye & les côtes de la Mer rouge, arrêtoient ou rece-

(1) *Diodore, l. 1.*

voient, selon le besoin, les inondations du fleuve. Mais, ajoutoient-ils, toutes ces choses étant faites, ils sçauroient les entretenir, chacun dans son état, sans attendre les avis de Rameslès, dont ils ne vouloient point sur-tout recevoir les ordres. Cette résistance termina une difficulté qu'un Roi plus prudent que lui auroit pu laisser encore indécise: & il fut réduit à se contenter du titre de Roi de la grande Thebes, que Sesostris avoit reçu de ses peres.

Deux cents ans ou environ après la mort de Rameslès, & cinquante ou soixante ans avant la guerre de Troye, Osoroth, déja avancé en âge, succéda à la couronne de Memphis, Dynastie qui n'étant guere moins puissante que celle de Thebes, avoit d'ailleurs de très-grands avantages sur celle-ci, par la douceur du climat & par la beauté de la situation. La ville de Memphis, Capitale de la Dynastie, étoit bâtie à l'Occident du Nil, vers l'endroit où ce fleuve unique de l'Egypte se partage en sept bras, dont les deux qui sont les plus éloignés l'un de l'autre, enferment le Delta, & qui vont former tous ensemble sept em-

bouchures à l'entrée de la grande Mer. (*la Méditerranée.*) On a appellé de tout temps l'Egypte entiere un préſent du Nil, parce qu'on prétend qu'elle n'eſt qu'un amas des terres que les eaux de ce fleuve ont charriées ſucceſſivement du Midi au Nord. Mais on parle de la formation de Delta comme d'une choſe plus récente : puiſque (1) ſelon des monuments qui peuvent paſſer pour hiſtoriques, le Phare d'Alexandrie, qui tient aujourd'hui à la terre ferme, en a été éloigné de vingt-quatre lieues de mer. Cette région eſt ſi délicieuſe, que l'on feint que les Dieux l'ont formée ſur la conſtellation du Triangle, qui paſſe tous les jours verticalement ſur le Delta.

Oſoroth, un peu avant que de monter ſur le trône, avoit épouſé Nephté, fille du Roi de This, troiſieme Dynaſtie placée entre Memphis & Thebes, à l'Occident du fleuve. Il eut bientôt de cette Princeſſe le Prince dont j'écris la Vie. C'eſt l'aîné des trois fils d'Oſoroth, indiqués ſeulement ſous le titre des trois Anonymes dans les annales

(1) *Plin. lib. 2. c. 35. Sen. quæſt. nat. lib. 6. c. 26.*

de (1) Manethon. Mais quoique ce fameux Hiſtorien fût Prêtre & même Garde des Archives ſacrées d'Héliopolis; comme il n'a écrit que ſous Ptolemée Philadelphe, deux cents ans après la dévaſtation de l'Egypte par Cambyſes, il ne lui étoit reſté que des mémoires très-imparfaits. J'en ai découvert, par des moyens que je ne puis pas dire, de plus amples & de mieux conſervés, qui donnent au premier des trois Anonymes de Manethon le nom de *Sethos*, & le ſurnom de *Soſis* ou Conſervateur, dont on verra la raiſon dans la ſuite de ſa vie.

La naiſſance du nouveau Prince combla de joie tout le Royaume, par l'amour que les Peuples avoient pour le Roi, & ſur-tout pour la Reine, qui bien que dans une grande jeuneſſe les gouvernoit avec une ſageſſe & une bonté admirable. Car Oſoroth, dont il ſeroit difficile de repréſenter le caractere dans un ſeul portrait, & que

(1) Voyez les Origines Egyptiennes de Perizonius, *p.* 47. ſous la colonne *ex Africano*, avec la page 38. qui précede, & la page 49. qui ſuit; où Manethon eſt allegué comme le premier Auteur des Suites d'Africanus & d'Euſebe.

l'on ne connoîtra bien qu'à la fin de cette Hiſtoire, remit d'abord toût le ſoin du Gouvernement à la Reine. Ce Prince n'étoit parvenu à la Couronne qu'à l'âge de cinquante ans : & le Roi Seſonchis ſon pere, plus jaloux de ſon autorité préſente qu'attentif à l'avantage futur de ſon fils & de ſes peuples, l'avoit éloigné des affaires juſqu'au moment où il le laiſſa ſon ſucceſſeur. Ainſi Oſoroth ayant fortifié l'indolence de ſon naturel par l'habitude d'une vie molle & pareſſeuſe, n'accepta de la Royauté que la douceur de l'indépendance, & chercha à ſe débarraſſer du poids de la domination. Cette partie tomba pour ainſi dire d'elle-même entre les mains de la Reine, plus à portée qu'aucun autre de la recevoir; & ce qui pouvoit paroître aux yeux du public un choix éclairé, n'étoit réellement qu'un effet de l'indifférence d'Oſoroth. Il étoit de ces Rois qui, n'étant par eux-mêmes ni bons ni mauvais, deviennent les meilleurs ou les plus mauvais de tous les Princes, ſelon que le pur hazard leur fournit de bons ou de mauvais Adminiſtrateurs de l'autorité Royale : Triſte ſituation

pour des peuples soumis à un Maître dont les foiblesses mêmes sont despotiques !

Nephté dès les premiers jours de sa puissance avoit fait espérer à ses peuples un gouvernement très-doux. Ils y furent d'autant plus sensibles que celui du feu Roi, grand Prince d'ailleurs, avoit eu quelque chose de dur & de triste. Les esprits s'étoient sentis soulagés, avant même que la Reine eût adouci les charges publiques ; parce que sans diminuer les revenus du Roi, elle trouva moyen d'en rendre la perception plus aisée. Les richesses mêmes des particuliers s'accrûrent par la confiance qu'ils prirent en elle, & les uns à l'égard des autres. Elle élevoit en même temps son fils unique avec toute l'affection d'une mere, & toute la prévoyance d'une Reine. Elle souhaitoit ardemment de le voir parvenu à un âge où elle put lui remettre à son tour le Gouvernement qu'elle ne regardoit que comme un dépôt. En attendant elle se servoit, pour la conduite des affaires, des lumieres d'un excellent homme nommé Amedès, qui avoit passé sous le feu

Roi, non par toutes les dignités dont on peut être revêtu, mais par toutes les commiſſions de confiance dont on peut être chargé, ſoit dans la guerre, ſoit dans les négociations, ſoit dans l'interieur d'un Royaume. Il conſeilla lui-même à la Reine, comme il l'avoit demandé au feu Roi, de ne point manifeſter au Public l'honneur qu'elle lui faiſoit, de peur d'exciter la jalouſie des Grands, & le murmure immanquable du Peuple contre les Miniſtres les plus zelés pour la félicité publique. Ainſi la Reine, gardant Amedès pour le conſeil ſecret & ſous un titre peu éclatant, choiſiſſoit d'ailleurs les meilleurs Sujets parmi ceux que les differens dégrés de leur naiſſance ſembloient préſenter pour chacune des places qu'il falloit remplir. Par-là l'autorité ſouveraine s'emploïoit à diſtinguer le mérite, ſans renverſer l'ordre; & les mécontens ne faiſoient qu'un petit nombre de gens qui n'oſoient même s'échapper à des plaintes que la voix publique n'auroit point ſoûtenues.

Tandis que la Reine ſe donnoit toute entiere aux affaires de l'Etat, le

Roi ſe livroit à tous les amuſemens d'une Cour brillante. Mais comme ils ne ſuccedoient jamais à des occupations ſerieuſes, ils ne le ſauvoient qu'à peine de l'ennui, & laiſſoient voir dans le Roi d'un grand Peuple un homme à qui ſon loiſir étoit à charge. Parmi les femmes qui l'environnoient, il y en avoit une appellée Daluca, veuve d'un grand Seigneur de la Cour, & ſans enfans. Elle avoit paſſé l'âge où les femmes ne prennent ſoin de leur beauté que par rapport à la galanterie; & elle entroit dans celui où elles ſongent à en faire ſervir les reſtes à leur ambition. Celle-ci forma le projet de ſe rendre maîtreſſe de l'eſprit du Roi. L'eſtime & les égards que l'on avoit pour la Reine avoient éloigné toutes les autres d'un pareil deſſein. Daluca même qui connoiſſoit parfaitement le génie d'Oſoroth, ſe gardoit bien de lui rien dire contre Nephté qui pût exciter dans ſon eſprit une agitation déſagréable. Elle ſe contentoit de l'obſeder; & elle ſe fit un art de plaire par les attentions & les complaiſances, bien plus puiſſantes ſur les Rois un

peu avancés en âge, que la jeuneſſe & la beauté dénuées de conduite & de vûës. Ainſi il ne lui fut pas difficile de gagner les bonnes graces d'un Prince qui ne ſe défendoit de rien. Elle avoit peut-être déja conçu de plus hautes eſpérances ſur ce qu'elle avoit pu s'appercevoir que la ſanté de la Reine n'étoit pas forte. Mais ſans renoncer à une fortune plus éloignée, il ſuffiſoit alors à ſa vanité d'être un objet remarquable pour les Courtiſans, & de repréſenter en quelque ſorte avec la Reine.

Nephté, par la dignité de ſa perſonne, & par la ſituation même des choſes, étoit fort au-deſſus des inquiétudes qui agitent ordinairement ceux qui ne ſe ſentent revêtus que d'un pouvoir emprunté. Ainſi quoiqu'elle eût bientôt apperçu les entrepriſes & les intrigues de ſa rivale, elle n'en craignit pour elle-même aucun mauvais ſuccès; mais ſa prévoyance l'allarmoit pour ſon fils. Il n'avoit encore que huit ans, & elle voïoit avec douleur que ſi elle venoit à lui manquer, avant que ſon pere l'eût affermi dans la ſucceſſion de ſa

Couronne, le ſort de ce jeune Prince ſeroit livré à la témeraire Daluca. Les aînés étoient en Egypte les heritiers naturels du Trône : Mais le choix du pere étoit d'un grand poids ; & l'Hiſtoire fourniſſoit plus d'un exemple de la préférence d'un ſecond ou d'un troiſiéme fils au premier. Quelquefois même cette incertitude avoit fait naître entre les freres des querelles, dont le ſort des armes avoit ſeul décidé. Ainſi, bien que la Reine n'eut alors aucun preſſentiment de maladie, la penſée d'un avenir douteux la jetta dans l'inquiétude. C'eſt pourquoi recommandant ſon fils par les Prêtres à toutes les Divinités de l'Egypte, elle s'appliqua encore plus fortement à remplir ſes devoirs, pour engager le Ciel à ſeconder des intentions auſſi légitimes que les ſiennes. Mais la vraye récompenſe des bons n'eſt que dans le ſein des Dieux, qui ne les favoriſent pas toujours dans le cours de cette vie mortelle.

Les applications continuelles de la Reine, un travail qui paſſoit les forces de ſon temperament, peut-être même la trop grande crainte de

tomber malade, lui cauſerent au bout de quelque temps une indiſpoſition legere d'abord, & qu'elle diſſimula pendant les premiers jours, dans l'eſpérance de la ſurmonter : Mais la fiévre ſe rendant plus forte, la maladie fut bientôt regardée comme ſérieuſe. L'image qu'elle ſe fit alors de l'état de ſon fils la jetta dans la derniere déſolation. Ah ! malheureuſe, diſoit-elle, tout ce que j'appréhendois va m'arriver. Pourquoi faut-il que je ſois néceſſaire à mon fils ? Quoiqu'à la fleur de mon âge, je connois aſſez les amertumes de la vie pour la quitter ſans regret, s'il ne s'agiſſoit que de moi : Mais, hélas ! c'eſt moi qui meurs, & c'eſt moi qui pleure mon fils. Ces paroles étoient ſuivies d'un torrent de larmes qui aigriſſoient ſon mal, ſans ſoulager ſon affliction. En vain ſes femmes éplorées qui avoient ſoin de ſouſtraire le jeune Prince à ſa vûe, tâchoient de l'appaiſer par leurs diſcours & par leurs prieres : Ah ! je conçois, diſoit-elle, par l'embarras de vos diſcours, & par la dureté avec laquelle vous me cachez mon fils, que je ſuis déja condam-

née & qu'il n'y a point de guériſon à eſperer pour moi. Auſſi-tôt ſon agitation devenant plus vive : Mon fils, mon cher fils, s'écrioit-elle, que tu me rends la mort terrible ! La mort qui met fin à toutes les peines commence les miennes, & je ne joüirai pas même de la paix du tombeau. Eh ! Madame, lui dit alors la plus reſpectable de toutes les femmes, que la naiſſance, la vertu & le zele attâchoit à elle, à quoi penſez-vous ? Ne voyez-vous pas que vous abandonnant, comme vous faites, à l'excès de vos regrets, vous rendez mortelle une maladie qui n'eſt que dangereuſe ? Mais ce qui eſt encore plus condamnable, vous offenſez la providence des Dieux, ſouverains arbitres de votre deſtinée & de celle de votre fils. La vertu, Madame, dont vous avez fait profeſſion juſqu'à ce jour, n'eſt parfaitement reconnoiſſable, que lorſqu'elle s'exerce dans des occaſions difficiles comme celle-ci. Hé bien, dit la Reine, j'accepte vos avis, & je me ſoumets abſolument à la volonté des Dieux. Avertiſſez-moi ſeulement quand j'appro-

cherai de mon terme, afin que je prenne les dernieres meſures à l'égard de mon fils, dont il me ſemble que la fortune reglera celle de l'Etat. Cette femme, dont l'amitié étoit ſolide & courageuſe, ayant promis à la Reine ce qu'elle demandoit; Nephté fit dès ce moment un puiſſant effort ſur elle-même, pour mettre ſes ſens dans un calme dont ils ne ſortirent plus; mais qui accabloit le fonds de ſon ame d'un nouveau poids.

Cependant les plus grands Medecins du Roïaume, qui en Egypte étoient du collége des Prêtres, s'étoient déja aſſemblés dans le Palais, par l'ordre même du Roi; quoique pour ſe diſpenſer de l'affliction, il ſuppoſât toujours que la maladie de la Reine étoit peu de choſe. L'Egypte, Mere des Sciences & des Arts, prétendoit ſur-tout avoir donné naiſſance à la Medecine. Eſculape, un des fils de Menès, avoit regné à Memphis même, comme nous l'avons déja dit, pendant que ſon frere Mercure regnoit à Thebes; & les ſix volumes (1) que le premier avoit com-

1. *Clem. Alex. Strom. 6.*

posés sur la Medecine, joints aux trente-six autres, où Mercure avoit donné les principes de toutes les autres connoissances, formoient ce fameux Trésor de doctrine, où les Prêtres se vantoient d'être instruits par les Dieux mêmes. Quoi qu'il en soit, ces Medecins véritablement consommés dans leur Art, employoient à l'égard de la Reine tout ce que pouvoient leur suggérer leurs lectures, leurs réflexions & leurs expériences. Ils la traiterent d'abord suivant les anciennes regles, qui leur étoient prescrites sous peine de la vie : car tout Médecin qui s'en écartoit répondoit de son malade ; & en cas de mauvais succès, la mort de l'un entraînoit sûrement celle de l'autre. C'étoit-là, pour dire le vrai, un prétexte de traiter quelquefois légerement & à la seule lettre de la loi les malades qui leur étoient indifférents : Mais l'intérêt vif dont ils étoient touchés pour la conservation d'une Reine telle que Nephté, & les gémissemens de tout un Peuple qui leur recommandoit leur Souveraine qu'ils appelloient leur Mere, les engagerent bientôt à chercher

quelques nouveaux remedes. Ils les déguiſoient à la vérité ſous d'anciens noms, où ils trouvoient moyen de les autoriſer par quelques-uns des exemples innombrables, dont leurs livres étoient remplis. Ils ſe tenoient même tour à tour à la porte du Palais, pour écouter tous ceux qui auroient des avis à propoſer pour la guériſon de la Reine. Ils en jugeoient enſuite dans leurs conſultations particulieres. Mais il étoit important pour eux dans une occaſion ſi délicate de ſuivre du moins en partie une ancienne coutume, ſelon laquelle pluſieurs mettoient leurs malades devant la porte de leurs maiſons, pour s'informer des paſſans s'ils avoient quelques remedes contre la maladie dont il s'agiſſoit.

D'un autre côté, les temples des Dieux étoient ouverts jour & nuit à l'affluence des Peuples, qui alloient ſans ceſſe de l'un à l'autre demander la ſanté de la Reine. (1) On commençoit par le temple de Vulcain, bâti par Menès, l'ayeul commun des Rois de toute l'Egypte, & qui étoit entre-

(1) *Strab. l. 17. Herod. l. 2.*

tenu depuis ſeize cents ans dans toute la ſplendeur, où ſon Fondateur l'avoit mis. On paſſoit de là à ceux de Serapis & de Venus. Mais on s'arrêtoit plus long-temps dans le temple des trois Divinités, Oſiris, ſon épouſe Iſis, & leur fils Horus, à cauſe du rapport ſenſible de ces Divinités avec les perſonnes dont la Famille Royale étoit alors compoſée. Les flots ſucceſſifs du peuple innombrable de Memphis rempliſſoient continuellement le parvis du temple, le veſtibule, la nef, & les environs du Sanctuaire, quelque grande que fût l'étendue de toutes ces parties.

Dans le milieu du Sanctuaire les trois Divinités ſur un piedeſtal très-élevé, & le tout d'un ſeul jet de fonte, étoient poſées de maniere qu'Oſiris, dont la figure étoit la plus haute, tenoit devant lui Iſis, (1) qui tenoit de même le jeune Horus devant elle. Car ce que Strabon dit des temples de de l'Egypte, vuides de Statues, & n'ayant au plus qu'une figure d'animal dans le milieu, ne doit pas s'entendre des temps antérieurs à l'invaſion de

(1) Vid. *Kirch. tom.* 1. *p.* 113.

Cambyſes. Oſiris avoit un Soleil autour de ſa tête. Iſis couronnée d'un boiſſeau, étoit couverte d'un voile juſques vers le bas du viſage. Elle portoit ſous le bras gauche une urne penchée, & avoit l'oiſeau Ibis à ſes pieds. Horus tenoit le doigt ſur ſa bouche. Là de grands chœurs chantoient en muſique lente, & dans le ton deſtiné à la triſteſſe, des Hymnes tirés des rites anciens, & accommodés à la néceſſité préſente.

(1) OSiris fils du temps où commença le monde,
Conquérant bienfaicteur de la terre & de l'onde,
Rejetton de nos Dieux, & Souche de nos Rois,
Epoux d'Iſis; ſauvez d'un arrêt trop ſévére
L'Epouſe, le conſeil d'un Roi qui vous révére;
L'appui du Trône & de vos loix.

Iſis, ô vous, Déeſſe unique, univerſelle,
Que le myſtere cache & le bienfait décele,
Même Divinité ſous cent noms, en tous lieux;
Souveraine des bords, où croît & ſe reſſerre
Cette eau, ſource de vie & vrai ſang de la terre
Que votre urne verſe des cieux.

Iſis, de notre Reine origine & modele;

(1) *Ceci eſt conforme aux Inſcriptions des Colonnes d'Oſiris & d'Iſis, dont parle* Diodore, l. 1, Apulée Metam. l. 11. *& autres.*

Si, comme à votre culte, à vos vertus fidele
Elle a ſçu rappeller votre regne à Memphis;
Laiſſez à tant de pleurs remporter la victoire.
En défendant Nephté, défendez votre gloire,
Son Epoux, ſon Peuple, & ſon Fils.

Horus, Dieu du ſilence acquis par la ſageſſe,
Vous, qu'on dit protéger l'innocente foibleſſe
De tout Etre qui tend à ſa maturité; [image,
Au Prince encore enfant, votre ſang, votre
Conſervez un ſecours qu'à vous-même à ſon âge
Votre mere Iſis a prêté.

Cet Hymne, & d'autres ſemblables, ſe répétoient pendant les ſacrifices que les Prêtres, en robes de lin, avec des couronnes de lotos ſur leur tête raſée, & une chauſſure faite de la plante de Papyrus, offroient continuellement ſur trois autels triangulaires, poſés au-devant de la triple Statue. Ces hommes exténués par un jeune effroyable, qui avoit commencé avec la maladie de la Reine, & par des flagellations ſanglantes dont ils accompagnoient leurs invocations, ne ſuffiſoient qu'à peine, quelque nombreux qu'ils fuſſent, à toutes les prieres que le peuple exigeoit d'eux, ou qu'ils faiſoient de leur propre mouvement.

Mais

Mais que ſervent les temples, & ous les vœux que l'on y fait, contre es decrets portés par les Dieux? La Reine, en vain docile à toutes les or-onnances des Medecins, baiſſoit de our en jour. Les remedes les plus uiſſans qu'on lui donnoit avant mê-e qu'elle fût à l'extrêmité, pour pro-ter des forces qui lui reſtoient, ſem-loient n'être pour elle que des reme-es communs : & les Medecins qui uroient moins appréhendé des acci-ens extraordinaires que le déclin in-nſible qu'ils appercevoient en elle, e laiſſoient jamais échapper une pa-le d'eſpérance. La Reine donc, ſe ndamnant elle-même, réſolut enfin envoyer conſulter pour ſon fils le us ancien Oracle du monde, qui ſe ouvoit dans le voiſinage de Mem-is. C'étoit celui de Latone nourrice Horus, à Butos, ville ſituée entre le olphe Sebennitique & le Bolbitini-e, vis-à-vis de laquelle étoit l'Iſle Chemmis, alors flotante (1). C'eſt qui a donné aux Grecs l'idée de r iſle de Delos, flotante juſqu'à la iſſance de ſon Apollon, fils de La-

(1) *Pomp. Mela.*

tone. Les Prêtres de l'Oracle instruits de la maladie de la Reine, avoient déja prévenu sa députation, & fait de grands préparatifs pour obtenir la réponse de la Déesse. Ils l'invoquoient dans un temple très-vaste, creusé sous celui qui paroissoit au-dehors. Mais au lieu que dans les temples extérieurs les sacrifices & les cérémonies se faisoient à la vue de tout le peuple; les seuls Initiés étoient admis aux mysteres qu'on célébroit dans les soûterrains. C'est-là qu'on avoit égorgé tant de victimes humaines, sur-tout dans des occasions pareilles à celles-ci, & pour inviter les Dieux à recevoir de jeunes personnes en échange d'un Prince ou d'une Princesse, qu'on vouloit sauver. Il y a peu de Nations connuës qui n'ayent à se reprocher cette honteuse barbarie. Mais les Egyptiens, plus superstitieux encore que tous les autres peuples, l'ont poussée autrefois jusqu'à sacrifier tous les Etrangers sur le tombeau d'Osiris, dans la ville d'Heliopolis. Ce tombeau s'appelloit Busiris; & la Fable en a fait un Roi d'Egypte violateur de l'Hospitalité. Ce pendant Amosis (1) ancien ayeul d

(1) *Euseb. Præpar. Evang. l. 4. c. 16. ex Porp*

Seſoſtris à Thebes avoit eu le courage & le crédit d'abolir dans toutes les villes cette ſanglante coutume. On ſubſtitua pour lors aux victimes humaines des figures de cire, dont les ſuperſtitions magiques ont fait depuis un ſi grand uſage.

Les Prêtres députés pour l'Oracle étant arrivés en un jour à Butos avec les offrandes magnifiques, dont la Reine les avoit chargés, entrerent dès le ſoir même dans le temple. Tout le peuple les ayant conduits juſques-là, on ferma les portes ſur eux; & ils allerent attendre l'Oracle dans l'endroit qui répondoit à cette chapelle du temple ſupérieur, dont parle Hérodote, laquelle étoit faite d'une ſeule pierre quarrée, & dont l'intérieur avoit ſoixante pieds en tout ſens. Après avoir paſſé dans ce lieu une grande partie de la nuit, ils en ſortirent ſecretement par une autre porte, & ſe hâterent de retourner à Memphis.

La Reine qui comptoit tous les momens de leur voyage & de ſa vie, les attendoit avec une impatience qui augmentoit l'ardeur de ſa fiévre. Le trouble qui l'avoit agitée dans les pre-

miers jours de sa maladie, & qu'elle continuoit de surmonter, étoit passé dans les femmes qui l'environnoient. L'arrêt de sa mort, qu'elles regardoient toutes comme prononcé, & les suites qu'elles en prévoyoient pour leur situation & pour celle de l'Etat, leur causoient une douleur inexprimable. Ce n'étoit point cette affliction tendre qui naît de la séparation prochaine & éternelle d'une maîtresse & d'une amie à laquelle on s'est uniquement attaché: on croyoit voir en elles la désolation d'une famille que l'incendie de la maison qu'elle habite, & où toute sa fortune est renfermée, va faire passer d'un état paisible à l'indigence; ou la consternation d'une ville pressée par un ennemi barbare, qui va détruire sa religion & ses loix. On remarquoit sur leur visage une douleur de désespoir, qui rendoit affreuses les plus belles, & une aliénation d'esprit, que les plus fermes portoient jusques dans les services qu'elles rendoient à la Reine, qui gardoit toujours un profond silence.

Enfin, les députés arrivérent, & ayant pris avec eux le jeune Prince,

& le fidele Amedès, qu'ils trouvérent auprès de lui, ils entrérent dans la chambre de la Reine. Là en préſence de l'un & de l'autre, & de la principale de ſes femmes, ſans autres témoins, le chef de la députation lui rapporta ainſi l'Oracle, que la ſuite de la Vie de Sethos fera trouver ſi juſte qu'on ſoupçonnera peut-être les Auteurs de mes Memoires de l'avoir fait après coup. Vertueuſe Epouſe, genereuſe Mere, ſage Reine; les Dieux contraires & favorables vous envoyent cette réponſe: Conſolez-vous de la mort à laquelle vous êtes déja préparée. Elle n'eſt malheureuſe que lorſqu'elle termine une vie criminelle, & qu'elle laiſſe ſur la mémoire de la perſonne morte la haine & les malédictions des ſurvivans. Les Dieux vous attendent pour vous donner la récompenſe dûe aux bonnes actions que vous avez faites, & à celles mêmes que vous avez voulu faire. Vous vivrez dans le cœur de vos peuples, auxquels votre fils rendra un jour la félicité que votre perte va ſuſpendre. Il ne ſera pourtant pas heureux lui-même, ſelon l'idée que les ames communes ſe forment de

la prospérité des Princes. Mais les Dieux lui promettent tout ce que la vertu héroïque a de plus satisfaisant par elle-même, & tout ce que la gloire qui la suit a de plus flatteur. Né pour l'avantage des autres hommes, il sera Bienfaicteur des Nations, Conservateur de l'Egypte, & Vainqueur de lui-même. Mais que ceux qui m'écoutent gardent un secret inviolable sur ce qui concerne le Prince, & laissent passer le nuage qui couvrira sa premiere jeunesse.

A peine le Prêtre eut-il cessé de parler, que la Reine embrassant le jeune Sethos, lui dit : Mon fils, je meurs trop contente; les Dieux ne vous enlevent mon secours que pour donner plus de mérite & plus d'éclat aux grandes actions qu'ils vous feront faire. Soyez fidele à la destinée qu'ils vous préparent, & rempliſſez tous leurs desseins. S'adressant ensuite aux Prêtres: Retournez dans vos temples, leur dit-elle, & continuez vos vœux pour mon fils, que je vous ai recommandé depuis long-temps. Je vais faire marcher sur vos pas les présens que je destine aux Dieux, s'ils daignent accepter ces

foibles marques de ma reconnoiſſance. C'étoit tous les ornemens d'une chapelle domeſtique qu'elle s'étoit fait conſtruire à côté de la chambre où elle couchoit. Elle les avoit apportés de This, lieu de ſa naiſſance, où la nouvelle de ſa mort prématurée alloit bientôt terminer les jours du Roi ſon pere. Il y avoit parmi ces ornemens des ſtatuës d'or, quelques-unes d'une coudée de haut, qui repréſentoient les Divinités communes de toute l'Egypte, & ſur-tout Apollon qu'on adoroit particulierement à This & à Abydus qui en dépendoit. Ayant ainſi envoyé aux Dieux devant elle ce qu'elle avoit de plus cher, elle ſe tourna vers Amedès & lui tint ce diſcours : Sage & fidele Confident, le Roïaume ne ſçauroit ſe flatter de vous avoir pour ſoûtien dans le miniſtere qui ſuivra ma mort ; donnez-vous à mon fils, & ſoïez ſon gouverneur & ſon conſeil : les Dieux me font croire que les vertus qu'ils lui promettent ſont attachées à vos leçons & à vos exemples. Auſſitôt Amedès, embraſſant reſpectueuſement le jeune Sethos : Mon Prince, lui dit-il, je vous conſacre ce qui me

reſte de force & de vie; tous les ſervices que je pourrois rendre à ma Patrie ſont renfermés dans l'éducation que j'aurai l'honneur de donner à celui qui doit en être le maître.

Dans ce moment on vit entrer le Roi, qui pour ne point manquer à ſes devoirs, s'étoit fait une regle de viſiter la Reine deux fois par jour. Seigneur, lui dit-elle en l'appercevant, l'Oracle m'a condamnée. Il n'eſt pas convenable de recommander un fils à ſon pere: mais enfin puiſqu'il me perd, j'oſe vous prier de lui tenir lieu de pere & de mere. Madame, dit le Roi, mon fils m'eſt cher par rapport à moi, & me le ſera encore davantage par rapport à vous; mais je ne deſeſpere pas encore de fléchir les Dieux ſur votre propre conſervation: & il ſortit, en mettant la main ſur ſes yeux.

La Reine diſtribua enſuite des pierreries à toutes ſes femmes, à proportion de leur naiſſance & de leur rang. La ſerenité qui regnoit ſur ſon viſage avoit changé leur déſeſpoir en de douces larmes. Enfin, revenant au jeune Prince: Pour vous mon fils, lui dit-elle, voici ce que je vous ai

reſervé. Cette caſſette enferme en pierreries des richeſſes ineſtimables, qui peuvent vous ſoûtenir en quelque état que la fortune vous réduiſe. Amedès vous les gardera, ou s'en ſervira, comme votre tuteur. Mais ne vous défaites jamais de cette émeraude montée en cœur, que je vous ai fait porter au cou juſqu'à préſent, & dont vous vous ferez une bague en quittant les habits de l'enfance. Il y a quatre ans que votre pere nous fit repréſenter en relief tous trois ſur la même pierre : lui en Oſiris, moi en Iſis, & vous en Horus, placé entre lui & moi. L'habile graveur coupa enſuite par ſon ordre cette pierre en trois fragmens, ſuivant la grandeur des figures. Vous portez l'un, voici l'autre qui eſt ma bague que j'ôte de mon doigt, & que je mets dans votre caſſette. Ces deux fragmens, tirés de leur monture, ſe rapporteront à celui que votre pere porte lui-même à ſon doigt. Allez mon fils, que les Dieux vous protégent & me reçoivent. Sethos, penetré de tous les ſentimens dont ſon âge étoit ſuſceptible, lui dit : Madame, je reçois ce que vous

me donnez; j'ai bien écoûté ce que vous m'avez dit; & quand je ſerai plus avancé en âge, je tâcherai de faire comme vous avez fait. La Reine lui ſerra la main & fit ſigne qu'on l'emmenât. Elle ne parla plus; & une heure après elle rendit l'eſprit.

Je n'entreprends point de repréſenter la déſolation de Memphis & de toutes les Provinces du Royaume, à meſure que cette nouvelle y parvenoit. On en peut prendre quelque idée ſur les larmes qu'avoit déja fait verſer la ſeule crainte qu'on en avoit euë. (1) Les Egyptiens dans les premiers temps étoient fort attachés à leurs Souverains, & le deuil de la Maiſon Royale étoit ordinairement pour chaque famille un deuil domeſtique. Ils le témoignoient pendant quarante jours en public, par des habits déchirés, & dans leur particulier par des abſtinences rigoureuſes. Mais cette derniere perte, dont chacun craignoit pour ſoi les conſéquences, répandoit par tout une douleur immoderée, & un trouble qui alloit juſqu'à l'excès : De ſorte que

(1) *Diodore l.* 1.

les Prêtres, qui dans de ſemblables occaſions autoriſoient l'affliction publique pour faire honneur à la mémoire des Rois décédés, ſe croyoient obligés dans celle-ci de calmer les eſprits & les cœurs, pour conſerver la décence qui convenoit, diſoient-ils, à une Nation policée, & pour faire rendre aux mânes de la Reine un hommage plus convenable à ſes vertus. Ils faiſoient entendre qu'elle étoit morte en paix, & que les Oracles l'avoient raſſurée ſur la deſtinée de ſon fils, & ſur celle de ſes peuples. Ils alléguoient l'état de repos & de bonheur où l'on pouvoit ſi légitimement eſperer que les Dieux l'admettroient à ſes obſéques prochaines. Ils tâchoient enfin par toutes ſortes de conſolations d'adoucir une plaïe que le temps ſeul pouvoit guérir, & qu'on craignoit que le temps ne rendît encore plus ſenſible.

On faiſoit cependant les préparatifs de la pompe funebre. Aucun Peuple n'a approché des Egyptiens en cette partie. Leurs Auteurs, & même les nôtres (1) diſent, qu'ils ont connu les

(1) *Herodote l.* 2.

premiers l'immortalité de l'ame : Et à vrai dire, il paroît par la simplicité de leurs palais, comparée à la magnificence de leurs tombeaux, qu'ils s'occupoient plus du séjour éternel de l'autre vie que des maisons de passage qu'on habite dans celle-ci. Il faut pourtant avoüer que leur doctrine n'étoit pas bien démêlée sur ce point. Car sans parler de la Métempsycose que Pythagore est allé prendre chez eux, & qui faisoit passer une ame d'animaux en animaux, jusqu'à ce qu'elle rentrât dans un corps humain, au bout de trois mille ans ; les plus sensés admettoient dans les enfers un lieu de peines pour les ames des méchans, & des prairies délicieuses pour celles des gens de bien. Ainsi l'une & l'autre opinion, ou le mélange, quel qu'il fût, de l'une & de l'autre, ne laissoit dans ces tombeaux si magnifiques que le cadavre qui n'est rien moins qu'éternel ; mais qui pourtant, par l'art qu'ils avoient de l'embaumer, duroit encore plus long-temps que le tombeau même.

Tous ceux qui étoient destinés à cette derniere fonction, s'étoient deja

chargés du corps de la Reine. (1) C'étoient des Officiers du second ordre, très-reſpectés dans l'Egypte, par la communcation qu'ils avoient des ſecrets du Sacerdoce, quoiqu'ils ne fuſſent que domeſtiques des Prêtres. L'operation duroit trente jours. Ayant tiré du corps par une ouverture laterale qu'ils y avoient faite, tous les viſceres, excepté le cœur & les reins; ils l'oignoient en dehors & en dedans avec de la gomme de cedre, de la Myrrhe, du cinnamome, & d'autres parfums, qui non ſeulement le conſervoient pendant pluſieurs ſiecles, mais encore lui faiſoient répandre une odeur très-ſuave. Ils avoient enfin le ſecret de lui rendre ſa premiere forme, de maniere que le mort ſembloit avoir gardé l'air de ſon viſage, & le port de ſa perſonne. Ses cheveux & les poils même de ſes ſourcils & de ſes paupieres étoient démêlés; & ce qu'il y a de plus ſurprenant, ils lui redonnoient une apparence d'embonpoint, & les couleurs les plus fraîches & les plus naturelles qu'il eût euës en toute ſa vie. Quelques particuliers aimoient mieux con-

(1) *Diodore l. 1. ſect. 2.*

ſerver dans des cabinets faits exprès, leurs parens ainſi embaumés, que de les dépoſer dans des ſépulcres déjà faits, ou de leur en faire conſtruire de nouveaux; & ils trouvoient une ſatisfaction ſinguliere à voir leurs ancêtres avec la même phyſionomie & la même attitude que s'ils étoient encore vivans.

Mais on n'étoit pas dans cet uſage à l'égard des Rois; & lorſqu'ils n'avoient pas déſigné eux-mêmes leurs tombeaux, on les portoit tous, de quelque Dynaſtie qu'ils fuſſent, au labyrinte ſitué au midi du lac Mœris du côté de la Libye. Cet édifice qui paſſoit en magnificence tous les ouvrages de la Grece mis enſemble, ſelon le témoignage des Grecs mêmes, n'avoit pas été conſtruit comme l'a cru Herodote, par les douze Rois qui regnerent en même-temps, après la retraite de Sabacon l'Ethiopien. Car celui ci ne ſe rendit maître de l'Egypte que deux ou trois cens ans avant l'invaſion de Cambyſe; au lieu que le labyrinte étoit beaucoup plus ancien que Seſoſtris même, & avoit été élevé lorſque l'Egypte n'étoit encore divi-

ſée qu'en douze Nomes. Les Rois des quatre Dynaſties, étant tous en paix, avoient tous contribué à cet ouvrage mémorable, dont ils avoient dedié la partie ſupérieure au Soleil, & la ſoûterraine aux Dieux infernaux. C'eſt ce qui a donné lieu à (1) Homere d'appeller l'entrée des enfers les portes du Soleil. Les douze palais immenſes qu'il renfermoit, repréſentoient ſuivant leur intention toute l'Egypte. C'eſt pour cela qu'ils y avoient tous marqué leur ſépulture, & celle de leurs ſucceſſeurs dans les ſoûterrains. Mais l'imagination des peuples, ſoûtenue par les cérémonies que faiſoient les Prêtres, avant que d'introduire le corps dans ces ſombres demeures où peu de vivans étoient entrés, avoit beaucoup ajouté à ce qu'il y avoit de réel. C'étoit un point de religion de croire que les détours innombrables dont on leur diſoit, comme il étoit vrai, que ces ſoûterrains étoient remplis, conduiſoient les bons Rois dans un ſéjour délicieux, au lieu que l'entrée même du labyrinte étoit interdite aux Tyrans.

(1) *Odyſſ.* 24.

En effet dès que le corps étoit arrivé aux bords d'un lac nommé Caron, qu'il falloit traverſer pour parvenir à la porte des Dieux infernaux, un Senat incorruptible compoſé de ſeize Prêtres du labyrinte ſans compter leur chef, & de deux Juges choiſis dans chacun des douze Nomes anciens, arrêtoit le mort. Là après avoir écoûté le diſcours du Chef des Prêtres qui conduiſoit le Roi défunt; le Chef du Senat permettoit à tous les aſſiſtans de faire contre le mort des accuſations prouvées. La ſentence le faiſoit admettre dans la barque par le nautonier qu'ils appelloient Caron en leur langue, ou le privoit de la ſépulture. Ce jugement ſe faiſoit par voye de ſcrutin, c'eſt-à-dire par des billets que les Juges laiſſoient tomber dans cette urne terrible, dont la ſeule idée maintenoit les anciens Rois dans l'obſervation de la juſtice.

Au reſte, dans quelque tombeau que les Rois & même les particuliers fuſſent portés, il falloit (1) toujours ſubir un examen devant des Juges

1) *Diodore lib. 1. ſect. 2.*

qui étoient toujours des hommes de la plus grande reputation de probité. On ne pouvoit les prendre que parmi les Initiés; & le choix s'en faisoit à chaque fois par des gens tirés de toutes les classes des citoyens d'une ville, s'il s'agissoit d'un particulier, ou des sujets d'un Royaume s'il s'agissoit d'un Souverain: Et les billets dans lesquels les noms des Juges étoient écrits, s'ouvroient & se comptoient devant tout le monde. Mais à l'égard des Rois que l'on portoit au labyrinte, toute l'Egypte, suivant la distribution des douze anciens Nomes, entroit dans le choix des Juges. Et de plus ce n'étoit qu'au labyrinte qu'on faisoit ce grand nombre d'autres cérémonies, d'où le Poëte Orphée, que nous verrons bientôt en Egypte, & qui en fut témoin à l'occasion d'un autre Roi, a tiré la plus grande partie de la description de l'enfer telle qu'il l'a donnée dans ses vers; & qu'elle a été suivie par Homere chez les Grecs, & par Virgile chez les Latins.

Le quarantiéme jour depuis le décès de la Reine étant arrivé, tout le monde se trouva disposé pour le dé-

part du convoy. Les quarante lieuës de distance de Memphis au labyrinte se devoient faire dans une marche de dix jours & de dix nuits en comptant les pauses qui étoient toutes reglées. On avoit placé sous le vestibule du palais fermé au jour & éclairé de lampes, un grand char à quatre roües tout revêtu d'or. Sur le derriere du char étoit un Trône à trois marches, surmonté d'une grande Couronne d'or chargée de pierreries & portée par un Sphinx de même metal, qui en posoit le bord sur sa tête, & qui avoit de grandes ailes éployées. Du haut de la Couronne descendoit à grand plis entre les ailes du Sphinx une étoffe de pourpre en forme de pavillon chargé d'hieroglyphes relevés en or, qui représentoient toutes les vertus. Les deux bouts du pavillon venoient se croiser sur le devant du char. Il avoit deux timons où étoient attelés quatre chevaux de front précédés de trois autres rangs de volée, ce qui faisoit en tout seize chevaux. Ils étoient tous superbement enharnachés comme en un jour de triompe. Mais rien

n'égaloit la richeſſe & l'élegance de l'habillement de la Reine. On la poſa ſur ſon Trône, aſſiſe & attachée par des cordons avec tant d'art qu'il n'étoit point de ſecouſſe qui put lui donner aucun mouvement de corps inanimé. Outre cela toute la machine étoit ſuſpenduë entre ſes brancards de maniere qu'elle ne pouvoit jamais perdre le niveau; & d'ailleurs les chemins déja très-beaux en Egypte avoient été préparés exprès pour ce voyage. En un mot ce char ſemble avoir ſervi de modele à celui dans lequel on tranſporta depuis Alexandre mort, de Babylone à Alexandrie (1). La Reine qui avoit le viſage & le ſein découvert, mais les yeux fermés, ſembloit joüir d'un doux ſommeil dans le bruit du convoy qui s'arrangeoit aux ſons redoublés des trompetes & des tymbales. Quels ſentimens ſe renouvellerent alors dans le cœur de toutes les perſonnes qui l'avoient aimée, & qui l'avoient perdu de vûë depuis ſa mort, ou depuis ſa maladie : on la voyoit, on lui parloit même, & elle n'étoit plus. Ceux

(1) *Diodore lib.* 18.

qui lui avoient été les plus attachés évitoient long-temps de rencontrer ſon viſage pour demeurer un peu plus maîtres de leur douleur ; & ſurmontés enſuite par leur curioſité & par leur tendreſſe ils jettoient les yeux ſur elle, & retrouvant tous ſes traits & toutes ſes graces, ils ſe détournoient auſſitôt pour fondre en larmes.

Cependant la Maiſon de la Reine compoſée de ſix mille chevaux avoit déja pris les devans, comme laiſſant déſormais aux Prêtres la garde de ſa perſonne. Ces Officiers marchoient quatre à quatre & leurs armes renverſées. Tous les inſtrumens militaires, qui joüoient d'un ſon lugubre, mêlés d'intervalles de ſilence exactement meſurés, portoient le fremiſſement juſqu'au fond de l'ame. Les Corps de la ville de Memphis, diſtingués par les habits qui leur étoient propres, mais ayant pardeſſus une gaze noire, ſuivoient ces premiers à cheval comme eux : Et dans ce nombre de gens qui faiſoit déja douze mille perſonnes, il ne ſe prononçoit pas durant toute la marche une ſeule parole. Les grands Officiers de la Cour & les Princes après eux, excepté le

Roi & l'héritier préſomptif de la Couronne, qui n'alloient jamais, du moins publiquement, aux funerailles, marchoient enſuite quatre à quatre comme les précedens, enveloppés de robes violetes, aſſis dans des eſpeces de niches couvertes de noir poſées ſur des brancards, les marques de leurs dignités à leurs pieds, & portés chacun ſur les épaules de huit eſclaves. Ces trois nombreuſes troupes s'étoient miſes en marche pendant le jour; & à l'entrée de la nuit on vit paroître les femmes qui faiſoient la partie la plus lugubre du convoy. Elles monterent quatre à quatre dans ſoixante chars couverts par-deſſus, & découverts par les côtés, attelés chacun de huit chevaux deux à deux. Les chevaux & les chars même étoient preſque enſevelis ſous des étoffes de ſoye noire ſemées de larmes d'argent. Ces femmes abſolument voilées ne reſſembloient qu'à des ombres; & la premiere Dame de la Reine, dans le char qui marchoit le dernier, tenoit entre ſes genoux un enfant qui, étant habillé & voilé comme elle, n'étoit connu de perſonne & étoit reſpecté

de tout le monde. Cependant les plus intelligens penſoient bien qu'outre le ſpectacle du jugement des morts qu'Amedès vouloit faire voir de bonne heure au jeune Prince; il n'avoit pas voulu le laiſſer dans le Palais en l'abſence de tous les ſerviteurs de ſa mere.

Mais par un contraſte dont on ne pouvoit s'empêcher d'être frappé; ces femmes dont on entendoit les ſanglots & qu'on voyoit ſans ceſſe eſſuyer leurs larmes ſous leurs voiles, étoient immédiatement ſuivies de tous les inſtrumens employés en Egypte dans les grandes réjouiſſances, comme les Siſtres, les Chalumeaux & les Hautbois, auſquels répondoient par intervalles marqués les Trompettes & les Tymbales qui annonçoient le char de la Reine. Tous ceux qui joüoient de ces inſtrumens, les conducteurs même du char, & les douze Eſclaves de la perſonne qui marchoient à droite & à gauche, portoient des habits de fêtes, dont l'oppoſition avec leur triſteſſe & leur ſilence faiſoit ſentir vivement aux ſpectateurs la fauſſeté & la brieveté des

joyes humaines. La Reine elle-même avoit comme une écharpe de fleurs qui paſſant ſur ſon épaule gauche venoit ſe rendre ſous le bras droit; & elle tenoit en ſes mains des feſtons qui tomboient par-deſſus ſes genoux juſqu'à ſes pieds. Les Egyptiens vouloient marquer par-là que ſi la mort des perſonnes vertueuſes eſt triſte pour ceux qui leur ſurvivent, elle eſt pour elles le commencement de leur repos, de leur bonheur & de leur triomphe. Le char de la Reine étoit ſuivi par les Prêtres en cet ordre. Le grand-Prêtre de Memphis qui devoit la préſenter à ſes Juges, étoit porté immédiatement derriere elle, étendu dans un cercuëil découvert, vêtu de blanc, avec un voile blanc ſur la tête & ſur le viſage, & dans la poſture d'un mort. Tous les autres Prêtres vêtus & voilés de même s'appuyant d'une main ſur un bâton augural qui étoit recourbé par le haut, & tenant de l'autre un anneau ou un cercle d'or d'où pendoit une eſpece de Tau, marchoient à pied ſur deux files ſimples de cinq cent Prêtres chacune, diſtantes l'une de l'autre de toute la largeur du che-

min. Entre les deux files on portoit d'eſpace en eſpace des étendards où étoient repréſentés les différens Dieux ou les ſimboles des Dieux de l'Egypte, comme l'Apis de Memphis, le Coloſſe d'Abydus, l'Aigle de Thebes, l'Epervier de Tanis, l'Anubis de Cynopolis, le Vaſe de Canope, le Bouc de Mendez, le Loup d'Hermontie, l'Agneau de Saïs, & ainſi des autres. Car il venoit des Prêtres de toutes les villes d'Egypte aux funerailles des Rois, lors même qu'ils avoient guerre entre eux: & la claſſe des Prêtres non plus que celle des Laboureurs & des Commerçans ne ſe ſentoit jamais des diviſions des Etats. D'un autre côté la mort des Rois réüniſſoit les Prêtres des différentes villes qui paroiſſoient avoir de grandes diſputes ſur les Divinités différentes & ſouvent contraires qu'ils adoroient. Nos Hiſtoriens en parlant de l'Egypte (1) ont dit que les Rois qui avoient ſous leur domination pluſieurs villes de different culte étoient bien aiſes de laiſſer ces ſortes de diſſentions entre les Prêtres, de peur que

(1) Vid. *Plut. Traité d'Iſis & d'Oſiris*, & autres.

s'ils

s'ils étoient tous d'accord, leur crédit qui étoit très-grand sur le commun des hommes, ne les mît au-dessus des Rois mêmes. Enfin tout le convoy étoit fermé par un grand nombre de chariots de bagage qui arrêtoient la foule qui suivoit les funerailles.

On traversoit frequemment des villes grandes ou petites qu'on rencontroit sans cesse. Leur nombre sur cette route comme sur toutes les autres étoit tel, que toute l'antiquité a dit qu'il y avoit plus de villes dans l'Egypte seule que dans tout le reste du monde. C'est dans ces villes que l'on avoit placé à distances à peu près égales les stations du convoy; & chacun trouvoit presque à côté de lui la maison où il devoit se reposer, & d'où il sortoit pour reprendre son rang au moment qu'il falloit partir. Le char de la Reine entroit sous une tente qui l'attendoit sur le chemin même en chaque station, où il étoit veillé par d'autres Prêtres que ceux de la marche. Ce char auquel tout se rapportoit ne marchoit jamais que la nuit & trois heures de suite, pendant

lesquelles il faisoit environ deux lieuës; après quoi se reposant quatre heures il se remettoit en marche jusqu'au jour, & attendoit ensuite le soir.

Tout le convoy étant arrivé s'étoit répandu avec ordre dans la campagne pour laisser un libre accès au char de la Reine, & même au simple peuple qui avoit suivi le convoy par derriere les chariots. Il s'avançoit alors jusque sur le bord du lac Caron (1) immédiatement à côté du char dans un grand espace à droite & à gauche: Et les Prêtres demeuroient toujours rangés derriere le char en droite ligne. A l'approche de ce tribunal redoutable composé de Juges qu'on regardoit comme les Dieux mêmes, le grand-Prêtre qui alloit parler pour la Reine, & les personnes qui s'interessoient à sa mémoire sentirent une frayeur à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Car si les causes réellement bonnes deviennent quelquefois mauvaises par l'injustice des hommes, il

(1) En comparant les relations des Anciens avec celles des modernes, le labyrinte paroit avoir été situé entre le lac Caron & le lac Mœris.

eſt encore plus à craindre que les cauſes qui paroiſſent bonnes ne deviennent réellement mauvaiſes devant la juſtice des Dieux.

Les Juges étoient aſſis ſur une eſtrade large & profonde, élevée de douze marches, autour de laquelle leurs ſiéges au nombre de quarante-un, formoient un grand demi-cercle. Ils étoient vêtus par-deſſous de tuniques ou de veſtes blanches, comme Prêtres ou Initiés, & par-deſſus de robes rouges comme Juges. Ils avoient chacun à leur cou une chaîne d'or où pendoit un Saphir ſur lequel étoit gravée la figure de la verité (1) : & ils étoient placés en cet ordre. Le grand-Prêtre Chef du Senat occupoit le fond ſur un ſiége un peu plus élevé que celui des autres ; & il avoit à ſes deux côtés les deux Juges choiſis dans le Nome de Memphis qui n'étoient qu'Initiés : Amedès étoit le premier des deux. D'abord après eux de part & d'autre étoient ſeize Prêtres du labyrinte, & enſuite les vingt-deux Initiés choiſis par les au-

(1) *Diodore lib. 1 ſect. 2. & Ælian. variar. hiſt. lib. 14.*

tres Nomes. L'urne étoit posée sur le devant du tribunal au bord de la plus haute marche; & les Officiers du second ordre étoient assis sur la seconde avec des habits convenables aux fonctions qu'ils devoient remplir après le jugement. Tout étant ainsi disposé, les chevaux du char de la Reine étant dételés, les timons & le pavillon ôtés, le grand-Prêtre de Memphis conducteur du convoy monta sur le pied du char; & se tenant debout & la tête nüe, il prononça ce discours :

Inéxorables Dieux des Enfers, voilà notre Reine que vous avez demandée pour victime dans le printemps de son âge, & dans le plus grand besoin de ses Peuples. Nous venons vous prier de lui accorder le repos dont sa perte va peut-être nous priver nous-mêmes. Elle a été fidelle à tous ses devoirs envers les Dieux. Elle ne s'est point dispensée des pratiques extérieures de la religion sous le prétexte des occupations de la Royauté, & les seules pratiques exterieures ne lui ont point tenu lieu de vertu. On appercevoit au-travers des soins qui l'occupoient dans ses Conseils, ou

de la gayeté à laquelle elle se prêtoit quelquefois dans sa Cour, que la loi Divine étoit toujours présente à son esprit & regnoit toujours dans son cœur. De toutes les fêtes auſquelles la Majesté de son rang, le succès de ses entrepriſes, ou l'amour de ses Peuples l'ont engagée, il a paru que celles qui l'amenoient dans nos temples étoient pour elle les plus agréables & les plus douces. Elle ne s'est point laiſſé aller, comme bien des Rois, aux injuſtices, dans l'eſpoir de les racheter par ses offrandes; & sa magnificence à l'égard des Dieux a été le fruit de sa piété, & non le tribut de ses remords. Au lieu d'autoriſer l'animoſité, la vexation, la perſécution, par les conſeils d'une piété mal entendue, elle n'a voulu tirer de la religion que des maximes de douceur; & elle n'a fait uſage de la ſévérité que ſuivant l'ordre de la juſtice generale & par rapport au bien de l'Etat. Elle a pratiqué toutes les vertus des bons Rois avec une défiance modeſte qui la laiſſoit à peine jouir du bonheur qu'elle procuroit a ses peuples. La défenſe glorieu-

ſe des frontieres, la paix affermie au-dehors & au-dedans du Royaume, les embelliſſemens & les établiſſemens de différente eſpece ne ſont ordinairement de la part des autres Princes que des effets d'une ſageſſe politique, que les Dieux Juges du fond des cœurs ne recompenſent pas toujours : Mais de la part de nôtre Reine toutes ces choſes ont été des actions de vertu, parce qu'elles n'ont eu pour principe que l'amour de ſes devoirs & la vûë du bonheur public. Bien loin de regarder la ſouveraine puiſſance comme un moyen de ſatisfaire ſes paſſions, elle a conçu que la tranquillité du Gouvernement dépendoit de la tranquillité de ſon ame ; & qu'il n'y a que les eſprits doux & patiens qui ſçachent ſe rendre véritablement maîtres des hommes. Elle a éloigné de ſa penſée toute vengeance ; & laiſſant à des hommes privés la honte d'exercer leur haine, dès qu'ils le peuvent, elle a pardonné comme les Dieux avec un plein pouvoir de punir. Elle a reprimé les eſprits rebelles, moins parce qu'ils reſiſtoient à ſes volontés, que parce qu'ils faiſoient obſ-

tacle au bien qu'elle vouloit faire. Elle a ſoûmis ſes penſées aux conſeils des ſages, & tous les ordres du Royaume à l'équité de ſes loix. Elle a déſarmé les ennemis étrangers par ſon courage & par la fidelité à ſa parole; & elle a ſurmonté les ennemis domeſtiques par ſa fermeté & par l'heureux accompliſſement de ſes projets. Il n'eſt jamais ſorti de ſa bouche ni un ſecret ni un menſonge; & elle a cru que la diſſimulation néceſſaire pour regner ne devoit aller que juſqu'au ſilence. Elle n'a point cedé aux importunités des ambitieux; & les aſſiduités des flateurs n'ont point enlevé les recompenſes dûës à ceux qui ſervoient leur Patrie loin de ſa Cour. La faveur n'a point été en uſage ſous ſon Regne; l'amitié même qu'elle a connuë & cultivée ne l'a point emporté auprès d'elle ſur le mérite ſouvent moins affectueux & moins prévenant: Elle a fait des graces à ſes amis; & elle a donné les poſtes importans aux hommes capables. Elle a répandu des honneurs ſur les Grands ſans les diſpenſer de l'obéiſſance; & elle a ſoulagé le Peuple ſans lui ôter

la neceſſité du travail. Elle n'a point donné lieu à des hommes nouveaux de partager avec le Prince, & inégalement pour lui, les revenus de ſon Etat; & les derniers du peuple ont ſatisfait ſans regret aux contributions proportionnées qu'on exigeoit d'eux; parce qu'elles n'ont point ſervi à rendre leurs ſemblables plus riches, plus orgueïlleux & plus méchans. Perſuadée que la Providence des Dieux n'exclud point la vigilance des hommes qui eſt un de ſes preſens, elle a prévenu les miſeres publiques par des proviſions réguliéres; & rendant ainſi toutes les années égales, ſa ſageſſe a maîtriſé en quelque ſorte les ſaiſons & les élemens. Elle a facilité les négociations, entretenu la paix, & porté le Royaume au plus haut point de la richeſſe & de la gloire, par l'accueïl qu'elle a fait à tous ceux que la ſageſſe de ſon gouvernement attiroit des païs les plus éloignés; & elle a inſpiré à ſes peuples l'hoſpitalité, qui n'étoit point encore aſſez établie chez les Egyptiens. Quand il s'eſt agi de mettre en œuvre les grandes maximes du Gouvernement, & d'aller au

bien general malgrè les inconveniens particuliers ; elle a ſubi avec une genereuſe indifférence les murmures d'une populace aveugle, ſouvent animée par les calomnies ſecrettes de gens plus éclairés qui ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur public. Hazardant quelquefois ſa propre gloire pour l'interêt d'un peuple méconnoiſſant, elle a attendu ſa juſtification du tems : Et quoiqu'enlevée au commencement de ſa courſe, la pureté de ſes intentions, la juſteſſe de ſes vûës, & la diligence de l'execution lui ont procuré l'avantage de laiſſer une mémoire glorieuſe & un regret univerſel. Pour être plus en état de veiller ſur le total du Royaume, elle a confié les premiers détails à des Miniſtres ſurs, obligés de choiſir des ſubalternes qui en choiſiſſoient encore d'autres, dont elle ne pouvoit plus répondre elle-même, ſoit par l'éloignement, ſoit par le nombre. Ainſi j'oſerai le dire devant nos Juges, & devant ſes ſujets qui m'entendent : ſi dans un Peuple innombrable, tel que l'on connoît celui de Memphis, & des cinq mille

(1) villes de la Dynastie, il s'est trouvé, contre son intention, quelqu'un d'opprimé; non seulement la Reine est excusable par l'impossibilité de pourvoir à tout; mais elle est digne de loüange en ce que connoissant les bornes de l'esprit humain, elle ne s'est point écartée du centre des affaires publiques, & qu'elle a reservé toute son attention pour les premieres causes & pour les premiers mouvemens. Malheur aux Princes dont quelques Particuliers se loüent, quand le Public a lieu de se plaindre; mais les Particuliers même qui souffrent n'ont pas droit de condamner le Prince, quand le corps de l'Etat est sain, & que les principes du gouvernement sont salutaires. Cependant quelque irréprochable que la Reine nous ait paru à l'égard des hommes, elle n'attend par rapport à vous, ô justes Dieux, son repos & son bonheur que de votre clemence.

Dès que le grand Prêtre eut cessé

(1) Il y avoit dans l'Egypte vingt-mille villes. *Plin. lib. 5. cap. 2. & Pomp. Mela.* Mais Theocrite *Idil.* 17. en compte 33339 sous Ptolom. Philad.

de parler, il remit son voile sur sa tête & sur son visage, & il se prosterna sur le char où il étoit, pour attendre son jugement. Tous les Juges allerent aux opinions dans le milieu du tribunal. Après avoir conferé entre eux l'espace de quelques minutes ils se remirent à leurs places; & le Chef du Sénat demanda à haute voix à toute l'assistance, si personne n'avoit rien à reprocher à la mémoire de la Reine. Quelques-uns de ceux que les reglemens les plus favorables au Public avoient blessés par la situation de leurs affaires particulieres, s'étoient préparé à porter des plaintes plus excusables de leur part que légitimes contre la Reine. Mais ils s'étoient tous rendu justice sur les dernieres paroles que le grand Prêtre de Memphis avoit dites pour sa défense; & ils furent les plus zelés de cette nombreuse assemblée à demander pour elle par leurs applaudissemens l'entrée au séjour des bienheureux. Quand la chose arrivoit ainsi, & qu'on ne formoit aucune accusation contre le Roi mort, l'urne demeuroit inutile, & on le recevoit comme par acclama-

tion. Le Chef du Sénat ayant donc regardé tous les Juges & reçu de chacun d'eux le ſigne de leur conſentement, il dit : Sacré Miniſtre de Memphis levez-vous : les Dieux vous ont trouvé vrai dans le témoignage que vous avez rendu à votre Reine, & ils vont lui donner la récompenſe dûë aux bons Rois. Puiſſent ſes ſucceſſeurs profiter de ſon exemple & rendre leurs Peuples heureux pour ſe rendre encore plus heureux eux-mêmes. Il ordonna enſuite au premier des Officiers du ſecond ordre d'aller toucher la Reine de ſa baguette, dont nos Poëtes ont fait le Caducée de Mercure; & ſe tournant en même-temps à ſa droite où étoit aſſis Amedès choiſi pour premier Juge par le Nome de Memphis, il lui dit : Sage Miniſtre de votre Reine; vous dont les conſeils ont eu tant de part aux actions qui la font couronner aujourd'hui; allez avec le ſaint Prêtre qui l'a amenée l'introduire dans la barque, & de là dans le temple interdit aux impies vivans ou morts : Nous allons en ouvrir les portes à votre Reine, & l'y recevoir nous-mêmes. Auſſi-tôt

tous les Juges ſe leverent & allerent ſe rendre par une route particuliere au-dedans du temple des Dieux infernaux. A l'égard des morts qui devoient toujours entrer par la porte du ſoûterrain, ils ne pouvoient y aborder qu'en traverſant le lac qui avoit en ce ſens environ un quart de lieuë, & ſur lequel il n'étoit permis qu'au nautonnier Caron d'avoir une barque. Il avoit déja reçû la Reine que les Officiers dont nous venons de parler avoient détachée de deſſus ſon trône, & qu'ils avoient miſe dans le cercuëil qui avoit apporté le grand Prêtre. Celui-ci en entrant dans la barque avec Amedès avoit auſſi, ſelon la coûtume, payé le tribut au Nautonnier. Quand ils furent à la porte du labyrinte, le peuple innombrable qui les ſuivoit des yeux, entendit comme le bruit d'un tonnerre qu'ils croyoient réel, & qu'ils regardoient comme un miracle qui ne manquoit point d'arriver quand on ouvroit le temple des Dieux infernaux. Mais au fond ce bruit n'étoit autre choſe que le retentiſſement des portes d'airain qui en fermoient l'entrée, & qui étoit

fortifié par la repercuſſion des voûtes & par les échos voiſins.

Dès que le mort étoit entré dans le labyrinte, le deüil general ſe diſſipoit auſſi ſubitement que celui d'un homme qui reverroit vivante une perſonne cherie qu'il auroit cru morte. L'intérêt du Roi ou de la Reine qu'on venoit d'admettre ſuivant leur penſée dans le ſéjour des bienheureux, étoit le principe de ce changement. Ceux même qui portoient encore le regret dans le cœur étoient obligés de le cacher ſous les plus grandes démonſtrations de joye. Le Peuple qui paſſe aiſement d'une paſſion à une autre toute contraire, & qui d'ailleurs ne demande que des occaſions de réjouiſſance, raſſembloit dans ce retour ce que l'Egypte avoit de plus gai dans ſes fêtes de pelerinage. Les perſonnes de la plus haute diſtinction ſe faiſoient un plaiſir de ſe mêler avec le Peuple dans la campagne & dans toutes les villes de la route : mais on les reconnoiſſoit aiſement à la magnificence de leurs habits qu'on avoit apportés dans les chariots de bagage qui avoient ſuivi le convoy.

On en changeoit ou dans les villes les plus voiſines ou ſous des tentes ſuperbes qui étoient dreſſées de toutes parts. Comme tous les Egyptiens ſe croyoient nobles, les hommes & les femmes de la campagne, tous d'une grande propreté, ſe joignoient aux Princes mêmes & aux Princeſſes, non ſeulement dans les mêmes danſes & dans les mêmes jeux, mais aux mêmes tables ſous des tentes dans les prairies, ou au milieu des places dans les villes. On ne ſçauroit exprimer la profuſion des vins & des viandes qui ſe conſumoient en cette occaſion; & rien ne faiſoit mieux ſentir l'abondance de l'Egypte & la richeſſe des Egyptiens. On ne s'offenſoit jamais de la familiarité des diſcours, & tout devenoit matiere de joie. Il étoit hors d'exemple que dans cette agréable confuſion il ſe fût jamais élevé une querelle; parce qu'on ne faiſoit jamais rien dans le deſſein de fâcher ou de nuire. Les Grands mêmes s'attiroient d'autant plus de ces égards obligeans que la politeſſe inſpire, qu'ils ſe communiquoient plus aiſement à toutes ſortes de perſonnes. Tous ceux qui excelloient dans les exercices de force ou d'adreſſe ſe

rendoient là par bandes, & donnoient ſur la terre ou ſur les canaux des repréſentations amuſantes. On voyoit ſortir des boſquets ou entrer dans les eaux des troupes de Satyres & de Nymphes dont le culte du Dieu Pan avoit fait naître l'idée dans l'Egypte, long-temps avant qu'elle eût paſſé chez les Grecs.

Les nuits étoient encore plus brillantes que les jours, à cauſe des illuminations des villes qui paroiſſoient encore plus belles de loin & dans la campagne que dans les villes mêmes. Il n'eſt point de diſcours ni de tableau qui pût repréſenter leur effet, ſurtout le long des bords du lac Mœris, cette mer d'eau douce, ouvrage de main humaine, qui ſelon la plûpart de nos Auteurs (1) avoit alors cent cinquante lieuës de tour, où tous les feux étoient doublés par leur image dans les eaux. Une infinité de galeres richement ornées & illuminées comme les maiſons, prenoient le large dans le lac, ou alloient de ports en ports ſelon la volonté des voya-

(1) *Diodore* lui donne 3600. ſtades de tour; | 24. ſtades faiſant une lieuë de 3000. pas.

geurs qui étoient sûrs de rencontrer par-tout des surprises agréables. Le concours prodigieux des passans, le son perpetuel des instrumens de musique, & les fréquens éclats de joie, faisoient que dans cette affluence de toutes sortes de plaisirs, on ne se plaignoit que de la difficulté qu'on avoit de trouver un peu de silence & de sommeil. En un mot les journées de la fête de Diane à Bubaste, ou les nuits de la fête de Minerve à Saïs qui se célebrent encore tous les ans, mais avec moins d'éclat que de licence, ne sont qu'une foible image de ce qui se passoit au retour du labyrinte, dont la ceremonie attiroit avec un peuple innombrable ce qu'il y avoit de plus considerable dans l'Egypte.

(1) La beauté du climat en cette contrée favorise extrêmement ces sortes de fêtes. Dans le printems surtout où l'on se trouvoit alors, la serenité des jours est aussi constante que la fraîcheur des nuits; & pour dire encore plus l'hyver y differe très-

(1) *Vid.* L'Egypte de Paul Luças corrigée & rectifiée par M. l'Abbé Banier.

peu de l'Eté. Il eſt vrai que les quatre mois de l'accroiſſement & du décroiſſement du Nil comparés au reſte de l'année fourniſſent deux ſpectacles très-différens. Car dans ces quatre mois ou environ, (1) toute la campagne inondée fait paroître les villes comme des Iſles de diverſes grandeurs qui s'élevent au milieu des eaux: & dans le reſte de l'année, au lieu de ces eaux, on voit ou des jardins couverts de toute eſpece de fleurs au Printemps; ou des champs remplis de tous les fruits de la terre en Automne. Ces jardins ou ces champs ſont entourés de petits canaux qui naiſſent d'autres plus grands, comme ceux-ci naiſſent de plus grands encore, juſqu'à ce qu'on arrive à ceux qui ſortent immédiatement du Nil, & qui reſſemblent à des rivieres; parce qu'ils ſont deſtinés à environner de grandes Provinces, pour ſe diſtribuer ſucceſſivement juſques autour des terres des moindres particuliers. Les funerailles ne ſe faiſoient jamais dans le temps de l'inondation; & on ne

(1) *Vid.* Diodore de Rhodoman. p. 33.

les differoit qu'en ce cas. La fête du retour étoit toujours plus longue du double que la marche du convoy : de sorte que le Roi de Memphis ne reçut en ceremonie la nouvelle de l'ensevelissement de la Reine que le trente-uniéme jour après son départ.

Fin du premier Livre.

SETHOS.

LIVRE SECOND.

SI Daluca avoit obſedé le Roi lors même qu'elle ne pouvoit ſe flatter d'aucune eſperance prochaine ; on peut bien juger qu'elle avoit redoublé ſes empreſſemens depuis la mort de Nephté, qui, par l'indolence de ce Prince laiſſoit le Gouvernement vacant. Comme Amedès ne tenoit pas immediatement d'Oſoroth la part qu'il avoit euë au Miniſtere, il en avoit abandonné toutes les fonctions, avant même que de partir pour le convoy de la Reine auquel il devoit aſſiſter comme Juge. Le Roi que Daluca ne quittoit jamais, & qui dans les premiers temps du deüil avoit eu plus d'occaſions de ſe trouver ſeul avec

elle, s'étoit accoûtumé à lui communiquer les affaires qui revenoient à lui malgré qu'il en eût, & à lui confier l'exécution de ce qu'ils avoient décidé enſemble. Ce foible Prince qui avoit joüi du repos que la ſageſſe de Nephté lui avoit procuré, comme on joüit de la ſanté ſans en connoître le prix, regardoit un Gouvernement tranquille comme une choſe aiſée par elle-même, & dont tout le monde étoit capable : ou s'il ſuppoſoit qu'elle demandât quelque talent, il fut tenté de croire que la hardieſſe & la vivacité de Daluca remplaçoient avec avantage les vertus modeſtes & ſerieuſes de Nephté. Ainſi au lieu que le ſeul hazard de la convenance lui avoit preſenté la feuë Reine pour ſe décharger ſur elle de la conduite de ſon Royaume, ce fut par une eſpece de choix qu'il la remit ſolemnellement à Daluca qui n'avoit aucun titre pour y prétendre. Il lui conſeilla neanmoins en particulier de conſulter Amedès dans les doutes qu'elle pourroit avoir. Daluca lui répondit que la feuë Reine ayant chargé Amedès de l'éducation du jeune Prin-

ce, cet emploi ſuffiſoit pour l'occuper tout entier; & elle ajoûta malignement qu'elle ſe feroit aider par des Miniſtres encore plus devoüez qu'Amedès aux volontés du Roi.

La nouvelle Regente en prenant en main le timon de l'Etat, montra d'abord toute l'aſſûrance avec laquelle on voit ſouvent les perſonnages les plus indignes ſe porter pour ſucceſſeurs du mérite le plus éminent. Cependant l'averſion que le Public témoignoit aſſez viſiblement pour elle, & la mention honorable que l'on faiſoit ſans ceſſe de la feuë Reine la déſoloient au fond de ſon ame; & elle n'avoit jamais cru que l'entrée dans la ſouveraine puiſſance pût être ſi déſagréable. Cela même jetta dans ſon eſprit, dès le commencement de ſon adminiſtration, une aigreur qui devoit devenir plus funeſte avec le temps: Et cette femme qui dans la plus foible eſperance de ſa grandeur future, diſtribuoit quelquefois des bienfaits chimeriques à ſes amis familiers, ſans parler jamais de faire du bien au Public; dès qu'elle fut en place, ne ſongea plus à en faire à perſonne.

La haine qu'elle acheva d'établir par-là dans le cœur des courtiſans & des peuples, la fit penſer plus ſerieuſement au projet qu'elle avoit déja conçû d'épouſer le Roi & d'acquerir le titre de Reine. C'étoit même le penchant ſecret du Prince; mais il étoit inuſité juſqu'alors chez les Rois d'Egypte de ſe meſallier : Et cette précaution les avoit engagés à épouſer leurs propres ſœurs, lorſqu'ils ne trouvoient pas des Princeſſes convenables dans les Cours voiſines. Cette coûtume étoit demeurée parmi eux indépendamment de ce prétexte ; & les Ptolemées, quoiqu'originaires de la Grece, s'en ſont prévalus.

Quelque ſoin que prît le Roi d'écarter tous les avis qui ſe préſentoient à lui, & de n'être point inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans l'interieur de ſon Royaume, il ne pût ignorer que le choix qu'il avoit fait de Daluca, pour lui confier ſon autorité, avoit allarmé tous ſes ſujets. Mais l'ambition de cette femme, qui ſentoit l'empire déja invincible qu'elle avoit pris ſur lui, la porta à employer pour monter au Trône le motif mê-

me qui devoit lui faire ôter le miniſtere. Elle fit entendre à Oſoroth en verſant à propos quelques larmes, que les bontés dont il l'avoit honorée & l'attachement qu'elle marquoit pour lui ſeul, avoit excité l'envie contre elle. Elle lui faiſoit obſerver que ſon zele pour la perſonne du Roi avoit commencé dans un temps où l'on ne pouvoit la ſoupçonner d'aucune vûë pour l'avenir. Aujourd'hui même, ajouta-t-elle, où mes ennemis craignent que le temps ne ſoit arrivé de recevoir quelque récompenſe de mon affection déſintereſſée, je les abandonne toutes; & je conſens que ma fidelité dévienne inutile pour votre ſervice. Je ne me ſuis chargée de la conduite de votre Etat que de peur de vous la voir remettre à quelques ennemis ſecrets du pouvoir abſolu qui reſide en vous: Mais vous êtes toujours le maître de vous abandonner à eux. J'avoüerai même, continua-t-elle d'un ton plus ferme, que je mets à un prix trop haut la continuation de mon miniſtere. Les cenſeurs du gouvernement ayant oſé faire parvenir leurs plaintes

jusqu'à

juſqu'à vous, il faut leur donner gain de cauſe en m'éloignant de la Cour, ou les confondre en me comblant de nouveaux honneurs. Sans renoncer à l'amour que j'ai pris pour vous, ce qui me ſeroit impoſſible, je renonce dès à préſent à toutes les fonctions que vous m'avez fait prendre, ſi vous ne les accompagnez de la dignité ſupreme qui a fait toute la facilité & toute la gloire de l'adminiſtration de la feuë Reine. La nouveauté de l'exemple fera connoître à tout le monde que vous êtes capable d'une réſolution ferme & d'un coup d'autorité. Le Roi qui avoit été combattu juſques là par la conſidération de ſon honneur propre & des intérêts de ſon fils, ceda par un ſentiment de courage à ſa veritable foibleſſe, & confirma par un mariage ſi peu convenable le pouvoir qu'il avoit donné mal à propos à une femme qui alloit accabler ſa vieilleſſe de ſoucis & de troubles. C'eſt ainſi que la plûpart des Princes ne connoiſſent point d'autre remede aux fautes qu'ils ont faites que de les ſoûtenir par de plus grandes.

Il est vrai qu'Osoroth ne laissant pas de sentir l'irrégularité de son choix, & Daluca l'infériorité de sa naissance, n'oserent tourner en fête le sujet du mécontentement public. Les nôces & le couronnement se firent sans beaucoup de ceremonies. La Reine même eut d'abord quelque peine à s'accoûtumer à l'éclat d'un rang infiniment superieur à elle. Mais son orgueïl se releva bientôt par la naissance d'un fils, dont elle commença dèslors à préparer l'élevation. Comme elle ne pouvoit la porter au point qu'elle desiroit qu'au préjudice du jeune Sethos, elle conçut qu'elle auroit de la peine à faire passer les injustices & peut-être les crimes dont elle prévoyoit avoir besoin, tant qu'il regneroit à la Cour & parmi les principaux de l'Etat, un certain esprit d'équité, de raison, & de regle qui s'y étoit établi depuis plusieurs Rois. Ainsi elle forma le projet de corrompre d'abord la Cour; esperant avec raison qu'une Cour corrompuë lui fourniroit bientôt pour les grands postes, ou des hommes vils qui ne la contrediroient point, ou de méchans

hommes qui la ſeconderoient. Mais ce qui marquoit en elle une intelligence très-fine pour le mal, elle comprit qu'un moyen aſſez deguiſé & en même-temps très-ſûr de corrompre la Cour en peu d'années, étoit d'y introduire autant qu'elle pourroit, la diſſipation & la legereté de l'eſprit. Elle ſçavoit déja par quelques experiences particulieres que des hommes ennemis de toute attention & de toute occupation, & livrés uniquement à leurs fantaiſies & à leurs plaiſirs; quand même ils auroient eu d'abord cette probité commune qui ne coûte rien, n'ont aucune défenſe contre les vices qui leur préſentent quelque utilité. La vertu ne prend jamais racine dans une ame frivole, & les occaſions la trouvent ou la rendent capable de tous les crimes. Daluca jugea donc que pour commencer l'execution de ſon deſſein, il falloit bannir peu à peu des aſſemblées & des converſations qui ſe formoient dans le Palais ſur la fin du jour, les propos des gens ſenſés, pour n'y laiſſer que des entretiens oiſeux; & qu'il importoit ſurtout de changer en vains

amuſemens les exercices auſſi nobles qu'utiles des jeunes Seigneurs Egyptiens. Mais avant que de dire par quelle voye elle introduiſit ce premier déreglement qui devoit être la ſource de tous les autres; je crois qu'il eſt à propos de donner ici une idée des mœurs de cette Nation par rapport au commerce d'eſprit & de ſcience qui regnoit chez elle, & au ſoin qu'elle avoit d'entretenir tout ce qui peut ennoblir le cœur, enrichir l'eſprit & fortifier le corps (1). Ce détail ſera en même-temps un plan général de l'éducation du jeune Sethos, de laquelle nous parlerons enſuite plus particulierement.

Les Grecs étoient encore barbares par la coûtume qu'ils avoient d'enfermer leurs femmes, par l'éducation plûtôt feroce que guerriere qu'ils donnoient à leurs enfans, & par la préference qu'ils faiſoient de la force corporelle aux vertus de l'ame; lorſque les Egyptiens, à la faveur d'un gouvernement uniforme & toujours

(1) Ces expreſſions ſe trouvent dans Monſ. Boſſuet au ſujet des Egyptiens. Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle.

ſage, avoient déja acquis une politeſſe qui tenoit beaucoup moins à des ceremonies fatigantes qu'à de grands principes de douceur & de diſcretion. Les connoiſſances humaines étoient la vraye ſource de cette politeſſe : Et comme elles étoient fort anciennes dans l'Egypte, elles avoient formé de bonne heure les mœurs de cette Nation. En effet on a remarqué que la politeſſe n'eſt jamais entrée chez aucun Peuple que par les Letttres. Les Romains ne ſont devenus polis que depuis qu'ils ont participé aux ſciences de la Grece, comme les Grecs eux-mêmes ne l'étoient devenus que par la communication qu'ils avoient euë des ſciences de l'Egypte. Quoique ceux qui ſe livrent à l'étude ne ſoient pas toujours polis eux-mêmes; ce ſont eux néanmoins qui par leurs ouvrages de Philoſophie, d'Hiſtoire, de Morale, & même de Poëſie, ont toujours jetté les vrais fondemens de la politeſſe parmi leurs concitoyens.

Le Palais du Roi, qui faiſoit le fond d'une grande place vis-à-vis le temple des trois Divinités, étoit à

Memphis le theâtre de toutes les Sciences & de tous les beaux Arts. Nous avons déja remarqué que les anciens Rois d'Egypte employoient plus volontiers leur magnificence aux édifices qu'ils devoient habiter après leur mort qu'à ceux qu'ils habitoient pendant leur vie. Suivant ce principe leurs Palais n'offroient rien ni en eux-mêmes, ni dans leurs ornemens, de ce qui ne va qu'au faſte & au luxe. Mais en récompenſe on n'y avoit rien négligé de tout ce qui dépend de l'intelligence des Arts; & ils ne ſembloient avoir été conſtruits & décorés que pour exercer tous les talens, & pour conſerver toutes les connoiſſances des hommes. Les jardins du Roi de Memphis, par exemple, enfermoient tout ce que l'Egypte avoit jamais produit de genres & d'eſpeces de plantes connuës, & même les plantes ſingulieres que leurs voyageurs avoient apportées des climats les plus reculés, ſur-tout depuis les conquêtes de Seſoſtris. Mais outre cela on avoit menagé pour le plaiſir de la vûë tout l'avantage que l'ordre & l'arrangement pouvoit prêter à

cette immenſe varieté de plantes. Le choix des plus belles fleurs qu'on admet ſeules aujourd'hui dans nos parterres n'offre point un ſpectacle égal à celui de pluſieurs grands compartimens, où l'on voyoit en plates bandes ſeparées toutes les fleurs ſimples ou compoſées qui s'épanoüiſſent en forme de roſes, d'œillets ou de lis; ou dont les feüilles prennent la figure de vaſe, de paraſol ou de campanes; ou enfin dont les couleurs ſont uniques ou mêlées.

On avoit planté ſur les aîles du parterre les vingt eſpeces de palmiers dans un ſeul rang de part & d'autre; l'un de palmiers à fleurs ou de palmiers mâles, & l'autre de palmiers à fruits ou de palmiers fémelles. On croyoit cette correſpondance néceſſaire pour féconder les fémelles par les pouſſieres des fleurs des mâles que le vent leur apportoit: Diſtinction de ſexe qui plus ſenſible dans les palmiers convient peut-être à bien d'autres plantes. Il n'y avoit point dans le parterre d'autre couvert que les deux rangs de palmiers; parce qu'on pouvoit aller à l'ombre ſous

deux terraſſes ſuſpenduës en arcade, juſques au fond des jardins. Le parterre étoit terminé par deux grands bois que la continuation de la grande allée tenoit ſeparés, & qui étoient traverſés par une infinité d'autres allées que le Soleil ne perçoit jamais. Ces deux bois étoient compoſés de tous les arbres qu'on appelle ſteriles, depuis l'humble bruyere juſqu'au ſuperbe cedre. Et comme les plus bas étoient les premiers à commencer du côté du parterre, leurs ſommets aſſemblés vûs des fenêtres du Palais préſentoient un talus ou glacis, qui par la faveur du climat conſervoit ſa verdure toute l'année. Derriere ce bois on trouvoit toutes les plantes potageres ou légumineuſes. A côté & au-de-là on avoit dreſſé en eſpalier ou planté en plein vent tous les arbres fruitiers. Mais comme ils n'étoient pas là pour fournir les tables, & qu'on n'avoit penſé qu'à l'étenduë de la Botanique, il n'y avoit de la plûpart que ce qu'il en falloit pour qu'aucune eſpece ne fût omiſe.

Les Prêtres qui étoient les ordonnateurs & les intendans de ce jardin

y venoient par-deſſus une colomnade qui commençoit à leur maiſon derriere le temple; & qui bordant la grande place le long du fleuve, ſuivoit encore en-dehors toute l'aile ſeptentrionale du Palais, & deſcendoit de ce côté-là dans le parterre. Ils avoient fait deſſiner & colorier tous ces arbres & toutes ces plantes; & on en trouvoit toutes les figures dans une de ces ſalles du Palais qui étoient ouvertes à tous les curieux, & même aux étrangers. Ces figures alloient beaucoup au-de-là des plantes du jardin; puiſqu'elles en repréſentoient un grand nombre d'autres invinciblement attachées aux lieux où elles croiſſent. Mais on avoit en nature tout ce qu'on en pouvoit avoir; comme des coraux, des madrepores, des lithophytons, & autres plantes marines ou pierreuſes. Tout étoit là enfin dans une diſtribution de genres & d'eſpeces qui formoit une ſcience. Les plantes encore inconnuës avoient en quelque ſorte leur place déja marquée: & la botanique paroiſſoit être complette, indépendamment de ſon détail qui ſelon les apparences ne le ſera jamais.

Mais comme les recherches des Egyptiens ne se bornoient pas à cette partie, on voyoit en des armoires grillées de ce métail or & argent qu'on appelle *electrum*, des essais de toutes les productions naturelles. Les plus simples devenoient curieuses par les classes sous lesquelles on les avoit arrangées. Cette réunion faisoit honneur pour ainsi dire à la nature, de la multitude & de la varieté de ses présens; & ses richesses ainsi rassemblées sous leurs noms propres & sous les inscriptions qui les distinguoient, paroissoient en quelque sorte plus nombreuses que dans la nature même, où elles sont ordinairement éparses & ignorées. On comprenoit dans cet ordre toutes les substances recuëillies sur la surface ou dans les entrailles de la terre, telles qu'elle les donne, ou qui n'avoient essuyé d'operations que celles qui les nettoyent & les purifient. Ainsi on avoit là, outre toutes les especes de concretions, de congelations & de crystallisations, toutes sortes de fossiles, de mineraux & de métaux, & les mêmes selon tous les progrès & tous les de-

grés où ils reçoivent différens noms. On prenoit là les notions de tous les ſucs ſolides ou liquides qui ſortent par exſudation des plantes ou d'autres corps. La plûpart de ces ſucs étoient des aromates prétieux ou des contrepoiſons ſouverains : Treſor immenſe de délices dans la ſanté ou de remedes dans la maladie. C'étoit enfin là cet antre de Mercure dont parle Orphée, où ſe trouvoit l'aſſemblage de tous les biens, & d'où l'on ne remportoit jamais l'infirmité qui y avoit conduit.

De cette ſalle deſtinée à l'Hiſtoire naturelle, on paſſoit à celle de la Chymie (1). Quelques-uns croyent que cette Science a pris ſon nom de l'Egypte appellée autrefois *Chemia*; il eſt certain du moins qu'elle y a pris ſon origine. Le fameux Mercure de Thebes, que les Egyptiens regardent comme l'Auteur de toutes leurs connoiſſances, a donné ſon nom à ce métail liquide qu'il a ſçu tirer du cinabre, & qui ſe trouve préciſément

(1) On peut lire ſur cet article l'Ouvrage d'Olaus Borrichius où il défend l'ancienneté de la Chymie contre Conringius.

le même que l'argent vif qui coule dans les mines ; objet de tant d'épreuves chymiques, merveille de la Nature & de l'Art par la différence des couleurs dont il ſe revêt dans ſes précipités, & qui lui ont fait donner le nom de Prothée. C'eſt Mercure qui leur a appris à réduire les corps par la décompoſition en leurs trois principes, le ſel, le ſouffre & l'eſprit, dont le dernier comme le plus ſublime a retenu dans nos Auteurs le nom même de Mercure. Pluſieurs Rois de l'Egypte avoient cultivé la Chymie à ſon exemple ; & Theophraſte nous avertit que c'eſt de l'un d'eux que l'on tient l'azur artificiel. En imitant preſque tous les mixtes, les Egyptiens avoient, pour ainſi dire, fait par l'Art une ſeconde Nature ; & la Chymie leur fourniſſoit des Nitres, des Vitriols, des Sels toujours plus beaux & quelquefois plus efficaces que les naturels. Le Philoſophe Seneque (1) aſſure que Democrite avoit appris d'eux l'art d'amolir l'yvoire, & de donner au caillou la couleur & l'éclat

(1) *Epiſt.* 90.

de l'émeraude. On a du moins une preuve recente & indubitable de la force de leurs diſſolvans dans cette perle ineſtimable par ſa groſſeur, que Cleopatre détacha de ſon oreille, & qu'elle fit diſſoudre en un inſtant dans un vaſe de vinaigre préparé, pour la faire avaler à Marc Antoine. Il eſt clair d'ailleurs que ce vinaigre n'avoit rien de pernicieux ni même de déſagreable; puiſqu'on le pouvoit boire non ſeulement ſans danger, mais encore avec plaiſir.

Les témoignages de l'antiquité ont été plus loin au ſujet des Egyptiens; & on a dit nettement qu'ils tenoient du fameux Mercure ou Hermès Trimegiſte, le ſecret de la transformation de tous les métaux en or, appellé pour cette raiſon Philoſophie Hermetique. On en apporte pour preuve la grandeur exceſſive de leurs richeſſes qu'une ſeule mine d'or qu'on leur connoit n'auroit, dit-on, jamais pu fournir; par exemple, ce Navire de cedre de quatre cens vingt pieds de long, que Seſoſtris fit doubler d'argent en dedans, & d'or en dehors; le Cercle aſtronomique d'or

massif, dans le tombeau d'Ismandès, qui au rapport de Diodore avoit une coudée ou un pied & demi d'épaisseur, & trois cens soixante-cinq coudées de circonference ; un grand nombre de temples d'or dediés, selon le même Auteur, par Osiris à Jupiter, à Junon & aux autres Dieux, temples assez grands pour y avoir établi des Prêtres ; tant d'autres ouvrages enfin qui quoique de marbre ou de pierre avoient coûté encore plus que ces premiers. Nonobstant tout cela, l'opinion où je suis que les parties integrantes de tous les corps sont déterminées à leur nature depuis la formation de la terre, m'empêcheroit seule d'accorder à qui que ce soit le pouvoir de les en faire changer. Du moins ne doivent-elles pas changer par des operations aussi imparfaites & aussi courtes que celles de l'homme, en comparaison de la finesse & de la longueur extrême de celles de la Nature. Mais d'ailleurs les Sages ne doutent pas que la vraie Pierre philosophale, dont Mercure ou Hermès est auteur, ne soit le commerce que ce premier Roi de The-

bes avoit établi dans l'Egypte. En effet ce n'eſt point la quantité des matieres d'or ou d'argent, ſoit qu'on les tire des Mines, ſoit qu'on les tire des Laboratoires des Chymiſtes, qui fait la richeſſe d'une Nation. Les mines de la Norvege, de l'Allemagne, de l'Eſpagne, & de l'Afrique ne rendent pas plus riches les habitans de ces contrées. C'eſt la circulation continuë d'une quantité aſſez médiocre de ces matieres & leur échange perpetuel avec les productions du terroir & les fruits de l'induſtrie, qui a procuré l'extrême abondance à des peuples qui n'ont chez eux aucune Mine d'or ni d'argent. Il faut pourtant convenir que les Egyptiens ont ardemment cherché le ſecret d'Hermès, pris à la lettre, & l'on peut même conjecturer qu'ils n'ont acquis le ſçavoir réel qu'ils ont eu en Chymie que par les travaux que leur a coûté la vaine recherche de l'or philoſophique.

Au ſortir de la Salle de la Chymie on entroit dans celle de l'Anatomie. Les diſſections ne ſe faiſoient que dans la maiſon des Prêtres ; Mais

on apportoit dans le Palais les démonſtrations entieres & naturelles, ſoit des os, ſoit des muſcles, ſoit des arteres & des veines de la plûpart des animaux de l'air, de la terre, & de la mer, & l'on voyoit ſéparement leurs parties interieures renduës plus ſenſibles par les developpemens ou par les injections. Pline rapporte que les premiers Rois d'Egypte ne dédaignoient pas de diſſequer eux-mêmes des corps. Il eſt vrai du moins qu'Eſculape Roi de Memphis étant le premier Auteur de la Medecine, l'eſt auſſi de l'Anatomie. Mais l'Egypte ayant pris depuis une forme de gouvernement plus reguliere, les fonctions furent mieux partagées, & la profeſſion particuliere des Sciences fut dévoluë aux Prêtres ou à leurs Officiers. La pratique où ils étoient d'embaumer les corps humains & même ceux des animaux, preſque tous ſacrés chez eux, ou dans une ville ou dans une autre, les avoit rendu extrêmement ſçavans dans la conſtruction exterieure & interieure des corps animés. Les ſubverſions de l'Egypte qui ont tiré des catacombes une in-

finité de Momies & d'oſſemens, ſont favorables aujourd'hui même à l'étude de cette Science : & le fameux Galien Medecin de nos auguſtes Empereurs Marc Aurele & Lucius-Verus, exclud de la profonde connoiſſance de l'Anatomie ceux qui ne ſont pas venus s'inſtruire ſur ces objets dans les Academies d'Alexandrie, quoiqu'elles ne ſoient tenuës aujourd'hui que par des Grecs.

L'intelligence des Egyptiens dans l'Anatomie étoit une ſuite de leur curioſité à l'égard des animaux vivans. Je ne parle point de la pratique commune encore dans toute l'Egypte de hâter d'éclorre dans des fourneaux faits exprès les œufs des oiſeaux qui ſervent à la nourriture des hommes; ce qui en porte toutes les eſpeces à une abondance prodigieuſe. Mais les Rois de Memphis avoient au-de-là du jardin que nous avons décrit plus haut, une menagerie diſtribuée en parc & en loges pour les quadrupedes, en canaux & en baſſins pour les poiſſons & les amphybies, & en volieres pour les oiſeaux. C'étoit là que l'on donnoit de temps en

temps en forme de ſpectacle les jeux de ces animaux apprivoiſés & dreſſés à des exercices étonnans. (1) On voyoit dans les canaux & dans les baſſins pluſieurs Crocodiles nageant à fleur d'eau ſous des hommes qui leur faiſoient faire toutes ſortes d'évolutions, ou marchant à terre conduits par une chaîne, & ſouvent par la voix ſeule de leurs maîtres. On faiſoit faire les mêmes exercices à l'Hippopotame ou cheval du fleuve. C'eſt un animal dont l'aſpect ſeul eſt ſi effrayant qu'on a cru qu'il jettoit du feu par les naſeaux; & ce ſont ſes os que l'on montre en quelques villes de la Grece comme des os de Geans. On a vu enfin du temps même des Ptolemées, où les Egyptiens étoient fort déchus de leurs anciens arts, des Cynocephales, eſpece de ſinge, dont ils ont fait les Anubis hieroglyphiques, auſquels on avoit appris à joüer regulierement de la guittare & de la flute. (2)

Mais il faut avoüer que la curio-

(1) *Plutarc. de Solertia Anim.*

(2) *Ælian. de natura Animal. l. 6. cap. 10.*

ſité ou l'adreſſe des Egyptiens, en ce qu'elle a de plus louable, ne répare point la honte des abus ſuperſtitieux où ils ſont tombés au ſujet de leurs animaux. Pluſieurs villes d'Egypte ont pris leur nom des monſtres qu'on y adore. Il y a une Crocodilopolis; l'Hippopotame eſt adoré à Pampremis, quoique cette ville ne porte pas ſon nom. Les moins inſenſées ſemblent être celles qui adreſſent leur culte à des animaux utiles à l'homme. (1) Les Heracleotes offrent de l'encens à l'Icneumon, eſpece de rat de la groſſeur d'un petit chien, qui tuë le crocodile en ſe jettant dans ſa gueule, après s'être enduit d'une couche épaiſſe de limon qu'il laiſſe deſſecher pour lui ſervir de cuiraſſe; ſeul animal, ont dit les Anciens, qui ſe faſſe des armes défenſives. Toute l'Egypte reveroit l'oiſeau Ibis, eſpece de cigogne qui délivre leurs villes de petits ſerpens ailés que le vent d'Afrique y apporte; mais qui eſt elle-même très-incommode par ſa voracité & par ſes immondices. On

(1) *Ciceron de natura Deor. l.* 1.

raconte que Cambyſes avant que de donner contre Pſammenite fils d'Amaſis la bataille de Peluſe à l'entrée de l'Egypte, borda ſon avant-garde d'un rang de ces oiſeaux, & que les Egyptiens aimerent mieux ſe laiſſer vaincre ſans défenſe que de tirer leurs flêches contre eux. Les Grecs ont reproché avec raiſon aux Egyptiens la biſarrerie de leur religion. Ceux-ci prétendent ſe juſtifier à l'égard des crocodiles & d'autres animaux auſſi horribles; en diſant qu'ils défendent l'Egypte & en rendent l'abord dangereux pour les Corſaires de l'Arabie, ou pour les Coureurs de la Libye. Ils retorquent même le reproche & diſent aux Grecs (1) que les Theſſaliens ont adoré une Cicogne, & les Bœotiens une Belette. En effet la plûpart des hommes qui raillent avec tant d'hauteur les ſuperſtitions étrangeres ne ſentent point le ridicule des leurs propres, quoique ſouvent de la même eſpece.

(1) *Clem. Alex. admon. ad gentes.* Ce Pere même ajoute qu'il eſt moins honteux d'adorer des animaux incapables de crimes, que des Dieux vitieux & injuſtes comme ceux des Grecs.

Après avoir parcouru ce qui appartient aux Sciences experimentales, on entroit dans la premiere des ſalles deſtinées aux Sciences de calcul. Le beſoin particulier aux habitans de cette contrée de retrouver la juſte méſure de leurs terres après l'écoulement des eaux du Nil, avoit engagé ces Peuples avant tous les autres à l'étude de la Geometrie : Mais ils en avoient porté les ſpeculations bien au-de-là de cet uſage : Et ils avoient acquis des connoiſſances dont la ſimple meſure des terres, ou la Geometrie proprement dite, n'étoit plus que la moindre partie. Les canaux ou les autres limites qui ſeparerent dans la ſuite des temps les terres des particuliers, les faiſoient ſuffiſamment reconnoître ; & la Geometrie étoit devenuë la ſcience des rapports de toute eſpece repréſentés par des lignes. Les premiers élemens des Mathematiques ſont extrêmement anciens. On raconte que Mercure premier Roi de Thebes dont nous avons parlé tant de fois, étant frappé des changemens qu'un déluge univerſel, alors recent, avoit faits à la ſurface de la terre, & de

l'oubli des connoiſſances humaines qu'un fleau ſi terrible avoit emportées, chercha un expedient pour prévenir une ſi grande perte, au cas qu'un pareil déſaſtre arrivât encore une fois. (1) Il fit creuſer aux environs de Thèbes des allées ſoûterraines & tortueuſes dont on voit encore les reſtes, & qu'on appelle les Syringes. Il les avoit remplies de colomnes quarrées ou pyramidales dont toutes les faces étoient chargées des principes de toutes ſortes de doctrines, mais en ſymboles hieroglyphiques ; afin que l'art même de l'écriture étant perdu, on pût les expliquer par conjecture ; & que s'il échappoit quelques hommes, ils euſſent du moins cette avance, & ne fuſſent pas réduits comme ils venoient de l'être, à la longueur des travaux que demande une nouvelle invention de toutes choſes. On ajoûte que Mercure lui-même avoit reçu un ſemblable ſecours de quelques colomnes antérieures au déluge, & dreſſées par les Rois Héros ou demi-Dieux ſes prédeceſſeurs.

(1) *Ammian. Marcel. l.* 22 vid. *Marsh. p.* 39. *&* 41.

On avoit rangé dans la Salle des Mathematiques à Memphis des colomnes d'une coudée de haut, mais qui dans cette meſure avoient toutes les proportions des colomnes des Syringes qui contenoient les principes de cette ſcience. Les propriétés des nombres étoient gravées ſur les premieres; d'autant que leurs rapports étant ſenſibles par l'operation ſeule, ils ſervent d'élemens & de modele à tous les rapports mathematiques. (1) Pythagore, dont les Anciens ont dit qu'il s'étoit beaucoup inſtruit ſur les colomnes de Mercure, avoit pris là l'idée de la ſcience des nombres. Il la porta auſſi loin qu'aucun des Grecs avant notre célebre Diophante, & il eſt le premier d'entre eux qui s'en ſoit ſervi pour les diviſions harmoniques du Monochorde. Mais il en fit enſuite des applications allégoriques qui peuvent être de quelque utilité morale, mais qui n'enrichiſſent point l'Arithmetique même. On voyoit ſur d'autres colomnes les propoſitions élementaires de la Geometrie accom-

(1) *Iamb. de myſt. Ægypt. l.* 1.

pagnées de leurs figures, au-deſſous deſquelles étoit le nom du premier qui les avoit demontrées, & la datte de la démonſtration, quoique la démonſtration même n'y fût pas. Ce monument formoit une hiſtoire très-curieuſe des démarches & des progrès de l'eſprit humain. La ſcience étoit indiquée, & on ſçavoit le degré où elle étoit parvenuë en chaque ſiecle; mais les ſpectateurs étoient obligés de ſe donner d'autres ſoins pour l'acquerir. Thalès y avoit vû que l'angle pris dans la circonference du cercle & appuyé ſur les deux extrêmités du diametre eſt toujours droit. Et c'eſt de la démonſtration qu'il en trouva après ſon retour dans la Grece qu'il déduiſit toutes les autres propriétés du cercle, & toutes les réſolutions trigonometriques, ou qui donnent les meſures des diſtances inacceſſibles. C'étoit-là que Pythagore avoit lu l'énoncé de la fameuſe propoſition ſur l'hypothenuſe du triangle rectangle comparée aux deux autres côtés (1).

(1) Voyez Olaus Borrichius, *Hermetis Sapientia*, où il parle en général des connoiſſances des Egyptiens, *chap.* 8.

Ce

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il immola une Hecatombe pour rendre graces aux Dieux de l'avoir enfin démontrée ; puiſque cette propoſition, & celle qui établit l'analogie des côtés des triangles ſemblables, ſont les deux pivots ſur leſquels roule toute la Geometrie.

Après les propoſitions élementaires qui ne regardent que les figures terminées par des lignes droites ou circulaires, venoient toutes les parties de la Geometrie qui ne demandent point d'autre ſecours. Sur ce fondement ſeul s'étoient élevées toutes les Mathematiques employées aux beſoins des hommes, aux commodités des villes & à l'embelliſſement de toute l'Egypte ; en un mot toute la Geometrie pratique. Les principes de cette Geometrie tous écrits ſur des colomnes, quoiqu'ils ne fuſſent pas tous copiés de celles de Mercure, & que la datte de la plûpart fit voir qu'ils avoient été trouvés depuis, rempliſſoient tout un côté de cette grande ſalle. L'autre étoit orné des découvertes qu'on avoit faites dans la Geometrie compoſée ou qui traite des

lignes courbes. Ces découvertes dûës aux Prêtres ſeuls, depuis qu'ils formoient en Egypte une ſociété particuliere, n'étoient plus ſur des colomnes; mais on les avoit gravées avec les figures convenables ſur des tables de marbre blanc, plus hautes & plus larges que les colomnes. Les Theorêmes établis & les problêmes réſolus y étoient énoncés, comme ceux de la Geometrie ſimple, ſans aucune démonſtration (1).

Mais rien n'égaloit dans ces ſalles la beauté des inſtrumens d'Aſtronomie. Les Chaldéens ont paſſé pour les Auteurs de cette Science: Mais ils n'étoient eux-mêmes qu'une colonie d'Egyptiens, conduite dans la Babylonie par Belus né en Egypte, ſuivant le temoignage de Dio-

(1) On donnoit le nom particulier d'*Arſepedonaptes*, ou plûtôt d'*Arpedonaptes*, aux Prêtres qui s'appliquoient aux plus hautes ſpeculations de la Geometrie. Voyez ſur ces deux mots les notes de St. Clem. d'Alex. de l'édition de Potterus, *pag.* 317. On trouvera dans le texte que Democrite ſe vantoit d'avoir appris, avec ces hommes là, autant de Geometrie qu'ils en pouvoient ſçavoir eux-mêmes.

dore. Le climat de l'Egypte s'étoit trouvé favorable aux obſervations aſtronomiques, non ſeulement à cauſe d'un ciel toujours ſerein dont elle joüit ; mais encore parce qu'étant proche de l'Equateur, elle découvre preſque tout le ciel qui fait ſur elle des révolutions preſque droites. C'eſt par cet avantage du lieu, que les Paſteurs qui paſſoient les nuits en pleine campagne, avoient été les premiers Aſtronomes, d'autant qu'il étoit impoſſible qu'ils ne remarquaſſent la différente hauteur des conſtellations aux différentes heures de la nuit, le lever ſucceſſif de celles qui ſe dégagent des rayons du Soleil pendant le cours de l'année, & la route particuliere des Planetes ordinairement contraire au mouvement diurne de tout le ciel. Mais lorſque des hommes plus curieux & plus pénétrans ſe fuſſent ſaiſis de cet objet, ils en formerent bientôt la plus brillante des Sciences humaines, & la ſeule qui faſſe des Prophetes infaillibles. L'Egypte par ſa ſituation ſemble être tellement conſacrée à l'Aſtronomie, que depuis la fondation d'A-

lexandrie, il n'eſt aucun des grands Aſtronomes Grecs qui ne ſoit né dans cette ville, ou qui n'y ait acquis ſes connoiſſances & ſa réputation. Tels ſont Timocharis, Denis l'Aſtronome, Eratoſtheme, le fameux Hipparque, Poſſidonius, Soſigene; & enfin Ptolemée le dernier & le plus grand de tous. Les Egyptiens ont conſtruit les premiers des Spheres ſuivant les deux différens ſyſtêmes du monde; c'eſt-à-dire, ſelon qu'on ſuppoſe, que tous les Aſtres tournent autour de la terre, ou que la terre elle-même tourne comme une Planete autour du Soleil. Quoique les Grecs ſuivent aujourd'hui le ſyſtême viſible & apparent de la révolution journaliere du Soleil autour de nous, ſyſtême auquel notre Ptolemée a donné un très-grand luſtre; on ne peut pas ignorer que nos anciens Philoſophes tels que Thalès & Pythagore, ont cru que toutes les Planetes & la terre même tournoient autour du Soleil. Et comme tous deux ont été puiſer leurs connoiſſances en Egypte; c'eſt une preuve certaine, independamment de celles que je tire de mes mé-

moires, que ce dernier ſyſtême étoit celui des Egyptiens. Le mouvement de la terre a même été admis par des Grecs aſſez modernes; & Philolaüs a donné ſon nom à l'Aſtronomie Philolaïque, dont cette hypotheſe eſt la baſe. Les deux ſyſtêmes ſatisfont également aux retours periodiques des Aſtres. Mais ſi celui de Ptolemée ſuit en quelque ſorte de plus près le rapport des ſens, & ſuffit à des Aſtronomes qui n'obſervent que les apparences céleſtes, celui de Philolaüs infiniment plus ſimple en lui-même, ſuit par conſequent la nature de plus près, & convient mieux à des Philoſophes. Je ne dirai rien ici de l'Aſtrologie des Egyptiens, parce qu'ils ne la communiquoient qu'à leurs Initiés, & dans l'interieur de leurs temples. Mais comme la recherche de la pierre philoſophale a produit la Chymie, on peut dire auſſi que la vaine ſcience de l'Aſtrologie, dont tous les Peuples du monde ſont entêtés, nous a procuré des découvertes admirables de l'Aſtronomie. Au reſte les connoiſſances générales de ce grand Art étoient communes

à tous les Prêtres de l'Egypte. Mais il faut convenir que ceux de Thebes ſurpaſſoient les autres en cette partie (1). Ainſi je renvoye quelques autres particularités de cette Science à l'endroit où nous aurons occaſion de parler de cette fameuſe Capitale de la haute Egypte.

Cependant ce qui attiroit dans le Palais de Memphis l'attention d'un plus grand nombre de perſonnes, étoient les modeles de toutes les machines qui avoient ſervi à niveler le terrein de l'Egypte, à y répandre les eaux du fleuve, à les élever à de très-grandes hauteurs, & à les retenir dans de juſtes bornes. C'eſt à la vûe de ces machines merveilleuſes, dont quelques-unes ſubſiſtoient encore du temps d'Archimede, que ce fameux Prince de Syracuſe inventa à Alexandrie la vis hydraulique qui porte ſon nom (2). On voyoit auſſi dans cette ſalle les modeles de ces puiſſances multipliées qui avoient tiré des carrieres, tranſporté au loin, & placé dans les nuës ces pierres d'une

(1) *Diodore, l. 1.*

(2) *Diodore l. 5. p. 217. edit. Henr.*

longueur & d'une épaiſſeur démeſurée, qui éterniſeront les travaux de l'Egypte. Enfin tout ce que le génie avoit fourni à la guerre, ſoit ſur terre ſoit ſur mer, étoit là ſoigneuſement conſervé. L'Aſtronomie jointe au génie avoit rendu les Egyptiens très-habiles dans la navigation; & les modeles des vaiſſeaux de toutes formes, & des inſtrumens propres à les conſtruire & à les guider dans leurs routes, n'étoient pas la moindre des curioſités que nous venons de décrire.

Il eſt vrai que ce rare aſſemblage étoit pour ainſi dire un ſpectacle muet, ou qui ne parloit que par les inſcriptions qui accompagnoient chaque piece. Il faut même avoüer que les Etrangers n'avoient gueres d'autres lumieres à eſperer que celles qu'ils pouvoient tirer de ces ſortes d'objets en quelques villes de l'Egypte, avant que Cambyſes, fils de Cyrus, le plus furieux & le plus inſenſé de tous les Conquerans, les eût ravagées. Thalès & Pythagore ſont les derniers des Philoſophes Grecs qui les ayent vûës avant leur deſtruction. Tous deux avoient demeuré en Egypte un grand

nombre d'années; ils avoient eu des liaiſons d'amitié avec quelques Prêtres Egyptiens : Ils s'étoient fait tous deux initier ; & Pythagore en particulier (1) voulant l'être à Heliopolis, dont les Prêtres paſſoient pour les plus ſçavans dans la Divination, avoit acheté ce privilege par la circonciſion qu'il y falloit ſubir. Nonobſtant tout cela, leur voyage & leurs travaux leur auroient été aſſez inutiles, ſi étant eux-mêmes de grands inventeurs, ils n'avoient tiré beaucoup de conſequences du peu qu'on leur avoit communiqué (2). En effet les Prêtres ſe croyoient obligés de manifeſter aux Initiés étrangers certains myſteres de leur Religion, & nullement les ſecrets de leurs Sciences. Mais en faveur des Egyptiens il y avoit dans le Palais de Memphis d'autres Salles où ſe tenoient ordinairement les plus grands

(1) *Clem. Alex. Strom lib.* 1.

(2) Philoſtrate, Vie d'Apollonius, *l.* 1. *c.* 1. dit que Pythagore, comme un excellent Peintre, avoit embelli de couleurs ce que les Prêtres d'Egypte n'avoient que deſſiné & crayonné.

Maîtres dans les Sciences, dont les principes ou les inſtrumens étoient expoſés dans les premieres. La fameuſe Athenes n'a jamais fourni tant d'Ecoles, ni des Ecoles plus frequentées, quoiqu'en celles de l'Egypte on ne reçut que des Egyptiens (1). Outre les heures où l'on donnoit des leçons regulieres, les Prêtres qui enſeignoient ſeuls dans ces différentes Academies, ſe relevoient pour ſatisfaire aux queſtions que toutes ſortes de perſonnes leur venoient faire à tous les inſtans du jour. Mais ils ne faiſoient publiquement ni préparations chymiques, ni diſſections anatomiques, ni même obſervations aſtronomiques, pour cacher en partie aux Egyptiens mêmes les moyens par leſquels ils parvenoient à leurs connoiſſances.

Quoique les Egyptiens donnaſſent le premier rang entre les occupations

(1) Les Monumens de l'Antiquité préſentent ſi ſouvent l'idée de ces Academies, que le P. Laſſiteau, dans la Vie de Jean de Brienne *t. 1. p.* 145. ayant eu occaſion de parler de Philippe Auguſte, dit qu'il avoit rendu l'Univerſité de Paris auſſi célèbre qu'Athenes & Memphis l'avoient été, dans leur plus grande ſplendeur.

de l'eſprit, aux Sciences naturelles, parce qu'elles vont plus directement à l'utilité publique, ils n'avoient point négligé les connoiſſances qui ſont l'objet de l'érudition. Les conferenrences s'en tenoient dans une vaſte Bibliotheque, que l'on augmentoit tous les jours. Sur la porte étoit écrit en lettres d'or : LA NOURRITURE DE L'AME ; inſcription plus étenduë que celle de la Bibliotheque de Thebes, ſur laquelle le Roi Iſmandès qui l'avoit formée avoit fait mettre : LES REMEDES DE L'AME (1). Aucun Roi ne peut raſſembler les curioſités de la Nature & de l'Art dans l'étenduë où un ſeul Sçavant peut les avoir repréſentées & expliquées dans ſes Livres ; mais aucun Particulier ne peut faire une collection de Livres auſſi ample que peut l'avoir un Roi. La Bibliotheque de ſept cens mille volumes ramaſſés par les ſoins de Ptolemée Philadelphe, & brûlée depuis malgré le Vainqueur, lorſque Jules Céſar entra dans Alexandrie,

(1) *Diodore, Deſcription du Memnonium, livre 1. ſect. 2.*

a été une merveille de l'Egypte, préferable à celles qui portent encore ce nom. A Memphis & dans les autres villes, les Prêtres gardoient chez eux tous les Livres qui contenoient les myſteres & les pratiques de la Religion, ou même l'Hiſtoire des temps heroïques, ou qui avoient précedé Menès. Ils ne les communiquoient qu'aux Initiés, & ils les leur interprêtoient en ſecret. S'étant fait une maxime d'état d'ôter aux perſonnes du monde tout moyen de ſe rendre arbitres des matieres de Religion; les peuples, & ſur-tout les femmes, n'en ſçavoient jamais que ce que les Prêtres leur en apprenoient de vive voix. Mais toute leur Hiſtoire depuis Menès, & même les Hiſtoires étrangeres qu'ils avoient recuëillies auſſi ſoigneuſement que les curioſités naturelles, étoient en dépôt dans les Bibliotheques Royales, & montrées à tous les Egyptiens qui en demandoient communication.

(1) Les Prêtres étoient en Egypte les ſeuls Juges en matiere de Droit

(1) *Ælian. variar. hiſt. lib.* 14.

civil. Mais s'ils avoient quelque diſcuſſion avec les Particuliers, & à plus forte raiſon avec le Roi, c'étoient en ce cas les Initiés aſſemblés qui en décidoient. Ainſi il ſemble que les Prêtres & les Initiés auroient pu ſe reſerver à eux ſeuls la connoiſſance des loix. Cependant comme ils vouloient que ceux-mêmes qui ſeroient condamnés ſentiſſent l'équité de leurs jugemens, & que d'ailleurs les Particuliers doivent ſçavoir les loix pour s'y conformer, les Prêtres enſeignoient publiquement la Juriſprudence dans une ſalle du Palais : & c'étoit la ſeule Ecole où les Etrangers fuſſent admis. Les Egyptiens ſe ſont vantés à juſte titre d'avoir fourni à Solon & à Lycurge les plus belles loix, que ces deux Grecs rapporterent de l'Egypte, l'un à Athenes & l'autre à Sparte. (1) Une des plus remarquables eſt celle qui ordonnoit à chaque homme du peuple en Egypte de déclarer aux Juges chaque année, à quoi il prétendoit gagner ſa vie ; & il lui étoit défendu pendant ce temps-là du moins

(1) *Herodote l.* 2. = *Diodore lib.* 1.

de faire aucune autre choſe ſous peine de mort. Par-là chacun travailloit de tout ſon pouvoir. Cette activité qui regne encore dans notre ville d'Alexandrie faiſoit dire à l'Empereur Adrien (1), qu'il n'eſt aucun homme dans cette grande ville qui ne ſoit déſigné par une profeſſion ou par un métier. Les aveugles mêmes, ajoûte-il, ont leur ouvrage. Il n'eſt pas juſqu'aux gouteux qui n'agiſſent, s'ils ont ſeulement ou les mains ou les pieds libres. Ce n'eſt là qu'un exemple d'une infinité d'excellentes loix qui de l'Egypte ſe ſont répanduës chez les Peuples les plus ſages, & dont quelques-unes mêmes ſont reconnoiſſables dans le Droit Romain (2).

Les Rois de l'Egypte avoient favoriſé de tout temps ces Academies, perſuadés qu'ils étoient que l'amour des Sciences & le repos qu'elles de-

(1) *Fl. Vopiſcus in Saturnino.*

(2) *Solon Sententiis adjutus Sacerdotum Egypti, latis juſtâ moderatione legibus, Romano quoque juri maximum addidit firmamentum. Amm. Marc. lib.* 22. V. auſſi *Nicolaï de Synedrio Egytiorum*, où il compare les quatorze principales loix de l'Egypte à celles des autres nations.

mandent, éloigne des esprits toute pensée de révolte & de sédition. Outre que les Sciences exercent & ornent l'esprit, elles lui donnent encore une certaine solidité, & une certaine droiture qui empêche ordinairement les hommes non seulement d'être frivoles, mais encore d'être méchans. Divers Princes en avoient fait l'expérience par les grands Ministres, par les grands Magistrats & même par les grands Capitaines que ces Ecoles leur avoient fournis. Car pour dire ici tout ce qui appartient à ce sujet, les exercices du corps succedoient à ceux de l'esprit. Je ne parle pas seulement de lutter, de nager, de courir à pied ou à cheval, de monter le long d'une simple corde sur de hauts faîtes, & d'y marcher pour affermir ses yeux & ses pas; toutes choses importantes à la guerre, soit pour les batailles, soit pour les siéges : j'entens aussi toutes les parties de l'art militaire qui demandent de l'étude & des connoissances. On voyoit les jeunes Seigneurs prendre à l'envi les distances des lieux inaccessibles, & les mesures de toute es-

pece de Fortifications. Ils ſuivoient attentivement les Architectes fameux dans l'exécution de leurs entrepriſes immenſes, pour apprendre d'eux les proportions des fondemens des murs avec leurs hauteurs, les appuis & la portée de ces voûtes auſſi ſolides que legeres, la différence des bois employés dans les charpentes, & le degré de force qu'ils tirent de leur poſition.

Les Reines mêmes & les Dames de la Cour entretenoient en eux cette noble émulation. Outre que les courſes reglées, & les autres exercices de cette jeuneſſe floriſſante, leur fourniſſoient aux jours de fêtes ou de réjouiſſances publiques des ſpectacles très-agréables ; dans les cercles qui ſe formoient autour d'elles, à la fin du jour, elles prenoient un grand plaiſir à les faire parler, pour s'inſtruire elles-mêmes & ſe rendre dignes de la ſociété où elles étoient néceſſairement avec les plus ſçavans hommes. Car ſuivant un uſage auſſi ancien en Egypte que la Monarchie, les Prêtres qui étoient ſi auſteres dans les fonctions ſacerdotales, venoient

frequemment dans le Palais aux heures des assemblées. Le premier motif de cette institution avoit été de conserver la Religion dans l'ame des Rois, & la décence dans des Cours, où, contre la coûtume des autres Nations, les femmes étoient toujours avec les hommes. Les Prêtres avoient profité eux-mêmes de cet avantage, en prenant les manieres du grand monde en échange des connoissances qu'ils y portoient. Les uns & les autres formoient enfin cet assemblage, le seul peut-être qui mérite d'être appellé bonne compagnie; c'est-à-dire, des gens de condition mêlés avec des gens d'esprit & de sçavoir. Ainsi on n'imposoit aucune regle aux conversations, mais elles étoient tenuës par des esprits reglés: Et chacun ne parlant que selon la mesure de son génie & de ses connoissances, toutes les personnes de la Cour, quoiqu'en degrés differens de lumieres, se rendoient presque également estimables. Les Egyptiens tenoient même pour maxime, que le bel esprit n'est pas la plus grande qualité que l'homme puisse avoir, non-seulement

par rapport aux affaires d'Etat & de guerre, que l'on confie plutôt à des hommes ſenſés & exercés, qu'à de beaux eſprits ; mais encore par rapport au commerce de la vie, & à l'agrément de la Société : De telle ſorte même que les beaux eſprits n'étoient conſiderés qu'autant qu'ils tâchoient de ſe donner la douceur, la modeſtie, & les autres qualités ordinaires des honnêtes gens. Enfin, dans une nation dont tous les ſujets animés par une émulation reciproque rempliſſoient également bien leurs fonctions & leurs emplois ; l'eſtime veritable qu'ils avoient les uns pour les autres jettoit dans la Societé un charme inconnu aujourd'hui preſque par-tout.

Cette ſolidité d'eſprit qui paroiſſoit dans les occupations, & dans les converſations mêmes des Egyptiens, s'étendoit juſqu'aux matieres de pur agrément. Ils aimoient les compoſitions élegantes en proſe & en vers. Mais plus favorables en general à des hommes d'un génie ordinaire qui parvenoient à ſe rendre utiles par le ſçavoir, qu'à de beaux eſprits qui

ne fourniſſoient au Public que de vains amuſemens, ils concilioient tout par cette maxime indubitable, que le grand homme dans les Lettres eſt celui qui a cultivé un très-bel eſprit par de très-grandes connoiſſances. En conſéquence de ce principe univerſellement admis, il ſe préſentoit peu d'Auteurs qui ne ſe fuſſent pourvûs de toute la lecture qui pouvoit ſervir de guide & de ſoûtien à leurs propres réflexions. Il arrivoit de là que les lecteurs trouvoient beaucoup à apprendre dans les livres mêmes qui ne ſembloient être faits que pour plaire & pour divertir. Ceux qui veilloient ſur la litterature, prévenoient ainſi dans les Auteurs & dans les Lecteurs le goût de la bagatelle qui eſt l'écueïl des Nations polies, & qui les rend bientôt plus incapables des grandes choſes que la ſimplicité & la ruſticité mêmes. A l'égard des Poëtes, on les examinoit ſéverement ſur les notions qu'ils s'étoient faites des vertus & des vices; & on les déſabuſoit de l'opinion où on les ſurprenoit preſque tous, que la morale fut une ſcience que l'on a par ſoi-même

& ſans l'avoir jamais étudiée. Mais ſur-tout on interdiſoit abſolument la Poëſie à tout homme convaincu de mœurs baſſes & déreglées. Ils ſe garantiſſoient par-là d'un mal public qui a toujours regné parmi les Grecs; c'eſt que s'il y a des Ecrivains décriés en leur perſonne, ce ſont eux qui ſe chargent de corriger le genre humain par des Satires qui n'attaquent preſque jamais que des gens de mérite, qu'une juſte réputation met au-deſſus d'eux. Les Lacedemoniens des premiers tems à l'imitation des Egyptiens défendoient à tout homme vicieux de proferer même une maxime de morale. Qu'eſt-ce en effet qu'un Poëte, qui, comme nous en voyons un ſi grand nombre parmi les Grecs, entreprend de repréſenter dans ſes Poëmes des hommes vertueux; & qui n'ayant lui-même ni les idées ni les ſentimens de la vertu, ne la met jamais dans ſon vrai jour: ou, ce qui eſt encore plus pernicieux, qui donne un tour avantageux à des vices couverts d'une fauſſe apparence d'Heroïſme?

On voit par ce foible tableau que

quelques belles que puissent être les éducations particulières, elles n'auront jamais les avantages de cette éducation publique des Egyptiens. Mais ce que j'en estime le plus, c'est qu'elle n'abandonnoit pas les jeunes gens comme les éducations modernes, au sortir de l'enfance; c'est-à-dire, dans le tems où leur esprit plus formé est capable de connoissances ou plus profondes en elles-mêmes, ou plus importantes pour la patrie; & lorsque d'ailleurs ils ont besoin d'être défendus contre les premieres fougues de la jeunesse. Aussi voyons-nous que dans l'adolescence, qui est le bel âge des filles, parce qu'elles sont gardées alors plus soigneusement qu'en tout autre tems, est l'âge impertinent des hommes abandonnés à eux-mêmes, à moins qu'ils ne soient d'un excellent naturel. La legereté d'esprit, la haine des devoirs, la perte du tems, qui semble faire aujourd'hui le bon air de la jeunesse Grecque & Romaine, deshonoroit en Egypte les jeunes gens, je dis même auprès des Dames qui s'intéressoient à eux: & ce qui est le seul indice d'une Cour véritable

ment polie, ils ne pouvoient parvenir à leur plaire que par le mérite & par la ſageſſe. Mais ſur-tout je n'oublirai pas de dire que les exercices, les travaux mêmes de la jeuneſſe Egyptienne, la ſauvoient de cet ennui mortel, de ce dégoût univerſel qui pourſuit nos jeunes gens juſques dans le ſein de leurs débauches.

Il eſt vrai que dès ce tems-là même quelques jeunes hommes plus portés à ſe procurer des plaiſirs pour le préſent, que du mérite pour l'avenir, trouvoient ces occupations & même ces converſations gênantes: Et quelques femmes qui ne ſçavoient parler que de leurs indiſpoſitions, de leurs goûts, & de leurs parures, étoient fâchées de ne pouvoir pas porter cet unique ſujet d'entretien juſques dans le Palais, & y aſſujettir tout le monde. Ainſi Daluca fut bientôt ſecondée dans la réſolution qu'elle avoit priſe de décrediter ces Academies ſçavantes où ſe formoit un mérite importun pour elle, & de diſſiper ces converſations inſtructives en tout genre, & dans leſquelles ſur-tout les regles de la morale la plus parfaite

étoient ſouvent diſcutées. L'expedient qu'elle jugea le plus convenable à ſon deſſein fut de donner l'autorité des aſſemblées & l'empire des converſations aux femmes de la Cour, dont l'eſprit lui avoit paru le plus frivole, & qui lui ſembloient les plus propres à parler très-haut & très longtems de rien lorſqu'elles ſe ſentiroient autoriſées. La Reine, ſous prétexte qu'elle étoit extrêmement occupée des affaires de l'Etat, paroiſſoit peu dans ces aſſemblées dont elle détournoit même le Roi, en lui fourniſſant le plus qu'elle pouvoit des amuſemens ſecrets & particuliers. Ainſi réuniſſant rarement la Cour, les cercles ſe formoient ſans elle. Mais ayant déja donné les premieres charges de ſa Maiſon aux femmes du caractere que nous venons de marquer, elle les nommoit pour faire à ſa place les honneurs du Palais, & préſider de ſa part aux converſations. Ces femmes toutes de moïen âge comme elle, & qui n'avoient pris aucunes meſures pour réparer, par les qualités de l'ame, la perte des graces exterieures, étoient peu auparavant au déſeſpoir de l'abandon où

elles étoient tombées. Mais relevées alors par la faveur exceſſive où la Reine fit ſemblant de les mettre, elles remplirent merveilleuſement ſon intention, même ſans l'avoir pénetrée. Elles étoient toujours prêtes à interrompre ceux qui entreprenoient de dire quelque choſe de ſenſé ou de curieux. Mais elles en avoient rarement la peine, d'autant qu'elles parloient ſi continuellement, & leurs diſcours étoient ſi frivoles & ſi peu ſuivis, qu'il n'y avoit pas un homme de ſens qui trouvât jamais où placer le moindre mot. On s'apperçevoit même que dans les confidences qu'elles ſe faiſoient aſſez ſouvent en ſe parlant à l'oreille devant tout le monde, elles tournoient en ridicules certaines perſonnes de la compagnie, reſpectées dans le Gouvernement précedent, & devenues inutiles dans celui-ci. Ces femmes s'attiroient par ces odieuſes licences un mépris qui n'attendoit que la liberté d'éclore, & qui fit diminuer dès-lors très-ſenſiblement les égards qu'on avoit autrefois pour elles & pour tout leur ſexe. Cependant les gens d'eſprit & de mérite ſe retiroient inſenſiblement de ces aſ-

ſemblées, où ils ſentoient qu'ils étoient à charge. Par-là cette Cour qui étoit autrefois le centre du bon goût pour toutes ſortes de matieres, & le modele de la pureté de la langue Egyptienne, n'étoit plus que le ſéjour de l'ignorance ou de l'indifférence à l'égard de tout ce qui peut ſervir d'objet à l'eſprit & à la raiſon. Le langage même ſe rempliſſant de termes impropres & de prononciations négligées, devenoit un jargon de fantaiſie qui n'ayant plus de regle n'avoit garde d'en ſervir. Les ouvrages de ceux qui la frequentoient dans le bon tems ſe reconnoiſſoient à une élegance juſte & naturelle qu'ils avoient puiſée dans le commerce des femmes polies en qui elle ſe trouve éminemment. Mais les beaux eſprits modernes, oubliant que la langue ne peut jamais être que l'ouvrage du Public, y vouloient introduire de leur autorité privée une infinité de tours & de termes bizarres, qui, bien loin d'être adoptés par l'uſage, étoient évités avec un extrême ſoin par tous ceux qui vouloient conſerver quelque dignité dans leurs écrits.

D'u

D'un autre côté les jeunes gens qui s'apperçevoient qu'il ne s'agiſſoit plus de probité ni de talens dans les hommes, non plus que de ſageſſe ou de conduite dans les femmes, mais que tout dépendoit de la faveur, abandonnoient tous les exercices de l'eſprit & du corps auſquels ils s'appliquoient auparavant, pour s'attacher à ces nouvelles créatures de la Reine. Le grand art étoit pour eux de leur faire retrouver à force de flatteries, les attraits qu'elles craignoient elles-mêmes d'avoir perdus : & elles commençoient à eſperer que Daluca mettant leur âge à la mode, on ſe déſabuſeroit de la jeuneſſe. Les beautés de la Cour de Memphis y avoient fait naître de tous tems de grandes paſſions. Un mérite accompli de part & d'autre les avoit ordinairement formées. Le ſeul deſir d'attirer ſur ſoi les regards d'une perſonne charmante avoit produit des efforts de vertu & de courage que le Public avoit admirés, ſans en connoître la premiere cauſe. Mais à l'égard des intrigues nouvelles (1), une conformité reciproque

(1) L'Auteur paroît avoir ici en vuë les dé-

de mauvais goût & de mauvais choix en étoit l'origine ; la débauche en étoit l'entrée, & la communication des vices entre les prétendus amans en étoit le fruit. On remarquoit autrefois que ceux qui avoient été choisis & formés par certaines femmes de la Cour, étoient devenus des hommes parfaits. A l'égard de celle-ci, la beauté d'esprit ou le manque absolu de génie étoient des qualités qu'elles ne discernoient point, & absolument indifferentes pour leur amusement : mais elles ne voyoient rien d'utile à esperer d'une probité un peu trop marquée. Autrefois les yeux les plus fins ne découvroient une intelligence de cœur entre deux personnes, qu'à une reserve plus attentive de l'une, & à une conduite plus irreprochable de l'autre. En ces derniers tems, le nouveau favori de chacune de ces femmes étoit connu de tout le monde dès le jour même ; & ils étoient

reglemens de la Cour de l'Imperatrice Faustine, femme de Marc Aurele. Voyez l'Histoire des Imperatrices Romaines, par M. de Servies.

plus honteux qu'elles de s'en entendre faire les complimens.

La Reine qui ſuivoit de l'œil ce progrès, recueilloit déja le fruit de ſon entrepriſe, par le mépris, la haine, & la jalouſie qui animoient les courtiſans les uns contre les autres. Hommes & femmes ils étoient tous arrivés par la diſſipation & la legereté d'eſprit, ainſi que la Reine l'avoit prévû, à la perte totale des mœurs. Il n'étoit aucun d'eux qui n'eût déja pris la réſolution ferme de ſacrifier vertu, honneur, devoir, à la moindre lueur de fortune qui ſe préſenteroit à lui; & il n'y avoit plus que l'adverſité ou même les revers les plus terribles, qui puſſent leur remettre du ſens dans la tête & du ſentiment dans le cœur. Les Miniſtres mêmes, qui juſqu'alors étant occupés jour & nuit à leurs differens travaux, ou ſe délaſſant dans leur famille, ne ſortoient de leur cabinet que pour aller au conſeil du Prince, ou pour donner audience au Public, ſe croyoient obligés de faire leur cour à ces femmes accréditées; & ils mettoient à la conſervation de leurs emplois, tout le ſoin

qu'ils donnoient autrefois aux affaires de l'Etat. Il ne suffisoit pas pour se maintenir auprès d'elles, d'être de leurs parties fantasques, de fournir à leurs plaisirs ruineux, de leur donner des repas immenses; il falloit encore ceder à leurs recommandations, qu'elles n'employoient jamais que pour des causes injustes ou pour des sujets indignes. Il falloit même accepter les avis les plus pernicieux pour le Prince & pour les Peuples, en consideration du profit le plus leger qui leur en devoit revenir. Ainsi quoique la feuë Reine eût laissé les choses dans un si bel ordre qu'elles pouvoient marcher long-tems toutes seules, & même résister long-tems à la plus mauvaise administration, l'Etat alloit à grands pas à sa ruine. La paix, qui sur-tout dans des Royaumes d'une petite étendue comme étoient ceux de l'Egypte, ne se maintient que par les ressorts du cabinet, & par les égards, du moins apparens, qu'on a pour les Princes voisins, commença bientôt à s'ébranler par la négligence qu'on apportoit à cultiver leur amitié, par le peu de satisfaction que l'on

donnoit à leurs Ambaſſadeurs, & même par l'infraction de pluſieurs loix qui concernoient le repos de toute l'Egypte & ſa ſûreté contre les ennemis étrangers. C'eſt ainſi que Daluca dans la ſeule eſperance de nuire à Sethos, expoſoit le ſalut du Royaume & le ſien propre à toutes les conſéquences d'une conduite ſi pernicieuſe.

MAIS pendant que cette indigne Reine fomentoit ainſi le déſordre, le ſage Amedès travailloit à former le jeune Prince qui en devoit être d'abord la victime & enſuite le réparateur. Il ne lui découvroit pas en termes précis la diſgrace où il le voyoit déja tombé, état dont un enfant de huit à neuf ans a peine à s'appercevoir, lorſqu'on le lui déguiſe par quelques vaines careſſes, comme Daluca le faiſoit encore quelquefois à l'égard de Sethos. Mais il projetta de jetter en lui les fondemens de toutes les vertus dont il auroit beſoin pour ſe ſoutenir dans la fortune la plus contraire. Il lui parloit de ſon auguſte naiſſance, pour lui faire ſentir,

non le respect que les autres hommes lui devoient, mais celui qu'il se devoit à lui-même. Il lui peignoit, non un Prince environné de Peuples obéissans & de courtisans esclaves, mais un Prince dépossédé par des usurpateurs, & vivant parmi des étrangers, chez lesquels il n'auroit d'autre grandeur que celle de son ame & de son courage. Les questions qu'il lui faisoit, pour sonder ses sentimens ou pour exercer son esprit, rouloient presque toutes sur des situations périlleuses & délicates, dont on ne pouvoit se tirer que par l'extrême valeur, ou dans lesquelles il falloit mettre en œuvre la probité la plus parfaite. Il ne l'excluoit pourtant jamais positivement de l'esperance du Gouvernement paisible du Royaume, dont il étoit l'héritier naturel: Mais il lui disoit que les principes de mœurs qui conviennent au danger & à l'adversité, ou plûtôt que le danger & l'adversité mêmes conduisoient aisément un Prince bien né à un usage reglé & avantageux de la tranquillité & du bonheur. A l'égard de la Religion de ses peres, Amedès la lui enseignoit d'une maniere courte, simple & unie

du côté des faits ; mais il appuyoit beaucoup ſur les exemples & ſur les préceptes de morale qu'il en tiroit.

On ne donne communement aux enfans des Rois que des idées generales des Sciences ; & il ſuffit en effet de les leur faire connoître aſſez pour les en rendre amateurs & protecteurs. Mais Amedès ſouhaitoit qu'à tout évenement ſon diſciple acquît tout le mérite d'un homme privé. Il jugea même que Sethos étant encore dans un âge peu capable des grandes maximes du Gouvernement, de la politique, & de la guerre ; il ne pouvoit mieux employer les premieres années de ſon inſtitution, qu'en le faiſant entrer de bonne heure dans toutes les Sciences des Egyptiens. L'enfance a cet avantage propre qu'on ne ſçait parfaitement que les Sciences & les Arts dont on a ſurmonté les premieres difficultés en cet âge : Et pour ne prendre qu'en ma perſonne un exemple déſavantageux, j'avouerai que quoique j'aye tenté d'acquerir en differens tems de ma vie les connoiſſances qui ſont en honneur parmi

les Grecs, je ne ſçai d'une maniere dont je ſois content, que lire & écrire; parce que ce ſont les ſeuls Arts dont on m'ait fait arracher toutes les épines dans mon enfance. Cependant comme les connoiſſances humaines ſont d'une étendue à laquelle non ſeulement l'enfance, mais la vie même ne ſuffit pas; ce grand Maître avertiſſoit ſon Diſciple qu'il ne prendroit avec lui que les premieres teintures des Sciences; & que ceux qui ſe contentent de ce qu'ils en ont parcouru dans ce premier âge, ſe doivent tenir avec une modeſtie ſincere dans le rang des ignorans.

Amedès apperçevoit de jour en jour dans le jeune Prince un génie admirable. Il n'avoit point porté de jugement déciſif ſur l'agrément, le feu, l'eſprit qu'il avoit remarqué en lui plus d'une fois dans le tems que la Reine ſa mere vivoit, & que la fortune la plus brillante l'environnoit de toutes parts. Ces indices ſont équivoques: parce que les reparties que l'on trouve ingenieuſes dans les enfans, ne ſont ſouvent qu'un eſſor de la liberté qu'on leur donne,

& n'ont pour ſujet ordinaire que des bagatelles, & qu'ainſi l'on n'en peut rien conclure pour un tems où il faudra s'occuper d'objets ſolides & ſérieux. Mais dans les Sciences naturelles, à peine le Maître pouvoit-il ſuivre la facilité & la pénetration du Diſciple; & dans celles qui ſont hiſtoriques, à peine pouvoit-il ſuffire à ſon immenſe curioſité. Ainſi pour ſe ſoulager lui-même, & bien plus encore pour accoûtumer le jeune Sethos à s'inſtruire ſeul, il l'exerçoit dans les premieres, en lui donnant des difficultés à réſoudre & des expériences à faire; & dans les ſecondes, en lui faiſant lire les Auteurs célebres d'un bout à l'autre, & en lui demandant des extraits ſuivis de toutes les hiſtoires. Il lui faiſoit connoître par rapport aux premieres les progrès de l'eſprit humain & de ſes connoiſſances de ſiecle en ſiecle; & par rapport aux ſecondes, les grands hommes & les bons écrivains de tous les âges qui avoient précédé le ſien.

Il le menoit auſſi tous les jours à certaines heures dans ces Academies dont nous avons parlé plus haut. La

mode n'y amenoit plus la foule : mais par-là on étoit sûr d'y trouver l'élite de la jeunesse de Memphis, & tous ceux qui ne s'étoient pas encore laissé corrompre par l'air présent de la Cour. On n'approfondit les Sciences que dans son particulier ; mais le bon usage qu'on en peut faire ne s'acquiert que dans le commerce des gens d'esprit & de mérite. Outre cela Amedès, sans aucune affectation prématurée de s'opposer à la Reine, étoit bien aise de faire connoître Sethos à la jeunesse du Royaume qui devoit croître avec lui. Il sçavoit l'histoire encore recente de l'enfance de Sesostris. A sa naissance, Amenophis son pere donna ordre qu'on lui amenât tous les enfans de son Royaume nés le même jour que son fils. Leur fournissant autant de nourrices qu'il leur en falloit, & leur nommant même des Gouverneurs, il leur fit donner à tous la même éducation ; étant persuadé que des enfans qui auroient vêcu familierement avec leur Prince dès l'âge le plus tendre, lui seroient plus attachés dans le reste de sa vie, & le serviroient mieux dans les combats.

Amedès souhaitoit de plus que Sethos liât quelque commerce dans les Salles du Palais avec les Etrangers que la réputation de l'Egypte y attiroit de tous les endroits du monde où l'on avoit quelques connoissances & quelques mœurs. Les hommes attentifs acquierent de nouvelles lumieres dans la frequentation de ceux mêmes qui en ont moins qu'eux ; & les Egyptiens en communiquant leurs instructions aux autres Peuples s'étoient eux-mêmes beaucoup instruits. D'ailleurs comme la plûpart de ceux qui venoient en Egypte y étoient amenés par le motif d'obtenir l'Initiation ou par celui d'approfondir les Sciences, & quelquefois par les deux ensemble, on n'y voyoit ordinairement que les plus grands hommes des autres Nations. Ces Etrangers apprenoient, comme on peut croire, la langue Egyptienne avec un grand soin. Mais les plus curieux d'entre les Egyptiens apprenoient eux-mêmes celles des autres Peuples. Les Prêtres se partageoient entre eux toutes les langues de la terre connue, pour être en état de satisfaire aux consultations qu'on

leur demandoit de toutes parts. Ils envoyoient à ce deſſein les plus habiles des leurs déguiſés en Marchands dans les Etats les plus éloignés. Les gens du monde deſtinés à la guerre & aux négociations, ſe bornoient ordinairement à la langue Phénicienne, à la Grecque, & à la Punique. La premiere leur donnoit accès dans les principales Cours de l'Aſie, la ſeconde dans celles de l'Europe, & la troiſiéme dans celles de l'Afrique. Mais la langue Egyptienne étoit en partie la ſource de ces trois langues; puiſque les Phéniciens, les Grecs & les Carthaginois étoient des colonies d'Egyptiens. La connoiſſance de la langue Egyptienne donnoit donc une grande ouverture pour les autres. Amedès avoit pourtant fait étudier à Sethos les premiers principes de ces dernieres : mais il lui en laiſſoit acquerir la perfection par l'uſage, & par les fréquens entretiens qu'il lui procuroit avec les Etrangers qui lui paroiſſoient les plus habiles.

L'éducation de Sethos ne ſe bornoit pas à la culture de ſon eſprit.

Amedès exigeoit encore de lui les exercices du corps. Il profitoit même de l'abandon où il voyoit ce jeune Prince de la part d'un Pere gouverné par une seconde femme, pour le faire passer par des travaux toujours plus laborieux ou plus périlleux, à mesure qu'il avançoit en âge. C'est une sorte d'épreuve que les parens les mieux intentionnés n'épargnent que trop à leurs enfans, & à laquelle Amedès lui-même n'auroit peut-être pas exposé un successeur indubitable de la Couronne. Mais il regardoit son Disciple comme devant être lui-même, ainsi qu'un Particulier, l'artisan de sa fortune.

Il le faisoit aller à pied en tous les lieux voisins de Memphis, dans la double vuë de l'accoûtumer à la fatigue, & de lui faire remarquer les singularités de son propre Païs, que l'on néglige quelquefois plus que les curiosités étrangeres. Il le mena surtout plus d'une fois aux Pyramides. On en voyoit de son temps une centaine ensemble, mais de grandeurs fort différentes, à quatre mille de Memphis vers l'Occident, & du côté

de la Libye. Il n'y en avoit qu'en cet endroit-là & auprès de Thebes, dans toute l'Egypte; & les seuls Rois de ces deux villes à l'imitation les uns des autres avoient été curieux de donner cette forme à leurs tombeaux, ou de laisser ce monument de leur grandeur & de leur puissance. Amedès étoit bien aise d'épuiser cet objet dont il vouloit faire tirer à son Disciple plusieurs sortes d'utilités. Comme avant que d'y aller, Sethos avoit entendu parler plusieurs fois de ces masses énormes; Amedès s'attendoit parfaitement à l'impression qu'en recevroit le jeune Prince à leur premier aspect, & qui seroit sans doute la même qu'en reçoivent les voyageurs qui viennent voir du bout de l'Univers cette merveille du monde. Cette impression est toujours de les trouver moins grandes qu'on n'avoit pensé. Amedès ne manqua pas cette occasion de faire remarquer à Sethos que l'œil humain n'est jamais absolument satisfait des grandeurs qui sont arbitraires, & que pour le contenter il faudroit, ce semble, les porter à perte de vûë. Il n'en est pas ainsi

des grandeurs déterminées par la nature, comme celles des animaux ou des arbres, qu'il n'aime point à voir représentés au-dessus de leur mesure ordinaire. C'est pour cela, lui disoit-il, qu'au lieu que ce buste de femme ou de Sphinx posé à terre entre ces Pyramides, & qui n'a pas quarante pieds de haut, vous paroît monstrueux par sa grosseur; la grande Pyramide qui a plus d'une stade en tout sens vous paroît encore trop petite. Cela vient aussi de ce que sa hauteur n'étant pas tout à fait égale à la longueur d'un des côtés de sa base, elle a nécessairement l'air écrasé. Ainsi, ajoûtoit-il, à l'égard des édifices on ne se sauvera jamais que par une proportion sçavante & gracieuse de leurs dimensions. Nonobstant tout cela, continuoit-il, les Pyramides considerées de plus près n'en sont pas moins merveilleuses, & vous allez revenir à une juste admiration sur leur sujet. Premierement vous éprouverez vous-même par les methodes les plus sûres qu'on vous ait enseignées dans les Academies de Memphis de prendre les quatre points cardinaux du

monde, avec quelle juſteſſe leurs quatre faces ſont orientées (1). Mais de plus quelques grands que vous ayent pu paroître les plus beaux Temples de Memphis, il n'en eſt aucun dont les dimenſions approchent de celles de la grande Pyramide, quoique la forme de nos Temples ait par elle-même quelque choſe de plus agreable & de plus brillant.

(2) En effet la premiere & la plus grande Pyramide, dont l'intérieur ſubſiſte encore aujourd'hui dans ſon entier, a une baſe dont chaque côté eſt de ſept cens quatre pieds; & (3) ſa hauteur perpendiculaire en a ſix cens trente. Toute la Pyramide eſt formée par aſſiſes qui vont toujours

(1) Voyez l'éloge de M. de Chaſelles par M. de Fontenelle, dans les Mémoires de l'Academie des Sciences, année 1710.

(2) Toute cette deſcription eſt tirée des voyages de Bruyn in fol. & des notes qu'on y a ajoutées dans l'édition in quarto.

(3) C'eſt-à-dire cinq pieds ou un pas de plus que le ſtade Olympique determiné par Hercules, qui courut d'une haleine cent vingt-cinq pas, ou ſix cent vingt-cinq pieds: C'eſt l'évaluation commune, ſauf les interprétations des Sçavans; car cette eſpace paroît peu conſiderable pour Hercule.

en ſe retreciſſant juſqu'à la derniere qui laiſſe à la cime une plate forme dont chacun des quatre côtés n'a plus que douze pieds. Les rebords de ces Aſſiſes, dont la hauteur diminuë auſſi toujours en montant, ſervent de marches pour aller juſqu'au haut. Entre tous ceux qui ſe trouvoient ſouvent avec Sethos & Amedès à cette promenade, il n'y avoit que les plus hardis qui entrepriſſent d'arriver juſquà la plate forme; & il n'y en avoit aucun qui deſcendît autrement qu'en tournant le dos à la campagne, pour s'aider de ſes mains, & ſur-tout de peur que l'égarement de la vûë ne fit faire quelque faux pas. Sethos qui avoit déja paſſé par pluſieurs exercices très-hazardeux, ne comprenoit point pourquoi Amedès ne lui permettoit pas d'entreprendre celui-là, qui ne lui faiſoit aucune frayeur. Amedès lui dit enfin : Prince, l'intérêt que je prens à votre vie & à votre honneur me défend de vous expoſer à cette épreuve, juſqu'à ce que vous ſoyez en état de deſcendre la Pyramide la face tournée du côté de la campagne. Il

ne convient pas à un Prince tel que vous de donner le moindre ſigne de crainte en quelque occaſion que ce puiſſe être. A peine Amedès eut-il achevé ces paroles que Sethos courant à la Pyramide & poſant ſes deux mains ſur les premieres aſſiſes qui ſont hautes de quatre pieds, il s'élevoit avec une legereté & une grace merveilleuſe ſur chacune, juſqu'à ce qu'arrivant à celles qui n'avoient qu'un pied de haut, il les monta comme des marches ordinaires, & ſe trouva en peu de temps au-deſſus de la plate forme. Là il reprit haleine un moment, & ſe tournant du côté des ſpectateurs qui étoient en grand nombre au pied de la Pyramide, il deſcendit avec la même hardieſſe qu'il auroit euë dans un eſcalier couvert, & dont toutes les marches auroient été très-égales & trés-aiſées. Mais ſon exemple rendit l'entrepriſe un peu plus commune; & ſept ou huit jeunes Seigneurs, qui dèſlors s'attacherent à lui plus particulierement, le ſuivirent toujours d'auſſi près qu'il leur fut poſſible, & dans ſes exercices, & dans ſes expéditions. C'étoit

auſſi une erreur établie ou par la timidité dont on étoit ſaiſi ſur le haut de la Pyramide, ou par l'opinion que l'on avoit de la largeur exceſſive de ſa baſe, qu'il étoit impoſſible de tirer du haut une flêche qui tombât au-de-là des marches d'en-bas. Nous voyons regner cette erreur de notre temps même; & tous les voyageurs, qui cherchent aſſez à groſſir les objets, parlent de cet impoſſibilité. Le jeune Prince, avant même que d'en avoir fait l'eſſai, ſentit l'abus de cette opinion. S'étant bien aſſuré de la longueur des quatre côtés égaux de la baſe, telle que nous l'avons marquée, il s'engagea hardiment de tirer du milieu de la plate forme une flêche qui tomberoit non ſeulement au-delà d'une des faces, mais au-de-là même d'un des angles de la Pyramide, étant dirigée ſuivant une diagonale, qui ſelon le calcul exact qu'il en avoit fait, ne pouvoit pas aller juſqu'à cinq cens pieds; ce qui n'eſt que la moitié de la portée d'une flêche qui part de la main d'un habile Archer.

Mais tout cela ne regardoit encore que l'extérieur de la Pyramide, &

Sethos preſſoit toujours Amedès de lui en faire viſiter les dedans. On n'en n'auroit pas permis l'entrée aux prophanes tel qu'étoit encore Sethos, ſi le Roi qui l'avoit fait conſtruire y avoit été enſeveli. Mais comme tombeau vuide on le laiſſoit parcourir à ceux qui en avoient la patience & le courage. Comme il s'agiſſoit de traverſer des lieux obſcurs & profonds, Amedès étoit perſuadé que cette épreuve étoit excellente contre les terreurs paniques qui ſaiſiſſent la plûpart des gens dans les ténebres, & contre la crainte des phantômes dont le bruit populaire rempliſſoit alors comme à préſent les édifices inhabités. Mais cette vuë n'étoit rien encore en comparaiſon d'un deſſein bien plus grand qu'il conçut à cette occaſion, & qui devoit mettre le comble à l'éducation de Sethos.

C'eſt pour cela qu'Amedès lui dit en le ramenant ſeul un ſoir: Prince, la viſite de l'interieur de la Pyramide, de la maniere dont il eſt important pour vous de la faire, eſt une entrepriſe toute differente de celle que vous avez dans l'eſprit. Ses routes ſecretes menent les hommes chers des

Dieux à un terme que je ne puis ſeulement pas vous nommer, & dont il faut que les Dieux faſſent naître en vous le deſir. L'entrée de la Pyramide eſt ouverte à tout le monde; mais je plains ceux qui ſortant par la même porte qu'ils y ſont entrés, n'ont ſatisfait qu'une curioſité très-imparfaite, & n'ont vû que ce qu'il leur eſt permis de raconter. Un diſcours ſi nouveau pour le jeune Prince jettoit dans ſon ame une impatience qui alloit juſqu'à lui faire prendre la réſolution d'éclaircir inceſſamment cette énigme, en trompant même la vigilance de ſon Gouverneur s'il refuſoit de l'accompagner. Amedès qui lut cette penſée dans ſes yeux ne lui donna pas le temps de répondre, & il lui dit: Seigneur, je vous conduirai moi-même à cette entrepriſe qu'il eſt comme impoſſible de commencer ſeul, quoiqu'il faille l'achever ſeul. Mais il ne m'eſt pas permis de vous expoſer aux dangers que l'on y court, juſqu'à ce que les occaſions qui pourront ſe préſenter avec le temps m'ayent ſuffiſamment aſſûré de votre courage, & ſur-tout de votre

prudence. J'ai lieu d'être content des marques que j'en ai eües juſqu'à préſent. L'âge où vous entrez en exigera de plus grandes & vous fournira bientôt ſans doute le moyen de les donner. N'écoutez donc point votre impatience, & repoſez-vous ſur la mienne ; mais commencez en gardant le ſecret ſur le peu que je viens de vous dire à vous accoûtumer à de plus grands. Le jeune Prince qui ne pouvoit encore fixer ſon idée ſur le ſens de ces paroles, dit à Amedès : Que ſans vouloir pénetrer plus avant dans le myſtere dont il s'agiſſoit, la premiere marque qu'il vouloit donner de la prudence que ſon Maître ſouhaitoit de voir en lui, étoit de ſe fier entierement à ſa conduite.

Fin du ſecond Livre.

SETHOS.

LIVRE TROISIEME.

LA guerre dont le Roi de Memphis étoit menacé, sur-tout du côté de Thebes, causoit à Sethos une espece de joye ; parce qu'il jugeoit que la guerre seule pouvoit lui fournir le moyen de faire les preuves qu'Amedès attendoit de lui. Ce sage Gouverneur qui s'en étoit apperçu, lui dit un jour : Que bien que dans l'entreprise dont il lui avoit parlé à l'occasion de la Pyramide, il ne s'agît pas de faire des coups de main, ni de combatre des ennemis armés, il ne pouvoit assez loüer ce qu'il y avoit de bon dans le sentiment confus qui le portoit du côté de la guerre. Mais, ajoûta-t-il, je ne remplirois pas la

fonction que j'ai l'honneur d'exercer auprès d'un Prince né pour le Trône, ſi je ne l'avertiſſois qu'un Roi qui aime ſes peuples regarde toujours la guerre comme un malheur, & fait pour la prévenir tous les efforts qui ne dérogent ni à ſes droits bien établis ni à ſon honneur bien entendu. Cette maxime gravée profondément dans le cœur d'un Roi y devient même le principe de la veritable bravoure, d'autant plus ardente à défendre ſon propre bien qu'elle eſt moins portée à envahir celui des autres. La plûpart des Princes, qui prennent à tous propos les armes à la main, paſſent leur vie dans une alternative continuelle de ſuccès & de déſavantages, qui fait que leurs ennemis les craignent peu, & les eſtiment encore moins : au lieu qu'on reſpecte un Prince ferme dans ſes juſtes prétentions, & qui ne donne d'ailleurs aucun ſujet de plainte à ſes voiſins. Souvenez-vous donc, Seigneur, de ne jamais faire la guerre par goût & par inclination : Mais ſi vous y êtes contraint, pour lors faites de la ſorte que vous ôtiez ce goût & cette inclination

nation à vos ennemis. Sethos lui répondit qu'il concevoit l'importance de cet avis pour un Prince qui eſt actuellement ſur le Trône. Mais, continua-t-il, il s'agit ici d'une guerre à laquelle je n'ai point de part, & où mon unique fonction ſera de combattre pour le Roi mon pere, ſans m'informer, comme je ne crois pas le devoir faire, de la juſtice ou de l'injuſtice de ſa cauſe. Vous dites vrai, Seigneur, repliqua Amedès: & un jeune Prince doit même regarder comme très-prétieuſes les occaſions légitimes qui s'offrent à lui de faire preuve de ſa valeur; afin que s'il eſt un jour chargé du repos & du bonheur de tout un Peuple, il puiſſe éloigner la guerre ſans craindre aucun ſoupçon déſavantageux pour ſa perſonne. Cependant pour vous diſpenſer encore de ſouhaiter une guerre auſſi fâcheuſe en apparence que celle qui s'éleve contre le Royaume, j'ai eu ſoin de profiter d'une occaſion que les Dieux ſemblent avoir préparée pour exercer tout à la fois & utilement votre prudence & votre courage.

Les Villes frontieres du Royaume de Memphis du côté de la Libye, Plinthine, Tapoſiris, Scyatis, la petite Oaſis, & quelques autres m'ont fait ſçavoir par un député ſecret qu'elles étoient affligées du voiſinage d'un Serpent affreux qu'on croit avoir ſa retraite dans un antre du mont Aſpis, & qui déſole toute la plaine appellée le petit Catabathme, d'où elles tirent leur ſubſiſtance. Elles avoient d'abord penſé à demander le ſecours des chaſſeurs du Roi : Mais elles ont jugé enſuite que la Reine occupée d'affaires qu'elle croira plus importantes, s'inquietera peu d'un fleau qui ne ſçauroit parvenir juſqu'aux Maiſons Royales; d'autant plus qu'elle a déja mandé aux Nomarques ou Gouverneurs qu'elle ne les chargeoit d'aucun autre ſoin à l'égard de leurs Provinces, que d'y lever les impôts & d'y empêcher les révoltes. On ſçait bien d'ailleurs, a-t-il ajouté, que les exercices fatiguans & périlleux ne ſont plus du goût de la Cour; & que parmi ceux qui la compoſent aujourd'hui perſonne ne s'offriroit à une expedition où l'on ne verroit d'autre avan

tage que le salut du peuple. La conclusion de ce discours a été que l'on s'adressoit à moi comme au Gouverneur d'un Prince dont les inclinations vertueuses faisoient toute l'esperance du Royaume, & dont l'exemple animoit aux plus nobles exercices de l'esprit & du corps l'élite de la jeunesse de Memphis. Que si ce Prince vouloit être sous mes yeux le conducteur de cette entreprise, on le recevroit dans tous les lieux de son passage avec toutes les marques de respect & de reconnoissance dûes à son rang & à ses bontés. J'ai répondu de vous sur le champ, & même de quelques Seigneurs vos compagnons d'Academie, qui se feroient une gloire de vous accompagner. Mais je lui ai dit que pour éviter toute apparence d'affectation, nous formerions simplement une partie de chasse. Que pour la même raison nous ne nous arrêterions, ni en allant ni en revenant, dans aucune ville considerable, & que l'on se gardât bien de faire pour vous nulle part aucune cérémonie qui eût l'air de reception. C'est dans la même vûe que sans permettre seulement à ce De-

puté de se présenter à vous, je l'ai renvoyé aussi secrettement qu'il étoit venu. Sethos fut touché de toutes les attentions d'Amedès ; il le remerçia également & de son zele & de ses précautions. Amedès l'interrompant bientôt, lui dit, que puisqu'il agréoit toutes les mesures qu'il avoit prises, il lui conseilloit de partir dès le matin du jour suivant, pour prévenir tous les obstacles que l'on pourroit mettre à leur voyage. Qu'ainsi il employât le reste du jour à choisir lui-même, avec toute la prudence d'un Chef habile, ceux des jeunes Seigneurs ses compagnons qui méritoient le plus de confiance, parce qu'ils trouveroient sur les lieux tous les hommes dont ils auroient besoin pour faire nombre. Enfin qu'il leur recommandât à tous de ne parler de leur expedition que comme d'une chasse ordinaire de bêtes sauvages.

Sethos ayant averti ses huit Compagnons dont nous avons parlé, ils monterent tous à cheval dès le lendemain, suivis seulement de quelques Esclaves, & ils prirent leur route par le bord septentrional du lac Mœris. Amedès pour les encourager encore

davantage, leur disoit en marchant que les grandes chasses avoient été regardées par les anciens Héros comme un apprentissage de la guerre, non seulement par les longues courses qu'il falloit faire, par les incommodités qu'il falloit essuyer, en un mot par toutes les fatigues du corps que cet exercice entraînoit avec soi, mais bien plus encore par la partie du jugement, par l'observation fine, par la connoissance exacte des hauteurs, des fonds & des plus petits sentiers qu'un chasseur est obligé d'acquérir. Mais on peut dire, ajouta-il, que la chasse que vous allez faire est une veritable guerre. Elle a d'abord pour motif, le seul qui puisse ordinairement rendre les guerres légitimes, c'est-à-dire, la défense des peuples. Car au lieu que la chasse n'est dans la plûpart des Grands qu'une passion féroce qui les porte à dépeupler les bois & les campagnes d'animaux innocens, & souvent à ruiner les terres qui se trouvent sur leur passage ; vous allez délivrer tout un Pays d'un monstre qui détruit les moissons & qui dévore les troupeaux & les pasteurs. Mais de plus vous avez

le courage de chercher un Serpent formidable que l'on dit être d'une longueur & d'une groſſeur énorme. Toutes les parties de ſon corps ſont couvertes d'écailles, qui, à ce que l'on m'a raconté, ſont à l'épreuve de tous les traits qu'on peut lancer contre lui. Nous bornerons-nous donc à l'enfermer dans ſon antre ſi nous en découvrons l'entrée ? Mais outre que cet antre aura peut-être plus d'une iſſue, un animal tel que celui-là s'en peut faire avec le tems par ſes efforts. Nous contenterons-nous de le chaſſer à force de monde & de cris loin de la plaine de Catabathme, & au-de-là des montagnes de la Libye ? Mais d'abord après notre départ il peut revenir; & d'ailleurs il ne ſeroit pas genereux de jetter chez nos voiſins, quand même ils ſeroient nos ennemis, une cauſe de deſolation dont nous aurons délivré nos compatriotes. J'oſe, Seigneur, vous propoſer un projet plus digne de vous. Tâchons de prendre le monſtre vivant, & ramenons-le en triomphe dans la menagerie du Roi. Vous vous accoutumerez par-là à une pratique avantageuſe dans preſque toutes les

rencontres de la vie, qui eſt d'employer plûtôt l'adreſſe que la force. Toute cette jeuneſſe fut charmée de l'ouverture que leur donnoit Amedès, & ils lui promirent de ſuivre fidellement ſes ordres dans l'exécution de ce deſſein. Il leur répondit que le Prince Sethos, qu'il ne perdroit pourtant pas de vûe, devoit être leur Chef dans cette expédition. Qu'en les commandant il apprendroit à ſe ſervir avantageuſement, non-ſeulement des bras, mais encore des conſeils de ſes Officiers; & qu'ainſi, comme dans une armée bien compoſée & dans une guerre bien conduite, ils auroient tous part à la gloire du ſuccès, non ſeulement à proportion de leur courage, mais encore à proportion de leur intelligence.

Nos Cavaliers ayant découvert au bout de ſix jours de marche la premiere pointe du mont Aſpis, jugerent que le monſtre ſe retiroit là pour être plus près lui-même des terres fertiles & habitées. Ils avoient déja apperçu les traces de ſes differentes routes par une bave luiſante qui couvroit des bleds renverſés, & des haves rom-

pues ; mais ils n'avoient encore trouvé perſonne qui put leur dire où il étoit, parce que le ſeul bruit de ſes écailles qu'on entendoit de loin, faiſoit fuir tous les habitans de la campagne ; depuis qu'il avoit dévoré quelques-uns de ceux qui ſe croyant hors de ſa portée, s'étoient arrêtés pour le voir. On avoit ſeulement remarqué qu'il demeuroit très-peu de tems dans les lieux un peu éloignés de la montagne, & qu'il s'en retournoit dès qu'il avoit pu ſaiſir dans les pâturages quelque piece de bétail. Nos braves chaſſeurs, pour avoir des indications plus certaines de cet animal, continuoient leur route vers le mont Aſpis. Ils n'en étoient plus qu'à une demi-lieue lorſqu'ils découvrirent entr'eux & la montagne un grand marais, au-de-là duquel ils virent une eſpece de monticule qui paroiſſoit couvert de feuilles de talc qui brilloient au Soleil. Ils fixerent leurs yeux ſur cet objet dans lequel ils apperçurent bientôt quelque mouvement. Ils s'arrêterent ſur le champ pour l'obſerver avec plus d'attention. C'étoit le Serpent roulé ſur lui-même, & qui

changeoit de posture sans changer de place. Sethos commençant alors à exercer la fonction de Chef, leur dit : Chers Compagnons, dans le dessein que nous avons de prendre ce monstre vivant, je crois qu'il faut, avant toutes choses, nous assurer de sa longueur & de sa grosseur, pour mieux connoître l'ennemi auquel nous avons à faire; d'autant plus qu'il faudra sans doute l'emmener comme les autres bêtes féroces dans une cage de fer, où nous chercherons le moyen de le faire entrer. Ainsi pour pouvoir la commander au plûtôt dans la ville la plus voisine, il est important d'en sçavoir dès aujourd'hui les mesures. Pour cela j'imagine que nous devons aller au petit pas tous ensemble du côté de cet animal comme une caravanne qui fait son chemin, & sans donner aucun signe de le vouloir attaquer. L'instinct de toutes les bêtes sauvages est d'éviter les hommes surtout quand ils marchent plusieurs ensemble, & qu'elles ne sont point excitées par la colere ou par la faim. Le repos où nous voyons celui-ci ne donne pas lieu de croire qu'il en soit

actuellement agité, ainsi je pense qu'il se retirera à notre premier aspect. Tâchons alors d'observer de loin les objets qu'il atteindra dans ses alongemens par les deux extrémités de son corps, comme les arbres & les grosses pierres; & quand nous serons de l'autre côté du marais nous en mesurerons les distances. Sethos nomma quelques-uns d'entr'eux pour s'attacher à cette observation. Il ordonna à d'autres de remarquer la grosseur du Serpent par une comparaison semblable avec la hauteur des corps auprès desquels il passeroit, & il se chargea avec les derniers, entre lesquels étoit Amedès, de suivre des yeux la route de l'animal, & même de s'avancer assez pour découvrir, s'il se pouvoit, l'entrée de sa caverne. Amedès marqua par son obéissance particuliere l'approbation qu'il donnoit à son éleve.

Ce que Sethos avoit prévu ne manqua pas d'arriver. D'aussi loin que le Serpent apperçut cette troupe de gens à cheval, composée avec les Esclaves d'une vingtaine de personnes, il commença à se développer. Sa tête

triangulaire ſortant comme de la baſe du cône que formoient toutes les revolutions de ſon corps, s'éleva d'abord & très-legérement à une une hauteur qui ſembloit égaler celle de deux hommes. Mais il la-baiſſa auſſi-tôt & la tourna du côté de la montagne qu'il vouloit gagner. Le milieu de ſon corps forma enſuite un anneau ou un cercle dont le diametre approchoit de la hauteur à laquelle il avoit porté ſa tête. L'extrêmité inferieure de ce cercle du côté de la queuë ſervoit de point d'appui pour faire gliſſer en avant tout le reſte du corps ſans aucun bond, & d'une maniere même aſſez pareſſeuſe. Cependant le monſtre par l'étendue de chacune de ſes démarches fut bientôt au pied de la montagne, & laiſſa ſibre tout l'eſpace où l'on devoit prendre les meſures de ſes traces. Toute évaluation faite, on trouva qu'il avoit à peu près quarante-cinq pieds de long, & environ ſix pieds de diametre ou dix-huit à dix-neuf pieds de circonference dans la plus groſſe partie de ſon corps qui étoit ſa tête. Pendant que la plûpart des jeunes

chasseurs travailloient à cette estimation, Sethos, Amedès & trois ou quatre autres suivoient le monstre de loin. Ils se déroboient le plus qu'ils pouvoient à ses regards, ou par des détours, ou par les chemins les plus couverts que la nature du lieu put leur offrir, de peur qu'il ne dissimulât sa retraite, comme font plusieurs animaux quand ils se croïent vûs. Celui-ci tourna autour de la base qui porte la premiere pointe de la montagne, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'endroit à peu près opposé à celui qui regarde le marais d'où il venoit : & comme la base d'une seconde pointe commence là, la naissance de ces deux bases formoit une avenue assez longue & assez étroite qui conduisoit à la caverne du Serpent. Nos Observateurs eurent le plaisir de le voir entrer par une ouverture qu'il rempliſſoit presque toute entiere, en traînant avec peine son corps qu'il ne pouvoit pas mettre en cercle comme dans la campagne.

Après ces premieres observations qui s'étoient faites sur le soir du premier jour de leur arrivée, Sethos con-

duiſit ſa troupe dans l'endroit où il vouloit habiter juſqu'à la fin de leur expédition. C'étoit aux environs de Scyathis.

En s'entretenant tous enſemble de ce qu'ils avoient vû, il leur faiſoit remarquer que ce Serpent, à peu près de la nature des couleuvres, n'avoit d'agilité que dans ſa tête & dans la partie qu'on pouvoit appeller ſon cou, & qui étoit à peu près de douze pieds juſqu'à la premiere articulation où ſon corps commençoit à ſe mettre en cercle, quand il vouloit marcher. Le premier degré de la bravoure, ajouta-t-il, & le ſeul pour dire le vrai dont nous ayons beſoin en cette occaſion, eſt de connoître la juſte meſure du péril, & de ne point s'effrayer de ſa proximité tant qu'on eſt véritablement hors de ſa portée. En ſuppoſant même que la colere de cet animal lui pourra donner un peu plus d'action & d'étendue qu'il ne paroît en avoir, ſa peſanteur me fait juger qu'à huit ou dix pieds au-de-là de toute ſa longueur, nous ſerons à l'abri d'un danger auquel il eſt inutile ici d'expoſer perſonne.

Dès le matin du jour ſuivant, Sethos accompagné d'Amedès qui avoit approuvé tout ſon projet, & de trois de ſes Compagnons, auſquels il l'avoit déclaré enſuite, ſe mit en chemin du côté de la caverne. Leur deſſein étoit d'y entrer quand l'animal n'y ſeroit pas, pour voir ſi on pourroit dreſſer les embuſches néceſſaires pour le prendre. La premiere des ſentinelles qu'il avoit déja envoyées pour obſerver les marches du monſtre, lui dit qu'il étoit ſorti un peu avant le jour, & qu'allant d'abord au marais, il s'y étoit plongé tout entier : qu'enſuite s'étant traîné dans la Campagne du côté du Nord, ſes Camarades avant que de le ſuivre étoient convenus entr'eux qu'à meſure que l'un d'eux s'avanceroit, il ſçauroit toujours le poſte de celui qu'il laiſſeroit derriere lui, afin de pouvoir s'avertir ſucceſſivement les uns les autres du retour de l'animal. Sethos ſuffiſamment aſſuré par-là de n'être pas ſurpris, entra le premier dans la caverne. Ils s'étoient munis auparavant de legeres botines de fer, précautions que les Egyptiens prennent même en pleine

campagne contre des insectes piquans que les vents d'Afrique apportent en certaines saisons de l'année. Ils trouverent à gauche une voûte naturelle, d'où tomboient par intervalles des gouttes d'eau sur un terrain pierreux & incliné, & à droite un lit de glaise où ils crurent reconnoître à plusieurs indices que le Serpent couchoit. Ils virent au fond de la caverne une autre ouverture qui les auroit conduits beaucoup plus loin. Mais comme ils n'étoient pas venus là par un motif de simple curiosité, ils ne s'y présenterent seulement pas. Il suffisoit à Sethos de concevoir que dans l'interieur de cette caverne on pourroit monter la cage, à laquelle il imaginoit déja de donner une telle forme qu'elle pût servir non seulement de clôture à l'animal pris, mais de piége pour le prendre. Ainsi sortant de ce lieu après avoir fait toutes les observations nécessaires à son dessein, il revint sur le champ du côté de Scyathis. Entrant dans la ville avec les quatre personnes qui le suivoient, il s'adressa d'abord aux Magistrats. Il leur demanda pour l'ex-

pedition dont il s'agiſſoit trois mille hommes de la milice de leur Province, mais pris entre ceux qui n'étoient pas nommés pour le ſervice militaire de cette année. Il leur dit que bien qu'il crut ces ſoldats très-capables de s'expoſer aux plus grands périls dans le beſoin, il les garantiſſoit de tout danger, en obéiſſant aux jeunes Seigneurs qu'il leur donneroit pour Capitaines par Compagnie. Qu'on fît donc rendre ces troupes à Scyathis dans trois jours, armées de boucliers, d'épées, & de carquois chargés de flêches, ſans oublier leurs trompettes & leurs tymbales. Il demanda enfin un ordre pour tous les Forgerons de la ville de travailler inceſſamment à la machine dont il leur alloit donner le deſſein.

Ce jeune Prince ayant obtenu toutes ſes demandes avec de grands remerciemens de la part de ceux qui les lui accordoient, commanda aux Forgerons une cage de huit pieds de face ſur la longueur de cinquante pieds. Tous les côtés devoient être fermés par des barreaux de fer qu'on ôtât & qu'on remît facilement. Les maîtreſſes barres qui en recevroient

les extrêmités devoient elles-mêmes tenir librement les unes aux autres, & le tout enſemble être poſé ſur des roues baſſes de dix en dix pieds; mais il vouloit de plus que les barreaux du côté de l'ouverture fuſſent armés de pointes qui cedaſſent à l'animal lorſqu'il entreroit dans la cage, & qui lui reſiſtaſſent en s'engageant dans ſes écailles, s'il entreprenoit de reculer pour en ſortir. L'avantage de la liberté qu'il faiſoit conſerver à toutes les pieces, étoit non ſeulement que les ouvriers puſſent travailler ſéparement à des parties détachées; mais encore qu'on pût tranſporter aiſément la machine démontée dans l'endroit où il faudroit l'employer. Le tout fut promis & fait dans les trois jours; & les troupes étant arrivées ou aſſemblées dans le même terme, Sethos aſſigna le matin du quatriéme jour pour l'exécution de l'entrepriſe.

Ayant poſé dès la veille comme la premiere fois des ſentinelles qui devoient obſerver de quel côté tourneroit le monſtre en ſortant le matin de ſa caverne, il y fit porter dès la pointe du jour ſur pluſieurs cha-

riots toutes les pieces de la machine. Elle y fut montée en moins de trois heures, & arrêtée par l'extrêmité & par les côtés avec des morceaux de roches qu'on trouva dans la caverne même. L'entrée de celle-ci étoit un peu plus étroite que l'ouverture de la cage qui par conſéquent ne ſeroit pas apperçue de l'animal, du moins dans le trouble où Sethos comptoit de le mettre. Il ordonna enſuite à une partie des troupes de filer un à un & en ſilence vers le lieu où l'on ſçavoit qu'étoit alors le Serpent, & de ſe rendre en paſſant au-deſſus de lui, à l'autre côté de l'entrée de la caverne, pendant que l'autre partie des troupes fermeroit l'enceinte en ſe rendant au côté le plus proche de l'endroit d'où l'on partoit. A ce premier mouvement le monſtre qui ne ſe voyoit point encore pourſuivi, prit comme il avoit fait la premiere fois le chemin de ſa caverne. Mais découvrant de loin une longue ſuite de gens, il s'arrêta, & bientôt après il commença à faire des ſifflemens horribles. Les compagnons de Sethos avoient ordre de faire alors joindre

les troupes & ſerrer les rangs de plus en plus, à meſure que le terrain de l'enceinte diminueroit. En même temps il fit ſonner toutes les trompettes & battre toutes les tymbales. Outre cela les ſoldats, comme on en étoit convenu, frapperent de leurs épées ſur les boucliers les uns des autres, pendant que d'autres en plus grand nombre tiroient ſur le monſtre des milliers de fléches. Cet animal voyant qu'il avoit affaire à des ennemis réſolus, qui malgré ſes agitations & ſes menaces furieuſes, le bravoient également en s'approchant & en s'éloignant de lui, & qui d'ailleurs ne lui laiſſoient de retraite que ſa caverne, ſe hâta plus qu'auparavant de s'y rendre. Le bruit des inſtrumens militaires, les cris des hommes & la grêle des fléches l'y accompagnerent toûjours plus vivement. On prit garde qu'un peu après y avoir engagé ſa tête, il fit un effort pour reculer: mais arrêté ſans doute par les pointes des barreaux de ſa cage, & ſe ſentant ſuivi de plus près il prit le parti de ſe refugier dans ſa priſon même. Il s'y avança en effet

le plus vîte qu'il lui fut poſſible; peut-être dans l'eſpérance trompeuſe d'en ſortir par l'autre bout, & de s'échapper par les iſſuës qu'il connoiſſoit dans ſa caverne. On y entra d'abord après lui pour mettre à la cage les barreaux qui en devoient fermer la porte. Auſſitôt les ſoldats devenant ouvriers élargirent l'entrée de la caverne avec des outils qu'on avoit eu ſoin d'apporter; & ils en tirerent la cage par le moyen d'un long attelage de chevaux. Les habitans des villes & des campagnes des environs qui s'étoient rendus là en foule pour être témoins oculaires de cette expédition, virent paſſer l'animal étendu ne donnant plus aucun ſigne de fureur, & tournant tranquillement les yeux de côté & d'autre. Sethos ne voulant point rentrer dans la ville, pour ſe ſouſtraire à des remerciemens de ceremonie, licentia en cet endroit-là même les troupes dont il s'étoit ſervi. Il les loüa de l'exactitude avec laquelle elles obéiſſoient aux moindres ſignes de leurs Commandans, en quoi elles étoient très-exercées. Le monſtre toujours traîné à reculons, afin qu'il

fût moins frappé des objets qui ſe préſenteroient ſur ſon paſſage, fut conduit juſqu'au lac Mœris, où Sethos le fit embarquer pour faciliter ſon tranſport. Il le ſuivit avec tout ſon monde juſqu'à Memphis : mais il ne voulut point qu'on lui donnât à manger dans toute la route, ſçachant que les Serpens ſubſiſtent ſans nourriture un bien plus long eſpace de temps.

Diodore (1) raconte la chaſſe & la priſe d'un Serpent auſſi prodigieux que celui-ci. Nos voyageurs mêmes prétendent en avoir vu qui paſſent cent pieds de long; mais perſonne n'a revoqué en doute le recit de Diodore au ſujet de celui dont il parle à l'endroit cité. Il fut amené de l'Ethiopie à Alexandrie ſous le Regne de Ptolemée Philadelphe. La generoſité de ce Prince dont on gagnoit les bonnes graces par les ſingularités de tout genre qu'on lui offroit, inſpira à des hommes hardis l'envie de lui faire un préſent de cette eſpece. Ils perdirent quelques-uns des leurs

(1) *Lib.* 3.

dans les premieres attaques ; mais enfin ils vinrent à bout du monſtre auquel ils s'étoient attachés par des expédiens très-peu différens de ceux que je viens de rapporter d'après mes Auteurs, ſous le nom de Sethos. Diodore ajoûte qu'à force de le faire jeûner on le rendit auſſi doux que les animaux domeſtiques.

Quoiqu'Oſoroth ne fût pas ſi ſenſible que Ptolemée l'a été depuis aux merveilles de la Nature, non plus qu'à l'induſtrie des hommes, il ne laiſſa pas de recevoir ſon fils & les jeunes Seigneurs ſes Compagnons avec de grandes louanges. La Reine de ſon côté conçut un chagrin ſecret de ce premier exploit de Sethos ; & Amedès, pour vaincre le mal par le bien, ſe hâta dès lors de rendre ce jeune Prince encore plus digne de ſa jalouſie. Il ſe croyoit deſormais aſſez ſûr de la prudence & du courage de ſon Diſciple pour exécuter le projet qu'il avoit formé à ſon avantage. Mais il falloit le faire abſenter de la Cour trois ou quatre mois : & il ne croyoit pas difficile d'en avoir la permiſſion. La Reine laiſſoit rarement à Sethos

la liberté de voir le Roi, qui conformément à son caractere demandoit peu de ses nouvelles : Et ce n'étoit pas du côté du jeune Prince que se tournoit une Cour frivole & corrompue.

Dans les huit années qui s'étoient écoulées depuis la mort de Nephté, Daluca avoit mis au monde deux fils confondus avec leur aîné dans les annales vulgaires sous le nom des trois Anonymes qu'on trouve à la suite d'Osoroth. Mais les annales anecdotes dont je me sers, donnent au premier le nom de Beon, & au second celui de Pemphos. Dès qu'ils furent en âge d'être amenés devant un pere qui ne cherchoit que son amusement, leur mere les faisoit tenir presque toujours en sa présence pour l'accoûtumer s'il se pouvoit à ne reconnoître qu'eux pour ses fils. Elle affectoit même de donner au premier toutes les prérogatives de l'aînesse ; quoiqu'ils ne l'eussent ni l'un ni l'autre. La résidence de Sethos dans le Palais commença dèslors à lui peser. Elle l'avoit souffert patiemment jusques-là pour ne pas laisser le Roi tout

à fait sans enfans ; mais voulant attirer desormais toute la faveur sur les siens, elle songea à écarter un aîné dont les droits, & ce qu'on pouvoit déja appeller le mérite, lui causoit un cruel ombrage. Amedès profitant, pour l'interêt de Sethos, de cette disposition de la Reine qu'il connoissoit parfaitement, s'adressa à elle-même pour obtenir l'agrément du Roi, sur la pensée qu'il avoit de faire voir au Prince quelques-uns des principaux temples de l'Egypte. Il ajouta aussitôt, pour écarter tout soupçon de son esprit, que dans le cours de ce voyage, qui seroit de trois ou quatre mois, le Prince ne logeroit que chez les Prêtres. Daluca à qui ce projet parut très-borné, lui donna un plein consentement de sa part & s'engagea de lui faire avoir incessamment celui du Roi. Elle quitta Amedès très-contente de lui, dans la croyance qu'elle eut qu'il inspiroit au jeune Prince une dévotion qui le détourneroit de toute vûe d'ambition & de politique. Elle lui envoya en effet quelques momens après la signature du Roi, & elle fit ajoûter par celui qui la portoit,

toit qu'elle ne croyoit pas que pour une abſence ſi courte il fût néceſſaire que le Prince prît congé du Roi, ni qu'on publiât ſon départ. C'étoit-là préciſement le ſouhait d'Amedès, qui, en parlant à Sethos de l'intérieur de la Pyramide qu'il avoit eu envie de viſiter, & de la diſpoſition où il étoit maintenant de l'y conduire, ne lui découvrit pas encore tout ſon deſſein. Mais il avoit eu ſoin d'en avertir le Grand-Prêtre de Memphis le même encore qui avoit conduit la feuë Reine au labyrinte.

SETHOS & Amedès ſortirent donc du Palais à pied, après avoir dit au premier Officier de l'appartement du jeune Prince qu'ils ne reviendroient peut-être de quelque tems, & que la Reine étoit inſtruite de leur voyage. S'étant pourvus d'une lampe & de ce qui étoit néceſſaire pour l'allumer & la rallumer en cas de beſoin, ils arriverent à la Pyramide lorſqu'il étoit déja nuit. Amedès avoit pris ainſi ſes meſures, parce qu'il vouloit entrer ſeul avec Sethos dans ce ténebreux ſéjour. Ils monterent enſemble juſ-

qu'à la seiziéme assise du côté du Nord où étoit une fenêtre quarrée toujours ouverte. Mais cette entrée qui n'avoit qu'environ trois pieds en en tous sens, commençoit une allée de même mesure, où par conséquent on ne pouvoit avancer qu'en se glissant sur le ventre. Sethos alloit le premier, Amedès n'avoit garde de lui ôter cet honneur, non plus que la peine de porter la lampe ; & de plus il ne l'avertissoit jamais ni de la longueur de chaque allée, ni de ce qu'il devoit trouver au bout. Elles renfermoient toutes leurs difficultés particulieres; & pour n'en pas faire le detail, je mettrai tout d'un coup Sethos à l'endroit où guidé par Amedès il apperçut un puits très-large enduit par tout d'un asphalte très-noir & uni comme une glace. La seule ouverture de ce puits à la lueur d'une lampe étoit un objet effrayant. On ne voyoit point de bornes à sa profondeur; & il ne paroissoit ni roue, ni poulie, ni corde dont on se pût servir pour y descendre ou pour le sonder. C'étoit aussi là le terme où s'arrêtoient tous ceux qui n'apperce-

voient pas le secret ; ou qui l'ayant apperçu n'avoient pas la hardiesse de s'en servir. Amedès accoudé sur les bords du puits & tenant alors la lampe, attendoit en silence jusqu'où iroit à cet égard la curiosité de Sethos. Quand l'impatience du jeune Prince l'eut bien assûré de son courage, Amedès se releva, mit sur sa tête la lampe dont le dessous étoit creusé exprès en forme de casque ; & en cet état se mettant à cheval sur le bord du puits du côté où il s'étoit toujours tenu, il posa d'abord un pied sur un échelon de fer de la longueur de six doigts que l'ombre avoit caché à Sethos, d'autant plus qu'il avoit très-peu de saillie. Ensuite Amedès passant tout son corps au-dedans de l'ouverture du puits, posa l'autre pied sur un autre échelon semblable, à un pied plus bas, & sans rien dire continua de descendre. Sethos ne manqua pas de le suivre. Quand on avoit fait les soixante échelons qui finissoient là, quoiqu'ils n'arrivassent pas à beaucoup près au fond du puits, on trouvoit à côté de soi une fenêtre qui étoit l'entrée d'un chemin assez

commode, creuſé dans la roche vive, qui deſcendoit en tournoyant la longueur de cent vingt-quatre pieds.

Juſqu'ici le dedans de la Pyramide eſt encore tel que je viens de le décrire en abregé; à cela près que le fond du puits s'eſt rempli de décombres, à une aſſez grande hauteur. Mais alors le chemin tournoyant conduiſoit à une porte grillée à deux battans d'airain qui s'ouvroient au moindre effort que l'on faiſoit pour les pouſſer, & ſans faire le moindre bruit. Mais en retombant d'eux-mêmes pour ſe rejoindre, ils rendoient par un artifice dont le principe étoit dans les gons, un ſon très-fort qui ſembloit ſe porter ſucceſſivement & ſe perdre au loin dans le fond d'un vaſte édifice. On ſe trouvoit alors au fond du puits qui avoit en tout cent cinquante pieds de profondeur. Vis-à-vis de cette porte qui étoit du côté du Nord, il y en avoit une autre du côté du Midy. Celle-ci étoit fermée d'une grille de fer dormante dont chaque barreau étoit de la groſſeur du bras. A travers ces barreaux, Sethos apperçut une allée à perte de vuë bor-

dée à gauche & du côté de l'Orient d'une longue ſuite d'arcades, d'où ſortoient de grandes lueurs de lampe & de torches. Mais de plus il entendoit dans la profondeur de ces arcades des voix d'hommes & de femmes qui formoient une muſique très-harmonieuſe. Amedès apprit à Sethos que l'allée qu'il voyoit à travers la grille, étoit l'enfilade du deſſous des autres Pyramides qui étoient des vrais tombeaux; & que les Arcades conduiſoient à un Temple ſoûterrain, où les Prêtres & les Prêtreſſes, dont il entendoit les voix, faiſoient toutes les nuits différentes ſortes de ſacrifices & de ceremonies qu'il ne pouvoit pas lui reveler, parce qu'il n'étoit pas initié. On ſe doutera ſans peine qu'un jeune homme naturellement plein d'ardeur & dont la curioſité étoit allumée par tant de circonſtances, ſe ſentit tranſporté d'un violent deſir de l'Initiation, & pria inſtamment Amedès de la lui procurer. Mon fils, lui dit Amedès, le courage qui vous a conduit juſqu'ici, & qui va vous conduire encore plus loin ſi vous voulez, eſt déja une

démarche qui vous disposé à cette prérogative. Je compte que votre adolescence finit en ce moment; & que par le desir que vous venez de marquer pour l'Initiation, vous commencez aujourd'hui à être un homme parfait. L'Initiation à laquelle il nous est défendu d'inviter directement qui que ce soit, est cette entreprise dont je vous ai parlé en termes couverts, & pour laquelle j'ai voulu avoir des preuves particulieres de votre prudence & de votre courage. Mon pere, dit Sethos, il m'en vint alors une legere idée; mais je n'osai jamais l'exprimer, dans la crainte que vous ne rejettassiez trop loin une proposition qui me paroissoit temeraire à mon âge, & que ce lieu m'a donné aujourd'hui la hardiesse de vous faire. Vous avez raison mon fils, dit Amedès, de regarder aujourd'hui même cette prétention comme très-hardie. Les préparations qu'on exigera de vous sont pénibles & périlleuses du côté du corps; & cependant sont encore peu de chose en comparaison de celles qu'on exigera du côté de l'ame. Je vous avertis que les Prê-

tres, qui ne répondent à perſonne ni de leur choix ni de leur refus, uſent d'une extrême ſeverité, ſurtout à l'égard de ceux qui étant deſtinés à monter ſur le Trône veulent encore participer aux ſecrets du Sacerdoce. Ils vous éprouveront ſur la Morale la plus ſublime, par des queſtions que vous ne ſçauriez prévoir en particulier, & auſquelles vous ne répondrez qu'en rempliſſant votre ame des principes féconds & lumineux, d'où doivent couler d'elles-mêmes toutes vos réponſes. Ah! mon pere, dit Sethos, quel temps j'ai perdu juſques à preſent, & quels tréſors j'ai laiſſé diſſiper dans les leçons que vous m'avez déja données! Je n'ai regardé encore mon attention à vos préceptes que comme un devoir; & je devois la regarder comme l'unique voye qui pouvoit me conduire aux veritables richeſſes. Mon fils, lui dit Amedès, il n'y a rien encore de perdu. Votre premiere jeuneſſe a dû paſſer comme elle a fait, pour vous faire connoître la condition humaine; & il ne faut point attendre du Ciel des dons prématurés. Vous rappellerez

vous-même dans l'occaſion un grand nombre de ces maximes que vous croyez avoir oubliées : Et d'ailleurs les Prêtres vous inſtruiront eux-mêmes pendant trois mois avant que de vous interroger. Mais il eſt temps de nous repoſer quelque parti que nous prenions, ſoit celui de retourner ſur nos pas, ou celui d'aller plus loin. Ils s'aſſirent donc ſur un banc de pierre qui regnoit autour du puits. Ce fut alors que Sethos frappé de la grandeur de ces ouvrages ſoûterrains, inconnus à la plûpart des Egyptiens mêmes, ſe livra à ſon étonnement ; & il exaltoit la magnificence des Rois ſes Ayeux qui avoient achevé des entrepriſes ſi extraordinaires. Amedès lui dit que ces ouvrages pris en eux-mêmes étoient certainement dignes de la plus haute admiration. Mais, ajoûta-t-il, ne penſez-vous point aux peines qu'ont eſſuyées ceux qui les ont executés de leurs propres mains ? Je m'apperçois, dit Sethos, que j'ai porté un faux jugement en loüant ces entrepriſes, & que je commence par une erreur ce nouvel ordre de ſentimens que je

voulois me faire. N'en doutez pas mon fils, lui dit Amedès, vous voïez ici le ſang & la ſubſtance d'une infinité de malheureux dont on a employé les biens ou les perſonnes à ces travaux inſupportables. Il y eſt même péri des milliers d'hommes par des chûtes ſubites de terre. C'eſt en vain que Seſoſtris, ce Héros à qui l'Egypte eſt redevable d'ailleurs d'une grande partie de ſa gloire, a fait graver ſur les monumens ſuperbes qu'il a fait élever à Thebes, qu'il n'y a fait travailler que des Eſclaves étrangers; cela ſeul ne le juſtifieroit pas. Car bien que la condition des Eſclaves ſoit de ſervir, on doit toujours ſe ſouvenir qu'ils ſont hommes, & ne les expoſer qu'en des occaſions rares & preſſantes, ou à des fatigues outreés, ou à des périls évidens. Mais à l'égard des captifs faits à la guerre, c'eſt une barbarie qui regne encore dans toutes les Nations que de reduire aux fonctions de l'eſclavage des perſonnes de condition libre & ſouvent de très-haute naiſſance; parce qu'on les a faits priſonniers ou dans des batailles ou à

des prises de villes : De sorte que nous ne sommes pas sûrs, vous & moi, au premier combat où nous nous trouverons contre des ennemis étrangers, de n'être pas assujettis aux services, & même aux traitemens les plus indignes. Ne manquez pas de donner au monde un exemple contraire à celui-là, dès la premiere victoire que vous aurez occasion de remporter sur des Nations du moins qui seront capables de société & d'alliance. On verra dans la suite que ce conseil ne demeura pas inutile. Mais, continua Amedès : par rapport aux travaux énormes que vous voyez ici, je vous dirai que Cheobus huitiéme Roi de Memphis, auteur de la grande Pyramide dont tout ceci est une dépendance, fut exclus à son jugement de sepulture du propre tombeau qu'il avoit fait faire ; & fut puni de la vanité de son entreprise tyrannique par la honte de son intention frustrée. Les autres Pyramides ne sont ni si grandes, ni travaillées en-dedans comme celle de Cheobus ; mais de plus leur soûterrain que l'on entrevoit par la grille de fer, est l'ou-

vrage de Cheobus même. Ses Successeurs, qu'on n'a pas désapprouvés comme lui, se sont prévalus de sa folie pour placer leurs tombeaux dans un lieu déja destiné à cet usage. Car enfin, quoiqu'il faille condamner toutes les entreprises des Rois qui vont à la vexation de leurs sujets, il leur est permis d'employer le superflu de leurs richesses à donner des preuves de leur magnificence. Ils sont même très-louables de faire valoir l'industrie des uns & d'occuper l'oisiveté des autres. Ainsi au lieu que les dépenses vaines d'un Roi jettent la mendicité dans son Royaume, les dépenses sages l'en préservent. Mais entre ces dernieres, les plus sages de toutes sans comparaison sont celles qui ont pour but l'utilité generale de l'Etat. Les Rois d'Egypte se sont rendus immortels par les travaux qu'ils ont faits à l'occasion du Nil; & l'on diroit qu'ils ont regardé toute l'Egypte comme une seule Maison de plaisance, qu'ils devoient mettre en valeur, embellir & entretenir. Cependant pour terminer cette matiere, l'usage que vous voyez qu'on fait d'une partie de ces

ſoûterrains pour le culte des Dieux m'engage à vous demander ſi vous n'approuvez pas ces dépenſes, quelque exceſſives ou quelque périlleuſes qu'elles ſoient, lorſqu'elles ont un objet ſi noble & ſi ſaint? Mais avant que de me répondre, repréſentez-vous que ce ſont les Prêtres eux-mêmes qui veulent vous éprouver par cette queſtion. Sethos ayant penſé plus attentivement qu'il n'auroit fait à ce qu'il alloit dire, parla ainſi. Je ne crois pas qu'il ſoit permis de tourmenter les hommes ſous prétexte d'honorer les Dieux; & je me perſuade que c'eſt mal connoître les Auteurs & les Bienfaicteurs du genre humain que de leur offrir de telles victimes. Les ſacrifices où l'on immoloit des hommes ont été abolis par la religion même mieux entenduë; & il me ſemble que nos derniers Rois ont abandonné ces entrepriſes hazardeuſes & en même-temps trop laborieuſes des édifices ſoûterrains, qui ſont toutes fort anciennes. Mais je penſe en même-temps qu'on ne ſçauroit mieux reparer la faute de nos peres qu'en employant au culte

des Dieux, les monumens mêmes de leur tyrannie, comme je vois que l'on fait aujourd'hui. Mon fils, dit Amedès, des réponſes comme celles-là facilîteront extrêmement votre Initiation.

Cette converſation avoit été entenduë ſans que Sethos le ſçut; parce que les Prêtres avertis par le ſon que rendoit la porte à deux battans, venoient inceſſamment reconnoître à travers des ouvertures pratiquées dans les murs, ceux qui arrivoient au fond du puits, afin de préparer toutes choſes pour les recevoir s'ils alloient plus loin. Quand Sethos & Amedès ſe furent repoſés & entretenus l'un l'autre pendant une heure, Amedès ſe leva le premier & dit à Sethos: Mon fils, voilà du côté du Nord la porte par où nous ſommes entrés, & par où nous pouvons remonter en-haut; ou bien voilà du côté de l'Orient une autre porte qui vous conduira dans un chemin parallele aux enfoncemens des Arcades qui ſont encore fermées pour vous. Ce chemin étoit de ſix pieds de large, très-uni, tiré en droite ligne, & voûté

en plein cintre ſur une impoſte qui regnoit de part & d'autre à ſix pieds de terre. Sethos ſe mettant en devoir d'y entrer, ne pût s'empêcher de porter ſa vûë ſur une inſcription en lettres noires tracées ſur un marbre très-blanc, qui étoit poſé en forme de fronton ſur les impoſtes de l'Arcade, qui ſervoit d'entrée à ce chemin : il y lut ces mots. QUICONQUE SERA CETTE ROUTE SEUL, ET SANS REGARDER DERRIERE LUI SERA PURIFIE' PAR LE FEU, PAR L'EAU, ET PAR L'AIR; ET S'IL PEUT VAINCRE LA FRAYEUR DE LA MORT, IL SORTIRA DU SEIN DE LA TERRE, IL REVERRA LA LUMIERE, ET IL AURA DROIT DE PRÉPARER SON AME A LA REVELATION DES MYSTERES DE LA GRANDE DÉESSE ISIS.

La ſeule lecture de cette inſcription renvoyoit preſque tous ceux qui avoient eu la hardieſſe de deſcendre au fond du puits. Quelques-uns, en très-petit nombre, l'avoient fait d'eux-mêmes pouſſés par la curioſité la plus hazardeuſe. Mais dès qu'un homme alloit demander l'Initiation, les Prêtres qui ſembloient l'accorder avec

une extrême facilité, se contentoient de lui faire écrire son nom & sa demande, & lui donnoient aussi-tôt un Initié pour lui indiquer ses épreuves. Ce conducteur le guidoit dans la Pyramide, l'amenoit jusqu'au puits, lui en montroit les échellons, & descendoit même le premier, comme avoit fait Amedès à l'égard de Sethos. Mais les Prêtres étoient bien sûrs que les conditions marquées par l'inscription ne seroient acceptées que par des hommes d'une intrepidité rare. Et comme le courage seul ne fait pas tout le mérite qu'ils demandoient dans leurs Initiés, ils ne s'engageoient encore par ces épreuves terribles qu'à admettre les aspirans à un examen très-severe sur toutes les autres vertus. Les uns croyoient qu'on descendoit vivant aux Enfers, & qu'il en falloit revenir par des travaux effroyables: d'autres s'imaginoient que tous les Initiés avoient subi une mort réelle; & quoiqu'on les en vît ressuscités, on en craignoit les douleurs. On sçavoit même que quelques hommes qui avoient passé pour très-hardis n'en étoient jamais reve-

nus. Les Initiés obligés à un ſecret profond laiſſoient la liberté de ces différentes interprêtations à ceux qui avoient entendu parler de l'inſcription, ou qui s'étoient contentés de la lire. Cependant auſſi comme les Initiés étoient dans une conſidération extraordinaire parmi les Peuples, à cauſe des grandes vertus dont ils avoient fait preuve, & ſurtout de la juſtice incorruptible dont ils faiſoient profeſſion: qu'ils étoient reſpectés des Rois mêmes qui les regardoient non ſeulement comme des hommes intrepides dans les combats, mais encore comme les Miniſtres les plus éclairés qu'ils puſſent avoir; & ſouvent comme leurs mediateurs entre eux & les Prêtres dont le credit étoit quelquefois à craindre: Enfin comme rien n'étoit plus agréable pour un Particulier que d'avoir preſque tous les droits du Sacerdoce ſans en avoir les aſſujettiſſemens & les fatigues, il y avoit toujours quelques hommes qui s'expoſoient à tout pour acquerir l'Initiation.

Sethos étoit trop jeune pour ſe con-

duire par des vûes éloignées ; la grandeur de ſa naiſſance laiſſoit peu de place en ſon ame pour le deſir de s'élever, ſi commun aux autres hommes ; Amedès penſoit plus que lui à l'avantage ineſtimable pour un Roi d'Egypte d'être initié. Ainſi ce jeune Prince n'étant véritablement animé que par ſa curioſité & par ſon ardeur préſente, & diſant que puiſque d'autres en étoient ſortis, il en ſortiroit, ſaiſit la lampe entre les mains d'Amedès qui la lui ceda, en l'avertiſſant pour la derniere fois de joindre la ſageſſe au courage. Cependant Amedès le ſuivoit de loin ſans qu'il le ſçut. C'étoit la regle établie ; parce que ſi le cœur venoit à manquer à l'Aſpirant avant qu'il fût arrivé à la premiere épreuve, ſon conducteur qui ſe trouvoit fort près de lui le ramenoit, lui faiſoit remonter le puits, & le reconduiſoit à la fenêtre de la Pyramide par laquelle il étoit entré. Là il lui conſeilloit de taire pour ſon honneur une entrepriſe à laquelle il avoit ſuccombé, & l'avertiſſoit de ne ſe préſenter jamais à l'Initiation, ni à Memphis ni à aucun autre des douze Tem-

ples de l'Egypte où on la donnoit. Mais le premier étonnement où ceux qui perſeveroient dans leur deſſein avoient lieu de tomber, étoit la longeur de leur route, car ils faiſoient plus d'une lieue dans ce ſoûterrain ſans rien apperçevoir de nouveau. Ils rencontroient enfin dans le mur à droite, ou du côté du midy, une petite porte toute de fer, qui étoit fermée : & deux pas plus loin, trois hommes armés d'un caſque qui étoit chargé d'une tête d'Anubis. C'eſt ce qui donna lieu à Orphée de faire de ces trois hommes les trois têtes du chien Cerbere, qui permettoit l'entrée de l'Enfer ſans en permettre la ſortie. En effet l'un de ces trois hommes diſoit à l'Aſpirant : Nous ne ſommes pas ici pour vous arrêter dans votre route. Continuez-là, ſi les Dieux vous en ont donné le courage. Mais ſi vous êtes aſſez malheureux pour revenir ſur vos pas, nous vous arrêterons dans votre retour. Vous pouvez encore vous en retourner; Mais après ce moment vous ne ſortirez jamais de ces lieux, ſi vous n'en ſortez inceſſamment par le paſ-

ſage que vous vous ferez devant vous, ſans tourner la tête, & ſans reculer. Si l'Aſpirant n'étoit point ébranlé par ce dernier avis, les trois hommes le laiſſoient paſſer & le ſuivoient de loin; mais ſon premier conducteur l'abandonnant, entroit dans la petite porte. Un moment après l'Aſpirant appercevoit à l'extrêmité de ſon chemin une lueur de flâme très-blanche & très-vive qui venoit de s'allumer. Sethos doubla le pas pour s'en approcher. Le chemin qui finiſſoit-là, aboutiſſoit à une chambre voûtée qui avoit plus de cent pieds de long & de large. A droite & à gauche en y entrant, étoient deux buchers, ou pour mieux dire c'étoient des bois plantés debout fort près les uns des autres, autour deſquels étoient entortillées, en forme de pampres de vigne, des branches de beaume Arabique, d'épine d'Egypte, & de tamarinde, trois ſortes de bois très-ſouples, très-odoriferans & très-inflammables. La fumée s'échappoit par de longs tuyaux placés exprès pour cet effet. Mais cette flâme qui s'éleyoit aiſément juſqu'à la voûte & qui

se recourboit par ondes, donnoit à l'espace qu'elle occupoit toute la ressemblance d'une fournaise ardente. Bien davantage, Sethos trouva à terre, entre les deux buchers, une grille de fer rougi au feu, de huit pieds de large, & de trente pieds de long. Cette grille étoit formée de lozanges qui ne laissoient gueres entr'elles que la place du pied. Il comprit qu'il ne pouvoit aller plus avant que par cette route, & il la fit avec autant de vîtesse que d'attention. La plûpart des épreuves du feu, dont nous parlent les histoires, ne sont pas autres que celles-là. Mais les Historiens qui ne sçavent pas le fond de la chose, ou qui veulent outrer le merveilleux, disent qu'un tel a passé à travers les flâmes, au lieu de dire qu'il a passé entre deux haïes de flâmes, & qu'il a marché sur des fers ardens, au lieu de dire qu'il a marché entre des fers ardens.

Sethos sorti avec joye de cette épreuve, trouva quelques pas plus loin un canal de plus de cinquante pieds de large, qui entroit d'un côté dans cette chambre souterraine, à

travers des barreaux de fer, & qui en ſortoit de même de l'autre. Ce canal tiré du Nil faiſoit du côté de ſon entrée, & avant que de paſſer par les barreaux, un grand bruit de chûte d'eau, que Sethos avoit confondu avec le bruit des flâmes dont il venoit d'échapper. La lumiere qu'elles rendoient encore, quoiqu'elles baiſſaſſent ſenſiblement, lui faiſoit appercevoir au-de-là du canal une arcade au-dedans de laquelle il y avoit des marches, dont les plus plus hautes ſe perdoient dans les ténebres. Sethos jugea que c'étoit-là la porte par laquelle il devoit revenir au jour, d'autant plus que la route en étoit marquée dans le canal par deux baluſtres de fer qui ſortoient du fond de l'eau à droite & à gauche. Dans l'appréhenſion que la lumiere des flâmes ne lui manquât avant qu'il fût à l'autre bord, il ſe ſervit d'un tiſon du bucher déja détruit en quelques endroits pour rallumer ſa lampe que la rarefaction de l'air avoit éteinte au milieu des flâmes. Il ſe dépouilla de ſes habits qu'il mit ſur ſa tête après les avoir liés avec ſa cein-

ture, dont les bouts paſſés par-deſſous ſes bras venoient s'attacher devant ſa poitrine : & en cet état il deſcendit dans le canal qu'il traverſa à la nage en tenant toujours d'une main ſa lampe allumée. Il reprit ſes habits très-promptement, & montant les marches de l'arcade qu'il avoit devant lui, il arriva ſur un pallier de ſix pieds de long & de trois pieds de large. Le Sol étoit un pont levis qui tenoit par de fortes pantures à des gons ſcellés dans la plus haute marche de l'arcade, de ſorte que le pont levis ſembloit être baiſſé pour le recevoir. Les murs qu'il avoit à ſes côtés étoient d'airain & ſervoient d'appuy aux moyeux de deux grandes roues de même matiere, l'une à droite & l'autre à gauche. Leurs moitiés inferieures s'abbaiſſoient derriere les murs, & les ſuperieures qu'on pouvoit voir, étoient chargées d'une groſſe chaîne de fer. Le deſſus ou le toit du pallier préſentoit à l'élevation de quinze pieds trois concavités ténebreuſes, telles que les préſenteroit l'interieur de trois grandes ſtatues creuſes vûes par deſſous. Il avoit devant lui une porte recouverte

toute entiere de l'yvoire le plus blanc, garnie dans le milieu de deux liſieres d'or qui marquoient que la porte, qui n'avoit aucune armure en dehors s'ouvroit en dedans à deux battans. Sethos, ayant mis ſa lampe ſur le plancher, tenta deux ou trois fois inutilement de pouſſer cette porte qui avoit réſiſté à des hommes bien plus forts que lui. Mais au linteau de la porte élevée ſur le ſeüil d'environ ſept pieds, & auquel les extrêmités du pont levis ſembloient être ſuſpendues par deux fortes chaînes, étoient auſſi attachés deux gros anneaux d'acier poli qui brilloient à la lueur de la lampe comme le plus fin diamant. L'Aſpirant ne pouvoit pas manquer d'y porter les mains, pour eſſayer ſi par ce moyen il pourroit ouvrir la porte, & là commençoit ſa derniere épreuve, la plus difficile à ſoûtenir pour l'imagination étonnée. Car le premier mouvement qu'il donnoit à ces anneaux, faiſoit lever la détente des deux roues, qui emportées par un poids énorme pendu à leurs chaînes produiſoient pluſieurs effets très-effrayans. Le pont levis commençoit à s'élever par l'ex-

trêmité la plus proche de la porte; de ſorte que l'Aſpirant n'avoit que deux partis à prendre, ou celui de regagner les marches & de reculer, contre la loi preſcrite, ou celui de s'attacher aux anneaux. Mais le linteau même de la porte s'élevoit auſſi avec l'Aſpirant ſuſpendu. La lampe qui gliſſoit ſur le pont levis ſe renverſant bien-tôt, le laiſſoit ſans lumiere au milieu du bruit épouvantable que faiſoient les deux rouës, & qui étoit tel que le plus hardi ne pouvoit s'empêcher de croire que cent machines de fer ou d'airain ſe briſoient ſur lui. Ce mouvement qui duroit près d'une minute élevoit l'Aſpirant juſqu'à la hauteur d'un quart de cercle. Mais de peur que le linteau que les grandes rouës abandonnoient alors, ne retombât trop vîte, entraîné par ſon poids & par celui de l'Aſpirant, ce linteau ſe trouvoit attaché par des cordes qui paſſoient par-deſſus pluſieurs poulies, à une troiſiéme rouë compoſée de volans de tôle qui rallentiſſoient cette chûte, & qui empêchoient que l'Aſpirant ne ſe bleſſât. Mais en même-temps cette

rouë

rouë, qui étoit placée vis-à-vis de lui dans un grand vuide au-deſſus de la porte d'yvoire, lui faiſoit ſentir par ſon mouvement une violente agitation d'air. Dès que l'Aſpirant étoit deſcendu ainſi au point où la machine l'avoit pris, les deux battans de la porte d'yvoire s'ouvroient par une derniere détente, & laiſſoient voir un lieu éclairé d'un très-grand jour, ou s'il étoit nuit, par des lampes qui en égaloient la clarté.

Sethos qui arrivoit là au lever du Soleil, appercevant le bœuf Apis, à travers les barreaux de ſon étable qui répondoit au fond du Sanctuaire du Temple des trois Divinités à Memphis, reconnut avec une grande ſurpriſe qu'il ſortoit de deſſous le pied d'eſtal creux de la triple ſtatuë, d'Oſiris, d'Iris, & d'Horus, devant laquelle on avoit fait tant de prieres pour le rétabliſſement de la ſanté de la feuë Reine. Il fut reçu par les Prêtres qui formoient deux haïes dans le derriere du Sanctuaire. Le Grand-Prêtre l'embraſſant d'abord, le loüa de ſon courage & le félicita de l'heureux ſuccès de ſes épreuves. Il

lui préſenta enſuite une coupe pleine de l'eau du canal qu'il venoit de paſſer. Pendant qu'il la but, le Grand-Prêtre lui dit : Que cette eau ſoit un breuvage de Lethé ou d'oubli à l'égard de toutes les maximes fauſſes que vous avez ouïes de la bouche des hommes profanes (1). Après quoi le faiſant tourner du côté de la triple ſtatuë, il lui ordonna de ſe proſterner, & il prononça ſur lui ces paroles : Iſis, ô grande Déeſſe des Egyptiens, donnez votre eſprit au nouveau ſerviteur qui a ſurmonté tant de périls & de travaux pour ſe préſenter à vous. Rendez-le victorieux même dans les épreuves de ſon ame en le rendant docile à vos loix; afin qu'il mérite d'être admis à vos myſteres. Tous les Prêtres ayant repeté les premieres paroles de cette priere : Iſis, ô grande Déeſſe des Egyptiens, on fit relever Sethos : & le Grand-Prêtre lui préſenta une liqueur compoſée, que les Grecs ont nommée Cyceon, en lui diſant : Que ceci

(1) Voyez les mœurs des Sauvages du Pere Lafiteau, *t.* 1, *p.* 313. 314. où il rappelle ces pratiques des Anciens.

ſoit un breuvage de Mnemoſyne ou de mémoire pour les leçons que vous recevrez de la ſageſſe (1). Les ceremonies n'allerent pas plus loin ce jour-là. Le Grand-Prêtre rendit Sethos à Amedès qui ſe trouva derriere lui, & qui le mena dans un appartement deſtiné pour lui dans la maiſon des Prêtres, & dans lequel il trouva tout ce qui lui étoit néceſſaire, comme ne devant plus ſortir des lieux ſaints qu'il ne fût Initié.

Quelque joye qu'eut Sethos d'avoir bien jugé de tout ce qu'il avoit eu à faire dans des épreuves où il falloit apporter autant de préſence que de fermeté d'eſprit, ſa joye approchoit à peine de celle d'Amedès qui étant chargé d'un dépôt ſi précieux, avoit eu la force de riſquer la vie même de ce jeune Prince pour lui procurer l'Initiation. Comme il craignoit que Sethos ne fût bientôt obligé de quitter Memphis par la jalouſie de la Reine ; & qu'ainſi l'occaſion ou le temps de le faire initier ne revînt jamais, il l'avoit fait préſenter

(1) *Arnobe l.* 5.

à ſes épreuves dès le premier âge où il l'avoit cru en état de les ſoûtenir. Sans des raiſons ſi preſſantes, Amedès n'auroit pas ſans doute expoſé un homme de ſeize ans à des dangers ou à des incertitudes qui avoient embarraſſé des hommes très-hardis & même très-ſages; pour ne point parler des témeraires qui avoient manqué de cœur ou de tête dans leurs entrepriſes. Dès que l'Aſpirant ayant paſſé la petite porte fermée avoit ſeulement vû la flâme; s'il revenoit ſur ſes pas, les trois hommes qui étoient des Officiers du ſecond ordre, le ſaiſiſſoient & le faiſoient entrer par cette porte dans les temples ſoûterrains d'où il ne ſortoit jamais, parce qu'on ne vouloit point qu'il pût divulguer la nature des épreuves. Il en étoit de même de l'eau du canal, s'il y arrivoit après avoir traverſé les flâmes, & qu'il n'oſât pas le paſſer à la nage ou du moins en ſe tenant à l'une des deux baluſtrades qui ſortoient de l'eau. Ces Officiers ne manquoient pas de ſecourir de tout leur pouvoir ceux qui couroient riſque de ſe brûler ou de ſe noyer;

mais c'étoit pour les enfermer auſſi. Leur priſon n'étoit pas auſtere d'ailleurs. On les faiſoit, s'ils le vouloient, Officiers du ſecond ordre dans ces Temples ſoûterrains; & ils pouvoient ſe marier aux filles de ces Officiers. Mais on les obligeoit avant toutes choſes de faire ſçavoir leur état à leur famille par cette formule qu'ils écrivoient & ſignoient de leur main. Pour avoir tenté une entrepriſe témeraire: les Dieux juſtes & miſericordieux me retiennent pour jamais dans une priſon favorable; craignez & aimez les Dieux. Cette formule les faiſoit regarder comme morts, & délivroit leur famille de tout engagement à leur égard. Ils étoient ſûrs en effet de ne parler de leur vie à aucun profane. Les autres Officiers du ſecond ordre, enfans même de ceux-là, avoient la liberté, non de changer d'état, ce qui n'étoit permis à aucun Egyptien; mais de ſervir à leur tour dans les Temples ſuperieurs, & même de parler à tout le monde comme les Prêtres; parce qu'on les contraignoit au ſecret par un ſerment qu'on ne daignoit pas tirer

de ceux qui ayant ſuccombé à leurs épreuves, s'étoient, diſoit-on, manqué de parole à eux-mêmes.

A l'égard de la derniere de ces épreuves, elle étoit veritablement la préſence de la mort, par le bruit des rouës dans les tenebres : Mais ce bruit ſervoit auſſi à avertir les Prêtres qui attendoient l'Aſpirant dans le Sanctuaire, d'abaiſſer ſur le champ tous les voiles ſur les ouvertures qui en permettoient la vûë au peuple. De ſorte que le peuple, s'il y en avoit dans le Temple, ne ſçachant rien de ce ſecret, s'imaginoit que c'étoit un tonnerre qui annonçoit aux Prêtres la préſence prochaine d'un Dieu qui leur venoit dévoiler quelque myſtere. Ce fut cette épreuve que manqua Orphée, qui ſe trouvoit alors en Egypte ; & à qui les Prêtres avoient néanmoins accordé l'Initiation, quelques mois auparavant, par une grace qu'il leur parut mériter d'ailleurs.

Ce fameux Grec, qui avoit reçu des Dieux le don des Vers & de la lyre en un ſi haut degré, qu'il paſſoit dans ces temps encore fabuleux

pour fils d'Apollon & de Calliope, étoit né en Thrace. Mais comme c'eſt un Païs aſſez ſauvage, & dont les habitans féroces aiment mieux la guerre que les beaux Arts, il étoit venu s'établir dans la Theſſalie, où les mœurs étoient plus douces, & qui d'ailleurs étoit une région charmante par le cours du fleuve Penée, & par la délicieuſe vallée de Tempé. Ce fut là qu'il épouſa la belle Eurydice, encore plus célebre par l'amour qu'elle eût pour ſon mari que par ſa beauté. Le concours de toute la Grece, que les charmes du lieu & la curioſité d'entendre Orphée attiroit en Theſſalie, porta bientôt juſqu'à lui la réputation des Egyptiens. Comme les talens ſuperieurs ſuppoſent d'ordinaire une grande élevation d'eſprit & de ſentimens, Orphée conçut le deſſein de s'aller faire initier en Egypte, perſuadé que ſa Poëſie deviendroit bien plus ſublime quand il ſe ſeroit rempli des connoiſſances de la Divinité, de la Morale, & de la Nature, dont il entendoit dire que les Egyptiens étoient les vrais & les ſeuls maîtres. Il commença

dèſlors à apprendre la langue Egyptienne : Mais il n'avoit dans ſon projet qu'une peine, c'étoit de s'éloigner pour quelque temps de ſon Eurydice. En vain pour la faire revenir de la triſteſſe où la plongea la premiere propoſition qu'il lui en fit, il lui repréſenta les agrémens de ſa patrie où il la laiſſoit, & la conſideration où elle étoit dans la Cour du Roi de Theſſalie : cette idée excitoit en elle un ſentiment tout oppoſé. Il y avoit quelque temps qu'Ariſtée étoit venu s'établir dans cette Cour. Il ſe diſoit fils d'Apollon & de la Nymphe Cyrene, fille du Roi Penée, ayeul du Roi regnant. On prétend qu'Apollon amoureux de cette Princeſſe l'avoit tranſportée dans l'Afrique où elle donna le nom à la Province Cyrenaïque. Ainſi Ariſtée regardoit la Theſſalie comme le lieu de ſon origine. A peine y fut-il arrivé qu'il jetta les yeux ſur Eurydice, & fit auprès d'elle des pourſuites inutiles qu'elle ne jugea pas à propos de découvrir à ſon mari. Cependant elle regardoit comme un ſéjour très-fâcheux en l'abſence d'Orphée, celui-

là même dont il lui proposoit les douceurs pour consolation; & ne pouvant le détourner de son dessein, elle lui déclara qu'elle le suivroit partout.

Nos deux époux s'embarquerent donc ensemble; & après tous les travaux & tous les dangers d'un long voyage, ils arriverent au port de Canope dans le Delta, & par le canal Heracleotique jusqu'à un port de Memphis. Comme il étoit déja tard, ils résolurent de coucher cette premiere nuit hors de la ville. Dans le peu de chemin qu'il y avoit à faire depuis le rivage jusqu'à l'hôtellerie qu'on leur montroit, Eurydice sentit au talon une piqueure si legere qu'elle ne songea pas meme à en avertir son mari. A peine fut-elle entrée dans la chambre qu'on leur donna, qu'elle fut saisie d'un grand assoupissement qui lui fit refuser toute nourriture. Cependant comme elle avoit mangé dans la barque plus d'une fois avec tout le monde, son mari ne regarda point comme un mauvais signe un sommeil qui lui paroissoit avoir une cause fort ordinaire & fort naturelle. Elle le rassura

même en lui disant qu'elle n'avoit besoin que de repos. Au bout d'une demi-heure il entendit qu'elle dormoit avec une respiration violente & forcée qui le fit courir à elle. Alarmé de voir son visage enflé & livide, & sur-tout de ne pouvoir l'éveiller, il appella son hôte, avec un grand cri. Mais à peine l'hôte eut vu la malade, qu'il lui dit que c'étoit-là l'effet de la piqueure d'une bête venimeuse qui s'étoit trouvée sous ses pas, & qu'elle en avoit infailliblement la marque au pied. L'ayant bientôt rencontrée : Seigneur Etranger, lui dit l'hôte, j'irai chercher un Medecin si vous le souhaitez ; mais il trouvera votre femme morte. Il est bien malheureux que vous n'ayez pas ouï dire, ou que vous n'ayez pas fait attention quand on vous a dit qu'il ne faut jamais marcher sur le terroir de l'Egypte, que l'on n'ait sur soi un beaume préservatif, pour l'appliquer à l'instant sur la partie où l'on se sent piquer. Le remede est infaillible en ce cas : mais le délai de quelques minutes rend le mal incurable. Ah ! dit Orphée, j'ai le re-

mede, mais ma femme, ma cruelle femme ne m'a averti de rien. Hélas! Seigneur, répondit l'hôte en ſe retirant, je vois bien que pour ſon malheur la piqueure a été trop legere & trop inſenſible, comme il en arrive aux Egyptiens mêmes s'ils n'y prennent pas aſſez garde.

C'eſt ainſi qu'Orphée implorant en vain tous les Dieux de la Grece & de l'Egypte, perdit la plus tendre & la plus fidelle de toutes les femmes. Elle fut portée dans le tombeau des Etrangers ſans aucune ceremonie; parce qu'Orphée poſſedé de ſa douleur, n'avoit encore daigné ſe faire connoître à perſonne. Ce tombeau des Etrangers étoit hors des murs de Memphis du côté des Pyramides, dans le même lieu que le tombeau commun des naturels du païs. C'étoit les Catacombes des Momies qui ſubſiſtent encore aujourd'hui; mais on y deſcendoit les Etrangers par une ouverture particuliere. A l'entrée de ces Catacombes étoit le lac Acheruſia, ſur le bord duquel on jugeoit les Egyptiens morts comme on jugeoit les Rois au labyrinte. Mais on

ne s'informoit de rien à l'égard des Etrangers, & on les enterroit ſimplement ſans les embaumer. Cependant Orphée toujours inconnu allant tous les jours aux environs des Catacombes qui enfermoient Eurydice, trouva un ſoir des Egyptiens qui diſoient entre eux qu'il y avoit une communication ſoûterraine entre les Catacombes & les Pyramides, & que les ames des morts ſe promenoient dans tout cet eſpace. Ils ajoûtoient que quelques uns de ceux qui avoient eu le courage d'entrer dans ces Pyramides par l'ouverture que l'on y voyoit à un des côtés de la plus grande, y avoient entendu les voix & les chants des ombres heureuſes. Orphée recuëillit ces paroles; & comme les vrais amans, & ſur-tout ceux qui n'ont aimé qu'une fois, regardent leur amour comme éternel, & portent l'idée de leur perſéverance au-delà même de leur vie; Orphée s'abandonnant à cette illuſion, & comptant ſur un ſentiment ſemblable dans l'ombre de ſon Eurydice, eſpera de la rencontrer dans ces tombeaux, ou de l'attirer à lui par le ſon de ſa voix & de ſa lyre. Etant retourné

à Memphis & ayant écouté attentivement ce que lui disoient tous ceux qu'il interrogeoit sur ce qu'il avoit déjà ouï dire, il se confirma dans son dessein ; & ayant pris une lampe convenable, & sa lyre qu'il laissoit oisive depuis long-temps, il arriva sur le soir du lendemain à la premiere Pyramide. Dès que la nuit fut venuë il y entra seul, & il osa faire retentir les longs échos de ses voutes du nom de son Eurydice. Après des détours effroïables il trouva le puits; & l'envie qu'il avoit de rencontrer Eurydice ou la mort l'y fit descendre. Il reçut quelque consolation d'entendre à travers la grille dormante une musique parfaite, dans laquelle il distinguoit des voix de femmes, & croyoit même reconnoître celle de son Eurydice. Mais il fut encore plus satisfait quand il lut l'inscription. Il se vit à la porte de l'Initiation qui avoit été l'objet de son voyage, & dont la perte de sa femme avoit écarté le souvenir. Mais joignant alors l'une & l'autre idée, & livrant son imagination à ses desirs, il crut que l'Initiation même le conduiroit au sejour

des ames heureuſes, & que peut-être il en ameneroit Eurydice. Il entra dans le chemin étroit. Il ſubit courageuſement les épreuves du feu & de l'eau. Mais au bruit des rouës & au mouvement du pallier ou du pont levis, il n'eut pas la préſence d'eſprit de s'attacher aux anneaux. Ainſi il fut obligé de reculer, & ſe vit rejetter malgré lui ſur les marches de l'Arcade. Il reconnut ſa faute avant même que le bruit eût ceſſé. Ainſi dès que du haut de l'eſcalier où il étoit demeuré ferme, il apperçut la porte du pied d'eſtal ouverte, il prit ſa lyre, & ſe réſolvant à la mort, il ſe conſoloit par l'eſpoir de réjoindre ſon Eurydice. Cependant il s'avançoit à pas lents vers le Sanctuaire en chantant des vers remplis du nom des Dieux & d'Eurydice, & en s'accompagnant de ſa lyre d'une maniere ſi juſte, ſi mélodieuſe & ſi tendre, que tous les Prêtres, au milieu deſquels il ſe trouva demeurerent charmés. Ayant ceſſé au bout d'un temps aſſez court, il ſe mit à genoux comme pour recevoir ſa ſentence. Le Grand-Prêtre ayant

conferé quelques momens avec ſes collegues, le fit relever & lui dit : Vertueux Etranger qui ne pouvez être que le fameux Orphée, nous connoiſſons par la piété de vos vers & par l'excellence de votre talent que vous reverez les Dieux & qu'ils vous cheriſſent. Notre Déeſſe eſt équitable ; elle vous tient compte de ce que vous êtes entré dans les abymes, & de ce que vous y avez marché ſans conſeil & ſans ſoûtien. Il eſt vrai que le jugement vous a manqué à la derniere de vos épreuves ; mais elle pardonne cette mépriſe à la douleur que vous cauſe la perte que vous avez faite. Vous ne trouverez de conſolation que dans la vertu dont la Déeſſe vous expliquera par notre bouche les vrais principes. Mais en réparation de votre faute, elle exige qu'après votre Initiation vous portiez ſon culte dans la Grece votre patrie, dont la réputation nous eſt connuë depuis long-temps. Orphée ne répondit à ce diſcours que par des larmes de reconnoiſſance & de joye : & le Grand-Prêtre acheva ſur lui la ceremonie de ce jour-là &

l'admit aux exercices des jours ſuivans.

Il n'eſt pas difficile de reconnoître toutes les pratiques des Egyptiens dans la Mythologie Grecque dont Orphée eſt le principal Auteur. Nous avons indiqué ailleurs ce que les funerailles lui avoient fourni : Il a déguiſé un peu davantage ce qu'il a tiré des Initiations. Mais on voit clairement dans les trois épreuves du feu, de l'eau & de l'air, les trois purifications que les ames doivent eſſuyer avant que de revenir à la vie, & que le plus grand Poëte des Latins a empruntées de lui dans le ſixiéme livre de ſon Eneïde : *Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igni*, ſans omettre la circonſtance de la ſuſpenſion à l'air agité ou aux vents. *Suſpenſæ ad ventos.* Le fleuve d'oubli & la porte d'yvoire y ont leur place. Hercule revenant avec Alceſte des enfers, & Theſée condamné à y être éternellement aſſis, ſont les deux ſymboles différens de ceux qui ſurmontoient leurs épreuves ou de ceux qui y ſuccomboient. Mais de plus, Orphée donna une hiſtoire ſymboli-

que ou déguisée de son Initiation : lorsque liant ce qui se passoit dans son esprit & dans son cœur avec ce qui lui arriva réellement dans sa derniere épreuve ; il a supposé qu'il n'avoit manqué de ramener Eurydice des Enfers, que parce qu'il tourna la tête contre la loi prescrite, avant que d'avoir revu la lumiere du jour.

Ces allégories mêmes sont peu de chose en comparaison des mysteres de Cerès qu'il institua réellement à Eleusine sur le modele de ceux d'Isis ; & qu'il divisa en grands & en petits mysteres, dans la même vûë qu'on distinguoit en Egypte la grande & la petite Initiation. La premiere étoit donnée aux seuls naturels du païs, & l'on n'accordoit aux Etrangers que la seconde. Les uns & les autres, tant à Eleusine qu'en Egypte étoient obligés à un secret qui n'avoit jamais été violé qu'il n'en eut coûté la vie au coupable, ou par une condamnation reguliere, ou par d'autres voïes, en quelque endroit du monde qu'il pût être ; & l'on ne manquoit jamais de changer, du moins en partie, la pratique revelée. C'est ce qui fait qu'on sçait

ſi peu de choſe des ceremonies anciennes. Le peu que j'en ſçai moi-même n'eſt parvenu juſqu'à moi que par quelques monumens très-rares ; & encore plus difficiles à déchiffrer, que les déſordres des guerres ont tirés des Archives où ils étoient enfermés, & que ceux qui les poſſedent actuellement cachent encore avec un grand ſoin. Quoiqu'il y ait encore aujourd'hui des Initiations & dans l'Egypte & dans la Grece, elles ne ſont plus ſi rudes ; & les myſteres où elles conduiſent ne ſont plus ſi ſecrets. Les perſonnes d'une grande conſidération y ſont reçues ſans épreuve. Les enfans mêmes ſont aſſez ſouvent conſacrés, ſans condition & par la ſeule devotion de leurs parens, ou à Iſis ou à Cerès, qui ne ſont au fond que la même Déeſſe.

La journée entiere & la nuit ſuivante furent données à Sethos, ſelon la coûtume, pour ſe repoſer. On lui préſenta pour ſes repas les mêmes viandes & les mêmes breuvages qu'on lui auroit ſervi dans le Palais ; & il voyoit autour de lui un aſſez grand nombre d'Officiers du ſecond ordre

qu'on lui donnoit pour domeſtiques. Mais Sethos ne devoit point ſortir de ſon appartement de tout ce jour-là. Il y auroit même été renfermé plus long temps, s'il y avoit eu un plus ancien Aſpirant dans la maiſon des Prêtres, & il auroit fallu attendre la fin de ſes exercices.

Le lendemain vers le milieu de la matinée les Prêtres vinrent avertir Sethos qu'il alloit commencer un jeûne qui devoit durer quatre-vingt-un jours, en différens dégrés d'auſterité. Il ne devoit boire que de l'eau pendant tout ce temps-là. Dans les deux premiers mois il mangeroit à ſa diſcretion du pain, & pour mets des fruits crus ou ſechés ſeulement au Soleil. Mais ce regime étoit moins fâcheux en Egypte qu'en tout autre Païs. Les vingt-un jours ſuivans ſe partageroient en deux parties ; la premiere de douze jours, où le pain demeurant à ſa diſcretion, il n'auroit que huit onces de fruit par jour ; & la derniere de neuf jours où le jeûne ſeroit extrême, car il n'auroit pour toute nourriture avec de l'eau que dix-huit onces de pain par jour. Pendant les

soixante & douze premiers jours il feroit ses repas seul & quand il le jugeroit à propos. Il coucheroit dans sa chambre sur un lit découvert garni seulement de sangles de Papyrus bien tenduës, d'un chevet & de deux draps de lin, desquels celui de dessus faisoit autant de doubles que l'on vouloit. L'aspirant n'y étoit jamais que six heures, mais on lui donnoit à midi une heure pour dormir assis. Voilà tout ce qui regardoit la purification du corps, ou la premiere des trois parties de l'Initiation. Les deux autres étoient la purification de l'ame, & la manifestation.

LA purification de l'ame consistoit en deux (1) parties, l'invocation &

(1) Outre le traité de Meursius intitulé *Eleusinia*, on peut lire sur les Initiations des Anciens, ce qu'en dit le P. Lafiteau, Mœurs des Sauvages, *t. 1. p. 221.* & suiv. Il commence par ces paroles : Les Initiations aux Mysteres étoient une Ecole pratique de Religion & de vertu, instituée par les Anciens pour apprendre aux hommes à vivre selon les principes de la raison & de la sagesse. Telle est en effet l'idée que nous en donne Ciceron *de leg. 2.* &c.

l'inſtruction. L'invocation ſe reduiſoit à aſſiſter une heure le matin & une heure le ſoir aux ſacrifices qui ſe faiſoient à la vûë de tout le Peuple: mais l'Aſpirant étoit placé en un lieu où il ne pouvoit ni le voir ni en être vu. L'inſtruction étoit d'un plus grand détail. On avertiſſoit d'abord l'Aſpirant qu'il s'agiſſoit principalement des devoirs de ſa condition, & que ſon examen ne tomberoit que là deſſus. Cependant les Prêtres faiſoient à ſon occaſion deux entretiens ou conferences par jour auſquelles on l'obligeoit de ſe trouver. Dans celle du matin, l'un d'entr'eux expliquoit pendant une heure les principes generaux de la Religion Egyptienne. Il (1) établiſſoit la notion d'un Dieu unique qui avoit conçu le monde par ſon intelligence avant que de le former par ſa volonté. Mais pour s'accommoder à la foibleſſe des hommes, on leur permettoit d'adorer les differens attributs de ſon eſſence, & les differens effets de ſa bonté ſous les ſymboles des Aſtres, comme

1) Lactance, l. 1.

le Soleil & les Planettes ; des grands perſonnages comme Oſiris, Jupiter, Mercure ; & même des corps terreſtres comme les animaux & les plantes (1). Il ajoûtoit que les Dieux ſubalternes étoient auſſi les eſprits dont le Dieu ſuprême jugeoit à propos d'employer le miniſtere dans le Gouvernement de l'Univers. Il n'oublioit pas l'eſprit tentateur des hommes, & perturbateur de la nature, repreſenté par Typhon, par les mauvais génies, & par les animaux pernicieux ou par les plantes venimeuſes. Il deſcendoit de-là à l'explication des ceremonies que l'on pratiquoit pour attirer la faveur des Dieux bienfaiſans, ou pour détourner la colere des Dieux malfaiſans. Les Egyptiens par cette idée confuſe d'unité dans l'Etre divin, & de multiplicité dans ſes ſymboles, ſont les premiers Auteurs de ce qu'il y a eu de plus ſublime dans les opinions Philoſophiques, & de

(1) M. l'Abbé Banier remarque fort bien que les premiers Peres de l'Egliſe démontroient aux Payens que cette interprétation ne les diſculpoit point d'idolâtrie. Origine des fables, tom. 2. pag. 266.

plus groſſier dans les ſuperſtitions populaires. Mais d'ailleurs les origines phyſiques & hiſtoriques des dénominations de ces Dieux ſecondaires & des varietés de leur culte, étoient expoſées d'une maniere ſi ſçavante & ſi curieuſe, que Sethos portoit quelquefois envie à ces hommes qui, étant délivrés de tous les embarras de la vie, pouvoient ſe donner tout entiers à des recherches ſi ſatisfaiſantes.

La conference du ſoir étoit d'une heure & demie. On n'y traitoit que de morale. Un des Prêtres expoſoit d'abord les regles generales des mœurs dont il faiſoit enſuite l'application à des cas ou à des exemples convenables à la condition de l'Aſpirant. Après quoi d'autres Prêtres propoſoient des difficultés qui étoient réſoluës par le premier : L'Aſpirant n'y parloit point. Mais dans les converſations familieres que les Prêtres tenoient entre eux deux fois par jour ; on lui laiſſoit dire tout ce qu'il vouloit, non ſur la Religion, mais ſur la Morale ; & on tâchoit de ſatisfaire à ſes queſtions ou à ſes objections.

Outre cela tous les Prêtres deſtinés aux inſtructions ſacrées, étoient obligés de le recevoir dans leurs cabinets à quelque heure qu'il ſe préſentât dans les intervalles de ſes exercices. Cette liberté qui duroit quarante-deux jours, donnoit lieu à l'Aſpirant de manifeſter extrêmement le fond de ſon ame, & de raconter même pluſieurs actions de ſa vie qu'il croyoit lui faire honneur : & les Prêtres de leur côté apportoient une grande attention à étudier ſon caractere & ſes inclinations. Car au lieu que dans les autres Ecoles un ſeul Maître inſtruit pluſieurs diſciples, ici tout le college des Prêtres s'occupoit d'un ſeul Aſpirant. Leurs femmes qu'on appelloit par honneur les Prêtreſſes, quoiqu'elles n'euſſent en Egypte aucune fonction ſacerdotale, du moins dans les Temples ſuperieurs, logeoient avec eux dans la même enceinte de maiſon. Mais les quatre étages de cette maiſon étant doubles, les appartemens des Prêtres donnoient ſur le jardin & ceux des Prêtreſſes ſur le dehors. De ces deux côtés ſéparés par un corridor, celui des femmes s'appelloit

s'appelloit auſſi par honneur le Palais ſacerdotal, pendant que l'autre côté s'appelloit ſimplement la Maiſon des Prêtres. Les Prêtreſſes pouvoient entrer dans l'appartement de leurs maris, excepté dans leur cabinet. Elles n'entroient jamais dans les ſalles ou pieces communes de la Maiſon : Mais elles avoient la liberté des corridors, & des paſſages ſeuls qui conduiſoient aux tribunes du Temple & dans les jardins. On avoit défendu à l'Aſpirant de leur parler & même de les ſalüer en quelque endroit qu'il les rencontrât; quoiqu'ordinairement il les connût & qu'il les eût vûës dans le monde & ſur-tout chez le Roi & chez la Reine, où elles alloient à certaines heures comme les autres femmes. On vouloit par-là faire comprendre à l'Aſpirant qu'il falloit ſçavoir ſe priver quelquefois des choſes licites en elles-mêmes, & au milieu deſquelles on ſe trouvoit. Mais ce qui paroîtra ſans doute pénible pour des hommes bien élevés, ces perſonnes dont la plupart étoient d'une très-grande beauté, ne manquoient jamais de lui faire en paſſant des reverences

très-respectueuses, sans qu'il lui fût permis de marquer par le moindre signe qu'il leur rendoit le salut. On lui faisoit faire par-là l'essai de la fermeté que l'homme vertueux doit opposer aux charmes du sexe, quand ils se trouvent en concurrence avec le devoir.

Lorsque le soir du quarante deuxiéme jour étoit arrivé, on avertissoit l'Aspirant que le lendemain, il entreroit dans un silence de dix-huit jours complets, pendant lesquels il ne lui seroit pas permis de prononcer un seul mot, ni de faire même aucun signe qui représentât sa pensée, pour quelque raison que ce pût être; excepté que s'il se sentoit malade, il l'indiqueroit en mettant la main sur son cœur. Quand même il ne l'auroit pas fait, ceux des Prêtres qui étoient Medecins l'auroient aisément connu; & en ce cas tous ses exercices étoient interrompus. On le traitoit avec un grand soin : Mais après sa guérison il falloit recommencer toute la purification de l'ame, à quelque jour des trois mois qu'il en fût demeuré. On présentoit en

même-temps à l'Aſpirant un certain nombre de Livres convenables, avec des tablettes & un ſtyle pour écrire ce qu'il voudroit, s'il ne s'étoit pas encore aviſé d'en demander. Mais Sethos avoit eu cette prévoyance dès le ſecond jour de ſa retraite. Il avoit conçu qu'il s'inſtruiroit moins par les viſites fréquentes qu'il étoit permis de rendre aux Prêtres, & par les interrogations perpetuelles qu'on pouvoit leur faire, que par le recueillement & par la lecture. Il avoit déjà copié tout ce qu'il avoit pu retenir des conferences de morale, & il avoit tâché de remonter par la meditation aux principes de toutes les queſtions particulieres : De ſorte qu'il s'étoit mis en état depuis aſſez long-temps de prévenir dans ſon eſprit toutes les réponſes qu'il entendoit donner par le Prêtre qui tenoit la conference, à toutes les queſtions & à toutes les objections qui lui étoient faites par les autres : Et dans les converſations familieres ils avoient tous admiré la juſteſſe & la modeſtie de ſes déciſions. Mais ces converſations alloient déſormais lui être interdites.

Ses autres exercices demeuroient les mêmes, & les deux conferences continuoient encore pendant les dix-huit jours. Cependant on ne devoit plus l'aller prendre comme auparavant à l'heure de chacun de ſes exercices, & c'étoit à lui à s'y rendre ponctuellement au ſignal commun. En un mot il n'avoit d'autre avertiſſement que d'être éveillé le matin & l'après-midi. Les jardins lui étoient toujours ouverts, mais il ne devoit prendre garde à perſonne ni homme ni femme; & il étoit comme ſeul dans une maiſon remplie de tant de monde. Perſonne auſſi, ni homme ni femme ne faiſoit ſemblant de prendre garde à lui; & hors ſon manger qu'on portoit dans ſon appartement une fois par jour en ſon abſence, on ne lui rendoit plus aucune eſpece de ſervice. Le Prêtre qui lui annonça ce nouveau réglement, ajouta que la loi lui en étoit impoſée avec la derniere rigidité : Qu'on excuſoit quelques legeres inobſervations qu'on avoit remarquées dans les quarante-deux jours paſſés; mais que le moindre violement des regles qu'on venoit de lui

preſcrire lui feroit perdre ſa liberté pour le reſte de ſa vie. Auſſi-tôt le Prêtre ſans attendre aucune réponſe de Sethos, emmena avec lui Amedès qui n'avoit pas encore quitté ce jeune Prince, & le laiſſa, comme on peut penſer, dans une grande triſteſſe. C'eſt une ſituation de l'ame qu'ils vouloient plûtôt faire éprouver à leurs Aſpirans, pour leur donner lieu de s'en relever avec courage, qu'ils n'avoient envie d'exécuter leurs menaces; & ils fermoient volontiers les yeux ſur les legers manquemens de ceux qu'ils jugeoient dignes d'ailleurs de l'Initiation.

Rien ne fut plus ſenſible à Sethos que de ſe voir ſéparé de ſon Gouverneur qu'il n'appelloit plus que ſon pere. Le délaiſſement où il ſe voyoit, & qui n'étoit là qu'une épreuve ou un exercice, rappella dans ſon eſprit la véritable ſituation de ſa fortune, ſur laquelle, à proprement parler, il n'avoit pas encore ouvert les yeux. Il ſe reſſouvint de ſa mere qu'il avoit perduë, & de la ſucceſſion au Trône qu'il étoit menacé de perdre : Et la nature l'emportant,

ou sur la distraction de la jeunesse dont il sortoit à peine, ou sur la force heroïque qui prenoit en lui des accroissemens visibles, il répandit un torrent de larmes. Mais considerant ensuite l'inutilité & la foiblesse d'un pareil soulagement, il s'arma de résolution & de constance; & il osa se promettre à lui-même qu'en quelque accident de la vie qu'il pût se trouver, il ne chercheroit point sa consolation dans les pleurs, & qu'il regarderoit la vertu comme le seul bien & le seul soûtien de l'homme.

Le lendemain un peu après son lever il vit entrer trois Prêtres dans sa chambre avec un visage très-sérieux. Il étoit très-rude pour l'Aspirant de voir ces hommes, qui lui marquoient auparavant toute sorte d'amitié & de complaisance, s'avancer avec un air de Juges severes. Ils venoient pour lui reprocher, non les petites fautes qu'il pouvoit avoir commises depuis le commencement de sa préparation; & qui n'auroient été des fautes que pour ce temps & pour ce lieu-là; mais les dispositions dé-

fectueuſes ou vitieuſes qu'ils avoient remarquées ou dans ſes diſcours ou dans ſes manieres. Ils ne s'en tenoient pas là. Comme le courage qu'il falloit avoir pour s'expoſer aux épreuves de l'Initiation ne pouvoit gueres ſe trouver qu'en des hommes déja célebres; les Prêtres connoiſſoient aſſez ou par eux-mêmes ou par le bruit public leurs perfections & leurs défauts. Mais outre cela, comme on venoit demander fréquemment des conſeils ou même des prédictions aux Prêtres, qui paſſoient pour très-profonds dans la connoiſſance de l'avenir & des choſes les plus cachées, il n'étoit point de diligence qu'ils ne fiſſent pour s'inſtruire ſans qu'on s'en apperçût, de tous les ſecrets des Princes & des Particuliers; à quoi même l'adreſſe de leurs femmes & de leurs Officiers du ſecond ordre, qui alloient dans le monde, ne contribuoit pas peu. Depuis même que l'Aſpirant étoit enfermé chez eux, ils recherchoient avec un grand ſoin toutes les circonſtances de ſa vie. Ainſi ils l'étonnoient étrangement en lui rappellant ſes actions paſſées, qui

pouvoient mériter quelque censure, & en lui faisant des reprimandes proportionnées à la grieveté du cas, sans qu'il lui fût permis seulement d'ouvrir la bouche. Ils lui défendoient même de perdre son temps à se justifier par écrit : Mais ils prenoient toutes les précautions imaginables pour ne lui rien imputer qui ne fût vrai. Ce fâcheux exercice étoit plus ou moins long à chaque fois, & continuoit plus ou moins de jours, selon l'étenduë de la matiere, & ils insinuoient à plusieurs qu'ils en sçavoient plus qu'ils n'en vouloient dire. Mais à l'égard de Sethos, à qui les Prêtres n'avoient rien à reprocher, ils se contenterent de le reprendre des larmes qu'il avoit versées la veille, ne croyant pas être vû. Il lui dirent sur ce sujet les mêmes choses qu'il s'étoit dites à lui-même, après quoi ils se retirerent & ne revinrent plus.

Vers le soir du dernier jour de silence les trois Prêtres entroient chez l'Aspirant avec un visage serein. Ils lui disoient qu'une des plus salutaires instructions que l'homme sage pouvoit recevoir étoit celle qu'il tiroit

de ſes propres fautes. Qu'il falloit s'en repentir & s'en corriger; mais qu'il ne falloit point en concevoir une honte qui portât au découragement & à l'inutilité. Ils ajoûtoient qu'on avoit admis à l'Initiation des coupables; mais que leur hiſtoire ne fourniſſoit pas encore l'exemple du moins d'Initiés Egyptiens, qui depuis leur engagement euſſent abandonné la route de la plus haute vertu. Qu'il alloit entrer dans un corps que le mérite ſeul avoit formé, & qui n'ayant aucun rang par lui-même, occupoit la premiere place dans l'eſtime de tous les hommes. Ils alloient juſqu'à lui dire que quoique l'Initiation ne fût qu'une participation du Sacerdoce, c'étoit leur naiſſance qui les faiſoit Prêtres; au lieu que les Initiés étoient des hommes de choix, qui ne parvenoient à cet honneur que par un mérite rigoureuſement éprouvé. Ils l'avertiſſoient enſuite qu'à commencer du lendemain, où il reprendroit l'uſage de la parole, on lui donneroit douze jours pour recüeillir ou par écrit ou dans ſa mémoire ce qu'il avoit appris dans les

conferences qu'il avoit entenduës ou dans les lectures qu'il avoit faites ; pour se préparer à répondre à trois questions de Morale qu'on devoit lui proposer au bout de ce terme. C'est pour cela que ces conférences étoient finies, afin de ne point l'embarrasser de nouveaux sujets d'application. On feroit seulement un discours dans la journée pour en remplir le vuide ; mais il rouleroit sur une matiere un peu différente des précédentes ; & il n'y apporteroit que l'attention qu'il jugeroit à propos. L'assistance aux prieres & aux sacrifices ne seroit reglée & pour l'heure & pour la longueur que par sa piété & par son goût. Enfin il auroit la même liberté qu'auparavant de parler à tous les Prêtres & dans leur particulier, & dans leurs conversations, & il pouvoit même saluer les Prêtresses, quoiqu'on le priât toujours de ne leur point parler.

Sethos, qui avoit apporté en ce lieu de grandes avances & pour la vertu & pour le sçavoir, avoit extraordinairement profité de sa retraite & de son silence par rapport à l'une &

à l'autre de ces deux vûës. Ainſi au commencement de ce troiſiéme mois il parut en quelque ſorte être devenu égal aux Prêtres, & ils agiſſoient déſormais avec lui comme les grands hommes agiſſent entre eux. Il eut aſſez de force & de preſence d'eſprit dans le premier jour pour ne point redemander Amedès qu'il ne voyoit point encore; & les Prêtres qui ne le ſoupçonnoient pas d'indifférence, comprirent par-là qu'il ſe prêtoit de lui-même à toutes les épreuves où l'on vouloit mettre ſon ame. On le lui rendit pourtant dès le ſoir même. Mais la politeſſe qui lui étoit naturelle l'engageant à profiter de la permiſſion qu'on lui avoit donnée à l'égard des Prêtreſſes, il fut aſſez ſurpris, lorſqu'il en ſalüa pour la premiere fois deux ou trois qu'il rencontra enſemble dans une allée du jardin, de voir que c'étoient elles maintenant qui ne lui rendoient pas le ſalut. Il eut quelque honte de ne s'être pas attendu à quelque reſerve ſemblable dans un lieu comme celui-là; & mettant à profit cette bagatelle, il penſa qu'on vouloit l'ac-

coûtumer par-là à s'aſſujettir aux coûtumes, ou les plus ſingulieres, ou les moins importantes des lieux où l'on ſe trouvoit.

Les diſcours ou les entretiens des deux mois précedens avoient été faits par des Prêtres très-habiles & très-verſés dans les matieres qu'ils avoient traitées. Mais ſi dans toute la claſſe des Lettres ſacrées il y avoit un homme ſuperieur en génie & en éloquence, c'étoit lui que l'on chargeoit des douze derniers diſcours qu'il s'agiſſoit de faire au commencement de ce dernier mois. Il prenoit pour ſujet general, l'ESPRIT du veritable Initié. L'Initié, diſoit-il, eſt un homme renouvellé, en qui l'amour de la vertu & du devoir a pris la place de toutes les paſſions qui le faiſoient agir auparavant. On voit infailliblement en toutes rencontres ce qu'il fera dans ce qu'il doit faire. La vie n'eſt rien pour lui. Ce n'eſt ni l'exemple, ni l'occaſion, ni une ardeur paſſagere qui l'engage à l'expoſer. Ces circonſtances ſont néceſſaires à l'homme de paſſion : Mais l'homme de principes tel qu'eſt l'Initié, tient pour ainſi dire,

ſa vie dans ſa main ; & il n'en uſe encore que parce que ſon devoir ne la lui a pas encore demandée. La gloire eſt ordinairement attachée aux grandes vertus que l'on voit pratiquer aux Initiés : mais elle n'eſt ni leur motif, ni leur but. Il eſt important de conſerver l'idée & le nom de la gloire parmi les hommes, ſurtout à l'égard de ceux qui, étant nés dans un haut degré d'élevation, ne peuvent ordinairement être animés par aucun autre intérêt ſenſible. Mais au fond la gloire n'eſt l'aiguillon que des foibles ou des commençans. Le motif de l'Initié eſt la voix de ſon devoir ; & ſon but en eſt l'accompliſſement. C'eſt par-là que nous voyons, diſoit-il, pluſieurs d'entre nos Initiés qui ont mieux aimé rendre à leur Prince ou à leur Patrie des ſervices obſcurs & cachés, que d'être revêtus des dignités les plus éclatantes. L'ambition a engagé la plupart des Aſpirans à ſubir les épreuves du corps ; mais les épreuves de l'ame les ont purgés de l'ambition même. En quelque rang que l'Initié ſe trouve placé ou par la naiſſance

ou par la fortune, il ne s'y croit établi que pour l'utilité de sa Patrie, & s'il se peut même, du genre humain. Ainsi cet homme inaccessible à tout desir & à toute crainte pour lui-même, est occupé de tous les desirs & de toutes les craintes de ceux qu'il doit rendre heureux, comme leur maître, ou servir comme leur concitoyen. Il alleguoit à cette occasion les divers biens que les premiers Héros de l'Egypte, instituteurs du culte des Dieux & de l'Initiation, avoient faits au monde; la sûreté, la félicité & la gloire qu'ils avoient d'abord procurées à l'Egypte même. Mais, ajoûtoit-il; leur courage magnanime ne pouvant se contenir dans des bornes si étroites; ils avoient porté les arts utiles chez des nations aussi incultes que leurs terres; ils avoient nettoyé les campagnes & les mers de Brigands & de Pirates; ou ils les avoient changés eux-mêmes en Peuples polis, par les loix qu'ils leur avoient imposées, par les Sciences qu'ils leur avoient communiquées, & surtout par les vertus heroïques dont ils leur

avoient donné l'exemple. C'eſt à eux enfin que le monde eſt redevable de la forme où nous le voyons aujourd'hui. Parcourant les noms des plus fameux Initiés des ſiécles ſuivans, il rapportoit des traits de leur vie auſſi touchans par la ſingularité des conjonctures que par la generoſité des actions. Il terminoit le récit de ces merveilles en diſant que l'ame de l'Initié, cette ame ſi courageuſe, ſi ſublime, eſt ſimple, douce, indulgente. Cet homme qui raſſemble en lui toutes les vertus, en eſtime, en releve les moindres traits dans ceux où il les voit paroître: il met au-deſſus de lui ceux qui déſeſperent de l'atteindre. Il ſe rend témoignage de la droiture de ſes intentions, mais il ſe défie de ſes penſées & de ſes vuës. Il ne ſe ſent pas capable de commettre des injuſtices ni des crimes, mais il reconnoît en lui toutes les foibleſſes de la nature. Toujours en garde contre les fautes, il eſt toujours prêt d'avoüer qu'il en a commis. C'eſt enfin un homme ſans défaut, qui travaille toujours à ſe corriger; & un homme parfait, qui tend toujours à ſe perfectionner.

Cette peinture dont je ne préſente ici qu'une foible ébauche, tranſportoit Sethos d'admiration. Il diſoit à Amedès : Mon pere, d'où vient que les Prêtres m'ont parlé ſi négligemment de ces derniers diſcours que j'allois entendre ? C'eſt là ſans doute une de leurs épreuves les plus délicates. Ils vouloient eſſayer ſi j'aurois du goût pour la vertu, ſi ſa lumiere attireroit mes regards, & ſi je ſerois ſenſible à ſes charmes. Ah ! je n'ai point vêcu juſqu'à préſent ; il n'y a que le veritable Initié, l'homme vertueux qui connoiſſe la ſublimité de ſon être, & qui joüiſſe de ſon ame. Tous ceux qui s'attachent à d'autres objets ne ſont pas dignes d'être hommes. Bien loin que ces derniers diſcours ſoient indifferens, comme les Prêtres ſembloient me l'inſinuer, je n'ai qu'à m'en remplir pour répondre à toutes les queſtions qu'on pourra me faire. Je parlerai de ſource ; & il ne s'agira plus que de conformer la ſuite de ma vie à mes réponſes. Mais, mon pere, continuoit-il, j'ai été bien aveugle, de n'avoir pas apperçu en vous-même ces vertus ſu-

blimes dont on me fait un ſi riche tableau. C'eſt ſans doute cette ſimplicité & cette indulgence qui entrent dans le caractere du véritable Initié, qui vous avoient voilé à ma vûë. Le Roi mon ayeul, & la Reine ma mere avoient bien ſçu percer ce voile, lorſqu'ils vous ont pris pour conſeil & pour Miniſtre. Mon fils, lui dit Amedès, c'eſt beaucoup pour moi, s'il eſt vrai que je n'aye pas deshonoré le titre d'Initié que je porte. Mais c'eſt un autre que moi qui doit lui donner ſon luſtre. La grandeur de votre naiſſance vous impoſe des loix plus étenduës, & vous donne auſſi de plus grandes facilités qu'à moi pour la pratique des vertus éminentes, & des actions genereuſes. Ne me ſentant point aſſez fort pour élever un Prince tel que vous, j'ai emprunté d'abord le ſecours de toutes les Academies de Memphis pour vous faire apprendre les Sciences ſous des Maîtres bien plus habiles que moi; & j'ai tâché de joindre à la vigilance qu'un Gouverneur peut apporter à une éducation particuliere, l'émulation qu'un diſciple ne prend

ordinairement que dans une éducation publique. Mais les Sciences ne ſont rien en comparaiſon de la vertu. Qui pouvoit mieux vous parler de celle-ci, que ces hommes conſommés dans la connoiſſance des loix divines & humaines? la voix publique donne quelque leger avantage en d'autres parties à certains Prêtres de l'Egypte ſur ceux de Memphis. Mais en même temps elle rend témoignage à ceux-ci d'être les premiers de tous dans la Science des mœurs. A quelle occaſion vous devoient-ils parler de la vertu d'une maniere plus profonde, qu'en vous préparant à l'Initiation? Ce privilege qui a été deſiré par les plus grands hommes; & qu'ils ont regardé comme le couronnement d'une longue ſuite d'actions merveilleuſes, eſt devenu une partie de votre éducation; & par conſequent, mon fils, vous engage à commencer par où ils ont fini.

Le lendemain de ces douze jours étant arrivé, le Grand-Prêtre ſuivi de pluſieurs autres entra dans l'appartement de Sethos un moment après qu'il fut levé. Il lui dit: Mon

fils, je viens vous proposer les trois Questions, auſquelles vous devez répondre dans neuf jours. Toutes nos inſtructions & même toutes vos lectures ſont finies pour tout ce temps-là. Nous ſuſpendons même nos converſations communes, & il ne vous ſera permis de parler en particulier à aucun de nous avant la fin de ce terme. C'eſt aux Dieux ſeuls que vous devez déſormais demander les lumieres dont vous avez beſoin. Vous coucherez pendant ces neuf jours dans le Sanctuaire derriere la ſtatuë des trois Divinités, afin que la Déeſſe Iſis vous inſtruiſe s'il ſe peut, dans vos ſonges mêmes. On lui ſera tous les jours à votre reveil, & avant que les portes du Temple ſoient ouvertes au Peuple, un ſacrifice pour la prier de répandre ſa ſageſſe dans votre ame. D'ailleurs vous paſſerez dans le temple tout le temps que vous jugerez à propos. Vous pourrez auſſi mediter à vos réponſes dans nos jardins. Cependant pour ſoulager un peu votre ſolitude, on vous viendra prendre deux fois par jour pour venir manger avec nous; mais en gardant le

silence, & en suivant l'austerité qui vous a été annoncée d'abord pour ces neuf jours, où vous devez jeûner au pain & à l'eau. Voici maintenant nos trois questions, écoûtez-les attentivement : Quelle est la premiere vertu du Heros? L'Héroïsme consiste-t-il à passer les bornes du devoir? Est-il héroïque de sacrifier son honneur même à l'interêt de sa patrie, ou à l'utilité du genre humain? Le Grand-Prêtre ayant repeté distinctement ces trois questions encore deux fois, se retira avec les Prêtres qui l'avoient accompagné.

Sethos demeuré seul pour la seconde fois de sa retraite, commença par écrire les trois questions qu'on venoit de lui faire, de peur de les oublier. La premiere réflexion qu'il fit en les considerant ensemble, est que les Prêtres qui l'avoient averti dès le premier jour, que leurs instructions & son examen rouleroient sur sa condition, lui avoient très-peu parlé des devoirs d'un Roi en particulier, & n'en parloient point du tout dans leurs questions. Il jugea de-là qu'ils avoient du moins un

preſſentiment qu'il ne ſeroit point Roi ; & qu'il ne lui reſteroit que d'être un Héros. Après avoir pouſſé quelques ſoupirs ſur ſon infortune & ſur la foibleſſe de ſon pere, il ſe réſolut à la deſtinée que lui faiſoient les Dieux, & ſe promit avec leur ſecours de la remplir.

En ſortant de ſon appartement pour aller au Temple ; il s'apperçut qu'un ſilence profond étoit répandu dans toute l'étenduë de la Maiſon. En effet pendant ces neuf jours, les Prêtres & toutes les perſonnes qui habitoient cette vaſte demeure, affectoient de ne ſe point parler en ſa préſence. Ils ne ſe parloient même en ſon abſence qu'à l'oreille & pour des affaires d'une preſſante néceſſité. En d'autres temps les Prêtres & les Prêtreſſes ſe promenoient & parloient enſemble dans les jardins à diverſes heures. Mais dans ces neuf jours, Sethos n'y vit jamais que les Prêtres qui gardoient tour à tour le bœuf Apis paiſſant dans le parc qui étoit au milieu. Les femmes du monde entroient chez les Prêtreſſes ou dans le Palais ſacerdotal par le dehors ; mais les

Prêtreſſes ne leur ouvroient jamais les portes qu'elles avoient ſur les corridors. Ces portes pendant ces neuf jours étoient condamnées pour les Prêtreſſes mêmes, & elles n'avoient alors aucune communication dans l'interieur de la Maiſon, quoique leurs maris puſſent toujours entrer chez elles. A l'égard des hommes du monde ou des femmes qui demandoient les Prêtres, on ne les recevoit en tout temps que dans des ſalles exterieures. Ainſi n'y ayant rien de changé par rapport au dehors, perſonne dans la ville, ne ſçavoit qu'il y eût un Aſpirant chez les Prêtres; & ce ſecret, auſſi bien que tous ceux de leur Maiſon, étoit gardé par leurs femmes & par les Officiers du ſecond ordre, auſſi inviolablement que par eux-mêmes.

Sethos ne fut pas peu ſurpris lorſqu'étant amené dans la chambre commune des repas, il vit que les Prêtres n'étoient pas mieux ſervis que lui; & que ſe réduiſant eux-mêmes en ſa conſideration au jeûne qu'ils lui avoient impoſé, on ne leur donnoit comme à lui à chacun de leur

deux repas, que neuf onces de pain avec un peu d'eau. Il jugea par-là que les Prêtres regardoient comme une affaire très-importante la justesse de ses réponses, & qu'il y devoit penser très-profondément. Cependant comme ceux qui se présentoient à l'Initiation, dont plusieurs étoient des hommes de guerre, n'avoient pas tous le don de la parole, & n'étoient pas tous en état de donner un tour avantageux à leurs sentimens & à leurs pensées, on ne les arrêtoit pas sur les expressions, & ce n'étoit point du tout à une épreuve de bel esprit ou d'éloquence qu'on prétendoit les mettre. Il ne s'agissoit pour l'Aspirant que de manifester une ame droite, bienfaisante, & guérie de l'erreur qui n'est que trop commune à ceux qui se sentent du pouvoir ou de la force, qui est de croire que leur grandeur consiste à se mettre au-dessus de toute regle, & à se faire craindre des autres hommes. Il est vrai que s'il leur tomboit entre les mains de ces gens que la témerité ou l'ambition seules avoient engagés à rechercher l'Initiation, & qui parussent incorrigibles, ils en délivroient le mon-

de avec joye en les envoyant exercer leur bravoure ou leurs intrigues dans les soûterrains. Plusieurs de ces Conquerans ou de ces Politiques si renommés dans nos histoires se seroient fait là ensevelir tout vivans. Cependant les exemples en étoient infiniment rares. Il auroit fallu être bien neuf pour ne pas sçavoir, avant que de se présenter aux épreuves, que toutes les vertus entroient dans le caractere des Initiés : Et quand on ne l'auroit pas sçu auparavant, il auroit fallu être bien indocile pour ne pas redresser ses jugemens & ses mœurs, par toutes les instructions & par toutes les corrections que l'on recevoit dans le cours de la purification de l'ame. Au sortir de là il n'étoit plus possible en quelque sorte qu'un Initié démentît sa profession. Il n'y a point d'émulation plus forte parmi les hommes que celle de soûtenir l'honneur d'une compagnie peu nombreuse, dans laquelle on est admis à titre de mérite & de vertu. Cette émulation étoit peut-être moins efficace dans les Initiés étrangers ; parce que perdant de vûë l'exemple de leurs confreres, ils pouvoient oublier leurs engagemens.

gagemens. Mais n'ayant reçu que la ſeconde Initiation, ou l'Initiation particuliere; ils n'étoient pas tout à fait du même ordre que les Initiés Egyptiens; & l'honneur du corps ne dépendoit pas d'eux.

Sethos avoit déja penſé à ſes réponſes cinq jours entiers; lorſqu'on avertit le Grand-Prêtre qu'il y avoit à la porte du Temple un jeune Carthaginois qui paroiſſoit, à ſon air & à ſon équipage, un homme de la premiere conſidération. Il diſoit publiquement qu'il avoit été condamné par le Sénat de ſa ville à venir à Memphis demander l'expiation de la mort de ſon frere qu'il avoit eu le malheur de tuer dans une bataille.

Fin du troiſiéme Livre.

SETHOS.

LIVRE QUATRIEME.

IL y avoit alors environ vingt ans qu'un Tyrien nommé Zoros descendant de Cadmus & homme courageux & intelligent, avoit fondé la ville de Carthage, ou du moins avoit étendu l'enceinte de Carthada, déja bâtie. Dans les frequens voyages qu'il avoit faits sur la mer Mediterranée pour porter son commerce sur toutes ses Côtes, il n'avoit point trouvé d'entrepôt aussi commode que cette petite Ville, construite sur cet agréable rivage qu'on appelloit dès-lors le séjour des Nymphes. Il résolut enfin de s'établir lui-même à Carthada & de l'agrandir. Dans ce dessein, il y amena tous ses Vaisseaux

chargés de grandes richeſſes. Il fut reçu avec joye par des Peuples qui n'étoient point encore dans l'opulence, où ils arriverent bien-tôt par ſes ſoins. Il augmenta & embellit leur Ville, juſqu'au point de la rendre méconnoiſſable ; & il lui laiſſa ſon ancien nom auquel il donna ſeulement une terminaiſon Phœnicienne. La mémoire de Cadmus, duquel Zoros tiroit ſon origine & dont il imitoit les vertus, lui attira la confiance non ſeulement des citoyens de Carthage, mais encore de toutes les Villes bâties depuis deux cens ans par ce Heros aux environs de celle-là, & qui rempliſſoient la Zeugitane. Ainſi Zoros forma en très-peu de temps un état conſiderable : Mais pour rendre plus douce ſon autorité naiſſante, il crut devoir donner au Gouvernement une apparence d'Ariſtocratie. Ainſi il inſtitua un Senat compoſé de dix citoyens de Carthage, & de deux autres de chacune des autres Villes, & il ne retint pour lui que le titre de Prince du Senat. Voilà la vraye origine de Carthage, ſelon mes mémoires, & même telle

qu'on la trouve en rassemblant les témoignages de Philistus, d'Appien d'Alexandrie, & de quelques autres de nos Auteurs. Car l'histoire de Didon est posterieure à cette époque de quelques centaines d'années; & il est certain d'ailleurs que cette Princesse fugitive n'a bâti dans cette Ville déja fondée que la citadelle de Byrsa.

Le Grand-Prêtre auroit connu le nom du jeune Carthaginois dont la réputation étoit déja fort répanduë; mais il ne vouloit se nommer qu'au Grand-Prêtre, dans la pensée de s'attirer plus d'égards par cette préference. Il ne connoissoit pas encore le caractere de ces hommes inflexibles, qui dans les pratiques de Religion ne distinguoient personne. Le Grand-Prêtre lui envoya dire que ce n'étoit point dans le temple qu'il le recevroit, & qu'il falloit se présenter à la porte de leur maison. Que cependant il auroit pu se dispenser de publier lui-même une action qui avoit besoin d'être expiée; & que c'étoit aux Prêtres seuls qu'il en devoit venir expliquer les circonstances. Le Carthaginois plus honteux de cette

reprimande que de l'exploit odieux dont il s'applaudissoit au fond de son ame, se laissa conduire tranquillement à la porte où on le menoit. On l'y fit entrer seul, en disant à toute sa suite qu'on n'auroit de ses nouvelles qu'après trois jours. Le Grand-Prêtre qui l'attendoit au milieu de ses collegues, lui dit, sans lui donner le temps de parler: Qu'avant que de s'informer s'il avoit tué son frere volontairement ou par hazard; s'il avoit commis un véritable assassinat, ou si ce meurtre étoit couvert du pretexte du bien public, ou de sa défense particuliere; ils regardoient tous comme une grande marque de la colere des Dieux sur lui, l'occasion funeste qui l'avoit conduit à faire un coup si malheureux, & qui revoltoit si fort la nature: Qu'il passeroit trois jours dans une prison étroite, où on ne lui donneroit que ce qui seroit nécessaire pour sa subsistance. Selon les loix de l'Egypte, ajoûta-t-il, non seulement celui qui tuë, mais celui qui ne défend pas autant qu'il peut, l'homme qu'on attaque & qu'on veut tuer, est cou-

pable de mort. Nous ne soumettons pas à nos loix les étrangers, chez la plûpart desquels nous sçavons que l'homicide n'est puni que de l'exil; & ce n'est pas le tribunal favorable des expiations qui juge à mort dans l'Egypte même. Mais d'ailleurs nous tâchons d'inspirer la crainte des Dieux & la terreur de leurs jugemens, ou aux Egyptiens qui ne sont amenés ici que par des accidens ou des malheurs involontaires, ou aux Etrangers qui nous sont envoyés souvent pour des crimes; afin que les uns & les autres sortent d'ici plus circonspects, & plus vertueux, s'il se peut, que les innocens mêmes. Cependant, lui dit-il enfin, préparez-vous à rendre demain un compte exact de votre action à notre College assemblé. Jusques-là nous ne voulons rien sçavoir de ce qui vous regarde. Mais si la déposition que vous nous ferez demain est sincere; elle vous absoudra devant les Dieux. Si au contraire elle est fausse ou déguisée, vous emporterez avec vous, malgré l'expiation exterieure que vous recevrez, une éternelle condamnation.

Le lendemain matin on alla prendre le Carthaginois dans sa prison, & on l'amena revêtu d'un sac comme un criminel dans une grande salle de forme ovale. Le Grand-Prêtre étoit assis au fond, & tous les autres à côté de lui à droite & à gauche sur des siéges un peu plus bas comme au tribunal du Labyrinthe. Les Initiés pouvoient assister à ces sortes d'audiences : Ainsi Amedès & Orphée se trouverent à celle-ci. Ils étoient placés après tous les Prêtres, & le jeune Sethos étoit assis hors de rang & au-dessous des Initiés. Comme il s'agissoit d'un Etranger qui ne pouvoit pas le connoître, & que d'ailleurs ses exercices étoient fort avancés, on avoit cru qu'il lui seroit avantageux d'entendre le jugement que l'on porteroit sur une cause qui paroissoit importante & singuliere. Le Carthaginois debout & tête nuë parla ainsi, en se servant de la langue Egyptienne qu'il sçavoit parfaitement.

Venerable Chef de ce Sacré College, & vous Prêtres de la grande Déesse Isis; vous voyez devant vous

Saphon fils du celebre Zoros fondateur de Carthage, instituteur & Prince de son Senat. Quoique nous fussions deux freres jumeaux, (1) Giscon & moi, la qualité d'aîné ne m'a jamais été contestée. Cependant mon pere qui avance en âge, voulant établir son successeur de son vivant même, avoit mis mon droit en doute, & avoit attaché la gloire de remplir sa place à une condition qu'il avoit offerte à mon frere aussi bien qu'à moi. Cette condition étoit que celui de nous deux qui feroit dans le cours de trois années l'action la plus heroïque, seroit nommé son successeur par lui-même & par le Senat. Je ne veux point attribuer cette idée de mon pere à une prédilection injuste qu'il eut pour mon frere, bien que mes amis m'en eussent déja averti. J'aime mieux croire que mon pere joüissant de plusieurs victoires que j'ai remportées en son nom, &

(1) Saphon & Giscon sont nommés dans les anciens Auteurs qui ont parlé de Carthage comme deux parens très-proches, & quelques-uns les placent avant la guerre de Troye. V. l'histoire d'Espagne de Mariana, l. 1. & 2. & les Remarques du Pere Charenton.

voyant son état accru de toute la Numidie que j'avois déja conquise par mes armes, il ne doutoit pas que je ne gagnasse le prix sur mon frere dans la condition proposée : & qu'ainsi joignant le titre du mérite à celui de la naissance, je n'acquisse par-là un plus grand crédit sur les peuples que je devois gouverner après sa mort. Je ne prétends point insinuer par ce discours que Giscon mon frere fût un homme sans courage. Cependant, non seulement il n'a jamais tenté d'aggrandir le nouvel Empire de Carthage, par des conquêtes qu'il auroit pu faire d'un autre côté que moi ; il ne m'a même jamais aidé dans les miennes. Depuis que nous étions l'un & l'autre en âge de porter les armes, il s'étoit borné à repousser les Barbares qui faisoient de fréquentes incursions dans nos provinces meridionales dont ils sont voisins, & qui venoient quelquefois jusqu'aux portes de Carthage. Mais rendant volontiers justice à sa vigilance & à sa patience, il est certain qu'il n'a jamais eu lieu d'attaquer & de défaire à la fois que

des partis de quarante ou de cinquante coureurs. Ainſi tous ſes combats répétés & réunis n'avoient rien de comparable à la gloire & à l'avantage de trois ou quatre victoires déciſives que j'ai gagnées, & qui ont commencé à faire de notre Empire un des plus grands qu'on ait vûs encore. Voilà quel étoit l'état des choſes, quand mon pere nous fit à l'un & à l'autre en plein Senat, la propoſition dont j'ai parlé. Auſſitôt ne croyant point devoir chercher d'actions heroïques hors de la guerre, & perſuadé que la premiere vertu du Héros eſt la valeur; je me diſpoſai pour remplir la condition preſcrite, à reprendre les armes, & à porter plus loin mes premiers exploits.

Vers la fin des deux premieres années, j'avois conquis au-delà de la Numidie, toute la Mauritanie Sitifenſe, ainſi nommée de ſa capitale Sitifi, que j'avois priſe après un long ſiége. Je comptois de m'avancer vers les montagnes d'Atlas, en n'épargnant que le pays ſacré des Heſperides; & je ne déſeſperois pas d'arriver dans la troiſiéme année juſqu'aux rivages de l'Ocean; lorſque je fus

détourné de mon entrepriſe & rappellé du côté de Carthage par une nouvelle ſurprenante. Mon frere avoit diſparu dès le lendemain de la propoſition de mon pere ; & je jugeai dès lors qu'il abandonnoit la partie. Mais j'appris à Sitifi qu'il étoit paſſé chez ces peuples vagabons, qui venoient auparavant faire des courſes ſur nos terres, & qu'il avoit lui-même chaſſés tant de fois au-delà de nos frontieres. On me dit qu'il avoit employé les deux premieres années de ſon abſence à aller avec des riſques & des fatigues ſans nombre, ou dans leurs cavernes ſéparées les unes des autres de pluſieurs milles, ou dans leurs tentes qui changeoient fréquemment de place : Qu'enfin à force d'invitations & de remontrances, il leur avoit perſuadé de s'aſſembler en forme de nation policée, de bâtir des villes de diſtance en diſtance pour leur commodité commune, & même de fonder une Capitale qui ſeroit le centre de leur domination. En effet nous ſçumes bientôt que de l'autre côté des montagnes, que nous prenons pour limites vers le midi, on

élevoit en diligence les murs de Capſa, ſituée ſur une riviere qui va ſe dégorger dans la mer, vis-à-vis la petite Syrte. Ainſi ces peuples qui ne portoient autrefois que le nom de leur malheureuſe profeſſion de Coureurs, ſe faiſoient déja appeller les Capſenſes, & exigeoient des égards de leurs voiſins & de nous-mêmes. Il faut convenir qu'occupés de leur établiſſement, ils avoient ceſſé depuis quelque temps de faire des courſes dans nos campagnes. Mais vous jugez bien, ô ſages Prêtres de Memphis, combien un Empire qui s'élevoit ſi proche de nous, devoit être ſuſpect au nôtre. Ainſi je crus qu'il étoit de mon honneur, de mon devoir, & de l'intérêt de Carthage, de m'oppoſer à la naiſſance de cet Etat. Je me préparai donc à les aller attaquer dans leurs forts qui n'étoient pas encore achevés, & avant que leur milice & leur République même pût être reglée. Comme j'avois déja une grande armée ſur pied, je fus bientôt prêt à me mettre en marche. Dès que mon frere en fut averti, il envoya au-devant de moi des Herauts,

qui néanmoins se disoient députés, non de sa part, mais de celle des Capsenses. Ils me déclarerent qu'ils n'avoient eu aucune intention d'être ennemis des Carthaginois; qu'ils avoient seulement prétendu former une République comme la nôtre; à cela près que l'inferiorité de leur nombre leur ôtoit toute idée d'attaques & de conquêtes : Qu'ils avoient commencé à construire des forts & des places, & qu'ils vouloient les achever, seulement pour se défendre de leurs voisins, s'ils étoient assez injustes pour s'opposer à leur établissement. Je leur répondis qu'il me suffisoit pour les regarder comme ennemis & même comme coupables, qu'ils eussent pour Chef, un fils du Fondateur de Carthage, qui au lieu d'agir avec son frere pour la gloire de sa nation, détruisoit l'esperance qu'elle avoit de se rendre un jour maîtresse de toutes les terres habitables de l'Afrique, puisqu'il fondoit une République rivale de la sienne propre; & qui, si on la laissoit subsister, borneroit à jamais l'Empire Carthaginois du côté du midi. Ils

me repliquerent qu'il étoit vrai qu'ils avoient ſuivi les conſeils de mon frere pour former entre eux une nation ſociable & raiſonnable, avec laquelle nous pouvions faire alliance, & qui nous mettoit à l'abri nous-mêmes des incurſions des Garamantes, & d'autres peuples plus indiſciplinables qu'ils ne l'avoient été : Mais que d'ailleurs mon frere n'avoit accepté aucun titre parmi eux, & que c'étoit à eux ſeuls que j'aurois affaire dans le combat. Comme j'étois conduit à cette derniere entrepriſe par une raiſon d'Etat qui ne ſouffroit pas le délai d'une négociation, & que d'ailleurs il ne s'agiſſoit pour moi que de faire des actions heroïques ; je leur dis en un mot que je leur rendrois ma derniere réponſe dans une bataille.

Je marchai donc ſur les pas des Herauts qui s'en retournoient, & ils eurent bien de la peine à faire plus de diligence que moi, quoique je conduiſiſſe une armée entiere. Je m'attendois à paſſer les montagnes pour arriver au pied de Capſa. Mais dès le moment que les Capſenſes eurent

reçu ma réponſe, ils les paſſerent eux-mêmes, deſcendirent de notre côté, & ſe procurerent l'avantage de ne combattre que ſur nos terres. Je fus ſurpris de découvrir du haut d'une colline encore aſſez éloignée d'eux, une armée qui paroiſſoit être de quarante mille hommes, & qui avoit à dos les montagnes, dont les défilés leur pouvoient fournir aiſément de nouvelles troupes. Cependant comme la mienne étoit de cent mille hommes effectifs, je me jugeai aſſez fort pour les attaquer. Je fis repoſer mon armée un jour & une nuit derriere la colline qui la cachoit encore, comprenant bien qu'il faudroit livrer bataille en arrivant. Les ennemis de leur côté, comme s'ils avoient eu autant d'envie que moi de terminer la querelle par un combat, avoient laiſſé devant eux une grande plaine, où je conduiſis mes troupes déja toutes arrangées. Ils leur donnerent même le temps d'arriver & de ſe poſter, dans le deſſein ſans doute de les combattre toutes enſemble. Mais alors nous attaquant de front & par les côtés, ils joignoient à tout l'or-

dre & à toute la fermeté de ſoldats diſciplinés tels qu'ils l'étoient devenus, l'adreſſe qu'ils avoient autrefois de porter leurs coups, & de ſe retirer ſur le champ. Le combat qui s'étoit engagé avant midi, avoit déja duré cinq heures entieres, & nous commencions à perdre beaucoup plus de monde qu'eux. Ainſi je réſolus d'aller directement à mon frere que je reconnoiſſois depuis longtemps à ſes armes Carthaginoiſes, & aux mouvemens qu'il ſe donnoit dans l'armée qu'il commandoit; quoique par une eſpece de honte qu'il avoit, à ce que je crois, de ſe voir les armes à la main contre ſon pere, & de ſe ſoüiller du ſang de ſes compatriotes, il tint toûjours baiſſée la viſiere de ſon caſque. Je le joignis malgré la legereté qui le portoit en tous les endroits de la bataille où il ſe croyoit néceſſaire. Fils & frere traître, lui criai-je en l'abordant, terminons ce combat trop ſanglant pour ta patrie, par la mort de l'un ou de l'autre. Sans me répondre, il para avec ſon épée le coup que je lui portois au défaut du caſque. Mais comme il ſe

détournoit pour aller ailleurs, je lui enfonçai la mienne jusqu'à la garde au-dessous de la cuirasse; & au même instant, il tomba mort aux pieds de son cheval. Ce coup fit changer la face du combat. Les Capsenses se retirèrent, quoiqu'en bon ordre, dans les défilés de leurs montagnes, & nous demeurames maîtres du champ de bataille. Cependant comme je m'apperçus qu'ils se mettoient là en état de nous défendre le passage, & que mon armée diminuée d'environ trente mille hommes, étoit d'ailleurs fatiguée & rebutée; je la ramenai en abandonnant pour cette fois le dessein que j'avois de détruire les murs de Capsa. Ainsi le funeste ouvrage de mon frere subsiste encore malgré la défaite des Capsenses & sa mort.

Dès que nous fumes revenus à Carthage, mon pere me fit dire qu'il ne vouloit me revoir pour la premiere fois que dans le Senat. Il témoigna en ma présence aux Senateurs assemblés que l'affliction qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir de la mort de mon frere, malgré son infidélité qu'il nommoit toujours apparente, lui ô-

toit la liberté néceſſaire pour porter un jugement ſain & entier ſur mon ſujet : Qu'ainſi il s'en remettoit pleinement à leur déciſion. Après une longue délibération, pendant laquelle j'étois ſorti, on me fit rentrer. Le plus ancien Senateur prenant la parole dit : Que le Senat ne jugeant que l'exterieur des actions, & voulant prévenir le danger de l'exemple équivoque de mon frere; on alloit condamner ſa mémoire quoiqu'à regret, comme ayant été tué les armes à la main contre ſon pere & contre ſa patrie. Qu'à mon égard, ſans rien décider ſur la condition preſcrite, & annullant la propoſition qui nous avoit été faite, puiſque mon frere étant mort & moi demeurant ſeul, elle devenoit inutile; on m'aſſûroit, de l'aveu même de mon pere, la ſucceſſion à la Principauté du Senat, à laquelle j'avois d'ailleurs une prétention naturelle par la primauté du moment qui déterminoit mon aîneſſe. Mais que pour détourner de deſſus moi la colere des Dieux qui ſçavent ſeuls le fond des choſes, & en réparation du ſoupçon qu'on pou-

voit avoir contre moi, de m'être défait ſous un prétexte honorable d'un competiteur dangereux; je viendrois demander humblement l'expiation aux Prêtres de Memphis, les plus fameux de toute l'Egypte dans la ſcience de la Religion & des mœurs. Voilà, Venerable Chef, & vous très-ſaints Prêtres, le recit fidele de mon action, & la raiſon qui m'amene devant votre Tribunal, vous ſuppliant de joindre à l'expiation que je demande pour le paſſé, vos ſages inſtructions pour l'avenir.

Dès que le Carthaginois eût achevé ſon diſcours, le Grand-Prêtre le fit aſſeoir ſur une ſellette qui étoit derriere lui, & parla ainſi. Saphon, fils de Zoros, nous avons depuis long-temps une très-grande eſtime pour votre pere ce fondateur pacifique de Carthage dont les exploits n'ont jamais été que des bienfaits. Tous les jugemens qu'on nous a rapportés de votre Senat, nous ont donné une haute idée de ſa ſageſſe. Nous révérions la vertu de votre frere, avant la derniere bataille que vous nous avez racontée, & dont on ne nous

avoit pas encore fait le détail. A votre égard, nous voyons par votre discours, & nous sçavions déja par la renommée, que vous êtes un grand homme de guerre : mais vos principes ne sont pas les nôtres. Nous avons ici un jeune Eleve que je vais faire parler, & vous apprendrez de la bouche d'un commençant, combien les leçons de notre Déesse sont superieures aux idées confuses & tumultueuses de la plûpart des hommes, & sur-tout de ceux qui se sont livrés à la passion aveugle de la guerre. Aussi-tôt le Grand-Prêtre appella Sethos qui s'approcha de lui avec de grandes marques de surprise, de modestie, & d'obéissance. Il le plaça debout vis-à-vis le Carthaginois, & lui ordonna de faire au discours qu'il avoit entendu, la réponse que la Déesse lui inspireroit. Le Grand-Prêtre regardoit comme une rencontre très-heureuse qu'il se fût agi d'actions heroïques dans l'histoire de Saphon & de Gisco ; & il ne doutoit pas que Sethos n'employât dans son discours ce qu'il préparoit depuis cinq jours sur les trois questions qui

lui avoient été faites : Quelle eſt la premiere vertu du Héros ? L'Héroïſme conſiſte-t-il à paſſer les bornes du devoir ? Eſt-il héroïque de ſacrifier ſon honneur même à l'intérêt de ſa patrie, ou à l'utilité du genre humain ? Avant que le jeune Prince commençât, le Grand-Prêtre dit à Saphon : Que la naiſſance de ce jeune homme le mettoit ſeule en droit de lui répondre ; & que d'ailleurs ils étoient tous là pour le remettre dans la voye de la vérité & de la juſtice, s'il lui arrivoit de s'en écarter. C'eſt ſur cette circonſtance, dont Orphée fut témoin, qu'il établit dans la Grece, qu'on pouvoit aller recevoir l'expiation chez les Rois initiés aux Myſteres d'Eleuſine, comme Bellerophon l'alla recevoir en effet chez Prœtus Roi d'Argos, ſans parler de pluſieurs autres exemples. Le jeune Sethos commença ainſi ſon diſcours.

Iſis, ô grande Déeſſe des Egyptiens, conduiſez ma langue & ne lui permettez pas de rien proferer qui ſoit indigne des inſtructions que vos ſaints Miniſtres m'ont données de votre part. Il me ſemble, Saphon, que

vous n'avez pas pris le ſens de la propoſition qui vous a été faite, quand vous avez cru que l'action héroïque qu'on demandoit de vous, conſiſtoit à attaquer vos voiſins, & à les ſubjuguer indifferemment. Je ne touche point à la conquête que vous avez faite de la Sitifenſe depuis la condition preſcrite; puiſque n'ayant point dit quelle raiſon vous a armé contre ſes peuples, votre recit, auquel ſeul je dois m'arrêter, ne fournit pas de quoi juger ſi vous les avez bien ou mal conquis. Je ſuis néanmoins perſuadé que ſi vous ne les avez attaqués que pour vous donner la gloire de faire une action héroïque, cette intention même vous l'a fait manquer; parce qu'une action héroïque ne ſçauroit avoir pour objet & pour fin la gloire de celui qui la fait, & qu'il faut néceſſairement qu'elle ſe rapporte à l'intérêt & à l'avantage des autres. Vous avez expoſé au long le motif qui vous a conduit contre les Capſenſes; & votre ſeule expoſition ſuffit à mon ſens pour faire voir l'injuſtice de votre cauſe; ce qui vous éloigne encore plus de l'ac-

tion héroïque, puiſque l'action héroïque, partant d'un principe de vertu, il eſt impoſſible que la vertu ſubſiſte avec l'injuſtice. En effet vous avez vous-même réfuté le prétexte du danger d'une République qui s'élevoit à côté de la vôtre, lorſque vous avez avoüé que les Capſenſes occupés de leur établiſſement avoient ceſſé de faire des courſes ſur vos terres. Ces courſes ſont un péril dont les Etats trop voiſins des Sauvages ne ſçauroient preſque jamais ſe délivrer; par la raiſon même que les coureurs ne faiſant jamais de grands corps, on ne ſçauroit jamais parvenir à les détruire; & que ſe gliſſant ſans être apperçus, ils trouvent des paſſages à côté des fortereſſes & des murailles qui arrêtent les armées entieres. Ainſi en vous oppoſant par la conſidération d'un péril très-éloigné, à la naiſſance d'une République qui par les bornes étroites de ſon territoire en comparaiſon de l'étenduë de votre Empire, ne pouvoit vous faire aucun ombrage; qui vous offroit d'ailleurs ſon amitié & ſon alliance, & qui vous défend elle-même d'autres Barbares

plus dangereux, vous avez voulu faire rentrer votre patrie dans un mal préſent & continu pour acquerir l'honneur d'une victoire utile à vous ſeul: Exemple qui n'a été donné que trop ſouvent par ces Princes guerriers qui ont ſacrifié, non ſeulement des nations étrangeres & innocentes, mais les biens & les vies de leurs propres ſujets, à leur réputation particuliere. Vous avez eu, ce me ſemble encore plus de tort, en alléguant aux Herauts des Capſenſes l'eſperance qu'avoit votre patrie de ſe rendre maîtreſſe de toutes les terres habitables de l'Afrique. Car outre que votre patrie ne doit point faire non plus que vous des conquêtes injuſtes; d'ailleurs les terres des Capſenſes mêmes ne ſont devenues habitables que par les ſoins qu'ils prennent de cultiver leurs campagnes, & de les partager par des villes, depuis qu'ils forment une nation policée. Ainſi voulant les détruire, il n'a pas tenu à vous que votre patrie ne demeurât environnée, comme elle l'étoit auparavant, ou de cavernes de voleurs ou de ſolitudes affreuſes: & vous avez imité

imité, du moins en cette occasion, ces Conquerans qui semblent ne vouloir faire du monde entier qu'un vaste désert.

Le principe de toutes ces erreurs, est la fausse idée que vous vous êtes faite du Héros, lorsque vous avez cru que sa premiere vertu étoit la valeur. La valeur elle-même est plûtôt une disposition naturelle & avantageuse de l'ame & du corps, qu'elle n'est une vertu. On en peut faire comme de plusieurs autres qualités semblables, un bon ou mauvais usage. Elle se trouve en de méchans hommes; & elle a quelquefois rendu méchans des hommes qui auroient été bons sans elle. La valeur ne devient loüable & respectable que par une vertu superieure qui l'employe & qui la dirige. Cette vertu dans le sujet ou dans le citoyen est l'amour de son Prince & de sa patrie guidé par la simple obéissance. Dans le Prince ou le Chef de la République c'est l'amour de ses peuples, éclairé par la justice qu'il observe à l'égard même de ses voisins & de ses ennemis. Dans le Héros enfin, c'est l'amour des hommes en general, ou l'humanité

conduite par un zele fondé sur une vive espérance de la protection des Dieux. Ainsi c'est cette humanité courageuse, cet amour zelé du genre humain, qui est la premiere vertu du Héros. Le vrai courage qui pris en general convient à toute condition & même à tout sexe, mais qui, appliqué aux exploits de guerre, se nomme valeur, consiste toujours à braver toutes sortes de périls pour suivre le devoir. C'est cette seule vûë du devoir qui distingue la valeur véritable ou vertueuse de l'aveugle fureur ou de l'injuste violence, & qui rend toûjours l'Héroïsme même raisonnable. Mais on m'a appris qu'il y a deux sortes de devoirs; l'un d'état & l'autre d'inspiration. Le devoir d'état regarde ceux qui étant nécessaires à leur patrie ou à leurs familles, ou qui même se défiant de leurs forces se bornent sagement à remplir les obligations ordinaires de leur état, préférables pour la plûpart des hommes à toutes les autres. Le devoir d'inspiration n'est propre qu'à ceux que les Dieux semblent tirer de l'ordre commun pour les conduire à des

œuvres plus ſublimes en elles-mêmes, & plus utiles ou à leur patrie ou au genre humain : & ce dernier devoir, ordinairement indiqué par les conjonctures ſingulieres où la Providence met quelques hommes, devient le devoir du Héros. Il a beſoin, pour le remplir, d'une valeur fort élevée au-deſſus de celle des Conquerans vulgaires; & nous voyons auſſi que les vrais Héros, ou les bienfaiteurs du genre humain, ont toûjours paſſé pour les plus courageux de tous les hommes. Un cœur rempli d'une ſemblable inſpiration, un homme touché du véritable Héroïſme ne court pas riſque de s'arrêter dans ſa courſe; & il n'eſt dangereux pour lui que de paſſer les bornes du devoir. Ainſi toute ſon attention eſt de réſiſter à tous les mouvemens d'une valeur, ou même d'une généroſité outrée; c'eſt à-dire qui ne tourneroit qu'à ſa propre gloire, ſans aller au bien des hommes auſquels il a conſacré ſes travaux & ſa vie. Il ſçait que la vertu ſublime ſe reconnoît, non à des œuvres ſuperfluës, mais à l'accompliſſement entier & par-

fait de celles qui lui ſont impoſées. Son devoir eſt auſſi étendu que l'utilité publique; mais auſſi l'utilité publique en fait les bornes qu'il ne veut jamais paſſer. En effet le Héros, bien loin de chercher une gloire vaine, s'expoſe pour le ſervice de ſa patrie ou du genre humain, aux interprétations bizarres ou aux condamnations injuſtes des hommes mêmes qu'il veut ſervir. Incapable de commettre une action lâche ſous quelque prétexte d'utilité que ce puiſſe être, il ne ſacrifie jamais l'honneur réel qui dépend de lui: Mais ferme dans ſes projets, il ſacrifie ſans peine, pour les accomplir, l'honneur apparent qui tient à l'opinion paſſagere des hommes envieux ou mal inſtruits. C'eſt à ces traits, ô Saphon, que les vrais Héros ſe ſont fait connoître, & les exemples qu'ils nous ont tracés doivent nous apprendre que les actions les moins brillantes ne ſont pas toûjours les moins héroïques.

Dès que Sethos eut fini ſon diſcours, il ſe tourna vers le Grand-Prêtre qui lui fit ſigne de ſe remettre à ſa place, & qui dit au Car-

thaginois : Saphon, le même eſprit qui anime tous les ſerviteurs de notre Déeſſe, a fait parler ce jeune homme comme nous aurions parlé nous-mêmes. Le portrait qu'il a fait du Héros convient à Giſcon votre frere dans les deux premieres années de ſon entrepriſe. En effet dans ces ennemis qui lui avoient donné tant de peine dès le temps qu'il défendoit vos terres de leurs incurſions, il a vu des hommes qui en cette qualité méritoient ſon affection & ſa tendreſſe ; & il a jugé qu'en ſervant ſa patrie, il pouvoit les ſervir eux-mêmes. Il a ſubi ſelon votre propre témoignage tous les travaux & tous les dangers attachés à ce devoir d'inſpiration : & pour le remplir il s'eſt expoſé dès le premier jour à des ſoupçons déſavantageux que vous avez appuyés vous-même, & à travers leſquels il paroît que votre pere & votre Senat avoient ſeuls apperçu la vérité. Mais nous diſtinguons ce premier temps de celui où, ſelon votre récit, votre frere a fait paſſer les troupes des Capſenſes dans les terres des Carthaginois. Elles a-

voient droit d'y paſſer pour s'oppoſer à votre attaque ; mais il n'avoit pas droit de les y conduire. Il eſt d'autant plus condamnable dans cette derniere circonſtance, & ſur-tout dans le combat donné contre les Carthaginois où il commandoit en perſonne, qu'il avoit cru ne devoir accepter aucun titre chez les Capſenſes, & qu'il paroiſſoit les avoir mis en état de ſe défendre ſuffiſamment eux-mêmes. Mais j'oſerai vous le dire ; vous devez vous reprocher ſon propre tort ; les procédés de l'injuſtice embarraſſent ſouvent la vertu même. La mort de votre frere a ſatisfait les Dieux à ſon égard, & nous travaillerons avec vous pour les appaiſer en votre faveur.

Cependant malgré l'injuſtice du fond de votre cauſe dans la guerre des Capſenſes & dans le meurtre de votre frere, comme l'un & l'autre ſont couverts du motif ſpécieux du ſervice de la patrie, votre Sénat vous a décerné très-ſagement la ſucceſſion à la place de votre pere. Le titre d'Héritier d'une Couronne ou des autres Dignités paternelles ne de-

mande pas les vertus épurées qu'exige le titre de Héros : & il eſt même de l'utilité & de la tranquilité publique que les ſucceſſions ſoient plûtôt attachées à l'ordre de la naiſſance qu'à des eſtimations difficiles & ſouvent dangereuſes du mérite perſonnel. Il ſemble même que votre frere vous ait cedé une ſucceſſion qu'il ſçavoit bien ne lui être pas dûë, lorſqu'il a diſparu de Carthage pour ſuivre le projet héroïque qu'il avoit formé de policer une nation barbare. Ce ſera à vous, ô Saphon, à gouverner vos peuples ſuivant les principes qu'on vous a fait entrevoir, & plûtôt en Prince équitable qu'en grand Capitaine. Cette derniere qualité qui eſt brillante dans un homme de votre âge & qui porte les armes pour le ſervice de ſon pere, eſt beaucoup moins convenable au Chef d'une grande République, actuellement chargé du ſoin de ſes peuples & du maintien des Loix parmi eux. Nous ne ſommes pas aſſez injuſtes pour ne pas eſtimer votre intelligence dans l'art de la Guerre, & nous ne condamnons pas toutes vos victoires.

Nous ſçavons que les Nomades, avant la conquête que vous avez faite de leur pays n'étoient gueres plus policés que les Capſenſes l'étoient avant l'entrepriſe de votre frere. Nous ſçavons même que vous avez eu ſoin de conſerver les riches pâturages de la Numidie, & que votre pere la traite aujourd'hui comme une de ſes Provinces les plus fidelles. Il eſt permis de conquérir des Peuples ſans Maître & ſans Loix, pour les rendre plus heureux & plus raiſonnables qu'ils ne l'étoient auparavant. Il vous ſera même permis de ſubjuguer des peuples qui auront un Maître & des Loix, lorſqu'ils ſeront des Ennemis injuſtes & irréconciliables de vos Sujets, comme nous avons oüi dire que l'étoient à l'égard de Carthage les habitans de la Mauritanie Sitifenſe, que vous avez très-juſtement ſoumis. Il ne vous a donc manqué juſqu'à préſent que de connoître les vrais principes de la Morale, & de bien diriger votre valeur & les autres grandes qualités que les Dieux vous ont données. Faute de cette connoiſſance & de cette

droiture d'intention, il vous eſt arrivé, ou de faire des actions injuſtes, ou de n'avoir pas mérité auprès des Dieux en faiſant même des actions juſtes. Nous bornons là les inſtructions que vous nous avez demandées vous-même. Meditez-les en ſilence dans le reſte de cette journée. Vous recevrez demain l'expiation corporelle, & le jour ſuivant on fera ſur vous le Sacrifice expiatoire. Auſſi-tôt on emmena le Carthaginois qui vouloit dire quelque choſe pour ſa défenſe : mais les Officiers du ſecond Ordre chargés de ſa perſonne l'avertirent que toutes repliques lui étoient interdites : & que d'ailleurs elles étoient ſuperfluës devant un Tribunal de médiation & de grace.

Dès qu'il ſe fût retiré, le Grand-Prêtre demanda à tous ſes Collegues s'il ne leur ſembloit pas que Sethos avoit ſatisfait dans ſon diſcours aux trois queſtions qui lui avoient été faites ſix jours auparavant. Ils répondirent tous qu'il les avoit parfaitement réſoluës ; & qu'à l'occaſion de l'hiſtoire du Carthaginois & de ſon frere, il avoit donné à ſes ré-

ponſes toute l'étenduë & toute la préciſion qu'on pouvoit ſouhaiter. Cela étant ainſi, dit le Grand-Prêtre, nous acheverons le jeûne de ces neuf jours, afin d'obtenir des Dieux qu'ils gravent pour jamais dans l'ame de ce jeune Prince les maximes qu'ils lui ont enſeignées eux-mêmes. D'ailleurs je crois que nous pouvons diſpenſer notre maiſon du ſilence qui y regneroit encore trois jours en faveur d'un Aſpirant qui n'auroit pas été auſſi-tôt prêt que celui-ci. Ce ſilence même ſeroit difficile à garder parmi toutes les cérémonies de l'expiation du Carthaginois. Je penſe qu'on y peut admettre Sethos, puiſqu'il a déja mérité par ſes réponſes le privilege de la manifeſtation. Les Prêtres entrerent unanimement dans cet avis.

Le lendemain dès la pointe du jour le Prêtre Chef des expiations ſuivi de pluſieurs Officiers du ſecond Ordre alla trouver le Carthaginois dans ſa priſon. Elle avoit une porte ſur le bord du canal ſoûterrain que l'on traverſoit dans les épreuves de l'Initiation. Cette porte étoit proche de la chûte d'eau, en-deçà pour-

tant des barreaux par où l'eau entroit dans le canal. On la lui ouvrit par le dedans, & on le fit ſortir par-là. L'un & l'autre bord étoit éclairé de pluſieurs torches, & il vit un appareil terrible de machines & de gens prépoſés pour les ſervir. Sur le bord de ſon côté étoit une cuve d'airain pleine d'une liqueur un peu épaiſſe, & tout auprès de l'eau une piece de fer tout rouge de la longueur du plus grand homme, & cambrée ſuivant ſa largeur d'environ trois pieds; de ſorte qu'elle reſſembloit à un long & large tuyau coupé par la moitié ſuivant ſa longueur. Elle étoit actuellement ſoutenuë par des pieds de fer ſur un brazier ardent. L'une de ſes extrêmités penchoit un peu du côté de l'eau. Un Officier du ſecond Ordre tenoit entre ſes mains le bout d'une corde de la groſſeur du petit doigt, qui traverſant toute la largeur du canal ſe dévidoit ſur la circonférence concave d'une très-grande rouë placée ſur le rivage oppoſé. Cette rouë étoit traverſée à ſon centre par un eſſieu, où tenoient deux fortes manivelles que d'autres hom-

mes se disposoient à faire tourner quand il seroit tems. Plusieurs Prêtres, quelques Initiés, Sethos & Orphée étoient assis à droite & à gauche à côté de la roue. Quelque fermeté qu'eut Saphon, il ne put s'empêcher de demander au Chef des expiations, le seul Prêtre qui fut auprès de lui, quelle étoit la nature de son supplice, afin qu'il s'y préparât? Le Prêtre lui répondit qu'il avoit quelque raison d'appeller supplice les purifications qu'il alloit subir, mais que cependant il en sortiroit aussi sain qu'il y seroit entré, pourvu qu'il pût soutenir de simples agitations de corps, & sur-tout qu'il ne se laissât pas vaincre à une frayeur dont on ne devoit pas le soupçonner. On lui fit avaler d'abord quelques gouttes d'une liqueur confortative; après quoi on lui rassembla tous ses cheveux sous une coëffe d'une toile incombustible. Ensuite le dépoüillant tout nud, on le coucha sur un linceüil étendu à terre. Là celui qui tenoit la corde lui lia les deux poignets croisés l'un sur l'autre; & lui mettant les bras dans toute

leur extenſion, il lui lia auſſi les deux pieds enſemble avec la même corde, à laquelle il avoit laiſſé le prolongement néceſſaire pour aller des poignets juſqu'aux pieds, ſans nuire à la ſituation naturelle du corps. Tout cela ſe faiſoit avec une vîteſſe & une adreſſe merveilleuſe, & ſans que le patient pût ſe plaindre qu'on lui fit aucun mal. En cet état ſix hommes l'enlevant, & lui recommandant de fermer la bouche & les yeux, le plongeoient juſques par-deſſus la tête dans la cuve pleine d'une diſſolution d'ail, de ſafran, d'huile de vers, & de pluſieurs autres ingrediens tous eſſentiels, mais dont le mélange étoit infaillible pour le garentir de l'action du feu (1). Ces Officiers dans le peu de temps qu'ils tenoient le Patient plongé dans la cuve avoient ſoin de changer leurs mains de place, afin qu'il n'y eût pas un ſeul endroit du corps qui ne fut oint de la liqueur. D'abord après

(1) *Erant & Egyptiis qui faciem certis inunctam ſuccis in abena ferventia citra noxam immergerent.* Epiph. ad finem panarii ſeu Librorum adv. Hereſes.

on le portoit ſur le lit de fer ardent: & la propriété de l'onction étoit de faire gliſſer rapidement le corps qui tomboit dans l'eau en un clin d'œil. Des Officiers nuds auſſi, étoient poſtés pour le recevoir de façon qu'il ne heurtât point contre le rivage qui étoit rempant ou en talus, & d'autres plongeoient pour le ſuivre afin qu'il ne touchât jamais le fond. Cependant la rouë à laquelle tenoit la corde, tournoit avec un mouvement reglé pour attirer le Patient dans un intervalle de temps où il ne put pas être ſuffoqué par l'eau. Il en ſortoit les pieds les premiers, & étant arrivé ſur la rouë la tête en bas, on l'y attachoit avec des bandes de cuir qu'on lui paſſoit promptement par-deſſous les aiſelles; & en cet état on lui faiſoit faire trois tours entiers. C'eſt de cette pratique qu'Orphée a pris l'idée de la Fable d'Ixion. Alors on délioit le Patient & le poſant ſur un lit, on le portoit dans une chambre haute. Les Prêtres Medecins lui donnoient-là tous les reſtaurans & tous les ſoulagemens du corps & de l'eſprit dont il pouvoit avoir beſoin.

Mais enſuite on le ramenoit dans ſa priſon où il devoit coucher encore la nuit ſuivante. On voit par cette deſcription que les trois parties de l'expiation corporelle pour les coupables répondoient exactement aux trois épreuves de la purification du corps par rapport aux Initiés. Mais la différence étoit que les Aſpirans entroient librement & d'eux-mêmes dans leurs épreuves ; au lieu que les coupables toûjours liés étoient forcés par des mains étrangeres de ſubir leurs peines. Il eſt vrai auſſi qu'il y avoit des expiations plus douces pour des actions moins atroces que le meurtre.

Dès l'Aurore du troiſiéme jour on commença les préparatifs du Sacrifice expiatoire. Je ne ferai point le détail d'une Cérémonie qui rempliſſoit preſque le jour entier. Je dirai ſeulement qu'elle contenoit deux parties principales qui ſe faiſoient toutes deux dans le Temple, mais la premiere à portes fermées. C'étoit celle où il s'agiſſoit d'abord d'appaiſer Typhon, le génie ou le Dieu malfaiſant que les Egyptiens regar-

doient comme l'Inſtigateur de tous les crimes des hommes & l'Auteur de tous leurs maux. C'eſt delà que Zoroaſtre & les Mages de la Perſe avoient tiré leur mauvais génie Arimane toûjours oppoſé à Orimaſe le Bienfaicteur univerſel; & c'eſt ce qui a donné lieu, quoique dans un ſens un peu différent, aux Dieux Apopompées ou Apotropées des Grecs, & aux Dieux Averrunques des Latins qu'on n'invoquoit que pour écarter les maux. En Egypte on amenoit, à cette occaſion, dans le derriere du Sanctuaire, un Bœuf roux, parce qu'on ſuppoſoit que Typhon avoit été de cette couleur. Le Prêtre Chef des expiations impoſoit la main ſur la tête de la Victime, & prononçoit ces paroles, dont une partie eſt rapportée par Herodote (1): Que le crime du coupable ici préſent, & toutes les ſuites malheureuſes qu'il devroit attirer ſur lui, ſur ſa famille, & ſur ſa patrie, paſſent ſur cet animal que nous vous immolons, ô Typhon, pour repréſenter par ſa mort

(1) Liv. 2.

telle de l'homme qui eſt l'objet de votre haine. Auſſi-tôt on frappoit entre les deux cornes le Bœuf, qui tomboit à terre. Le Prêtre l'ayant égorgé, arroſoit de ſon ſang le coupable encore revêtu de ſon ſac. Mais au lieu que dans les autres Sacrifices, les Prêtres, & ceux même qui avoient fait l'oblation emportoient les morceaux de la Victime partagée entre eux pour la manger; on jettoit dans les champs toutes les parties de la Victime expiatoire.

On tâchoit enſuite d'appaiſer les manes du mort. Ceux qui venoient ſe faire expier trouvoient autour du Temple des Marchands qui leur vendoient des figures d'hommes & de femmes groſſierement faites, & toujours poſées ſur un petit pied d'eſtal. Elles étoient, d'or, d'argent, ou de bronze, & leur hauteur alloit depuis trois pouces juſqu'à douze. Elles devoient repréſenter indifféremment dans la Cérémonie la perſonne, ou quelquefois même la Divinité qu'on avoit offenſée. Les Vendeurs avertiſſoient les Poſtulans de l'expiation d'en prendre une de ma-

tiere & de hauteur proportionnée à leurs facultés. Saphon avant que d'entrer n'avoit pas manqué d'en choisir une d'or entre les plus hautes; & il devoit la laisser dans le Temple pour rétribution suivant la coûtume. Le Prêtre, l'ayant mise devant lui sur une table pour représenter Giscon, fit son éloge comme de la part du coupable qu'on supposoit toûjours avoüer les bonnes qualités qu'avoit euës l'homme qu'il avoit tué. Dans cet éloge préparé dès la veille & écrit tout de suite dans le Livre du Cérémonial, le Prêtre lisoit plusieurs circonstances particulieres de la vie du mort, qu'il sçavoit d'ailleurs que de la déposition du coupable, & qui souvent l'étonnoient beaucoup. C'étoit par des pratiques de cette espece, mises en usage avec beaucoup de ménagement, que les Prêtres de l'Egypte s'étoient acquis la réputation d'avoir des connoissances secretes & des révélations célestes.

Enfin on purifioit l'air autour du coupable par le moyen d'une suffumigation, composée de seize drogues,

nombre quarré-quarré. Plutarque en a conservé le catalogue dans son traité d'Isis & d'Osiris, & l'on en trouve encore aujourd'hui la recette dans nos dispensaires avec le titre de Trochisque de Cyphi (1). Tout cela étant fait on mettoit l'Expié dans un bain au sortir duquel on le revêtoit des habits qu'il avoit apportés en entrant dans la maison. On lui présentoit alors aussi bien qu'aux Prêtres & aux Initiés, entre lesquels Sethos étoit ici, du pain & du vin, qu'ils mangeoient & qu'ils bûvoient en silence dans le lieu même. Après quoi on faisoit passer l'Expié dans la nef par les côtés extérieurs du Sanctuaire; mais il étoit encore gardé par les Officiers du second Ordre. Les enfans des Prêtres entroient alors, ou pour servir à l'Autel, ou pour remplir les Chœurs de Musique. On ouvroit les portes du Temple; & le Grand-Prêtre offroit aux Dieux bienfaisans sur le devant du Sanctuaire le Sacrifice qu'on appelloit Pacifique, & dans lequel on immoloit un Agneau blanc.

(1) Marsh. pag. 203.

Avant l'ouverture des portes du Temple, Sethos qui ne devoit pas encore être vu, étoit monté dans sa tribune, & après toute la Cérémonie on emmena le Carthaginois qui ne devoit rompre son jeûne ce troisiéme jour, qu'après le coucher du Soleil qui étoit encore assez éloigné.

Dans le moment qu'ils sortoient tous du Temple, par le fond du Sanctuaire, pour rentrer dans la maison; on vint dire au Grand-Prêtre qu'il y avoit dans les soûterrains, un Aspirant que l'on verroit sans doute bientôt paroître. Le Grand-Prêtre & ses Collegues qui étoient encore ensemble s'arrangerent aussi-tôt derriere la triple Statuë. Peu de temps après on entendit le bruit des roues enfermées dans le pied d'estal; & les Prêtres en virent sortir un homme qui n'étoit point armé d'un casque & d'une cuirasse comme Saphon, mais qui avoit d'ailleurs avec lui la plus parfaite ressemblance qui se puisse trouver entre deux freres jumeaux. Le Grand-Prêtre le félicitant, selon la coûtume, de son a-

dreſſe & de ſon courage, oſa le nommer Giſcon, ce qui le ſurprit extrêmement. Mais enſuite l'ayant fait proſterner, & ayant prononcé ſur lui la formule, dans laquelle on l'appelloit nouveau Serviteur de la grande Déeſſe Iſis, l'Aſpirant ſe revela & dit : Vénérables Prêtres de Memphis, je ne veux point vous diſſimuler mon état & ma fortune, & je vois bien par la connoiſſance que vous avez de mon nom qu'il me ſeroit inutile de le faire. Mais je dois avoüer moi-même qu'à me juger ſur l'opinion déſavantageuſe que l'on a de moi dans le monde, je ſuis indigne d'être Serviteur de votre Déeſſe. Je ſuis en effet Giſcon, ce malheureux Carthaginois proſcrit par mes Citoyens & chaſſé par les Capſenſes. Les premiers m'ont fait un crime d'avoir commandé une armée contre ma patrie, & les ſeconds de n'avoir pas voulu porter les armes contre elle. Les Carthaginois croyent ma mort certaine, & la regardent comme une juſte punition du combat que je n'ai point donné; & les Capſenſes, Peuple vagabond, dont j'ai formé une

République déja célébre, m'ont banni comme un homme qui a refuſé de combattre leurs principaux Ennemis qui ſont les Carthaginois. Le Grand-Prêtre l'interrompit là, & lui dit : Giſcon, nous ſçavions déja la plus grande partie de votre hiſtoire. Nous en avions approuvé le commencement & nous en avions condamné la fin, de la maniere dont on nous l'avoit expoſée. Mais votre innocence nous eſt atteſtée aujourd'hui par la vie même dont vous joüiſſez encore. Cela ne ſuffit pas, & il en faut rendre témoin Saphon votre frere qui eſt actuellement dans cette maiſon, & ſur qui nous venons d'achever les Cérémonies de l'expiation, que votre Sénat l'a envoyé demander ici, pour la mort qu'il croit vous avoir donnée : ainſi nous l'allons faire paroître devant vous. Nous faiſons en cela une exception conſiderable à la regle qui ne permet à nos Aſpirans de parler à aucun profane, avant que le cours de leurs exercices ſoit achevé. Mais comme il eſt du devoir d'un homme de bien de ſe juſtifier le plûtôt qu'il lui eſt poſſible d'un crime qu'on

lui impute, il eſt du nôtre de vous en faciliter les moyens. Votre frere en portant avant vous votre juſtification à Carthage, y portera la ſienne même; & après avoir été lavé ici devant les Dieux de ſon intention injuſte & vitieuſe, il ſe rachetera devant votre Pere, devant votre Sénat & devant vos Peuples du nom toujours odieux de meurtrier de ſon propre frere. Avant toutes choſes le Grand-Prêtre fit boire à Giſcon la coupe d'oubli, & prononça pendant qu'il la but la formule ordinaire. Mais il ajoûta qu'en expliquant à ſon frere devant eux ce qu'il faiſoit pendant la bataille, comment l'homme tué au lieu de lui étoit revêtu de ſes armes, & enfin pourquoi banni par les Capſenſes il étoit venu en Egypte; il ſe gardât bien de lui rien dire des premieres épreuves de l'Initiation qu'il avoit ſurmontées; de l'ouverture de la Pyramide par où il étoit entré, ni de celle du pied d'eſtal de la triple Statuë d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus par où il venoit de ſortir. Après cela le Grand-Prêtre fit ſigne qu'on allât chercher Saphon.

Giscon eut encore le temps avant que son frere arrivât, de dire au Grand-Prêtre qu'il avoit toujours eu un ardent desir de se faire initier à Memphis, pour recevoir de lui & de ses Collegues les préceptes & les exemples de vertu qui les rendoient recommandables par toute la terre. Mais que depuis ses malheurs, il n'avoit garde de prétendre à un titre aussi honorable que celui d'Initié, ni de vouloir charger un corps, dont la réputation étoit prétieuse, d'un homme regardé par-tout comme un criminel. Cependant, continua-t-il, pensant aussi que les Dieux sont le refuge des malheureux, & que les innocens persécutés trouvent auprès d'eux un sûr azile; quelle occasion plus favorable pouvois-je avoir de me présenter à eux que mon exil même; & quelle raison plus pressante de me donner tout entier & uniquement à leur service, que l'inutilité où me réduit l'injustice & l'ingratitude des hommes? J'ai traversé inconnu & craignant de me faire connoître, le Ciniphi, la Tripolitaine, le pays des Namasomes, & les déserts de la

Marmarique,

Marmarique. J'ai passé dans la Libye devant le Temple de Jupiter Hammon que j'ai salüé de loin sans oser m'en approcher. Je sçavois à Carthage & dès les premiers temps où j'aspirois à l'Initiation, que l'ouverture de la Pyramide en étoit l'entrée, sans sçavoir néanmoins qu'elle conduisît dans ce saint Temple. Mais j'avois oüi parler de cette inscription effrayante qui se trouve au fond du puits, & des périlleuses purifications du corps par lesquels on est conduit aux préparations de l'ame. Je résolus en sortant de Capsa de courir tout le danger des premieres, sans prétendre plus aux secondes; ou du moins de déclarer sincerement mon nom & ma situation aux Saints Prêtres qui devoient me recevoir. En arrivant hier au soir dans le Bourg le plus voisin de la Pyramide, mon Hôte à qui je marquai simplement en général, l'envie que j'avois de la visiter, me fit présent d'une lampe qu'il me dit être propre à ce dessein. Je suis parti au lever du Soleil, & me trouvant deux heures après au pied de la Pyramide, j'y suis monté

dans la résolution d'y périr, si la disgrace où je me trouvois par rapport aux hommes étoit un effet de la colere des Dieux mêmes, & en abandonnant ma justification au temps qui dévoile tout. Mais le dirai-je ? mon indifférence pour la mort m'a affermi contre elle, & m'a conduit jusqu'à vous, ô très-Saints Prêtres d'Isis, prêt à subir le sort dont vous me trouverez digne sur ma propre confession. Le Grand-Prêtre lui dit : Giscon, les pensées des Dieux ne ressemblent point à celles des hommes, & nous allons mieux juger nous-mêmes de votre conduite passée par l'exposition que vous en allez faire devant votre frere.

Là-dessus Saphon arriva, & rien ne peut exprimer le trouble qui s'éleva dans son ame au premier aspect de son frere. Il s'arrêta peu à chercher dans son esprit par où il étoit entré dans le derriere du Sanctuaire d'où il venoit de sortir lui-même. Mais il comprit pour la premiere fois, qu'un autre que son frere avoit pû porter dans le combat des armes Carthaginoises. Honteux d

ſon erreur qu'il trouvoit groſſiére, il ſoupçonna violemment les Prêtres mêmes d'avoir eu Giſcon chez eux depuis pluſieurs jours, & de lui en avoit fait un ſecret; afin de lui faire eſſuyer les horribles fatigues de l'expiation, pour un crime dont il s'étoit témérairement & fauſſement accuſé lui-même. Il rappelloit en même temps les leçons qu'il étoit venu recevoir d'un Maître à peine ſorti de l'enfance, qui avoit anéanti le prétendu Héroïſme de ſes exploits, & qui lui avoit démontré que la valeur, ſa vertu favorite, n'avoit juſques-là été en lui qu'une paſſion aveugle ou pernicieuſe. Il voyoit vivant ce frere déclaré plus Heros que lui dans le temps même qu'on le jugeoit mort criminel. En un mot il ſe ſentoit plongé dans une humiliation contre laquelle il ne trouvoit dans ſon eſprit aucune reſſource. Heureuſement pour lui donner le temps de ſe remettre, c'étoit à Giſcon à parler le premier & il avoit commencé ainſi ſon diſcours.

Mon frere, ces vénérables Prêtres veulent que je paroiſſe à vos yeux

dès ce moment pour nous justifier l'un & l'autre ; moi d'avoir commandé l'armée des Capsenses contre les Carthaginois ; & vous d'avoir trempé vos mains dans mon sang. Avec quelque ardeur que j'aye travaillé à former la République des Capsenses, & quelques soins que j'aye apportés à les mettre en état de défense contre les attaques injustes de leurs voisins ; je leur avois déclaré que prêt à livrer ma vie pour eux contre tous leurs autres ennemis, je ne prendrois jamais les armes contre ma patrie. Je n'avois pas même hésité de leur dire que je n'étois à eux que pour un temps ; & qu'après avoir exécuté à leur égard un projet qui leur étoit si avantageux, je rendrois ma personne & reporterois mes services à mon Pere & à mes Compatriotes. Je m'étois expliqué ainsi de très-bonne heure, pour parer le soupçon qui auroit pû naître en eux que je ne les eusse rassemblés que pour livrer plus aisément leur Nation entiere aux Carthaginois. Malgré toutes ces précautions que j'avois prises ; dès qu'ils sçurent votre marche vers Capsa, ils me signi-

fierent dans leur Conſeil de Guerre qu'ils me regarderoient, ou comme un lâche ou comme un traître, ſi je ne prenois le commandement de leurs troupes contre vous. Je leur répondis, que leur pardonnant ces termes injurieux qu'ils tenoient encore de leur premiere férocité, je me conduiſois par des principes ſupérieurs aux leurs; & qu'il n'étoit aucune violence humaine qui pût me faire départir d'une réſolution que je n'avois formée qu'après avoir murement conſulté les Loix de la juſtice & de l'honneur. J'ajoûtai même, que leur ſçachant gré de la confiance qu'ils avoient en moi, & dans laquelle ils ne ſe trompoient pas en la renfermant dans les bornes que je leur avois marquées, ils péchoient d'ailleurs contre la prudence générale en me preſſant d'accepter la conduite d'une armée, que je ne commanderois que par force, ſi j'étois capable de leur ceder. Qu'ainſi je me réduiſois à leur conſeiller de vous envoyer des Hérauts pour vous faire connoître l'équité de leurs prétentions & l'injuſtice de votre attaque. Mais j'exigeai d'eux

que pour soutenir eux-mêmes leur autorité souveraine, ils fissent parler ces Hérauts de leur part & non de la mienne, & sur-tout qu'on vous marquât en termes formels que, n'ayant pris aucun titre chez eux, ce ne seroit pas à moi que vous auriez affaire dans le combat. Je sçai que la chose vous a été dite, & sur ce discours vous pouviez soupçonner du moins que je n'étois pas le Commandant que vous avez tué. Cependant les Capsenses indignés de votre réponse nommerent aussi tôt pour leur Général celui que je leur avois déja indiqué comme le plus propre d'entre eux à être leur Chef après ma retraite, le premier à qui j'eusse communiqué le dessein que j'avois pris de les réünir, & qui m'avoit le plus aidé dans mon entreprise. Mais de plus ils m'arracherent mes armes & en revêtirent leur Chef, pour vous tromper vous-même, & pour laisser malgré moi sur ma personne le soupçon & l'apparence d'une action à laquelle je n'avois réellement aucune part. Ils passerent aussitôt les Montagnes qui les séparent de l'Empire

de Carthage, & ils affecterent de ravager de votre côté un plus grand terrain qu'il ne leur en falloit pour enfermer leur camp. La bataille se donna de la maniere que vous sçavez mieux que moi, puisque je ne m'y trouvai pas. Mais les Capsenses qui défendant leur propre pays avec toute la ferveur d'une République nouvelle, n'avoient perdu que très-peu de monde, revinrent dans leur Ville où ils m'avoient fait garder. Là ils élurent en ma présence, & sans me consulter, un autre Chef, auquel néanmoins j'aurois donné ma voix : Après quoi ils m'ordonnerent par un décret en forme de sortir de leurs Etats, sans me faire aucun remerciment pour le passé, ni d'autre insulte pour le présent.

Il étoit naturel que je retournasse à Carthage, & qu'y montrant ma personne je me justifiasse du seul tort qu'on pouvoit m'imputer, dans toute la conduite que j'avois tenuë pendant les deux années de mon absence. Mais j'appris, par votre réponse aux Hérauts & par d'autres voyes, que vous aviez noirci & dans votre ar-

mée & parmi nos Peuples, l'entrepriſe que j'avois faite, & à laquelle j'avois réüſſi, de donner des Loix & des mœurs aux Capſenſes. La raiſon ſeule fait comprendre, & l'expérience m'avoit fait voir que c'étoit-là le ſeul expédient qui pût nous délivrer de ces coureurs, qui n'entroient jamais dans nos terres que par bandes ſéparées, qu'il m'étoit comme impoſſible de rencontrer dans les leurs, & qui n'étoient à craindre pour nous que par leur diſperſion même. Roulant depuis long temps cette penſée dans mon eſprit; je pris pour l'exécuter, l'occaſion du choix que mon Pere nous laiſſa de nos entrepriſes, lorſqu'il promit de nommer pour ſon ſucceſſeur celui de nous deux qui feroit l'action la plus héroïque. Mais n'ayant aucune envie de vous diſputer un titre, qui vous eſt acquis par la naiſſance, je laiſſai pour votre part les ſervices éclatans que vous pouviez rendre à notre Empire par la réputation de vos armes; & j'allai chercher au loin un ſervice obſcur, d'une exécution très-dangereuſe & d'un ſuccès très-douteux.

Mais je ne m'attendois pas, je vous l'avoüe, que vous me fissiez un crime d'une entrepriſe actuellement achevée à l'avantage de notre Patrie, & dont elle avoit déja recuëilli le fruit dans la ſûreté de ſes chemins & dans la tranquillité de ſes Campagnes. J'ai cru devoir laiſſer paſſer l'orage de la perſécution que vous avez excitée contre moi; & je n'ai point voulu affronter la proſcription que vous m'avez attirée de la part de notre Sénat; quoiqu'elle ſoit fondée en ſa plus grande partie ſur le faux expoſé de ma préſence au combat & de ma mort; & que je ſçache bien que mon Pere ſe doute de mon innocence, & que le Sénat ne m'ait condamné qu'à regret. Mais je ſuis venu en Egypte aux pieds de ces Saints Prêtres comme à la ſource de toute juſtice, perſuadé que la déciſion de leur ſacré Tribunal rétabliroit bien plus ſûrement mon honneur flétri, que ne le pourroit faire mon retour prématuré. Je n'ai plus même aucun deſir de retourner à Carthage, après tout ce qui s'eſt paſſé, & il ne tiendra pas à moi que je ne finiſſe

mes jours dans ce saint Temple.

Le Grand-Prêtre prenant alors la parole dit : Saphon, avant que vous répondiez à votre frere ce que vous jugerez à propos de lui répondre, & afin que vous n'ayez à parler qu'une fois, je ferai moi-même la conclusion de son discours, en vous disant : Que non seulement sa conduite est irréprochable depuis la premiere jusqu'à la derniere démarche de son entreprise ; mais que de plus il a pleinement acquis sur vous l'avantage de l'action la plus héroïque. Il n'a néanmoins aucun droit au prix que votre Pere y avoit attaché. Quelque motif que pût avoir le sage Zoros, les Dieux plus prudens & plus puissans que lui, ont conduit les choses à leur véritable destination, & ont tiré de l'erreur même de votre Sénat, l'Arrêt équitable qu'il a porté, en vous assurant la succession à la place de votre Pere. Giscon, comme vous l'avez oüi, y consent lui-même; & il ne sçauroit s'y opposer sans perdre devant les Dieux & devant les hommes tout le fruit & toute la gloire des grandes œu-

vres qu'il a faites jusqu'à présent. Nous n'approuvons pourtant pas la résolution qu'il semble avoir apportée ici de renoncer au service de sa Patrie. Les Dieux qui n'ont aucun besoin de nous, regardent comme la plus sûre marque de notre piété envers eux, les services que nous rendons aux hommes qui sont leur ouvrage; & une retraite perpétuelle n'est loüable que dans ceux qui n'ont jamais pu, ou qui ne peuvent plus être utiles aux autres hommes. Il est vrai que les instructions qu'on peut chercher, ou les méditations que l'on peut faire en différens tems & surtout en celui des disgraces, contribuent infiniment à perfectionner les hommes, & à les rendre plus utiles dans la suite. Ainsi votre frere doit rendre graces aux Dieux de l'infortune qui l'a conduit ici pour recevoir l'Initiation, à laquelle nous allons le préparer. Mais dès qu'il l'aura reçûë nous le renverrons nous-mêmes à Carthage; afin qu'il y continue de servir sa Patrie sous votre illustre Pere pendant le reste de sa vieillesse, & sous vous-même quand vous serez revêtu de sa dignité.

Alors Saphon levant les yeux & les mains vers la triple Statuë, dit: Iſis, ô grande Déeſſe des Egyptiens, je cede enfin à votre ſageſſe. Je déſavoüe pour jamais, & mes projets aveugles, & mes vains exploits: & je ſuis trop heureux que mon forfait même ſoit imaginaire. J'accepte avec une pleine ſoumiſſion & une profonde reconnoiſſance les leçons que j'ai reçûës de vos ſaints Miniſtres & du plus jeune de vos Diſciples. Elles ont toutes été autoriſées & juſtifiées par toutes les circonſtances de cette avanture qui eſt viſiblement un ouvrage de la Providence des Dieux. Mon frere, je vais préparer votre retour à Carthage par la juſtification la plus autentique que je ſerai capable de faire de toutes vos actions. Le témoignage de ces ſaints Prêtres ſera ſans doute plus reſpecté, mais il ne ſera ni plus vrai ni auſſi prompt que le mien. Le Grand-Prêtre fit ſigne à Giſcon de s'avancer vers ſon frere, & ils s'embraſſerent étroitement l'un l'autre. On remena encore une fois Saphon dans ſon appartement, & comme le Soleil couchant venoit de

quitter l'horiſon, il trouva ſur ſa table un repas honnête mais frugal, & un vaſe rempli d'excellent vin. On lui dit qu'il étoit le maître de ſortir dès le ſoir même, ou de coucher dans le lit qu'il voyoit préparé. Mais Saphon après avoir accepté le repas qu'on lui préſentoit, ayant appris que ſes gens l'attendoient au-dehors, remercia très-civilement les Prêtres qui lui tenoient compagnie, & qui le conduiſirent juſqu'à la porte de leur maiſon.

A l'égard de Giſcon, comme ſes exercices ne devoient commencer que le lendemain, on l'avoit conduit dans l'appartement que Sethos avoit occupé, & qu'il devoit quitter dès ce jour-même, pour paſſer dans celui des Initiés. Ceux-ci trouvoient toûjours leur logement dans la maiſon des Prêtres, & il ne tenoit qu'à eux d'y demeurer toute leur vie. L'Hiſtoire conſervoit même les anciens exemples de Rois Initiés, qui ayant remis par des raiſons de vieilleſſe ou d'infirmités les ſoins du gouvernement à de dignes Succeſſeurs, n'avoient point choiſi d'autre retraite.

Il étoit permis à tous les Initiés d'aller voir ce premier soir l'Aſpirant, auquel on faiſoit un grand repas ; mais aucun d'eux ne mangeoit avec lui. Les Prêtres qui y avoient mené Sethos, l'engagerent a raconter à Giſcon tout ce qui s'étoit paſſé au ſujet de ſon frere, & même la part qu'il avoit euë aux inſtructions qui lui avoient été données. Ce récit inſpira aux Carthaginois un reſpect extraordinaire pour ce jeune Prince, qui de ſon côté avoit conçu d'avance une haute eſtime pour cet Etranger, dont la vertu éclairée auroit fait honneur à l'Egypte même. Ainſi ils lierent entre eux dès-lors cette amitié ſolide qui ſera d'un ſi grand ſecours à Giſcon, pour le tirer des malheurs où une paſſion funeſte doit le précipiter dans la ſuite de cette Hiſtoire.

AVANT que l'on eût conduit Sethos dans l'appartement du Carthaginois, on lui avoit fait rompre ſon jeûne, en lui préſentant avec un peu de vin une quantité reglée de viandes ſaines, & ſucculentes. Mais comme

ce jeûne avoit été long, & que l'austérité s'en étoit accruë pendant près de trois mois, jusqu'à devenir extrême, les Prêtres Medecins devoient présider à tous les repas qu'il devoit faire pendant les douze jours suivans, pour le ramener peu à peu & par dégrés à sa maniere ordinaire de vivre. Ces douze jours étoient ceux de la Manifestation, troisiéme & derniere partie de l'Initiation, qui étoit moins un exercice, que la récompense de tous ceux qui avoient précedé. En effet la curiosité humaine étoit comblée par la découverte des Mysteres sacrés & même des autres secrets du Sacerdoce Egyptien : & en comparaison des plus grands Voyageurs de la terre, les Initiés visitant les soûterrains de l'Egypte, voyageoient pour ainsi dire dans un autre monde.

Dès l'Aurore du premier de ces douze jours, on menoit l'Aspirant devant la triple Statuë ; & l'ayant fait mettre à genoux, le Grand-Prêtre le consacroit premierement à Isis qui par la Sagesse qu'elle lui avoit inspirée l'avoit rendu digne d'être admis à ses Mysteres; secondement

à Osiris bienfaicteur des hommes, au service desquels il se dévoüoit à son exemple ; troisiémement à Horus Dieu du silence & du secret auquel il s'alloit engager. Aussi-tôt on faisoit lire à un Initié la formule d'un serment formidable. Il juroit de ne parler jamais à aucun profane de ce qu'il verroit en ces douze jours & en tout temps dans les Temples souterrains de l'Egypte ; se soumettant, s'il violoit ce secret, à la vengeance de toutes les Divinités du Ciel, de la Terre & des Enfers ; se déclarant en ce cas coupable de mort, & souscrivant par avance à l'exécution de ce jugement qu'il regardoit comme prononcé. Il est certain que la seule observation du secret Religieux donnoit aux Initiés, aussi bien qu'aux Prêtres, un fond de sagesse & de retenuë qui les rendoit respectables, & qui même leur attiroit de la part des Princes & des particuliers une confiance entiere pour des secrets de toute espece. On recommandoit néanmoins non seulement aux Initiés, mais aux jeunes Prêtres, aussi bien qu'aux Officiers

du second Ordre, de ne point affecter cet air de réserve qui n'est propre qu'à exciter dans les autres une curiosité inutile, & qui trahit en partie le secret qu'on veut garder. Ainsi ils s'accoûtumoient à une certaine affabilité qui ne laissoit pas soupçonner à la plûpart des gens qu'ils sçussent un si grand nombre de choses qu'ils ne disoient pas.

On ouvrit donc à Sethos les souterrains qui s'étendoient en quarré depuis le Sanctuaire du Temple jusqu'à la Pyramide, c'est-à-dire dans une longueur & dans une largeur d'environ quatre mille pas, & qui répondoient par conséquent à des Temples superieurs de quelques petites Villes de la dépendance de Memphis. Mais on lui donna pour conducteur, suivant la coûtume, le dernier reçu des Initiés Egyptiens qui se trouvât dans la maison; parce qu'au fond, les Prêtres reservés jusqu'à un certain point à l'égard des Initiés mêmes, leur permettoient seulement de voir, & ne leur expliquoient qu'après un long temps, les Cérémonies ou les pratiques secretes

qu'ils avoient vûës. Mais il étoit permis à l'Initié conducteur de communiquer à celui qu'il conduiſoit toutes ſes conjectures, qui ordinairement n'alloient pas loin.

J'aurois lieu de faire ici une invocation ſemblable à celle des Poëtes qui entreprennent une deſcription des Enfers. Qu'il me ſoit permis de reveler les choſes que j'ai appriſes, & de mettre au jour ce qui ſe paſſoit dans les entrailles de la terre & ſous le voile impénétrable du plus profond ſilence. A peine Sethos fut-il deſcendu dans le ſouterrain du côté du Temple ſuperieur, qu'il fût extrêmement ſurpris d'entendre des cris d'enfans. Orphée qui en avoit été ſurpris comme lui, ſuppoſa depuis, que les enfans morts à la mammelle étoient placés à l'entrée des Enfers. Ceux-ci étoient les enfans des Prêtres dont les meres alloient toujours accoucher dans des logemens qui leur étoient préparés là. La raiſon de cette pratique étoit d'accoûtumer le tempérament de ces enfans, dès le premier inſtant de leur naiſſance, à ces habitations ſouterraines

dans lesquelles ils devoient passer une grande partie de leur vie. Mais de plus on ne vouloit pas qu'aucune sorte de bruit & d'embarras, ni même aucune foiblesse paternelle détournât les Prêtres de leurs méditations & de leurs études; & on leur faisoit dès-lors regarder leurs enfans comme appartenans au College Sacerdotal & non pas à eux. C'est-là que Lycurgue avoit pris le modele & le motif de l'éducation publique des Spartiates. Les Prêtresses Egyptiennes nourrissoient elles-mêmes leurs enfans si leur santé le leur permettoit; ou bien les femmes des Officiers du second Ordre leur servoient de nourrices. Le nouvel Initié ne voyoit ces logemens que de la porte & qu'un instant. Les seuls Prêtres Medecins y pouvoient entrer, & ils en regloient toute la police. Elle étoit extrêmement douce à l'égard de ces femmes & de ces enfans: car bien que ces derniers fussent destinés à des exercices dont quelques-uns étoient très-rudes, les Egyptiens croyoient qu'il falloit laisser fortifier la nature par elle-même avant que

de rien exiger d'elle. Mais à l'âge de cinq ans, ces enfans paſſoient dans les ſalles communes des premieres inſtructions, où ils trouvoient des Maîtres qui leur enſeignoient à lire & à écrire les Lettres Profanes (1). Ils demeuroient trois ans dans ces ſalles, d'où cependant ils revenoient à midi & le ſoir entre les mains des femmes. Juſques-là les enfans des deux ſexes & des deux Ordres étoient élevés enſemble, gardés à vûë, & même veillés la nuit. Mais à huit ans on ſéparoit d'abord les deux Ordres dont le premier étoit né pour les exercices de l'eſprit, & le ſecond pour le travail des mains. On ſéparoit auſſi les garçons d'avec les filles, & même les fils des Prêtres les uns d'avec les autres, ſelon les différentes études auſquelles on les deſtinoit. Cette deſtination ſe faiſoit par rapport aux fonctions & aux profeſſions différentes des familles Sacerdotales. Ces différences ne formoient néanmoins que quatre Claſſes ou Ecoles: les Lettres ſacrées ou Hieroglyphiques, pour ceux qui devoient ſucceder aux Prêtres chargés des Inſtruc-

(1) V. Clem. Alex. Strom. liv. 5.

tions publiques ou particulieres ſur la Religion & ſur la Morale : la juriſprudence, d'où ſortoient les Prêtres Juriſconſultes ou Juges dans les Villes : la Phyſique experimentale, où ſe formoient les Prêtres Medecins : & les Mathematiques, pour ceux qui devoient en exercer toutes les parties. Les garçons & même les filles étoient diſtinguez dès-lors par des robes de quatre couleurs différentes, telles que les Peres les portoient ſous la tunique de fin lin dans les exercices publics de leurs profeſſions ſéparées, ou dans les pompes ou proceſſions Iſiaques. Les quatre couleurs étoient le noir pour la premiere Claſſe, le rouge pour la ſeconde, le violet pour la troiſiéme, & le bleu pour la quatriéme. L'éducation de ces enfans étoit en général très-rigide parce qu'on exigeoit d'eux une extrême régularité ; & qu'on vouloit les porter à une haute perfection. Mais leurs Maîtres ſurveillés eux-mêmes par des Superieurs attentifs n'étoient jamais plus ſeveres les uns que les autres ; & les jeunes Diſciples connoiſſant l'eſprit qui animoit

leurs Inſtituteurs, ne s'eſtimoient point malheureux.

Outre cela il y avoit tous les jours dans le milieu de la journée, une Ecole générale, qu'on appelloit l'Ecole de la Langue. Les filles mêmes des Prêtres que l'on gardoit dans un appartement ſouterrain juſqu'à ſeize ans, & ſous la conduite des plus anciennes & des plus ſages des Prêtreſſes, aſſiſtoient à cette Ecole. C'étoit-là qu'on apprenoit les principes, & la prononciation ſoit ſimple ſoit déclamatoire, de la langue Egyptienne. En avançant d'année en année, on parcouroit tous les genres d'éloquence & de poëſie; & on en faiſoit l'application ou à la compoſition de l'Hiſtoire, ou à l'expoſition des différens devoirs de la vie, ou à la peinture des paſſions humaines. On diverſifioit encore les études de cette jeuneſſe par les exercices ſacrés auſquels on l'accoutumoit & on l'employoit même dès-lors; les garçons ſeuls, dans les Temples ſuperieurs, & les garçons & les filles dans les Temples ſouterrains. Mais ſur-tout on exerçoit beaucoup dans la Muſi-

que ceux qui y avoient de la disposition, aux dépens même des autres exercices pour lesquels ils avoient moins de goût. Il est bon même d'observer en général que vû le grand nombre de fonctions cérémoniales ou œconomiques, qui devoient être remplies par les Prêtres, on ne poussoit persévéramment aux sciences que ceux qui y étoient propres; & que dans la suite ceux-ci étoient aussi plus souvent dispensés que les autres des assiduités ou des assistances extérieures.

Le temps de chacune de ces Ecoles étoit de dix ans; & elles avoient chacune dix Professeurs qui se succédoient les uns aux autres, pour recevoir chaque année les nouveaux enfans qui se présentoient, pendant que les autres continuoient & achevoient leur cours. Le nouvel Initié passoit pour la premiere fois un quart d'heure dans chacune de ces Ecoles. Elles étoient toujours très-remplies; parce qu'il n'y en avoit que dans les douze anciens Temples, & que les Prêtres des Villes dépendantes étoient obligés d'envoyer leurs enfans dans le Temple principal pour y recevoir

une éducation uniforme. Mais il ne faut pas croire qu'on les renvoyât tous dans la Ville d'où ils venoient, comme tous les enfans nés à Memphis n'y trouvoient pour cela leur établiſſement. Le Grand-Prêtre & ſon conſeil uniquement attentif à la réputation du Sacerdoce, diſpoſoit d'eux ſelon leurs talens, par rapport à la différente importance des Temples qu'ils avoient à ſervir; & on les changeoit même ſelon le beſoin. Memphis avoit l'élite de tout le Nome Sacerdotal pour la Religion & pour les Sciences. Mais par les communications ſouterraines, tout un Nome ne faiſoit en quelque ſorte qu'une ſeule maiſon.

Cependant dès l'âge de neuf ans tous les enfans commençoient à monter quelquefois dans les maiſons ſuperieures pour s'accoûtumer auſſi à l'air extérieur; à condition néanmoins que leurs meres ne les fiſſent voir dans leurs appartemens à aucune femme du monde, parce qu'ils n'avoient pas fait encore le ſerment du ſecret; & pourvû qu'il n'y eût point d'Aſpirant en exercice: car en ce cas

cas ils ne venoient dans la maison que pour assister aux Sacrifices dans le Sanctuaire. C'est ce qui avoit plus d'une fois étonné Sethos, qui dans le temps de sa préparation voyoit paroître & disparoître ces enfans, sans pouvoir deviner d'où ils sortoient ni où ils rentroient. Enfin à l'âge de dix-huit ans accomplis, les Prêtres les marioient à leurs filles de seize ans qu'ils trouvoient les plus convenables : & après le serment du secret qu'on exigeoit aussi de leurs femmes, on les aggrégeoit au College Sacerdotal, & on les logeoit dans les Maisons superieures, en les obligeant néanmoins à servir à leur tour dans les souterrains. Alors quoiqu'ils fussent toujours obligés de suivre la destination de leur famille, & sur-tout de ne paroître jamais au-dehors que sur ce pié-là ; on leur permettoit d'étudier en leur particulier d'autres Sciences, dans la persuasion où l'on étoit qu'elles tiennent les unes aux autres par quelques endroits, & qu'on ne sçauroit en posseder aucune qu'on n'ait au moins une legere teinture de plusieurs au-

tres. Ils ne parloient cependant en public ni même aux Aſpirans, & ils n'alloient à la Cour & dans le monde que ſept ans après; & lorſqu'ils avoient reçu toutes les inſtructions néceſſaires pour s'y comporter d'une maniere qui fit honneur à leur corps; ſuppoſé même que leurs Superieurs jugeaſſent au bout de ce terme qu'on pouvoit ſe fier à eux.

Les Officiers du ſecond Ordre, dont il faut parler ici, formoient avec leurs femmes un Peuple nombreux de Miniſtres Subalternes pour les cérémonies de la Religion; de Domeſtiques pour les Prêtres ou pour les Prêtreſſes dans les Maiſons ſuperieures, ou pour leurs enfans dans les ſouterrains; & enfin d'ouvriers de toute eſpece pour tous les beſoins de leurs perſonnes, de leurs Maiſons & de leurs Temples. Comme aucun Etranger n'entroit chez eux, les réparations & les ornemens interieurs de leurs édifices ne ſe pouvoient faire que par ces Officiers, & même les Prêtres ne portoient rien ſur eux qui eût été fabriqué par des mains profanes. Les Prêtreſſes étoient toûjour

distinguées des femmes du monde par une tunique de fin lin qu'elles portoient sur une robe de la couleur qui distinguoit la Classe de leurs maris. Mais comme elles portoient sur la tunique une mante de soye de couleur arbitraire & brodée d'or, & qu'elles se coëffoient suivant leur goût, elles étoient aussi magnifiques que les Vestales Romaines l'ont été depuis, sans jamais rien emprunter du dehors. Ces ouvriers participant à l'esprit de leurs Maitres étoient ordinairement beaucoup plus habiles que ceux du Public. Mais comme ils ne travailloient jamais pour les gens du monde, leurs ouvrages servoient de modéle & excitoient l'émulation, sans être des objets d'envie & de jalousie. Tous les Arts Méchaniques rassemblés avec ordre dans les souterrains formoient une longue suite de curiosités, que Sethos contraint pour lors de les parcourir legerement, se promettoit de revoir bien des fois. Cette Ville souterraine qui rempliſſoit les deux tiers du quarré total, avoit plusieurs ruës plus ou moins grandes,

& même des places toutes également éclairées par des lampes. On s'étoit même aviſé, depuis la premiere conſtruction de ces demeures, de percer en pluſieurs endroits juſqu'au haut les terres qui les couvroient ; non pas à la vérité pour tirer un jour qui n'auroit jamais été ſuffiſant, mais pour recevoir un air ſalutaire à des habitations que les Prêtres avoient formées, & auquel les anciens Conſtructeurs n'avoient pas penſé. Ces ouvertures qui répondoient toutes à des places du ſouterrain ſe terminoient au-deſſus en forme de puits qui aboutiſſoient dans des cours ou des jardins de Maiſons Sacerdotales, dont pluſieurs même n'avoient été bâties qu'à cette occaſion : & il s'étoit trouvé enſuite que ces ouvertures étoient très-commodes pour deſcendre par-là les proviſions & pour faire monter les gros ouvrages. Il y avoit même pour l'uſage des hommes, autour des murs interieurs, pluſieurs rangs d'échelons ſemblables à ceux que nous avons décrits dans le puits de la Pyramide. Mais la profondeur devenoit ſi grande en allant vers

l'Occident, que l'on voyoit en plein jour par ces ouvertures les étoiles, & même quelques planetes en leur plus grande latitude Septentrionale; & les Prêtres avoient bientôt profité de ce phénomene, pour obſerver à diverſes heures le paſſage des Etoiles ou des Planetes au Meridien, par la fente étroite des couvercles qu'ils faiſoient mettre quelquefois ſur ces puits.

Comme le nouvel Initié ne faiſoit cette viſite qu'en pluſieurs jours, il montoit pour prendre ſes repas & ſon ſommeil dans les Maiſons ſuperieures placées le plus commodement ſur ſa route. Elles étoient toutes données par écrit à ſon Conducteur; & même tous ceux qu'ils rencontroient, leur indiquoient en chaque endroit ce qu'ils avoient à faire.

Sethos arriva le quatriéme jour en ce lieu qu'on appelloit le champ des Larmes (*Lugentes campi*). C'étoit un eſpace de la largeur de trois arpens, & de la longueur de neuf, environné de quatre allées où aboutiſſoient pluſieurs autres du ſouterrain, & couvert d'une voûte très-haute. On pu-

nissoit-là, sur le jugement de trois Prêtres, les fautes des Officiers du second Ordre par des châtimens proportionnés. Les plus communes, qui étoient d'avoir manqué un certain nombre de fois à la ponctualité de leurs différens services, étoient punies par un travail pénible & inutile, d'un nombre marqué de jours ou d'heures. Car les Egyptiens ne vouloient pas que les travaux les plus fatiguans ou les plus fâcheux, mais nécessaires à la société, présentassent aucune idée de punition. Les hommes, par exemple, un ou plusieurs ensemble, rouloient un Cylindre de pierre, plus ou moins gros, selon leur nombre, sur une espece de colline placée en travers à l'extrêmité orientale du champ; & le Cylindre tombant de l'autre côté, ils le faisoient remonter de même jusqu'à ce qu'il retombât vers le lieu d'où il étoit parti d'abord, & où on l'alloit reprendre encore. Les femmes puisoient de l'eau dans des puits profonds, pour la verser dans un canal d'eau courante tiré du canal de l'Initiation, & qui après avoir traversé

les principales allées du ſouterrain, venoit border l'extrêmité orientale du champ des Larmes. Il eſt aiſé de reconnoître là l'origine du rocher de Siſyphe, & des Vaiſſeaux des Danaïdes dans Orphée. Ces hommes & ces femmes étoient nûds juſqu'à la ceinture, mais il ne tenoit qu'à eux de n'être jamais frappés dans cette eſpece de châtiment : & Sethos fut très-ſatisfait de voir les ſurveillans occupés à moderer l'ardeur de ceux qui accompliſſoient leur penitence. Mais des fautes plus griéves leur attiroient des peines véritablement affligtives. Quoique les Prêtres & les Prêtreſſes fuſſent ſoûmis à certaines eſpeces de punitions, on les cachoit exactement, ſoit aux Initiés, pour ſauver l'honneur du Sacerdoce ; ſoit aux ſeconds Officiers, pour les maintenir dans le reſpect qu'ils devoient à leurs Maîtres. On ne ſe diſpenſoit de cette précaution que pour les fautes ſcandaleuſes qui avoient troublé l'ordre de la maiſon, ou qui avoient éclaté dans le Public. Pour celles-là on les condamnoit à une ou pluſieurs années

de ſilence qu'ils alloient paſſer dans les ſouterrains. Sethos vit quelques Prêtres & quelques Prêtreſſes vêtus de noir & privés de la tunique Sacerdotale, qui ſe promenoient autour du champ des Larmes en ſe cachant le viſage, ou qui rentroient dans la priſon qui étoit à côté. Ils y avoient chacun leur cellule, & ils ne trouvoient de converſation qu'avec les livres qu'on ne leur refuſoit pas. Enfin dans le cas du violement du ſecret, les Prêtres, les Initiés, & les ſeconds Officiers étoient condamnés à un ſuplice effroyable de ſa nature, quoiqu'il pût être aſſez court. C'étoit de leur ouvrir la poitrine & de leur arracher le cœur, que l'on donnoit à dévorer à des oiſeaux carnaciers. Il étoit même défendu aux profanes d'interroger qui que ce ſoit ſur les ſecrets du Sacerdoce: & ſi par un hazard extraordinaire ils en avoient ſurpris quelqu'un, ils ſe trouvoient obligés ſous peine de la vie de garder le même ſecret que les Prêtres. Mais les ſiecles entiers s'écouloient ſans fournir un ſemblable exemple, & ce n'eſt que ſur l'idée

qu'on avoit donnée à Orphée du ſupplice des Révélateurs qu'il imagina celui de Promethée & de Tityus. Mais il a tiré de la longueur réelle du Champ, la longueur giganteſque qu'il a prêtée dans ſa Fable au corps de Tityus, qui étendu par terre couvroit neuf arpens.

En avançant toujours, Sethos ſe trouva dans un lieu enchanté qu'on appelloit l'Eliſée. Il faut ſe repréſenter ici un jardin d'environ trois quarts de lieuë de longueur, du Nord au Midi, ſuivant l'enfilade des Pyramides, ſur huit cens pas de largeur d'Orient en Occident. Cette largeur commençoit le dernier tiers du quarré total à compter depuis le Temple Superieur. On étoit amené dans l'Eliſée par huit grandes allées paralleles qui traverſoient à diſtances égales toute la ville ſouterraine, & qui commençoient en quelque ſorte le jardin, puiſqu'elles étoient ornées dans leurs deux côtés de grands vaſes de fleurs, ou d'arbriſſeaux odoriférans. Les Prêtres avoient employé pour embellir l'Eliſée, tout ce que peut inventer l'imagination humaine élevée aux idées

poëtiques. Le jour ſe tiroit d'en-haut dans toute l'étenduë du Sol. Mais comme il tomboit juſqu'au fond, d'une hauteur de cent quarante piés, il étoit un peu affoibli; & les ombres des arbres dont ce jardin étoit rempli l'affoibliſſant encore, il ſembloit que l'on ne joüiſſoit en plein jour que d'un clair de Lune. Cette ſituation a peut-être donné quelque lieu à la deſcription du jardin des Heſperides, telle qu'on la lit dans le Geographe Scylax. Les cœurs qui ont éprouvé de grandes paſſions ſçavent combien cette lumiere temperée eſt propre aux douces rêveries. C'eſt ce qui fit naître à Orphée la penſée de donner à l'Eliſée un Soleil & des Aſtres particuliers, quoiqu'il ne fût éclairé que par le Soleil & par les Aſtres de notre monde. Cette ouverture immenſe aboutiſſoit par le haut comme les autres, dans un clos exactement muré qui appartenoit aux Prêtres. Les murs de l'Eliſée terminés en ovale du côté Meridional, & coupés en droite ligne par un bâtiment ſuperbe du côté Septentrional, paroiſſoient ſoutenir le Ciel ſur l'entable-

ment qui bordoit leur extrêmité ſuperieure. Le fond ovale préſentoit une prodigieuſe nappe d'eau que les yeux trompés par l'élevation & la diſtance de l'objet, voyoient ſortir du ſein des nuës, & qui après avoir formé de très-grands canaux s'écouloit, comme toutes les eaux du ſouterrain, dans des puits perdus. Mais outre cela des tuyaux cachés fourniſſoient les eaux jailliſſantes d'une infinité de baſſins. Tout ce jardin étoit partagé en allées, en boſquets, en labyrinthes, ornés de Statuës admirables & de merveilleux groupes de bronze, de marbre, & de porphyre. Les planches des parterres étoient de longues caiſſes enfoncées juſqu'aux bords, & remplies de terres apportées, où croiſſoient non ſeulement les fleurs les plus brillantes, mais encore les arbriſſeaux dont on pare les jardins, comme les myrthes, les lauriers & les orangers. Dans le milieu de tout le terrain, on avoit conſervé de grands eſpaces qui ſervoient d'arêne ou de cirque pour divers exercices du corps. Ils y accoutumoient non ſeulement leurs ſeconds Officiers qui avoient

beſoin dans pluſieurs de leurs fonctions de beaucoup d'adreſſe, mais encore les enfans des Prêtres, ſoit les garçons, ſoit les filles, ſelon la convenance de leur ſexe. Leur premiere vûë étoit de leur dénoüer & de leur former le corps en général comme aux autres Egyptiens. Le fruit de cette attention étoit d'attirer dans les Temples un très-grand Peuple, par la juſteſſe & par la nobleſſe avec laquelle ils exécutoient les nombreuſes cérémonies de la Religion. Et dans le commerce de la vie, quoique les Prêtres & les Prêtreſſes euſſent plus de retenuë & de modeſtie dans leur maintien, que les perſonnes du monde, on remarquoit dans leur contenance & dans leur action, une grace & une facilité que les connoiſſeurs donnoient ſouvent pour modele.

Mais ils avoient une raiſon bien plus importante pour eux de rendre leurs enfans habiles dans toutes les parties qui ont compoſé depuis chez les Grecs & chez les Romains, l'Art des Repréſentations ſérieuſes. C'eſt par des ſcenes théatrales que les Prêtres des principaux Temples de l'E-

gypte, & ſur-tout ceux d'Heliopolis & de Memphis, répondoient aux conſultations qui leur étoient faites ſur les choſes futures ou cachées (1). Ils regardoient cette maniere de répondre comme moins hazardeuſe pour eux, que les Oracles déciſifs de Butos ou les Prédictions Aſtrologiques de Thebes, & capable en même temps de cauſer plus de ſurpriſe aux Conſultans qui croyoient voir la choſe même. La plûpart des évocations alleguées dans l'Hiſtoire Fabuleuſe n'ont été que de pareils jeux. Ces repréſentations ſe faiſoient à Memphis dans le bâtiment qui formoit le fond Septentrional de l'Eliſée, & qui pour s'attirer plus de vénération avoit le Frontiſpice d'un Temple. C'étoient auſſi les Prêtres de la premiere Claſſe, ou qui s'appliquoient aux Lettres ſacrées, qui préſidoient à ces repréſentations & qui y deſti-

(1) Le fondement de tout ceci ſe trouve dans le chap. 11. des *Eleuſinia* de Meurſius. M. l'Abbé Banier donne auſſi ſur les évocations pratiquées dans les Temples des Anciens une explication qui revient à celle ci. *Orig des Fables, tom. 3. pag. 168.*

noient leurs enfans ; quoiqu'on prît parmi les autres, & les Prêtres & les Prêtresſes qui paroiſſoient avoir le plus de talent pour cet exercice, & qu'on y fit ſervir des hommes & des femmes du ſecond Ordre. Les Prêtres Mathematiciens employoient tout ce qu'ils avoient d'experience dans toutes les Mecaniques pour la vraiſemblance du ſpectacle materiel & du mouvement des machines qu'on y introduiſoit. L'optique étoit partout obſervée avec tant de préciſion que les ſens étoient fideles en rapportant faux : & les objets n'auroient point paru autrement en eux-mêmes, que leurs Images paroiſſoient dans la perſpective de leur Théatre. Il faut avoüer auſſi que comme ils n'avoient pas affaire à un amphitheatre entier, ils plaçoient la perſonne unique, ou du moins le peu de gens auſquels ils devoient répondre à chaque fois, dans le point de vûë qui leur faiſoit une illuſion invincible.

Mais tout cela n'étoit rien en comparaiſon des meſures que la connoiſſance qu'ils avoient des diſpoſitions de l'ame & du corps de l'homme leur

faiſoit prendre, pour préparer les Spectateurs à cette illuſion. Ils faiſoient attendre quelquefois des mois entiers ceux qui s'adreſſoient à eux ; & pendant ce temps ils tâchoient de ſçavoir d'eux & par d'autres voyes les circonſtances préliminaires de la choſe qui leur donnoit de l'inquiétude, afin de compoſer là-deſſus & les Vers & les Décorations de leurs Scenes. Ils recevoient enſuite les Conſultans dans des chambres ſecretes qui tenoient au Temple. Et là outre les cérémonies myſterieuſes qu'ils faiſoient devant eux dans le Temple à portes fermées, ils ne les nourriſſoient pendant pluſieurs jours que de viandes legeres, & de liqueurs délicieuſes dans leſquelles il entroit des aſſoupiſſans. On levoit enfin une grande pierre vers le bas du Temple, & les Conſultans voyoient à la faveur d'une lumiere ſombre & menagée, une pente douce dans laquelle on les alloit faire deſcendre. On les plaçoit auparavant dans une eſpece de char qui n'étoit ouvert que pardevant. Le Prêtre Chef des Divinations s'y mettoit avec eux ; & ſi c'é-

toient des femmes, il étoit accompagné d'une Prêtresse qu'on leur avoit donnée dès le commencement pour compagnie & pour conseil. Ce char monté parfaitement sur des roues basses, cachées & ne faisant aucun bruit étoit poussé legerement par derriere; & descendant de lui-même la pente douce, il arrivoit dans une de ces allées dont nous avons parlé plus haut, qui commençoient en quelque sorte l'Elisée. Le premier mouvement du char étoit entretenu & continué par des Officiers du second Ordre qui sortoient sans qu'on les vît des portes de cette allée souterraine, & qui étoient relevés par d'autres d'espace en espace. Ainsi il étoit conduit avec une viteſſe toujours égale jusqu'à l'Elisée, à l'entrée duquel les Consultans sortoient de leur char.

Quoique ce lieu servît de promenade journaliere à tous les habitans du souterrain; lorsqu'on y attendoit des Consultans, tout étoit préparé de sorte que ceux-ci n'y voyoient que des personnages qui de loin leur paroissoient être des Héros & des Héroïnes; des hommes sages & des

femmes vertueuſes. Le Prêtre & la Prêtreſſe qui ne permettoient point aux Conſultans de s'éloigner d'eux, leur nommoient les principaux de ceux qu'ils diſoient avoir été utiles à la ſociété humaine ou par de grands ſervices, ou par de ſages inſtructions ou au moins par de bons exemples. Ils leur faiſoient appercevoir dans un plus grand éloignement la foule innombrable de ceux dont les vertus obſcures n'en avoient pas été moins ſolides pendant leur vie, & n'en étoient pas moins récompenſées après leur mort. La lumiere éclairoit également leurs viſages, mais on ne pouvoit pas les diſtinguer. Plus près étoient ceux qui avoient ſurmonté les plus grandes paſſions humaines, l'amour & la colere, & après eux ceux qui n'avoient eu que des amours chaſtes & légitimes, ou qui n'avoient ſuivi que les mouvemens d'une colere juſte contre les méchans pour l'intérêt des bons, & à l'avantage des méchans mêmes. Tous ceux-là occupoient le fond de l'Eliſée qui en étoit la plus belle partie. En deçà & ſur les aîles étoient

ceux qui avoient fait de grandes actions, mais qui les avoient laissé ternir par de grandes ou de fréquentes foiblesses, ou qui dans le cours de leurs entreprises glorieuses avoient pris quelquefois les conseils de leurs passions pour les conseils de la vertu. D'un autre côté enfin étoient ceux à qui l'amour n'avoit pas fait commettre des crimes; mais qu'il avoit retardés ou affoiblis dans la pratique de leurs devoirs, & qu'il avoit détournés pour toujours de la carriere héroïque dans laquelle ils avoient fait les premiers pas. Les inquiétudes qui les avoient agités pendant leur vie, mais sur-tout le regret de n'avoir pas rempli leur destinée les suivoit jusques dans la mort. En vain les femmes qu'ils avoient aimées leur représentoient combien on pouvoit être content de la réputation qu'ils s'étoient acquise : leur visage ne prenoit point cette sérénité que donne la vertu parfaite, & ces femmes se détournoient pour pleurer. Les Consultans se croyoient alors véritablement transportés dans le séjour de l'autre vie, & ne prenoient pour réellement vi-

vans que le Prêtre & la Prêtreſſe qui les accompagnoient.

On les conduiſoit enſuite vers le bâtiment du Théatre qu'on leur nommoit le Temple de la Divination. Dès l'entrée un eſcalier ſuperbe ſe préſentoit à eux; mais à travers les marches, ils appercevoient comme dans un vaſte ſouterrain des flammes qui naiſſoient d'un canal d'eaux ſpiritueuſes & ſulphureuſes auſquelles on avoit fait prendre feu. Ce canal quoiqu'aſſez étroit leur paroiſſoit par un effet d'optique un fleuve enflammé, dont Orphée a fait le Phlegeton. Au travers & au-delà des flammes ils voyoient des hommes & des femmes revêtus de peaux appliquées ſi juſtes ſur le corps qu'ils ſembloient nuds. Des figures affreuſes d'Eumenides frappoient ſur eux, les voûtes retentiſſoient des coups redoublés qui ne faiſant aucunes playes ſembloient trouver des ſujets propres à des tourmens toujours durables. On faiſoit contempler ces objets aux Conſultans autant qu'on le jugeoit à propos ſelon leur caractere, & on donnoit même à ces différens châtimens

des cauſes dont ils pouvoient ordinairement ſe faire l'application. On les faiſoit enfin arriver devant le Théatre où le Prêtre & la Prêtreſſe s'aſſeyoient toujours auprès deux. Là, outre les Chœurs qui à la faveur d'une Muſique convenable repréſentoient d'une maniere auſſi ſenſible & plus touchante que le naturel, ou des Peuples ou des Armées ſelon le ſujet; les Acteurs & les Actrices, par le moyen des maſques imperceptibles, & des autres ſecrets de l'Art Mimique apportoient ſouvent le viſage & la voix des perſonnes dont les Conſultans étoient en peine.

Quoique les Prêtres ne répondiſſent pas à toutes les conſultations avec tant d'appareil, & que ces repréſentations théatrales ne s'exécutaſſent réellement que deux ou trois fois dans une année; on faiſoit néanmoins tous les jours des préparations générales, ou des repréſentations de Scenes imaginées ſur des ſujets ſuppoſés. Les enfans des Prêtres y aſſiſtoient regulierement. Les Prêtres & les Prêtreſſes ſervant actuellement dans les ſouterrains, & même ceux de

la Maison Superieure y venoient tour à tour, ou pour y joüer des Rôles, ou pour donner leurs avis. Les Initiés mêmes y étoient admis & écoutés : & comme on essayoit aussi l'effet des Décorations & de la Musique, ces Spectacles ébauchés étoient encore plus beaux que les Spectacles les plus achevés que l'on représentât dans le monde. Les Prêtres & les Prêtresses de l'Egypte avoient dans ceux-ci leurs places marquées comme chez les Grecs & chez les Romains. On étoit assez surpris de les en entendre parler en maîtres ; parce que ceux mêmes qui avoient reçu de leur part ces réponses représentatives croyoient avoir vû des apparitions & non des représentations. J'abrege ici l'exposition de cette Anecdote sacrée, parce qu'on en verra dans le dernier Livre un exemple étendu, dont Sethos même sera l'objet : mais la consultation se fera à Heliopolis, dont les Prêtres, comme nous l'avons déja insinué, étoient encore plus forts que ceux de Memphis dans la divination.

Cependant je ne sortirai pas de

cette matiere même ſans prévenir la difficulté qui peut naître dans l'eſprit du Lecteur, ſur ce que les Prêtres de Memphis ſi éclairés & ſi exacts dans toutes les regles de la Morale ſéduiſoient ainſi les hommes. Le dénouëment de cette difficulté eſt qu'ils étoient eux-mêmes ſéduits. C'étoit une maxime conſtante parmi eux que le don de la Divination étoit attaché au Sacerdoce. Ils prévenoient dès le bas âge leurs enfans de cette opinion qu'ils tenoient eux-mêmes de leurs peres. Il n'en faudroit point d'autres preuves que les Sacrifices, les jeûnes, les flagellations par leſquelles ils ſe préparoient à leurs réponſes, je ne dis pas en préſence des Conſultans, mais entre eux & dans leur particulier. Ainſi toutes les meſures qu'ils prenoient d'ailleurs pour être inſtruits des faits, l'application qu'ils apportoient & dans leurs cabinets & dans leurs conférences ſecretes, pour tâcher de prévoir les évenemens futurs par les circonſtances des temps, des lieux & des perſonnes, n'étoient dans leur eſprit que des moyens naturels qu'ils ſe croyoient

obligés d'employer pour ne pas tenter les Dieux, & pour ne pas attirer sur le Sacerdoce par leur témérité la perte d'un don si prétieux. C'est par la même précaution qu'ils étoient plus ou moins précis dans leurs réponses, suivant les inspirations qu'ils croyoient avoir euës. Ils n'avoient donc garde de cacher le secret de cette pratique à leurs Initiés. Au contraire, après leur avoir exposé leur principe, ils étoient bien aises de tirer d'eux plusieurs éclaircissemens qu'ils leur demandoient, comme à des gens qui étoient encore plus répandus qu'eux dans le monde. A l'égard des préparatifs qu'ils faisoient pour mettre les Consultans en illusion, ou comme ils l'appelloient, en extase, ils avoient une autre intention qu'ils regardoient comme très-loüable par rapport à ces Consultans & aux autres hommes auſquels ceux-là raconteroient leur avanture. C'étoit de leur inspirer l'amour & la crainte des Dieux; non seulement par le Spectacle préliminaire de l'Elisée & du Tartare qu'on leur avoit fait entrevoir, mais encore par les

grandes leçons données formellement ou insinuées adroitement dans leurs Scenes. Il est vrai que dans la suite des temps les pratiques de la Divination étant passées dans la Grece ou demeurant dans l'Egypte même, les intentions des Devins se sont extrêmement dépravées. Car sans parler des fourberies grossieres que de vrais imposteurs ont employées, dans le seul dessein de surprendre l'argent des hommes ou de corrompre la vertu des femmes; les Prêtres de quelques Temples ont eu recours à des operations magiques & à des sortileges affreux qu'ils croyoient plus sûrs, pour découvrir les choses cachées, que l'invocation des Dieux ou les perquisitions humaines & naturelles. Mais enfin il résulte de toutes ces considérations prises ensemble, que ceux de nos Grecs qui n'ont attribué toute espece de Divination qu'à la fourberie, n'ont connu en cette partie les hommes qu'à demi; & que la prévention ou le fanatisme de ceux mêmes qui rendoient les réponses, a eu plus de part à l'erreur de la Divination, & l'a soutenuë plus longtem

longtems que n'auroit pu faire la fraude seule. Cependant comme l'une & l'autre cause cede également à la vérité qui se manifeste de plus en plus, la Divination baisse tous les jours; & l'on peut sans être Devin prédire son extinction prochaine & totale.

A côté de l'Elisée en allant toûjours vers les Pyramides, étoit la derniere partie du souterrain, ou le Pantheon des Prêtres de Memphis: sur quoi je dirai en passant que l'Egypte entiere a été appellée le Pantheon de l'Univers. Bien que toute l'étenduë du souterrain s'appellât le Temple en général, il n'y avoit pourtant, à proprement parler, que le Pantheon qui méritât ce nom. On y entroit par plusieurs arcades très profondes, placées derriere les arbres du côté occidental de l'Elisée. La voûte de ce Temple n'étoit pas extrêmement haute, & elle ne surpassoit que de dix pieds la hauteur des arcades qui en avoient vingt: mais il avoit sur une largeur de quarante pieds une longueur extraordinaire & qui égaloit celle de l'Elisée, en y

comprenant même la profondeur du bâtiment du Théatre. Il n'en falloit pas moins pour contenir toutes les Divinités de l'Egypte dans des Chapelles séparées. Chacune même n'avoit pas la sienne : Car les Egyptiens adoroient au moins les trente mille Dieux dont parle le Poëte Hesiode. Le fond ou le Sanctuaire de ce Temple étoit consacré à Isis mere de la nature, ou la nature elle-même. On voyoit là sur un pié d'estal sa Statuë, telle à peu-près qu'Apulée dans ses Métamorphoses représente cette Déesse apparoissant à lui dans un songe. Les premieres Chapelles à droite & à gauche renfermoient chacune à part la figure d'une des Divinités majeures, que les anciens Romains, auxquels Pythagore les avoit apportées de l'Egypte, appelloient *Cosentes* ou *Selecti*, comme qui diroit Conseillers de Jupiter ou choisis pour son Conseil (1).

Après eux venoient les demi-Dieux, qu'on appelloit *Semons* ou *Medioximes*; demi-hommes, ou Divinités moyen-

(1) Voyez Kirk. tom. 1. pag. 174. 175.

nes. Les figures de ceux-ci autant que l'on en connoiſſoit par leur nom, étoient miſes pluſieurs enſemble dans les Chapelles ſuivantes. Enfin les dernieres juſqu'à l'alignement du Frontiſpice du Théatre étoient deſtinées à ce nombre innombrable de Divinités inconnuës qui ſelon eux n'habitoient ni le Ciel ni les Enfers; mais qui étoient répanduës dans l'air, ſur la terre, & dans les eaux. Ils étoient repréſentés par des figures générales où dont une ſeule ſervoit pour toute une eſpece. Toutes ces Idoles étoient poſées dans leurs Chapelles, le viſage tourné vers le bas du Temple comme celle d'Iſis dans ſon Sanctuaire.

Mais le bas du Temple depuis l'alignement du Frontiſpice du Theatre juſqu'au mur du fond, où il n'y avoit point d'entrée, étoit reſervé pour les Dieux malfaiſans, autrement nommés les mauvais génies. Typhon étoit adoſſé debout contre ce mur dont il égaloit la hauteur, & ſes deux bras atteignoient les murs de côté à droite & à gauche, tel à peu près qu'eſt la Statuë de Serapis le Pluton des

Egyptiens modernes, dans ſon Temple qu'on voit aujourd'hui à Alexandrie (1). Mais Typhon n'étoit homme que depuis la tête juſqu'au nombril; il étoit repréſenté jettant des flammes par les yeux & par la bouche; & du tronc qui lui ſervoit de corps, naiſſoient deux Dragons énormes qui lui tenoient lieu de cuiſſes & de jambes (2). Ses doigts mêmes étoient des Viperes, conformément à la deſcription qu'Heſiode a faite de Typhée, & Appollodore de Typhon qui ne ſont que la même choſe. Depuis le bas du Temple juſqu'à l'alignement du Frontiſpice du Théatre étoient vingt Chapelles de chaque côté, où les figures des mauvais Génies étoient poſées dans le même ſens que la figure de Typhon. C'eſt-à-dire la face tournée contre les Dieux bienfaiſans pour marquer leur oppoſition à eux. Les murs & la voûte du Temple auſſi bien que les murs & les voûtes des arcades qu'on voyoit à droite & à gauche étoient chargées de Hieroglyphes qui contenoient l'Hiſtoire & tou

(1) Voyez Kirk. tom. 1. pag. 199.

(2) Voyez ſa figure dans Kirk. *Ib.* p. 221

ce qui concernoit le culte des Dieux enfermés dans le Pantheon. C'eſt là que ſe faiſoient toutes les nuits, depuis dix heures juſqu'à deux, pluſieurs ſortes de Sacrifices & de Cérémonies où aſſiſtoient tous les habitans du ſouterrain, les priſonniers mêmes du champ des Larmes, auſſi bien que ceux qui avoient manqué l'Initiation, les Prêtres & les Prêtreſſes de la Maiſon ſupérieure quand ils le vouloient; pourvû qu'ils ne manquaſſent pas d'ailleurs à leurs fonctions ordinaires, la plûpart des Initiés, enfin le nouvel Initié & ſon conducteur dans les trois derniers jours de la manifeſtation.

Comme l'heure où l'on commençoit les Cérémonies nocturnes précédoit la fin du jour naturel, on s'adreſſoit d'abord aux Divinités auſquelles ce jour-là étoit conſacré. La plupart avoient leur Victime propre; & l'on ſçavoit même les bois différens dont il falloit ſe ſervir pour brûler ou la Victime entiere ou quelques-unes de ſes parties (1). Ces bois

(1) Voyez ſur tout ce détail Kirk. tom. 1. Syntag. 3. c. 9. & 10.

s'allumoient selon la différente dignité de ces Dieux, ou aux rayons du Soleil renvoyés par un miroir parabolique, comme le feu sacré des Vestales; ou par le moyen des étincelles tirées du caillou frappé par le fer, ou enfin à la flamme d'une lampe. Les Grecs & les Latins avoient adopté ces observations, & les avoient même portées jusqu'à la différence des Fontaines qui devoient fournir l'eau dont on éteignoit le feu qui avoit brûlé les Victimes. Comme il n'y a point en Egypte d'autre eau que celle du Nil, on n'employoit que celle-là dans les Sacrifices; mais on l'alloit prendre tous les jours au-dehors dans le grand lit du Fleuve pour l'apporter dans le Pantheon. C'est peut-être ce qui a fait dire aux Auteurs que Diodore a suivis que trois cens vingt Prêtres de Memphis portoient tous les jours l'eau du Nil à une distance de plusieurs stades.

Entre ces Dieux, les uns n'avoient pour Sacrificateurs que les Prêtres, & les autres que les Prêtresses. Mais à minuit on voyoit sortir de la derniere arcade vers le bas du Temple, & du côté

de l'Elisée, le Sacrificateur du jour suivi de deux files de Prêtres qui alloient du côté du Sanctuaire & de la Statuë d'Isis. Ils étoient accompagnés d'un grand Chœur de Musique formé par d'autres Prêtres, par des Prêtresses, & même par leurs enfans garçons & filles de tout âge depuis neuf ans. Quand le Sacrificateur étoit arrivé jusqu'à la Statuë, les deux rangs de Prêtres arrêtés & écartés l'un de l'autre laissoient passer l'offrande qui les suivoit. Ici la vérité du fait historique m'oblige de dire que cette offrande étoit apportée par des filles des Prêtres au nombre de dix-huit, deux à deux, nuës, & tenant chacune une corbeille où étoient des fruits ou d'autres présens selon la saison. Ces filles ne commençoient ce ministere qu'à treize ans, & elles le finissoient à leur mariage. Le Sacrificateur recevoit & vuidoit toutes ces corbeilles sur un grand Autel quarré dont la face exterieure portoit cette Inscription qu'on a copiée de l'Egyptien sur un marbre qu'on voit encore dans un Temple de Capouë (1).

(1) Voyez Kirk. tom. 1. pag. 188.

Te, tibi, una, quæ es omnia, Dea Isis. C'eſt-à-dire, Nous vous offrons à vous-même Divinité unique & univerſelle, Déeſſe Iſis. Les filles qui avoient apporté l'offrande ſe retiroient par le derriere du Sanctuaire ; & les Prêtres y entroient pour achever les Cérémonies qui duroient près de deux heures toujours au ſon des voix & des inſtrumens. Ces Cérémonies étoient différentes dans les quatre Saiſons, auſſi bien que les Hymnes qui ſervoient de ſujet à la Muſique, & dont pluſieurs paſſoient enſuite dans les Temples Supérieurs & de-là dans la bouche de tous les Egyptiens, par la beauté des Vers & des chants, qui quelquefois même avoient l'agrément de la nouveauté.

C'étoient-là les Myſteres d'Iſis que leur ſecret rendoit ſi reſpectables dans les beaux ſiecles de l'Egypte, & qui ayant été revelés par le déſordre des guerres & par la violence des vainqueurs, ont ſervi d'exemple ou de prétexte à ces diſſolutions qui ont inondé depuis les Temples de la Grece & de l'Italie. Il eſt conſtant par tous les monumens qui me ſont tom-

bés entre les mains, que les Prêtres & les Assistans n'abusoient jamais dans l'ancienne Egypte du Spectacle qui passoit devant leurs yeux dans le Pantheon. Orphée a exprimé la réserve à laquelle ils étoient contraints sur cet article par la majesté du lieu, sous l'image de Tantale au milieu des eaux sans pouvoir boire. Lycurgue portant sa pensée plus loin, s'étoit imaginé que la sagesse qui regnoit en Egypte dans tout l'Ordre Sacerdotal, où l'on ne se ressouvenoit pas d'avoir vu aucun désordre né de la passion des femmes, venoit de ce qu'ils les voyoient ainsi tous les jours à découvert. C'est ce qui lui fit établir dans sa République ces Luttes auxquelles les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe s'exerçoient nuds en présence de tout le monde. Il disoit que les filles Lacedemoniennes étoient couvertes dans l'arêne de l'honnêteté publique, sur ce qu'il avoit oüi dire aux Prêtres de l'Egypte que les leurs étoient couvertes dans le Pantheon de la sainteté religieuse. Cependant une plus longue expérience a convaincu les Sages de

la verité de cette Sentence prononcée par le vieux Poëte Latin Ennius, qui dit que les nudités exposées aux yeux des Citoyens sont la premiere source de tous les désordres d'une République. *Flagitii principium est nudare inter cives corpora.* En effet il suffit d'avoir une très-legere teinture de l'Histoire Grecque & de l'Histoire Romaine, pour sçavoir à quels honteux excès la premiere communication des mysteres d'Isis dévoilés a porté ces Peuples. Les Egyptiens même déchus de leur premiere sévérité, avoient introduit dans les Temples qu'on leur avoit laissé bâtir hors de l'Egypte, & surtout dans Rome, une corruption si outrée, que le Sénat fit plusieurs décrets pour abattre ces Temples qu'on appelloit Memphitiques. La superstition populaire soutenuë par l'habitude enracinée de la débauche, avoit rendu ces décrets inutiles, jusqu'à ce que le Consul Paul Emile eût pris lui-méme une coignée pour commencer la démolition. Ces Temples furent rétablis sous la dictature de Sylla, & détruits par le Consul C. Calpurnius Pison (1). Les Empereurs

(1) V. sur ce sujet T. Liv. Dec. 1. 9.

Succeſſeurs d'Auguſte les ont alternativement relevés ou abbatus ſelon qu'ils ont été ennemis ou Peres de la Patrie; & la vigilance du très-ſaint & très-pieux Marc Aurele Antonin, qui gouverne aujourd'hui la terre avec autant de ſageſſe que de gloire, a beſoin de s'employer toute entiere, pour empêcher que ces infâmes pratiques ne renaiſſent tous les jours quelque part.

Sethos pour ne rien omettre, entra après le Sacrifice du dernier jour de la manifeſtation, par une des arcades occidentales du Pantheon, dans cette allée qui faiſoit l'enfilade du deſſous des Pyramides; & ayant apperçu la grille de fer dormante qui la terminoit du côté du Nord, il ſe donna la ſatisfaction de la toucher endedans, comme il l'avoit touchée endehors le jour qu'il ſe trouva avec Amedès au fond du puits de la Pyramide. Par-là il ſe rendit en quelque ſorte témoignage à lui-même, d'avoir heureuſement achevé la pénible & périlleuſe carriere de l'Initiation. Il coucha néanmoins cette nuit-là dans le ſouterrain ſelon la.

coûtume, pendant qu'on préparoit tout pour faire le jour ſuivant la magnifique proceſſion qu'on appelloit la grande Pompe Iſiaque, ou le Triomphe de l'Initié.

Dès la veille ſix Officiers du ſecond Ordre venoient à cheval devant le Palais du Roi; qui, comme nous l'avons dit ailleurs, étoit placé vis-à-vis le Temple à l'autre extrêmité de la grande place: & là ils annonçoient à ſon de Trompe qu'on verroit le lendemain un nouvel Initié. Ils alloient enſuite faire la même annonce dans toutes les ruës de la Ville où la Proceſſion devoit paſſer. Ils ne diſoient point le nom de l'Initié, mais ils le déclaroient Egyptien. Car à l'égard des Initiés étrangers, cette annonce ne ſe faiſoit qu'à la porte du Temple; parce que la Proceſſion beaucoup moins pompeuſe ſe bornoit à en faire le tour. Une ſemblable nouvelle avoit toûjours été agréable aux Rois qui croyoient acquerir un ſerviteur à toute épreuve. Mais elle charmoit encore davantage les Peuples qui regardoient les Initiés Egyptiens comme de ſages me-

diateurs entre le Roi & eux, & de puiſſans protecteurs auprès de lui. Comme il ſe paſſoit ordinairement pluſieurs années ſans qu'on fit une acquiſition ſi avantageuſe ; la rareté en augmentoit beaucoup le prix & inſpiroit à tout le monde une ardeur ſans égale de voir cette cérémonie. Dans cette occaſion particuliere, les diſpoſitions de la Cour ſe trouvoient changées. On n'y avoit d'abord aucun ſoupçon que ce nouvel Initié fût Sethos. Tous le croyoient hors de Memphis, & quelques-uns mêmes hors de l'Egypte : & d'ailleurs vû la corruption de mœurs & la baſſeſſe de ſentimens où la plûpart des Courtiſans étoient plongés, ils renvoyoient aux ſiecles des Fables ces tems héroïques où les Rois & les Enfans des Rois ſe faiſoient initier. En effet Seſoſtris initié à Thebes étoit le dernier Roi de l'Egypte qui eut ambitionné cette diſtinction. Auſſi la Reine ſemblable à ces meres qui croyent avoir un grand ſoin de leurs enfans quand elles leur interdiſent tout exercice qui demande de la réſolution & du courage, ne manqua pas de dire

aux femmes qui l'environnoient quand elle apprit cette nouvelle; que ſi elle ſçavoit qu'un de ſes fils voulût ſe faire initier, elle l'en empêcheroit bien : & cette judicieuſe compagnie ſe trouva très-diſpoſée à l'applaudir. Pour le Roi, comme il ne ſe méloit point de ſon Etat & qu'il n'occupoit ſes ſerviteurs qu'à ſes amuſemens, il étoit peu touché du mérite de l'Initiation, & il ne s'en promettoit autre choſe que le plaiſir de voir paſſer cette pompe ſous les fenêtres de ſon Palais.

On employoit toute la nuit à parer l'intérieur du Temple de ce que les Prêtres avoient de plus magnifique dans leur tréſor; & les Citoyens de Memphis diſpoſoient les ruës, & ornoient les dehors de leurs maiſons de leurs meubles les plus prétieux. Un peu après le lever du Soleil le Peuple entrant dans le Temple, voyoit placé au milieu du Sanctuaire le tabernacle d'Iſis, apporté du ſouterrain. C'étoit un grand coffre couvert d'un voile de ſoye blanche ſemé de Hyerogliphes d'or ſur lequel étoit encore une gaſe noire pour marquer le

ſecret des myſteres de la Déeſſe. On lui offroit, avant que de partir, un Sacrifice pendant lequel les filles des Prêtres qui ne paroiſſoient au-dehors qu'aux Fêtes d'Iſis, faiſoient tour à tour des danſes graves au ſon des inſtrumens ſeuls. D'abord après on ſe mettoit en marche du côté de la Ville. Les ſix Officiers qui avoient annoncé la Cérémonie la précédoient en ſonnant de tems à autre de leurs Trompetes; & deux files de Gardes du même ordre bordoient à droite & à gauche la Proceſſion dans toute ſa longueur. Des quatre Claſſes des Prêtres, celle des Mathematiciens, celle des Medecins, & celle des Juriſconſultes alloient les premieres, précédées de leurs enfans dans le même ordre qu'eux & habillés comme eux. Tous les Prêtres portoient une robe noire ſous la tunique de fin lin; mais par-deſſus la tunique, les trois premieres Claſſes de la Proceſſion, portoient une robe bleuë, violette ou rouge, dont un pan leur couvroit la tête. Entre les deux files marchoient un à un des Prêtres qu'on appelloit Paſtophores: ils avoient au lieu d'une

robe un manteau de la couleur de leur Claſſe, & ils portoient les Livres de Mercure où ils avoient puiſé leurs ſciences (1).

Après cette premiere partie de la Proceſſion paroiſſoit un Prêtre de la premiere Claſſe du Sacerdoce en manteau noir, qui portoit ſur ſes deux mains la fameuſe table Iſiaque appuyée ſur ſa poitrine. Elle étoit de cuivre, mais bordée & traverſée de lames d'argent, ſur leſquelles étoient gravés les emblêmes des myſteres d'Iſis ſous des figures d'hommes & de femmes debout ou aſſiſes, & dont quelques-unes avoient des têtes d'animaux (2). Il étoit ſuivi des filles des Prêtres vêtuës d'une tunique de fin lin ſur des robes de la couleur de la claſſe de leurs peres, & ayant par-deſſus leur tunique des mantes chacune de couleur différente, brodées d'or avec des houpes d'or, & attachées ſur l'épaule gauche avec une pierre pré-

(1) Clem. Alex. Strom. liv. 6.

(2) Voyez Kirker. ſur cette table; *Oed Ægyp.* tom. 4. pag. 80. & ſeq. & les Ant. du P. Montfaucon, vol. 2. part. 2. pag. 331.

tieuſe. Elles étoient coëffées en cheveux avec des aigrettes, & ornées de pendans d'oreilles, de colliers de perles, & de bracelets d'une valeur ineſtimable. Elles formoient quatre files, & ſe tenoient ſous le bras deux à deux. Les Prêtreſſes directrices, toutes vêtuës de noir à l'exception de la tunique, marchoient dans le milieu ; & les Gardes étoient doublées à côté de ces beautés rares & qu'on voyoit rarement. On ſçaura par la ſeule deſcription d'Apulée, que les femmes du monde initiées à Iſis depuis la dévaſtation de l'Egypte, ont pris la place de ces filles dans ces ſortes de Proceſſions, où même les autres Prêtreſſes n'aſſiſtoient point auparavant. Après ces filles venoit un très-grand Chœur de Muſique compoſé de Prêtres & de leurs enfans, qui annonçoit le Tabernacle d'Iſis. Il étoit porté ſur les épaules de huit Prêtres : mais il étoit précédé immédiatement par des filles du ſecond Ordre, vêtuës de laine blanche très-fine, & parées de fleurs, qui ayant des ſiſtres & des crotales à la main, faiſoient devant le Tabernacle des

danſes legeres, dont la Grece a outré l'imitation dans ſes orgies. D'autres de ces filles aux deux côtés faiſoient brûler des parfums, dont la fumée environnoit le Tabernacle de telle ſorte qu'il ſembloit être toujours dans un nuage. Le Grand-Prêtre marchoit ſeul derriere le Tabernacle. Il étoit vêtu de blanc ſous ſa tunique & par deſſus d'une robe de pourpre doublée d'hermine, dont la queuë étoit portée par deux enfans du ſecond Ordre. Il avoit une eſpece de Mitre propre à lui ſeul, & il tenoit ſeul le bâton augural que tous les Prêtres portoient en ſon abſence. Il étoit ſuivi des Prêtres de la premiere Claſſe ou Interpretes des Lettres ſacrées, dont les Livres étoient portés auſſi par des Paſtophores. Deux d'entre eux portoient ſur leurs épaules un brancard ſur lequel étoit poſé le Vaſe Augural ou Divinatoire; il étoit couvert d'un aſtrolabe, d'un quart de cercle & d'un compas. Car bien que l'Aſtrologie fût plus en uſage à Thebes que dans les autres Temples, les Inſtrumens Aſtronomiques étoient par-tout le Symbole de la

Divination. Tous les Prêtres de cette Classe étoient revêtus de noir par-dessous & par-dessus la tunique blanche. Les plus anciens marchoient les plus proches du Tabernacle. Ainsi à la différence des trois premieres Classes ils étoient suivis de leurs enfans, dont les deux files étoient fermées par les quatre Prêtres de l'éducation. La pompe Isiaque proprement dite finissoit là. On la faisoit en d'autres occasions quoiqu'elle ne fût jamais si nombreuse & si magnifique qu'en celle-ci.

La derniere partie de la Procession, ou le triomphe de l'Initié, prenoit un air militaire, même à l'égard de ceux qui n'étoient pas hommes de guerre; parce qu'on supposoit qu'ils défendoient la Patrie à leur maniere: & d'ailleurs même les Initiés étoient indifféremment de toute profession pour le service du Roi & du Public. Ainsi au bout du second intervalle. on voyoit venir au son des fifres & des tymbales trois Etendards déployés. Le premier portoit le Symbole du Royaume de Memphis qui étoit le Bœuf Apis, le se-

cond celui de l'Egypte qui étoit un Sphinx, & le troiſiéme celui du monde entier qui étoit un Serpent, qui pour ſe mordre la queuë ſe mettoit en forme de cercle. Cet arrangement marquoit l'ordre ſelon lequel l'Initié ſe conſacroit au ſervice du genre humain. Les Initiés paroiſſoient enſuite: ils étoient en petit nombre dans chaque Nome; & ceux qui rempliſſoient des poſtes ou à la guerre ou dans les Provinces ne les quittoient pas pour cette Cérémonie. Cependant s'il y avoit des Initiés d'un autre Nome; ils avoient ici leur place ſelon le rang de leur reception; parce que tous les Initiés de l'Egypte ne faiſoient qu'un corps. Ils marchoient un à un dans leur habit ordinaire, c'eſt-à-dire avec une veſte de fin lin qui ne venoit qu'aux genoux, & qu'ils ne quittoient jamais. Sur cette veſte étoit la robe de leur dignité ou de leur fonction; & à côté d'eux & hors de rang étoient les Initiés étrangers, s'il s'en trouvoit actuellement en Egypte; & c'eſt ainſi qu'Orphée aſſiſta au triomphe de Sethos. Suivant cet ordre, on voyoit des Généraux d'Ar-

mée, & même des Princes, qui étant moins anciens dans l'Initiation, cedoient le pas à de simples Citoyens.

Le nouvel Initié parut enfin, ayant à sa droite le plus jeune des Prêtres, & à sa gauche le plus ancien des Initiés. Il étoit vêtu pour ce premier jour seulement d'une tunique blanche avec une queuë traînante de la longueur de son corps. Il portoit pardessus un baudrier blanc bordé de noir, d'où pendoit une épée dont la poignée n'étoit que d'acier; mais il avoit pour ceinture une écharpe couleur de feu & bordée d'or. Il portoit une couronne de Myrte sur la tête; & il tenoit à la main une grande Palme, Symbole de la paix. Enfin sa tête étoit couverte d'un voile blanc qui descendoit sur son visage & même sur sa poitrine, au travers duquel il voyoit assez pour se conduire, mais qui empêchoit tout le monde de le connoître. Il étoit suivi d'un Char de Triomphe attellé de quatre chevaux de front. Quatre Vertus portoient sur le Siége vuide une couronne triomphale; & des figures de vices terrassés bordoient toute la circonférence

du marchepié. Ce Char étoit ſemblable, à quelques Symboles près, à celui qui promenoit les Généraux d'Armée dans les Capitales de l'Egypte au retour d'une grande victoire. Mais l'Initié ne montoit jamais dans le ſien, pour faire voir qu'il n'aſpiroit pas même aux honneurs extérieurs que ſes grandes actions pourroient mériter. De tout tems l'Initié avoit été accueïlli dans cette Cérémonie par de grandes acclamations du Peuple. Mais l'extravagance & l'injuſtice du Gouvernement de Daluca rendoit encore plus ſenſible à tous les habitans de Memphis l'eſpoir de quelque ſecours. On accabloit l'Initié de fleurs, & on l'inondoit d'eſſences prétieuſes, que l'on jettoit des fenêtres, ou que l'on faiſoit paſſer par-deſſus les têtes des Gardes. Aucune Muſique n'a jamais été ſi touchante que le concert des bénédictions qu'on lui donnoit. C'étoit pour cette raiſon, quoiqu'elle eût été moins forte en d'autres tems, que l'Initié marchoit toujours voilé; afin qu'il ne rapportât rien à lui même de ces tranſports de l'affection publique, & qu'il comprît au contraire

qu'ils n'étoient dûs qu'à la haute eſtime que l'on avoit pour un corps, dont on l'obligeoit par-là à ſuivre les exemples & à ſoutenir la gloire.

Sethos après avoir fait ainſi un grand tour dans la Ville, arriva dans la place où étoit le Palais du Roi. Le Roi, la Reine, & la foule des Courtiſans l'attendoient ſur un long balcon, decoré de tapis ſuperbes. Oſoroth qui étoit né bon, ſembloit prendre part à ces réjouiſſances dont le bruit s'approchoit toujours. D'auſſi loin même qu'il apperçut la derniere partie de cette pompe, & ſurtout qu'il découvrit la tête de l'Initié, qui égaloit au moins les plus hautes, il ſentit une douce émotion dont la Reine, ennemie de tout bien, conçut d'abord un vif ſentiment de jalouſie. Mais ſon chagrin augmenta beaucoup, lorſque l'Initié monta ſur une autre Eſtrade dreſſée ſuivant la coûtume devant le balcon du Palais. Là il ſe mettoit à genoux ſur un carreau & faiſoit encore une profonde inclination au Roi. Se levant enſuite il tiroit ſon épée, comme pour l'offrir à ſon ſervice. A cette action

que le jeune Prince fit avec une nobleſſe, une grace merveilleuſe, Oſoroth ayant preſque les larmes aux yeux ſe pencha & étendit les bras comme pour embraſſer cet Initié. Il ſe tourna enſuite à ſa droite & à ſa gauche, comme pour faire paſſer dans l'ame de tout le monde l'admiration tendre dont il étoit pénétré. Le Peuple encouragé par cet exemple pouſſa alors mille cris de joye adreſſés au Roi. On lui diſoit, ſoyés notre Maître, & ſoyés-le pendant une longue vie. On lançoit en même tems ſur la Reine des regards fixes qui n'avoient néanmoins d'inſultant que l'intention ſecrete de ceux qui la regardoient, & qu'elle démêloit parfaitement. Cette femme, qui, pour complaire au Roi étoit obligée de couvrir d'un ſourire forcé la véritable rage qui dévoroit le fond de ſon ame, ſervit long-tems de ſpectacle, non ſeulement au Peuple, mais encore aux Courtiſans qui la déteſtoient, quoiqu'ils ſe fuſſent rendu ſes eſclaves. Mais elle tomba dans un plus fâcheux embarras, lorſque l'Initié étant deſcendu de ſon Eſtrade, s'en retournoit

noit dans le Temple, tenant toujours d'une main ſon épée nuë, & de l'autre ſa branche de palmier qu'il croiſoit l'une ſur l'autre. Car le Roi à cette occaſion demanda à la Reine ſon Fils, qu'il diſoit avoir la taille & la démarche de cet Initié. Il ajoutoit qu'il ſouhaiteroit que ce fût lui; & que lui-même ſe trouveroit heureux dans ſa vieilleſſe, d'avoir un fils qui méritât un pareil honneur. La Reine qui s'étoit confirmée dans la croyance que Sethos étoit abſent, ſur ce qu'elle n'avoit pas vû Amedès parmi les Initiés, raconta au Roi le projet du voyage dont Sethos & Amedès avoient demandé la permiſſion il y avoit environ trois mois. Le Roi trouva mauvais qu'elle ne lui en eût point encore parlé. Il dit même que s'il en avoit été averti, l'abſence de ſon fils n'auroit pas été ſi longue; & qu'il ſeroit revenu aſſez à tems pour voir un triomphe qui lui auroit donné de l'émulation. Mais le tems de la veritable réſipiſcence d'Oſoroth n'étoit pas encore venu, & il lui falloit des coups plus violens que celui-là pour le tirer tout-à-fait de ſa léthargie,

où, pour mieux dire encore, l'objet préſent qui frappoit toujours ce Roi faiſoit bientôt place à d'autres impreſſions.

Cependant l'Initié rentré dans le Temple, montoit ſur une eſpece de thrône fort élevé. La plus haute marche étoit aſſez large pour tenir trois ou quatre perſonnes enſemble. Deux Officiers du ſecond Ordre y ſuivirent Sethos, & s'enfermerent avec lui ſous deux grands rideaux. Là, pendant qu'on chantoit en bas quelques Hymnes qui expoſoient en maniere de prophétie les biens que l'on pouvoit attendre d'un Initié de la plus haute naiſſance, on lui mettoit ſes habits ordinaires ſur la veſte blanche, & au bout d'une demi-heure les rideaux tirés laiſſerent voir Sethos au Peuple qui rempliſſoit le Temple. Les acclamations redoublerent à ſon aſpect, & la nouvelle en fut portée au Roi dans un inſtant. La Reine qui étoit préſente, entra dans un déſeſpoir qu'elle fut contrainte pour lors de diſſimuler, mais qui produira bientôt des effets terribles. Cependant on ajouta que le Prince devoit paſſer le reſte de la

journée & la nuit ſuivante dans la maiſon des Prêtres, où l'on feroit de grandes réjouiſſances au ſujet de ſa réception.

Fin du quatrième Livre.

SETHOS.

LIVRE CINQUIEME.

DE'S le lendemain Sethos & Amedès ſe trouverent dans le Palais au lever du Roi. Oſoroth en préſence de pluſieurs Grands déja entrés dans la chambre reçut ſon Fils à bras ouverts. Il remercia Amedès de lui avoir procuré l'avantage de l'Initiation; & il dit au jeune Prince que la guerre que le Roi de Thebes venoit de déclarer conjointement avec le Roi de This au Royaume de Memphis, lui donneroit bientôt lieu d'employer l'épée qu'il avoit offerte à ſon ſervice dans la Cérémonie de la veille. Après une converſation qui demeura toujours générale, le Roi paroiſſant vouloir être ſeul, Sethos ſor-

tit de la chambre. Il fut ſuivi par les Courtiſans, qui croyoient tous que l'air de la Cour alloit changer, & que Sethos auroit une grande part dans la diſtribution des offices militaires.

Cependant la Reine avoit déja formé en elle-même le nouveau plan de politique qu'elle vouloit ſuivre. Le but unique où tout devoit tendre étoit de perdre Sethos; & les mouvemens de guerre, qui l'avoient inquietée juſqu'alors lui parurent propres à l'exécution de ce deſſein. Mais il entroit dans ſon plan de laiſſer un libre cours à ce renouvellement d'inclination que le Roi marquoit pour ſon Fils, & ſur-tout de laiſſer agir ce penchant univerſel de la Cour, & de tous les ordres du Royaume à revenir du côté de Sethos. Cet eſſai dura une quinzaine de jours, pendant leſquels elle garda néanmoins exactement de ſon côté le ſecret de l'Etat & la clef des Tréſors deſtinés aux frais de la guerre. Aucun même des principaux Officiers n'étoit encore nommé. Enfin au bout de ce terme, elle choiſit le moment qu'elle crut le plus favorable pour faire réüſſir

une converſation particuliere qu'elle demanda au Roi.

Seigneur, lui dit-elle, vous avez eu le tems de faire l'épreuve des ſuites que peuvent avoir les témoignages trop marqués de la confiance d'un Roi à l'égard d'un Fils héritier naturel de ſa Couronne, & auquel tout un Royaume s'attache comme à ſon Maître futur & indubitable. Vous voyez actuellement la Cour du Prince Sethos beaucoup plus groſſe que la vôtre: & les Peuples flattés de la ſeule eſpérance de ſon regne, montrent pour lui une ardeur que vous n'avez peut-être pas trouvée en eux pour vous-même, en montant réellement ſur le Trône. C'eſt-là un Privilege qu'on voudroit en vain diſputer à la jeuneſſe, quand on lui permet de le faire valoir. Mais j'oſe dire que l'art de regner preſcrit des maximes toutes contraires. J'en ai, Seigneur, pour garant le feu Roi votre Pere qui a poſſedé cet art à un dégré auquel nul de ſes prédeceſſeurs ne l'avoit encore porté. Vous ſçavez de quelle maniere le grand Seſonchis en a agi avec vous; je ne dis pas juſqu'à l'âge de ſeize ans

qui eſt celui du Prince votre Fils, mais juſqu'à l'âge de cinquante ans, où votre regne a commencé. Pendant une ſi longue tutelle il ne vous a communiqué aucun de ſes projets ; & les deux ou trois fois qu'il a accordé à votre courage & à vos inſtances d'aller à la guerre, il ne vous a laiſſé que le titre de volontaire ; & il a toujours nommé des Généraux tels qu'il lui plaiſoit de les choiſir pour les expéditions même où vous vous trouviez en perſonne. Cependant vous n'aviez point affecté de vous donner à ſon inſçu des titres apparens, & propres à gagner & à ſéduire les Peuples, tel qu'eſt celui d'Initié. Je n'impute pourtant pas au jeune Prince un deſſein qui eſt trop au-deſſus de ſon âge, & qui nous fait voir en lui le premier Initié de ſeize ans dont nos Hiſtoires nous fourniſſent l'exemple. L'Auteur unique de cette entrepriſe eſt Amedès, homme d'une vertu dangereuſe, & qui cherche par toutes ſortes de voyes à rentrer dans le miniſtere ; pour affoiblir en vous-même l'autorité abſoluë que j'exerce en votre nom. Je ſçai que c'eſt lui qui par

ſes intrigues a armé contre vous le Roi de This, qui ne s'étoit point encore uni au Roy de Thebes. Celui-ci n'eſt porté à la guerre que par l'ancienne jalouſie des Rois de Thebes contre les Rois de Memphis, & il ne vous demande que des places qu'il prétend appartenir à ſes frontieres. Mais le Roy de This, comme Frere de la feuë Reine Nephté & Oncle du Prince Sethos, oſe entrer dans le ſecret de votre Gouvernement. Sous le prétexte des prétentions chimériques qu'il m'impute, il a la hardieſſe de vouloir exiger de vous, à l'inſtigation d'Amedès, que le jeune Prince ſoit à Memphis, de votre vivant même, dans une plus grande conſidération qu'il ne l'a été juſqu'à préſent. Il eſt de mon devoir, Seigneur, de vous repréſenter ces complots faits au-dedans & au-dehors contre votre puiſſance Souveraine. Il ne tient qu'à vous de les diſſiper dans leur naiſſance; mais je ne ſçaurois y travailler efficacement ſans votre aveu.

Le Roi qui ſembloit avoir reçu pour lui-même quelque élevation d'eſ-

prit & de cœur dans l'Initiation de ſon Fils, répondit à Daluca : Qu'il lui ſçavoit gré de l'attention qu'elle avoit pour tout ce qui concernoit l'autorité du Gouvernement. Mais au fond, dit-il, dans la diſpoſition où le feu Roy mon Pere a laiſſé l'eſprit de ſes Sujets, je me trouve aſſez de puiſſance, & il ne s'agit que de la bien employer pour le bon ordre du Royaume, & pour la ſûreté de mes Peuples. D'ailleurs, ajoûta-t-il, le témoignage uniforme & perpétuel de tous les hommes, & même de tous les Rois mes Prédéceſſeurs, ne me permet d'entrer dans aucune défiance contre les Initiés. Seſonchis lui-même dont vous m'alleguez l'exemple, & qui ſe connoiſſoit en hommes mieux qu'aucun Prince du monde, s'étoit ſervi d'Amedès pendant tout le cours de ſon regne dans les commiſſions les plus ſecretes & les plus délicates, & il a toujours paru très-ſatisfait de lui. Le refus qu'Amedès a toujours fait d'être Miniſtre en Chef, eſt la ſeule raiſon pour laquelle j'ai chargé la feuë Reine & vous-même de l'autorité & du poids de ce titre. En

effet Oſoroth jugeant des autres par lui-même & ne voyant dans la domination que du ſouci & de la fatigue, ne ſongeoit ſeulement pas qu'elle pût être, du moins pour les perſonnes d'un certain rang, un objet de recherche & d'ambition. Vous ſçavez bien, continua-t-il, que dès votre entrée dans le miniſtere, je vous conſeillai de vous ſervir d'Amedès pour vous ſoulager. Je vous le conſeillerois encore plus expreſſément aujourd'hui, où les ſoins de la guerre qui s'apprête me paroiſſent plus embaraſſans pour une perſonne de votre ſexe; ſi ce n'eſt que je ſouhaite qu'Amedès ne quitte point la perſonne de mon Fils dans la premiere campagne qu'il va faire. Mon deſſein n'eſt pas non plus de donner à mon Fils pour ſon coup d'eſſai le commandement de mes Troupes. Au contraire je veux qu'Amedès le faſſe paſſer par tous les dégrés du ſervice militaire, & que le Prince commence par obéïr à ceux qu'il doit bientôt commander. Ainſi j'attens que vous me préſentiez la liſte des principaux Officiers qui doivent ſervir dans cette guerre, & ſur-

tout le nom de celui que vous désignez pour Général : car il eſt tems d'aller au-devant de l'Ennemi. Daluca répondit au Roi, que quoiqu'elle eût continué d'elle-même de mettre ordre aux places frontieres, elle avoit crû depuis quinze jours auſſi bien que toute la Cour, que le Roy vouloit diſpoſer avec Sethos du choix des Commandans. Mais que la choſe n'étant pas ainſi, elle lui apporteroit dès le lendemain la liſte des Officiers Généraux, pour avoir ſon agrément, ſur lequel ils partiroient ſans délai.

La Reine avoit actuellement cette liſte ſur elle, & elle étoit venuë pour la montrer au Roi à la fin de cette converſation même. Mais ce Prince par ſes réponſes l'avoit jettée ſi loin de ſes vûës, & avoit paru ſi inſenſible aux craintes dont elle avoit crû le frapper, & ſi tranquille ſur ceux qu'elle avoit voulu lui rendre ſuſpects, qu'elle n'oſa pas pour lors lui préſenter une liſte remplie d'hommes au gré de la nouvelle Cour, & par conſéquent ſans vertu & ſans mérite. Ce n'eſt pas que les vieux Officiers encore vivans ne fuſſent conſervés dans

leurs places. Mais tous les morts étoient remplacés par les jeunes gens qui s'étoient le plus attachés à ces femmes qui les avoient détournés des exercices militaires; ou du moins qui les avoient fait revenir le plûtôt qu'elles avoient pû, des legeres expéditions dont l'occasion s'étoit présentée depuis le Gouvernement de Daluca. Le Général qu'elle nommoit étoit un homme de trente ans, plus propre à se distinguer à la guerre par le faste & par la présomption, que par la prudence & par la valeur. Plein d'une ambition qui n'étoit soutenuë d'aucune vertu, il recherchoit moins l'estime que l'envie des autres hommes, & vendu à Daluca il respectoit en elle l'esprit d'intrigue autant que la qualité de Reine. La difficulté étoit de le faire agréer au Roi dans la nouvelle circonstance du changement, qui sembloit s'être fait en lui, & sur-tout de l'intérêt qu'il devoit prendre à mettre son fils dans une armée bien composée & bien conduite. Cependant comme elle avoit absolument besoin d'un Commandant de ce caractere pour lui communiquer ses intentions, elle

s'arma pendant la nuit suivante de résolution & de hardiesse pour employer tout son crédit à faire accepter ce Général. Elle sçavoit bien que par ce choix elle mettoit les affaires du Royaume en quelque danger. Mais elle se disoit à elle-même qu'étant défaite de Sethos, & demeurant mere du second Successeur au Thrône, tous les événemens seroient pour elle.

Dès le lendemain elle aborda le Roy ayant ses tablettes à la main, & lui dit : Seigneur, j'ai eu soin de conserver dans leur rang tous les Officiers qui se sont acquis le plus de réputation dans le service du feu Roy votre pere. Vous trouverez peut-être le Commandant un peu jeune ; mais sans parler de ses autres qualités, celle que j'estime le plus en lui, & que le feu Roi recherchoit le plus en ses Généraux, est la dépendance attentive & continuë des ordres de la Cour. C'est vous, Seigneur, qui, sans sortir de votre cabinet, devez être, comme le grand Sesonchis ; le vrai & le seul Commandant de vos armées. Vos Officiers de guerre n'ont d'autre intérêt que de donner des

preuves de leur valeur, & de rapporter ſur leurs perſonnes des témoignages de leur zele & de leurs ſervices. Mais vous ſeul ſçavez juſqu'à quel point vous voulez hazarder vos Troupes & pouſſer même vos Ennemis. Ainſi je crois devoir vous propoſer un Général qui ſe laiſſe guider par vos vûës, & qui n'ait de mouvemens que ceux que vous lui donnerez. Si cette précaution eſt eſſentielle dans tous les tems, à plus forte raiſon l'eſt-elle dans une guerre où vous envoyez un fils dont la conſervation eſt, ſans doute, votre principal objet. Il ne s'agit point à mon ſens de confier ſa jeuneſſe à ces hommes qui ne connoiſſant plus le péril, à force d'y être accoûtumés, ne prennent conſeil que de leur courage, & n'attendent d'ordre que de l'occaſion. Le Roy devenu un peu fier à l'égard de Daluca, l'interrompit pour lui dire, qu'avec un préambule comme celui-là, elle pouvoit lui préſenter pour Commandant le dernier de tous les Soldats; que cependant il ſçavoit bien que l'expérience, le courage, & même quelquefois la har-

dieſſe d'un Général faiſoit la véritable ſûreté d'une armée : mais, enfin, ajouta-t-il, voyons quel eſt votre choix. Dès que le Roy eut jetté les yeux ſur le nom de cet homme qui s'appelloit Thoris, il dit à la Reine : Madame, je crains beaucoup que le zele de mes vieux Officiers ne ſe ralentiſſe extrêmement par le chagrin qu'ils auront de ſervir ſous un Général encore plus inférieur à la plûpart d'entr'eux en naiſſance & en mérite qu'en âge. Mais c'eſt à vos riſques qu'il va combattre. J'abandonne à votre miniſtere cette premiere campagne qui ne me paroît pas déciſive. Le ſuccès vous apprendra ſi votre tranquillité & votre bonheur dépendent de vos propres conſeils & de votre propre gouvernement ; ou ſi vous devez remettre en d'autres mains vos intérêts & ceux de l'Etat. A l'égard de mon fils, il n'aura point d'autre Commandant qu'Amedès qui n'en aura aucun lui-même ; & ils ſe joindront au corps de Troupes qu'ils voudront choiſir dans les occaſions & pour le tems qu'ils le jugeront à propos.

Osoroth n'avoit encore vû que de ces guerres sans danger, qui ne servent qu'à avancer ou à reculer des frontieres de quelques lieuës, & qui n'ébranlant jamais la fortune d'un Royaume ne semblent faites que pour occuper des Officiers & des Soldats. Ainsi il crut pouvoir confier encore à la Reine l'administration de celle-ci, & avoir suffisamment pourvû à la sûreté de son fils, en l'affranchissant des ordres d'un Général dont il ne faisoit point de cas. Il tomba par-là dans l'erreur de ceux qui ne prévoient pas les maux d'assez loin, parce qu'ils croyent en sçavoir la juste mesure, & leur pouvoir prescrire des bornes. La Reine se trouvant donc maîtresse, du moins pour une fois encore, de suivre ses volontés, fit publier cette nomination insensée. Les bons Citoyens en furent attristés; mais ils se consolerent en prévoyant qu'aux dépens de quelques Bataillons ou de quelques places, les mauvais succès plus forts que les hommes & que les Rois mêmes, ameneroient nécessairement la chûte de Daluca.

Avec quelque diligence qu'on fit

partir les Troupes, le nouveau Général eut le tems de remplir de ſon orgueil & de ſa joye les rues & les maiſons de Memphis. Sa litiere portée par des Eſclaves en habits de guerre, avoit un air de triomphe; il s'appelloit lui même un Héros, & il diſoit à tout le monde, en mêmes termes, qu'il étoit moins touché du titre dont on l'avoit revêtu, que de la maniere obligeante dont la choſe s'étoit faite. A dire le vrai, la Reine, pour lui laiſſer mieux goûter le prix de ſa place, lui avoit épargné dans les premiers jours les déſagrémens qu'elle avoit eſſuyés elle-même en le propoſant au Roi; mais le veille de ſon départ elle le prit en particulier, & lui découvrit toute la répugnance que le Roy avoit marquée ſur ſon ſujet. Il m'a parlé de vous, lui dit-elle, comme s'il avoit été inſpiré par Amedès, par Sethos & par tout le corps des Initiés. Leurs principes ſont ſi différens des nôtres, qu'il ne faut pas s'étonner qu'ils ſoient nos Ennemis comme nous ſommes les leurs. Mon crédit a pourtant emporté votre nomination: mais il ne faut pas croire

qu'elle vous ſoit auſſi avantageuſ
qu'elle paroiſſoit l'être lorſque je l'a
projettée. C'étoit dans le tems de l'ab
ſence du Prince Sethos, où il y avoi
quelqu'apparence que me voyant Rei
ne avec une autorité ſans bornes, &
redoutant ſes cadets plus favoriſé
que lui de ſon pere, il avoit pris le
parti de la retraite dans l'Egypte, o
étoit allé chercher des Avantures dan
les pays étrangers. En ce cas vou
étiez pourvu du commandement de
armées pour toute votre vie; & mo
aîné qui n'a que ſept ans élevé ſou
mes yeux & dans mes vûes, vous l'au
roit conſervé pendant tout le cours d
ſon regne. Les conjonctures ſont au
jourd'hui bien différentes. Je ne parl
point de ce que le Roy ſouſtrait à vo
ordres Sethos & Amedès, en leur laiſ
ſant le choix des Troupes auſquelle
ils voudront ſe joindre, & des oc
caſions où ils voudront combattre
Cette exception a du moins cet avan
tage que vous ne répondrez pas de
accidens auſquels ils s'expoſeron
d'eux-mêmes. Mais ce que je vois d
déciſif contre vous, c'eſt que le Ro
veut donner le commandement de ſe

Troupes au Prince Sethos d'abord après l'épreuve de cette premiere campagne. Si ce projet s'exécute, vous retomberez néceſſairement par votre âge dans les derniers rangs de l'armée, dont je me ſuis fait un plaiſir de vous tirer. N'eſperez pas même que j'employe mon crédit pour vous ſoutenir. Dès que Sethos ſera à la tête des armées, je me débaraſſerai du miniſtere dont l'eſprit ſeroit diviſé. La perte ne ſera pas grande pour moi qui demeurerai toujours Reine & Mere de deux enfans du Roy ; mais je plains ceux qui ſe ſont attachés à ma fortune, & que je me ferai pourtant alors une Loi ſevere d'abandonner.

Thoris après avoir rêvé quelque tems, dit à la Reine : Madame, mes yeux s'ouvrent ſur ce que vous me faites l'honneur de me dire. La bonté que vous avez de penſer à mes intérêts m'avertit que mon devoir eſt de penſer aux vôtres, qui ſont ceux de l'Etat même. Votre gouvernement lui a rendu tout l'éclat dont il brilloit ſous le grand Seſonchis, & je me fais une loi de tout entreprendre pour vous conſerver une autorité dont vous

faites un si bel usage. C'est en vain que vos deux principaux Ennemis sont exceptés de l'ordre commun de l'armée. Si une méditation profonde peut fournir quelque expédient; si une attention continue peut faire saisir quelqu'une de ces occasions, dont le hazard apparent ne peut laisser aucun soupçon dans les esprits, j'espere de me rendre digne de votre choix. La bonne ou la mauvaise disposition des choses, le gain ou la perte d'une bataille, l'obéissance ou désobéissance à vos ordres particuliers peuvent également vous servir. Ne m'en dites pas davantage, dit la Reine, souvenez-vous seulement que le délai dans un projet hardi, est ordinairement plus dangereux qu'une prompte exécution; & venez prendre congé du Roi dans cet instant même. Dès que le Roi apperçut cet Officier, il lui signifia, en tournant seulement la tête de son côté, l'exception qu'il faisoit de son fils & d'Amedès au commandement qu'il alloit avoir sur ses Troupes. Il ajoûta que c'étoit la Reine qui l'employoit, & qu'il souhaitoit qu'il justifiât le choix

qu'elle avoit fait de lui : après quoi, continuant de parler aux vieux Officiers qui l'environnoient, il leur dit qu'après cette campagne ils auroient la satisfaction de ne servir que sous son fils. Sur cette froide réception, la Reine se retirant dans son cabinet se fit suivre par Thoris, comme pour lui donner ses dernieres instructions. Là n'usant plus de déguisement dans leurs discours, ils formerent le noir complot, dont la guerre qu'on alloit faire devoit fournir les moyens & couvrir les traces.

ON avoit déja marqué pour le rendés-vous général des Troupes les environs de Coptos, qui étoit une conquête du feu Roi, que les ennemis menaçoient alors d'un siege. Cette Ville étoit effectivement de l'ancien partage des Rois de Thebes. Elle étoit même devenue par leurs soins & par leurs travaux une des Villes les plus commerçantes de l'Egypte ; car à travers les sables de l'Arabie Egyptienne, ils avoient fait faire un grand chemin & des hôtelleries d'espace en espace, depuis Coptos jusqu'à

cette Ville Maritime du ſein Arabique à laquelle Ptolemée Philadelphe, en l'embelliſſant encore, donna le nom de ſa mere Berenice. Depuis Memphis, juſqu'à Thebes, intervalle de plus de cent lieuës, il y avoit cent haras ou écuries dont parle Diodore, chacune de deux cens chevaux, pour porter les ordres des Rois, & pour la commodité même des voyageurs. Mais les Temples, les Palais, les tombeaux de toutes formes, les ſtatuës coloſſales & les Obeliſques que l'on commençoit à trouver, en paſſant du Nome Panopolite dans le Coptite, étoient ſeuls des témoignages ſuffiſans que ce dernier Nome, dont Coptos étoit la Capitale, avoit été de toute ancienneté une Province de la Dynaſtie de Thebes. A quelque magnificence que tous les Rois de l'Egypte euſſent porté les monumens publics, qu'ils avoient placés en différens endroits de leurs Royaumes, aucun des autres Rois, ſans excepter ceux même de Memphis, n'avoient approché des Rois de Thebes à cet égard. L'abondance des carrieres de pierre, de marbre & de porphire, dont la haute

Egypte eſt pleine vers le midi, leur avoient fourni les matériaux; & leurs richeſſes immenſes leur avoient donné les moyens de les mettre en œuvre. Ces objets ſurprenans ſe multiplioient à meſure qu'on approchoit de la fameuſe Ville de Thebes appellée depuis Diospolis, & formoient de tous les côtés à cette Capitale des avenues ſi ſuperbes, quoique priſes de très-loin, que pluſieurs les ont confonduës avec la ville même. C'eſt par là que quelques-uns ont donné à Thebes quatre cens vingt ſtades ou dix-ſept lieues & demi de longueur (1); pendant que les autres ne lui ont donné que quatre-vingt ſtades ou trois lieues & un tiers (2), qui étoient en effet la longueur de la ville proprement dite. C'eſt par la même confuſion que d'autres Auteurs ont dit, que Thebes bâtie à l'orient du fleuve, s'étendoit fort avant de ce côté-là dans l'Arabie Egyptienne, étoit continuée à l'occident du fleuve par le quartier du Memnonium, & alloit vers le midi juſqu'à Syene ſous le

(1) *Cato, apud Stephanum.*
(2) Strabon liv. 17.

Tropique, qui en eſt à près de quarante lieues. C'eſt enfin ce qui a fait appeller Thebes par Homere, la ville à cent portes ; nombre déterminé qui ne ſignifie que pluſieurs, ſelon la remarque de Diodore. Une autre erreur, où la grandeur réelle de cette ville a fait tomber quelques Auteurs Grecs, & qui a plus de rapport à notre ſujet préſent, où il s'agit d'une guerre de Thebes contre Memphis, eſt le nombre des combattans que Thebes pouvoit fournir. On les a fait monter à un million d'hommes (1) ; mais ce nombre exprime ou les habitans de Thebes, y comprenant même les femmes, ou la claſſe des Soldats de tout le Royaume en y comprenant leurs enfans mâles. On trouve en quelques memoires qui ont été connus de Pline (2), que dans les ſouterrains de Thebes qui appartenoient au Roi, ſans parler de ceux qui appartenoient aux Prêtres, le Roi pouvoit arranger trois cens mille hommes, & les faire ſortir de la Ville, ſans que les Citoyens s'en apperçuſſent. C'étoit-là, ſans

(1) Strabon liv. 17.
(2) Liv. 36. tom. 2, pag. 375. Edit. Hard.

doute,

doute, l'état de la milice de Thebes ſeule. Mephrès qui en étoit Roy dans le tems dont nous parlons, avoit deſſein d'inveſtir Coptos avec deux cens mille hommes, & d'avoir outre cela une armée d'obſervation, compoſée de cent mille hommes, dont il ſe réſervoit à lui-même le commandement. Mais par un air de magnificence que les Rois de Thebes, comme anciens Conquérans des Nations, avoient toujours affecté, Mephrès avoit dans ſon armée des Compagnies étrangeres d'Arabes Occidentaux & d'Ethiopiens Troglodytes qu'il avoit ſubjugués lui-même, mais auſquels il avoit laiſſé leurs coûtumes & leurs habillemens de guerre.

La Reine de Memphis de ſon côté ayant pourvu la Ville de munitions de guerre & de bouche, & y ayant établi une Garniſon de trente mille hommes, qui étoient tout ce que demandoit la conſtruction de la place, envoya auſſi pour armée de défenſe cent mille hommes commandés par Thoris. Amedès fut bien aiſe qu'il fût queſtion d'un ſiége à ſoûtenir dans cette premiere expédition de Sethos;

parce qu'ayant réſolu de s'enfermer avec lui dans la Ville, dont le Gouverneur étoit un brave homme, & ſon ami, il mettoit le Prince hors de la portée de ſes Ennemis ſecrets. Avant même que de ſortir de Memphis, il lui conſeilla de laiſſer en dépôt chez les Prêtres la caſſette que la feuë Reine ſa Mere lui avoit donnée en mourant: parce que le ſort d'un homme, ſur-tout qui part pour la guerre, étant incertain, il s'aſſûreroit du moins de retrouver cette reſſource s'il revenoit, & en quelque tems qu'il pût revenir: ou bien les Prêtres en employeroient les tréſors de la maniere qu'il leur feroit ſçavoir en quelqu'endroit du monde qu'il pût être. La choſe ayant été exécutée ainſi, Sethos partit avec ſon Gouverneur, trois ou quatre jours après Thoris. Mais comme Amedès ne vouloit pas porter le privilege du jeune Prince plus loin que le Roi ne l'avoit marqué, ils éviterent avec ſoin tout ce qui pouvoit avoir un air de commandement. Ainſi Sethos ne fut accompagné que d'Amedès & des huit jeunes Seigneurs ſes Compagnons, qui

avoient demandé permiſſion de ſervir auprès de lui comme Volontaires. Ils avoient tous chacun un eſclave. Celui de Sethos nommé Aſarès qui jouëra un rôle ſingulier dans la ſuite de cette hiſtoire, étoit Arabe d'origine, comme preſque tous ceux de la condition. Il étoit de l'âge du Prince : & comme il avoit beaucoup de génie, il avoit profité pour les exercices de l'eſprit & du corps de l'éducation qu'il avoit vu donner à ſon maître. Ayant ſenti les avantages de la vertu, il avoit réſolu d'en prendre du moins les apparences, & de ſuivre la vertu même, ſi elle pouvoit le conduire à la fortune qui étoit ſon véritable objet. La Reine avoit fait en ces derniers tems quelques tentatives pour le corrompre. Mais ne faiſant pas ſemblant de les entendre, il s'étoit donné pour maxime que s'il avoit à devenir traître, il devoit le devenir pour ſon intérêt & non pour celui des autres. Nos volontaires entrerent dans Coptos plus d'un mois avant que les Ennemis fuſſent en état de former aucune attaque.

Sethos fut reçu des habitans avec

une extrême joye; & il comprit bientôt qu'ils étoient plus contens de la domination de Memphis que de celle de Thebes, ſous laquelle ils craignoient extrêmement de retomber. Cette crainte ne regardoit pas les Rois; elle avoit pour objet les Prêtres, auſquels les Rois de Thebes laiſſoient prendre ordinairement trop d'autorité ſur les Peuples. Les Prêtres en abuſoient en exerçant une inſpection gênante juſques dans l'interieur des familles; & en les chargeant, ſous prétexte d'honorer ou d'appaiſer les Dieux, de pratiques aſſujettiſſantes & même auſteres, qui leur rendoient leur propre Religion inſupportable. Amedès prit cette occaſion de dire à Sethos: Seigneur, vous êtes déſormais par votre titre d'Initié au-deſſus de mes inſtructions. Mais l'inquiétude que vous voyez dans les habitans de Coptos, & dont vous ſçavez le ſujet, m'enhardit à vous préſenter encore un avis important, que je n'ai pas dû vous donner dans un autre âge, & qu'il n'étoit pas naturel que vous reçuſſiez de la bouche des Prêtres. Toute la morale & toute

la vertu d'un Roi consiste dans l'union parfaite de la piété envers les Dieux & de la bonté envers ses Peuples : de sorte que la piété envers les Dieux est aveugle, lorsqu'elle nuit à la société humaine ; comme la bonté envers les Peuples est pernicieuse lorsqu'elle favorise en eux l'oubli des Dieux & de leur culte. Sur ce principe, il ne vous suffira pas d'être un homme religieux, il faudra encore que vous soyez un homme d'Etat. C'est par l'assemblage de ces deux qualités, que donnant une autorité raisonnable à ceux qui doivent maintenir les bonnes mœurs & l'exercice de la Religion dans votre Royaume, vous empêcherez qu'ils ne détruisent la liberté, l'aisance & sur-tout les divertissemens publics. Ces divertissemens contenus dans l'exacte bienséance préviennent de vrais désordres dans les Peuples qu'ils occupent ; & tournés autant qu'il se peut à l'utilité morale, ils entretiennent même la politesse & toutes les vertus civiles dans le commun des hommes. Le Prince vertueux & intelligent permet quelquefois au Public ce qu'il ne se per-

met pas à lui-même. Mais de plus il eſt bon de ſçavoir que comme la juſtice des Dieux n'eſt point la juſtice des hommes; c'eſt-à-dire que comme les Dieux, quoiqu'infiniment juſtes, font certaines choſes que les hommes ne ſçauroient faire ſans injuſtice; ainſi la vertu de l'homme d'Etat, qui doit être plus grande que celle d'aucun particulier, ne doit pas toujours être meſurée par celle d'un particulier. La dévotion, je dis même la moins éclairée, a cela d'avantageux, qu'elle conſerve les bonnes mœurs dans les Peuples: mais il faut qu'elle ſoit gouvernée & qu'elle ne gouverne jamais. Il eſt permis & même loüable d'agir avec ſoi-même par la dévotion; mais on ne doit agir avec les autres hommes que par la raiſon. Ainſi le Prince doit éviter ſur toutes choſes de faire croire à ſes Courtiſans qu'on lui plaira par la dévotion; parce qu'au lieu de les amener à ce ſentiment intérieur qu'on n'inſpire point; il les jette dans l'hypocriſie, & les rend par-là plus impies & plus méchans qu'ils ne l'étoient. Le Prince doit aller plus loin, & pré-

venir tout ce qui pourroit troubler la tranquillité publique ſous prétexte de dévotion. Les hommes pleins d'un zèle aveugle & ſcrupuleux, qui n'ont point de plus grande paſſion que de conduire les autres, ont beſoin eux-mêmes d'être ſurveillés attentivement par le Prince, de peur qu'après avoir troublé les ames des Citoyens timorés qui les écoutent, ils ne viennent encore à troubler l'ordre commun parmi ceux qui n'ont aucune envie de les écouter. Ne confondez point les hommes de cette eſpece avec les hypocrites, mais regardez-les comme beaucoup plus dangereux : car les hypocrites ne font du mal ſous le manteau de la Religion qu'autant qu'il leur eſt utile d'en faire; au lieu que les hommes ſcrupuleux ſont capables, par leur entêtement, de nuire aux autres & à eux-mêmes. Mais retenez bien, Seigneur, ce que j'oſe encore ajoûter à cet avis. Tout Roi que vous ſerez, vous ne vous mettrez au-deſſus de cette ſorte de gens dans l'eſprit de vos Peuples, qu'autant que vous ſerez vous-même reglé dans votre conduite, & équita-

ble dans vos procédés. Sans cette précaution, ces vengeurs de leur propre cause, qu'ils prennent toujours pour celle des Dieux, attribuëront tous les accidens fâcheux qui pourront arriver dans le cours de votre Regne, à votre manque de piété & de justice. Au contraire, si vous êtes irréprochable par rapport à vous, & juste envers vos Sujets; vous ferez retomber sur les hommes dont je parle la haine de l'injustice qui accompagne toujours leurs réformes & leurs vexations. J'avouë que ce malheur est moins à craindre à Memphis, où hors des cas où la Religion est intéressée, les Prêtres ne se mêlent des particuliers que lorsqu'ils viennent à eux. Il n'en est point dans toute l'Egypte qui accordent mieux la pieté envers les Dieux avec la bonté envers les hommes; & vous sçavez combien ils recommandent à ceux qui ont quelque superiorité sur les autres d'être humains & bienfaisans. Les Initiés de Thebes, quoique pleins d'honneur & de courage, ont aussi toujours été plus durs dans la victoire, & moins retenus sur la

vengeance que les Initiés de Memphis. En un mot les Prêtres de Thebes préſentent la Religion par la ſévérité, & les Prêtres de Memphis la préſentent par la douceur. C'eſt par-là que ces derniers ſe ſont rendus ſi célébres & ſi reſpectables dans toute la terre; pendant que les autres, par leur caractere, ne peuvent convenir qu'à un très-petit nombre de perſonnes, & ſont ainſi beaucoup moins de bien dans le monde. Quoique la Religion ne dépende pas des Rois, & qu'ils ne doivent pas même s'en mêler, ils ont une grande part au régime extérieur; & c'eſt toujours d'eux que dépend le repos des Peuples. Les Rois de Thebes qui n'ont pas ſuivi ces maximes, ont accordé à leurs Prêtres un pouvoir qui a fait ſouvent un très-grand tort à leurs Etats, & dont ils ſont encore aujourd'hui importunés eux-mêmes. Sans parler de l'aliénation générale que la dureté de leurs Prêtres met dans les eſprits, & dont vous voyez un exemple dans Coptos, leur Hiſtoire rapporte que l'ancien Amoſis initié à Thebes, celui-là même qui a eu la

gloire d'abolir les victimes humaines dans toute l'Egypte, lâcha d'ailleurs tellement la bride au zèle superstitieux des Prêtres Thebains, qu'ils firent sortir de la capitale seule quatre vingt-mille personnes, qui ne pouvoient plus soutenir les pratiques onéreuses qu'ils leur imposoient. Aujourd'hui même qu'ils se sont beaucoup adoucis, ils ont encore les entrées les plus secretes des appartemens du Palais : & au lieu que dans les autres Dynasties, les Prêtres n'usent de ce privilege que comme favoris, ils en usent à Thebes comme Inspecteurs ; & le Roi n'a de libre que la chambre du lit nuptial, & le cabinet où il tient son Conseil d'Etat.

Cependant pour sortir de la morale qui pourroit enfin vous lasser, j'ai déja songé, Seigneur, à vous faire profiter pour un autre usage de cette prérogative des Prêtres Thebains. Les Rois, ou les enfans des Rois ne voyagent pas toujours librement dans les Royaumes étrangers. Mais comme Initié Egyptien tous les Prêtres de l'Egypte sont obligés sur votre premiere demande de vous faire voir

toutes les curiosités de leur Nome Sacerdotal. Ils ont seuls les Clefs de ce grand nombre de monumens publics qui sont des tombeaux. Les communications souterraines les conduisent presque par-tout de l'un à l'autre, quoiqu'ils soient éloignés de plusieurs lieues. Avec les Prêtres de Thebes vous pouvez aller jusqu'à Syene & à la petite Cataracte. Vous ferez un aussi grand tour que vous voudrez dans le Royaume, & vous entrerez jusques dans le Palais du Roi, sans que lui ni aucun de ses Officiers sçache seulement que vous êtes dans ses Etats. Le Peuple même de Copto ne vous croira que dans le Temple d'Isis qui est au-delà du marais qui défend une de ses portes, & par lequel vous commencerez votre route secrete. Il est vrai que vous ne passerez ni dans les rues ni dans les places publiques, & que vous ne verrez presque des Villes & des Edifices qui les composent ou qui les environnent, que ce que vous en pourrez découvrir du haut des Temples ou des fenêtres des maisons Sacerdotales. Il est vrai aussi que vous ne tirerez au-

cune lumiere de cette visite pour des intérêts d'Etat : car outre le silence exact que les Prêtres garderont avec vous sur cette matiere, suivant les loix de la justice & de l'honneur, ils vous feront faire serment de ne jamais vous servir comme ennemi de ce que vous aurez vû comme Initié. Cependant comme les années entieres suffiroient à peine pour examiner tant d'ouvrages merveilleux, & qu'il paroît que le siege de Coptos peut être formé dans un mois, je crois, Seigneur, qu'il est à propos de vous borner à visiter legerement le Memnonium de Thebes, la ville de Syene, & la cataracte voisine qui est la plus singuliere, vous contentant pour cette fois de ce que vos yeux pourront saisir dans les passages, & des réponses que les Prêtres feront à vos questions. J'abrege d'autant plus le voyage de simple curiosité, que je souhaite extrêmement que vous puissiez voir à loisir l'observatoire de Thebes, & que vous fassiez entrer les Prêtres en conférence avec vous sur l'Astronomie, où ils sont sans contredit les premiers hommes du monde. Je vous

ai déja recommandé par rapport à ce deſſein à deux Prêtres des plus diſtingués, avec leſquels j'ai entretenu un commerce d'amitié depuis mon dernier ſéjour à Thebes, ils ne vous quitteront point ; mais je crois qu'en votre abſence, qu'ils ont fixée à trois ſemaines, je dois repréſenter pour vous à Coptos, & demeurer en état de répondre au Roi votre pere quand il me fera demander de vos nouvelles. J'obſerverai attentivement pendant ce tems-là les dedans & les dehors de la place, auſſi bien que les préparatifs du ſiege, afin qu'à votre retour, je puiſſe vous mettre plus aiſément au fait des actions que nous pourrons entreprendre, quand les atques ſeront ouvertes.

Sethos répondit à Amedès, que quoiqu'il eût bien ſouhaité de l'avoir pour compagnon, & même pour conſeil dans ce voyage, il trouvoit beaucoup de ſageſſe dans l'arrangement qu'il avoit pris. Qu'ainſi il étoit prêt de partir à l'heure même pour être plus ſûr d'être revenu avant le commencement du ſiége. Auſſi-tôt Amedès mena le jeune Prince dans la maiſon

Sacerdotale de Coptos. Là, il le remit aux deux Prêtres qui le firent paſſer au Temple d'Iſis ſur une nacelle qui leur appartenoit, & qui comme toutes les autres voitures des Prêtres par eau ou par terre dans l'Egypte, étoit à l'abri, même en tems de guerre, non ſeulement de toute attaque, mais encore de toute viſite.

Quelque peu de tems que Sethos mit à parcourir les curioſités ou exterieures ou ſouterraines du Nome de Thebes, la crainte de fatiguer le Lecteur me fera paſſer encore plus vîte ſur leur deſcription. Sethos étant arrivé à Thebes, on lui fit voir les quatre principaux Temples de la ville (1), dont le plus ancien étoit une merveille en grandeur & en beauté. Il avoit treize ſtades, ou plus d'une demi-lieue de tour, ſur ſoixante & dix piés de haut, & ſes murailles étoient de vingt-quatre piés d'épaiſſeur. Tous les ornemens du Temple, & par la richeſſe de la matiere, & par la fineſſe du travail, répondoient à la magnificence de l'édifice qui ſubſiſte en-

(1) Diodore. 1.

core en partie. Mais l'or, l'argent, l'yvoire & les pierres prétieuſes furent pillées lorſque Cambyſe mit le feu à tous les Temples de l'Egypte. Ce fut alors que les Perſes tranſportant tous ces tréſors en Aſie, & emmenant même avec eux des ouvriers Egyptiens, firent bâtir les fameux Palais de Perſepolis, de Suſe, & de quelques autres de leurs villes. De quarante-ſept tombeaux des Rois qui embelliſſoient Thebes, ou ſes environs, Diodore ne décrit que celui d'Iſmandès ou d'Oſimandüé, qu'on appelloit le Memnonium, parce que cet Iſmandès ou Oſimandüé n'eſt autre que Mendès ou Memnon, un des ſucceſſeurs de Seſoſtris. Ce tombeau avoit ſix mille deux cens cinquante pieds de tour; ſon intérieur étoit diviſé en pluſieurs parties toutes différentes les unes des autres. On en lira le détail avec plaiſir dans cet Auteur, & Sethos les parcourut toutes avec admiration.

Après la viſite du Memnonium, les deux Prêtres, comme ils en étoient convenus avec Amedès, menerent inceſſamment le jeune Prince à Syene,

ville moins remarquable par elle-même que par la route qui y conduiſoit. Cette route étoit d'autant plus charmante qu'elle n'étoit pas bordée exactement comme une rue par des palais tirés au cordeau ſur la même ligne. Mais la vue d'une très-belle campagne étoit coupée à tous momens par des bâtimens ſuperbes, placés à des diſtances inégales les uns des autres. Pour dire même la vérité, cette continuation de Thebes ſe partageoit à droite & à gauche du fleuve en bien des villes qui avoient leurs noms propres, comme Hermonthis, Tuphium, Latopolis, Elythie, la grande Apollinopolis, les Ombes, & enfin Syene. C'eſt pour donner à Sethos une idée de ces Villes que les deux Prêtres ſe réſervant à le ramener par des routes particulieres, le conduiſirent toujours par les chemins publics. Mais il étoit avec eux dans un de leurs chars couverts & garnis de legers rideaux que l'on ouvroit à diſcretion, & à travers deſquels on voyoit ſans être vû. On lui fit remarquer de loin un Temple quarré qui avoit quatre avenues compoſées cha-

tune de deux rangs de colomnes triplées, ou posées trois à trois, sur un pié d'estal triangulaire. Le dessus des colomnes portoit alternativement un Sphinx & un tombeau; chaque rang étoit composé de cinq cens piés d'estaux, ou de quinze cens colomnes, ce qui en donne en tout six mille chacune d'une seule piece, & de soixante & dix pieds de haut. Diodore ne parle pas de ce Temple, mais nos voyageurs en voyent encore les restes (1).

Dès que Sethos fut arrivé à Syene, on lui montra le puits profond sur lequel le Soleil passoit perpendiculairement le jour du solstice d'Eté, desorte qu'à l'heure de midi son image se voyoit toute entiere au fond de l'eau. Ce Phenomene, aussi-bien que celui des Obelisques de cette Ville qui ne donnoient en ce moment aucune ombre, prouve qu'elle est placée immédiatement sous le tropique du Cancer.

Dès le lendemain on proposa à Sethos d'aller à la petite Cataracte qui

(1) Paul Lucas en a donné une Estampe. *Voyage du Levant, tom.* 3.

n'eſt éloignée de Syene que de quatre ou cinq lieues, car la grande eſt auprès de Napata dans l'Ethiopie. La petite eſt une ſuite de rochers qui préſentent du côté de Syene une face d'une prodigieuſe largeur, & de deux cens pieds de hauteur perpendiculaire ſur la ſuperficie du fleuve en ſon état naturel. Mais à plus de dix ſtades en delà vers le midi commencent les inégalités de ces rochers, dont les enfoncemens ſont ſi profonds, que les eaux qui paſſent par ces lieux effroyables, font des chûtes & des rejailliſſemens dont le bruit ſeul porte la terreur dans l'ame d'auſſi loin qu'on commence à les entendre. Cependant le Nil dans ſes cruës remplit abondamment ces fondrieres & ſe met pardeſſus à un parfait niveau. L'on étoit alors à la fin du premier mois de ſa décroiſſance, avant lequel on n'auroit pû faire ni le voyage de Syene ni le ſiege de Coptos; mais le Nil qui eſt fort lent dans les campagnes a encore alors à la Cataracte la viteſſe d'un trait d'arbalête. Sethos eut le plaiſir de voir des barques de voyageurs, qui ſe livrant en cette ſaiſon au courant

du fleuve, tombe sans aucun danger d'environ deux cens piés de haut (1); épreuve incompréhensible dans le premier qui l'a osé faire. On voit encore-là les restes d'un travail étonnant. La nappe d'eau qui tombe avec l'impétuosité que nous venons de marquer, laisse un espace vuide entr'elle & le mur perpendiculaire. Les Rois de Thebes avoient fait faire une large plate-forme (2) où l'on se promenoit à sec sous l'eau que son mouvement tient en arc de voûte; & de plus ils avoient fait creuser dans la roche vive à plein pié de la plate-forme une vaste grotte éclairée de plusieurs étages de fenêtres. Sethos avoua que ce terme de sa route en couronnoit dignement toutes les beautés : les deux Prêtres le ramenerent donc à Syene. Le Nil qu'ils côtoyoient ou qu'ils traversoient fréquemment sur des ponts, & qui rempliſſoit alors l'imagination de Sethos, lui donna lieu de demander à ses conducteurs quelle étoit leur pensée sur les sour-

(1) Strab. liv. 17. pag. 818.
(2) Paul Lucas, tom. 3.

ces de ce fleuve & sur les causes de ses débordemens ?

Le plus ancien des deux lui dit d'abord que les Egyptiens étant portés à regarder le Nil comme un présent qu'ils recevoient immédiatement des Dieux, ou comme un Dieu lui-même qui avoit son Temple à Nilopolis, ils croyoient devoir laisser le Peuple dans une ignorance utile à sa piété. En effet, continua-t-il, la plûpart des hommes s'entretiennent dans un plus grand respect pour les Dieux, par les opérations particulieres qu'ils leur attribuent, que par les effets qui résultent de l'ordre général de leur providence. C'est pour cela que ne leur découvrant point le fait qui nous est connu, nous laissons un champ libre à quelques Ecrivains, qui, n'ayant pas vû les choses par eux-mêmes, débitent au sujet du Nil des conjectures dont le tems découvre tous les jours la fausseté. Les uns ont dit que ce fleuve prenoit sa source dans les montagnes d'Atlas, vers les Côtes Occidentales de l'Afrique ; & que traversant toute cette partie du monde, il venoit se ren-

dre en Egypte par les frontieres Septentrionales de l'Ethiopie. D'autres approchant un peu plus de la vérité, quoique mal éclaircie encore, amenent le Nil directement de notre Midi. Mais coupant mal-à-propos l'Afrique par l'Ocean à l'endroit de l'Equateur, ils placent les sources de ce fleuve dans des terres qu'ils supposent au-delà, & qu'ils appellent Antichthones, ou l'autre monde. De sorte que selon eux, le Nil traverse la mer, sans mêler ses eaux avec les siennes. Ils ont appellé Montagnes de la lune, celles dont ils le font sortir, & ils les placent à dix degrés au-delà de l'Equateur (1). Il y a déja plus d'un siecle que le College Sacerdotal de Thebes a sacrifié des sommes immenses pour approfondir la vérité sur cette matiere. Nos Prêtres suivis de nos Officiers du second Ordre, n'ont craint ni les dangers, ni les fatigues des voyages par mer & par terre qu'ils ont faits toujours

(1) Voyez la Carte intitulée : *Antiquissima orbis delineatio*, vis-à-vis la p. 84. du vol. 1, du liv. du Pere Briet, qui porte pour titre : *Parallela Geographiæ veteris & novæ.*

déguisés, ou seuls ou avec différens Marchands qui alloient le long des terres à différens Ports de l'Afrique: & il se trouve que la découverte des sources du Nil qui étoit le premier objet de leurs recherches n'en a pas été le principal fruit. Ils ont connu que la côte Orientale de l'Afrique n'est point coupée par l'Ocean sous l'Equateur, & qu'elle ne se recourbe point non plus vers l'Orient, comme le croyent encore la plupart des Géographes qui conduisent cette Côte jusqu'aux extrêmités les plus orientales de l'Asie, & enferment la mer des Indes dans cet espace comme une mer Mediterranée (1). L'Afrique au contraire s'étend en pointe en déclinant vers l'Occident, jusqu'au trente-cinquiéme degré de latitude méridionale. Le Prêtre qui lui parloit lui fit voir même sur une petite Carte qu'il

(1) Ce Système étoit revenu dans les derniers siecles; & Marin Sanuto Venitien vers 1330. en a fait une Carte qui se trouve dans le Recueil de Bongars intitulé: *Gesta Dei per Francos.* Mais voyez dans l'ouvrage du P. Briet cité plus haut la Carte intitulée, *Agathodæmonis orbis descriptio*, vis-à-vis la p. 87. vol. 1.

avoit ſur lui le giſement des côtes Orientales de l'Afrique juſqu'à ſa pointe, & le détour des côtes Occidentales, auſſi bien que les noms des principaux peuples qui habitoient les unes & les autres juſqu'aux Iſles Fortunées. Nous n'allons aujourd'hui à ces Iſles que par le détroit des Colomnes d'Hercules pour en revenir par la même voye, faute d'avoir cultivé les connoiſſances que les Egyptiens ont euës du tour entier de l'Afrique. A l'égard des ſources du Nil, continua le Prêtre, nous les avons rencontrées dans un Royaume barbare de l'Ethiopie, qui n'a point encore de nom parmi nous, mais que les habitans nomment *Goiama*. Elles ſont à douze dégrés en-deçà de l'Equateur, ce qui les rapproche de vingt-deux dégrés ou de cinq cens cinquante lieuës en deçà des Montagnes de la Lune. Et nous remarquons en général, que les corrections Geographiques vont preſque toujours à diminuer les diſtances des lieux établies par les premiers Geographes. D'ailleurs ces ſources paroiſſent être dans une Montagne couverte d'arbres &

qui a une ſommet plat. C'eſt-là qu'on trouve deux petites ouvertures de cisternes placées aſſez près l'une de l'autre, comme deux yeux. Mais on ne ſçauroit les ſonder, parce qu'on rencontre d'abord un embarras de racines d'arbres. L'eau n'a d'iſſuë que par le pié (1). Ce fleuve ſortant de la Montagne vis-à-vis le Nord, forme bien-tôt un lac nommé Dambea par les habitans, & qui a plus de ſoixante lieuës de circonférence. Enfin après bien des détours vers l'Orient & vers l'Occident, il entre dans l'Egypte, & la traverſe preſqu'en ligne droite du Midi au Nord. Nous cachons au Peuple cette origine & cette route naturelle du Nil, par la raiſon que j'ai dite. Et à l'égard des Voyageurs & des Navigateurs, il eſt juſte qu'ils prennent eux-mêmes pour leur

(1) Ceci eſt conforme à la deſcription que le Pere Kirker, *Oed Egypt. tom.* 1. *pag.* 57. fait des ſources du Nil ſur la Relation du P. Pierre Pais Jeſuite Portugais, qui les a le premier découvertes; & à la Carte qu'il donne du cours de ce fleuve juſqu'en Egypte. M. de l'Iſle s'en éloigne peu dans ſa Carte de l'Afrique de 1722. Il y place même à droite de Miné les deux yeux dont il eſt parlé dans cette deſcription.

intérê

intérêt & pour leur profit, les peines que nous nous sommes données pour le seul avantage de l'instruction.

Sethos qui désapprouvoit au fond de son ame une semblable réserve, se promettoit bien de vérifier un jour par quelque moyen ce qui concernoit les côtes de l'Afrique, afin de rendre cette découverte utile aux hommes, sans tomber dans l'inconvenient de divulguer un secret Sacerdotal. L'occasion s'en devoit présenter à lui plutôt qu'il ne croyoit. Cependant il remercia le Prêtre qui venoit de lui apprendre tant de choses extraordinaires ; & il lui dit que pour le soulager, il alloit prier son Collegue de lui expliquer la cause des débordemens du Nil.

Ce second Prêtre lui répondit que cette explication seroit courte. La cause des débordemens de ce fleuve, lui dit-il, est celle qui produit le fleuve même. Ce sont les pluyes qui donnent au Nil sa premiere naissance, & qui sont ensuite la cause de ses débordemens périodiques. Comme le Soleil par sa présence ou par son

abſence, auſſi bien que par la direction ou par l'obliquité de ſon aſpect, eſt le principal agent dans les différentes diſpoſitions de la terre, & de l'air qui l'environne ; ſes operations ſont plus conſtantes entre les deux tropiques, qui enferment ſa route annuelle, que dans l'eſpace qui s'étend au-delà vers l'un & vers l'autre Pole, & ſur lequel il domine moins. C'eſt pour cela que les vents, qui ſont cauſés par la rarefaction de l'air échauffé, ſont plus réguliers dans la Zône torride que par-tout ailleurs. La chaleur des jours & la fraîcheur des nuits y reviennent toujours les mêmes dans les différens mois de l'année. A l'égard des pluyes, dont la matiere eſt fournie par les exhalaiſons de la terre & par les vapeurs répanduës dans l'air, c'eſt le Soleil même qui les fait élever abondamment dans ſa ſituation perpendiculaire, & qui les réſout en même tems en torrens d'eaux. Il ſuit delà qu'à la différence de ce qui arrive dans les Zônes temperées & dans les Zônes froides, qui ont l'Eté quand le Soleil s'approche d'elles, & l'Hiver

quand il s'en éloigne; l'Hiver, ou la saiſon des pluyes dans chacune des deux parties de la Zône torride, du moins en Afrique, eſt le temps du paſſage le plus direct du Soleil ſur elles. Or comme les ſources du Nil ſont dans la partie Septentrionale de cette Zône, les premiers ruiſſeaux du fleuve groſſiſſent quand le Soleil ſe trouve dans les ſignes Septentrionaux, où il nous donne l'Eté. La même choſe arrive à tous les fleuves qui ont leurs ſources dans la Zône torride. Mais ils ne ſont pas tous chargés d'un limon auſſi avantageux que celui du Nil pour engraiſſer les terres. Cet entretien ramena inſenſiblement nos Voyageurs juſqu'à Syene.

Ils commencerent-là à entrer dans les ſouterrains. On les fit ſuivre à Sethos, autant qu'il ſe pouvoit, juſqu'à Thebes, afin de faire ſucceder à ſon égard, aux curioſités profanes les curioſités ſacrées. Je ne parlerai point de ces dernieres qui n'étoient pas bien différentes de celles que Sethos avoit vûës dans les ſouterrains de Memphis. Le corps des pratiques é-

toit à-peu-près ſemblable. Mais dans le Nome Thebain elles étoient animées d'un eſprit de rigueur, qui au jugement de Sethos, leur ôtoit beaucoup, non ſeulement de leur grace, mais encore de leur prix : & au lieu que dans le Nome Sacerdotal de Memphis, la vertu étoit un exercice d'honnêtes gens, elle lui ſembloit être dans celui de Thebes un travail d'eſclaves. Cependant Sethos gardant ces réflexions pour lui ſeul, ſe trouva enfin revenu par-deſſous terre dans la capitale. Les Prêtres lui firent voir toutes les beautés de leur maiſon, & réſerverent pour la derniere leur Obſervatoire.

L'appartement qui portoit ce nom étoit placé ſur le Temple de Jupiter Thebain, & compoſé de deux longues galeries l'une ſur l'autre. La plus haute étoit terminée du côté Septentrional par deux tours aſſez baſſes, & du côté Meridional par une haute Coupole ouverte de toutes parts, & qui étoit le lieu propre des obſervations. La plus baſſe des deux galeries contenoit tous les Livres qui avoient rapport à l'Aſtronomie. Ils

étoient distribués en deux Classes, l'une de Livres d'Elemens, de Methodes, & de Systêmes dont les Auteurs distingués étoient représentés tout de suite dans des Tableaux, devant lesquels les jeunes Etudians ne passoient jamais sans faire une inclination profonde. C'est de là que les Indiens les plus orientaux ont pris le culte extérieur qu'ils rendent à leurs premiers Savans. La seconde Classe comprenoit le Recueil des Observations immédiates faites depuis que l'Astronomie étoit cultivée à Thebes. Les colomnes des Syringes en avoient conservé d'antérieures au déluge qu'on avoit transportées dans ces Livres; & dans lesquels on avoit remarqué & corrigé les imperfections attachées nécessairement aux premieres tentatives dans les Sciences.

Sethos en entrant dans cette premiere salle des Livres, vit trois ou quatre cens Prêtres de tout âge, depuis dix-huit ans, qui lisoient ou qui écrivoient en silence sur des pupitres posés le long des tablettes. Nos Grecs ont rapporté une circonstance à-peu-près semblable, mais en la plaçant

dans un Observatoire d'Acanthe (1). Quoi qu'il en soit, il y avoit dans l'Observatoire de Thebes une vingtaine d'anciens, auſquels les plus jeunes alloient propoſer tout bas leurs difficultés. Elles n'étoient pas toujours bien reçuës; & ces grands Maîtres jugeoient que l'extrême liberté des queſtions non ſeulement entretient la pareſſe dans les commençans, mais encore les accoûtume, ſous prétexte de n'affirmer rien, à dire un grand nombre de choſes puériles. Les Conducteurs du Prince l'avoient déjà mené vers ces Prêtres Directeurs des Etudes; parce qu'il avoit témoigné qu'il ſouhaitoit de voir de plus près ces hommes illuſtres, dont le nom ſeul lui avoit imprimé de la vénération depuis long-temps. Ils avoient fait eux-mêmes une partie du chemin pour l'aborder; & ils ſe firent un plaiſir de lui expliquer ſur ſa demande les différentes applications de ces Eleves qu'il voyoit ſi attentifs à leur ouvrage. Les uns, lui dirent-ils, continuent des tables générales de calculs commencées depuis quinze

(1) Voyez la Pref. de l'Almag. du P. Riccioli.

tens ans, soit par rapport aux nombres, soit par rapport aux triangles rectilignes ou spheriques, pour faciliter & pour abreger les supputations où l'on est engagé par les problêmes d'Astronomie. Ce long préparatif prouve que les Egyptiens n'avoient pas non plus que les Grecs le moyen que ceux-ci voudroient trouver, de s'épargner la fatigue énorme des multiplications & des divisions numeriques (1). D'autres plus avancés, continuerent les Prêtres, font des calculs d'Eclipses sur des tables déja dressées, ou dressent des tables de différentes Planetes sur des observations données. On exige de quelques-uns des Ephemerides pour différens lieux de la terre. Les plus forts entreprenent des Ephemerides pour des habitans supposés dans quelques-unes des Planetes, & qui ne manqueroient point de se croire en repos au centre du monde comme nous nous y croyons nous-mêmes. D'autres enfin examinent le cours

(1) C'est l'état où l'on étoit avant l'invention des Logarithmes, & lorsqu'on se servoit des tables d'Hervart.

de toutes les Planetes vû du Soleil, Ceux-ci trouvent uniforme & régulier, à quelque différence de vîteſſe près, ce mouvement des Planetes, qui de la terre nous paroit ſi biſarre, & ſi difficile à ramener à quelque hypotheſe conſtante. Le Soleil qui ſelon toute ſorte d'apparence n'eſt point habité, eſt le ſeul lieu d'où les Planetes paroîtroient marcher comme elles marchent, & où l'Aſtronomie ſeroit aiſée. Mais étant ſur la terre dans un faux lieu d'obſervation, nous pouvons dire qu'au lieu que dans les autres parties de la Phyſique la nature paroît ſeulement ſe cacher, il ſemble par rapport à l'Aſtronomie qu'elle ait cherché à nous tromper.

Sethos enchanté de ce qu'il voyoit & de ce qu'il entendoit, leur dit: O hommes reſpectables, & dignes d'une memoire & d'une reconnoiſſance éternelle, ce ſont ces difficultés ſurmontées qui vous donnent il premier rang entre tous les Sçavans du monde. L'Aſtronomie, au jugement de tout Sage eſtimateur des choſes, eſt le plus grand effort de l'eſprit humain, & celle de toutes

les inventions, qui par sa sublimité & sa certitude fait le plus d'honneur à l'homme, puisqu'elle surpasse en quelque sorte l'humanité même. C'est vous à qui notre espece en général a l'obligation de cette gloire, & qui nous avez appris de quoi l'attention & l'étude peuvent nous rendre capables. Comme les Héros de notre Egypte ont donné à la plûpart des Nations policées les loix qui les rendent heureuses; vous leur fournissez les moyens de joüir pour les plus grands avantages de la vie, du ciel que vous leur avez découvert : vous le laisserez pour ainsi dire en héritage à la posterité (1). Le ciel par vos soins bien mieux connu que la terre même, servira seul à faire connoître exactement la situation de tous les pays & l'étenduë de toutes les mers, & guidera seul les différens Peuples dans le commerce qu'ils voudront avoir les uns avec les autres. Le plus ancien des Prêtres lui répondit, qu'ils recevoient tous ce com-

(1) *Cœlo in hæreditatem cunctis relicto.* Plin. liv. 2. chap. 26.

pliment avec plaiſir, non comme ſe rapportant à leurs perſonnes, mais comme tombant ſur la ſcience même, dont il faiſoit voir par ſon diſcours qu'il ſentoit fort bien l'application & l'uſage. Il ajoûta obligeamment qu'après l'avoir entendu parler, on alloit lui montrer dans la galerie ſuperieure les inſtrumens d'Aſtronomie, non par maniere d'acquit, comme ils le faiſoient à l'égard de pluſieurs Initiés; mais pour avoir ſon ſentiment & ſon avis. Sethos ſe refuſant très-ſincerement à cette déference ne laiſſa pas de les ſuivre avec beaucoup de joye.

Comme ils entrerent dans cette galerie par le bout meridional, Sethos vit d'abord au-deſſus de ſa tête la coupole dont le jour embelliſſoit extrêmement la galerie, quoique celle-ci eût d'ailleurs des fenêtres de tous les côtés. Cette coupole parfaitement ronde avoit vingt piés de diametre. On y laiſſoit ſuſpendu le tuyau qui ſervoit à recueillir les rayons ſeuls qui viennent de l'aſtre, & à y diriger l'œil pour le ſuivre continuement (1). Mais quand on vouloit mon-

(1) Quoique les Anciens n'eussent pas l'u-

ter dans la coupole pour observer, on y formoit un plancher avec des solives & des ais qu'on faisoit sortir en un moment de l'épaisseur du platfonds de la galerie. Sethos vit ici toutes les représentations du mouvement des Astres qu'avoient les Prêtres Thebains, soit en relief comme les Globes & les Spheres, soit en plan comme les Planispheres, les Analemmes, les Astrolabes, & toutes les especes de projections Astronomiques. On n'oublia pas de lui montrer l'Anneau parallele au plan de l'Equateur, dont les Egyptiens & même les Grecs se sont servis pour reconnoître le moment précis de l'Equinoxe, par l'ombre qu'un côté de cet Anneau fait sur l'autre dans ce moment, lorsqu'il arrive entre le lever & le coucher du Soleil. Hipparque & Ptolemée se sont tous deux étonnés de voir quelquefois le moment de l'Equinoxe du Printems paroître le matin & reparoître ensuite

sage des verres qui font la partie essentielle des Telescopes, ou Lunettes à longue vûë; ils employoient néanmoins les tuyaux pour les raisons exprimées dans le Texte.

à midi. Les Prêtres parlerent de ce Phénomene à Sethos, en lui expliquant l'uſage de cet Anneau ; & ils lui dirent qu'en ce cas ſingulier, le vrai moment de l'Équinoxe eſt à midi, & que celui du matin n'eſt qu'apparent ; mais qu'ils n'avoient rien encore de décidé ſur la cauſe de cette apparence (1).

En allant vers le bout de la galerie Sethos apperçut des Prêtres qui dreſſoient des Thêmes de Nativité, & qui travailloient aux horoſcopes. C'étoit-là, comme nous l'avons dit ailleurs, le genre de leur Divination. Ils l'aidoient par une recherche encore plus exacte que celle des autres Prêtres de l'Egypte, des ſecrets des Rois & des particuliers. Le jeune Prince ne jugea point à propos de les interroger ſur cet article ; non ſeulement parce qu'ils lui auroient déguiſé le fond de leur art, mais en-

(1) C'eſt un effet de la refraction Aſtronomique que les anciens avoient apperçue ; mais qu'ils n'ont ni meſurée ni employée dans les calculs d'Eclipſes ſolaires horiſontales où elle a principalement lieu. *Voyez cet article dans l'Almageſte du Pere Riccioli, tom. 1. pag. 133.*

core parce qu'il avoit appris d'Amedès & senti par la droiture naturelle de son esprit, que le fond de cet art ne méritoit pas d'être sçu. Ainsi les Prêtres le menerent enfin dans l'interieur des deux tours qui terminoient la galerie du côté Septentrional.

Ces tours étoient rondes comme la coupole & de même diametre. Mais étant au niveau de la galerie, la demi-Sphere qui leur servoit de toit, ne commençoit qu'à la hauteur de douze piés; parce qu'on n'avoit pas voulu que ce toit coupât l'horison de la coupole, superieur d'ailleurs à tous les édifices de Thebes & de ses environs. Dans la tour Occidentale étoit représenté l'Hemisphere du Firmament, qui contient les six signes Septentrionaux, & dans l'Oriental celui qui contient les six Meridionaux. Les cercles de la Sphere y étoient tracés comme dans nos globes célestes; & toutes les étoiles fixes y étoient marquées selon leurs grandeurs & leurs distances reciproques. Les Prêtres dirent à Sethos que l'observation exacte de la position des E-

toiles fixes, étoit le principe de l'exactitude dans la détermination du chemin apparent des Planetes; puisque celles-ci paroiſſent à nos yeux s'éloigner ou s'approcher de certaines Etoiles fixes. C'eſt par-là, continuerent-ils, que nous avons enfin ſaiſi la theorie des Cometes mêmes, juſqu'au point de prédire leur retour(1). Ils ajouterent que leurs peres ayant été juſques ſous l'Equateur, ils avoient vû & étudié tout le ciel, & qu'ils ne croyoient pas que l'œil humain pût appercevoir une ſeule Etoile qui ne fût marquée dans leurs deux Hemiſpheres. Il eſt vrai qu'au lieu que Ptolemée n'en a connu dans tout le ciel que mille vingt-deux, les Prêtres de Thebes en avoient mis dans chacun de leurs deux Hemiſpheres, près de mille.

(1) Diodore, liv. 1. ſec. 2. attribue cette connoiſſance aux Egyptiens. Les Chaldéens poſterieurs à eux, & qui les avoüoient pour leur Auteurs, l'avoient auſſi, au rapport d'Apollonius de Mynde cité par Seneque, *Nat. quæſt.* livre 7. c. 3. Apollonius même eſperoit qu'on retrouveroit cet Art quelque jour. *Voyez l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences*, 1699, *p.* 72. *au ſujet d'un Memoire de M. Caſſini.*

Séthos ayant contemplé quelque tems ces étoiles peintes en or sur un fond d'azur, dit : ô doctes Prêtres, souffrez que je vous expose une surprise où je tombe, toutes les fois que je considere les étoiles sur des Planispheres ou sur des Globes, & à plus forte raison lorsque je les vois sur ces deux magnifiques voûtes, où vous les avez toutes rassemblées. C'est que malgré les bornes étroites de toutes ces représentations comparées à l'étendue immense du Ciel, les étoiles me paroissent plus au large, plus distantes les unes des autres, & sur-tout dans un nombre infiniment moindre sur ces images, qu'elles ne me paroissent dans le Ciel même où elles semblent occuper en foule les plus petits espaces d'un champ si vaste. Le premier rapport des sens fait juger qu'on en voit des millions dans l'Hemispere céleste, où les yeux les plus attentifs tels que sont les vôtres, n'en ont jamais trouvé mille ; ainsi à cet égard encore, il est vrai de dire, comme vous l'avez sçavamment observé, que par rapport à l'Astronomie, la nature semble avoir cherché à nous

tromper. Mais il faut avouer que notre vue ne nous donne point la mesure des grandeurs & des distances. Il y a, pour ainsi dire, un combat entr'elle & notre imagination. L'une & l'autre influent en sens opposé dans nos premiers aspects; & il n'y a en plusieurs cas que la science qui les puisse redresser l'une & l'autre. En effet, pendant que notre imagination grossit prodigieusement le nombre des étoiles, notre vue diminue encore plus prodigieusement la grandeur du Ciel. Je viendrois peut-être à bout de prouver que le ciel ne nous paroît que comme la moitié d'une sphere, dont le diametre ne passe pas deux cens quarante piés. Les Prêtres quoique accoûtumés à tous les paradoxes de l'Astronomie, furent frappés de la nouveauté de cette proposition, à un point qui ne se peut exprimer, & ils prêterent à Sethos une attention extraordinaire. Je crois, continua-t-il, que si l'on demandoit à un homme indifférent, de quelle grandeur le soleil lui paroît être, il lui donneroit environ un pié de diametre, parce qu'en effet s'il pa-

roît avoir un peu plus d'un pié à l'Horiſon, il paroît auſſi en avoir un peu moins ſur le midi. Je me tiens donc à un pié comme à une meſure moyenne dont la préciſion n'eſt pas ici néceſſaire. Or, les Aſtronomes ont trouvé que le diametre du diſque du ſoleil occupe à peu près un demi degré du ciel : ainſi le ſoleil parcourant le jour de l'Equinoxe, la demi-circonférence de l'Equateur qui eſt un grand cercle, parcourt cent quatre-vingt degrés, ou trois cens ſoixante demi degrés, ou enfin trois cens ſoixante piés apparens. Le diametre d'un cercle étant à peu près le tiers de ſa circonférence, ou les deux tiers de ſa demi-circonférence, j'aurai deux cens quarante piés pour le diametre d'un cercle, dont j'ai eu la demi-circonférence de trois cens ſoixante piés. De ce raiſonnement, dit Sethos, en continuant, j'oſe tirer cette conſéquence. Si j'étois ſur un horiſon uni, tel qu'on l'a dans une plaine déſerte, ou ſur la mer; & que me plaçant au centre d'une demi-circonférence tracée au-deſſus de moi, dont le diametre fut de deux cens

quarante piés, ou le rayon de six vingt piés, l'on fit parcourir cette demi circonférence par un disque d'argent qui occupât un demi degré de ce cercle : je dis que n'étant d'ailleurs averti de rien par aucun autre objet, je ne pourrois m'empêcher de tomber dans deux erreurs. La premiere seroit de croire ce disque aussi grand que le soleil, & la seconde de le placer, aussi-bien que toute la ligne qu'il décriroit, dans le Firmament, comme j'y place le soleil, quoiqu'il en soit lui-même bien éloigné. Enfin, dit Sethos, portant ma pensée encore plus loin, je me persuade que le rayon de six vingt piés qui nous est donné par l'observation, que j'ai la hardiesse de vous exposer, est à peu près la mesure de l'éloignement, auquel les yeux ordinaires commencent à ne pouvoir juger ni des distances ni des grandeurs réelles des corps, à moins que l'imagination ne soit aidée par la comparaison des objets intermédiaires ou circonvoisins, dont les distances ou les grandeurs sont d'ailleurs à peu près connues.

Les Prêtres ayant entendu ce dis-

tours renoncerent à tout examen des suppositions Physiques du Problême, pour dire à Sethos qu'ils étoient beaucoup moins touchés de la beauté de son esprit, & de la grandeur de ses connoissances, que de la modestie avec laquelle il avoit dit les choses du monde les plus singulieres. Vivez, ô grand Prince, lui dirent-ils, vivez, & soyez la gloire de l'Egypte, par l'assemblage de tous les talens & de toutes les vertus qui paroissent en vous. Sethos fut sensible à la joye d'être approuvé, dans la pensée qu'il eut d'avoir fait quelque honneur, devant les Prêtres de Thebes, à l'éducation de Memphis. Il les remercia avec de grands témoignages de reconnoissance de l'ouverture de cœur qu'ils avoient bien voulu avoir pour lui, & de la générosité avec laquelle ils l'avoient mis du moins à l'entrée de leurs plus profonds secrets. Il ajoûta qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir être leur disciple encore longtems ; mais que son devoir le rappellant à Coptos, il attendoit pour derniere grace qu'ils voulussent bien l'y faire conduire dès le jour même. Les

deux Prêtres qui ne l'avoient pas abandonné d'un seul moment, le ramenerent jusqu'à cette derniere Ville par la route qu'ils avoient tenuë lorsqu'il en sortit, & Amedès qui sçavoit le tems de son retour, se trouva dans la maison Sacerdotale pour le recevoir.

Le jeune Prince en rentrant dans Coptos, éloigna de son esprit tout ce qu'il avoit vû dans son voyage pour ne s'occuper que de la guerre. Dès le lendemain de son arrivée, Amedès visitant avec lui les fortifications de la Ville, lui faisoit remarquer la différence des ouvrages par rapport à leur différente situation. Le jour suivant il lui faisoit observer les travaux que les ennemis avoient commencez depuis l'écoulement des eaux du fleuve. Ce n'étoit encore que les lignes de leur camp défendues par des fossés palissadés, & même en quelques endroits par des murailles. Il lui dit que ces ouvrages seroient beaucoup plus avancez, & qu'il y en auroit déja beaucoup d'autres plus près de la Ville, sans les oppositions con-

tinuelles de l'armée de Memphis, & les fréquentes ſorties de la garniſon de Coptos, qui détruiſoient ſouvent la nuit ce que les ennemis avoient fait le jour. Mais qu'enfin les forces de Thebes étant ſuperieures à celles de Memphis, du moins en pleine campagne, les ennemis étoient parvenus juſqu'au point où il les voyoit, & que dans peu de jours ſans doute ils ameneroient leurs machines juſqu'aux piés des murs. Il ajoûta que Thoris, en attendant qu'il ſe préſentât quelque occaſion favorable, ſe bornoit avec raiſon à défendre les approches de Coptos du côté de Memphis, afin que l'on pût toujours recevoir dans la place les munitions de guerre & de bouche dont on auroit beſoin pendant la durée du ſiege, & que c'étoit à ce deſſein qu'il avoit placé ſon camp de ce côté-là. Dès qu'Amedès eut ceſſé de parler, Sethos lui demanda s'il avoit été du nombre de ceux qui étoient ſortis pour retarder les travaux des aſſiégeans? Amedès lui ayant répondu que le Gouverneur l'avoit engagé à conduire quelques-unes de ces atta-

ques, le jeune Prince repliqua sur le champ qu'il comptoit être lui-même de la premiere sortie que le Gouverneur ordonneroit; mais Amedès lui déclara qu'il avoit promis au Roy son pere de ne point le laisser sortir de la place. Seigneur, ajoûta-t-il, j'ai pour cela des raisons qui ne sont point assez évidentes pour les avoir communiquées au Roy, & que vous me dispenserez aussi de vous communiquer à vous-même; mais la promesse que je lui ai faite nous lie sur ce point, & m'interdit à moi-même de sortir tant que vous serez dans Coptos. Cependant pour vous prouver que ma vûe n'est pas de mettre obstacle à votre valeur, ni même de vous épargner les périls ordinaires de la guerre, vous combattrez autant que vous voudrez sur les murailles, où vous ne laisserez pas de voir des actions très-vives. Les tours de bois ou les échelles éleveront les Ennemis jusqu'à la portée du javelot & même de l'épée; & les poutres ferrées dont ils battront nos murailles, y feront des breches, dont il faudra défendre le passage corps à corps. Je dirai à ce propos,

& sur le reproche que certains Auteurs Grecs font aux Egyptiens, de n'avoir point excellé dans la guerre; que ce sont eux qui ont fourni dans la personne d'Osiris, de Sesostris & de Memnon, les premiers Conquerans du monde. Qu'ensuite ils ont chassé courageusement du sein de leurs Etats, & les Arabes qui s'en étoient emparés par surprise sous les Rois Pasteurs, long-tems avant le siecle de Sethos, & les Ethiopiens que le Roy Sabacon y amena deux ou trois cens ans avant l'invasion de Cambyse. Mais d'ailleurs laissant à part leur bravoure, il est certain que leur génie & leur puissance leur avoient fourni beaucoup plûtôt qu'aux Grecs, non seulement toutes les especes d'armes & d'instrumens militaires dont Herodote (1) leur attribue l'invention, mais encore les machines d'attaques & de défenses que ces derniers ont depuis employées dans les sieges.

Sethos examina attentivement toutes celles qu'on préparoit dans la Ville. Comme les Provinces les moins éloi-

(1) Herodote, liv. 3. & Clem. Alex. Pœdag. liv. 2.

gnées les unes des autres ne laissent pas d'avoir des usages différens, il comparoit les machines de Coptos avec celles dont il avoit vû les modéles à Memphis ; & raisonnant sur ce sujet avec les Ingénieurs, il tâchoit de découvrir les avantages particuliers des unes sur les autres.

En revenant du Temple d'Isis par le marais, le jeune Prince avoit déja pris garde que le pié de de la muraille de ce côté-là trempoit dans l'eau ; mais en visitant cet endroit par le dedans des remparts, il apperçut que les Ennemis qui étoient maîtres des environs avoient depuis jetté sur l'eau un grand nombre de bateaux plats. Le Gouverneur le sçavoit, mais il ne croyoit point qu'ils en pûssent faire un grand usage ; & veillant beaucoup à tout le reste, il regardoit le marais même comme une défense que la nature lui fourniſſoit. Ce fut néanmoins par-là que la Ville fut d'abord attaquée, parce que les Ennemis comptoient beaucoup sur la machine qu'ils avoient nouvellement inventée pour escalader la Ville de dessus le marais. En effet ils commencerent par

par y mettre un si grand nombre de barques qu'elles couvrirent toute la surface de l'eau, & s'arrêtant les unes les autres elles formerent un plancher aussi ferme que s'il avoit été posé sur la terre. Cette manœuvre réveilla l'attention du Gouverneur, & il songeoit plus sérieusement qu'il n'avoit fait à défendre cette partie des murailles. Sethos à côté duquel il étoit, lui dit, qu'il se présentoit à son esprit un expédient dont il avoit trouvé la premiere idée dans les Histoires de l'Egypte, qu'il en alloit conférer avec les Ingenieurs, & que dans une heure il lui proposeroit l'invention toute prête à être exécutée : que cependant il osoit lui en promettre un succès aussi heureux que celui qu'elle avoit eu en d'autres tems. Le Gouverneur, homme sensé, lui répondit, qu'indépendamment de l'utilité ou de l'inutilité de son projet, tout le Royaume étoit heureux d'avoir un Prince qui sçût penser, & sur-tout qui voulût bien soumettre ses pensées à l'examen des habiles gens. Qu'ainsi il attendoit avec impatience sa proposition qu'il étoit par

avance très-disposé à suivre.

Dans cette même journée les Ennemis ayant couvert leurs batteaux de planches, apporterent toutes les pieces de la grande machine qu'ils avoient préparée; & ils avoient si bien pris leurs mesures, qu'il leur fallut très-peu de tems pour en faire tout l'assemblage. Sethos, qui avoit déja fait approuver son dessein par le Gouverneur, observoit avec attention à travers les fentes pratiquées dans la muraille tout ce qu'il pouvoit découvrir de leur machine, & de l'effet qu'elle pouvoit avoir. Les Ingénieurs avoient ordre de le venir trouver fréquemment pour sçavoir de lui si par rapport à ce qu'il appercevoit successivement dans la machine des Ennemis, il y auroit quelque chose à réformer dans les crocs de fer qu'il avoit déja commandés sur sa vûë générale. Il ne découvrit rien qui valût la peine de faire aucun changement dans la forme qu'il avoit d'abord prescrite. Son intention étoit de laisser aux Assiégeans la liberté de mettre leur machine en état & même en jeu, parce que la contrebat-

terie qu'il leur préparoit, devoit faire alors un plus grand fracas. Cependant pour ne donner aucun soupçon de dessein caché, il faisoit tirer sur eux du haut de la muraille quelques fléches perdues. Ils avoient pris eux-mêmes des précautions pour s'en garantir, car la plûpart des barques, & sur-tout celles où ils devoient se tenir le plus long-tems pour operer, étoient couvertes de plusieurs ais cambrés en dos de tortuë du côté qui regardoit la Ville.

Enfin la nuit arriva, & l'on comprit que les Ennemis en avoient choisi le tems pour dresser leur machine & pour la mettre en usage. C'étoit une grande loge ouverte pardevant dans laquelle pouvoient tenir cinquante Soldats. Elle devoit s'appuyer par le bord sur le parapet du rempart, dont les Ingenieurs des Assiégeans sçavoient la hauteur précise. Le corps de la loge seroit soutenu en cet état par de longs piés droits, dont il n'y auroit en bois debout ou perpendiculaire aux barques que ceux de derriere. Tous les autres venoient s'engager obliquement & en

jambes de force dans ces premiers ; ainſi qu'on le pratique dans les balcons de bois qui ont une grande ſaillie. Cette machine par cette forme tenoit quelque choſe de la *Sambuca* des Latins, ainſi nommée de ſa reſſemblance avec une harpe, & dont Marcellus ſe ſervit en aſſiégeant Syracuſe du côté de la mer, ſuivant la relation & la deſcription de Polybe & de Plutarque. Mais la machine dont nous parlons étoit plus conſiderable en toutes manieres, & la façon de la dreſſer étoit toute différente. Les ouvriers tournant le dos à la Ville la faiſoient élever en arc de cercle ſur des points d'appui ; poſés & arrêtés dans les batteaux, en la tirant avec des cordes paſſées par deſſus des poulies attachées à des eſpeces de mâts preſque auſſi hauts que les murs.

Les Aſſiégeans n'avoient mis perſonne dans le rang des barques le plus proche de la muraille, pour n'expoſer perſonne aux groſſes pierres ou autres corps peſans que les Aſſiégés auroient pû jetter. Mais aux deux côtés de la machine un grand nombre de gens de traits tiroient ſans ceſſe des fléches ſur le rempart.

Sethos de son côté avoit fait élever sur le parapet un grand nombre de fortes poulies, par dessus lesquelles on avoit passé de grosses cordes où étoient attachés des crocs de fer de toutes figures. Les Ennemis ne virent point ces poulies, non seulement parce qu'on avoit pris soin d'écarter toutes les lumieres des environs, & qu'eux-mêmes n'avoient que celles qui leur étoient absolument nécessaires pour leur ouvrage, mais encore parce que ces poulies étoient placées entre les têtes des Soldats, que Sethos avoit fait mettre debout pour quelque tems sur le parapet, par une ruse qui lui réussit. Comme les Ennemis tiroient sur eux en les raillant de cette situation qui leur parut bizarre, les huit Seigneurs compagnons de Sethos mêlés dans le premier rang, mais attachés par derriere la cuirasse à des cordes plus menues, & tenant à chaque main les crocs de fer mis au bout des grosses cordes, se laisserent tomber l'un après l'autre sur les premieres barques, comme morts, ou plûtôt furent descendus adroitement comme tombant d'eux-mêmes. Les

Ennemis ne croyant pas devoir se mettre en peine de ces morts prétendus; & n'ayant point apperçu ces cordes, objet trop mince pour le tems de la nuit, ne s'occupoient, les uns que de nettoyer le bord du parapet à force de traits, & les autres que d'élever leurs machines à force de bras. Cependant les jeunes hommes tombés ou descendus, tous d'une adresse & d'une legereté extraordinaire, avoient déja accroché leurs mains de fer aux pointes ou sur le derriere des batteaux plats, qui portoient ceux qui travailloient à élever la machine. Alors revenant au pied du mur, ils firent tous ensemble un grand cri, ce fut un signal pour les remonter en haut sur le champ, & pour tirer en même tems toutes les cordes des crocs ou mains de fer. Rien n'est égal au désordre que causa le premier tour de poulie des Assiégés. Ce fut celui qui fit perdre pié à ceux qui tenoient en l'air la machine à l'élevation de près d'un quart de cercle. Elle écrasa en retombant plus de deux cens hommes, soit Ingénieurs, soit ouvriers, qui la gouvernoient, ou qui aidoient à la soulever. Tous les Soldats sortirent morts

ou blessés de la loge brisée. Les poulies des assiégés en faisant lever les pointes des batteaux du côté de la muraille firent glisser toutes les planches, & tomber dans l'eau tous ceux qui étoient dessus, & qui dans le moment qui avoit précédé, insultoient les assiégés en tirant sur eux. La plupart des bàrques accrochées sortant ensuite tout à fait hors de l'eau pirouettoient en l'air, par l'effort que leur poids faisoit à la corde, se vuidoient des hommes qui s'y tenoient encore dans la crainte de se noyer; & les écrasoient en retombant ensuite sur les autres barques qui les avoient reçus dans leur chûte. C'est à peu près de cette maniere qu'Archimede tourna contre les Romains l'effet des Sambuques que Marcellus avoit fait approcher de l'Acradine de Syracuse: & c'est ainsi que Sethos n'ayant encore acquis en fait de guerre que l'expérience que donne l'Histoire & la lecture, se rendit redoutable & respectable dès son premier exploit à Mephrès, un des plus vaillans Rois qu'ait eu la Dynastie de Thebes. On a dit depuis quelque chose de sem-

blable du jeune Scipion & de Lucullus, que la seule lecture de Xenophon avoit rendu grands Capitaines avant même qu'ils commandassent les armées de la Republique.

Pendant que tout le monde, & surtout le Gouverneur accabloit Sethos de louanges, il avoit dans l'ame un véritable chagrin de n'avoir pû donner encore aucune marque de valeur. Il disoit au Gouverneur en lui montrant ses huit compagnons, que c'étoit eux, & non pas lui, qui avoient fait leurs premieres preuves de courage, & dans les sorties dont ils avoient été pendant son absence, & en dernier lieu dans l'expédition périlleuse de l'accrochement des batteaux. Mais qu'il se consoloit par l'espérance de partager avec eux le péril d'un exploit qu'il imaginoit à l'égard des tours, sans sortir pourtant des portes de la Ville, puisqu'on le lui avoit défendu. Le Gouverneur lui repondit qu'il n'avoit droit de l'exhorter à rien. Mais qu'après le succès de sa premiere tentative, il n'avoit pas la force de le détourner de quoi que ce soit. Que cependant il comptoit beaucoup

ſur la ſageſſe d'Amedès pour la conſervation d'un Prince, qui étoit déja l'objet de l'admiration des Sujets & des Ennemis du Roi.

Mephrès dont l'armée étoit fort nombreuſe, avoit pris le tems même où il faiſoit préparer ou agir ſa machine pour faire avancer ſes tours. Les eſcarmouches continuelles qu'il eſſuyoit de la part de l'armée de Memphis ne l'avoient pas empêché de faire applanir pluſieurs chemins par où ces furieuſes maſſes de bois toutes montées devoient arriver ſur des rouleaux auprès des murailles. Au lever du Soleil on en vit deux de grandeur égale devant le mur de la Ville qui préſentoit à la plaine la plus grande face, & dont les Thebains avoient déja comblé le foſſé. C'étoient des bâtimens quarrés de quatre toiſes de chaque côté, & qui s'élevoient de deux piés au-deſſus du parapet des remparts, devant leſquels on les avoit poſés à quinze ou vingt piés de diſtance. Vers le haut elles avoient un plancher auquel on montoit par un eſcalier pratiqué dans l'intérieur de la charpente. Ce plancher étoit plus bas que les

bords de la tour, de la hauteur d'un grand homme, afin que les Aſſiégeans y puſſent être à l'abri des traits lancés directement. Mais du côté qui regardoit les murailles, il y avoit ſur le plancher une large banquette ſur laquelle les Ennemis devoient monter, pour tirer des traits contre les Aſſiegés qui borderoient les remparts. Outre cela on avoit fait dans chaque tour, une eſpece de pont-levis de trois piés de largeur, garni de baluſtres de fer à hauteur d'appui. On laiſſoit tomber un bout de ces pont-levis ſur le parapet, & les Ennemis eſſayoient par-là de ſe jetter dans la Ville. Sethos voyant ces pont-levis qui portoient encore leur pointe en l'air, & ayant remarqué la circonſtance des baluſtres, dit en ſouriant à des Officiers qui ſe trouvoient auprès de lui : Ces gens-là ſont donc mal adroits; nous leur ferons peut-être voir quelque choſe de plus hardi.

Cependant le rempart étoit garni de Soldats commandés par le Gouverneur même qui ſe diſpoſoit à repouſſer les Aſſiégeans. Outre les fléches que l'on tiroit continuellement

de haut en bas dans la plaine ; il ordonna que dès qu'on s'appercevroit que les Ennemis seroient arrivés sur le plancher de chaque tour, on tirât des fléches en l'air de sorte qu'elles pûssent retomber sur leurs têtes. Sethos par rapport à son projet souhaitoit au contraire que le plancher se remplit de Soldats, parce qu'il les regardoit comme autant d'hommes qui ne lui échaperoient pas. Mais remarquant que ces fléches ne leur faisoient pas un grand tort, & ne les empêchoient point de s'assembler sur leur plancher, il ne contredit point cet ordre du Gouverneur, & ne l'avertissoit encore de rien pour lui donner le plaisir de la surprise. Il est vrai pourtant que dès le matin il l'avoit prié de faire mettre en-dedans du rempart, & vis-à-vis de chaque tour deux longues planches, dont un bout appuyoit à terre, & qui en s'élevant étoient soutenuës d'espace en espace par des pierres, de telle sorte que le bout du côté du parapet se trouvoit à la hauteur des tours. Le Gouverneur lui laissa faire ces préparatifs, croyant qu'il vouloit placer-là des

Soldats pour réſiſter d'un peu plus haut à la deſcente des Ennemis dans le rempart. Mais Sethos qui avoit concerté ſon deſſein avec ſes huit Compagnons, les avoit armés comme lui d'armes défenſives très-legeres, & d'une épée d'un pié & demi de long, large vers la garde, & d'une pointe très-acerée. Au moment qu'il jugea le plus convenable, ſe plaçant avec trois de ſes Compagnons, à quinze pas de l'extrêmité inférieure des planches poſées vis-à-vis la premiere tour, & envoyant les cinq autres vis-à-vis la ſeconde, ils crierent tous enſemble qu'on s'écartât devant eux. Auſſi-tôt prenant leur ſecouſſe avec une vigueur ſurprenante, on les vit en trois inſtans courir ſur les planches, s'élever en l'air & tomber l'épée à la main dans les deux tours. Le Gouverneur, & tout ce qu'il y avoit d'Officiers & de Soldats ſur le rempart demeurerent immobiles à cette vûë. Mais les gens de la tour bien plus ſurpris les crurent véritablement tombés du ciel par un prodige qui leur annonçoit leur perte certaine. En effet, n'ayant à la main

que leur arc, dont ils croyoient aller ſe ſervir en montant tous enſemble ſur la banquette, ils furent tous poignardés avant que d'avoir eu le tems de ſe reconnoître. Comme l'eſcalier & le bas de la tour étoit rempli de Soldats Thebains, commandés pour ſoutenir ceux qui étoient ſur le plancher; nos jeunes Héros pouſſerent par l'ouverture horiſontale de l'eſcalier tous les morts, qui étant revêtus de fer, tuerent ou renverſerent en tombant la plûpart de ceux qui ſe trouverent ſur l'eſcalier. Ils ne s'en tinrent pas-là; car prenant les leviers ou autres outils de fer deſtinés à faire baiſſer le pont, ils détacherent avec une ardeur & une dexterité merveilleuſe les planches de deſſus les ſolives qui étoient pour eux un marche-pié plus que ſuffiſant; & les faiſant couler en bas, elles écraſerent ceux qui y étoient en très-grande foule. Ils détruiſirent même une grande partie de l'eſcalier en ne laiſſant que les pieces de bois qui leur étoient néceſſaires, non pour aller, mais pour ſauter ou ſe guinder legerement d'un lieu à un autre.

Enfin ne voulant pas demeurer là trop long-tems, ils baiſſerent eux-mêmes le pont-levis, & revinrent en courant ſur le rempart. Mais pour ôter aux Ennemis la facilité de ſe ſervir de la même voye s'ils s'aviſoient de remonter dans leurs tours, Sethos fit promptement couper tout auprès du parapet les deux ponts qui tomberent au pié des murs.

Cet exploit eut un ſuccès beaucoup plus grand que Sethos même ne l'avoit imaginé. Les premiers Soldats qui ſortirent vivans des deux tours par la porte d'en bas, crioient d'un ton effrayé que des génies ennemis des Thébains venoient de deſcendre du ciel dans le haut des tours, y égorgeoient leurs camarades, & y faiſoient un ravage épouvantable. Cette idée ſoutenuë par les cris des hommes ou par le bruit des ais qui tomboient, fit fuïr loin de ces bâtimens tous ceux qu'on avoit poſtés aux environs : & ils ne craignoient pas de dire, que les ſignes du ciel étoient ſuperieurs aux ordres mêmes de leur Roy. Mephrès qui avoit vû paſſer les jeunes hommes en l'air, &

qui avoit peine à concevoir cet exemple inoüi de hardieſſe, dont il ſe doutoit bien que Sethos étoit l'Auteur, ſentit bien qu'il ne ſeroit pas cru en l'alléguant. Ainſi pour ne pas commettre ſon autorité, il aima mieux ceder à la ſuperſtition de ſon armée. Il ordonna dès le jour même qu'on mît le feu de loin aux deux tours, puiſqu'elles déplaiſoient aux Dieux. Il ajoûta même que puiſque les grandes machines n'avoient pas réüſſi, on n'employeroit plus que les poutres ferrées, la plus ſimple de toutes, & de laquelle on ne pouvoit ſe diſpenſer de ſe ſervir, pour enfoncer les portes, ou pour abbatre les murailles d'une Ville qu'il attaquoit ſi legitimement.

Le Gouverneur & Amedès écrivirent de leur côté au Roy de Memphis pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paſſé depuis le commencement du Siége, & de la gloire que le jeune Prince & les huit Seigneurs ſes compagnons s'étoient acquiſe. Thoris recevoit cependant de la part de la Reine des reproches ſecrets ou en termes à double ſens de ce que

son projet avançoit si peu, & de ce que les affaires de la guerre demeuroient toujours sur le même pié. Il n'avoit pas besoin de cet aiguillon pour animer sa rage. L'avilissement où il avoit toujours été par lui-même, mais où il croyoit tomber par la comparaison de Sethos, dont le nom seul rempliſſoit toutes les bouches, le mettoit dans un trouble, dont ses ordres commençoient à se sentir. Enfin, sous le prétexte apparent de profiter du désordre dont l'armée Thebaine n'étoit pas encore remise, il manda au Gouverneur qu'il étoit résolu d'attaquer la nuit suivante les ennemis avec la plus grande partie de ses forces. Qu'ainsi il lui proposoit de le soûtenir, en les attaquant à l'heure de minuit du côté opposé au sien, par une sortie des meilleures troupes de sa garnison. Il lui envoya en même-tems le mot par lequel on devoit se reconnoître dans les tenebres. Le Gouverneur consentit à tout, & dit qu'il ne lui falloit point d'autre signal que l'heure marquée. Thoris sçavoit que Sethos n'étoit point des sorties : Mais se dou-

tant bien que dans une occaſion comme celle-ci, il ſe tiendroit en-dedans fort près de la porte, il conçut le noir deſſein de donner lieu aux ennemis d'entrer dans la ville. Pour l'exécuter d'une maniere couverte, il ſe mit en devoir d'aller reconnoître lui-même le chemin par où l'on iroit aux ennemis. En entrant dans les tentes des principaux Officiers, il leur parloit tout haut de ſon projet ; il nommoit la porte par où la garniſon devoit ſortir, & leur diſoit le mot d'une maniere à le faire entendre de tous ceux qui étoient aux environs des tentes. Il fut averti par quelques-uns des plus anciens Capitaines, qu'il auroit été mieux de parler plus bas, à cauſe des eſpions que le Roy Mephrès pouvoit avoir dans le camp ; d'autant plus que c'étoit aux Officiers particuliers à donner le mot aux troupes à l'inſtant de la marche. Comme l'intention même de Thoris étoit que le projet de ſon entrepriſe parvînt aux oreilles des ennemis, il ne moderoit ſon ton que juſqu'à ce qu'il fût un peu loin de ceux qui lui donnoient le même avis à différens

intervalles. Mais enfin l'ordre général fut de marcher contre l'armée assiégeante à l'heure qu'il avoit marquée au Gouverneur. Il prévoyoit que cette marche seroit bientôt arrêtée par les troupes de Mephrès, suffisamment averti de tout. Ainsi il comptoit qu'après les avoir combattuës quelque tems, il feroit sonner la retraite par la raison plausible de son projet découvert, & laisseroit ainsi aux ennemis la liberté de battre la garnison sortie, & peut-être d'entrer dans la Ville. Toutes ces choses arriverent au grand malheur de Memphis, comme il l'avoit prévu, & au sien propre, à quoi il ne s'attendoit pas.

Mephrès avoit partagé ses Troupes en deux Corps : il conduisoit lui-même le plus grand ; & il envoyoit l'autre sous un de ses Lieutenans contre la garnison. Thoris à la tête de son armée fut d'abord effrayé de voir le Roy de Thébes, qui ne s'étoit pas encore trouvé en personne aux expeditions de nuit, & auquel il ne croyoit pas avoir affaire. Il hésitoit de s'avancer lorsque

le Roi tomba sur lui avec toute son avant-garde ; & ordonnant à deux ou trois des Officiers les plus proches de sa personne de le saisir sans le blesser, il le fit emmener les fers aux mains dans le quartier des Prisonniers qu'il avoit faits depuis le commencement du siege : après quoi se jettant sur les premiers rangs, il en fit un furieux carnage. Mais le second Commandant après Thoris, Prince du Sang Royal de Memphis, homme âgé & d'un grand courage, prenant toute l'autorité en l'absence du Général, ordonna d'abord aux Officiers qui étoient derriere lui de reconduire l'armée en bon ordre & en silence dans ses retranchemens, pendant qu'il soutiendroit avec une seule cohorte qu'il retint, tout l'effort des Troupes Thebaines. Les Soldats de cette cohorte au nombre de trois cens, s'adosserent insensiblement au mur d'un long Temple qu'ils avoient derriere eux. Ils essuyerent là toute l'impétuosité des Ennemis, & il en restoit peu de vivans, lorsque leur Commandant adressant la parole à Mephrès lui dit : Seigneur, vous êtes

vainqueur de nos premiers rangs, & de trois cens hommes que nous étions ici ; mais le corps de l'armée de Memphis eſt en ſûreté. Contentez-vous pour cette fois de ce reſte de braves gens qui ſe rendent vos priſonniers. Le Roy fit auſſi-tôt ceſſer le combat : il fit emmener ces Soldats en ordonnant qu'on eût ſoin d'eux, & ſur-tout des bleſſés. Enſuite préſentant la main à leur Commandant, il le fit monter ſur un cheval à côté de lui, & lui dit, qu'il n'auroit d'autre chaîne que ſa parole, & d'autre priſon qu'une tente auprès de la ſienne. Le Roy retourna ainſi dans le centre de ſon camp, pour y apprendre des nouvelles de ce qui ſe paſſoit actuellement de l'autre côté de la Ville.

Mephrès pour faire uſage de la trahiſon de Thoris, avoit ordonné à ſes Lieutenans de laiſſer avancer les Troupes de la garniſon fort près du camp, où elles ſeroient reçûës par un corps d'armée rangé en bataille; & que pendant ce tems-là un certain nombre de bataillons filaſſent à droite & à gauche à la faveur des

ténébres, & s'allaſſent ranger auprès de la porte par où la garniſon ſeroit ſortie. Il donna deux mots au lieu d'un : celui par lequel on devoit ſe reconnoître dans les rencontres, & celui qui étant commun à eux & à la garniſon de Coptos, devoit favoriſer l'entrée des Aſſiégeans dans la place. Les Troupes envoyées auprès de la porte avoient ordre de ne s'y préſenter que lorſque les Aſſiégés battus, comme ils le ſeroient ſuivant toutes les apparences, s'enfuiroient, ou du moins qu'ils ſe retireroient vers la Ville. Mais alors ſe mêlant avec eux, & faiſant ſemblant d'être des leurs, ils devoient ſe jetter en plus grand nombre qu'ils pourroient dans Coptos.

L'attaque de la garniſon ſurpriſe de trouver les Ennemis en ſi bonne poſture, fut néanmoins très-vigoureuſe; parce que les Officiers choiſis par le Gouverneur étoient excellens, & & que ſept des compagnons de Sethos qui les avoient ſuivis comme volontaires, animoient les Troupes par leur exemple. Quoique l'armée de Thebes non ſeulement les reçût

de front, mais les attaquât eux-mêmes insensiblement par les côtés; les Soldats de Coptos soutinrent ce combat inégal avec tant de courage, que les Assiégeans postés auprès de la porte crurent qu'il n'y auroit point de fuyards, & que le prétexte d'entrer dans la Ville leur manqueroit. Cependant les Thebains commençant à dire à haute voix que l'armée de Memphis étoit défaite, & que le Général étoit pris; une cinquantaine des plus lâches de la garnison sortie, & qui se trouvoient les plus proches de la porte, se détacherent de leurs rangs pour revenir à toutes jambes dans la Ville. Le Gouverneur qui crut que toutes ses Troupes défaites les suivoient, leur fit ouvrir les portes. Les Soldats Thebains qui attendoient cette occasion avec impatience, se joignirent à eux en grande foule. Mais la frayeur & le désordre des premiers les fit bientôt distinguer des seconds dont l'extérieur étoit plus arrangé, & qui affectoient trop de crier le mot, afin qu'on les laissât passer. Le Gouverneur qui étoit en armes en-dedans & auprès de la porte

avec une élite d'Officiers & de Soldats, parmi leſquels étoient Sethos & Amedès, s'écria tout d'un coup : Nous ſommes trahis ; qu'on ferme les portes. Ce commandement fut inutile, les Aſſiégeans en rempliſſoient tellement l'intervalle qu'il fût impoſſible, de leur donner aucun mouvement. Il ne fut plus queſtion pour le Gouverneur, que d'envoyer chercher du ſecours dans la partie de la garniſon reſtée dans la Ville, & d'employer en attendant ce qu'il avoit-là de monde pour l'oppoſer à ce torrent. On laiſſa répandre dans la Ville le petit nombre d'Ennemis déja entrés, comme n'y pouvant faire ſeuls beaucoup de mal. Mais le Gouverneur avec l'élite de ſes Soldats déja aſſemblés, Sethos, un des jeunes Seigneurs demeuré ſeul auprès de lui, Amedès, & même l'Eſclave dont nous avons parlé, & qui ne quittoit point ſon Maître tant qu'il lui permettoit de le ſuivre, réſiſterent avec tant d'ardeur aux Aſſiégeans arrivés juſques dans l'embraſure de la porte ; que malgré les efforts de ceux qui les pouſſoient par

derriere, il n'en ſurvenoit preſque plus de nouveaux.

Amedès voyant que dans le feu de l'action Sethos s'écartoit de lui à chaque inſtant, lui recommanda ſurtout de ne point ſortir de la Ville. Le jeune Prince n'avoit pas deſſein de le faire. Mais un moment après ſentant que les Ennemis plioient devant lui, & ſe trouvant dans la porte, ſoutenu même de tous les Soldats qui le ſuivoient, il ne put ſe réſoudre à perdre ſon avantage; & avançant toujours, il étoit dehors avec le jeune Seigneur & avec ſon Eſclave, avant que de s'en être apperçu. Ils furent même bientôt eloignés tous trois de la porte par d'autres aſſaillans qui les pouſſerent le long du foſſé ſur la main gauche. Amedès lui-même contrevenant à ſon ordre propre, parce que combattant dans la même porte, il n'auroit pu reculer ſans donner lieu aux Ennemis de s'avancer ſur lui & de rentrer dans la Ville, ſe trouva ſorti, & fut jetté ſur la droite par des Soldats du Roy de This qui le bleſſerent griévement & le firent priſonnier. Le Gouverneur ſçavoit

ſçavoit bien que des perſonnages ſi importans étoient dehors : Mais étant chargé du ſalut de la place, il ſaiſit le premier inſtant favorable pour faire fermer la porte; & ne laiſſant que le guichet ouvert, il y plaça des hommes ſûrs, non ſeulement pour choiſir ceux qu'on laiſſeroit rentrer; mais pour envoyer ſçavoir à tous momens des nouvelles des Troupes ſorties, & ſur-tout de Sethos & d'Amedès. Cependant le jeune Prince, ſon Compagnon & ſon Eſclave, mettant en uſage leur adreſſe & leur legereté aidée des ombres de la nuit, furent bientôt hors de la portée de ceux qui auroient pu les tuer ou ſe ſaiſir d'eux. Le réſultat du petit conſeil qu'ils tinrent tous trois, fut que le plus court & le plus ſûr pour eux, étoit de ſurmonter courageuſement tous les obſtacles, pour s'aller joindre aux Troupes de la garniſon, qui ſe défendoient encore dans le lieu même de la premiere attaque, où le bruit ſeul qui s'y faiſoit les pouvoit aiſément conduire. Ils firent ſi bien en ſe tenant toujours tous trois enſemble qu'ils y parvinrent, après a-

voir tué en passant & en courant quelques-uns de ceux qui entreprirent de les arrêter. S'étant bientôt fait connoître dans les rangs ils y rétablirent en quelque sorte l'espérance. Mais peu de tems après Sethos reçut au défaut de la cuirasse un coup d'épée qui l'étendit par terre comme mort. Son Compagnon qui le vit se jetta aussi-tôt sur lui, pour essayer avec l'Esclave de tirer son corps de la mêlée. Ils y réüssissoient déja, lorsque le jeune Seigneur reçut lui-même un semblable coup qui le renversa assez loin de Sethos sans connoissance & presque sans vie. L'Esclave croyant son Maître tué sans retour, lui ôta avec regret son anneau du doigt, pour faire voir qu'il l'avoit accompagné fidellement jusqu'à la mort. Voulant même continuer de combattre auprès de lui, le tumulte ne lui laissa que le tems de mettre cet anneau dans sa bouche. Mais à peine se remettoit-il en action, qu'étant sur les flancs du bataillon d'où il venoit de dégager le corps de son Maître, des Soldats Arabes le saisirent par derriere, & le firent passer dans le

rang de leurs priſonniers. Il s'accoûtuma à tenir ſon anneau toujours caché ſous ſa langue, dans l'idée confuſe qu'il pourroit ſervir à ſa délivrance.

Le Roi laſſé d'attendre dans ſa tente le ſuccès d'un combat ſi long & ſi opiniâtre, vint lui-même au champ de bataille; & ayant deſſein de ménager ſes Troupes pour la ſuite d'un ſiége, qu'il ne voyoit pas prêt à finir ſi-tôt, il fit ſonner la retraite preſque en arrivant. Ainſi les Aſſiégés horriblement diminués en nombre, & ne ſçachant pas même encore toutes leurs pertes, rentrerent pourtant encore cette fois dans la Ville avec honneur.

Mais quelle fut la déſolation non ſeulement du Gouverneur, mais encore de la garniſon & de tous les habitans de Coptos, lorſqu'on vit que Sethos manquoit auſſi bien qu'Amedès, le jeune Seigneur & l'Eſclave, deſquels on auroit pu du moins apprendre ſa deſtinée! Dès la pointe du jour le Gouverneur envoya demander au Roi de Thebes une ſuſpenſion d'armes, afin de pouvoir enſevelir ſes morts. L'ayant obtenuë

aiſément à cauſe de l'intérêt ſemblable qu'avoit le Roi, il envoya viſiter exactement le champ de bataille, eſperant qu'on reconnoitroit ceux dont il étoit le plus en peine au caſque & aux autres armes, & ſur-tout Sethos & Amedès à la veſte d'Initiés qu'ils portoient ſous leur cuiraſſe. Mais les maraudeurs, comme il arrive d'ordinaire, avoient déja dépoüillé tous les morts, & les piés des hommes & des chevaux avoient défiguré la plûpart d'entre eux. Le Gouverneur apprit bien-tôt qu'on n'avoit aucun indice des corps ni de Sethos, ni d'Amedès, ni de l'Eſclave. Mais il ſçut qu'on lui alloit amener le jeune Seigneur qu'on avoit trouvé reſpirant encore à côté du champ de bataille, & dépoüillé comme les autres. Pendant qu'on mettoit le premier appareil ſur ſa playe qui ne ſe trouva pas mortelle, il prévint lui-même la curioſité du Gouverneur, & lui dit en gémiſſant qu'il avoit vû tuer le jeune Prince, & qu'il avoit aidé l'Eſclave à tirer ſon corps de la mêlée. Mais qu'ayant été bleſſé lui-même dans cette fonction, il ne ſçavoit plus ce qu'é-

toit devenu ni le corps de Sethos, ni l'Eſclave qu'il avoit laiſſé plein de vie. La nouvelle de la mort du Prince ſe répandit auſſi tôt par-tout. Elle parvint d'un côté juſqu'au Roi de Thebes, & de l'autre juſqu'à Amedès. Ce dernier ayant été reconnu pour Initié par les Officiers du Roi de This qui le faiſoient traiter de ſa bleſſure plus douloureuſe que dangereuſe, fut mis ſur un brancard & envoyé comme un priſonnier d'importance à Abydus, diſtante à peine d'une journée. Le Roy de This l'ayant vu lui fit un très-grand accueïl. Amedès de ſon côté, quoiqu'après la perte du Prince il n'eût aucun deſſein ni de retourner à Memphis, ni de demeurer dans le Royaume de This, procura d'abord la paix entre les deux Rois Pere & Oncle de Sethos, en détachant le dernier de la ligue qu'il avoit formée avec le Roy de Thebes.

Dès le lendemain du funeſte malentendu dont Thoris avoit été la cauſe, Mephrès ayant reçu la nouvelle de la mort de Sethos envoya faire des complimens de condoléance au Gouverneur comme repréſentant le Roi de Memphis. Il fit ajouter

qu'il en alloit tirer une vengeance au ſpectacle de laquelle il pouvoit venir lui-même en toute ſûreté, ou envoyer qui il jugeroit à propos. Le Gouverneur répondit qu'il rendroit compte au Roy ſon maître de la civilité généreuſe du Roy de Thebes: mais que ne comprenant point quelle ſorte de vengeance il vouloit tirer de la mort du Prince, il le ſupplioit de le diſpenſer de toute réponſe ſur cet article. Au retour du Heraut, Méphrès fit aſſembler toute ſon armée & placer dans le milieu des rangs tous les priſonniers qu'il avoit faits ſur Memphis. On voyoit même ce mouvement du haut des remparts de Coptos, & l'on ne ſçavoit encore à quoi il devoit aboutir. Enfin on vit amener Thoris tête nuë, entre deux hommes qui le tenoient lié. Alors Mephrès prenant la parole, dit: Soldats de Thebes, & vous Soldats de Memphis; voilà ce malheureux Général, qui n'ayant aucune diſtinction ni de naiſſance ni de mérite, a eu l'audace d'accepter le commandement des troupes de Memphis contre une armée que l'on ſçavoit bien que je devois

conduire en perſonne. Quelque irrité que je ſois du peu d'égard que l'on a eu dans cette occaſion à l'uſage établi de tous les tems entre les Rois d'Egypte qui ſe font la guerre ; j'ai de quoi me conſoler par l'avantage que nous avons remporté ; & je comprends qu'Oſoroth ſera bientôt plus fâché de cet indigne choix que je n'ai pû l'être. S'il gouvernoit par lui-même, je ſçai les meſures que j'aurois dû prendre avec lui pour prévenir cet affront ; mais comme je ne prétends diſcuter les déferences qui ſont dûes au ſang Royal de l'Egypte qu'avec des perſonnes de ce même ſang, j'ai eſſuyé cette honte, dans la penſée de m'en faire juſtice moi-même. J'aurois peut-être même uſé de mépris au lieu de vengeance, à l'égard d'un Général auſſi peu reſpectable que celui-ci, s'il n'avoit été qu'imprudent ou mal-habile. Mais je veux que l'une & l'autre nation ſçache que ce traître eſt l'unique cauſe du malheur arrivé cette nuit à l'armée & à la garniſon ennemie, & ſur-tout à l'incomparable Prince Sethos, dont toute l'Egypte doit regretter la perte. C'eſt ce

perfide qui allant hier sur le soir de tente en tente donner ses ordres pour l'attaque, sembloit ne pouvoir parler assez haut de son projet, & du mot qu'il avoit envoyé au Gouverneur de la place. Ce fut en vain que les plus sages Officiers de son armée l'avertirent les uns après les autres & à mesure qu'il parvenoit à eux, de parler plus bas. Il reprenoit sans cesse la hauteur de son ton dans le dessein manifeste de se faire entendre aux espions dont la haine du gouvernement de Daluca me pourvoit abondamment. S'il étoit mon sujet, & que je vouluſſe lui faire subir la mort qu'il mérite, je le ferois interroger dans le Conseil de guerre; mais le châtiment auquel je me borne à l'égard même de mon prisonnier ne demande point que je prenne tant de mesures. Il est bon d'assurer ici du moins quelque punition à un scélerat dont la conduite ne seroit peut-être pas condamnée par le ministere auquel le Royaume de Memphis est aujourd'hui livré. Le Roy ayant parlé de la sorte fit dépoüiller Thoris jusqu'à la ceinture malgré les protestations qu'il

faiſoit avec des cris pitoyables, que la Reine l'avoit forcé de prendre le Généralat, & qu'en donnant ſes ordres, ſans ſortir du Camp, il ne croyoit point être entendu par des ennemis. Après lui avoir lié les mains derriere le dos, deux hommes, un de chaque côté, lui mirent le col entre deux fourches, & en cet état lui firent faire le tour du grand eſpace qu'environnoient les troupes de Thebes & les priſonniers de Memphis, pendant que deux autres hommes le foüettoient avec de longues verges. Ç'a été là depuis chez les Romains le ſupplice qu'on faiſoit ſubir aux ennemis de la patrie avant que de les frapper de la hache; & dont la ſeule deſcription qu'on en fit à l'Empereur Neron le détermina à ſe tuer lui-même de peur d'être pris dans ſa fuite.

Après cette exécution le Roy dit: Officiers & Soldats de Memphis; c'eſt autant pour votre ſatisfaction que pour la mienne, que je viens de faire cet exemple; vous en jugerez vous-mêmes par le bon traitement que vous recevrez de moi juſqu'à votre échange. A l'égard de ce miſérable, je vais le

renvoyer piés & poings liés à Daluca ſans aucune rançon : je ne le mets à aucun prix, & je ſerois bien fâché qu'il entrât en comparaiſon avec le moindre de mes ſoldats priſonniers. Le Roy de Thebes l'envoya en effet ſur le champ dans la plus prochaine Ville du Royaume de Memphis, dont il ſçavoit que le Gouverneur étoit dévoüé à Daluca. Thoris en arrivant le pria de le cacher à tous les yeux juſqu'à ce qu'il eût prouvé ſon innocence. Ce Gouverneur le fit volontiers, & dépêcha auſſi-tôt un Courier à la Reine pour ſçavoir ce qu'il ſeroit de lui. La Reine ſe ſentant châtiée en la perſonne de ſon Général, manda en toute diligence à ce Gouverneur de faire à Thoris bien enfermé toutes ſortes de careſſes, & de lui promettre de ſa part une prompte juſtification : mais qu'au dehors il publiât par-tout que la Reine lui alloit faire faire ſon procès. Que cependant au bout de trois jours il le fit étrangler dans ſon lit par des hommes ſûrs, & qu'enſuite il fit courir le bruit qu'il étoit mort de chagrin : tout cela fut ponctuellement exécuté.

Le Gouverneur de Coptos s'étoit fixé à n'écrire au Roy que vers la fin du jour qui avoit suivi le double combat qui s'étoit donné sous les murailles de la Ville, pour employer ce délai à faire toutes les perquisitions possibles, & à recueillir toutes les nouvelles qui regarderoient Sethos. Il avoit fait séparer tous les corps dans lesquels on pouvoit entrevoir quelques marques de distinction, parce que sans parler de Sethos, trois des jeunes Seigneurs ses compagnons n'étoient point revenus du combat. Avant que de les faire mettre dans les Catacombes de Coptos, il fit à ceux-là des funérailles plus distinguées & plus honorables qu'aux autres, dans la persuasion où il étoit que Sethos étoit confondu parmi eux. Il écrivit enfin au Roy une lettre baignée de ses larmes, où il lui faisoit un long détail de tout ce qui s'étoit passé dans cette nuit malheureuse, & jusqu'au moment où il avoit pris la plume. Le Roy à l'endroit où il trouva l'énoncé formel de la mort de son fils tomba en défaillance. La Reine qui avoit reçu cette nouvelle par ses émissaires quinze heures avant lui,

ſe tenant toujours depuis ce tems-là près de ſa perſonne, s'employa à le faire revenir. Dès qu'il eut repris ſes ſens, il ſe tourna vers elle, & lui dit d'un ton mêlé de douleur & de colere : Ah ! Madame, voilà les fruits de votre pernicieux Miniſtere. Je vous l'ôte dès ce moment. Allez vous enfermer dans la plus éloignée de vos maiſons, & que je ne vous voye jamais. La Reine ceda à cet orage & ſe retira. Mais avant que de partir & d'emmener avec elle les deux Princes ſes enfans dans une maiſon de plaiſance qu'elle avoit à dix lieues de la capitale ; elle ménagea des relations ſecretes avec ceux qui la voyant mere de l'héritier préſent de la Couronne, & connoiſſant les reſſources de ſa politique, ſentoient bien qu'elle ſeroit toujours dans une certaine conſidération, & ſe promettoient de la voir encore plus puiſſante après ſon retour qu'avant ſon exil. Le Roy cependant forma dès le jour même un Conſeil compoſé d'hommes aſſez bien intentionnés. Ce Conſeil entretiendra le Royaume pendant les premieres années qui vont ſuivre, dans une ſitua-

rion moyenne entre la proſpérité & la foibleſſe, mais qui tenant un peu plus de celle-ci que de l'autre, le laiſſera venir juſqu'à la veille de ſa ruine, dans une guerre étrangere qui ſera le principal ſujet du dernier livre de cette Hiſtoire.

D'abord après avoir formé ce Conſeil, Oſoroth qui ſe flattoit encore de quelque eſpoir de recouvrer ſon fils, qui pouvoit n'être qu'égaré dans le déſordre d'un combat de nuit, écrivit au Roy de Thebes. Il le prioit d'étendre la généroſité qu'il avoit marquée en prenant part à la mort de ſon fils, juſqu'à vouloir bien encore le faire chercher parmi les priſonniers qu'avoient pû faire les différentes Nations qui ſervoient dans ſon armée. Il lui marqua que ſon fils avoit au doigt un anneau dont la pierre étoit une émeraude ſur laquelle étoit repréſenté un Horus, dont une main ſembloit en aller chercher une autre qui la tenoit, & qui étoit celle de la feuë Reine Nephté ſous la figure d'Iſis, qui avoit été détachée du reſte de la pierre, & qui avoit ſervi de bague à ſon épouſe, ſans qu'il ſçût ce que cette bague étoit devenuë.

Que l'Horus tenoit le doigt de ſa main droite ſur ſa bouche ; mais qu'un pan de ſon manteau ſembloit être ſoutenu par les extrémités d'une autre main, qui étoit la ſienne ſous la figure d'Oſiris, que lui-même Oſoroth portoit à ſon doigt & qui lui ſervoit de bague. Qu'enfin ſi cette indication proclamée pouvoit faire ramener le Prince Sethos, il lui offroit pour le racheter, non ſeulement tout le Nome Coptite, qu'il lui cédoit dès à préſent pour le bien de la paix à laquelle il étoit réſolu ; mais outre cela la moitié de tout le reſte de ſon Royaume, prix immenſe qui ne regardoit que la perſonne de ſon fils. Dès que le Roi de Thebes eut reçu cette lettre, il en fit publier le contenu dans tous les lieux où les priſonniers de guerre pouvoient avoir été conduits, promettant de plus en ſon nom une récompenſe extraordinaire à ceux qui lui rameneroient ce Prince, ſi par hazard il n'étoit pas mort.

Cette publication fut faite comme ailleurs à Compaſis, Ville de l'Arabie occidentale ou Egyptienne, à ſept ou huit lieuës de Coptos, où les Ara-

bes qui avoient pris Azarès l'avoient conduit. Ils ne connoiſſoient point ſa condition d'Eſclave. Au contraire l'ayant ſaiſi lorſqu'il combattoit avec un courage incroyable, & ayant été charmés de la liberté de ſon eſprit dans la route qu'ils lui firent faire depuis le champ de bataille juſqu'à Compaſis, ils le regarderent comme un homme de conſéquence, & réſolurent de le ſouſtraire aux recherches que le Roy de Thebes pourroit faire des priſonniers de quelque conſidération. Il ſoutint auprès de deux ou trois hommes choiſis qui l'avoient en garde, la premiere opinion qu'il avoit donnée de lui. Ainſi quand la publication arriva juſqu'à eux, il ſe crut aſſez autoriſé pour leur dire : Seigneurs Arabes, quoique je ſois Egyptien, j'ai toujours eu un penchant naturel pour votre Nation. Vous en avez déja pour preuve la facilité avec laquelle je parle votre langue. Il n'eſt pas encore tems de vous dire qui je ſuis. Je n'ai point la bague que l'on déſigne ; mais ſi vous êtes prudens & ſecrets, je vous en donnerai des nouvelles en d'autres lieux. Conduiſez-

moi seulement de l'autre côté du Golphe Arabique (1) chez les grands Arabes, dont vous tirez votre origine. Je suis mécontent du gouvernement de Memphis, vous l'êtes de la domination de Thebes, nous pouvons nous être mutuellement utiles. Les deux ou trois Arabes qui le gardoient, étonnés de ce discours, conçurent un nouveau respect pour leur prisonnier. Ils le conduisirent à l'instant par des routes détournées jusqu'au port de Berenice, où ils le firent embarquer secretement comme il le souhaitoit lui-même, & l'ayant fait aborder au port de Badée dans l'Arabie heureuse; quelques jours après il arriva honorablement escorté à Meriaba, où les Rois de cette contrée faisoient leur résidence.

La fortune de Sethos, qui n'étoit pas mort, comme on le croyoit, n'avoit pas été moins singuliere. Des Soldats Ethiopiens s'étoient saisis de ce

(1) C'est cette mer qu'on a nommée Mer rouge, qui porte ce nom dans l'Ecriture Sainte, quoique dans les Auteurs prophanes la Mer rouge soit l'Ocean qui baigne les Côtes Meridionales de l'Asie. L'Auteur le dira lui-même, liv. suivant.

Prince vers la fin du combat ; ils avoient apperçu en lui un ſouffle de vie qu'une heure de tems avoit fait renaître. Quoiqu'ils ne le reconnuſſent pas pour le Prince de Memphis, ſa grande taille, & le fin acier de ſes armes leur firent croire qu'ils tireroient une groſſe rançon de ce priſonnier. Sethos ne ſe reconnoiſſant pas encore, fut donc porté par ces barbares juſqu'à une Ville appellée dans nos vieux Itineraires Phœnicon (1), à vingt mille de Coptos, ſur le chemin de la mer rouge. Les Marchands Phœniciens y avoient un entrepôt aſſez conſidérable pour lui avoir donné leur nom. Les Troupes Ethiopiennes avoient choiſi ce lieu pour y conduire leurs bleſſés, parce que le commerce des pierres prétieuſes qu'ils fourniſſoient aux Phœniciens, leur attiroit beaucoup de conſidération de leur part. Là, les Soldats Ethiopiens dépouillerent Sethos de ſes armes & de ſes habits, & jetterent la veſte d'Initié qu'ils ne connoiſſoient point & qui étoit toute enſanglantée. Ils le

(1) Voyez la Geographie de Cellarius, *de Africa*.

confierent enſuite à quelques Medecins de Phœnicie, dont ils ſe ſervoient eux-mêmes pour leurs malades. Ces Medecins, ſortis d'une Nation plus polie que les Ethiopiens, prirent un ſoin extrême de ce priſonnier, dont la bleſſure n'avoit heureuſement endommagé aucune partie noble. Ils s'intereſſerent à lui bien plus par le caractere de ſon eſprit, qui ſe manifeſta bientôt, que par la commiſſion qu'ils avoient reçue. Sethos leur cachant ſoigneuſement ſon nom & ſa naiſſance, juſqu'à ce qu'il fût en état de juger quel parti il pourroit prendre, ſe faiſoit paſſer pour un ſimple Soldat de l'armée de Memphis qui s'appelloit Cherès, de ſorte que les Ethiopiens qui venoient ſçavoir de ſes nouvelles de tems à autre, commençoient à ſe refroidir ſur ſon ſujet. Les Phœniciens profitant de ce dégoût leur propoſerent de le leur vendre. Le marché fut bientôt conclu; & Sethos ſans rien dire encore, de Priſonnier de guerre devint Eſclave. Ses nouveaux Maîtres n'attendoient que le tems où il fût un peu rétabli pour le mener au Port Blanc ſur le Golphe

Arabique où ils devoient s'embarquer pour un voyage de long cours.

Il étoit encore à Phœnicon, où sans se faire connoître il avoit appris la fausse nouvelle qui couroit de sa mort, les regrets qu'elle avoit excités dans la Ville de Coptos, la part que le Roy de Thebes y avoit prise & la vengeance qu'il en avoit tirée ; lorsque la publication de la Lettre du Roy son Pere arriva jusques dans la chambre où il étoit couché. La mention qui y étoit faite de son anneau, lui fit jetter les yeux sur sa main pour la premiere fois depuis sa blessure. Voyant que cet anneau lui manquoit, il suspendit le premier mouvement qui le portoit à se déclarer. Mais lorsque dans la suite de la Lettre il entendit qu'Osoroth offroit la moitié de son Royaume pour le racheter, cette rançon excessive lui inspira la résolution de se cacher encore davantage, & de s'ensevelir plûtôt tout vivant, que d'être la cause d'un démembrement si affreux de la seconde & de la plus brillante Monarchie de l'Egypte. Dès qu'on eut achevé la lecture de la Lettre, il ne put s'empêcher de dire tout

haut, qu'un prisonnier tel que celui-là, s'il vivoit encore, ruineroit le Royaume de son pere avant que d'en être le successeur, & qu'Osoroth seroit trop heureux que son fils demeurât mort comme on le croyoit. Ce jeune Prince se confirma dans un sentiment si généreux par l'espérance de rentrer quelque jour dans Memphis d'une maniere plus favorable & plus glorieuse, par le danger que les mauvaises intentions de la Reine, dont il venoit de faire une si terrible épreuve, lui feroient courir tous les jours, s'il retournoit actuellement dans sa patrie; & peut-être encore par une satisfaction secrete que lui donnoit l'idée d'un long voyage qu'il alloit faire avec de grands Navigateurs, en général très-amis des Egyptiens auxquels ils rapportoient leur origine, & qui marquoient à son égard une consideration particuliere. Pour dire quelque chose de plus, il compta lui-même sur son Initiation pour les vertus dont il auroit besoin sous un déguisement & dans un exil perilleux quoique prudent. Il invita donc ses nouveaux Maîtres pour prévenir les per-

quiſitions importunes, à le mener inceſſamment juſqu'au port où ils devoient s'embarquer. Ils le firent dès le même jour en le portant à main d'hommes ſur un brancard, pour lui épargner l'agitation de toute autre ſorte de voiture.

Ainſi le Roy de Thebes répondit au Roy de Memphis, que ſes recherches dont il lui faiſoit le détail, avoient été inutiles. Qu'il acceptoit le Nome Coptite, unique ſujet de la guerre, comme ayant toujours appartenu à ſes prédéceſſeurs Rois. Mais que quand même il auroit été aſſez heureux pour retrouver ſon fils, que le Gouverneur de Coptos croyoit avoir enſeveli, il n'auroit mis la reſtitution d'un Prince, dont lui-même honoroit la mémoire, qu'au prix d'une paix raiſonnable.

Fin du cinquiéme Livre.

SETHOS.

LIVRE SIXIEME.

SETHOS, que nous appellerons CHERE'S dans tout le cours de ſes Voyages, conformément au nom qu'il s'étoit donné lui-même, trouva en arrivant au port blanc une Flote de quinze Vaiſſeaux, montés par dix mille Phœniciens. Les Rois d'Egypte, ſelon pluſieurs témoignages de l'antiquité, ſe ſervoient d'eux pour commercer avec les Peuples étrangers, & pour conduire leurs propres Vaiſſeaux dans les Mers éloignées. Après avoir tenté inutilement de couper l'Iſthme qui ſépare la Méditerranée de la mer rouge (1); ils s'étoient ré-

(1) Seſoſtris s'étoit déſiſté de cette entrepriſe; & Necchos qui la tenta dans la ſuite y perdit 120000 hommes. *V. Marsh.* p. 376, & 531.

duits à des canaux qui ne pouvoient recevoir que des Vaisseaux médiocres. Ainsi il avoit fallu prêter aux Pœniciens quelques Ports sur la mer rouge; & c'est par-là que ceux-ci entretenoient communication avec les Indes. Ils avoient fait même depuis six ans un très grand établissement dans la fameuse Isle de la Tapobrane, (*aujourd'hui Ceylan*), située à l'extrêmité de cette grande presq'Isle qui sépare l'Indus & le Gange. Outre les raisons de commerce qui les attiroient là tous les ans, ils alloient cette fois porter du secours à leur Colonie, que les Rois de l'Isle menaçoient d'une expulsion prochaine. Ainsi cette Flote quoique marchande étoit armée en guerre. Cherès étendu encore sur son brancard, fut apporté dans le Vaisseau du Commandant par ceux qui l'avoient acheté. Ils le lui présenterent comme un Egyptien que des Soldats Ethiopiens avoient pris à la bataille de Coptos, & leur avoient cedé pour quelque argent. Il se disoit lui-même un simple Soldat que personne en effet n'avoit reclamé: Mais, ajoûtoient-ils, à l'esprit & à

la sageſſe qui paroiſſoient en lui, ils eſperoient qu'après ſa gueriſon qui s'avançoit beaucoup, le Commandant ſeroit bien aiſe de l'avoir à ſon ſervice. Il reçut favorablement ce priſonnier, & lui dit que les Egyptiens, ceux même du dernier rang, étoient toujours bien traités chez eux. Qu'il ſe rétablît à ſon aiſe, & qu'on ne lui donneroit que les fonctions qu'il choiſiroit lui-même. On mit à la voile dès le lendemain. Le vent qui fut toujours favorable & égal dans leur route, ne retarda point le rétabliſſement du malade. Au bout de deux jours il commença à ſe tenir levé pendant quelques heures pour s'inſtruire de la navigation, en rapportant ſans rien dire ce qu'il voyoit pratiquer, aux principes qu'il ſçavoit mieux que ceux qui les mettoient en uſage. Il écoûtoit avec plaiſir les Matelots qui, en côtoyant l'Egypte & l'Ethiopie la plus ſeptentrionale, nommoient ſucceſſivement les Peuples que la Geographie lui avoit déja fait connoître. Tels étoient les Troglodytes, ainſi appellés des cavernes où ils ſe tiennent à cauſe de l'extrême chaleur de

de leurs campagnes : Les Adulites, eſclaves échappés de l'Egypte, qui s'étoient raſſemblez-là, & y avoient bâti une forteresse nommée Aduliton. Les Blemmyes meridionaux, Hommes dont la tête eſt ſi baſſe & ſi enfoncée, que les premiers qui les ont vus ont dit qu'ils n'en avoient point; & que leurs yeux, leur nez & leur bouche étoient placés ſur le haut de leur poitrine. On montroit les habitations d'autres Peuples qu'on ne diſtinguoit les uns des autres que par leurs différentes manieres de ſe nourrir : Comme les Riſophages qui ne mangeoient que des racines : Les Ichthyophages qui, enfermés du côté de la Mer par un rivage impratiquable, & du côté de la terre par des précipices affreux, n'ont aucun commerce avec les autres Hommes & ne vivent que de leur (1) pêche : Les Strutiophages, un peu plus avancés dans les terres, où ils paſſent leur vie à la chaſſe du Struthiocamelus, grand oiſeau qui a les piés d'un Chameau;

(1) Diodore parle de ces Ichthyophages. Mais il paroît les mettre dans l'Arabie.

avec lesquels il lance des pierres par derriere à ceux qui le poursuivent ; & qui ne se sert de ses aîles, qui sont forts courtes, que pour être plus leger à la course.

Avant que d'arriver au Détroit, on s'approche de l'Arabie Sabéenne, appellée autrement l'Arabie heureuse, à cause de la beauté de ses pâturages, mais sur-tout à cause de l'abondance & de la diversité de ses plantes aromatiques. On est averti du voisinage de cette admirable contrée longtemps avant que de découvrir la terre, & Diodore s'exprime sur ce sujet d'une maniere très-éloquente. Rien, dit-il, n'égale le plaisir que cette odeur composée fait à ceux même qui côtoyent ce rivage, & qui ne la reçoivent que de loin. Les vents de terre apportent ces exhalaisons prétieuses du milieu du pays jusques sur la Mer. Elles s'insinuent pour ainsi dire jusqu'au fond de l'ame, & sortant actuellement du sein de la nature, elles donnent aux voyageurs une idée de l'Ambroisie que la Fable fait servir aux Dieux.

Ils se trouverent enfin dans le Détroit où Cheres entendit dire à quel-

ques perſonnes de l'Equipage, qu'il n'y avoit pas encore long-temps qu'on le croyoit fermé. En effet, un certain Damaſtès allegué dans Strabon avoit eu cette opinion. On donna à ce paſſage découvert un nom de mauvais augure en appellant *Sthenæ Deiræ*, détroit funeſte, ou le promontoire d'Ethiopie qui le domine, ou les Iſles qui s'y rencontrent. Quelques Auteurs mêmes l'ont nommé *Oſtium luctus*, (1) porte de deüil. Ce n'eſt pas qu'il ſoit extrêmement difficile ou dangereux à traverſer; mais dans ces premiers temps où les longues navigations étoient très-hazardeuſes, on indiquoit par-là que ceux qui avoient la hardieſſe de paſſer ce détroit pour aller plus loin, couroient riſque de ne jamais revenir.

Cependant ils entrerent dans cette Mer qui baigne les Côtes méridionales de l'Arabie juſqu'au Golphe Perſique, & à laquelle les anciens donnoient plûtôt le nom de Mer Rouge qu'à celle qui eſt enfermée entre l'E-

(1) C'eſt la ſignification de ſon nom Arabe *Bab-el-Mendeb*.

gypte & l'Arabie, n'appellant guéres cette derniere que ſein Arabique. Cinglant toûjours à l'orient ils voguerent à la vûe des Côtes de la Caramanie & de la Gedroſie, Provinces maritimes de la Perſe, & ils découvrirent à leur midi cet aſſemblage de petites Iſles (*les Maldives*) que la Mer ſépare à peine les unes des autres, & dont quelques-unes n'ont pas un ſtade de tour. Ptolemée en admet trois cens ſoixante-dix-huit : Mais quelques voyageurs aſſûrent qu'il y en a douze mille qu'ils diſent être ſoumiſes à un ſeul Roy.

Comme il y avoit alors plus d'un mois qu'ils faiſoient route, Cherès ſe trouvoit parfaitement guéri. Le Commandant nommé Aſtarte, homme de ſens & d'expérience, & connu même de Cherès par ſa réputation, remarquoit de plus en plus la nobleſſe de ſa phyſionomie & un certain air de diſtinction répandu ſur toute ſa perſonne. Il obſervoit attentivement ſes réponſes, qui ſans ſortir de la modeſtie que ſa condition préſente ſembloit lui preſcrire, laiſſoient appercevoir une très-grande élevation d'eſprit & de ſentimens. Mais il étoit vé-

ritablement étonné de l'étendue de ſes lumieres : Elles avoient déja ſervi à redreſſer quelques obſervations des Pilotes par des regles ou des methodes plus ſûres & plus abregées que les leurs ; & elles ſembloient égales dans toutes les ſciences naturelles, auſſi-bien que dans les hiſtoires, dans les loix & dans les mœurs, tant de l'Egypte, que des autres Peuples, ſur leſquels on s'aviſoit de l'interroger. Cherès ménageoit avec art cet avantage, & ne diſant à chaque fois que ce qu'il falloit dire, il faiſoit paroître ſes connoiſſances comme inépuiſables. Car enfin quoiqu'il ne voulût point être connu pour ce qu'il étoit, il ne ſe refuſoit pas à l'eſtime & à la conſidération qu'il pouvoit s'attirer naturellement, & ſans faire ſemblant de la chercher. Toute la réputation qu'il s'étoit acquiſe comme Sethos ne lui ſervoit de rien, & il avoit beſoin de s'en faire une nouvelle comme Cherès. Cependant ſeul, denué de tout, & ayant perdu juſqu'aux moindres indices de ſa naiſſance, il ne déſeſperoit pas, dans les grandes vuës qu'il avoit pour l'utilité du genre hu-

main, de ſe voir bien-tôt le Chef de cette Flote, où il venoit d'entrer eſclave. Le Commandant indéterminé ſur ſon ſujet, ſans le tirer à l'exterieur de l'état de Soldat priſonnier, que Cherès avoit pris lui-même, agiſſoit d'ailleurs avec lui comme avec un homme de la part duquel il ne devoit s'attirer pour l'avenir aucun reproche, & il mettoit en pratique à ſon égard la maxime très-ſage de reſpecter les inconnus. A dire le vray, le titre d'Egyptien, ſoutenu dans cet étranger du mérite perſonnel, ſuffiſoit à Aſtarte pour faire approuver ſes égards par les principaux Officiers de la Flote. Ceux-ci même commençoient à regarder Cherès comme un jeune homme de grande naiſſance, qu'une trop belle éducation avoit rendu ſuſpect à la Reine de Memphis. Ainſi ils ne faiſoient aucune difficulté de conférer avec lui, & ils ſongeoient même à l'attacher aux intérêts des Phœniciens.

Le tems arriva bien-tôt de leur faire ſentir encore mieux le prix de l'acquiſition qu'ils avoient faite. Ils côtoyoient déja le rivage occidental de

la preſqu'Iſle deça le Gange à l'extrêmité de laquelle eſt le promontoire appellé Cory. Vis-à-vis de ce promontoire à une diſtance de ſoixante mille vers l'orient, eſt le port Boreal de la Taprobane, *Ceylan*. C'eſt cette Iſle qui ſe nommoit auparavant Palæſimunde, & qui s'appelle aujourd'hui Salice. Si je voulois donner un exemple de la variation arrivée aux dénominations de la plûpart des lieux de la terre, & de la difficulté qu'on trouve à reconnoître le monde préſent dans les anciens Géographes, j'ajoûterois que le premier nom de cette Iſle a été Lamcab (1) ou Lamca, le ſecond Ilanare, & le troiſiéme Tratane, duquel on dit que les Grecs ont fait Taprobane. J'omets à deſſein l'hiſtoire d'Iambule (2), qui ayant été mis ſeul avec ſon compagnon dans une barque par les Ethiopiens, comme deux victimes expiatoires, prétend être abordé heureuſement dans cette Iſle, parce que cette hiſtoire ſe

(1) Voyez les Notes ſur les petits Geographes, l'Edition d'Oxford, t. 1. p. 76.

(2) Diodore parle de cet Auteur & de ſon voyage vers la fin du liv. 2.

préſente dans cet Auteur avec toute l'abſurdité d'une Fable. La Taprobane a paſſé long-tems pour la plus grande iſle de l'ocean meridional, ſoit qu'on ne connût pas encore celles qui la ſurpaſſent en grandeur, ſoit qu'on lui donnât une étenduë qu'elle n'a pas. En effet les cartes faites ſuivant les graduations géographiques de Ptolemée la portent juſques ſous l'Equateur, quoiqu'elle en demeure éloignée vers le ſeptentrion d'environ dix degrez.

Après une navigation toûjours fort heureuſe, & qu'ils avoient faite plus à la voile qu'à la rame, les Phœniciens étoient à la hauteur de Cory, lorſque le Soleil levant fit découvrir du côté de l'Iſle une Armée navale plus groſſe du double que la leur. Ils reconnurent aiſément à la diverſité des pavillons que c'étoient les trois Rois de la Taprobane réunis pour s'oppoſer à leur paſſage. Aſtarte déja inquiet de n'avoir vû venir audevant de lui aucun bâtiment qui pût lui apprendre où en étoient les affaires de la Colonie, ne douta pas qu'elles ne fuſſent entiérement perdues. N'oſant

pas ſe charger ſeul d'attaquer les ennemis avec tant de déſavantage, & ſans avoir pû ſeulement prendre langue avec les Phœniciens de l'Iſle, il fit aſſembler le Conſeil de guerre. Il avoit fait demeurer Cherès dans la chambre du Conſeil, ſous prétexte d'y rendre quelque ſervice. La pluralité des voix alloit à s'en revenir. Car enfin, diſoit-on, ſi les nôtres ſont exterminés, comme leur ſilence à notre égard donne lieu de le croire, nous n'avons pas apporté les munitions néceſſaires pour faire ſeuls & de force un nouvel établiſſement dans la Taprobane. Si nous ſommes défaits nous n'aurons aucune retraite, & la victoire même ne nous ſera d'aucun uſage. Aſſarte qui avoit ſur lui une commiſſion ſecrete, mais en bonne forme, qui lui donnoit l'Intendance du commerce de l'Orient attachée à la place du Chef de la Colonie, dont on n'étoit pas content, voyoit impatiemment prendre ce cours aux opinions. Avant que d'expliquer ſa penſée, il s'aviſa de demander, comme par hazard, à Cherès, ſi les Egyptiens dans une conjoncture ſemblable prendroient

le même parti ? Cherès s'approchant, parlant debout, & s'adreſſant aux Officiérs leur dit : Seigneurs, quoique je ne ſois qu'un étranger à votre ſuite, j'ai ce me ſemble plus de regret d'être venu ſi près de la Taprobane ſans y aborder, que vous n'en avez de retourner dans la Phœnicie ſans y porter la moindre nouvelle de vos compatriotes. S'ils ſont égorgés, ne devez-vous pas aux intérêts de votre nation établie en pluſieurs autres endroits, l'exemple du châtiment de leurs meurtriers ? & ſi vos freres ſont dans les fers, ne leur devez-vous pas tous les efforts dont vous êtes capables pour leur délivrance ? Eſt-ce que vous n'entendez pas mieux les combats de terre & de mer que ces barbares que vous craignez ? La valeur & la ſcience de la guerre ſont bien peu de choſe, ſi elles ne font équilibre avec un nombre de Vaiſſeaux qui n'eſt que double du vôtre. Le Commandant pour animer Cherès encore d'avantage lui dit : Ce raiſonnement ſeroit juſte, ſi nous avions avec nous un Prince Sethos, dont le génie & le courage ſuppléât aux ſoldats qui nous manquent. Mais

la plus grande partie de notre Equipage eſt compoſée d'hommes plus propres au négoce qu'à la guerre, & qui ſeront plus jaloux de ſauver leurs marchandiſes, que d'acquerir de la gloire. Seigneur, repartit Cherès, tous les Egyptiens, ceux du moins qui ont été élevés dans la même école de vertu, & qui ont paſſé par les mêmes épreuves, ſont égaux. Tentez ſeulement le combat, j'eſſayerai de ſoûtenir auprès de vous l'honneur de ma patrie, & j'encouragerai peut-être vos ſoldats à venger la leur. Ces paroles dites d'un ton que Cherès n'avoit pas encore pris, firent revenir tout le Conſeil à la réſolution d'attaquer la Flote ennemie. Tous les Officiers retournant dans leurs Vaiſſeaux y porterent le courage que Cherès leur avoit inſpiré. Ils diſoient à leur Equipage que les Dieux leur avoient envoyé, dans la perſonne de l'Egyptien, un homme qui avoit hérité de la ſageſſe & de la valeur du Prince Sethos, dont ils avoient entendu parler tant de fois au port blanc; & qu'avec un tel ſecours la victoire ne pouvoit pas leur échapper.

Cherès s'étoit déja revêtu des armes défensives les plus légeres qu'il eût pu trouver dans le Vaisseau, & ne s'en étoit même couvert qu'en partie pour demeurer plus dispos : Mais il s'étoit pourvu d'un très-grand sabre. Il avoit demandé au Commandant la fonction de porter ses ordres dans toute la Flote, pour avoir par-là avec-lui une communication perpétuelle sur tout ce qui se présenteroit à faire dans le fort du combat. Pour commencer l'exercice de sa fonction, Cherès parcourut dans une heure de temps tous les Vaisseaux de la Flote Phœnicienne. Il ne se servoit pas toujours d'esquif pour passer de l'un à l'autre; & profitant de l'agilité qu'il avoit acquise, il franchissoit d'un saut l'intervalle de ceux qui étoient les plus proches. Il descendoit ordinairement des plus hauts ponts en-dehors & par les bordages avec une legereté qui étonnoit les plus hardis Matelots. La surprise qu'il causoit par-là à des hommes très-peu accoûtumés aux exercices les plus ordinaires des Egyptiens, contribuoit autant que ses discours à animer leur

eſpérance. Dans la plûpart des armées, leur diſoit-il, les ſoldats regardent leurs adverſaires comme les ennemis de leur Prince ou de leur General, & non comme les leurs propres. Il arrive de-là qu'ils ne combattent que pour éviter les reproches ou les châtimens, pour mériter leur paye, ou tout au plus pour remplir leur devoir à la rigueur, & ſe ſouſtraire au péril le plutôt qu'ils peuvent. Vous au contraire comme négocians, à deux mille lieuës de votre pays, vous devez regarder ces Inſulaires comme vos ennemis perſonnels, & dont la victoire, ſi vous la leur abandonniez, ſeroit beaucoup plus fâcheuſe pour chacun de vous que pour votre Roy, ou pour votre Commandant. Défendez-vous dans cette vûë : vous ne porterez pas un coup inutile ; chacun de vous ſe décuplera en quelque ſorte ; le péril diſparoîtra à vos propres yeux, & vous vous trouverez vainqueurs, peut-être ſans qu'il en coûte la vie à aucun de vous.

Le combat ſe trouva engagé ſur les trois ou quatre heures après midi ;

les Insulaires commencerent à tirer un nombre innombrable de fléches, armes souvent perduës sur terre, & presque toujours sur mer. Les Phœniciens essuyerent cet orage peu dangereux, sans faire autre chose que de le parer autant qu'ils pouvoient. Quand les Vaisseaux furent plus proches on commença à employer les longues perches armées de fer. C'étoit le premier combat corps à corps; & les Phœniciens se ressouvenant de l'exhortation de Cheré renverserent un assez grand nombre de leurs ennemis, sans perdre aucun des leurs. Enfin l'on en vint à l'abordage.

Les Peuples de la Taprobane avoient dans les combats sur mer une coûtume qui donnoit à leur courage un air de ferocité & de désespoir, & qui leur étoit quelquefois funeste. Ils n'abordoient jamais un Vaisseau ennemi qu'ils ne tâchassent de l'accrocher avec le leur par des crampons de fer faits exprès; de sorte que quand ils l'auroient voulu ensuite, ils auroient eu beaucoup de peine à s'en détacher. Ainsi le Vaisseau vaincu demeuroit nécessairement pris par l'au-

tre. Cherès inſtruit de cette coûtume réſolut de s'en prévaloir. Le Commandant après avoir reglé devant lui les diſpoſitions générales du combat, lui avoit déclaré qu'il l'envoyoit par-tout où il voudroit aller, pour ordonner de ſa part tout ce que lui-même jugeroit à propos, juſqu'à un ſignal contraire. Mais quand il ne lui auroit point donné cette autorité, elle lui ſeroit venuë d'elle-même plus d'une fois en chaque Vaiſſeau où il ſe trouvoit. Car dans les occaſions vives & périlleuſes, l'homme le plus aſſûré & le plus habile eſt toujours celui que les autres ſuivent. Cherès laiſſant néanmoins par-tout aux Officiers tout l'honneur & toute l'étenduë de leurs charges, leur indiquoit ſeulement ce qu'il falloit faire pour l'aider dans les entrepriſes qu'il feroit ſeul & comme ſimple ſoldat.

Le Vaiſſeau où il étoit pour lors, fut le premier accroché. Dès qu'il vit les crampons des Inſulaires bien arrêtés, & que l'attaque de bord à bord fut commencée: il s'elança par-deſſus leurs têtes dans le milieu de

leur Vaiſſeau ; & avec ſon ſabre dont il jouoit admirablement, il ſe faiſoit à lui-même un bouclier impénetrable qui ébloüiſſoit les yeux, & qui faiſoit voler les membres de tous ceux qui s'approchoient de lui, ou que lui-même alloit chercher. Ce jeu terrible détourna les ennemis du bord de leur Vaiſſeau pour ſe défendre dans le milieu. Les Phœniciens s'y jetterent dans le même inſtant, y firent un carnage effroyable, & s'en rendirent bien-tôt maitres. S'étant occupez un moment à s'aſſûrer de ceux qui avoient rendu les armes, ils virent Cherès qui faiſoit le même jeu dans un autre Vaiſſeau, ſans qu'ils ſe fuſſent apperçus ni comment il étoit ſorti du leur, ni comment il étoit entré dans celui-là. Il en parcourut de cette ſorte cinq ou ſix qui furent tous la proye des Phœniciens, pendant que les autres Vaiſſeaux où il ne pouvoit pas aller ſe défendoient ou attaquoient d'une autre maniere, & par-tout avec beaucoup d'avantage Les Inſulaites ne ſe décourageoient pourtant point encore. Cependant le jour finiſſoit, & la nuit

qui arrive en ces climats presque sans crepuscule (1), alloit terminer le combat sans décision. Cherès qui avoit prévû cet inconvenient, avoit fait préparer des compositions inflammables, & songeoit à achever avec le feu une victoire que le fer n'avançoit pas assez. Il s'étoit déja rendu dans le Vaisseau du Commandant, pour lui communiquer son projet. Il lui proposa de sacrifier trois des Vaisseaux pris, dont on feroit passer tous les prisonniers dans un autre. Ces trois là seroient remplis de matieres combustibles qui ne prendroient feu qu'au bout d'un tems mesuré, & qu'après que les Phœniciens qui paroîtroient d'abord sur le pont en seroient descendus, & se seroient jettés dans des chaloupes qu'on tiendroit prêtes pour les recevoir. L'obscurité de la nuit favoriseroit cette manœuvre, & bientôt après ces Vaisseaux enflammés, quand ils n'auroient point d'autre succès, serviroient du moins de fanal pour éclairer le combat. Le Com-

(1) A cause du peu de densité de l'atmosphere dans les pays chauds.

mandant ayant approuvé ce deſſein; Cherès partit pour l'exécuter. Choiſiſſant pour chacun des trois Vaiſſeaux quarante des plus braves & des plus adroits de la Flote, il leur déclara que dès l'inſtant du coucher du Soleil, il s'agiſſoit de s'avancer aſſez près de la Flote ennemie pour donner lieu aux Inſulaires de les aborder des deux côtés. Il leur dit de faire quelque ſemblant de leur réſiſter, pendant qu'ils poſeroient leurs crampons ſelon leur coûtume; mais qu'auſſi-tôt après ils coūruſſent aux poupes de leurs trois Vaiſſeaux; qu'ils ſe laiſſaſſent couler le long de pluſieurs cordes qu'ils y voyoient déja miſes par ſon ordre, & qu'ils ſeroient reçus dans des chaloupes qu'il commanderoit lui-même. La choſe fut exécutée dans le temps & de la maniere dont il l'avoit preſcrite. Les trois Vaiſſeaux ayant pris feu le communiquerent bien-tôt à ceux qui s'y étoient accrochés à droite & à gauche, & firent voir ſur les eaux comme trois Etna flottans. Les Inſulaires ne tinrent point à ce ſpectacle; & craignant que pluſieurs autres bâtimens de la Flote Phœni-

cienne ne couvriſſent les mêmes embûches, ils s'écarterent à force de voiles & de rames l'un d'un côté, l'autre de l'autre, ſelon qu'ils ſe voyoient pourſuivis par les Vaiſſeaux Phœniciens.

Le Commandant voyant la nuit arrivée, & s'appercevant que la flame des Vaiſſeaux embraſés baiſſoit inſenſiblement, ne voulut pas aller plus loin dans l'obſcurité, & ſans connoître les défenſes que les ennemis pouvoient avoir ſur le rivage. Il fit donner le ſignal pour rappeller tous ſes Vaiſſeaux, & les faire remettre en ligne juſqu'au lendemain. Cherès ſe rendit le premier à l'ordre, & ſe trouva bien-tôt auprès de la perſonne d'Aſtarte. Comme ils regardoient enſemble un reſte des Inſulaires, qui en pouſſant des cris lamentables ſe jettoient dans la mer du haut des Vaiſſeaux brûlans, d'autres qui nageoient encore, d'autres enfin qui ſe noyoient; Cherès, quoiqu'auteur de leur infortune par ſon invention, dit à Aſtarte qu'il ne pouvoit penſer ſans quelque ſerrement de cœur aux cruautés de la guerre: Qu'elles ne pouvoient être excuſées dans

le Roy ou dans le Chef de la Republique, que par l'extrême juſtice de ſa cauſe, & qu'on ne devoit s'y réſoudre que dans la vûë de ſacrifier quelques particuliers au bien général de la ſociété. Mais prenant bientôt un viſage plus gay, il ajoûta qu'il ſe conſoloit aiſément du ſort de ces malheureux qu'il ne connoiſſoit point, par les cris d'allegreſſe que ſa Flote victorieuſe faiſoit retentir de toutes parts. Qu'il approuvoit très fort l'ordre qu'il avoit donné de diſtribuer du vin & d'autres ſortes de rafraîchiſſemens à ſes Soldats. Que ces douceurs placées à propos leur faiſoient oublier une longue ſuite de fatigues, & les animoient à s'expoſer le moment d'après à de nouveaux périls. Aſſarte prenoit en bonne part toutes ces maximes, & étoit même ravi de connoître à fond le caractere de ſon Egyptien, pour l'employer plus à propos. Il invita les premiers Officiers de ſa Flote à un grand repas dans ſon bord. Cherès fut placé honorablement à cette table; & par ſes diſcours auſſi-bien que par ſes manieres nobles, fines, & engageantes, il acheva de leur faire

ſentir, ſans exciter en eux ni chagrin ni jalouſie, qu'il étoit en tout ſens ſuperieur à eux.

Le Commandant qui s'occupoit avec beaucoup de raiſon de la ſuite de ſon entrepriſe les renvoya tous à minuit, avec ordre de faire coucher inceſſamment leur équipage, afin qu'il fût en état d'agir dans ſix heures & à la pointe du jour. Cheréa obéit comme les autres, & fut bien-tôt plongé dans un ſommeil que les travaux de ſa journée rendirent très-profond. La réſolution d'Aſtarte étoit d'employer la nuit à interroger les priſonniers ſur l'état de la Colonie dont il n'avoit encore aucune nouvelle. Il s'alloit faire conduire aux Vaiſſeaux où on les avoit mis en reſerve, lorſque la premiere ſentinelle du ſien le fit avertir que deux hommes venus dans une chaloupe faiſoient le ſignal uſité pour marquer qu'ils avoient à parler au Commandant. Il ſe les fit amener, & les ayant reconnus malgré leur viſage ſec & pâle, pour deux Officiers qui avoient autrefois ſervi ſous lui, il s'enferma ſeul avec eux dans la chambre du Conſeil. Le plus ancien

lui dit : Seigneur, nous venons ici députés par Pheletès Chef de notre Colonie, qui s'engagea il y a six mois dans une entreprise qui paroissoit avantageuse à notre Nation. Elle a eu depuis de fâcheuses suites; mais si vous pouſſez un peu plus loin le succès de la victoire que vous venez de remporter, cette entreprise qui a très-mal réussi jusqu'à ce jour, peut avoir dès cette nuit un heureux accompliſſement. Vous sçavez, Seigneur, avec quelle facilité les Insulaires de la Taprobane nous ont laiſſé établir à Galiba, la plus belle & la plus commode pour nous de leurs Villes maritimes. Nous avons fait de-là dans le cours des cinq premieres années de notre établiſſement un commerce très-fructueux dans la Cherſonnèſe d'or (*Siam*) dans les trois Sabadibes, (*Sumatra*, *Java*, *& Borneo*), & jusques dans le Royaume des Seres (*la Chine ſeptentrionale.*) Notre Chef voyant qu'outre le grand nombre de Phœniciens que nous étions dans Galiba, notre commerce y avoit attiré une multitude conſidérable d'Habitans des Iſles voiſines, tous à notre dévotion,

forma le projet de ſe rendre maître de la Ville. Croyant que tout étoit légitime contre des Barbares, il ſurprit dans une nuit obſcure le Gouverneur & la Garniſon de Galiba. Le Gouverneur fut égorgé dans ſon lit, & la Garniſon fut paſſée au fil de l'épée; & nous étant ſaiſis de la Citadelle, le reſte de la Ville ſe ſoûmit à nous. Tout alloit bien juſques-là : notre Chef même avoit pris le tems où le Roy des Galibes, dont la capitale eſt pourtant dans les terres & s'appelle *Anurogrammum*, étoit en guerre avec les deux autres Rois de l'Iſle, & où il ſembloit que cet événement devoit les réjouir. Mais au contraire, dès qu'ils le ſçurent, ils firent tout d'un coup la paix avec lui, & lui promirent leur ſecours pour nous chaſſer de la Ville dont nous nous étions emparés. Pheletès avoit compté de n'inſtruire la Cour de Phœnicie de ſon projet, que lorſqu'il ſeroit achevé, pour flater davantage le Roy par le recit d'une conquête toute faite. Mais apprenant que les trois Rois s'étoient mis auſſi-tôt en marche pour reprendre ſur nous Galiba, il n'oſa point

mander à Tyr la véritable cause de la rupture des Insulaires avec nous, de peur qu'on ne lui reprochât un projet mal concerté. Il supplia seulement le Roy de lui envoyer un prompt & puissant secours contre les Rois de l'Isle qui menaçoient notre Colonie d'une expulsion prochaine. Ses lettres partirent dès les premiers jours & avant que le siege fût formé. Il prit soin même qu'il n'y en eût point d'autres que les siennes dans le paquet d'un courier affidé qu'il en chargea. Mais depuis ce tems-là il lui a été impossible, aussi-bien qu'à nous, d'avoir aucune communication au-dehors. Les Rois firent tendre, d'une pointe à l'autre des deux Moles qui forment l'entrée du port, une triple chaîne soûtenue d'espace en espace par des batteaux plats. Leurs Vaisseaux ont perpétuellement croisé devant cette chaîne, pour fermer le passage à tous les secours qui pourroient nous venir de la Phœnicie, & notre chaloupe ne s'est échappée qu'à la faveur du désordre que votre victoire vient de mettre dans leur Flote. Vous sçaurez maintenant, Seigneur, que

que les ennemis ont immédiatement au-dessus & au midi de Galiba, un bassin avantageux fermé du côté de la mer par une longue ceinture de rochers. Les débris de leur Flote s'y sont déja réfugiés. Au Nord, & de l'autre côté, vis-à vis lequel vous êtes actuellement, est une haute plaine terminée par des dunes dont la mer bat le pié. C'est de-là que leur armée de terre assiege la Ville. La hauteur & la solidité de ses murailles la défend contr'eux depuis près de six mois. Mais il faut avoüer que la famine où ils nous ont réduits par une circonvallation exacte & du côté de la terre & du côté de la mer, ne nous laissoit pas encore huit jours de résistance; quand du haut de nos tours nous avons apperçu votre Flote comme un astre favorable qui se levoit pour nous rendre la vie. Voici donc, Seigneur, ce que notre Chef vous propose, & vous prie de faire dès cette nuit pour achever l'ouvrage que vous avez si heureusement commencé. En regagnant un peu plus au nord, vous vous trouverez à vingt rades de la Ville dans une rade ex-

cellente, & devant un rivage bas d'un ſtade de largeur. Nous ſouhaiterions qu'à la faveur des ténébres & à l'aide de vos chaloupes vous fiſſiez débarquer ſur ce rivage tout ce que vous avez d'hommes armez. Je m'offre à leur ſervir de guide pendant que mon compagnon ira porter votre réponſe au Chef de la Colonie. Votre deſcente peut ſe faire ſans aucun danger depuis que votre victoire a écarté les Vaiſſeaux ennemis qui défendoient cette Côte. Cependant les ſoldats de votre Flote deſcendus à terre, & montant par un chemin aiſé ſur la Dune, mettront l'armée aſſiégeante entre vous & notre Garniſon, qui fera une vigoureuſe ſortie ſur les ennemis dans le tems que vous les prendrez par derriere.

Le Commandant aſſez ſurpris de tout ce qu'il venoit d'entendre, dit à cet Officier: Je crois, mon cher camarade, que vous ſentez vous-même la témérité de l'entrepriſe de votre Chef. Si le Roi notre maître, en l'envoyant dans ces mers, lui a donné un plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos pour le bien de la

Colonie ; & s'il ne l'a pas assujetti à demander & à attendre les ordres de la Cour pour des expeditions trop éloignées, cette confiance même le rend plus coupable dans le mauvais usage qu'il en a fait. Quoi qu'il en soit néanmoins, je consens de poursuivre ma victoire. L'animosité des Rois de l'Isle contre nous doit être si grande qu'il n'y a sans doute que leur défaite entiere qui puisse les faire résoudre à nous souffrir dans la Taprobane, sur le pié même où nous y étions autrefois. L'intention de la Cour de Phœnicie n'étoit point que vous en fissiez une conquête moins utile à notre commerce que la faveur & l'amitié d'un peuple aussi doux que ces Insulaires l'étoient à notre égard. Mais notre établissement s'étant fait une fois à la satisfaction des Habitans, le Roy de Tyr veut le conserver aujourd'hui de gré ou de force. Je vais donc faire la descente que vous me proposez. Je vous accepte pour guide, & je renvoye dès cet instant même votre compagnon pour rapporter ma résolution à Pheletès. Je prie seulement votre Chef, dit Astarte en adressant la parole au

ſecond député, de ne rien faire avant le jour, & même de ne donner ſur les ennemis, que lorſque je lui ferai ſçavoir en élevant des Drapeaux rouges, que je ſerai prêt à les attaquer de mon côté. Le Commandant fit en effet partir auſſi-tôt le ſecond député, qui rentra dans la Ville auſſi heureuſement qu'il en étoit ſorti. Mais revenant au premier il lui dit : Pour vous qui demeurez avec nous, je ne ſçaurois vous recommander un ſilence trop exact, à l'égard de toute la Flote, ſur la conduite que votre Chef a tenuë. Nous avons ici un Egyptien, homme d'un mérite extraordinaire, qui ſe cache ſous l'apparence d'un ſimple Soldat de Memphis, fait priſonnier dans une bataille que ſon Roy a perduë contre le Roy de Thebes, un peu avant nôtre départ. C'eſt à cet Egyptien que vous devez votre délivrance. C'eſt lui qui a déterminé les Officiers de ma Flote à donner un combat qui leur paroiſſoit inégal. C'eſt lui enfin qui par ſon adreſſe & par ſon courage a fait pencher la victoire vers le plus petit nombre. Mais depuis qu'il eſt dans mon Vaiſſeau,

j'ai remarqué en lui des principes de vertu qui ne seroient pas favorables au procedé de Pheletès. La connoissance qu'il en auroit, refroidiroit extrêmement son ardeur, & par conséquent celle de nos Soldats, qu'il anime par son exmple & par ses paroles. En un mot il est de votre intérêt qu'il n'apprenne la cause de votre malheur, que quand vous en serez délivré.

En même-tems Astarte, quoique sa Flote n'eût eu que trois heures de repos, au lieu de six qu'il avoit compté de lui laisser, donna les ordres pour la descente. Quelque nombre de chaloupes qu'il eût dans ses Vaisseaux, les troupes débarquées ne purent être sur la Dune qu'au lever du Soleil. Les ennemis les ayant vû venir de loin en bon ordre, leur envoyerent aussi-tôt trois Hérauts. Le premier adressant la parole à Astarte qui se trouvoit à la tête de son armée, & à côté duquel étoit Cherès, lui dit : Seigneur, les trois Rois de la Taprobane qui sont au-delà des retranchemens que vous voyez, vous proposent par ma voix, avant que

d'en venir aux mains avec eux, d'accepter une conférence dans le milieu de cette plaine. Ils s'y rendront n'ayant pour eux trois que soixante hommes d'escorte, en comptant même les Seigneurs qui les accompagneront. Ils trouveront très-à-propos que vous en preniez autant de votre côté. Ils vous offrent leur parole & vous demandent la vôtre que la conference se passera tranquillement ; & que si la paix ne peut pas s'y conclure, on ne recommencera les hostilités de part & d'autre que deux heures après que la conference sera rompuë. On vous prie instamment d'y faire venir Phelethès le Chef de la Colonie Phœnicienne, enfermé dans Galiba que nous assiégeons. On lui donnera toutes les sûretés nécessaires pour lui faire traverser notre Camp, si vous n'aimez mieux l'envoyer prendre dans un de vos Vaisseaux. Nos Rois ont malgré eux un different considerable avec la Phœnicie. Le fait seul porte avec soi sa décision, & nous ne nous défions pas de l'équité de votre Roy ni de la vôtre. Mais comme on peut être prévenu par ses propres intérêts

de part & d'autre, nos Rois accepteront un tiers pour arbitre. La réputation des Egyptiens en général eſt répanduë par toute la terre ; mais quelques priſonniers que nous fîmes hier ſur vous, nous ont parlé avec tant d'éloges des vertus ſingulieres de l'Egyptien qui eſt à votre ſuite, & qui a tant contribué à votre victoire, que nos Rois conſentent de s'en rapporter à ſon jugement. Aſtarte répondit ſur le champ, qu'il conſentoit à tout ce que demandoient les Rois : Qu'il alloit faire venir Phelethès ſur un de ſes Vaiſſeaux, avec dix ſeulement des principaux Officiers qui étoient avec lui dans la Ville, & qu'il diminueroit d'autant le nombre de ceux qui l'accompagneroient lui-même : qu'il laiſſeroit parler l'Egyptien ſur la querelle dont il s'agiſſoit ; & que lui-même Aſtarte, avoit à donner une déciſion dont il ſe flattoit que les deux partis ſeroient contens. Il ajoûta même qu'étant encore le ſeul de ſon armée qui ſçût le fond de la choſe, il ne préviendroit perſonne, pour laiſſer les jugemens plus libres ſur une affaire qui ne

ſe dévoileroit que dans la conférence.

Les Hérauts étant partis très-ſatisfaits de la réponſe d'Aſtarte, il envoya auſſi-tôt un de ſes Vaiſſeaux pour amener Pheletès avec les dix principaux Officiers de ſa Colonie. Celui-ci fut au déſeſpoir qu'une querele qui dans les circonſtances préſentes lui paroiſſoit ſi avantageuſe à être terminée par les armes, dégénérât en éclairciſſemens. Il ſentoit bien qu'il n'y trouveroit pas ſon avantage. Mais il s'étoit réduit lui-même à la néceſſité d'obéïr à un homme qui ſembloit n'être venu que pour le ſecourir, au-deſſus duquel ſa place l'auroit mis naturellement, & qui dans une ſituation ordinaire, auroit dû recevoir ſes ordres.

Cependant on diſpoſoit de part & d'autre le terrain néceſſaire pour la conference. On le choiſit à une diſtance égale des retranchemens de l'armée des Rois, & de la premiere ligne de l'armée Phœnicienne. Les Inſulaires fournirent de grandes toiles, ſous leſquelles on devoit être à l'abri du Soleil. Aſtarte qui s'entendoit à merveille à traiter avec des ennemis, aſſiſtoit lui-même à cette ordonnance,

& faiſoit mettre du côté des Rois toutes les prérogatives d'honneur. Il regla que leurs trois ſiéges ſeroient poſés ſur une eſtrade, pendant qu'il n'y auroit de ſon côté que des bancs placés en cintre, vis-à-vis d'autres bancs arrangés de même pour les Seigneurs de la Taprobane au pié de leurs Rois. Pheletès étant arrivé, on entra de part & d'autre dans la tente. Aſtarte ſe prévaloit de très-bonne grace du droit que lui donnoit la victoire, pour faire en quelque ſorte les honneurs de l'aſſemblée; & il prévint par ſon adreſſe toutes les chicannes qui retardent, & quelquefois même font manquer les traités les plus importans. De ſon côté il fit placer Pheletès à ſa droite, & tout de ſuite à la même main les dix Officiers de la Colonie. Il prit la gauche auprès de Pheletès, & il mit de même à ſa gauche les dix premiers Officiers de ſa Flote. Cherès qui terminoit leur rang vers le bas, ſe trouvoit preſque entre les deux nations par la forme de cintre qu'avoient les bancs.

Toutes choſes étant ainſi diſpoſées : le Roy des Galibes, aſſis au milieu des deux autres, prit la pa-

role & dit : Que bien que les deux Rois ſes alliés, lui-même, & tout ce qu'il y avoit d'Officiers Inſulaires dans la tente entendiſſent la langue Phœnicienne, depuis qu'il étoit venu des Phœniciens dans leur Iſle, ils avoient néanmoins quelque peine à la parler : Qu'ainſi ils eſperoient qu'Aſtarte & ſes Officiers trouveroient bon qu'il fit parler à ſa place le Héraut qu'il lui avoit déja député, & qui avoit habité long-temps dans la Phœnicie. La propoſition ayant été acceptée par un ſigne de conſentement unanime : ce Héraut ſe leva, & fit d'abord une peinture touchante de l'Hoſpitalité & de tous les ſoulagemens que le Roy des Galibes avoit prêtés aux Phœniciens, le premier jour que leur Flote battuë de la tempête ſe préſenta devant ſes Ports. Il expoſa enſuite le zèle avec lequel il leur avoit procuré peu de temps après l'amitié des deux autres Rois de l'Iſle. Mais il s'étendit beaucoup plus ſur les avantages que les Phœniciens avoient tirés de l'entrepôt de Galiba, pour porter leur commerce juſqu'aux rivages les plus orientaux de la mer

des Indes. Il repréſenta que c'étoit par la commodité de cet entrepôt que les Phœniciens venoient d'enrichir le monde préſent de la découverte de la Sérique, plus éloignée de la Taprobane à l'Orient, que la Phœnicie ne l'eſt à l'Occident; & que cette nouvelle terre les avoit prodigieuſement enrichis eux-mêmes par cette laine fine & luiſante que des inſectes précieux y font naître ſur les feüilles des arbres. Il n'oublia point la circonſtance de tant d'étrangers que les Rois de la Taprobane avoient reçus dans tous les ports de leur Iſle ſur la bonne foi des Phœniciens. C'a été là, dit-il, la premiere cauſe de notre infortune & de la leur. Sans ce perfide ſecours, leur Chef n'auroit jamais tenté une entrepriſe que nous ſçavons bien avoir été déſapprouvée par ſes principaux Officiers ici préſens. Il fait égorger en une nuit le Gouverneur & la Garniſon de Galiba. Il ſe rend maître d'une Ville, ſéjour plus tranquille & plus délicieux avant ce coup, pour lui & pour les Phœniciens, que pour nos Habitans mêmes. Il a fait de ce ren-

dez-vous général de toutes les Indes; un lieu de famine & d'horreur. Nos Rois contraints d'enfermer cette Ville de toutes parts pour la reprendre, ont le regret de réduire leurs propres ſujets aux dernieres extrêmités; parce qu'un ſeul homme traître à l'égard de nos citoyens, tyran à l'égard de ſes compatriotes, s'obſtine depuis ſix mois, malgré les uns & les autres, dans une prétention inſoûtenable. Voilà l'unique cauſe de la guerre que nous faiſons aux Phœniciens; & ſur laquelle, Aſſarte, nos Rois acceptent pour arbitre le vertueux Egyptien que vous avez amené vous-même. Ils veulent bien le prendre pour juge, quoiqu'il ſoit d'une nation qui s'eſt toujours declarée amie de la vôtre, & qui s'intéreſſe même dans ſon commerce & dans ſon agrandiſſement.

Aſſarte répondit qu'avant toutes choſes, il croyoit qu'il étoit juſte d'entendre les raiſons & les défenſes de Pheletès, s'il en vouloit alléguer quelqu'une. Celui ci ſe levant avec un air de colere dont il tâchoit de couvrir ſon embarras, parla ainſi:

Je ne ſçai pas ſi c'eſt du conſentement du Roy notre maître qu'Aſtarte a accepté une conference avec les Rois de la Taprobane. Il me ſemble du moins que la victoire qu'il remporta hier, & qui pouvoit être aujourd'hui ſuivie d'une autre, le diſpenſoit de prendre ſi-tôt les voyes d'accommodement. Il me met ici dans mon tort ſur une tentative qu'il ne tenoit qu'à lui de rendre raiſonnable & glorieuſe. Les bienſéances de la guerre ne ſont pas celles d'une conference. On n'a jamais demandé l'agrément d'une Nation pour prendre ſur elle des Villes & des Provinces ; & c'eſt ordinairement aux Dieux & à la fortune, & non aux vainqueurs, que les peuples vaincus reprochent leur deſtinée. Une entrepriſe militaire n'a beſoin d'aucune autre juſtification que du ſuccès. Si le Commandant même que l'on envoye à mon ſecours me fait manquer celle-ci ſur le point où ſa propre victoire la rendoit ſûre ; ce ne ſont point les Rois de la Taprobane, c'eſt le Roy de Tyr que j'importunerai de ma plainte. Pheletès s'étant aſſis après

ce peu de paroles, Cherès se leva & dit : La fortune de la guerre m'a fait tomber entre les mains des Phœniciens, & ce qu'ils ne sçavent pas, quoique depuis ma captivité ils ne m'ayent jamais perdu de vûë, mon choix seul m'a mis à leur suite. J'ai lieu de me loüer des égards qu'ils ont bien voulu avoir pour moi, & qui sont fort au-dessus de la condition sous laquelle je me suis moi-même présenté à eux. Je ne me vanterai point d'avoir payé leurs bontés par les services que je leur rendis hier dans le combat naval qu'ils gagnerent sur les Rois de la Taprobane. Ces services deviennent involontaires en ce moment. L'estime que j'ai conçûë pour le Commandant Phœnicien, & pour les Officiers qui l'accompagnent, me fait croire qu'ils désavouent eux-mêmes leur victoire. Leur attaque du moins, à laquelle je confesse avoir beaucoup contribué, n'a été fondée de leur part & de la mienne que sur l'ignorance où nous étions tous du véritable état de la dispute. Mais avant qu'Astarte nous découvre sa résolution sur cette af-

faire maintenant connuë, je ne laisserai pas échapper l'occasion de découvrir moi-même ce qu'on peut attendre de moi dans toute la suite de ma vie : Les Dieux en me rendant Captif ont augmenté la liberté de mon ame ; & la privation de tous les biens de la fortune m'attache plus étroitement à l'amour de la vertu & de la justice. J'ai agi contre vous, ô Rois de la Taprobane, lorsque j'ai crû que vous aviez exterminé les Phœniciens de votre Isle, dont nous n'avions vû paroître aucun avant le combat. Je décide contre vous, ô Phœniciens, jusqu'à ce que vous ayez puni le traître qui a réellement commis à l'égard des Insulaires le crime dont je les croyois coupables à votre égard. A ces mots Pheletès se leva en fureur & dit : Astarte, quand ferez-vous taire cet inconnu, votre prisonnier & votre esclave, qui se donne devant vous une autorité que je ne souffrirois pas dans vous-même. Cherès prenant alors cet air de maître, que la haute naissance & le courage héroïque sont capables de donner en toute situation à un homme qui se sent, dit : Je t'annonce

la mort, à toi qui parles; & j'en aï pour garant l'intérêt de ta Nation qui a beſoin de rétablir par-là ſon honneur flétri, & de rouvrir à ſes Flotes les ports de toutes les mers, que l'exemple de ta trahiſon impunie tiendroit à jamais fermés.

Aſtarte ſe leva dans ce moment, & étendant la main entre les deux diſputans, il dit: Ce n'eſt ni l'un ni l'autre de vous deux qui déciderez la queſtion. C'eſt le Roy de Tyr qui va parler par ſes ordres que j'ai ſur moi. Rois de la Taprobane, vous allez voir que l'Egypte n'eſt pas la ſeule Nation où l'on connoiſſe l'équité & la juſtice. Fidele ſujet de mon maître, je ne craindrois ni les méchans ni les bons dans l'exécution de ſes volontés; mais ſa ſageſſe va donner la paix aux Phœniciens & aux Inſulaires. Vous vous ſeriez épargné vous-mêmes la la perte que vous ſouffrites hier, ſi la confiance que vous aviez dans le nombre de vos Vaiſſeaux ne vous avoit empêché d'avoir recours à la conférence que vous n'avez propoſée qu'aujourd'hui. Vous nous avez donné lieu malgré nous de vous prouver que la

Phœnicie ſçait ſe faire craindre de ſes ennemis, & d'elle-même elle va vous montrer qu'elle ſçait ſe faire eſtimer de ſes Alliés. Aſtarte ayant parlé ainſi, ſe remit à ſa place, & tira de deſſous ſa cuiraſſe une lettre patente du Roy de Tyr, qu'il donna à lire à ſon Ecuyer placé debout vis-à-vis le Héraut qui avoit parlé pour les Rois de la Taprobane. Après les premieres lignes qui n'étoient que de ſtile; cette lettre portoit que le Roy donnoit commiſſion à Aſtarte de conduire ſa Flote compoſée de quinze Vaiſſeaux chargés de marchandiſes & armés en guerre, juſques dans la Taprobane. Que les forces de cette Flote ſeroient employées à maintenir ou à rétablir dans cette Iſle la Colonie Phœnicienne menacée d'expulſion, pour des cauſes que l'on ne ſçavoit que confuſément, & qui paroiſſoient avoir été déguiſées par Pheletès, actuellement Chef de la Colonie. Le Roy diſoit qu'il avoit marqué ſa reconnoiſſance dans le tems au Roy des Galibes, & aux deux autres Rois de la Taprobane ſur la réception favorable qu'ils avoient faite aux Phœniciens, à leur abord dans

l'Isle ; mais que ce bienfait n'étant au fond qu'une observation du droit de la nature & des gens, il prétendoit qu'il lui fût conservé de gré ou de force, suivant les conditions réglées ci-devant, ou à régler à l'avenir selon l'exigence des cas. Que la Nation Phœnicienne ne faisoit aucune difficulté d'avoüer qu'elle avoit trouvé de grands avantages pour son commerce dans l'entrepôt de la Taprobane, mais que les Insulaires avoient extrêmement participé à ces avantages, par l'or & l'argent qui s'étoit répandu à cette occasion dans leur Isle, & par le débit de leur cinnamome que les Phœniciens portoient dans toute la terre connue. Qu'à raison même des troubles dont on ignoroit à Tyr les veritables circonstances, le Roy voulant donner toute sorte de satisfaction à ses très-chers & très-honorés amis, les Rois de la Taprobane, nommoit Astarte pour nouveau Chef de la Colonie Phœnicienne, fondant ce choix sur les grands services que cet Officier lui avoit rendus sur terre & sur mer, mais particuliérement sur la sagesse avec laquelle il s'étoit toujours

comporté chez les Nations étrangeres ; ayant attiré plus d'une fois à l'amitié & à l'alliance de la Phœnicie les peuples mêmes qu'il avoit vaincus ; qu'à l'égard de Pheletès, au sujet duquel il lui étoit déja revenu qu'il étoit suspect aux Insulaires & dur aux Phœniciens mêmes, il chargeoit Astarte de remonter à l'origine de ces soupçons & de ces plaintes. S'il se trouvoit que Pheletès ne fût coupable que d'imprudence ou de fautes involontaires, qu'il le renvoyât dans la Phœnicie avec les honneurs accoutumés, & en lui promettant toute sorte d'indulgence de la part du Roy ; mais s'il lui étoit arrivé de faire le premier aux Rois de la Taprobane, quelque injure capitale & tendante à la désunion des deux Peuples, qu'en ce cas Astarte formât un Conseil de guerre composé de vingt principaux Officiers, sçavoir, dix de la Colonie, & dix de la Flote, auquel il présideroit. Que là on fit le procès à Pheletès, ensuite de quoi on exécuteroit à la vûë des Phœniciens & des Insulaires la Sentence portée contre lui. A cet endroit Pheletès dit : Je vous en épargnerai la pei-

ne, & je ſçaurai me punir moi-même d'avoir voulu ſervir ma patrie. Auſſitôt prévenant toute diſpoſition où l'on auroit pû ſe mettre de le retenir, il traverſa en courant un intervalle de quarante pas qu'il y avoit de la tente au bord de la Dune & il ſe jetta dans la mer.

La fin de cet homme encore plus aveugle que méchant excita quelque ſentiment de compaſſion dans toute l'aſſiſtance qui s'étoit un peu dérangée, pour voir où aboutiroit la précipitation avec laquelle il étoit ſorti de la tente. Cependant les Rois & Aſtarte firent remettre à leur place chacun de leur côté tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée, afin de prendre une derniere réſolution ſur les affaires qui venoient de changer de face. On convint bien-tôt de part & d'autre, que les choſes ſeroient retablies ſur le même pié qu'elles etoient avant l'entrepriſe de Pheletès, dont la condamnation devoit affermir plus que jamais la confiance mutuelle des deux Peuples. On ſe levoit pour aller annoncer cette nouvelle aux Aſſiégés & aux Aſſiégeans, lorſque Che-

rès s'avança pour demander une audience d'un moment. Rois de la Taprobane, dit-il, & vous Seigneurs Phœniciens: Quelque preſſée que ſoit la publication de la paix, & la délivrance de la Ville, ſouffrez que vous trouvant ſi heureuſement raſſemblés, je vous propoſe une entrepriſe qui regarde le bien des deux Nations. Les Dieux me paroiſſent avoir préparé toutes choſes pour l'exécution du deſſein qu'ils ont mis dans mon ame de faire connoître au monde de nouveaux Peuples, & de vous donner de nouveaux Alliés. Je porte mes vûës du côté de l'Afrique où ma patrie eſt ſituée; mais c'eſt pour découvrir ſa partie méridionale, avec laquelle la mer des Indes vous donnera d'ici une communication aiſée. Quoique je n'aye pas fait le voyage que je propoſe, j'ai ſur ce ſujet des connoiſſances particulieres dont je ne puis pas dire la ſource; mais je puis aſſûrer en général que je ne trouverai ſur toutes les Côtes que nous parcourrons, que ce que je ſçai y être. Donnez-moi une Flote de douze Vaiſſeaux, ſix des Phœniciens, que je

nomme les premiers, parce que je suis premiérement attaché à eux, & six des Insulaires, parce que leur bonté naturelle, & leur amitié pour les Phœniciens méritent qu'ils partagent avec eux les richesses de ce nouveau commerce. Ces Vaisseaux doivent être armés en guerre, parce qu'entre les Peuples que nous rencontrerons, il y en a de très-indociles & de très-insociables, & qui ne sont propres qu'à être vos Esclaves. Les munitions de guerre & de bouche dont nous aurons besoin, & les Vaisseaux de renvoy qui doivent nous accompagner pour vous apporter de nos nouvelles pendant que nous acheverons le tour de l'Afrique, sont des articles qui ne se peuvent pas régler ici, & pour lesquels vous prendrez tout le loisir nécessaire, en attendant la saison la plus propre à notre départ. Les Rois & Astarte répondirent presque en même tems, qu'ils ne rejettoient point cette proposition, & qu'ils l'examineroient avec lui dans leurs conseils & séparés & réunis; mais que, comme il l'avoit insinué lui-même, le plus pressé étoit à présent d'aller rendre la joye aux

deux Nations, & de porter aux Assiegés tous les soulagemens qui pourroient leur faire oublier la longueur des maux qu'ils avoient soufferts.

La description des réjouissances qui se firent de part & d'autre à cette occasion n'est pas de mon sujet principal. Je dirai seulement que pendant que le Roy des Galibes & Astarte entroient en cérémonie dans la Ville, Cherès s'écarta par curiosité dans quelques ruës & dans quelques places. Il y avoit dans Galiba des Prêtres de l'Egypte habillés en Marchands selon leur usage ordinaire dans les pays étrangers. Ils se plioient avec tant d'adresse aux coûtumes de chaque lieu, & ils se conduisoient avec tant de prudence, qu'on ne les observoit jamais, ou du moins qu'on ne les distinguoit que par le bien qu'ils trouvoient occasion de faire. Parmi ceux-là étoient quatorze ou quinze Prêtres de Memphis & quelques Officiers du second ordre. Deux de ces Prêtres qui rencontrerent Cherès, le reconnurent d'abord. Il leur fit en même-temps le signe du secret religieux, qui consistoit à mettre la main sur son cœur.

Il leur raconta toute son histoire, & ceux-ci lui offrirent aussi-tôt leur trésor que la durée du siege n'avoit pas épuisé, & qui alloit devenir beaucoup plus grand par la rentrée des sommes qu'ils avoient prêtées aux citoyens pendant la calamité publique. Cherès profita d'une offre qui étoit de droit à l'égard de tous les Initiés; mais il leur dit qu'il avoit laissé sa cassete entre les mains des Prêtres de Memphis, & qu'il prétendoit qu'ils l'ouvrissent pour en tirer en pierreries le payement de toutes les sommes qu'il emprunteroit d'eux. A cet effet il les pria de le conduire dans la maison où ils logeoient, pour écrire au grand Prêtre de Memphis une lettre qu'il laisseroit entre leurs mains, & que l'un d'eux ou de leurs Officiers porteroit à son premier retour en Egypte. Dans cette lettre, après un ample récit de de ses avantures, il parla de la dette qu'il venoit de contracter & de celles qu'il pourroit contracter encore, suppliant le grand Prêtre de tirer son payement de la cassete qu'il lui avoit remise, & qu'il le prioit de garder toujours pour le même usage, & sur-

tout

tout parce qu'elle enfermoit l'anneau de la feuë Reine ſa mere, le ſeul indice exterieur de ſa naiſſance que la fortune lui eût laiſſé. Il expliqua la réſolution & l'eſperance où il étoit de faire inceſſamment le tour de l'Afrique avec une Flote qu'il commanderoit en chef, comptant de rentrer tôt ou tard par cette route dans la mer méditerranée & dans l'Egypte. Il lui promettoit de lui donner de ſes nouvelles dans ſa courſe par toutes les occaſions ſûres qui ſe préſenteroient à lui. Mais d'ailleurs il l'engageoit, ſous le ſceau du ſecret religieux & ſacerdotal, de laiſſer toute la terre, & ſur tout la Cour de Memphis, dans la perſuaſion où l'on étoit de ſa mort, bien convaincu que c'étoit-là le moyen le plus infaillible de renverſer un jour toutes les meſures qu'on auroit priſes ſur cette ſuppoſition fauſſe, au lieu que ſi ſes ennemis le ſçavoient vivant, ils en prendroient eux-mêmes à loiſir d'aſſez efficaces pour l'exclure de la ſucceſſion au thrône qui lui étoit dû ; mais que ſi le grand Prêtre recevoit avant ſon retour la nouvelle conſtante & indubitable de ſa mort,

il ſe remettoit entiérement à lui de la publication qu'il pourroit faire de la verité des choſes, s'il la croyoit néceſſaire pour la conſolation des bons & pour la confuſion des méchans.

Cherès revint aſſez-tôt vers le Palais deſtiné au Chef de la Colonie pour y entrer à ſa ſuite; & prenant le ſoir Aſtarte en particulier, il lui préſenta ſa rançon, telle qu'il ſçavoit qu'il l'avoit rendue aux Phœniciens qui l'avoient amené dans ſon Vaiſſeau. Il le pria de la recevoir quand ce ne ſeroit que par une formalité, à laquelle il ſçavoit bien que l'idée de la liberté étoit attachée dans l'opinion publique. Seigneur, lui dit-il, ne ſoyez pas ſurpris de la ſomme que je vous apporte, j'ai trouvé dans Galiba quelques Egyptiens confondus par leur habit avec les Marchands de votre Nation. C'eſt une regle établie, ſur-tout parmi ceux d'entre nous, qui ſont liés par une aſſociation religieuſe, que leurs biens ſoient communs entr'eux dans les pays étrangers. C'eſt ce qui me met ici au-deſſus de toute néceſſité pour ma perſonne. J'oſe néanmoins vous demander

un logement dans votre Palais, parce que je ſerai là plus à portée de pourſuivre auprès de vous les préparatifs de la navigation que j'ai propoſée. Aſtarte lui répondit qu'avant même ſa rançon qu'il n'acceptoit que pour lui faire plaiſir, il le tenoit pour très-libre, & que les ſervices qu'il avoit rendus aux Phœniciens, auroient rempli tous les engagemens du monde. Il ajoûta qu'à la premiere parole qu'il lui avoit oüi prononcer, & au ſeul ſon de ſa voix, il l'avoit jugé d'une condition fort au-deſſus de celle qu'il ſe donnoit, & de celle-même du commun des hommes; mais qu'enfin il reſpectoit ſon ſecret & les raiſons qu'il avoit de ſe cacher, lui promettant avec ſerment de ne communiquer à perſonne la penſée qu'il avoit ſur lui, & qu'il ſupprimoit en parlant à lui-même. Il l'aſſûra qu'il alloit faire toutes ſes diligences pour mettre la Flote qu'il avoit demandée en état de partir dès qu'il le jugeroit à propos, & qu'il annonceroit au Roy ſon maître cette entrepriſe comme la plus avantageuſe qui ſe pût faire pour le monde en général & pour la Phœnicie en particu-

lier. Astarte écrivit en effet au Roy de Tyr, conformément à ce qu'il avoit dit à Cherès ; & il ajoûta sans le lui dire, que l'Egyptien inconnu avoit acquis sur tous les esprits par son mérite & par son courage un ascendant heureux qui promettoit tout de son entreprise, que d'ailleurs enfin il seroit accompagné d'Officiers & de Pilotes auſquels on pouvoit confier les intérêts de la Phœnicie. Le nouveau Chef de la Colonie hâta lui-même l'embarquement, parce qu'en entrant dans Galiba, il avoit appris que trois Vaisseaux Phœniciens étoient partis de la Taprobane deux mois avant le siege pour la grande Isle de Menuthias (*Madagascar*;) & qu'on leur avoit promis de les faire suivre bien-tôt par d'autres.

Astarte se confirmant de plus en plus dans l'opinion qu'il avoit conçuë de la vertu & de l'intelligence de Cherès, fit préparer six grands Vaisseaux qui devoient être montés par d'excellens Officiers Phœniciens, & gouvernés par les Pilotes de cette Nation les plus habiles dans leur art. Ils n'oublierent ni les tables astronomiques, ni

les instrumens d'observation, qui leur seroient encore plus nécessaires dans des mers inconnuës que dans les autres. Les Rois de l'Isle qui avoient été prévenus en faveur de Cherès, avant même que de l'avoir vû, dont il avoit pris le parti si généreusement dans la conférence, & qu'il avoit cultivés depuis avec beaucoup de soin pendant le séjour qu'ils firent à Galiba, en fournirent le même nombre. De l'aveu d'Astarte, ils laisserent encore Cherès arbitre du partage des possessions ou des établissemens qui se présenteroient à faire dans leurs découvertes, entre les Insulaires & les Phœniciens. Ces premiers Vaisseaux étoient suivis de douze autres de moindre grandeur, qui devoient porter & rapporter successivement des provisions ou des marchandises selon le besoin. Ils eurent la précaution de se fournir en abondance de ces petits ustenciles, qui mis aux usages les plus communs sont à vil prix chez les Nations policées, mais qui devoient paroître très-curieux à des Sauvages qui n'ont aucune idée des commodités de la vie. Quelques Prêtres de Memphis qui con-

noissoient Cherès pour ce qu'il étoit, & qui suivant leur principe général passoient dans les différentes parties de la terre à mesure qu'elles se découvroient, souhaiterent de l'accompagner dans sa course. Il n'eut garde de refuser les douceurs & les secours qu'il pouvoit esperer de leur conversation, de leurs conseils & de leur habileté. Les Phœniciens & les Insulaires de la Taprobane avoient déja leurs Prêtres selon la religieuse coûtume des anciens qui ne s'embarquoient jamais sans cette précaution. C'est pour cela que les Poëtes ont feint que les Argonautes avoient pris Orphée avec eux, & que les Grecs s'étoient fait accompagner par Calchas au siége de Troye. Les instances & les attentions de Cherès furent si grandes que tout fut prêt en peu de mois. Alors il monta sur le plus beau de ces Vaisseaux en qualité de Commandant; & cette Flote à son départ de la Taprobane fut accompagnée des bénédictions des deux peuples qui bordoient au loin les rivages.

En sortant du port de Galiba, ils

ſe ſentirent pouſſés par un vent qui les portoit vers le midi où l'Iſle de Menuthias eſt ſituée. Mais la coûtume étoit alors de côtoyer les rivages: navigation timide qui a regné parmi nous, juſqu'à ce qu'Hipalus (1) fameux Nautonnier ſous l'Empereur Claude, apprit aux Romains à aller aux Indes par la pleine mer. Ainſi ce vent de Nord étoit contraire à la route que les Pilotes de Cherès comptoient de faire. C'étoit de reprendre tout le chemin par lequel ils étoient venus du Golphe Arabique dans la Taprobane, & de parcourir enſuite les Côtes de l'Afrique du Nord au Sud. Cherès au fond de ſon ame étoit très-fâché de ce détour, parce qu'il étoit peu curieux de reconnoître des Côtes déja vûës par lui ou même par d'autres. C'eſt pourquoi profitant de cette contrariété du vent qui favoriſoit un deſſein qu'il auroit eu de la peine à propoſer ſans ce prétexte, il dit aux Pilotes aſſemblés : Mes camarades, en croirez-vous mon augure? Le Ciel ſemble nous montrer la voye

(1) *Dodwel, de autore & ætate Peripli maris Erithræi. c. 16.*

que nous devons ſuivre. Nous allons découvrir de nouvelles terres ; mais nous ne ſerons pas les premiers qui ayons fait aux hommes un ſemblable préſent ; & votre Nation eſt déja fameuſe par ces ſortes de découvertes. Enſeignons aux Navigateurs futurs quelque choſe de plus nouveau, de plus conſidérable, & qui vous rendra celebres entre les Phœniciens mêmes. Donnons au monde la connoiſſance de la pleine mer, & ouvrons-en la route par notre exemple. Faiſons à deſſein, & à l'occaſion d'un vent favorable, ce que les tempêtes & les courans ont fait faire à tous les Vaiſſeaux qui ont abordé des Iſles fort diſtantes des rivages de terre ferme. L'expérience a appris que la traverſée en eſt ordinairement moins ſujette aux écüeils que la navigation des Côtes. Ceux d'entre vous qui ont été eux-mêmes à Menuthias par d'autres routes, ont déterminé la poſition de cette Iſle. Ainſi vous ſçavez où vous devez tendre. L'avantage conſtant d'une courſe abregée au moins du double en prenant le plus droit chemin, me paroît l'em-

porter ſur les riſques d'une voye que l'on n'a pas encore tentée. Où en ſeroit aujourd'hui la navigation, ſi vos Peres n'avoient pas entrepris des choſes que perſonne n'avoit oſé faire? Ils ont vû le temps où non ſeulement les paſſagers deſcendoient tous les ſoirs à terre, mais où les Pilotes mêmes tiroient leurs Navires hors de l'eau ſur le rivage. Les vôtres ſont déja trop grands pour faire ſur eux cette manœuvre pitoyable que vous laiſſez aux Grecs, dont la plupart ne ſortent point encore, non-ſeulement de la Mediterranée, mais des environs de l'Archipelague. Vous avez jugé que vous paſſiez les nuits plus ſûrement dans vos Vaiſſeaux, ou à l'anchre ou continuant même de voguer, qu'en vous expoſant ſur des Côtes déſertes, ou dont les Habitans vous ſont ſuſpects. La navigation en elle-même eſt regardée comme la plus grande hardieſſe dont l'homme ait été capable; mais on peut dire que la navigation eſt devenue d'autant plus ſûre qu'elle s'eſt rendue plus hardie. Je ne déſeſpere pas que la tentative que je vous propoſe ne vous épargne

dans la ſuite mille naufrages ou mille combats. D'ailleurs les oiſeaux, (1) dont vous vous êtes pourvûs, ſuivant la coûtume établie, vous indiqueront par le côté où portera leur vol les Iſles ou les terres contre leſquelles il faut prendre garde d'échoüer. Dès que nous en ſoupçonnerons le voiſinage, nous nous ferons précéder par quelques-uns de nos petits Vaiſſeaux, ou même par des chaloupes, où l'on aura toûjours la ſonde à la main. Ce ne ſont-là que des pratiques particulieres : Mais pour la direction générale de la route, je compte infiniment ſur la connoiſſance que vous avez des aſtres. Les Navigateurs des autres Nations ne ſe guident que par la grande Ourſe, qui eſt une conſtellation très-ſenſible, mais qui ne montre que d'une maniere vague la region du Nord. Vous ſeuls ſçavez fixer vos regards ſur la Cynoſure (2) ou la petite Our-

(1) Pline, l. 6. chap. 24.

(2) *Namque Helice Graios, Tyrica Cynoſura per altum parva regit.* Feſtus Avienus in Arateis, & alii.

ſe, dont l'extrêmité de la queuë donne préciſement l'étoile polaire. Il eſt vrai que dès que nous aurons paſſé la ligne, le pole Boreal diſparoîtra à notre vûë; & je ſçai que l'étoile la plus proche du pole Auſtral, à laquelle il faudra viſer alors, en eſt éloignée d'environ quinze degrés. Cet inconvenient ſembleroit devoir nous jetter dans une aſſez grande indétermination. Mais ſans dire que nous nous aiderons par des réductions aiſées; il eſt certain que portant d'ici au Sud-oueſt, comme vous ſçavez qu'il le faut faire pour aller en droite ligne à Menuthias; nous nous trouverons auſſi alors fort près de l'Afrique, que nous cotoyerons dans tout le reſte de notre courſe, ſuivant l'uſage des navigations les plus ordinaires.

Les Pilotes gagnés par un diſcours que Cherès avoit tourné adroitement à leur avantage, & dans lequel il paroiſſoit ſe confier à leur ſçavoir, accepterent avec joye cette propoſition. Et de plus la confiance qu'il témoigna avoir en eux fut, comme il arrive d'ordinaire, la meſure de

celle qu'ils prirent en lui. Cependant ils redoublerent d'attention, soit pour prendre tous les jours les hauteurs du Soleil & toutes les nuits celles de différentes étoiles, soit pour découvrir du plus loin qu'il étoit possible les Isles qui devoient se rencontrer sur leur passage. La vigilance continuelle que les dangers toujours nouveaux exigeoient d'eux, leur procuroit la satisfaction non-seulement de se rendre plus habiles qu'ils ne l'avoient encore été, mais en quelque sorte de se trouver actuellement plus habiles qu'ils n'avoient crû l'être. Cherès, dans le dessein d'épargner aux hommes qui viendroient après lui l'incertitude pénible à laquelle il se livroit pour eux, faisoit tenir un journal très circonstancié de tout ce qu'on remarquoit dans le Ciel & sur les eaux. Comme on étoit alors dans le milieu de notre hyver; dès qu'ils eurent passé la ligne ils tirerent un grand avantage du vent d'Est nommé *Apeliotes* ou *Subsolanus*. Ce vent reglé que le Soleil promene avec lui dans ces Mers d'un tropique à l'autre, & qui tempere extrêmement l'ardeur de ses

rayons perpendiculaires, les porta en moins d'un mois à la vûë de la Côte la plus auſtrale de l'Iſle de Menuthias. On la trouve nommée dans quelques-uns de nos Auteurs *Cernè Ethiopica*, pour la diſtinguer de la *Cernè Atlantica*, (l'*Iſle de Madere*) ſituée vis-à-vis la pointe occidentale & ſeptentrionale de l'Afrique. Voici la maniere dont mes Auteurs anecdotes racontent que la premiere dont il s'agit ici avoit été déja découverte par les Phœniciens.

Dans les premieres années où Pheletès gouvernoit la Colonie Phœnicienne de la Taprobane, un de ſes plus hardis Pilotes lui propoſa d'étendre plus loin la connoiſſance que l'on avoit déja des Côtes orientales de l'Afrique. Comme Pheletès étoit plein des idées avantageuſes qu'on lui avoit données de la Cherſoneſe d'or & de la Serique; il en eſperoit pour ſa Colonie & pour lui-même de plus grands profits que ceux qu'on pouvoit tirer de l'Afrique, dont il n'avoit jamais entendu parler que comme d'un pays auſſi affreux par ſes habitans que par ſes déſerts. Ainſi

quelque inſtance que l'on pût faire auprès de lui, il ne voulut accorder qu'un Vaiſſeau à celui qui ſe chargeoit de cette entrepriſe. Ce Pilote après avoir fait le circuit ordinaire pour arriver au Cap des Aromates, *Gardafuy*, qui eſt la pointe la plus orientale de l'Ethiopie au-deſſus de l'Egypte, ſe joignit à des Marchands Ethiopiens qui voguerent avec lui juſqu'à Rapta vis-à-vis le milieu de l'Iſle de Menuthias. Là ils lui dirent qu'ils n'alloient jamais plus loin, quoique ſuivant une opinion répanduë parmi eux on dût trouver en avançant un peû les mines de Sophir, ou Ophir, (*Aujourd'hui Sofala*). Ce n'eſt pas, ajoûterent-ils, qu'aucun étranger les ait vûës de ſes propres yeux. Elles ſont défenduës au cas qu'il y en ait, par des Ethiopiens Antropophages, qui ſans doute ne connoiſſent pas eux-mêmes leurs richeſſes. Mais animés d'une paſſion plus feroce, ils s'attroupent en grand nombre pour ſe ſaiſir de tous les paſſans que le malheur jette ſur leurs Côtes, & ils les emportent pour les manger. Ainſi on ne ſoupçonne qu'ils

ayent des mines d'or que parce qu'on s'eſt apperçu que le ſable de leur rivage eſt mêlé de quelques pailles de ce métail.

Sur cet avis le Pilote Phœnicien ne ſe ſentant pas aſſez fort ni pour attaquer ni même pour ſe défendre, ſe contenta en paſſant la nuit devant cette Côte, d'envoyer une chaloupe avec un tonneau que l'on remplit à la hâte de ce ſable. Il ſe jetta enſuite du côté de Menuthias, dont on lui avoit dit que les Peuples n'avoient gueres plus de raiſon, mais avoient plus de douceur que les Sauvages de Sophir. Il doubla l'Iſle du côté du midi, il prit même terre en cet endroit; il en vérifia la hauteur & en emporta des rafraîchiſſemens qu'il obtint pour quelques bijoux de peu de conſéquence. Etant retourné dans la Taprobane par la même voye qu'il avoit priſe en venant; il préſenta au Chef de la Colonie ſon tonneau de ſable, duquel on tira en effet par le ſeul lavage une aſſez grande quantité d'or. A cette vûë Pheletès conſentit de faire partir trois Vaiſſeaux qui devoient débarquer à la Côte meri-

dionale de Menuthias, un peu au-delà du Tropique dans le port qui ſeroit reconnu ſans peine par le premier Pilote qu'il renvoyoit; & il leur fit eſperer, comme nous l'avons dit plus haut, de les faire ſuivre bientôt par d'autres. Pheletès alléguoit pour raiſon, qu'il falloit avant toutes choſes s'établir à Menuthias, afin de prendre de-là des meſures plus convenables pour porter la guerre aux Sauvages de Sophir. Mais quoiqu'il y eût près d'un an que ces trois Vaiſſeaux fuſſent partis; ils n'arriverent dans cette Iſle que huit jours après la Flote de Cherès; ce qui donna un grand éclat à l'entrepriſe qu'il venoit de faire en traverſant la pleine Mer.

Dès que cette Flote compoſée de vingt-quatre Vaiſſeaux ſe préſenta à la rade, on prit garde que ces Inſulaires, hommes & femmes, effrayés d'un ſpectacle auquel ſans doute ils n'avoient encore rien vû de pareil, s'enfuyoient au loin en chaſſant devant eux tout ce qu'ils pouvoient raſſembler de leurs beſtiaux, & laiſſoient le terrain libre. Les Phœni-

ciens entrerent auſſi-tôt dans un très-grand port formé par la nature (1) ſeule. C'eſt une eſpece de Lac à l'abri de tous les vents, ſur lequel il y avoit un grand nombre de barques de Pêcheurs, faites d'une ſeule piece de bois creuſé, & chargées de longues corbeilles d'oſier, qui tenoient lieu de filets aux Habitans. Ils mirent pié à terre dans une plaine riante & fertile, traverſée par des rivieres & des ruiſſeaux qui ſe rendent dans le Lac, & ſemée de cabanes couvertes de feüillée pour garantir les hommes & les beſtiaux de la grande chaleur du jour. Ils trouverent partout des proviſions d'alimens ruſtiques, & en pluſieurs endroits des vieillards & des enfans que leur foibleſſe tenoit attachés à leur demeure. Cherès recommanda à tout ſon Equipage d'appaiſer par des ſignes d'amitié la frayeur que leurs habillemens de guerre cauſoit à ces payſans Sauvages. Et cependant ils s'emparerent d'un lieu dont la lâcheté des poſſeſſeurs rendoit maîtres des étrangers qui n'au-

(1) V. Dapper ſur l'Iſle de Madagaſcar.

roient exigé qu'une hoſpitalité honnête. Après avoir paſſé quelques jours à tirer les alignemens de tout le terrain dont ils jugeoient avoir beſoin pour eux & pour ceux qui les ſuivroient; ils ſongerent à ſe fortifier, de peur que les fuyards ne revinſſent avec quelque ſecours inconnu. Ils employerent d'abord à ce travail les Rameurs de leurs Vaiſſeaux; mais ils eurent bien-tôt d'autres ouvriers. Les Habitans revenoient un à un voir ſi les étrangers n'étoient point partis. Cherès & les ſiens, à force de geſtes & de tons careſſans, engagerent ceux des vieillards & des enfans qui pouvoient un peu marcher, à aller au-devant de leurs parens, pour les aſſurer qu'il n'y avoit rien à craindre de la part des étrangers. Cet expédient réüſſit au-delà de toute eſperance; & les habitans revinrent en peu de jours dans leurs cabanes. Il eſt vrai qu'ils n'y étoient plus les maîtres: Mais ſoit qu'ils ſentiſſent qu'ils avoient perdu leur indépendance par leur faute, ſoit qu'ils reconnuſſent la ſuperiorité que des Nations policées avoient ſur eux, ils ſe ſoûmirent ſans

regret à leur eſclavage. Comme ils ne cherchoient auparavant que leur vie, & qu'ils ne ſe l'étoient jamais procurée ſans travail, leur ſituation ne leur paroiſſoit preſque pas changée. Bien davantage, les Habitans de ce canton meridional n'ayant eu auparavant aucun Chef commun à eux tous, ni par conſéquent aucun arbitre néceſſaire & ſouverain dans leurs querelles; il leur ſembla que la propriété de leurs biens perdue leur en procuroit un uſage plus tranquille. Enfin une des conſolations de ces Peuples, fut que le Gouvernement étranger les délivra des ordres que les Devins donnoient à toutes les meres d'expoſer leurs enfans, lorſqu'ils avoient trouvé dans leurs obſervations qu'ils étoient nés ſous de malheureux auſpices (1).

Cheres fit d'abord des loix particulieres pour cette eſpece d'Eſclaves. Il ordonna qu'ils ne ſeroient appellés que Serfs ou Serviteurs. Il regla leur nourriture telle qu'ils la prenoient auparavant. Il partagea éga-

(1) Dapper, p. 468.

lement les heures de leur travail & de leur repos, mais ſur-tout il promit au nom des Rois leurs nouveaux Souverains, que tant qu'ils demeureroient dans la ſoumiſſion qu'ils marquoient actuellement, on ne les tranſporteroit jamais hors de leur Iſle malgré eux. Ces diſpoſitions étant faites, on les occupa à bâtir une forteresſe, des murailles & des logemens avec les materiaux les plus convenables qui ſe rencontraſſent dans les environs. Enfin Cherès, uſant du droit qu'on lui avoit donné en partant, jugea que la forteresſe, la nouvelle Ville & tout le territoire qui l'environnoit, devoit à raiſon du voiſinage, appartenir en ſouveraineté aux Rois de la Taprobane; auſſi-bien que toutes les acquiſitions qu'on pourroit faire à l'avenir dans toute l'Iſle.

Il envoya deux de ſes moindres Vaiſſeaux pour faire part aux Rois de ce jugement, & des conditions ſous leſquelles il les avoit rendus ſouverains de l'Iſle & maîtres de ſes Habitans, dans la partie du moins qui étoit actuellement conquiſe. Un de ces Vaiſſeaux portoit une colomne

de bois d'Ebenne, d'une longueur & d'une groſſeur prodigieuſe. Tout l'Equipage juſqu'aux matelots étoit chargé de Topaſes, de Grenats, d'Amethiſtes, & de pluſieurs autres pierres précieuſes, qu'ils diſoient avoir ramaſſées, comme il étoit vrai, dans les rivieres & dans les (1) ruiſſeaux. Cherès, dans ſa lettre invitoit les Rois à envoyer une petite Flote compoſée d'un nombre qu'il leur marqua d'hommes & de femmes, pour commencer un établiſſement en forme de Colonie à Menuthias. Il les avertit de les faire accompagner d'Officiers & de Soldats, afin d'avoir une Garniſon dans cette Iſle & quelque marine dans ſon port; parce qu'il emmeneroit à d'autres découvertes ſes Vaiſſeaux & tout l'Equipage qu'il avoit avec lui. Il leur conſeilloit néanmoins de ne faire avancer leurs ſujets dans le pays qu'avec le temps, & lorſqu'ils ſe ſeroient aſſûrés par une domination douce & équitable d'avoir dans leurs nouveaux ſerviteurs des ſoldats affectionnés. Il les exhortoit même à

(1) Dapper, p. 446.

n'étendre leur conquête que de la maniere dont elle venoit d'être commencée ; c'eſt-à-dire en faiſant comprendre aux Habitans du fond de l'Iſle, qu'une obéiſſance raiſonnable ſeroit infiniment plus douce pour eux que la liberté ſauvage, dans laquelle ils vivoient encore. Il diſoit enfin que pour peu que les Rois de la Taprobane vouluſſent hâter l'embarquement qu'il leur propoſoit, on le retrouveroit encore dans le même lieu, parce que le trajet entre les deux Iſles n'étoit plus qu'une promenade ſur Mer.

Il écrivit une lettre particuliere à Aſtarte, dans laquelle il lui marquoit qu'il avoit cru devoir faire ce premier préſent à ſes alliés, pour cimenter leur reconciliation avec les Phœniciens qui avoient beſoin de l'entrepôt de la Taprobane pour le commerce des Indes. Que d'ailleurs ces alliés ayant moins de forces maritimes & moins d'habitude dans le commerce que la Phœnicie, il avoit été bien aiſe de leur donner une poſſeſſion aiſée à conſerver & à faire valoir. Mais que ſon deſſein étoit de

rendre les Phœniciens maîtres de toute la Côte orientale de l'Afrique depuis Rapta juſqu'à l'extrêmité meridionale de cette partie du monde. Que les liaiſons qu'ils avoient déja avec les Ethiopiens ſeptentrionaux leur faciliteroient bien-tôt le moyen de faire directement le commerce de toute l'Afrique ſans aller dans la Taprobane, ni même ſans s'arrêter à Menuthias. Il lui marquoit qu'il alloit commencer par les mines de Sophir ſituées dans un pays barbare dont les Habitans égorgeoient & devoroient tous ceux qui tomboient entre leurs mains. Qu'il comptoit d'avoir actuellement aſſez de monde pour les dompter, & qu'il lui manderoit ſur les lieux de quelles troupes les Phœniciens auroient beſoin pour conſerver leur conquête. Qu'après avoir fait ſur ces Peuples féroces autant d'eſclaves qu'il ſeroit poſſible d'en faire, il les employeroit à conſtruire ſur toute la Côte les Forts qu'il croiroit néceſſaires pour aſſurer à la Phœnicie des poſſeſſions avantageuſes par elles-mêmes, ou qui ſerviroient d'entrepôt pour aller de-là à un commerce avan-

tageux. Il ajoûta qu'il ne parloit de réduire à l'eſclavage cette partie de la Côte orientale de l'Afrique que parce qu'elle n'étoit habitée que par des monſtres à figure humaine, incapables de toute ſociété. Mais qu'il eſperoit de trouver dans la Côte occidentale, des Nations avec leſquelles on pourroit faire quelques traités d'alliance ou de commerce. Qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Phœniciens d'entrer par-tout les armes à la main: Qu'ils ſe ruineroient eux-mêmes par une expédition ſi longue, ou que du moins leur domination ne ſe ſoutiendroit pas long-temps: Que leurs ſouhaits devoient être de trouver des Peuples qui les reçûſſent comme on les avoit reçus dans la Taprobane: Qu'il ſe garderoit bien, non-ſeulement de détruire, mais même de ſubjuguer tous les Barbares qui pourroient leur faire d'abord quelque reſiſtance: mais qu'il ſe ſerviroit de la victoire, conformément à l'exemple qu'Aſtarte lui-même avoit donné plus d'une fois, pour amener les vaincus à l'amitié des vainqueurs. Que s'il avoit rendus Serfs les habitans de Menuthias;

nuthias; c'eſt parce que faute d'avoir trouvé parmi eux quelque forme générale & conſtante de gouvernement, il n'avoit pû s'adreſſer à perſonne d'entre eux pour traiter ſûrement avec la Nation : Qu'ainſi il n'avoit pû les amener autrement que par la ſervitude à cette communication de biens, à laquelle il croyoit que tous les Peuples de la terre étoient obligés les uns à l'égard des autres. Qu'en conſidération néanmoins de leur bonté naturelle, il avoit pris toutes les meſures poſſibles, afin que leur joug leur fût plus utile qu'onereux. Qu'en un mot il en avoit uſé à leur égard bien différemment de ce qu'il alloit faire avec les Antropophages, ces ennemis du genre humain, dont il tâcheroit d'exterminer une partie pour rendre l'autre vraiement eſclave. Mais qu'en général il étoit perſuadé que les naturels de chaque païs étoient véritablement les ſeuls qui puſſent cultiver ou entretenir dans leurs terres les fruits & les autres productions de la nature, & les commercer avec avantage pour les Peuples mêmes qui les vont prendre chez eux.

Qu'ainſi ce ſeroit ruiner le commerce dans ſon principe, non-ſeulement que d'exterminer, mais même que d'effaroucher ou d'aliener les Peuples que l'on pourroit gagner par l'adreſſe ou par la douceur. Qu'en ſon particulier il n'avoit offert ſon miniſtere à la Phœnicie & à ſes alliés que dans cette vûë. Que ſes vœux les plus ardens étoient de policer les Sauvages mêmes qui ſe trouveroient ſuſceptibles de quelques mœurs, par l'habitude qu'il leur procureroit avec des Nations civiliſées. En un mot qu'il n'aſpiroit dans ſon entrepriſe qu'à rendre les hommes heureux les uns par les autres.

Cherès en attendant le retour de ſes deux Vaiſſeaux hâta tellement les ouvrages qu'il avoit commencés, que les familles de la Taprobane trouverent, en arrivant quelques mois après, des habitations toutes faites à la Ville & à la campagne. Leur Commandant ou leur Gouverneur avoit ordre de la part des Rois de leur en faire la diſtribution ſuivant les avis & les diſpoſitions de Cherès, & de ſe conformer lui-même aux re-

glemens qu'il recevroit de lui par rapport à cette conquête. Ces ordres étoient accompagnés d'une lettre de louange & de remerciemens pour Cherès. Il fut encore plus touché de l'approbation qu'Aſtarte donnoit dans ſa réponſe aux principes de ſa conduite ; non-ſeulement parce que la Phœnicie n'ayant point encore ſon partage, cette approbation paroiſſoit plus deſintéreſſée ; mais encore parce que les Phœniciens tenoient la premiere place dans ſon cœur, & qu'en les ſervant il croyoit ſervir plus immédiatement l'Egypte même.

Comme Cherès n'avoit attendu les Inſulaires de la Taprobane que pour mettre leur Colonie en poſſeſſion du pays qu'il avoit acquis pour eux ; dès qu'elle fut établie, il fit équipper ſa Flote entiere ; & l'ayant pourvûe abondamment de munitions de guerre & de bouche, il mit à la voile pour Sophir.

Son deſſein étoit d'aller prendre les Côtes de l'Afrique au fleuve Raptus (*Cuama*), ou comme il a été déja dit, les Marchands Ethiopiens s'arrêtoient toujours par la crainte qu'ils

avoient des Antropophages. Mais un violent orage, tel qu'il s'en éleve ſouvent entre l'Afrique & Menuthias, ferma d'abord à ſa Flote l'entrée de ce canal dans lequel il ne vouloit s'engager qu'avec un vent très-favorable. Le calme n'étoit pas encore entierement revenu lorſque ſon Vaiſſeau écarté de tous les autres par la tempête, ſe trouva devant une pointe de terre qu'il reconnut pour le promontoire Praſon, que Ptolemée a placé depuis au quinziéme dégré de latitude meridionale. Mais comme au-delà de Rapta vers le midi, il n'y a aucune pointe de terre avant ce promontoire qui ſe trouve ſitué dans mes Auteurs anecdotes ſous le Tropique du capricorne; je conclus que c'eſt le Cap dont Ptolemée a ſçu le nom ſans en ſçavoir bien la ſituation, quoique la véritable lui fût indiquée par Marin de Tyr qu'il cite à ce ſujet même (1). Cherès rappellant dans ſon eſprit que c'étoit le terme de l'Afrique connue par les Geographes de ſon temps, réſolut

(1) Liv. 1. chap. 7.

d'aborder là & prit des meſures pour la deſcente.

Il avoit apperçu de loin une foule d'Habitans ſur le rivage ; & il crut que ces Peuples ayant découvert pluſieurs de ſes Vaiſſeaux ne s'étoient aſſemblés en ſi grand nombre que pour ſe défendre au cas qu'il voulût aller à eux. C'eſt pourquoi il ſongea d'abord à rejoindre ſa Flote ; & enſuite pour donner lieu aux Sauvages de ſe ſéparer, il la fit mettre hors de la portée de leur vûë. Enfin il regla qu'à la faveur d'une nuit qui ſe trouva la cinquiéme depuis la tempête, trois de ſes petits Vaiſſeaux conduits par lui-même, chargés de Soldats d'élite, & ſoûtenus du reſte de la Flote à une diſtance convenable, eſſayeroient de prendre terre. Il avoit remarqué pour reconnoiſſance du lieu quelques cabanes preſque ſur le bord du Cap à l'embouchure d'une riviere (l'*Inhambane*) ; & il avoit jugé que la deſcente y ſeroit aiſée par la nature du terrain. Sa conjecture ſe trouva vraye. Ils ne rencontrerent même perſonne qui leur fit obſtacle. Ainſi marchant en ſilence l'épée à

la main, ils allerent à ces cabanes guidés par la lueur de quelques bois qu'on y tenoit allumés. Une trentaine de Sauvages, qui en gardoient l'entrée, s'éveillerent & jetterent auſſi tôt un grand cri; ce fut un ſignal pour les égorger. La diligence avec laquelle cette expédition fut faite ne laiſſa le tems à aucun d'eux de s'armer de ſon arc & de ſes fléches qu'il avoit à côté de lui, ni le moyen de s'échapper pour aller au loin avertir leurs camarades.

Cherès & les ſiens entrerent auſſitôt dans une eſpece de grande étable ſoûtenue d'eſpace en eſpace par des pieux. Ils y trouverent environ cinquante hommes preſque nuds couchés ſur de la feüillée, & attachés à ces pieux par des brauches de palmiers entrelaſſées en forme de chaînes. Ces hommes parlant différentes langues s'accordoient tous dans les marques de joye & dans le ton de ſupplication. Cherès avec des geſtes favorables leur fit ſigne de laiſſer parler un d'entre-eux qui paroiſſoit avoir plus de zèle & de hardieſſe que les autres. Seigneur, dit-il, vous que

je vois à la tête de ces Phœniciens que je reconnois à leurs armes, comme étant Phœnicien moi-même : Le Ciel vous envoye sans doute pour être le liberateur de tout ce que nous sommes ici de malheureux destinés à servir de pâture aux cruels Habitans de cette contrée. Nous avons été jettés en différens temps sur leurs rivages par les vents contraires. Ils y viennent en foule dès qu'ils apperçoivent des tempêtes, dans le dessein de recueïllir la proye qu'elles pourront leur apporter. Car d'ailleurs ils n'ont point assez de courage pour aller en mer attaquer des bâtimens qu'ils croiroient capables de se défendre. Ils profitent de l'état d'impuissance, de fatigue, d'agonie, où des voyageurs battus par les flots & presque noyés se trouvent réduits, pour reserver ces infortunés à une mort bien plus terrible que celle dont ils les sauvent. Ils nous tiennent ici dans de vastes pâturages remplis de troupeaux dont ils se nourrissent ordinairement, & dont ils nous nourrissent nous-mêmes pour faire de nous dans leurs fêtes le même usage que de leurs

troupeaux. Nous ſommes livrés tous les mois au choix affreux qu'ils viennent faire de nous ſur l'eſtimation brutale de notre embonpoint. Ah! jeune Héros, qui que vous ſoyez, rendez-nous la vie, ou du moins préſervez-nous d'une mort indigne de l'homme. Nous vous ſerons peut-être de quelque utilité contre ces barbares dont une fatale expérience nous a fait connoître à-peu-près le génie & les coûtumes. Recevez-nous à la derniere place parmi ces braves guerriers qui vous ont ſuivi dans cette entrepriſe glorieuſe, & qui paroiſſent pleins d'attachement pour votre perſonne & d'admiration pour votre vertu.

Cherès fit couper ſur le champ les liens de ces priſonniers, & envoya des ordres à toute ſa Flote de ſe rendre inceſſamment dans le port ou dans le baſſin que formoit l'embouchure de la riviere. Il ſentit en ſe voyant pour la premiere fois dans cette terre deſirée où il commençoit des travaux utiles aux hommes, la joye qu'éprouvent des voyageurs revenus après de longues traverſes dans

leur patrie. Il apprit bien-tôt des étrangers qu'il venoit de délivrer, qu'en divers endroits de la Côte en remontant du côté du Nord juſqu'à Sophir, il y avoit de ces marchés infames où les Antropophages trafiquoient entre-eux des hommes qu'ils avoient pris. Il jugea à propos, avant que d'aller nêttoyer ces rivages de tant d'aſſaſſins, de former au promontoire pour ſa Flote un entrepôt qui demeureroit aux Phœniciens. La choſe ne lui parut pas difficile. Il voyoit déja par lui-même qu'il avoit affaire à des hommes effrayés qui avoient abandonné toute la plaine depuis qu'il avoit mis pié à terre, & qui ne paroiſſoient plus que ſur la cime des collines, dont ils deſcendoient ſubitement par l'autre côté dès qu'on faiſoit ſemblant de s'approcher d'eux. Il ſe confirma par cet exemple dans la penſée qu'il avoit toujours eûë que la cruauté & la barbarie ſont jointes le plus ſouvent à l'extrême lâcheté : Et il fut bien aiſe en même-temps d'avoir moins de ſang à répandre qu'il n'avoit crû, pour la réduction de ces Sauvages. Mais il s'agiſſoit de ſe ſaiſir de leurs

perſonnes au plus grand nombre qu'il ſe pourroit ; & c'eſt à l'exécution de ce deſſein que les étrangers lui furent d'un grand ſecours.

Comme il y avoit parmi eux pluſieurs Ethiopiens qui avoient pris garde que la langue des Sauvages ne différoit pas extrêmement de la leur, ils s'offrirent à Cherès pour tâcher de les ramener. Ils lui dirent que pourvu qu'ils fuſſent armés ils ne craignoient rien de leur part. Qu'ils leur feroient entendre que leurs troupeaux, leurs fruits & leurs cabanes étant dans la plaine, le plus ſûr pour eux étoit de ſe confier en la miſericorde du conquerant. Oui, dit Cherès, & vous pouvez les aſſûrer qu'outre la vie ſauve que je leur garantis, je les occuperai à quelque choſe de plus avantageux pour eux-mêmes que la profeſſion horrible qui les rendoit l'abomination de toute la terre. Ne manquez pas d'ajoûter que je ferai une grande diſtinction entre ceux qui reviendront ſur vos remontrances, & ceux qui nous donneront la peine de courir après eux.

Ces députés étant partis au nom-

bre de vingt, leur plus grande peine fut d'arriver juſqu'à ces Sauvages qu'ils appelloient à eux avec les cris & les geſtes les plus pacifiques dont ils pouvoient s'aviſer. Mais dès qu'ils purent entrer en quelque ſorte de conference avec eux; ils leur firent bientôt comprendre qu'accoûtumés à l'abondance, comme ils l'étoient dans leurs prairies le long de la Mer; ils alloient perir de miſere, en cherchant leur vie & celle de leurs familles à la pointe de leurs fléches, ſur des montagnes arides & dans des plaines déſertes. Ces diſcours & d'autres ſemblables paſſant de bouche en bouche, en ramenerent deux ou trois mille dès les premiers jours, & encore davantage dans la ſuite. Cherès les reçut favorablement. Il les diſtribua en pluſieurs bandes à la tête deſquelles il mit un Phœnicien pour les commander; & un Ethiopien pour ſe faire entendre d'eux. Il les occupa à préparer le terrain pour une petite Colonie qu'il envoya demander à Aſtarte, en attendant qu'il allât diſpoſer les choſes pour un plus grand établiſſement dans le voiſinage de So-

phir. Il ne condamna point ces Eſclaves à de plus longs travaux que les Inſulaires de Menuthias. Il leur faiſoit même donner une nourriture plus ſolide en conſideration de l'habitude qu'ils en avoient contractée.

La plus grande partie de ſon Equipage étoit aſſez ſurpriſe de cette douceur & de ces égards; & ils s'étoient plutôt attendus à un châtiment exemplaire de leur férocité récente. Cherès leur dit, qu'il y avoit une grande différence à faire entre des crimes commis par des particuliers contre des loix établies dans une Nation policée, & des pratiques nées de l'ignorance & de la groſſiereté de tout un Peuple. Que les peines qu'on leur feroit ſubir avant l'inſtruction, ſeroient une vengeance défendue & non une punition légitime. Qu'il ne ſe faiſoit pas un ſcrupule d'exterminer des hommes pernicieux au genre humain; & que ſur ce principe il n'avoit aucun regret au carnage qu'ils avoient fait des trente Sauvages qui gardoient l'étable, parce qu'il le croyoit alors néceſſaire. Mais qu'aujourd'hui qu'il connoiſſoit

mieux le caractere de ces Barbares, il ſe croiroit très-coupable de détruire une Nation qu'il alloit rendre utile par ſes travaux aux Phœniciens mêmes, & par une ſuite de leur commerce à tous les Peuples de la terre.

Cependant tous les Sauvages ne ſe trouverent pas d'humeur d'abandonner leur fainéantiſe, & l'eſperance même de manger encore des hommes, pour des travaux ſupportables, mais reguliers. On apprit bien-tôt que pluſieurs d'entre-eux montant le long de la Côte juſqu'à Sophir, étoient allés, par bandes ameuter les autres Anthropophages, en leur annonçant qu'ils étoient menacés d'une invaſion ſemblable à celle qui les avoit chaſſés du promontoire. Qu'ainſi il falloit ſe préparer à la défenſe, & tourner contre des ennemis communs le courage qu'ils n'avoient encore exercé qu'en s'égorgeant un à un & ſeul à ſeul, pour des querelles particulieres & perſonnelles. Cherès inſtruit de ces démarches, réſolut d'aller chercher les Sauvages, & même par terre, pour les prendre de tous les côtés. Mais com-

me il y avoit près de cent lieuës de Praſon à Sophir, il conçut que des chevaux lui ſeroient utiles; d'autant plus que la vigueur & l'agilité de ces animaux, que ces Peuples n'avoient pas encore vus, jetteroit infailliblement l'effroi parmi leurs troupes les plus nombreuſes.

Dans cette penſée il fit partir quatre Vaiſſeaux de ſa Flote commandés par des Phœniciens, mais accompagnés de pluſieurs Ethiopiens. Il les chargea d'une ſomme d'or aſſez conſiderable pour acquerir dix mille chevaux dans l'Ethiopie, où ils ſont en très-grand nombre, d'une très-grande beauté, & d'une corne ſi dure que ſans avoir beſoin d'être ferrés ils montent & deſcendent les montagnes les plus pierreuſes (1). Il ne plaignit point cette dépenſe dont il eſperoit de ſe dédommager abondamment dans les mines de Sophir. Ces quatre Vaiſſeaux des plus forts de la Flote de Cherès devoient ſervir d'eſcorte aux bateaux plats qui ameneroient les chevaux & leurs conducteurs. Il pré-

(1) Dapper, p. 419.

voyoit que dans le même intervalle de temps la Colonie Phœnicienne arriveroit, & qu'étant suffisante pour garder le promontoire, il pourroit emmener avec lui toutes ses forces.

D'abord après le retour des Vaisseaux qu'il avoit envoyés en Ethiopie & l'arrivée de la Colonie Phœnicienne qu'il attendoit de la Taprobane, il se mit en marche du côté de Sophir. Il faisoit côtoyer les rivages par toute sa Flote qui portoit les munitions qui leur seroient nécessaires en traversant des pays qui n'étoient pas également fertiles. Il vouloit même y remettre ses malades & ses blessés, au cas qu'il y en eût, & y jetter les Esclaves qu'il esperoit de faire. Enfin comme il n'avoit fait monter que six mille chevaux, les batteaux plats amenoient les autres pour le besoin.

Les Sauvages qui n'avoient pas ignoré tous ces mouvemens, s'étoient encouragés à s'avancer jusqu'à trois journées de Prason. Ils avoient assemblé dans une plaine au pié d'une hauteur que devoit passer Cherès, non

une armée, mais une multitude d'hommes qui croyoient tous qu'en fait de combat, il ne s'agiſſoit que du nombre. C'eſt pour cela même que le ſçachant arrivé de l'autre côté de la hauteur qui les ſéparoit encore de lui, ils eurent l'audace de lui faire une députation menaçante ; parce qu'ils avoient appris des Ethiopiens qu'on avoit envoyés à eux-mêmes dès le commencement, que chez toutes les Nations les Députés étoient inviolables. Les trois Sauvages préſentés à Cherès dans ſa tente furent frappés de la majeſté de ſon air & de ſon viſage, & ſoit qu'ils ſentiſſent la ſupériorité naturelle qu'on a toujours dit que les Noirs reconnoiſſent dans les blancs ; ſoit qu'ils fuſſent effrayés de cet habillement de fer, & de ce caſque ſurmonté de pennaches & d'aigrettes, qu'ils voyoient non-ſeulement à Cherès, mais à tous les Officiers qui l'environnoient ; ils n'oſoient plus ouvrir la bouche. Au lieu de parler ils recommençoient ſans ceſſe leurs proſternemens, tels qu'ils le faiſoient devant leurs Idoles. Cherès fut obligé de leur faire dire par

les Ethiopiens qui vouloient bien leur ſervir de truchemens, qu'ils euſſent à mettre fin à leur cérémonial ridicule, & à expliquer leur commiſſion. Les Députés firent entendre en tremblant & en begayant, que leurs Chefs avertiſſoient Cherès que s'il avançoit ſur eux, ils alloient brûler tout vifs les étrangers qu'ils avoient dans leurs marchés. Cherès leur répondit qu'ils en étoient bien les maîtres, & qu'ils feroient eux-mêmes la meſure de leurs châtimens. Mais que l'envie de changer le genre de mort de quelques centaines d'hommes ne l'empêcheroit pas de purger la nature humaine de monſtres comme eux. Ces pauvres Negres porterent à leurs Chefs l'impreſſion de leur frayeur, qui ne les empêcha pas de faire maſſacrer tous les étrangers qu'ils tenoient dans un marché voiſin; parce que ſe ſentant preſſés de ſe mettre en bataille, ils ne crurent pas avoir le temps de leur faire ſubir un plus long ſupplice.

Ils formerent comme un bataillon quarré fort épais, de ſorte qu'il n'y avoit que les deux ou trois premiers rangs qui pûſſent viſer aux ennemis

en tirant leurs fléches, & que les autres étoient obligés de les lancer en l'air & au hazard. Ces fléches étoient armées de petites pierres aiguës, que les Naturaliſtes trouvant ſemées dans les campagnes de l'Afrique ont priſes depuis pour des pierres de foudre & ont appellées *Ceraunia* (1). Ils avoient derriere eux une montagne fort droite dont le ſommet étoit couvert de ce bois incoruptible de Thya, eſpece de cedre qui a rendu ce pays fameux dans l'antiquité. Ils y avoient caché leurs femmes & leurs enfans, & ils comptoient de s'y réfugier eux-mêmes en cas de mauvais ſuccès. Cherès ayant vû cette diſpoſition, ordonna aux deux aîles de ſon armée compoſée chacune de deux mille chevaux, de courir à toute bride dès qu'elles ſeroient arrivées ſur la hauteur, pour aller gagner le derriere du bataillon des Sauvages par les deux eſpaces qu'ils avoient laiſſé fort imprudemment à leurs côtés; pendant que lui-même leur feroit face avec

(1) Mem. de l'Acad. des Sciences, ann. 1723. par M. de Juſſieu.

les deux mille hommes qui lui reſtoient. Les Barbares s'attendoient bien à voir ces chevaux que pluſieurs d'entre-eux avoient apperçus, mais qu'ils avoient dépeints à leurs camarades comme des animaux fort lents à la marche qu'ils leur avoient vû faire. Ainſi ils furent étrangement conſternés lors qu'ayant à peine eu le tems de poſer la fléche ſur l'arc, ils virent leur bataillon enveloppé dans le premier moment; leurs rangs ouverts dans le ſecond; la plupart d'entre-eux renverſés & foulés aux piés des chevaux dans le troiſiéme. Ils n'évitoient une épée que pour rencontrer l'autre. Ils ſe ſentirent vaincus au premier abord, & leur réſiſtance fut à peine auſſi longue que ma deſcription. Ils tendirent les bras pour demander grace; & le combat ceſſant auſſi-tôt, ils furent conduits par milliers dans les Vaiſſeaux où on les mit aux fers. Cependant Cherès rencontrant l'étable où ils venoient de maſſacrer les étrangers, ſépara les Chefs de ces Barbares & les fit tous mettre en croix le long du rivage de la Mer, pour intimider le reſte de la

Nation, & pour marquer aux voyageurs qu'il avoit assuré le passage du canal & l'abord même de la Côte.

Après cette exécution il fit publier par ses Ethiopiens une amnistie par laquelle il assûroit non-seulement la vie, mais un traitement favorable à tous les Sauvages du pays, s'ils renonçoient à leur ancienne barbarie & s'ils se reconnoissoient esclaves des Phœniciens. Cette publication attira les femmes & les enfans de ceux qui étoient déja dans les chaînes. Il les fit mettre ensemble par familles, en leur promettant, en son nom & en celui des Phœniciens leurs maîtres, de les joindre toujours ainsi dans les travaux qu'on leur imposeroit. Il n'excepta de cette regle que les jeunes hommes non encore mariés, dont il fit des Rameurs à la place de ceux qu'il avoit amenés de la Taprobane, en changeant ceux-ci en Soldats pour grossir ses troupes. Mais il promit aux uns & aux autres de ces nouveaux Captifs de les délier tous, quand on auroit des preuves suffisantes de leur fidelité. Ces traits de bonté de la

part d'un vainqueur qui leur avoit paru si terrible, les consolerent un peu de leur défaite & de leur esclavage. Ceux qu'il laissa dans leur propre pays, se résolurent avec moins de regret à ces travaux mis au rang des peines des criminels; mais auxquels bien d'autres hommes se soûmettent volontairement dans le seul dessein de gagner leur vie. Je parle des mines qu'on leur fit ouvrir dans le territoire de Sophir, où Cherès arriva sans aucune opposition & en délivrant sur la route tous les Captifs des Antropophages.

Ces mines se trouverent d'une richesse étonnante. Et quoique les Phœniciens fussent de grands maîtres en l'art de conduire ces sortes d'entrepriſes qui ne leur étoient pas nouvelles, les Prêtres Egyptiens que Cherès avoit avec lui leur communiquerent le vrai secret de détacher l'or des fragmens de pierre qu'on apporte de la mine. On ne le retiroit auparavant que par des broyemens très-pénibles suivis de fontes réïterées. Les Prêtres Egyptiens leur apprirent que le mercure versé sur la pierre assez simple-

ment pilée se chargeoit du métal prétieux. Qu'il étoit aisé de séparer ensuite cet amalgame ou ce mélange, du sable ou du gravier qui l'embarrassoit encore ; & qu'enfin il ne s'agissoit plus que de faire évaporer au feu le mercure qui laissoit l'or pur au fond du vaisseau (1). Ils ajoûterent que cette propriété du mercure s'étendoit jusques sur l'argent, & demeuroit sans effet à l'égard des metaux inferieurs, ausquels il ne s'allioit point. Il ne s'agissoit que du premier aux mines de Sophir : Et l'on sçait que dans les siecles suivans elles ont fourni aux Peuples les plus celebres, non-seulement l'or dont ils ont revêtu les temples de leurs Dieux & les palais de leurs Rois, mais encore le nombre innombrable de pierres prétieuses dont leurs femmes se sont parées. Sans alléguer celles dont les noms sont communs, c'est de-là qu'on ti-

(1) Pero Fernandez de Velasco donna en 1571. ce secret aux Espagnols qui l'employerent dans les mines du Potosi. Mercure Indien. part. 1 c. 4. & Rohaut a expliqué cet effet dans sa Physique part. 3. chap. 6. art. 27.

roit la pantarbe qui avoit, dit-on, la vertu de repouſſer l'action du feu, & le ſideropœcile du genre des Siderites, auſquels on a attribué la propriété encore plus fabuleuſe d'entretenir l'inimitié entre ceux qui en portoient (1).

Aſtarte ayant appris des nouvelles ſi avantageuſes obtint du Roi même de Phœnicie, pour cette habitation déja pourvûë d'Eſclaves qui devoient la cultiver, une Colonie plus nombreuſe que n'auroient pû la compoſer les Phœniciens de la Taprobane. Ce Peuple accoûtumé à Tyr & à Sidon à toutes les délices de la vie n'y trouva dans ce nouveau ſéjour aucune diminution. On y bâtit des maiſons de pluſieurs ſortes de bois veinés de toutes couleurs, & plus ſuſceptibles de poli & de ſculpture que le marbre. Outre les alimens ou ſalutaires ou délicats qu'offroient en abondance la terre & la mer; les campagnes y étoient pleines de Paons, de Perroquets, de Singes & d'autres animaux dignes par la beauté de leurs

(1) Heliod. c. 4. & 8. mais voyez M. Huet *de Navigatione Salomonis*, c. 6. p. 179.

figures, ou par la singularité de leurs graces, d'être envoyés, comme ils l'ont été long-temps depuis chez toutes les Nations assez aisées pour dépenser en amusemens. Au reste, quoique Cherès n'eût pas eu dessein que les Insulaires de la Taprobane partageassent avec les Phœniciens la domination de Sophir ni la possession de ses mines; ici comme dans toute la suite de sa course & en chaque lieu d'entrepôt, il assigna un quartier pour leur demeure, & leur donna un intérêt convenable dans le commerce Phœnicien. Les Rois même de la Taprobane lui avoient insinué que quoiqu'ils fussent ravis qu'il voulût bien exercer leurs sujets dans la navigation & dans le commerce; ils ne se soucioient pas d'acquerir des possessions extrêmement éloignées, qu'ils auroient peine à fournir de Colonies.

Les établissemens que Cherès venoit de procurer aux deux Nations qui lui avoient prêté leurs soldats, n'étoient point des établissemens pour lui. Son ame remplie de projets plus étendus pour l'utilité du monde entier,

tier, & même du deſir de rentrer dans ſa patrie avec toute la gloire & toute l'autorité que donnent les grandes actions, ſe ſentoit encore bien loin de ſon terme. Il avoit actuellement dans l'eſprit la recherche de l'extrêmité de l'Afrique, objet véritablement nouveau qui devoit apporter au commerce une facilité dont on concevoit tout le prix, mais dont l'eſpérance étoit traitée de chimérique. Etant revenu de Sophir au promontoire, ce fut en ce dernier port qu'il s'embarqua pour cette nouvelle expédition. Il avoit groſſi ſon Equipage de pluſieurs des étrangers qu'il avoit délivrés. Ils avoient eux-mêmes demandé à le ſuivre, après qu'il eût accordé à tous une pleine liberté de retourner dans leur patrie chargés de l'or de Sophir. Comme il y avoit parmi ceux qui ſe donnerent à lui des Marchands de toutes les Nations, & même des Phœniciens déja établis dans les ports les plus ſeptentrionaux de la mer Atlantique, & qui avoient paſſé la Mediterranée pour venir s'embarquer ſur la mer rouge; il fut bien aiſe d'avoir en eux des interpretes

commodes pour les Côtes qu'il avoit à parcourir. Il jugea à propos d'emmener avec lui tous ſes chevaux après le ſervice qu'il en avoit tiré contre les Antropophages. Mais avant que de partir de Sophir, il avoit changé les bateaux plats qui les avoient apportés de l'Ethiopie, en des Vaiſſeaux plus profonds & plus propres à ſe défendre des tempêtes.

Fin du ſixiéme Livre.

ADDITION.

ON a déja insinué dans la Préface, que la plus grande partie des retranchemens faits à l'Original de cet Ouvrage par rapport aux curiosités purement littéraires, tomboit sur le second Livre; où à l'occasion de l'éducation de Sethos, l'Auteur s'étendoit beaucoup sur les Sciences des Egyptiens. Mais comme il est dit à l'entrée de ce second Livre, page 77 que le Palais du Roy étoit à Memphis le Théatre de toutes les Sciences & de tous les beaux Arts; & que dans l'abrégé auquel on a réduit le Texte, il n'est fait aucune mention de ces derniers: J'ai cru que pour satisfaire à la promesse ou à l'engagement de l'Auteur, je devois au moins placer ici & en Addition ce qu'il rapporte de la Sculpture, de la Peinture, & de la Musique. Ces trois morceaux

ſeront une preuve & un exemple des égards que l'on a eus pour les Lecteurs qui n'aiment pas les détails un peu longs, quelques curieux qu'ils puſſent paroître à quelques-autres. Le vrai lieu de ces trois Articles eſt au ſecond Livre, page 115. après celui qui finit par ces mots, une fauſſe apparence d'Héroïſme.

IL y avoit dans le Palais de Memphis deux galeries particulieres, qui non-ſeulement ſervoient d'écoles aux Sculpteurs & aux Peintres; mais qui de plus étoient pour les Doctes le plus riche monument qu'on pût ſouhaiter de l'hiſtoire de ces deux Arts. A l'entrée de l'une de ces galeries, on trouvoit à droite & à gauche des colonnes de bois ou de pierre, mal taillées, à peu près de la hauteur & de la groſſeur d'un homme. Le nom du Dieu & du Héros qu'on avoit voulu repréſenter étoit écrit ſur quelques-unes; & c'étoit-là toute la Sculpture des premiers temps. En avançant on voyoit la forme humaine ſe développer de plus en plus: mais

les deux jambes étoient encore jointes enſemble, & les deux bras collés au corps ſuivant leur longueur. Peu à peu les membres ſe détachoient du tronc & ſe mettoient en action. Delà on arrivoit aux attitudes élegantes, & bientôt aux miracles de l'art. Car dès que l'Homme a ſenti le bon en quelque genre que ce puiſſe être, il s'éleve avec une rapidité prodigieuſe juſqu'à l'excellent. La Sculpture Grecque a paſſé par les mêmes degrés; & Plutarque rapporte que les Spartiates appelloient Docanes toutes les Figures qu'ils avoient des Dioſcures, ou des deux freres Caſtor & Pollux. C'étoit deux poutres (1) poſées debout & liées l'une à l'autre par un bois de traverſe. Dædale fut le premier qui apporta de l'Egypte dans la Grece la pratique de mettre les bras des Statuës en action, & leurs jambes en diſpoſition de marcher. Les Grecs furent ſi ſurpris de cette nouvelle attitude qu'ils enchaînoient les Statuës ainſi faites, de peur qu'elles ne s'en allaſſent; & Platon dit que

(1) *Docos* en Grec ſignifie poutre.

les Statuës liées au pié d'eſtal ſe vendoient plus cher que les autres, comme les Eſclaves qui n'étoient pas ſujets à s'enfuir. Il y a même quelque choſe de plus : car bien que ſur le témoignage des Grecs qui ont vû des Statuës de Dædale, elles ne fuſſent pas du côté de la Sculpture au point de perfection, où Phidias & Praxiteles ont porté les leurs, il leur avoit donné par quelque reſſort interieur un véritable mouvement. Ariſtote même citant Philippe le Comique aſſûre que Dædale avoit fait en bois une Venus qui ſe remuoit par le moyen de l'argent-vif qu'il avoit verſé dedans. Quoi qu'il en ſoit de la vérité ou des circonſtances du fait, ces allégations ſuffiſent pour nous faire prendre à la lettre les figures mouvantes du bouclier d'Achilles décrit par Homere; malgré les interpretes qui veulent réduire ſa deſcription à celle d'un Tableau ou d'un bas relief ordinaire, dont les figures ſont repréſentées comme agiſſantes, quoiqu'elles ſoient réellement immobiles. Et il eſt aiſé de s'appercevoir qu'Homere dans la deſcription du bou-

elier, avoit en vûë l'art de Dædale, plus célebre encore de ſon tems que du nôtre. Mais rien ne fait plus d'honneur à la Sculpture Egyptienne, que ce trait d'hiſtoire qui termine le premier Livre de Diodore de Sicile. Les plus fameux Sculpteurs de la Grece, dit cet Auteur, ſe ſont formés dans les Ecoles de l'Egypte. Tels ſont Teleclès & Theodore, fils de Rœcus, qui ont fait la Statuë d'Apollon Pythien qui eſt à Samos, de telle ſorte que Teleclès en ayant fait une moitié à Samos, pendant que ſon frere Theodore faiſoit l'autre à Epheſe; les deux pieces ſe rapporterent ſi juſte, que toute la figure ne paroit être que d'une ſeule main. Cet Art particulier qui eſt peu connu des Sculpteurs Grecs, continue-t-il, eſt très-cultivé par les Sculpteurs Egyptiens: car ceux-ci ne jugent pas, comme les Grecs, d'une figure par le ſimple coup d'œil. Mais meſurant toutes les parties l'une par l'autre, ils taillent ſéparément & dans la derniere juſteſſe toutes les pierres qui doivent former une Statuë. C'eſt pour cela qu'ils ont diviſé le corps humain en vingt-une parties & un

quart. Ainſi quand les Ouvriers ſont une fois convenus entre-eux de la hauteur d'une figure, ils vont faire chacun chez ſoi les parties dont ils ſe ſont chargés ; & elles s'ajuſtent toujours enſemble d'une maniere qui frappent d'étonnement ceux qui ne connoiſſent pas cette pratique. Or les deux pieces de l'Apollon de Samos ſe joignent ſuivant toute la hauteur du corps ; & quoiqu'il ait les deux bras étendus & en action, & qu'il ſoit dans la poſture d'un homme qui marche, il eſt par-tout ſemblable à lui-même; & la figure eſt dans la plus exacte ponderation. Enfin cet ouvrage qui eſt fait ſuivant l'art des Egyptiens cede peu aux chefs-d'œuvres de l'Egypte même.

L'autre galerie étoit deſtinée à la Peinture. On voyoit d'abord des planches de bois blanchies, ſur leſquelles les objets, tracés ordinairement en noir, étoient ſi mal deſſinés, que le Peintre même s'étoit cru obligé d'écrire à côté de chacun; c'eſt ici un homme; c'eſt ici un cheval; c'eſt ici un arbre. En avançant on trouvoit des traits qui paroiſſoient avoir été tirés autour de

l'ombre que fait un objet exposé au Soleil. Dans les Tableaux suivans, la perfection du dessein & le nombre des couleurs croissoient à vûë d'œil. On s'en tint long-temps à quatre chez les Egyptiens comme chez les Grecs: & l'on sçait que Zeuxis, Polygnote & Timante n'en employoient pas davantage. Ce furent Echion, Nicomaque, Protogene, & enfin Apelle, qui attraperent avec leurs différentes teintes toutes les nuances de la nature. On voit encore aujourd'hui dans une grotte assez voisine de Thebes des Peintures du tems des anciens Rois de cette Dynastie d'une couleur aussi vive que si elles venoient d'être faites (1). Mais les Egyptiens les plus récens ne tomberent pas dans le défaut que Denis d'Halicarnasse reproche aux Peintres Grecs modernes; lorsqu'il dit que ceux-ci ont tâché de couvrir la négligence de leur dessein, par l'abondance & par l'éclat de leurs couleurs. Les Egyptiens comparoient ceux qui préferent le coloris au dessein dans la Peinture, à ceux qui en matiere d'éloquence & de poësie, pré-

(1) Paul Luc, t. 6. p. 69.

ferent les penſées brillantes aux penſées juſtes. Ciceron le maître & le modele de l'éloquence Latine, a dit en appliquant ſa reflexion à l'Orateur, que nous nous laſſons bientôt des Tableaux qui nous attirent d'abord par la force du coloris; au lieu que nous revenons toûjours à ceux qui excellent par la beauté du deſſein, qui eſt le vrai caractere de l'antique (1).

Enfin la ſalle de la Muſique, où l'on donnoit en certains jours des concerts de Voix & d'Inſtrumens, étoit auſſi le tréſor des antiquités de cet art. On apprenoit là que le Chalumeau, la Flûte champêtre & les Inſtrumens à vent, ont été inventés les premiers. On voyoit même d'abord la Flûte à pluſieurs tuyaux de longueur inégale, dont on ſe ſervoit avant qu'Oſiris eût inventé la Flûte ſimple qui rend ſeule tous les tons de la premiere. Ce Heros en faiſoit accompagner les Hymnes qu'il chantoit en l'honneur des Dieux; & les vers qui ſelon Plutarque, contenoient

(1) V. ſur les deux art. précédens Junius *de Pictura Veterum*.

les préceptes qu'il donnoit aux hommes qu'il avoit assemblés, & dont il vouloit adoucir les mœurs. Le même Osiris inventa ensuite la Trompette & les Tymbales pour animer les Soldats dont il se servit dans ses Conquêtes. Dans la suite Mercure trouva la Lyre qui laisse au Musicien la liberté de joindre sa voix, & des paroles aux sons de son Instrument. Dans quelques monumens antiques, on voit à ce Dieu des Lyres à sept cordes, dont on prétend que les deux extrêmes frappées ensemble formoient le diapason ou l'octave, avant même qu'on eût introduit dans le système diatonique la pénultiéme corde qui le rend complet (1). Après les Lyres, on montroit dans la salle de Memphis les premieres tables ou les premiers corps d'Instrumens qui sont si favorables pour fortifier les sons trop foibles dans une seule circonférence de bois inébranlable, comme celle qui soutient les cordes d'une Lyre. On arrivoit enfin aux Instru-

(1) Voyez l'excellent Traité de la Musique des Anciens attribué à M. l'Abbé de Chateauneuf.

mens à manche ou à la longue touche, où les doigts formant les tons, peuvent sur un moindre nombre de cordes un plus grand nombre de tetracordes & même d'octaves, peuvent passer indifféremment par tous les modes, & ont un champ libre pour exécuter tout ce qui se présente à l'imagination du plus hardi Compositeur. Diodore n'étoit pas bien informé du fait, lorsqu'il a dit que les Egyptiens ne cultivoient pas la Musique. C'est au contraire chez eux que Pythagore en avoit pris le goût, jusqu'au point d'admettre l'harmonie dans les Cieux, & d'en appliquer les proportions à la constitution générale de l'Univers. Les Egyptiens invitoient les jeunes hommes & les jeunes filles à apprendre & même à exécuter tous les genres de Musique, pour se rendre plus polis & plus agréables : & c'est à leur exemple que les Grecs ont mis la Musique au nombre des parties qui entrent dans l'instruction de la jeunesse.

On voit, &c. *pag.* 115. *lig.* 29.

Fin du Premier Volume.

Rare Book
Room
PQ2067
.T25
S3
1767
c.2

SETHOS.

TOME SECOND.

SETHOS,

HISTOIRE OU VIE

TIRÉE

DES MONUMENS ANECDOTES

DE

L'ANCIENNE EGYPTE.

Traduite d'un Manuscrit Grec.

Nouvelle Edition, revue & corrigée sur l'Exemplaire de l'Auteur.

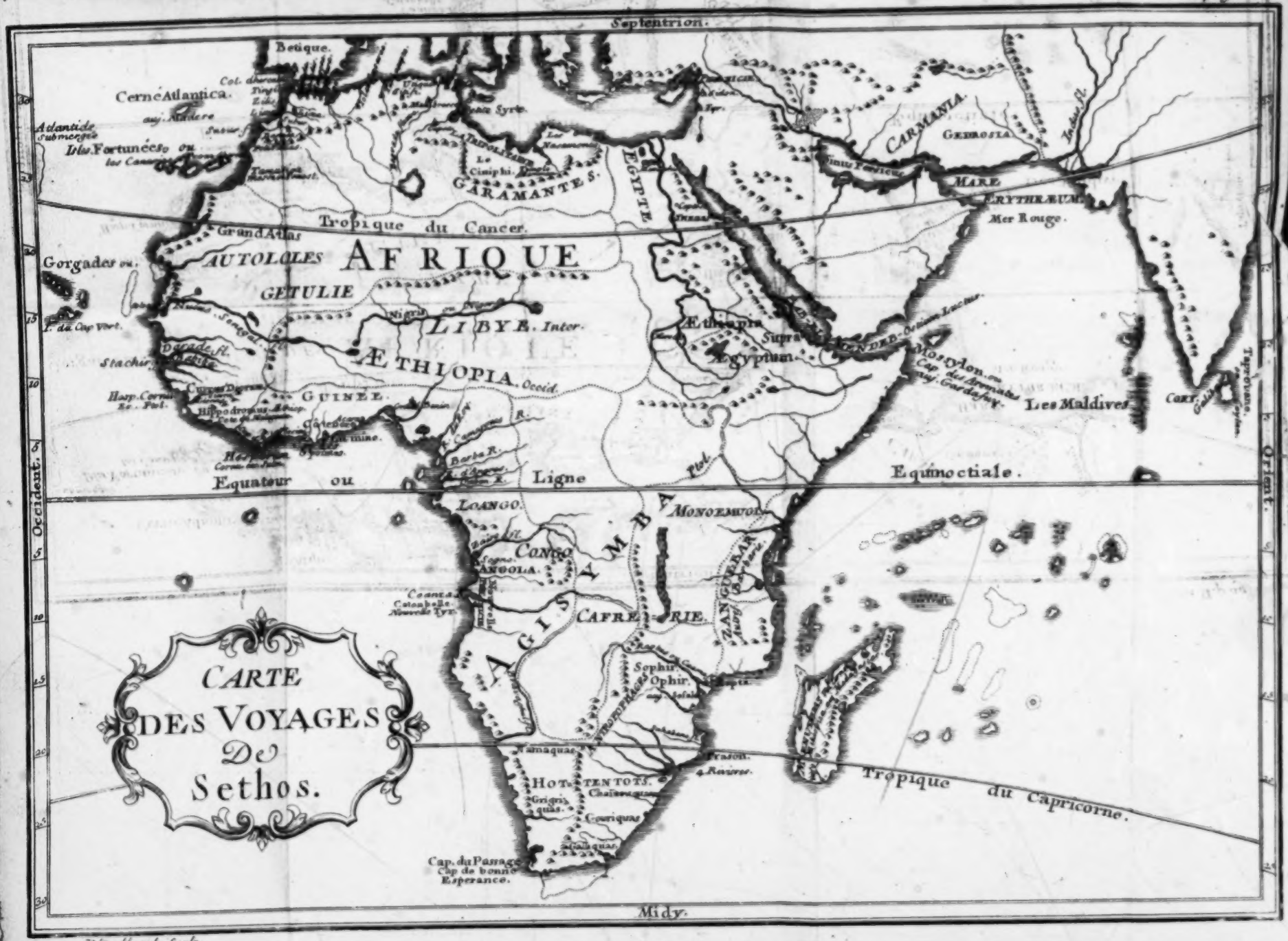
TOME SECOND.

A PARIS,

Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


Septentrion.
Occident.
Orient.
Midy.
Betique.
Cerné Atlantica.
Atlantide submergée
Illes Fortunées ou les Canaries
Grand Atlas
Gorgades ou
I. du Cap Vert.
Stachir
Hesperie Cornu
Hesperie Cornu Ex. Pol.
Hesperides
Tropique du Cancer.
AUTOLOLES
GETULIE
AFRIQUE
LIBYE Inter.
ÆTHIOPIA Occid.
GUINEE.
Equateur ou
Ligne
GARAMANTES.
EGYPTE
Ethiopia Supra Ægyptum.
CARMANIA
GEDROSIA
MARE ERYTHRÆUM
Mer Rouge.
Les Maldives
Equinoctiale.
LOANGO.
Congo
ANGOLA.
CAFRERIE.
ZANGUEBAR
MONOEMUGI.
ACISYMBA
Sophir.
Ophir.
Hottentots.
Cap du Passage ou Cap de bonne Esperance.
Tropique du Capricorne.
CARTE DES VOYAGES DE Sethos.
D'Heulland Sculp.

SETHOS,

HISTOIRE OU VIE

Tirée des Monumens anecdotes de l'ancienne Egypte.

Traduite d'un Manuscrit Grec.

LIVRE SEPTIEME.

QUOIQUE je ne tire que de mes Auteurs anecdotes le tour de l'Afrique fait par Sethos ou Cherès ; les Monumens historiques font juger que toutes les Côtes de cette troisiéme partie de la terre ont été découvertes vers le tems où mon Héros se trouve placé ; c'est-à-dire, dans les cent années qui ont précedé la guerre de Troye. Les premiers Peuples qui se

ſont ſenti les plus forts par le courage ou par le nombre, ſe ſont étendus de proche en proche ſur la terre ferme. C'étoit beaucoup pour eux de traverſer les rivieres qui s'oppoſoient à leur paſſage ; & c'eſt ainſi que Ninus forma le grand Empire des Aſſyriens que ſon pere Belus n'avoit pas porté hors de la Babylonie. Mais dès qu'on eut eſſayé de la navigation, les grands hommes de l'Egypte, tels que Cecrops, Cadmus, Danaüs, s'expoſerent à la fortune de la mer, établirent des Colonies ſur ſes rivages, & furent par-là les Peres du commerce, cet aimable lien de ſocieté entre les nations éloignées. Les Héros de la Grece, Hercule, Theſée, Pirithoüs, peu anterieurs à Sethos, ſuccederent à cette émulation ; & non contens de faire connoître les Mers, ils inviterent leurs contemporains à les frequenter, en exterminant les Pirates qui les croiſoient, & les Tyrans qui en rendoient les bords inacceſſibles. Comme chaque ſiecle a ſon eſprit dominant, il ne s'agiſſoit alors entre les hommes qui tendoient à la haute réputation, que de trouver de nouveaux pays, d'y bâtir

des Villes, & de donner des loix à leurs Habitans. Mais cette pratique ayant été depuis ſuſpenduë, ou du moins très-affoiblie; & ces Héros n'ayant eu d'ailleurs pour Hiſtoriens que des Poëtes, il ne faut pas s'étonner qu'il ne nous reſte que de foibles traces de leurs routes. La Fable les faiſant deſcendre aux enfers, au lieu de les conduire à differentes extrêmitez de notre monde, a converti en merveilles inutiles des navigations dont le détail le plus ſimple ſeroit pour nous d'un très grand prix. Cependant comme le deſir du gain eſt pour le moins auſſi ancien parmi les hommes que l'Heroïſme; les Phœniciens grands commerçans, ſe trouvent mêlez, ſelon les traditions hiſtoriques, dans les premieres expéditions de mer: Et les memoires anecdotes dont je me ſers n'avancent rien que de vraiſemblable, en rapportant à Sethos en particulier, ce que les Auteurs connus indiquent en general, lors qu'ils diſent que les Phœniciens inſtruits de la navigation par les Egyptiens, ont doublé la pointe de l'Afrique avant tous les au-

autres Peuples & dès les tems Héroïques [1].

Nos Historiens, dont les plus anciens n'ont commencé à paroître, selon Herodote, qu'à la descente de Xercès dans la Grece, nos Geographes, & nos Relateurs de voyages, encore plus récens que nos Historiens, rapportent ou forment eux-mêmes des autoritez qui vont toutes à établir le tour de l'Afrique fait plus d'une fois dans les siecles suivans. Il est vrai que quelques-uns d'entre-eux refutent ces autoritez en les alleguant. Mais ces refutations repetées en plusieurs endroits de leurs ouvrages prouvent du moins que la tradition continuée, & quelquefois renouvellée, présente toûjours ce fait. Herodote [2], par exemple, raconte que Nechus, ce Roi d'Egypte qui fut déthroné & tué par l'Ethiopien Sabacon, quatre ou cinq cens ans après Sethos, ayant la curiosité de connoître la situation generale

1. M. Huet Hist. du Com. c. 7. & 8. aussi bien que la Martiniere Dict. Geogr. au mot *Atlantique*, établissent ou suivent cette opinion.

2. Liv. 4.

des mers & des terres, envoya des Phœniciens à cette découverte. Ceux-ci sortant par le détroit de la mer Rouge, passerent de la mer Orientale ou Ethiopique dans l'Hesperienne ou Atlantique, rentrerent par le détroit des Colomnes d'Hercule dans la Mediterranée, & revinrent par-là en Egypte. Pour marquer que cette navigation les avoit portez au-delà des routes du Soleil ou de la Zone torride, ils disoient que cinglant à l'occident ils avoient eu le soleil à leur droite: circonstance, ajoûte Herodote, que je ne crois point, mais que d'autres pourront croire.

Hannon, celui-là même qui étoit Capitaine des Carthaginois, avec Himilcon, dans la guerre contre [1] Agatocle, fut envoyé par le Sénat de sa Ville, avec le même Himilcon, à la découverte des côtes de l'Ocean occidental; le premier du côté du Sud, & le second du côté du Nord [2]. Quoique dans certains exemplaires de la relation d'Hannon, il paroisse n'avoir

1. Olymp. 117. 3.
2. V. les Dissertations de Dodwel à la tête des petits Geographes, *De Hannone*. c. 19.

côtoyé l'Afrique que depuis les Colomnes d'Hercule jusqu'à la corne Hesperienne *Cap des Palmes*[1], où l'Afrique se retrecit d'environ trente dégrez de longitude ; j'ai vû d'autres exemplaires, où Hannon fait le détail de sa navigation depuis Cadix jusqu'au Golphe Arabique. Pline a vû ces exemplaires aussi-bien que moi, puisqu'il les allegue sur ce fait même[2]. Enfin pour terminer les citations des Auteurs Grecs & Latins, qui seroient nombreuses ; Strabon[3] refute fort au long l'Histoire de cet Eudoxe de Cysique, qui ayant été envoyé aux Indes par la Reine Cleopatre, veuve du second Evergetes, Ptolemée VII. ou Ptolemée Physcon fut jetté sur les Côtes orientales de l'Afrique, où il vit des débris de Vaisseaux, que l'on reconnut à leur forme venir de Cadix. Mais ailleurs le même[4] Strabon soûtient que la communication de la mer Orientale à l'Occidentale n'est interceptée par aucun Isthme qui joigne l'Afrique aux ter-

1. Selon Saumaise Plinian. exerc. p. 915.
2. L. 2. ch. 67. Il ne nous reste aujourd'hui que les premiers.
3. Liv. 2.
4. Livre 1. p. 52

res Auſtrales. Il ne pouvoit ſçavoir cette poſition de la terre & des deux mers que par quelques relations ſemblables à celle d'Eudoxe. Il paroît donc ceder ici à la croyance generale qu'il combat en d'autres endroits.

En effet, il y a long-tems qu'on eſt revenu de l'ancien préjugé qui faiſoit regarder les chaleurs de la Zone torride comme une barriere de ſeparation entre les deux Hemiſpheres coupez par l'Equinoxial. Les Navigateurs ont fourni à Ptolemée la connoiſſance du fleuve Raptus, (*Cuama*) qui eſt bien au-delà de la ligne dans la Barbarie, (*le Zanguebar*,) & celle du promontoire Praſon, à l'extrêmité de l'Agiſimbe (*partie du Monoëmugi & de la Cafrerie.*) Or comment eſt-ce que de tant d'hommes qui ont eu le courage d'aller juſques-là, aucun n'eut eu la curioſité de ſuivre cette même Côte, dont le bout n'eſt au-delà du Tropique que de douze dégrez ou de trois cens lieuës. D'ailleurs les vents écartent frequemment les Navires de leur route, & nous devons à leur violence la découverte de bien des terres que les voyageurs ne cherchoient pas. C'eſt

ainſi que pluſieurs, après avoir eu le malheur d'être jettez malgré eux juſques aux extrêmitez de l'Afrique, ont encore eu celui d'être ſuſpects dans la relation qu'ils en ont faite à leur retour.

Cependant comme les traces de ces anciens voyageurs ſont entierement perduës, il faut s'attendre ici à ne trouver, pendant une aſſez longue route de mon Héros, que des noms de lieux étrangers à notre Geographie, & des noms de Peuples inconnus à notre Hiſtoire. Nous avons encore aujourd'hui une legere notion des Côtes orientales de l'Afrique juſques ſous le Tropique du Capricorne. Mais dans le retour par les côtes Occidentales, mes lecteurs ne ſe retrouveront en pays de connoiſſance qu'au-delà de l'Equateur, & à la corne Heſperienne [1].

1. Les noms de Provinces & de rivieres placées dans cet intervalle ſeront tous ici tels que dans la Geographie moderne. Et là-deſſus on peut penſer en general que ces ſortes de noms trouvez dans les pays mêmes, & que les voyageurs n'y ont pas portez, ſont à peu près tels aujourd'hui qu'ils étoient dans les premiers temps, & que mon Auteur les a trouvez dans ſes Memoires anecdotes.

LA Flote de Cherès partie du promontoire Praſon, & ne perdant jamais la vûë des rivages, découvrit bien-tôt du haut de ſes mâts un vaſte baſſin ou grande baye (*Manica*,) où viennent ſe rendre quatre rivieres [1]. Cherès ordonna la deſcente en un lieu ſi remarquable : Tout ſon Equipage lui repréſenta que ſi l'on s'arrêtoit par-tout où l'on appercevroit quelque ſingularité, ils n'arriveroient jamais à leur but principal, qui étoit de trouver l'extrêmité de l'Afrique & un paſſage dans l'autre mer. Il fut ravi de cette impatience qui répondoit à la ſienne propre, mais il leur dit : Que dans l'intention qu'ils avoient d'être utiles à leurs compatriotes, il ne falloit pas négliger la connoiſſance des terres : Que c'eſt par la détermination exacte qu'ils feroient de leur hauteur, & par le détail des autres circonſtances des lieux, qu'ils rendroient leur découverte conſtante, & que l'on pourroit retrouver leur route. Il ſe réduiſit néanmoins à ne deſcendre que dans les endroits où

1. Elles ſont appellées aujourd'hui Aroé, Laurent - Marquez, Maunbé & Tenbé.

ils verroient des embouchures de rivieres.

Ils rencontrerent ici une autre espece d'hommes (*les Hottentots*) semblables à ceux qu'ils avoient déja vûs, par l'effroi & par la disposition à la fuite. Mais ils étoient d'une figure si horrible, qu'ils hesiterent d'abord à les prendre pour des hommes. Cherès fit monter à cheval une cinquantaine de soldats pour courir après eux, & en amener quelques-uns, afin qu'on les pût voir de plus près. Ils paroissoient ne former aucun discours, mais on les entendoit repeter sans cesse en criant : *Chainouquas*, & c'est le nom que Cherès leur imposa. D'ailleurs, ils avoient les bras & les jambes environnez d'intestins d'animaux en forme de bracelets ou de jarretieres à plusieurs tours, ce qui les rendoit aussi hideux que puants. Ainsi on les lâcha bien-tôt, & ils se mirent à fuir d'une maniere assez pesante, embarrassez qu'ils étoient de leurs ornemens detestables. Cherès demanda aux Phœniciens s'ils vou-

1. Tout ceci est conforme à la Carte que le P. Tachard a donnée de la pointe de l'Afrique dans ses voyages.

loient faire là quelque sorte d'établissement. Ils répondirent tout d'une voix que leur Nation seroit toûjours à temps de s'emparer, quand elle voudroit, d'un terrain qui paroissoit avoir si peu de défense, & qu'ainsi ils n'aspiroient qu'à continuer leur route. Ils se rembarquerent donc, & suivant la regle dont ils étoient convenus, ils mirent pié à terre sur le bord d'une riviere, où les Habitans aussi vilains & aussi fuyards que les précedens, avoient un assez grand nombre de barques & de filets d'ozier. C'est pour cela que nos Navigateurs la nommerent la riviere *de la Pêche*. Une raison semblable à celle qui avoit donné le nom aux Chainouquas, fit appeller ces seconds habitans *Gouriquas*. En avançant toûjours au Sud, ils trouverent encore une riviere, qui surpassoit beaucoup en largeur les deux précedentes, & quelques autres dont je ne parle point. Ainsi ils l'appellerent riviere *Large*, & les habitans furent nommez *Gassiquas*.

Il ne s'étoit guéres écoulé qu'un mois depuis leur départ du promontoire, lorsqu'ils apperçurent devant eux

la mer couverte au loin d'herbes épaiſſes comme un vaſte champ. [1]. Cette vûë les effraya : ils crurent être arrivez à des bas-fonds. Ils commençoient à les regarder comme une barriere que la nature avoit miſe aux navigations du côté du pole Auſtral ; & ils diſoient entre-eux qu'il ne falloit plus s'étonner qu'on n'eut jamais pû faire le tour de l'Afrique. Ce fut peut-être ce même objet qui donna lieu à Sataſpès, ce Prince coupable, que Xercès condamna depuis à cette même expédition, qu'il entreprit du côté de l'occident, ſuivant le rapport [2] d'Herodote, d'alleguer que ſon Vaiſſeau arrêté n'avoit pû voguer davantage. Cherès dans une vive eſperance de diſſiper bien-tôt la cauſe de ce découragement, déclara à ſon Equipage que ſe mettant dans une chaloupe il alloit lui-même reconnoître cet obſtacle. Il ajoûta que s'il étoit réellement invincible, il n'avoit rien au-deſſus de l'homme pour le ſurmonter. Mais qu'il ne ſe laiſſeroit pas abuſer par ſon imagination, & que l'ap-

1. Premier voyage du P. Tachard au paſſage du Cap de Bonne Eſperance, p. 55. & 56.

2. Livre 4.

parence ne lui tiendroit pas lieu de la verité. En même-tems faisant attacher sa chaloupe par un cordage, à un gros Vaisseau qui devoit la remorquer au premier signal, il s'enfonça dans cette espece de marais. Les Rameurs n'éprouverent aucune résistance, si ce n'est que les rames sortoient de l'eau toutes chargées de ces herbes qui ne tenoient à rien. Il jugea que les vents ou les courans les ayant apportées des terres ou des Isles voisines, les avoient assemblées en un goismon qui n'avoit fait peur à tout son monde que par son étenduë prodigieuse. Et comme tous les corps en mouvement tendent aux lieux où ils trouvent le moins de resistance; il conjectura que la terre ferme de l'Afrique finissoit vers cet endroit-là, & qu'il trouveroit bien-tôt le passage qu'il cherchoit.

Toute la Flote s'étant donc avancée sans crainte à son exemple, on vit la Côte manquer tout d'un coup au Sud, & courir comme en droite ligne à l'Oüest. Ce furent alors des cris de joie; telles que les peines & les inquiétudes fréquentes des voyageurs sur mer leur donnent sujet d'en faire,

quand ils s'en croyent délivrez. Ils élevoient Cherès jusqu'aux Cieux, comme étant le premier Navigateur qui eut vaincu les difficultez qui avoient rebuté tous les autres. Cherès rejettant en grand homme toute admiration mal placée, leur fit remarquer lui-même qu'il avoit dans leur Flote un avantage que les autres Navigateurs n'avoient pas eu. Qu'il y avoit bien de la difference entre ce que peut tenter un seul Vaisseau, & ce qu'on peut risquer à la vûë & à la portée du secours. Que la posterité compareroit leurs actions avec leurs forces, & ne leur sçauroit gré que de ce qui seroit digne de leur nombre. Qu'enfin ils avoient encore à suivre la Côte qui regarde à peu près le Sud; & que pour lui il ne seroit content que lors qu'ils seroient arrivez à l'autre pointe, & qu'ils pourroient porter au Nord.

En effet, quoique l'extrêmité de l'Afrique puisse passer pour une pointe à la comparer à la largeur du reste de son continent; il est pourtant vrai que c'est une Côte qui biaise un peu vers le Sud en allant à l'Oüest, & qui en ce sens n'a guéres moins de cent soi-

xante lieuës de longueur. Or comme ils la rangeoient de trop près, la sonde leur fit reconnoître un banc qui les avertit de prendre le large : Et ce qui fit à Cherès une inquiétude qui dura plus que la précedente, ce banc s'avance à cinquante ou soixante lieuës dans la mer, & regne presque d'une pointe à l'autre de la Côte. Ainsi ils voguerent pendant plus de quinze jours hors de la vûë de tout rivage & par des temps très-orageux [1]. La mer leur paroissoit couverte toutes les nuits de brillans ou passagers ou permanens. Les goutes d'eau qui rejaillissoient des vagues brisées se changeoient en autant d'étincelles, & le sillage de chaque Vaisseau devenoit un fleuve de lumiere [2]. La connoissance que Cherès avoit prise à Thebes de ce ciel étranger, le ramenoit pourtant toûjours vers le Nord, & il se reconnut enfin à trente-deux dégrez de latitude Aus-

1. C'est par cette raison que le Cap de Bonne Esperance avant que de porter ce dernier nom que lui donna Jean II. Roi de Portugal, fut appellé le Cap des Tourmentes par Barthelemi Dias Portugais, qui le doubla en 1493. *Bergeron.*

2. Le P. Tachard.

trale : c'eſt-à-dire, plus près de l'Equateur de trois dégrez que l'extrêmité même de l'Afrique. Il ne s'agiſſoit plus que de ſçavoir s'ils l'avoient paſſée ; c'eſt-à-dire, s'ils avoient l'Afrique à leur droite ou à leur gauche : En un mot c'étoit une queſtion de longitude que la vûë des terres pouvoit ſeule décider. Cependant comme il avoit déja obſervé que dans ces mers les vents portent toûjours à l'Oueſt, il ne douta pas qu'il ne fût dans l'Ocean occidental. C'eſt pourquoi il guida à l'Eſt pour retrouver l'Afrique, qu'il eut bien-tôt la ſatisfaction de découvrir. Enſuite retournant au Sud pour s'aſſûrer de ſon extrêmité, ils virent enfin le Cap qui la terminoit.

Une montagne extrêmement haute coupée au deſſus en forme de table, & qui paroît de loin au bord de la mer, quoiqu'elle en ſoit à près d'une lieuë, fait comme le fond d'une baye ou d'un baſſin propre à recevoir les plus grandes Flotes. Celle de Cherès y entra comme en triomphe, parce qu'en effet elle remportoit une eſpece de victoire ou ſur la diſtance des lieux ou ſur l'ignorance des hommes. Mais

pour dire la verité, ce triomphe n'avoit pas là ſes vrais ſpectateurs. La communication des deux mers trouvée étoit un ſervice rendu à des Nations abſentes ou à des hommes futurs : Et aujourd'hui même nous en avons laiſſé perdre l'uſage & preſque l'idée. Trop heureux ſi ce que j'en rappelle dans cette Hiſtoire ſert à reveiller la curioſité des Navigateurs, & ſur-tout l'attention de nos Princes.

Dès que Cherès eut mis pied à terre en cet endroit, qu'il appella le Cap du paſſage, (*c'eſt le Cap de Bonne Eſperance*,) il dit aux Phœniciens : Que quand il n'y auroit aucun commerce à faire dans ce lieu particulier, il ne falloit pas manquer d'y élever une forteresſe qui fût un monument de leur découverte, & qui fournît un hoſpice & des rafraîchiſſemens à tous ceux qui dans la ſuite entreprendroient le voyage des deux mers. Il ſongea d'abord à employer à ce travail les habitans, même eſpece d'hommes que ceux qu'il avoit trouvez ſur la Côte Orientale en-deçà du tropique. Mais la crainte avoit écarté ceux-ci encore plus loin au premier aſpect de ſa Flote.

Ainſi, pour en raſſembler le nombre à peu près dont il avoit beſoin, il réſolut de faire avec mille chevaux une battuë & une enceinte comme en une chaſſe de Bêtes fauves. Cet expedient lui réüſſit pour en amener en une ſeule fois deux ou trois cens. Il les fit dépoüiller, hommes & femmes par ſes Rameurs, des boyaux qui leur ſervoient d'ornemens & preſque de vêtemens. Pendant cette operation forcée, ils faiſoient des cris qui les firent nommer *Souſiquas*. Ce ſpectacle n'étoit que biſarre; mais ce fut autre choſe quand il voulut les contraindre à quelque ouvrage. Car il n'y eut ni démonſtration de douceur, ni châtimens actuels, ni appareil du dernier ſupplice qui pût les réduire à faire aucun emploi de leurs mains, pour le ſervice de leurs vainqueurs. Diodore [1] parle de certains Peuples d'Afrique voiſins de la mer Rouge qui ne s'ébranlent point des coups qu'on leur donne, & qui voyent égorger leurs femmes & leurs enfans ſans triſteſſe & ſans colere. Cherès ne mit pas ceux-ci à cette der-

1. Livre 3.

niere épreuve, mais il leur en fit toute la peur inutilement. Il conclut de-là, qu'il y a des hommes comme des animaux, dont la proprieté eſt d'être inutile, & qui ne ſont capables ni de ſocieté ni d'eſclavage. Ainſi il envoya demander à la Colonie de Sophir des ouvriers accompagnez d'une garniſon ; & par un autre Vaiſſeau il voulut faire ſçavoir à Aſtarte l'importante découverte qu'il venoit de faire. Il ajoûta que comme il alloit s'éloigner de plus en plus en achevant le tour de l'Afrique, il n'enverroit peut-être plus la relation de ſes progrès directement juſqu'à lui ; & qu'il tireroit de proche en proche des dernieres Colonies qu'il auroit établies les ſecours dont il auroit beſoin pour en établir de nouvelles. Mais que comme la Phœnicie en devoit être la premiere ſource, il l'invitoit de preſſer le Roi de Tyr de multiplier ſes embarquemens pendant toute la durée de leur navigation.

En attendant au Cap du paſſage le retour des Vaiſſeaux envoyez à la Colonie de Sophir, il s'avança aſſez dans les terres pour en reconnoître la na-

ture. Quoiqu'elles ne fussent point cultivées, elles lui parurent très-fertiles par elles-mêmes ; & il trouva un grand nombre d'arbres dont un seul auroit fourni de l'ombre à cent hommes à la fois [1]. C'est ce qui porta dans la suite les Phœniciens à former là un jardin, dans lequel ils rassemblerent toutes les plantes des trois parties du monde connu [2].

Dès que les ouvriers furent arrivez, Cherès fit commencer la forteresse ; & comme il voulut la voir achevée, il eut le temps de recevoir la réponse & les remercîmens d'Astarte ; après quoi il se remit en mer & commença à côtoyer les rivages en cinglant au Nord. Suivant la methode qu'ils avoient observée de l'autre côté, ils s'arrêterent d'abord à la riviere *des Monts*, & ensuite à celle *des Elephans*, dénominations tirées des circonstances des lieux. Les habitans jusqu'au tropique se trouverent à peu près semblables à ceux de la côte Orientale correspondante. Il nomma les plus

1. Dapper p. 383.
2. Les Hollandois ont entrepris depuis de faire la même chose au Cap, en y ajoûtant les plantes de l'Amerique.

proches du Cap *Grigriquas* & les plus proches du Tropique *Namaquas*. Et dans toute cette étenduë les Phœniciens ne daignerent fonder ni habitation ni commerce.

En continuant leur route ils virent un peu au-deſſus du Tropique meridional un très-grand fleuve (*le Bravaghul.*) Cherès ne les obligea point à faire là une deſcente, parce que ce fleuve étoit environné de déſerts affreux à droite & à gauche, auſſi loin que la vûë pouvoit s'étendre. Cependant comme il avoit déja parcouru une aſſez longue Côte dans cette partie occidentale de l'Afrique, ſans avoir fixé aucun entrepôt pour le commerce des Phœniciens, & pour la commodité des Navigateurs à venir; il avoit deſſein de faire un établiſſement au premier endroit dont le terroir lui paroîtroit favorable. Mais il étoit bien aiſe auſſi que cet endroit fût un peu plus avancé vers l'Equateur que le Tropique; d'autant que de tous les pays enfermez dans la Zone torride, ceux qui ſont les plus voiſins des Tropiques ſont les plus expoſez aux ardeurs du ſoleil perpendiculaire, par

le long séjour que cet astre fait, tant dans ces cercles, que dans ceux qui les précedent immédiatement. Cette observation a déja été faite par l'Astronome Geminus [1] dès le temps d'Auguste, & citant même Polybe, qui vivoit du temps de Scipion. Ils rencontrerent enfin trois bras de riviere réünis, dont l'embouchure formoit une baye très-large & très-arrondie. C'est de quoi Cherès étoit le plus curieux, parce qu'ayant une assez grande Flote, il regardoit comme le principal avantage d'un lieu d'établissement d'avoir un bon port. Celui-ci se trouva excellent [2]. L'eau de ces trois bras de riviere est salée, & la Colonie Phœnicienne en tira dans la suite tout le sel dont elle eut besoin: Mais un peu au-dessus vers l'Equateur est une riviere d'eau douce. Cherès fit prendre les alignemens d'une Forteresse & d'une Ville dans l'espace intermediaire située vers le douziéme dégré de latitude meridionale.

Ce lieu commençoit à être très-

1. Elem. Astron. c. 13.

2. Dapper le nomme Catonbelle dans le Royaume de Benguela, pag. 375.

champêtre. La plaine qui n'étoit interrompuë que par quelques côteaux verds paroiſſoit extrêmement fertile. Elle étoit couverte d'arbres fruitiers, les uns tels qu'on en trouve par tout, & d'autres dont on ignoroit les noms mêmes dans l'Egypte & dans la Phœnicie. Mais on ne voyoit encore aucun habitant. Cherès jugeant qu'il y en avoit dans les environs, & ne ſçachant point quelles ſeroient leurs diſpoſitions à l'égard des étrangers, fit comprendre à ſon Equipage qu'il étoit important d'avoir là une place d'arme, un lieu de défenſe, & un rendez-vous; au cas qu'il en fallût venir à quelque expedition militaire. Ainſi il commença les travaux avec le ſecours des ſeuls hommes qu'il avoit amenez. Ils montoient alors à plus de vingt mille, qui entre-eux tous ſçavoient tous les arts. Ce Héros mettoit lui-même la main à l'œuvre; & il avoit formé de toute ſa Flote une communauté d'ouvriers dont le Chef conduiſoit par ſon ordre & par ſon exemple tous les exercices. Leurs chevaux, qui ne leur étoient pas néceſſaires là pour des expéditions de guerre, leur furent très-utiles pour les

transports & pour les charrois. Le desert voisin leur fournit plus de pierres & plus de sable qu'ils n'en auroient pû tirer des carrieres les plus abondantes; & leur unique peine fut de reconnoître les lieux qui renfermoient des mines de fer, bien plus avantageuses pour les usages de la vie, & bien plus rares en ces climats que les mines d'or.

L'ouvrage avançoit déja beaucoup; & ils commençoient à avoir une place & une enceinte de ville incomparablement plus forte que toutes les habitations des Sauvages, qui ne consistoient qu'en des hameaux plus ou moins grands fermez de clayes. Cherès avoit déja donné le nom de nouvelle Tyr à la Ville, & celui de nouvelle Phœnicie à la campagne dans laquelle il vouloit aussi s'étendre; lors qu'ils apperçurent sur les hauteurs quelques Noirs qui les regardoient travailler. Il ordonna que sans se détourner de leurs occupations ordinaires, on les laissât venir jusqu'à eux, s'ils le jugeoient à propos. En effet ils s'approchoient tous les jours un peu davantage. Enfin ils détacherent trois de leurs hommes

les plus apparens, tenant à la main des branches d'olivier, dont une convention tacite semble avoir fait un signe de paix chez tous les Peuples. Ces hommes étant arrivez jusqu'à la garde la plus avancée, donnerent à entendre qu'ils souhaitoient de parler au Commandant. Cherès fit appeller aussitôt, outre ses Ethiopiens, ceux qui lui avoient paru avoir le plus de génie parmi ses Rameurs. Une de ses vûës en les choisissant entre les captifs de Sophir, avoit été de trouver en eux des interpretes; parce qu'il présumoit avec quelque fondement, que le pays de l'Agisymbe qu'occupoient les Antropophages s'étendant du rivage oriental à l'occidental correspondant de l'Afrique, il n'y auroit pas une extrême difference de langage de l'un à l'autre. Lui-même en accoûtumant ces Rameurs à la langue Phœnicienne, s'étoit instruit de la leur, autant qu'il avoit pû. Ainsi en s'aidant les uns les autres, ils comprirent que le plus âgé des trois Negres qui adressa la parole à Cherès, lui tint à peu près le discours suivant:

Seigneur: Quoique le petit nombre d'hommes & de femmes que vous

avez pû appercevoir sur ces côteaux, & qui nous ont députez vers vous, soient encore étrangers dans ces campagnes où nous ne sommes entrez que depuis très-peu de temps; il paroît par la couleur dont vous êtes, par la forme de vos habillemens, & par la grandeur de vos ouvrages, que vous sortez d'une Nation plus éloignée & plus heureuse que la nôtre. Nous étions habitans du Congo, vaste pays qui s'étend depuis le fleuve Coansa jusqu'au fleuve Gabon, sous la ligne *Equinoxiale*. Nous fuyons la persecution sanglante que nous fait un Roi dont nous n'avons eu long-temps aucun sujet de nous plaindre. Mais il s'est livré depuis un an aux conseils d'un Ministre inhumain, qui le porte à exercer sur ses sujets des cruautez fantasques, sous le seul prétexte de leur prouver l'autorité qu'il a sur eux. Ces maux ne seroient peut-être que passagers. Mais nous sommes exposez à un autre qui est permanent, & qui vient même d'augmenter. Le temple principal de nos Moquisies ou de nos Idoles est à Sogno, demeure du Roi. Il est desservi par des Sacrificateurs barbares qui leur offrent des victi-

mes humaines, qu'ils envoient chercher ſucceſſivement dans toutes les parties du Royaume [1]. Ces cruelles immolations ne ſe faiſoient autrefois qu'au commencement de l'année : Mais ſous l'apparence d'une plus grande pieté, ils ont obtenu le pouvoir de les réïterer en chaque lune, en partageant ſous main avec le Miniſtre les préſens que leur font les riches pour éloigner d'eux un funeſte choix. Ainſi voyant que le tour de nos familles qui ſont pauvres alloit bien-tôt arriver, nous traversâmes il y a quelques jours le Coanſa, ou dans nos canots, ou à la nâge, comptant de trouver un aſyle dans ce pays inhabité. Dès que nous apperçûmes votre camp formidable, nous crûmes être tombez d'un péril dans un autre. Cependant ayant obſervé d'abord de loin & enſuite de plus près la conduite de ce Peuple nombreux qui vous obéït, nous avons eſperé que des hommes ſi réglés & ſi doux entre-eux, traiteroient favorablement des infortunez qui ne cherchent que la sûreté de leur vie.

1. Il eſt parlé de ces ſortes de ſacrifices dans Dapper, p. 369. au ſujet du Royaume d'Angola, qui appartient au Congo.

Cherès interrompit là le Député pour lui dire de ce ton qui portoit la confiance jusques dans le fond des ames, que toute sa Nation trouveroit un pere en lui & des freres dans ceux qui l'environnoient. Vous profiterez vous-mêmes, ajoûta-t-il, de tous vos travaux. Mais ce qui est encore plus important, il ne tiendra qu'à vous de prendre avec nous les mœurs & les coûtumes des Nations policées, ausquelles vous paroissez déja plus conformes qu'aucun des Peuples que nous ayons rencontrez jusqu'ici dans notre route. A ces mots les trois Negres se prosternerent devant Cherès ; & s'étant relevez aussi-tôt, ils lui dirent que ceux qui les avoient envoyez vers lui les avoient chargez sur la premiere réponse favorable qu'ils recevroient de lui, de le supplier d'être leur Roi. Cherès leur répondit : Je ne puis pas être votre Roi. Je suis Egyptien d'origine, & du Royaume de Memphis. L'évenement d'une guerre que le Roi de Memphis a eüe contre un autre Roi de l'Egypte m'a fait passer entre les mains des Phœniciens, un des deux Peuples qui composent l'armée que vous voyez. Ayant

été favorablement reçû d'eux, je me suis devoüé pour un tems à leur service. Mais en me chargeant de la conduite de leur Flote, j'ai déclaré qu'après avoir tâché d'établir leur commerce sur toutes les Côtes de l'Afrique, je rentrerois moi-même dans ma patrie, qui sera le terme de ma course. Aucun de ceux que je conduis ne peut non plus être votre Roi, parce qu'ils ont eux-mêmes les leurs. Comme leurs Rois ne leur fournissent les moyens de venir dans ces mers éloignées que pour contribuer à la felicité de leurs Peuples; toutes les entrepriſes de ces Peuples ſe rapportent au ſervice de leurs Rois. Mais je ne quitterai point ce rivage dont nous ſommes les premiers ſaiſis, que je n'y aye fondé & affermi la domination des Phœniciens. J'y laiſſerai, par le pouvoir que j'en ai reçû, un Gouverneur qui commandera pour le Roi de Phœnicie, aux conditions qu'on m'a donné droit de preſcrire, & qu'on fera ſerment de tenir. Je choiſirai même entre les Phœniciens qui m'accompagnent, celui que je croirai le mieux entrer dans mon eſprit & dans mes vûës, qui ſont de

rendre heureux les Peuples mêmes que nous aurons vaincus, & à plus forte raiſon ceux qui comme vous ſe ſeront rendus à nous de leur plein gré.

Il ordonna auſſi-tôt à ces députez de faire venir toutes les familles qui les ſuivoient. Il les diſtribua dans les champs autour de la Ville, pour y cultiver les terres, dont il leur donna la proprieté; afin de les animer au travail & au commerce par les échanges de leurs denrées, & du produit de leurs chaſſes ou de leurs peſches, avec toutes les eſpeces de marchandiſes utiles ou curieuſes que ſa Flote avoit apportées. Il eut même la complaiſance ou, pour mieux dire, l'adreſſe de faire recevoir par toute ſa Flote les coquilles dont ces Sauvages s'étoient chargez, & qui leur ſervoient de monnoye [1]. Ces attentions n'eurent tout leur effet qu'à la longue. Mais dès les premiers jours les Noirs refugiez ſe trouverent ſi bien du Gouvernement ſous lequel ils étoient tombez, qu'ils envoyerent à

1. Cet uſage regne encore ſur les Côtes de l'Afrique & de l'Amerique. V. Dapper ſur l'Afrique, & le P. Lafiteau des mœurs des Sauvages de l'Amerique.

Cherès le même Deputé qu'il avoit nommé pour être toûjours leur Agent auprès de lui. Ce Deputé dit à Cherès, que ſes compatriotes, voyant qu'il y avoit dans la campagne plus de bonnes terres qu'ils n'en pouvoient cultiver, ils s'offroient d'envoyer un à un & ſourdement quelques-uns des leurs dans leur ancienne patrie, pour attirer d'autres familles qui ſeroient charmées d'accepter le parti dont ils étoient eux-mêmes ſi ſatisfaits. Cherès répondit à cette propoſition, qu'il recevroit avec la même bienveillance tous ceux qui viendroient de leur propre mouvement dans leur nouvelle habitation. Mais que ſon deſſein n'étoit pas que l'on fît aucune démarche pour debaucher les ſujets d'un Roi voiſin, avec lequel il vouloit eſſayer d'entrer en quelque commerce. Qu'il ſongeoit même à lui envoyer une ambaſſade, avant qu'il ſçût leur évaſion, ou du moins le lieu de leur retraite. Qu'ainſi il ſeroit bien aiſe d'apprendre de lui-même qui lui parloit, la maniere dont leur Roi recevoit les étrangers, & quelles étoient les productions de leur pays.

d'exiger d'eux à la premiere audience des proſternemens qu'il n'exigeoit pas des Ambaſſadeurs des Rois ſes voiſins, & de leur faire voir enſuite juſqu'où alloit l'obéïſſance de ſes ſujets. Par là, dit il, vous leur ferez comprendre, combien il ſeroit dangereux de vous offenſer; & vous les détournerez des entrepriſes que cette Flote dont on nous parle pourroit faire ſur vos Etats.

Cette nouvelle forme de ſalutation fut ſignifiée aux Ambaſſadeurs dès qu'ils eurent mis pied à terre. Les deux ſeconds parlant pur Phœnicien, pour n'être entendus qu'entre eux trois, diſoient à Cherès qu'il étoit impoſſible d'accepter cette condition. Ils lui repréſentoient : qu'outre l'honneur de l'Egypte, dont le monde entier reſpectoit le nom, ils avoient à ſoutenir la dignité de leurs Rois, & celle de leurs perſonnes mêmes, qu'ils croyoient fort au-deſſus de toutes les eſpeces d'animaux qu'ils rencontroient en Afrique. Cherès leur repliqua avec douceur : que ces Sauvages meritoient de la conſideration en qualité d'hommes, & que les Nations actuellement les plus policées avoient commencé par

l'état où celle-ci étoit encore. Je vous avoüe, continua-t'il, que je me sens porté d'inclination pour ces Peuples à proportion du besoin qu'ils ont de nous. Mais à ne considerer que nous-mêmes, le véritable honneur d'une Ambassade consiste à réüssir dans son objet; & il ne faut jamais que des disputes de Ceremonial fassent manquer une entreprise réellement avantageuse. En un mot, il ne s'agit pour le présent que de vous établir dans le Congo, & je prévois de loin que le retour de cette affaire sera à votre avantage.

Les trois Ambassadeurs entrerent donc, & même de bonne grace, dans une espece de grande cabane ornée de nattes de differentes couleurs. Le Roi étoit assis sur un trône de bois rouge, posé sur cinq marches. Il avoit autour de lui un grand nombre d'Officiers, entre lesquels son Ministre debout, tenoit le premier rang. Cherès pour montrer l'exemple à ses deux compagnons se mit d'abord à genoux à platte terre; & ce Prince issu du sang le plus noble qu'il y eût dans le monde, ne feignit point de toucher de son front la derniere marche d'un trône où étoit assis

un Sauvage noir plus qu'à demi-nud ; n'ayant ſur ſon corps que quelques peaux herminées, & ſur ſa tête qu'une toque chargée de plumes & de pendans d'yvoire & de corail. Se levant enſuite il expliqua ſa commiſſion de la maniere dont il l'avoit déjà fait annoncer. Il demanda au Roi ſon amitié de la part de Cherès, Egyptien, actuellement campé dans un pays inhabité au-delà du Coanſa, tenant en mer la place du Roi de Phœnicie, & des Rois de la Taprobane ; & aſsûrant en leur nom le Roi de Congo, qu'ils ne ſouhaitoient autre choſe que de faire dans ſon Royaume un commerce, qui ſeroit avantageux à ſes Peuples mêmes. Le Roi Sauvage qui ne levoit pas les yeux de deſſus cet Ambaſſadeur, dont la phyſionomie paroiſſoit avoir quelque choſe de ſuperieur aux autres hommes, étoit confus de plus en plus de la faute qu'on lui avoit fait faire. Pour la réparer en quelque ſorte, dès que Cherès eut fini ſon diſcours, il deſcendit de deſſus ſon trône pour lui ſerrer la main, & pour l'aſsûrer que celui qui l'envoyoit & les Rois qu'il avoit nommés trouveroient toûjours en lui un ami ſin-

cere, & un allié fidele. Il donna un plein pouvoir à lui & aux siens de lier avec ses sujets tout le commerce qui conviendroit réciproquement aux uns & aux autres. Là-dessus Cherès supplia le Roi de venir voir au-dehors les présens qu'on lui offroit, & qui n'auroient pas pû tenir dans la salle d'audience quand il n'y auroit eu personne. Pendant que le Roi admiroit leur magnificence; le Ministre l'interrompit desagréablement, pour lui montrer sur le plancher découvert d'une haute tour de bois, trois Negres qui n'attendoient que son ordre pour se jetter du haut en bas, en présence de tout le monde. Aussi-tôt Cherès avec un mouvement de douleur qu'il ne put contenir, dit au Roi : Seigneur, un pareil spectacle est si contraire à nos mœurs, que je ne sçaurois vous dissimuler que nous nous en tiendrions offensez, ce que je ne crois pas être de votre intention. Le Roi sur le champ donna ordre à son Ministre de monter lui-même au haut de la tour, pour aller dire à ces trois hommes que les étrangers leur sauvoient la vie.

Cependant ces nouveaux hôtes se ré-

Le Negre lui répondit qu'il n'avoit guéres vû venir dans le Congo d'autres étrangers que leurs voisins qui occupoient de l'autre côté de la ligne un pays appellé le Royaume de *Guinée*. Notre Roi, ajoûta-t'il, les a toûjours reçus favorablement, & on leur laisse beaucoup de liberté dans nos ports, où ils sont amenez par des barques un peu plus grandes que les nôtres. Ils y viennent chercher des pierres précieuses, des dents d'Elephans qui sont si grosses que celles d'un seul Elephant pesent deux quintaux, mais sur-tout des Besoars, qu'on trouve dans la tête de ces animaux, & qu'on croit être un grand remede [1]. Ils sont curieux aussi des peaux de nos Bufles, de nos Tigres, & sur-tout de nos Bievres [2] qui sont si rares que personne n'en porte dans le Congo sans la permission du Roi. Enfin ils achetent des Esclaves que notre Roi fait faire chez des Peuples vagabonds dans le milieu des terres à l'orient de son Royaume.

Après cet éclaircissement, Cherès renvoya le Negre, & disposa incessam-

1. Dapper, p. 345. & 346.
2. Espece de Castor.

ment l'ambaſſade qu'il meditoit, afin de ne pas effaroucher le Roi par l'aſpect imprévû d'une Flote entiere. Cependant comme il vouloit être inſtruit à fond du caractere de ce Prince & de ſes ſujets, par rapport à la sûreté du commerce qu'on pourroit faire avec eux, il imagina d'être lui-même un de ſes Ambaſſadeurs, caché ſous un autre nom que celui qu'il s'étoit donné.

Mais avant que de partir il envoya un Vaiſſeau pour demander un détachement de la Colonie de Sophir, encore plus grand que celui qu'on avoit établi au Cap du paſſage, d'autant que la nouvelle Tyr étoit une ville en forme. Il marqua néanmoins qu'il ne falloit mettre qu'un Lieutenant à la tête de cette Colonie; parce qu'il avoit jetté les yeux ſur un des Officiers Phœniciens qu'il avoit avec lui, pour gouverner en chef la Ville & les nouveaux habitans qui lui étoient ſurvenus du Congo, & qu'il avoit déja répandus dans la campagne pour la cultiver. Il écrivit la même choſe & plus au long à Aſtarte par un autre Vaiſſeau. Il lui nommoit cet Officier auquel Cherès laiſſoit encore ignorer la place

qu'il lui destinoit ; parce qu'il vouloit que l'ambassade au Roi de Congo ne prît son autorité que du Commandant de la Flote. Il ajoûtoit enfin qu'il donneroit le nom de Viceroi à ce nouveau Gouverneur ; non-seulement parce que la possession réelle du territoire, & la domination sur des Peuples qui s'étoient donnez librement & volontairement aux Phœniciens paroissoit demander ce titre ; mais encore pour attirer à leur Chef une plus grande consideration de la part du Roi de Congo & des autres Peuples voisins.

Voulant donc placer son ambassade dans l'intervalle de ses lettres & des réponses qu'il en attendoit ; il fit équiper deux Vaisseaux de moyenne grandeur, d'une maniere fort leste, & sans aucune apparence d'être armez en guerre. Lui-même, deux autres Ambassadeurs, dont l'un étoit Phœnicien, & l'autre de la Taprobane, s'habillerent très-proprement, aussi-bien que tout le reste de leur Equipage, sans avoir d'autres armes ni offensives ni défensives qu'une épée à leur côté. Les deux Vaisseaux étoient chargez de toutes sortes de meubles commodes par

eux-mêmes, & curieux par les façons & les ornemens. Des coffres & des cabinets très-beaux en dehors enfermoient des étoffes d'or & de soye de toutes couleurs; & ce qui n'étoit pas moins précieux, des Draps de Tyr à double teinture de pourpre. C'étoit les présens qu'il destinoit au Roi & à ses Officiers. Les deux Vaisseaux portoient encore un grand nombre d'autres effets de moindre prix, mais tous d'usage, & dont la nouveauté devoit surprendre les yeux des Sauvages. Tout son monde avoit ordre de les distribuer aux particuliers auſquels ils auroient affaire dans l'établissement de leur commerce.

Avec ces préparatifs, les deux Vaisseaux ornés de banderolles, qui du haut des mâts auroient trempé dans l'eau sans le vent qui les soûtenoit, se présenterent devant Sogno, Ville où resi.loit le Roi, à l'embouchure du Zaire. C'est un grand fleuve qui conserve la douceur de ses eaux jusqu'à soixante milles dans la mer[1]. Il coule à une distance à peu près égale du Coan-

1. Barros. Decad. 1. c. 3.

ſa, du côté du Tropique, & du Gabon ſous l'Equateur, & il ſepare l'Angola vers le Midi du Loango vers le Nord, deux grandes Provinces qui compoſoient le Royaume de Congo. Quand ils furent devant le port, au point où les objets ſe pouvoient facilement diſtinguer; Cherès fit monter ſur les deux proües des trompettes & des tymbales, qui jouerent pendant une heure les airs les plus vifs & les plus gais qu'on eut compoſez dans la Phœnicie. Ce ſpectacle attira ſur le rivage tout ce qu'il y avoit d'habitans dans la Ville. Le Roi même, dont le Palais qui n'étoit qu'une maiſon de bois un peu plus haute que les autres, regardoit la mer, étoit charmé de voir des étrangers ſi magnifiques & ſi gracieux; & il ſe promettoit de les recevoir avec de grands témoignages d'eſtime & d'amitié. Auſſi-tôt Cherès appercevant de loin le ſuccès qu'avoit eu ſa ſeule préſentation, envoya une chaloupe toute peinte & toute dorée juſqu'aux rames, pour prier les premiers Officiers qu'on trouveroit en abordant, d'avertir le Roi: que les deux Vaiſſeaux amenoient trois Ambaſſadeurs de la part de Che-

rès, Egyptien, repréſentant la perſonne du Roi de Phœnicie & des Rois de la Taprobane, & commandant de leur part une Flote compoſée de ces deux Peuples. Il fit declarer par avance que les Ambaſſadeurs ne venoient que dans un eſprit de paix, pour demander alliance avec le Roi & liaiſon de commerce avec ſes ſujets. Le Roi ſuivant ſon inclination naturelle, répondit que les Ambaſſadeurs ſeroient les très-bien venus, & qu'il les invitoit d'entrer inceſſamment dans le port.

Pendant que l'on portoit cette réponſe, le Miniſtre du Roi toujours méchant, ſoit par reflexion, ſoit par habitude, & qui ne ſçavoit pas mieux ſe conduire avec des étrangers qui devoient lui paroître reſpectables, qu'avec des peuples ſoûmis juſqu'à l'eſclavage, s'aveugla en cette occaſion d'un orgueil très-mal entendu pour ſon maître. Il lui perſuada qu'il étoit important pour lui de faire ſentir ſa propre grandeur aux Ambaſſadeurs de tant de Rois, dont on faiſoit valoir les noms, & de les effrayer par quelque ſpectacle bien different de celui qu'ils avoient étalé. Il lui conſeilla d'abord

pandirent dans Sogno, & portoient par-tout une joye inconnuë à ces pauvres Peuples. Ils leur donnoient des idées de commerce qu'ils n'avoient point encore ; ils achetoient d'eux un grand nombre de choſes dont ils n'avoient que faire, pour leur donner le goût des échanges ; en leur indiquant néanmoins les productions de leur pays, dont les étrangers ſeroient le plus curieux, afin qu'ils en fiſſent des proviſions. Les Prêtres Egyptiens les traitoient avec une douceur extrême, & avec un ſuccès merveilleux, de leurs maladies & de leurs bleſſures, qui les expoſoient de la part de leurs Medecins ordinaires à des operations plus cruelles & plus dangereuſes que leurs maux mêmes.

D'un autre côté, Cherès qui ſentoit que le Roi avoit de la conſideration pour lui, en profitoit pour l'aborder le plus ſouvent qu'il lui étoit poſſible. Il lui inſinuoit des maximes d'équité par rapport au Gouvernement. Il lui racontoit la maniere dont les Rois des Nations policées en uſoient avec leurs ſujets ; & embelliſſant quelquefois le tableau, il lui diſoit que leur puiſſance ne

consiſtoit point dans une autorité tyrannique ; mais qu'elle avoit ſon principe dans le cœur & dans l'affection de leurs Peuples. Il ajoûtoit que pour entrer véritablement en commerce avec les Nations les plus celebres de la terre, comme il paroiſſoit en avoir envie, il falloit prendre quelque choſe de leurs mœurs. Que l'on ne viendroit point avec plaiſir dans un pays où l'on verroit faire des maſſacres ſans forme ni ombre de juſtice. Que les étrangers ne croiroient pas même qu'il y eût aſſez de frein contre le crime, ni par conſequent aſſez de sûreté pour leurs perſonnes, dans un Royaume où les ſupplices, qui devoient être reſervez pour les voleurs & les aſſaſſins, étoient ordonnez ſuivant la ſeule fantaiſie du Prince, contre des innocens. Qu'enfin il ne concevoit pas comment lui-même pouvoit être à l'abri des attaques les plus ouvertes, n'ayant pas d'autres menaces à faire à ceux qui entreprendroient contre ſa vie, que celles qu'il executoit tous les jours contre ceux mêmes qui étoient diſpoſez à la défendre.

Le Roi frappé de ce diſcours, dit à

Cherès : Que quoiqu'il ſentît bien l'infériorité de ſes lumieres à celles des Nations policées, il avoit toûjours eu une répugnance ſecrette pour les cruautez qu'on lui faiſoit exercer. Mais, ajoûta-t'il, nous ſommes ici guidez par des Sacrificateurs & par des Devins, qui ſçavent tous les ſecrets de nos Moquiſies ; & qui me menacent moi & mes Peuples des malheurs les plus terribles pour peu que nous réſiſtions à leurs conſeils. Nos Idoles qui leur ont demandé de tout temps des victimes humaines, & qui ſe contentoient auparavant qu'on leur en offrît une fois l'année, exigent maintenant ce ſacrifice en chaque lune. Mon Miniſtre, que les Sacrificateurs m'ont donné eux-mêmes, m'a fait concevoir que pour entretenir mes ſujets dans une diſpoſition continuelle de livrer leur vie au premier ordre des Moquiſies, je devois les accoûtumer moi-même à la donner au premier ſignal de leur Roi. Cherès repliqua ſur le champ : Seigneur, Quel plus grand malheur les Dieux peuvent-ils faire tomber ſur vous & ſur vos Peuples, que de vous permettre ainſi d'autoriſer vos Sacrificateurs, qui ſont leurs

meurtriers, en vous rendant vous-même le meurtrier de vos ſujets ? Vous les contraindrez par-là à déſerter un à un & peut-être en foule votre Royaume, & à vous livrer vous-même au premier ennemi qui voudra s'emparer de vos Etats. Croyez, Seigneur, que toute Religion qui repréſente les Dieux comme méchans, & toute politique qui rend les Rois méchans, eſt une religion & une politique inventée par de méchans hommes.

Ces dernieres paroles étoient un peu trop fortes pour un Sauvage enſéveli dans une ſuperſtition dont les raiſonnemens étoient incapables de le tirer. Auſſi laiſſa-t'il là Cherès ſans lui répondre. Il y avoit plus ici. Le Roi lui-même n'auroit pas été en sûreté de ſa vie, s'il avoit marqué de l'indifference pour quelque ſigne de la volonté des Idoles annoncé par les Sacrificateurs. Diodore [1] raconte que les Prêtres de Meroé dans l'Ethiopie, dépêchoient quand il leur plaiſoit un Courier au Roi pour lui ordonner de mourir. Ils lui faiſoient dire que les Dieux l'avoient ainſi reglé,

1. Livre 3.

& que ce ſeroit un crime que de violer un ordre qui venoit de leur part. Ils ajoûtoient pluſieurs autres raiſons qui ſurprenoient aiſément des eſprits ſimples ; & les premiers Rois s'étoient ſoûmis à ces ordonnances injuſtes. Ergamenès, qui regnoit à Meroé vers le temps où les Ptolemées regnoient en Egypte, & qui étoit inſtruit de la Philoſophie des Grecs, fut le premier qui oſa s'élever contre cette ſuperſtition. Ayant pris, dit cet Hiſtorien, une réſolution vraiment digne d'un Roi, il s'en vint avec ſon armée attaquer la forteresſe où étoit autrefois le temple d'or des Ethiopiens. Il y fit égorger tous les Prêtres & inſtitua un culte nouveau plus conforme à l'idée que les hommes doivent avoir des Dieux. Cherès rouloit bien dans ſa tête quelque choſe de ſemblable ; mais ne voulant rien faire qui bleſsât tant ſoit peu le droit des gens, il attendoit tout du temps & des conjonctures.

Son eſperance ne fut pas vaine, & il acquit bien-tôt le droit de délivrer de l'oppreſſion ce malheureux Peuple & ſon Roi même, en vengeant une injure faite à ſon Ambaſſade & aux deux

Nations qu'il commandoit. Comme il y avoit plus d'un mois qu'il étoit à Sogno, les Sacrificateurs, avertis d'ailleurs par le Miniſtre, avoient eu le temps de s'appercevoir des entretiens frequens que le principal Ambaſſadeur avoit avec le Roi; & ils ſe doutoient aſſez qu'il n'étoit pas favorable à leurs pratiques. Il n'auroit tenu qu'à eux de s'en éclaircir avec lui-même. Cherès avoit tenté plus d'une fois de les aborder: mais il n'avoit trouvé en eux que des hommes farouches, qui affectoient même de regarder ces étrangers comme des prophanes, & de ſe détourner à leur rencontre. Ils firent donc au Roi une députation en forme, par laquelle ils lui annonçoient de la part de leurs Moquiſies, la perte prochaine de ſon Empire, s'il ne chaſſoit inceſſamment ces étrangers, qui ne tendoient qu'à abolir leur culte & à changer leur religion. Le Roi effrayé, & ſoûtenu dans ſon effroi par le Miniſtre, n'heſita pas un moment à envoyer ordre aux Ambaſſadeurs de vuider, avec tout leur monde, la ville & le Port dès le jour même. Cherès fut ravi d'obéïr en cette occaſion, qui le mettoit en état

d'aller prendre un autre titre que celui d'Ambaſſadeur & d'hôte. Il laiſſa en partant un regret univerſel dans le cœur de ces Peuples, qui ſe voyoient abandonnez ſans conſolation à la barbarie de leurs Sacrificateurs. Il ſe fit pourtant la violence de ne leur donner aucun eſpoir qui pût manifeſter ſon deſſein. Cela ſuffiſoit pour le tenir dans un ſecret profond. Car le Roi ſe confiant entierement aux révélations ſecretes dont ſe vantoient les Devins, négligeoit toute précaution humaine, & s'en rapportoit à eux de ce qui concernoit la ſûreté de ſa perſonne & de ſon Royaume.

Cependant l'expulſion des Ambaſſadeurs donna lieu à un grand nombre d'autres familles du Congo de ſe jetter à l'exemple & ſur la trace des premieres, du côté de la nouvelle Phœnicie. Ainſi Cherès revenant par mer amena par terre, ſans le ſçavoir, de quoi compoſer une Nation entiere. Il avoit donné ordre au Capitaine Phœnicien qu'il avoit laiſſé à ſa place en allant à ſon Ambaſſade, de former aux exercices militaires les Sauvages qu'il avoit déja reçus; afin qu'ils puſſent ſe défendre &

défendre même les Phœniciens dans leur nouvel établiſſement. Il prit le même ſoin à l'égard des derniers venus. Mais il les borna tellement à cet eſprit de défenſe, qu'il refuſa leur ſecours lors qu'ils s'offrirent de l'accompagner à ſon ſecond départ pour le Congo. Il leur dit qu'un Chef de Nations policées n'étoit pas venu leur apprendre à porter les armes contre leur ancienne Patrie. Il ajoûta que lui-même n'alloit point faire la guerre aux habitans du Congo, qui ne lui avoient donné aucun ſujet de plainte, & qu'il avoit pris en affection. Qu'il n'en vouloit pas même à leur Roi, dans lequel il avoit reconnu un très-bon caractere & un amour réel pour ſes ſujets. Qu'il alloit ſeulement le guérir de ſa foibleſſe à l'égard de ſes Devins, en exterminant ces auteurs uniques de ſes cruautez involontaires. Mais que pour parer le ſoupçon d'avoir voulu engager des ſujets à la révolte contre leur Roi, il ne vouloit employer à cette expédition que ſes anciennes troupes.

Cherès partit donc du port de la nouvelle Tyr, avec une magnificence beaucoup plus grande, mais d'un autre

genre que celle de ſon Ambaſſade. A dire le vrai, c'étoit plûtôt pour imprimer le reſpect & la crainte dans l'ame de ces Peuples Sauvages, & pour leur donner une idée de la puiſſance des Nations policées, que par le beſoin qu'il eut de beaucoup de forces, qu'il menoit contre-eux une armée Navale. Les habitans de ces Côtes ne connoiſſoient guéres entre-eux d'autres attaques que les incurſions & les ſurpriſes, ni d'autres défenſes que des attroupemens ſubits où ils faiſoient voir plus de courage que de regle. Auſſi Cherès diſoit-il ſouvent à ſes Officiers, que leurs victoires ſur de pareils ennemis, ne pouvoient avoir de recommandable que l'uſage qu'ils en ſçauroient faire. Son deſſein n'étoit pourtant pas ici de montrer d'abord ſa Flote entiere à la rade de Sogno. Mais ayant obſervé pendant ſon ſéjour en cette Ville que le temple des Sacrificateurs étoit placé du côté meridional hors de ſon enceinte, & ne voulant pas leur laiſſer le temps de s'échapper; il prit les devants avec les ſix plus grands de ſes Vaiſſeaux, pour aborder la nuit en cet endroit. En effet dès la pointe du jour le temple ſe trou-

va environné, ſans aucun obſtacle, de quatre mille hommes armez de pied en cap. Le reſte de la Flote, compoſé encore de plus de trente Vaiſſeaux de toute grandeur & de toute forme, entra en même-temps dans le port en criant de tous côtez qu'on n'en vouloit point au Peuple; mais en faiſant main baſſe ſur tous ceux qui ſe mettoient en défenſe. Les Chefs n'ayant eu à combattre que des Sauvages qui ne ſe défioient de rien, prirent le Roi & le Miniſtre vivans, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçû. Non-ſeulement ils épargnerent toutes les femmes & tous les enfans; mais envoyant de tous côtez ceux qui connoiſſoient déja la Ville & la plûpart des habitans par le premier voyage qu'ils y avoient fait; ils calmerent eux-mêmes en moins de trois heures le tumulte qu'ils y avoient excité.

Alors Cherès qui gardoit toûjours le temple avec ſes quatre mille hommes, fit amener le Roi & ſon Miniſtre pour être témoins de l'exécution qu'il alloit faire. Là en préſence des principaux de la Ville, & d'un grand Peuple qu'on ne laiſſoit avancer qu'avec beaucoup d'or-

dre ; Cherès adreſſa la parole au Roi, qui fut véritablement conſterné, de trouver au Commandant de cette Flote victorieuſe le viſage de ſon Ambaſſadeur. Aveugle Roi, lui dit-il, qui vous êtes laiſſé conduire à votre chûte par les voyes ſanguinaires que vos abominables Devins vous preſcrivoient pour vous en garantir, vous allez voir tomber ſur eux-mêmes l'accompliſſement de leurs fauſſes & ignorantes prédictions. Et toi ſcélerat, ajoûta-t'il, en ſe tournant vers le Miniſtre ; toi qui t'entendois avec les voleurs & les aſſaſſins enfermez dans cette caverne, attens-toi de partager le châtiment de ceux dont tu partageois les richeſſes. Le Miniſtre à ce reproche ouvroit la bouche pour ſe juſtifier. Mais il fut accablé par les témoignages des habitans les plus conſiderables, qui lui allegueront en face les préſens qu'il avoit reçus d'eux pour n'être pas du nombre des victimes : nouveau ſurcroît de confuſion pour le Roi, qui apprenoit d'un étranger ce qui ſe paſſoit à ſon inſçû dans le cœur de ſes Etats.

Auſſi-tôt Cherès fit crier à ſon de trompe tout à l'entour du temple & de

ſa maiſon des Sacrificateurs qui l'environnoit, qu'ils pouvoient faire ſortir leurs femmes & leurs enfans, auſquels on ne feroit aucun mal. On ne reçut d'abord aucune réponſe à cette publication. Mais un moment après on vit ce bâtiment en feu dans toute ſon étenduë. Ces furieux qui avoient obſervé avec attention du dedans de leur maiſon tout ce qui s'étoit fait & tout ce qui s'étoit dit au dehors, aimerent mieux enſevelir leur honte ſous leurs propres cendres, que de s'expoſer aux interrogations d'un Juge inſtruit, aux imprécations d'un Peuple irrité, & aux rigueurs d'un ſupplice dont le vainqueur ne déclaroit point la nature. Le feu qui ſe ſoutenoit également partout, & qui parut long-temps attiſé avec ſoin, conſuma en deux heures cet édifice extrêmement vaſte, mais qui n'étoit bâti que de bois & de roſeaux ſecs.

Quand la flâme eut ceſſé faute d'alimens, à peine diſtingua-t'on dans le débris effroyable de l'incendie un reſte de forme dans quelques corps. Cherès ſe tournant vers l'aſſiſtance, dit: Peuples du Congo, c'eſt un effet viſible de

la faveur des Dieux à votre égard, que l'Arrêt porté par ces malheureux contre eux-mêmes, ait détruit jusqu'aux dernieres semences de la superstition barbare, qu'un mouvement de compassion m'auroit peut-être fait conserver dans leurs femmes & dans leurs enfans. Mais il ne suffit pas d'avoir aboli un culte faux & criminel; il en faut élever sur ses ruines un qui soit raisonnable & digne de la Divinité à laquelle il sera offert. Mon dessein n'est pas de vous faire recevoir par force les Dieux particuliers de l'Egypte, de la Phœnicie ou des Indes. Mais tous les Peuples du monde s'accordent dans l'idée generale d'un premier Etre, auteur & conservateur de la nature. Si les Dieux de chaque Nation ne sont autre chose que les divers symboles sous lesquels elles se représentent les différentes perfections ou les differens dons de cet Etre unique & souverain, le nombre des Dieux ne sera que le nombre de ses attributs ou de ses bienfaits. Vous avez dans votre délivrance un grand sujet de celebrer ses bontez: c'est pourquoi je vous aiderai moi-même à jetter ici les fondemens d'un temple consacré

aux Dieux bien-faisans 1. J'amene avec moi des Prêtres Egyptiens, qui passent pour les plus sçavans de tous les hommes dans le culte Divin. Ils vous instruiront de tout ce qui regarde cet article le plus important de tous pour un Etat & pour chacun des particuliers qui le composent. Ce sont eux qui vous diront : Que quoique la bonté, l'amour pour les hommes, la volonté de les rendre heureux, soit le premier aspect sous lequel il faille se représenter la Divinité, sur-tout par opposition à l'idée affreuse & impie que vos Devins en vouloient donner : cependant cette même Divinité si bienfaisante devient terrible contre toute sorte de crimes & d'injustices, contre les Rois ennemis & persecuteurs de leurs Peuples, contre les Peuples rebelles & infidelles à leurs Rois. Chérès termina ce discours en leur disant que la journée ayant été suffisamment remplie par les premieres mesures qu'il venoit de prendre à l'égard de la Religion, il travailleroit dès le lendemain à ce qui concernoit le

1. Ciceron, *de Nat. Deor.* 3. 34. parle de l'inscription *bonorum Deorum*, mise sur d'anciens temples des Grecs.

Gouvernement politique ; & qu'ils apprendroient dans peu de jours la destinée de leur Roi & de son Ministre dont il se chargeoit : Qu'ainsi chacun d'eux s'en retournât paisiblement chez soi, & se conduisît comme s'il n'étoit arrivé aucune espece de changement dans le Royaume.

Dès que la foule fut écoulée, il fit conduire le Roi sans lui parler dans la maison qui lui tenoit lieu de Palais. Il l'y fit enfermer sous une très-sûre garde, en lui laissant à son choix une demi-douzaine de personnes, ou de sa famille, ou de ses domestiques, qui n'auroient aucune communication au-dehors jusqu'à nouvel ordre. Mais pour le Ministre, il le fit mettre seul & enchaîné dans une prison basse où il ne pouvoit attendre que sa condamnation.

Cherès employa les deux jours suivans à sonder par lui-même & par les plus sages d'entre les Phœniciens, les sentimens des principaux habitans de Sogno au sujet de leur Roi. On les trouva favorables pour lui ; & ces Peuples, quoique Sauvages, avoient eu assez d'équité pour démêler sa bonté

naturelle à travers les cruautez forcées que les Devins & son Ministre avoient exigées de lui. Ce n'est pas que Cherès ne fût déja persuadé de cette disposition des esprits par les discours qu'il avoit oüis en differens temps. Mais comme il avoit dessein de remettre le Roi sur son thrône, il étoit bien aise de tirer des Peuples ce témoignage formel ; afin que le Roi eut plus d'affection pour des sujets auſquels il devroit en partie son rétablissement, & que les sujets fussent plus attachez à un Roi qu'ils auroient en quelque sorte choisi eux-mêmes. Ainsi dès le matin du troisiéme jour, il fit élever dans la place publique, d'un côté une estrade, sur laquelle étoit posé un thrône à cinq marches, & de l'autre côté, mais un peu plus bas, un échaffaut. Toutes les troupes de la Flote étant disposées dans les quartiers de la Ville, ou rangées en haye dans la place, le Roi & le Ministre furent amenez. On fit d'abord mettre le Ministre à genoux sur l'échaffaut, le visage tourné vers le Peuple, & ayant derriere lui un Exécuteur qui le tenoit lié. Cherès suivi de l'Officier Phœnicien qui avoit été le second Am-

baſſadeur monta de l'autre côté ſur l'eſtrade, & y fit monter enſuite le Roi accompagné de quatre hommes qui le gardoient ſans le toucher. Là les uns & les autres étant debout au pié du thrône, Cherès ayant préparé ſon diſcours dans la langue du pays, pour être entendu de tout le monde, parla ainſi: Mani, c'étoit le nom propre du Roi, vos Etats appartiennent aux Phœniciens par une conquête d'autant plus juſte que leur premiere intention n'étoit pas de vous les enlever. Cette Nation qui ſe vante d'être la fille aînée de l'Egypte, ancienne patrie de tous les Dieux, premiere origine de tous les Peuples, n'avoit pas dédaigné d'envoyer une Ambaſſade à un Roi Sauvage comme vous. Cette Flote déja victorieuſe de toutes les Côtes de l'Afrique qu'elle a parcouruës; au lieu de commencer avec vous par la guerre, & de vous reduire à l'eſclavage comme vos voiſins, vous a prévenu par des recherches d'amitié, & par des propoſitions d'alliance. Pour vous éclairer & vous conduire dans la maniere dont vous deviez le recevoir, ſon Ambaſſade a paru avec éclat devant vos ports.

Les Phœniciens avoient transformé leur puiſſance formidable en magnificence polie, & leurs invincibles forces en riches préſens. Il vous a plû de ne rien comprendre à des ſignes ſi marquez. Vous avez inſulté des Ambaſſadeurs de Nations policées, auſquelles vous deviez du reſpect. Vous avez fait proſterner devant vous des hommes dont la ſocieté vous faiſoit honneur. Non content de cet outrage, vous avez chaſſé de votre capitale ces Ambaſſadeurs dans le temps qu'ils la combloient de biens, & lorſqu'ils tâchoient d'adoucir par des conſeils adreſſez à vous-même, & par des conſolations à l'égard de vos Peuples, la cruauté ſuperſtitieuſe de votre Gouvernement. Cependant la Phœnicie, quoiqu'offenſée & toute-puiſſante, transforme aujourd'hui ſa vengeance en bienfaits. Elle vous rétablit ſur votre thrône, & vous remet en poſſeſſion de votre Royaume. Sa protection & le commerce libre & volontaire de part & d'autre qu'elle veut bien avoir avec vos Peuples, va rendre cette poſſeſſion plus ſûre qu'elle ne l'étoit lorſque votre négligence & votre ignorance

sur tout ce qui se passoit au-dedans & au-dehors de vos Etats, vous livroit à l'invasion de tout autre Peuple qui n'auroit eu ni l'équité des Egyptiens, ni la sagesse des Phœniciens. Mais en qualité de Roi vaincu, vous allez rendre à la Phœnicie l'hommage que vous lui devez. Le Capitaine Phœnicien que vous voyez à côté de moi, & qui étoit mon second Ambassadeur, est celui que je nomme par l'autorité de la commission generale que j'ai reçûë, Viceroi de la nouvelle Phœnicie que nous avons fondée & établie au-delà du fleuve Coansa. C'est à lui comme représentant ici le Roi de Phœnicie que vous allez adresser votre hommage.

Aussi-tôt Cherès fit monter cet Officier sur le thrône ; & faisant mettre le Roi à genoux sur les planches de l'estrade, il lui ordonna de toucher de son front la derniere marche du thrône. Il l'avertit ensuite qu'on alloit lire à côté de lui la forme de son hommage qu'il repeteroit à haute voix, phrase à phrase, en demeurant toûjours à genoux. Cette formule étoit conçûë en ces termes. Moi rétabli Roi de Congo

par Cherès Egyptien, commandant la Flote du Roi de Phœnicie & des Rois de la Taprobane, qui m'avoit vaincu & fait prisonnier : Je fais une réparation publique & solemnelle des injures qu'un Conseil insensé m'a fait faire aux magnifiques Ambassadeurs qui portoient les noms de l'Egypte, de la Phœnicie, & de la Taprobane, Nations policées que je devois respecter. Je reconnois le Roi de Phœnicie pour mon Seigneur Souverain, auquel je voüe sur le nom des Dieux, soûmission, fidelité & service. Je reconnois aussi Aseryme Phœnicien, séant actuellement sur mon Thrône, pour Viceroi de la nouvelle Phœnicie, fondée à côté de mes Etats. Je promets de recevoir & de suivre les avis & les instructions qu'il me donnera pour entretenir dans mon Royaume un commerce qui soit agréable au Roi de Phœnicie, dont je me déclare Vassal en mon nom & en celui de mes successeurs [1].

Alors Cherès fit lever le Roi, & lui ayant dit de monter sur le Thrône d'où

1. L'an 1660. un Roi de Congo rétabli par les Portugais, s'est rendu vassal de Dom Sebastien, Roi de Portugal. V. Dapper p. 358.

le Capitaine Phœnicien venoit de descendre, il lui parla ainſi : Roi de Congo, la Phœnicie oublie pour jamais les injures que vous lui avez faites ; parce qu'elle ſçait que vous n'en avez pas été le premier Auteur, & qu'elles n'ont eu pour cauſe que les ſuggeſtions de votre Miniſtre, & les menaces de vos Devins. C'eſt par la même raiſon qu'elle vous rend la puiſſance ſouveraine ſur vos Peuples. Soigneuſement interrogez pendant ces deux jours, ils ont rendu témoignage à votre équité, & à votre bonté naturelle que je connoiſſois auſſi par moi-même. Si les cruautez que vous avez exercées ſur eux avoient eu leur principe dans votre cœur, nous leur aurions donné un autre Roi : Mais ils vous ont redemandé eux-mêmes. S'ils vous ont rendu juſtice dans le temps où les effets exterieurs parloient contre vous ; s'ils vous ont été fidelles lorſque vous les abandonniez à la barbarie de vos Sacrificateurs ; quelle affection & quel zele ne devez-vous pas attendre d'eux, lorſque deſabuſé d'une ſuperſtition confonduë & punie par nos ſoins, vous exercerez ſur eux une autorité douce & raiſonna-

ble ? Comme on ne peut avoir de commerce agréable & avantageux qu'avec des Peuples contens & tranquilles ; la Phœnicie qui a interêt que vous gouverniez les vôtres avec bonté, n'en a pas moins de les maintenir dans l'obéïſſance qu'ils vous doivent.

A peine Chérès eut-il ceſſé de parler, que le Roi frappé lui-même de la ſageſſe qui avoit paru dans toute la conduite & dans tous les diſcours de ſon vainqueur, deſcendit au bas de ſon thrône, & lui dit avec plus d'eſprit qu'on n'en auroit attendu d'un Sauvage : Seigneur, la Phœnicie doit être contente des témoignages de reſpect & de dépendance que vous m'avez fait prononcer à ſon égard : Mais je ne le ſuis pas moi-même par rapport à vous. Souffrez que de mon propre mouvement je vienne reconnoître en vous un homme ſuperieur à elle auſſi-bien qu'à moi. Quel Dieu favorable vous a mis à la tête de ſa Flote pour apporter le ſalut & la felicité chez les Nations mêmes qui s'oppoſent à vos bienfaits ? Votre victoire pouvoit ſeule me délivrer de l'oppreſſion cruelle de nos Sacrificateurs & de nos Devins. Il eſt im-

poſſible que mes Peuples ſe ſentent plus ſoulagez que moi de l'extinction de leur culte & de leur race : Rien ne m'empêchera deſormais de regarder mes ſujets comme mes enfans. Le Roi fut interrompu là par des acclamations qui marquoient l'amour qu'on avoit pour lui, & combien on le croyoit ſincere dans ſa promeſſe. Cherès leur laiſſa pendant quelque temps un libre cours ; après quoi demandant ſilence au peuple avec un ſigne de la main, il dit au Roi : Seigneur, remontez ſur votre thrône ; vous ſentez-bien que le ſpectacle de cette journée n'eſt pas encore fini.

En même-temps ſe tournant vers le Miniſtre qui attendoit ſa Sentence toûjours à genoux ſur ſon échaffaut : Et toi, malheureux, lui dit-il, qui dois être la victime & le ſceau de la joye publique ; tu ſçais que ſi l'on vouloit proportionner ton ſupplice au nombre de tes compatriotes que tes intelligences avec les Devins ont fait égorger, toutes les parties de ton corps ne ſuffiroient pas aux tourmens qu'il faudroit te faire ſouffrir. Mais je n'ai garde d'exciter ou de nourrir dans le Peuple

le goût de la vengeance. C'eſt la juſtice & non la paſſion qui doit ordonner des peines des criminels. Je ne veux pas même autoriſer ici dans les Rois la licence des ſupplices arbitraires, qui eſt un des plus ſiniſtres ſymboles de la Tyrannie. Il ne doit y avoir dans un Etat bien reglé, qu'un nombre fixe de ſupplices, dont les dégrez répondent à peu près à l'énormité des crimes qu'on doit punir; & dont la rigueur ſerve à effrayer les méchans, & non à ſatisfaire la cruauté du Prince ou des Peuples. Dans cette ſuppoſition même ton châtiment ſeroit encore terrible. Mais entrant en conſideration de l'attente où tu es de la mort depuis trois jours, auſſi-bien que des humiliations que tu as eſſuyées pendant cet intervalle; ou plûtôt parce que la miſericorde cherche moins de raiſons que la juſtice; je t'ai reſervé le plus doux & le plus court de tous les ſupplices, qui eſt d'avoir la tête tranchée. J'aurois voulu même te ſauver la vie; mais toutes les circonſtances rendent ton pardon impoſſible. Ta patrie ne peut être parfaitement en sûreté que par ta mort; & elle auroit toûjours ſujet d'apprehen-

der que la complaisance de ton Roi ne te laissât rentrer dans ses bonnes graces. Là-dessus le Ministre prit la parole & dit : Ne crois pas que j'acceptasse la vie quand tu voudrois me la donner. Je reconnois aussi-bien que le Roi & tout ce Peuple, l'équité, l'humanité même qui preside à tes projets, & qui conduit tes démarches. J'ai merité la mort, & elle peut seule appaiser les reproches que je me fais à moi-même. J'ose seulement te recommander une jeune femme & un enfant de cinq ans que je laisse après moi. Tu n'as pas lieu de craindre que mes crimes renaissent en eux ; ma jeune femme les a perpetuellement desapprouvez, & elle élevera mon fils dans des maximes toutes contraires à celles que j'ai malheureusement suivies. Cherès lui répondit sur le champ : Les criminels qui se reconnoissent à la mort sont dignes de quelque faveur. Ta demande t'est accordée de ma part ; & le Roi qui m'écoute ne m'en refusera pas l'accomplissement. Aussi-tôt Cherès se détourna, & l'Executeur auquel il avoit donné ce signal, fit voler d'un coup de sabre la tête du criminel, qui fit trois bonds sur l'échaffaut.

Alors Cherès dit au Roi : Seigneur, la circonſpection que j'ai employée dans la mort d'un très-grand coupable, fait voir de quel prix eſt chez les Nations policées la vie des innocens. Je vous ai épargné en condamnant votre Miniſtre, le chagrin de le condamner vous-même. Mais de plus il ne convient point à un Roi de prononcer de ſa propre bouche un Arrêt de mort. Il doit commettre le jugement des criminels à des Tribunaux de Juſtice, & ne ſe reſerver que l'adouciſſement des peines, ou même la grace abſoluë des condamnez, lorſqu'il en croit l'exemple plus utile que celui de leur punition. Roi de Congo, & vous ſes ſujets, je me demets en ce moment de l'autorité que j'ai exercée pendant ces trois jours en qualité de vainqueur, parce que je crois qu'elle ne vous eſt plus néceſſaire. Je reprens la condition d'étranger & d'hôte ; & dans le peu de temps qui me reſte à demeurer parmi vous, je n'agirai avec votre Roi que par voye de conſeil. Je vous rends à l'obéiſſance que vous lui devez, & je l'inviterai à en faire un uſage qui ne ſçauroit être avantageux pour vous

qu'il ne le soit pour lui-même ; d'autant que les vrais interêts d'un Roi & de ses Peuples sont inséparables.

Cherès tint exactement la parole qu'il avoit donnée. Il cedoit partout le pas au Roi, quoiqu'il voulût que lui-même le cedât par honneur dans ses Etats au Viceroi de la Phœnicie, à condition que le Viceroi le lui cederoit par la même raison, si le Roi l'alloit voir dans le nouvel établissement des Phœniciens. S'occupant ensuite de matieres plus importantes, il fit agréer au Roi le plan du temple des Dieux bienfaisans, tel que les Prêtres Egyptiens l'avoient tracé. Il consentit de laisser deux d'entre-eux dans le Congo pour l'institution du nouveau culte & pour l'instruction des Peuples: Et ces deux Prêtres se proposerent d'attirer dans la suite quelques autres de leurs collegues de Memphis, pour partager leurs soins & pour les étendre. On leur assigna dès-lors tous les biens des Sacrificateurs.

Cherès forma de concert avec le Roi divers reglemens qui pouvoient convenir à des Sauvages, qui étoient d'ailleurs très-dociles. Ces reglemens

étoient assez simples pour être retenus sans le secours de l'écriture que ces Peuples n'avoient pas. Il est vrai qu'ils y suppleoient par certaines marques taillées ou gravées, dont l'invention & l'interpretation supposoit en eux beaucoup d'esprit. Mais c'est là précisement ce qui fait l'inferiorité des Peuples Sauvages, Barbares, ou moins instruits que d'autres. Ils sont réduits à employer tant d'efforts & tant de temps à la connoissance des signes, qu'ils n'en ont presque plus à donner à la connoissance des choses [1]. Cherès souhaitoit que les habitans de Congo fussent fidéles dans le commerce, & heureux à leur maniere ; mais il vouloit plûtôt les policer que les polir. Il croyoit qu'il étoit de l'interêt du genre humain pris en general, qu'il y eût des Sauvages, c'est-à-dire, des hommes qui ne connussent ni les ornemens de l'esprit, ni les aisances de la vie. Les fatigues & les risques de leurs chasses

1. C'est le cas des methodes difficiles, ausquelles seules il faut mettre plus de temps que n'en demanderoient les sciences mêmes ausquelles on seroit conduit par des methodes aisées.

aux bêtes farouches qui nous fourniſſent des peaux rares & des pelleteries précieuſes ; les courſes ou plûtôt les voyages immenſes qu'ils font dans le milieu des terres, à travers de leurs fleuves impraticables & par-deſſus des montagnes inacceſſibles, pour apporter des plantes ou des ſubſtances medecinales & pluſieurs autres productions de la nature, ſont des travaux dont la moindre idée d'une plus douce occupation ne manqueroit pas de les dégoûter. Il avoit néanmoins des projets un peu plus avantageux pour les refugiez de la nouvelle Phœnicie où il ſe hâta de revenir. Il ne laiſſa même à Sogno qu'un bureau de commerce qui devoit ſe rapporter comme à ſon centre à celui qu'il alloit fonder à la nouvelle Tyr.

Comme Cherès avoit employé près d'un an à ſes deux voyages au Congo, il trouva à la nouvelle Tyr la Colonie qu'il attendoit, & même la réponſe d'Aſtarte. Celui-ci lui marquoit qu'il approuvoit extrêmement le choix qu'il avoit fait d'Aſeryme pour Viceroi : Et quoiqu'ils connuſſent l'un & l'autre le deſintereſſement d'Aſtarte & ſon zele

pour le bien du ſervice ; il les ſurprit beaucoup en leur mandant que dès le lendemain du jour qu'il avoit reçu cette nouvelle, il avoit envoyé propoſer à la Cour de Phœnicie de donner à ce dernier l'Intendance du commerce de l'occident. Il eſt inutile de rapporter ici la réponſe pleine d'honnêtetez & de déference qu'Aſeryme lui fit ſur ce ſujet. Mais le ſeul expoſé d'un établiſſement auſſi favorable que celui de la nouvelle Phœnicie, avoit engagé la plûpart de ceux qui compoſoient la Colonie nouvellement arrivée, d'apporter toute ſorte de marchandiſes, comme en une Ville d'un commerce ouvert pour toutes les côtes Occidentales de l'Afrique. Ils en trouverent en effet l'employ dans la ſuite, & ſans attendre même bien longtemps.

D'abord après l'inſtalation du Vice-roi, Cherès ſongea à donner une forme convenable à ce nouvel Etat. Il n'avoit rien à innover à l'égard des habitans de la Ville, qui étoient des Phœniciens, des Inſulaires, de la Taprobane, & même auſſi des Ethiopiens. Les uns & les autres, par rapport à la

Religion, avoient leurs Prêtres ; & par rapport au Gouvernement civil, ils étoient tous obligez de se conformer aux Loix Phœniciennes. Il ne s'agissoit que des habitans de la campagne originaires du Congo, & qu'on ne devoit pas traiter en esclaves comme à Sophir, ni même en Serfs comme à Menuthias.

Il avoit eu soin d'abord de les faire instruire en son absence par des Prêtres Egyptiens qu'il avoit laissez auprès d'eux. Ils s'étoient prêtez avec beaucoup de zele & de bonté à ce Ministere, & y avoient déja très-bien réüssi. Une Religion qui tend beaucoup à la morale, comme étoit celle des Prêtres de Memphis, est capable toute seule d'adoucir les mœurs les plus feroces, & ne manque point de purger une Nation des vices les plus contraires à la societé. A plus forte raison est-elle propre à perfectionner ceux en qui elle trouve des dispositions plus favorables.

Il les fit renoncer ensuite aux courses éloignées, aussi-bien qu'aux chasses violentes. Il pensoit que des hommes long-temps séparez les uns des autres par

par des voyages de plusieurs centaines de lieuës, tels que les Sauvages en font frequemment, n'acquierent jamais la douceur & l'humanité que procurent les habitations rassemblées : Et ç'a été là le premier motif des anciens fondateurs des Villes. C'est par une raison semblable qu'il leur défendit la poursuite des bêtes feroces. Mais outre cette raison qui regardoit l'interêt particulier de ce Peuple, il avoit deux autres vûës non moins importantes & plus generales.

La premiere étoit que les habitans demeurez dans le Congo ne faisant commerce que de ce qu'ils apportoient de ces longues courses & de ces grandes chasses, il ne falloit point leur enlever ce moyen de subsistance ou ce profit. C'est une mauvaise politique pour de grands Commerçans, que de chercher à appauvrir leurs voisins ; d'autant qu'ils perdent par-là le débit de leurs propres marchandises que leurs voisins ne sont plus en état d'acheter. Le commerce ne consiste que dans un mouvement de matieres differentes qui se font, pour ainsi dire, avec des puissances égales. Sa seconde vûë étoit

d'engager ces refugiez à se livrer tout entiers à la culture des terres, très-négligée sur toutes les Côtes qu'il avoit suivies, & presque inconnuë aux Sauvages. Extrêmement vifs pour des travaux extraordinaires, ils sont incapables d'un travail assidu, & paroissent à la fois très-laborieux & très-fainéans. Cherès remedia néanmoins à ce défaut en les empêchant d'une part de s'écarter, & de l'autre en donnant un droit réciproque aux uns & aux autres sur les parties de leurs terres qu'ils laisseroient en friche. Mais pour prévenir les querelles qui pourroient naître de ces sortes d'intromissions, elles ne se devoient faire que par une Sentence des Prêtres qu'il leur donnoit pour Juges dans tous les differends qu'ils auroient entre-eux. Le besoin de subsister soûtenu de cette émulation, & joint à la défense rigoureuse de mendier, engagea bien-tôt ces nouveaux habitans à porter toute la campagne à un très haut point de fertilité. C'est le plus grand de tous les avantages pour un Royaume que de trouver dans son propre sein, toutes les nécessitez de la vie, de pouvoir même les fournir aux

étrangers, & de n'emprunter d'eux que les commodités ou les ornemens.

Il étoit permis aux Noirs de ſe loger à la campagne, comme ils le jugeroient à propos ; en tâchant néanmoins de ſe réunir dans le centre de pluſieurs poſſeſſions pour y former des Villages, ce que les habitans de tout pays font aſſez d'eux-mêmes, attirez auſſi par la commodité des rivieres & des grandes routes. Mais il leur étoit défendu de s'établir jamais dans la Ville en y achetant des maiſons dont l'élegance ne convenoit pas à la premiere éducation qu'ils avoient eüe ; ou en s'y faiſant Ouvriers & gens de métier, la Colonie Phœnicienne en ayant ſuffiſamment de ſa propre Nation ; ou enfin en ſe donnant aux blancs pour ſerviteurs volontaires, ce qui les mettroit dans un aviliſſement dont ils devoient s'éloigner eux-mêmes. Les blancs pouvoient acheter pour leur uſage des eſclaves de la Colonie de Sophir, ou même des habitans du Congo qui ſe mêloient auſſi de ce commerce. Mais il étoit défendu aux Noirs d'avoir des eſclaves. Il vouloit les engager par là à travailler toujours de leurs propres

mains, ou à ſe procurer pour ſerviteurs des enfans & des petits-enfans par des mariages prompts. Mais indépendamment de ce ſecours, il ne leur défendit pas les ſerviteurs volontaires de leur Nation.

Il n'en étoit pas du ſervice du Roy comme de celui des particuliers. Outre la levée des gens de guerre dont le Prince a toujours le droit dans le beſoin, il étoit permis aux Noirs de ſe préſenter d'eux-mêmes pour le ſervice de terre ou de mer. Mais comme on faiſoit faire l'exercice aux gens de la campagne une fois chaque ſemaine, même en temps de paix; il vouloit que les ſoldats de la garniſon, blancs ou noirs, travaillaſſent dans la Ville hors des temps de leurs fonctions. Ils ne pouvoient pas être maîtres d'atteliers ou entrepreneurs d'ouvrages, de peur qu'ils ne s'attachaſſent trop à leur demeure; mais ils avoient des facilités pour les places de compagnons ou d'aides: Et de plus, il invitoit le Viceroi à les employer à des travaux publics avec moderation, & en les payant non-ſeulement comme ſoldats, mais comme ouvriers. Il entretenoit par-là

en eux l'occupation, & par conſéquent la probité, ſeule ſource du vrai courage.

Il permit aux blancs d'acheter des maiſons de campagne pour leur divertiſſement, d'y planter des allées d'arbres ſteriles, & d'y avoir des parterres de fleurs. Mais ſuivant toûjours le deſſein de maintenir la difference des profeſſions & des eſpeces de negoce, il leur défendit expreſſément de poſſeder un pouce de terre portant des bleds ou des fruits; tout cela devant leur venir de la main des Noirs. Les Prêtres Egyptiens même, quoique réſidans à la campagne étoient ſujets à cette loi. Ils n'y pouvoient avoir qu'un terrain d'habitation, & leur revenu n'y devoit pas être en fonds de terre. Mais on leur permettoit d'avoir un hoſpice dans la Ville, tel qu'il leur plairoit de le bâtir; à condition encore de n'y paroître qu'en habits de marchands, comme ils le pratiquoient dans toutes les Colonies Phœniciennes; pour faire voir qu'ils n'avoient aucun droit d'inſpection ſur elles; l'autorité en matiere de Religion étant toute confiée aux Prêtres Phœniciens.

D'un autre côté, pour procurer aux blancs, qui étoient tous négocians, le débit de leurs marchandiſes, & ſur-tout de leurs étoffes dans le pays même; il invitoit les Noirs dans ces loix de ſe vêtir à la campagne, en leur inſinuant qu'ils conſerveroient mieux leurs perſonnes, & ſur tout celles de leurs femmes & de leurs filles avec des habits, qu'en s'expoſant découverts aux ardeurs du ſoleil. Mais il leur étoit abſolument défendu d'entrer jamais dans la Ville pour la vente de leurs denrées, qu'étant vêtus d'une maniere auſſi complette que les citoyens. Comme cette eſpece de payſans & de payſanes furent bien-tôt à leur aiſe; ils changerent dans peu les vêtemens en parures, & formerent par-là un ſpectacle très-amuſant dans les fêtes, ou dans les foires de la Ville ou de la campagne. On recommandoit aux citoyens d'avoir beaucoup d'égard pour eux, & de les traiter par-tout comme des compatriotes de fondation.

Les revenus du Roi ou du Viceroi, qui étoient ici la même choſe, conſiſtoient dans toutes les carrieres & dans toutes les mines du pays. Il donnoit

l'avis de ne point chercher celles d'or, & de se contenter de l'or de Sophir, conformément au principe general, de laisser à chaque lieu son avantage : Mais il contribua lui-même à faire foüiller celles d'argent. Il avoit établi d'abord un bureau de change pour recevoir les coquilles des Sauvages étrangers qui viendroient négocier dans la nouvelle Phœnicie, & pour leur en donner la valeur d'estimation, en or & en argent. Mais avant la fin des deux années qu'il demeura dans le pays, toutes les Côtes de l'Afrique voulant participer au commerce des Phœniciens, s'étoient déja accoûtumées à la monnoye de métal, commune à tous les Peuples de la terre qui veulent avoir entre-eux quelque relation.

Non content de ce premier fond pour le Roi, il établit le dixiéme sur tous les revenus de la campagne. C'est une espece d'impost, qui étant levé équitablement, & tenant lieu de tous les autres, n'augmente jamais qu'à la satisfaction du contribuable, suivant la reflexion de l'Avocat des Siciliens contre Verrès; parce que c'est une marque qu'il est devenu plus riche. Mais de

plus, il fait connoître à un ſage Prince les véritables forces de ſon Etat. D'ailleurs enfin il jugeoit que des impoſitions moderées animent le travail du Laboureur, qui ſans cet aiguillon, tomberoit bien-tôt dans la pareſſe, & par conſéquent dans la pauvreté. Il ne voulut rien preſcrire à l'égard des droits ſur les marchandiſes. C'eſt un point ſur lequel les Colonies Phœniciennes avoient déja leur uſage. Il avertit ſeulement le Viceroi en particulier de ne pas géner un commerce qui ne faiſoit que de naître, & de ne pas mettre obſtacle à une abondance future & prochaine pour un gain préſent peu conſiderable.

Enfin Cherès crut devoir ſonger auſſi à l'interêt des Prêtres Egyptiens. Il faiſoit voir que chez tous les Peuples qui ont quelque idée de Religion, les Prêtres exempts de toute contribution forcée, prélevoient eux-mêmes des droits differemment reglez ſuivant les lieux, mais qui alloient au moins au dixiéme. Il appelloit en témoignage les Prêtres Phœniciens, ceux de la Taprobane, & même ceux de l'Ethiopie, qui ayant été pris par les Antropo-

phages avec les marchands Ethiopiens, & ayant été délivrez comme eux, les avoient ſuivis dans ſa Flote. Il concluoit de-là, que les Prêtres Egyptiens s'étant chargez de la Religion à l'égard des Sauvages, & ayant ſubi genereuſement les premiers travaux de leur inſtruction, il falloit aſſigner pour eux, & pour leurs Collegues, qu'ils feroient venir inceſſamment de Memphis, la dixiéme partie du reſtant après la levée du dixiéme Royal. Il faiſoit valoir la modicité de cette portion qui n'alloit qu'aux neuf centiémes des revenus de la campagne, en comparaiſon du tiers de tous les biens qu'ils poſſedoient en Egypte; & il annonçoit l'uſage que leur magnificence ordinaire leur feroit faire encore du peu qu'on leur attribuoit, par des temples & d'autres édifices qui embelliroient la nouvelle Phœnicie.

Il établit dans la Ville des Ecoles où l'on ne devoit pas porter les ſciences auſſi loin que dans l'Egypte: Et l'on n'y devoit enſeigner que celles qui peuvent convenir à des Négocians Navigateurs. Il en confia le ſoin aux Prêtres Phœniciens. Mais il n'en voulut

établir aucune à la campagne. Suivant la maxime constante des Egyptiens qui demeuroient de pere en fils dans la même profession, il croyoit que les mêmes occupations de l'esprit qui tirent les enfans de familles de l'oisiveté, y jettent les enfans des Laboureurs, & même des Ouvriers. Toute étude selon lui étoit ennemie du travail des mains, & débauchoit l'esprit de ceux que leur naissance a destinez aux arts méchaniques. Rectifiant néanmoins ce qu'il y avoit de trop general dans cette exclusion, il permit aux Prêtres d'instruire dans leur maison ceux en qui ils appercevroient un talent marqué pour quelque chose de superieur à la culture de la terre.

C'est ainsi que Cherès après avoir été le vainqueur & le bienfaicteur des Sauvages du Congo, fut encore leur Legislateur. Quand il fut sur le point de partir, il fit jurer solemnellement au Viceroi qu'on observeroit ces loix écrites au long avec leurs motifs, & publiées dans toute l'étenduë de la Viceroyauté; ou qu'on ne les changeroit selon les besoins & avec le temps, que dans l'esprit même de leur institution. Il

lui recommandoit particulierement dans les tables qu'il en fit faire, les habitans venus du Congo ; & il exigeoit que la faveur fût toûjours pour eux, dans toutes les affaires douteuſes & équivoques qu'ils pourroient avoir avec les Phœniciens ou leurs autres aſſociez ; par la raiſon même de l'inferiorité de leurs lumieres & de leurs connoiſſances. Il y a beaucoup d'apparence que les Vicerois ſucceſſeurs d'Aſeryme, ſe prévalant, comme il arrive d'ordinaire, de l'éloignement où ils ſe ſentoient du Roi leur maître, violerent bien-tôt le teſtament de leur prédeceſſeur ; & qu'ayant uſé tyranniquement de leur autorité, ils ſe firent chaſſer peu d'années après par les Sauvages : puiſque la memoire d'un ſi bel établiſſement ne s'eſt conſervée que dans mes Auteurs anecdotes, & qu'on ne trouve par-tout ailleurs que des traces confuſes du grand nombre de Colonies que les Phœniciens avoient ſur les Côtes de toutes les mers.

Cherès étoit prêt à mettre à la voile pour continuer ſa route, lors qu'il reçut un paquet d'Aſtarte. Celui-ci lui envoyoit l'original d'une lettre du Roi

dans laquelle le Roi lui marquoit son admiration & sa reconnoissance à l'égard de cet homme extraordinaire, qui avoit déja fait arriver jusques dans la Phœnicie les fruits de ses établissemens, & dont les bienfaits avoient apporté la réputation. Le Roi ajoûtoit qu'il n'adressoit pas ses remercîmens à Cherès, pour suivre le canal que cet illustre inconnu avoit choisi en ne s'adressant lui-même qu'à Astarte, & pour ne point écarter le voile sous lequel il paroissoit vouloir se cacher. Mais qu'il ratifioit avec joye toutes les dispositions, toutes les institutions & toutes les nominations qu'il avoit faites, & qu'il pourroit faire dans le cours de ses découvertes. Il confirmoit en particulier Aseryme dans la Viceroyauté de la nouvelle Phœnicie, & lui donnoit par le conseil & sur les instances d'Astarte, l'Intendance du commerce d'Occident. Cherès répondit à Astarte que n'ayant pas l'honneur d'être connu personnellement du Roi, il n'avoit pas cru devoir l'importuner d'une lettre souscrite d'un nom aussi indifferent que le sien. Il ajoûtoit qu'il n'y avoit aucune entreprise qui ne fût aisée avec des

Officiers & des soldats aussi sages, aussi courageux & aussi entendus que l'étoient ceux qui composoient la Flote Phœnicienne. Il finit en disant qu'il regardoit cette lettre comme la dernière qu'il écriroit à Astarte avant que de rentrer dans l'Egypte ; & qu'ainsi le Roi de Phœnicie sçauroit nécessairement avant lui la conclusion de leur voyage.

Il est à propos de dire ici que la réputation de Cherès commençant en effet à se répandre dans la Phœnicie, & par conséquent dans les pays circonvoisins ; Azarès, l'ancien Esclave de Sethos, jugea qu'il étoit temps de faire courir un bruit sourd que ce Prince étoit caché dans l'Arabie. Intimement persuadé de l'avoir vû mort, il ne craignoit pas de le voir revivre. Mais il avoit peur que Cherès dont il entendoit parler, se prévalant de la gloire qu'il auroit acquise dans son expédition, ne voulût se faire passer un jour pour ce Prince ; & il vouloit le prévenir. Il s'étoit nommé Sethos au Roi de Meriaba dès le premier jour qu'il lui fut présenté, & lui avoit demandé le secret sous prétexte d'attendre l'occa-

sion favorable de rentrer dans le Royaume de Memphis, & de faire rendre aux Arabes les Provinces que les Egyptiens avoient conquises sur eux. Mais sa véritable intention dans ce délai étoit de laisser changer son visage, qui devant perdre la fleur de la jeunesse par un petit nombre d'années depuis l'âge de seize ans, deviendroit méconnoissable à tous ceux qui ne l'auroient pas vû dans cet intervalle. C'étoit aussi la pensée de Cherès en prolongeant son absence, & ils songeoient l'un & l'autre à surprendre la Cour de Memphis, le premier par l'imposture, & le second par la verité. Mais Cherès n'aura les premieres nouvelles de ce Competiteur que sur les Côtes de la Mediterranée.

La Flote de Cherès sortit donc enfin du port de la nouvelle Tyr. Ce n'étoit plus à la verité pour parcourir comme auparavant des Côtes absolument inconnuës, toûjours incertains de ce qui s'alloit offrir à eux. Ils faisoient route de propos déliberé au Royaume de Guinée. Ainsi ils alloient reconnoître en passant les Côtes du Congo. Mais de plus, Cherès sçavoit

déja la carte de la Guinée même. Outre ce qu'il en avoit entendu dire aux habitans du Congo, il étoit venu déja plus d'une fois à la nouvelle Tyr des Marchands de cet autre Royaume ; & il les avoit interrogez sur le gouvernement & les coûtumes de leur pays. Il avoit appris d'eux qu'ils avoient un commerce reglé avec les Colonies Phœniciennes, déja fondées sur les Côtes de la mer Atlantique, les plus avancées vers l'occident. Il comprit par-là qu'il se rapprochoit insensiblement des terres connuës. Pour s'éclaircir encore davantage de ces circonstances, il avoit engagé quelques-uns de ces Marchands de la Guinée, quoique d'ailleurs assez sauvages, à s'embarquer avec lui dans sa Flote. L'embouchure du fleuve Gabon qu'ils rencontrerent, leur donna occasion de faire entre-eux des ablutions extraordinaires. Ils en allegueront pour raison qu'ils passoient actuellement sous le milieu de la route du soleil. Cherès trouva l'observation assez importante pour la faire sur le rivage même ; & tous les Pilotes marquerent en grand caractere sur leur journal la datte du

jour & l'aſpect du lieu de leur paſſage ſous l'Equateur.

En avançant un peu, Cherès s'aſſûra par lui-même de ce que ces Marchands lui avoient déja dit, ſçavoir, que l'Afrique, au lieu de courir au Nord juſqu'à ſon extrêmité ſeptentrionale, préſentoit à cinq ou ſix dégrez au-deſſus de l'Equateur, une longue côte oppoſée directement au midi. C'eſt-là qu'étoit la Guinée & ſa capitale Acara, qui ſeront les derniers noms barbares que j'aurai beſoin d'emprunter de mes Auteurs anecdotes dans la courſe de mon Héros. Cherès s'attachant toûjours dans la route à côtoyer les rivages d'auſſi près qu'il étoit poſſible ; les Marchands de la Guinée lui conſeilloient de cingler un peu plus en droite ligne vers Acara, ſe faiſant fort de l'y conduire en toute sûreté & en très-peu de temps. Il leur répondit que ſon deſſein étoit de reconnoître l'aſpect de toutes les terres : Qu'il vouloit même aborder dans les endroits les plus remarquables, & ſur-tout s'aſſurer du fond de ce Golphe, où commençoit le détour de l'Afrique. Ces Marchands lui repliquerent qu'il trouveroit peu de

curioſitez ſur cette partie des Côtes : Que les Peuples en étoient extrêmement ſauvages ; & que s'ils avoient quelques Villes, il faudroit s'avancer beaucoup dans les terres pour les trouver. Cherès apperçut à la vivacité avec laquelle ils lui alleguoient ces raiſons, que ces Marchands étoient inquiets de ce que ſa Flote alloit prendre connoiſſance d'un pays où ils faiſoient un très-grand commerce qu'ils craignoient qu'on ne leur enlevât. Il leur dit à ce ſujet qu'ils avoient pû remarquer par la conduite qu'il avoit tenuë à la nouvelle Tyr, & par les loix qu'il avoit laiſſées à la Colonie, combien il étoit attentif à conſerver à chaque Nation ſon commerce propre. Qu'il n'avoit en ſon particulier aucune envie de s'engager dans les terres, ni d'interrompre par des excurſions impraticables à un ſeul homme l'entrepriſe du tour de l'Afrique qu'il ſe voyoit prêt d'achever : Enfin que les Phœniciens eux-mêmes étoient des Négocians maritimes, qui ne s'établiſſoient en differens ports que pour recevoir en échange des marchandiſes qu'ils y débarquoient, ce que les naturels du pays leur appor-

toient du fond de leurs Provinces les plus reculées.

Les Marchands Negres rassûrez par ce discours, virent sans chagrin les Phœniciens mettre pied à terre successivement à l'embouchure de la riviere d'Angre, à celle de Barba, & à celle des Camarones. Ils leur servoient même de Pilotes dans ces rades, dont plusieurs sont dangereuses, & d'interprêtes auprès des Peuples qu'ils rencontroient sur le rivage. Ceux-ci, après le premier effroi causé par le nombre & par les habillemens de ces hommes nouveaux pour eux, leur faisoient toute sorte d'accueils, & portoient eux-mêmes dans leurs Vaisseaux des rafraîchissemens que Cherès leur faisoit toûjours payer au-delà de leur prix. On lui dit là que tout ce canton appartenoit au Royaume de Benin. Ils trouverent ensuite la riviere appellée *du Roy*, dont l'embouchure est précisément dans l'angle du détour. Quelques inégalités de rivages aboutissent à un enfoncement de la mer dans les terres qui y fait une pointe d'environ trois dégrez de profondeur. Elle est terminée par une Isle qui du côté du levant

n'eſt ſéparée de la terre ferme que par la largeur de l'embouchure de la riviere de Benin. C'eſt ſur cette riviere, mais à plus de ſoixante lieuës dans les terres qu'eſt bâtie le grand Benin, capitale du Royaume.

Cherès fut étonné de voir dans toutes les Villes maritimes de la Guinée, la quantité & la nature des marchandiſes que les Negres de ce Royaume tiroient des Phœniciens déja établis ſur les Côtes les plus occidentales de l'Afrique, pour les tranſporter dans le Royaume de Benin. Car ces marchandiſes n'étoient point differentes de celles qu'on porte chez les Peuples les plus polis & les plus ſomptueux. C'étoient toutes ſortes d'étoffes d'or & de ſoye, des damas des Indes, des taffetas d'Italie, des velours brodez d'or & d'argent, des habits de coton, de la vaiſſelle même ſculptée, des coraux blancs & rouges, & une eſpece de corail bleu nommé Acori; en un mot tout ce qui peut ſervir pour la commodité & pour l'ornement [1]. Ces particularitez ſemblent dignes de remarque dans des

1. V. les liſtes de Dapper, p. 300. 306. & 310.

Sauvages du milieu des terres, que l'on croiroit encore plus groſſiers & plus négligez que ceux qui voyent paſſer d'autres hommes le long de leurs Côtes. Les Negres [1] ne recevoient d'eux en échange que des Eſclaves, des pelleteries, de l'yvoire, ou des dents d'Hippopotames que l'on donne ſouvent pour de l'yvoire, & d'autres marchandiſes à peu près ſemblables à celles que nous avons vû qu'ils alloient prendre au Congo. Mais les habitans de la Guinée ſçavoient peu l'uſage que les habitans du Benin faiſoient des marchandiſes qu'on leur portoit. Ces derniers ne ſouffroient pas que les premiers entraſſent dans leurs Villes de terre; comme les Negres de la Guinée n'avoient pas ſouffert juſqu'alors que les Phœniciens paſſaſſent le Cap des trois pointes, ſitué entre la corne heſperienne, (*Cap des Palmes*,) où ceux-ci avoient une grande Colonie, & Acara capitale maritime de la Guinée. C'eſt ce triple Cap, auquel ſa figure avoit fait donner le nom de trois pointes, que les uns & les autres

1 Habitans propres de la Nigritie & de la Guinée.

avoient choisi pour un lieu mitoyen, où ils venoient deux fois l'année faire leurs échanges. Les Phœniciens étoient principalement curieux de l'or que les Negres tiroient abondamment de la Côte d'or & du rivage de la Mine. Le dessein de Cherès étoit d'inspirer aux habitans de la Guinée un peu plus d'ouverture & de confiance dans le commerce, & de les engager à recevoir plus librement chez eux les autres Nations. Comme ils sçavoient déja négocier, ils n'avoient plus que ce pas à faire pour cesser d'être Sauvages. Car ce défaut consiste à ignorer l'existence, ou à fuir la frequentation des autres Peuples; comme la simple barbarie consiste à n'avoir point de lettres. Les Sauvages n'ont aucune liaison dans le monde présent; & les Barbares capables d'ailleurs de traitez & même de societé avec les étrangers, demeurent privez de la communication que la lecture donne aux Nations polies avec les hommes de tous les temps. Mais Cherès ne vouloit rien entamer sur cet article que dans la capitale, qui donne toûjours la loi, ou qui sert toûjours de modéle au reste d'un Etat. Il remettoit

là son entrepriſe, d'autant plus volontiers qu'il entendoit dire que le Roi de Guinée, quoique jeune encore, travailloit à former l'eſprit & les mœurs de ſes ſujets. Il arriva donc enfin à Acara avec toute ſa Flote, conduite en quelque ſorte par les principaux des Negres qu'il avoit embarquez avec lui.

Si Cherès connoiſſoit déja la réputation de cette Ville & de ſon Roi; la ſienne qui étoit encore plus brillante l'y fit recevoir avec de grands témoignages de reſpect & d'admiration. Tous les citoyens vinrent au devant de lui ſur le rivage en danſant & en chantant, accompagnez d'inſtrumens qui ne tenoient de la muſique qu'un bruit meſuré. Le Roi lui marqua qu'il l'attendoit avec impatience pour l'aider dans la réformation qu'il avoit commencée. Ce Peuple étoit déja hors de la ſituation malheureuſe où pluſieurs Rois barbares retiennent encore aujourd'hui leurs ſujets, qu'ils regardent comme des victimes devoüées à leurs cruautez extravagantes. Le Roi regnant avoit même aboli l'uſage des victimes humaines établi avant lui ſur cette

Côte [1]. Les Prêtres de leur Idole Fetiſ, qu'ils nommoient pour cette raiſon des Fetiſeros [2], y avoient conſenti à l'adreſſe que le Roi avoit eûë de leur faire mieux trouver leur compte dans les victimes d'animaux qu'on leur préſentoit. Cependant comme ſi les hommes étoient faits pour ſe procurer eux-mêmes les maux qui ne leur viennent pas d'ailleurs ; ces Peuples, & ſur-tout les femmes s'étoient impoſé des loix cruelles, dont l'honneur qu'on y avoit attaché rendoit l'obſervation indiſpenſable. Aux funerailles d'un mari, par exemple, toutes ſes femmes étoient obligées de ſe faire brûler avec lui dans le bucher, où l'on jettoit auſſi une partie de ſes eſclaves, & ſur-tout ceux qu'il avoit le plus aimez [3]. A l'égard des Eſclaves, le Roi avoit déja remedié à cet abus ; en declarant qu'après qu'on auroit préſenté devant le bucher du mort pour lui faire honneur les Eſ-

1. Dapper, p. 177.
2. *Id.* p 313.
3. Dapper, p. 307. dit ſeulement qu'on étrangle les femmes & les Eſclaves à Curamo qui appartient à la Guinée. Et p. 262. qu'on les enterre avec le mort Mais la pratique de ſe brûler eſt commune aux femmes en pluſieurs endroits. V. Bernier ſur le Mogol.

claves que les parens deſtinoient à le ſuivre, on les donneroit aux Fetiſeros comme des Eſclaves conſacrez au ſervice des Idoles. Cette deſtination étoit fort bien imaginée, parce qu'elle engageoit les Fetiſeros par leur interêt à la ſoutenir. Mais il n'en étoit pas de même des femmes. Comme la vie & la mort étoient au fond à leur choix, & qu'il n'y avoit point d'autre peine impoſée au refus de ce ſacrifice qu'une honte irréparable, elles n'auroient pas crû s'en garantir par un azile que le Roi même leur auroit marqué. Le Roi ayant propoſé à Cherès cette difficulté, Cherès lui répondit d'abord, qu'il admiroit la pénétration avec laquelle il avoit ſenti qu'à peine les Rois ſont-ils maîtres d'un faux point d'honneur qui s'eſt malheureuſement emparé de l'eſprit de leurs ſujets; Qu'ainſi il s'agiſſoit de tourner autrement ce point d'honneur, ou de donner à ſon ancien objet une face honteuſe. Après avoir cherché ce moyen pendant quelque temps, ils conclurent enſemble que le Roi publieroit une Ordonnance, par laquelle la punition des femmes convaincuës d'adultere, qui étoit auparavant

vant d'être venduës comme des Eſclaves [1] par leurs maris, ſeroit changée en une priſon dans laquelle elles ſeroient miſes ſur une Sentence du Juge. Qu'elles y demeureroient toutes enſemble juſqu'à la mort de leurs maris, à moins qu'ils ne les redemandaſſent eux-mêmes de leur vivant. Mais que celles qui à la mort d'un mari ſe trouveroient dans la priſon ſeroient conduites au buchet funebre pour y être jettées les premieres. Il ſembloit qu'il ne reſtoit rien à faire pour la guériſon abſoluë de cette prévention funeſte; après avoir changé ainſi le dévoüement des femmes fidelles en ſupplices d'adulteres. Cependant quelques zélées paſſoient encore par-deſſus cette conſidération, en diſant que l'immolation volontaire & l'immolation forcée mettoient pour les aſſiſtans une différence aſſez marquée entre l'innocence & le crime. C'eſt pourquoi Cherès conſeilla au Roi de publier une ſeconde Déclaration, par laquelle la premiere ſubſiſtant dans toute ſa force; il ajoûtoit que toutes les femmes qui ſe jetteroient dans le feu ſeroient cenſées faire par cette ac-

[1] Dapper, p. 199.

tion l'aveu d'adulteres secrets dont elles se sentoient coupables ; & que leur effigie seroit placée dans le regiſtre criminel après les ſignes ou les [2] figures de celles qui auroient été condamnées publiquement. Aucune d'elles ne tint à la menace de cette diffamation, & la pratique fut entierement abolie.

A cette même occaſion Cherès fit comprendre au Roi, qui s'en appercevoit déja, combien la pluralité des femmes cauſoit de diſſenſions domeſtiques ; & ſur-tout combien elle donnoit à une Nation l'air de deſordre & de cette promiſcuité contraire non-ſeulement à la bonne éducation des enfans, mais encore à la nature de l'homme, qui ayant une ame eſt capable de choix & d'attachement ; puiſque cette multiplicité le met au-deſſous d'un grand nombre d'animaux qui s'apparient. Le Roi s'offrit auſſi-tôt de la défendre. Cherès lui repréſenta que cette défenſe, quelque ſage qu'elle fût, jetteroit d'abord la conſternation par-

2. Voyez dans le P. Laffiteau l'explication de ces ſignes ou de ces figures qui tiennent lieu de nom ou de ſignature chez les Sauvages. *Mœurs des Sauvages, tome 2.*

mi ces femmes, qui étant excluës de la maiſon de leurs maris ne ſçauroient quel parti prendre : Qu'ainſi il croyoit qu'il falloit diſpoſer l'appareil avant que de faire l'inciſion. Qu'à ſon avis cet appareil étoit d'ordonner à tout homme qui auroit atteint l'âge de vingt ans de ſe marier. Cette Ordonnance embarraſſa d'abord pluſieurs jeunes hommes qui ne trouvoient pas de femmes. Mais ils furent ſoulagez par l'Ordonnance qui ſuivit bien-tôt après, par laquelle il étoit défendu à tout homme marié de garder chez lui plus d'une femme : Et parmi ces Peuples où l'on ne faiſoit pas difficulté d'épouſer des filles qu'on ſçavoit avoir perdu leur virginité par libertinage, on aimoit encore mieux celles qui avoient vêcu à l'ombre d'un mari.

Mais nous n'avons garde d'omettre une autre ſource de tourmens volontaires qui n'alloit pas à la mort des patiens, mais qui étoit d'une conſéquence fatale aux mœurs & au repos de la ſocieté. Ce ne fut pas ſans une extrême ſurpriſe que Cherès trouva là une image de l'initiation Egyptienne, mais ſi défigurée & ſi hideuſe qu'elle étoit ca-

pable de faire honte à son original. Les Fetiseros avoient persuadé à tout ce Peuple qu'il y avoit dans la Guinée une multitude innombrable d'esprits qu'ils appelloient *Jannanès*, & qui habitoient certains bocages d'où il n'étoit permis à aucun profane d'approcher. Que ces esprits vouloient avoir un grand nombre de serviteurs de l'un & de l'autre sexe qui se fissent initier à leur culte ; faute de quoi ils se jetteroient sur toutes les campagnes & y causeroient une desolation universelle. Cette menace étoit soûtenuë par des feux qui paroissoient assez souvent à travers les arbres d'un de ces bocages le plus voisin d'Acara ; & sur-tout par des Spectres, qui sous la forme d'Ægipans & de Satyres, venoient quelquefois faire entendre des sons de flute auprès de la Ville, comme Pline le rapporte de la partie interieure de l'Afrique, vers ces cantons [1] ; & d'autresfois faisoient rouler dans les champs ces torrens enflâmez dont parle Hannon au sujet des mêmes lieux. Ces prodiges causoient tant de frayeur aux ha-

1. Liv. 6. c. 30.

bitans qu'il n'y avoit presque personne qui s'exemptât de l'initiation, quelque rudes qu'en fussent les préliminaires pour les aspirans, & quelque dure que fût pour leur famille une absence de deux ou trois ans qu'on exigeoit d'eux. On les conduisoit dans ce bocage où on leur sillonnoit tout le corps avec des pierres tranchantes, ou avec des foüets de corde qui faisoient ruisseler le sang de toutes parts, & laissoient des cicatrices ineffaçables. Il falloit soûtenir ensuite des jeûnes terribles dont les premiers étoient de trois jours entiers sans mettre dans sa bouche aucune sorte de nourriture ni de boisson. Le reste du temps se passoit dans les superstitions; dans la crapule & dans une fainéantise parfaite. Les femmes des Prêtres en faisoient de leur côté subir presque autant aux filles. Mais au lieu que les garçons devoient souffrir toutes leurs épreuves avec un visage ferme & toûjours égal, les grimaces & les contorsions étoient permises aux filles, pourvû qu'il ne leur échapât aucun cri. Le moindre manquement aux conditions prescrites auroit fait chasser avec ignominie les uns ou les autres.

Le prix de leur patience étoit qu'au ſortir de-là ils ſe voyoient reſpectez dans toutes les aſſemblées, à cauſe de l'aſſociation dans laquelle on croyoit qu'ils étoient entrez avec les eſprits. Ils regardoient avec dedain, & menaçoient même ſouvent de leur pouvoir ſecret ceux qui à un certain âge ſe trouvoient encore profanes. Ils s'ingeroient devant les Juges nommez par le Roi pour chaque crime, de diſcerner les innocens des coupables par des épreuves de feu ou de breuvages, indépendamment des preuves judiciaires tirées des témoins & des circonſtances des faits. Ils alloient chez les malades imputer leurs maux à des ſortileges jettez ſur eux par leurs ennemis ou leurs envieux, qu'ils déſignoient ſur des indices de fantaiſie qu'ils donnoient pour sûrs. En un mot, les fruits les plus communs de cette initiation ſanguinaire étoient les inimitiez, les vengeances & les homicides. Au reſte les Fetiſeros ne l'ouvroient que de vingt en vingt ans, parce qu'elle ſe faiſoit en commun, hors la ſéparation des deux ſexes dont il faut tenir compte à ces Sauvages, vû la debauche

dont cette pratique même étoit d'ailleurs accompagnée [1].

On commençoit alors l'année dont la fin alloit ramener cette abomination insensée. Le Roi qui passoit vingt-cinq ans, ne vouloit pas differer lui-même d'entrer dans les mysteres des Jannanes, dont il estimoit que la connoissance étoit essentielle à son autorité & à ses desseins. Mais comme il se fioit peu aux Fetiseros, il disputoit vivement avec eux pour le lieu, pour la durée & pour d'autres circonstances de sa préparation ; & quelques égards qu'ils eussent pour lui par la crainte où les tenoit l'idée de son esprit & de sa fermeté, ils n'étoient point encore d'accord sur tous ces articles. Cherès jugea l'occasion favorable pour proposer au Roi de substituer à ces mysteres également fâcheux & impies quelque imitation legere de l'initiation Egyptienne. Celle-ci n'étoit point

1. Le fond de tout ceci ne s'accorde malheureusement que trop avec ce que le P. Lafiteau rapporte des initiations actuelles des Sauvages de l'Amerique, tome 1. & Dapper des mysteres de Belli-parao dans la Guinée, p. 268. ou des consecrations des Moquisies, p. 333. & auparavant p. 326. & 327.

absolument inconnuë à la Guinée. Non-seulement le commerce Phœnicien en avoit apporté la réputation jusqu'à eux ; mais ils sçavoient par les traditions de leurs voisins que l'Hercule Egyptien, un des premiers Initiez, étoit venu jusqu'au détroit des deux mers. Le Roi goûta beaucoup cette proposition, & l'ayant communiquée à quelques-uns de ses serviteurs les plus fidéles, & les plus intelligens ; ils lui firent tous esperer que ses Peuples recevroient avec joye une institution empruntée de la Nation la plus célébre de la terre, apportée dans leur pays par des Egyptiens mêmes, & qui d'ailleurs les délivreroit des longueurs, des souffrances, & sur-tout des suites funestes de l'initiation des Jannanes. Le Roi conclut donc avec Cherès & avec les Prêtres ses compagnons qu'ils offriroient incessamment aux habitans de la Guinée une initiation participée de celle de l'Egypte. Mais pour paret s'il étoit possible par les seules voyes de la prudence & de la douceur, les obstacles qui pourroient leur venir de la part des Fetiseros, il fut décidé que le Roi assembleroit en particulier les

principaux d'entre-eux, & les préviendroit lui-même sur la résolution qu'il avoit prise.

Cette conference leur ayant été indiquée au moment précis où il falloit s'y rendre ; le Roi bien préparé, leur dit : Qu'ils ne pouvoient ignorer eux-mêmes à quel point la plûpart de leurs Initiez abusoient de leur credit sur l'esprit des Peuples. Qu'ils sembloient ne revenir de leur consécration que pour être impunement des malfaiteurs secrets & publics. Que cependant selon une verité tirée des simples lumieres de la nature, & qui sortoit quelquefois de la bouche même des Fetiseros, les Dieux sont essentiellement justes & bons. Qu'ainsi sans porter le raisonnement plus loin, il regardoit comme de mauvais esprits les Jannanes, dont on n'employoit le nom que pour faire du mal, & comme de très-grands criminels ceux de ses sujets qui entreroient desormais avec eux en quelque commerce. Qu'il avoit appris que chez les Nations policées ce crime s'appelloit Magie ; & qu'en qualité de Roi prépose au repos & au bonheur de ses Peuples, il prétendoit l'exterminer de ses Etats.

Mais que comme il ſçavoit que les maladies d'imagination & d'opinion ne ſe guériſſent que par des inſtructions réïterées & avec le temps : il avoit deſſein de profiter du paſſage des Prêtres Egyptiens par Acara, pour mettre à la place des pernicieux myſteres des Jannanes, quelque image du moins ou quelque ombre d'une initiation auſſi éclairée dans ſes principes, auſſi liée à la pratique de toutes les vertus, auſſi favorable au bien public que l'étoit l'initiation Egyptienne. Qu'à la verité les Fetiſeros ne pouvoient y avoir aucune part, d'autant qu'une de ſes premieres conditions étoit qu'on n'eût ſur le corps aucune cicatrice reçûë au nom & pour le culte des mauvais eſprits. Mais qu'on y admettroit avant tous les autres leurs enfans non encore initiez aux Jannanes. Qu'on tâcheroit de leur donner des lumieres ſuffiſantes afin qu'ils puſſent enſuite preſider eux-mêmes à cette importante ceremonie : parce que les Prêtres Egyptiens ne voulant point priver des fonctions Sacerdotales les naturels du pays qui ſeroient en état de les exercer, ne prétendoient employer leur miniſtere qu'à

fixer toutes les loix de cette initiation, & à former des disciples capables de les maintenir après eux. Le Roi ajoûta sans s'interrompre : Que l'initiation nouvelle devant influer beaucoup dans la Religion dont elle alloit être l'Ecole ou l'apprentissage, il étoit impossible que les Fetiseros en fussent les chefs & en exerçassent les fonctions. Mais que si demeurant satisfaits que leurs enfans instruits prissent leur place, les peres à qui il parloit se prêtoient de bonne grace à ses intentions ; non-seulement il leur laisseroit leurs biens & leur domicile ; mais encore il leur renverroit la plûpart des causes particulieres à juger, il leur confieroit l'administration de plusieurs affaires concernant le bon ordre de l'état, & appelleroit même fréquemment les uns ou les autres dans ses conseils. Le Roi leur dit en les quittant qu'il leur donnoit tout le temps qu'ils voudroient pour leur réponse, & qu'il les dispensoit même de lui en rendre aucune autre que la conformité de leur conduite à ses desseins. Les Fetiseros ayant reconnu au ton & aux regards du Roi qu'il vouloit être obéï, se tinrent long-temps au

parti du silence qui étoit le plus sûr pour eux. Ils suspendirent même tout exercice public de leur Religion, & laisserent au Roi, à Cherès & aux Prêtres Egyptiens un repos d'environ six mois, que ceux-ci employerent de la maniere que nous allons rapporter en abregé.

Ces Prêtres n'étoient entrez dans 'Acara qu'au nombre de six. Mais ayant déja eu du temps devant eux pour prévoir qu'ils auroient besoin de secours dans l'execution de leur entreprise ; ils avoient aisément obtenu du Roi la liberté de faire venir quinze ou seize de leurs confreres mêlez suivant leur coûtume dans la Colonie Phœnicienne établie au Cap des Palmes, qui appartient à la Guinée. Ainsi ils se trouverent plus de vingt à l'entrée de leurs travaux. Ils étoient tous convenus avec Cherès, qui étoit Sethos pour eux, qu'il falloit présenter aux habitans de la Guinée une initiation moins mysterieuse, moins héroïque même, & plus generale que celle de l'Egypte : d'autant que celle-ci étant instituée dans une Nation qui avoit d'ailleurs tous les secours nécessaires pour la vertu com-

mune, son prix consistoit à n'être accessible qu'à des hommes extraordinaires ; au lieu qu'une initiation présentée à un Peuple encore Sauvage, & qui avoit besoin de toute sorte d'instruction, ne seroit utile qu'en y admettant au moins toute la jeunesse qui n'étoit pas encore voüée aux mauvais génies. Qu'ainsi la préparation, les exercices & les obligations mêmes en devoient être praticables à tout sexe, à toute condition, & en quelque sorte à tout caractere d'esprit.

On fit donc construire d'abord dans un grand espace pris au milieu de la Ville pour la commodité des citoyens, deux longues galleries ou Chapelles soûtenuës sur des piliers d'yvoire dont on se sert dans la Guinée au lieu de poutres[1], couvertes à la maniere du pays & environnées d'ais de tous côtés. Elles étoient placées de part & d'autre d'un vaste terrain qui traversoit toute la Ville. Tout le Peuple fut averti qu'elles n'étoient dressées que pour fournir un lieu où l'on pût donner les premieres instructions que l'on ne vou-

1. M. Huet *de Navig. Salom. c. 7. p. 18.*

loit pas differer. Mais que ces Chapelles ne subsisteroient que jusqu'à ce qu'on eut achevé un Temple & une Maison sacerdotale que le Roi vouloit faire bâtir dans le terrain du milieu. Que les Prêtres Egyptiens consacreroient ce Temple à la Déesse des Vertus, à laquelle on invitoit tous les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe qui auroient atteint l'âge de quinze ans, de venir d'avance se faire initier.

Le nom seul de la Déesse charma tous ceux qui l'entendirent prononcer. Les hommes & les femmes, qui voyoient sur leurs corps les malheureuses cicatrices des Jannanes, se désoloient de ne pouvoir participer à cette nouvelle initiation. Pour appaiser ces plaintes dont on fut agréablement surpris, les Prêtres Egyptiens alloient dans toutes les maisons assûrer les peres & les meres, qu'en offrant de bon cœur leurs enfans, comme ils le faisoient, à la Déesse des Vertus, & en renonçant eux-mêmes aux mauvais esprits, ils auroient part à toutes ses graces. Ils ajoûterent que dans tout le cours de l'initiation, qui seroit de six semaines, on les admettroit, aussi-

bien que les enfans au-dessous de quinze ans, à toutes les instructions, & à toutes les ceremonies, excepté à celles de chaque huitiéme jour.

Celui qu'on avoit marqué pour l'ouverture étant arrivé, on rangea en chacune des deux Chapelles les enfans des Fetiseros dans une espece de sanctuaire aux deux côtez d'un autel où l'on avoit posé une figure de bois légèrement ébauchée, & qui ne devoit servir qu'à rappeller l'idée de la Déesse des Vertus. Immediatement après le balustre qui fermoit le sanctuaire, étoient placés en plusieurs rangs sur la droite les aspirans, & sur la gauche les aspirantes; après quoi une barriere de fer laissoit les simples assistans dans le bas de la Chapelle.

Le Roi qui voulut d'abord se faire initier, pour donner un exemple qu'il ne faisoit maintenant que suivre, avoit la premiere place du côté du sanctuaire sur le banc le plus proche des ais de clôture, & plus élevé que tous les autres qui alloient un peu en échaffaut. Les exercices ne devoient être que de deux heures: Et pour éviter la confusion, on les repetoit quatre fois par

jour dans chacune des deux Chapelles. L'heure du Roi fut toûjours la premiere de la journée. La Reine son épouse encore plus jeune que lui, prit la premiere de la soirée ; & pour partager les honneurs que l'on vouloit faire aux Initiez, elle s'attacha à la Chapelle où le Roi n'alloit point. Elle y fut placée comme le Roi dans la sienne. Elle faisoit mettre tout de suite à côté d'elle les filles ou les femmes de sa Cour capables encore d'initiation ; comme le Roi le pratiquoit aussi à l'égard de ses Officiers qui se trouvoient dans le même cas. Mais de plus la Reine étoit accompagnée de toutes les filles des Fetiseros qui avoient accepté la nouvelle initiation, & qu'elle logeoit dans les appartemens de son palais, comme le Roi logeoit leurs freres dans le sien. On jugeoit même à propos de ne rendre les uns & les autres à leurs parens que lorsque le nouveau culte seroit parfaitement établi, & que les fils, qui en seroient les Prêtres, se trouveroient plus en état de retirer leurs peres de leurs superstitions, que de s'y laisser replonger par eux.

Le premier exercice du premier jour

fut un discours dans lequel le plus ancien des Prêtres destinez à chaque assemblée, dit à son auditoire : Que la Déesse des Vertus à laquelle on vouloit les initier, n'étoit autre que l'Isis Egyptienne, sous le nom de laquelle il falloit entendre la sagesse éternelle & souveraine, premier exemplaire de la nature. Qu'elle vouloit être imitée des hommes à proportion de leur état, & qu'on ne pouvoit lui ressembler que par les vertus. Mais que selon l'ordre de toute discipline qui tend à la réformation des mœurs, l'extirpation de chaque vice devoit nécessairement préceder l'acquisition de la vertu qui lui étoit opposée. Que dans cette vûë les exercices des quarante-cinq jours commenceroient tous par un discours de trois quarts d'heure qui seroit fait par un des leurs, contre un vice particulier. Que ce discours seroit suivi du sacrifice d'un bouc immolé à la Déesse comme un symbole de ce vice ; & que pendant le sacrifice on la supplieroit d'en délivrer & d'en garantir toute l'assistance. Qu'ensuite un autre des leurs feroit un second discours où il expliqueroit les conditions & les avantages

de la vertu contraire. Qu'après ce discours on offriroit à la Déesse une colombe, image de l'innocence des mœurs ; en la priant de mettre cette vertu dans l'ame de tous les auditeurs, & particulierement des Initiez : après quoi on laisseroit aller cette colombe vers le Ciel par une ouverture qui étoit au fond & près du toit de la Chapelle.

Ce projet fut executé fidellement; & quoiqu'il n'enfermât rien que de très-simple, les seules instructions produisirent un effet merveilleux dans l'esprit de tout ce Peuple. Comme les seize discours de la journée se faisoient dans les deux Chapelles sur les mêmes sujets par seize Prêtres differens, & que chacun des auditeurs n'en avoit entendu que deux ; on les voyoit s'assembler par petites troupes dans les ruës mêmes, pour se demander les uns aux autres ce qu'ils avoient oüi, & pour en faire des comparaisons. Les Peres de familles, qui ne pouvoient être pour la plûpart que simples assistans, avoüoient entre-eux que rien ne les éloignoit plus des anciennes superstitions, que le soin que l'on prenoit de recomman-

der aux aſpirans la ſubordination aux puiſſances, l'obéïſſance aux parens, la condeſcendance à l'égard de tout le monde. Qu'ils avoient d'abord craint que leurs enfans ne tiraſſent de la nouvelle initiation un prétexte de les mépriſer : Mais qu'ils étoient pleinement raſsûrez contre cette crainte. Car au lieu que les Initiez des Jannanes étoient fiers, inſolens, toûjours menaçans, & très-ſouvent mal-faiſans ; on ne pouvoit attendre de ceux-ci que de la modeſtie, de la douceur, & de bons Offices.

A l'égard de chaque huitiéme jour auquel l'entrée des Chapelles étoit interdite aux profanes ; cette exception avoit pour motif principal de conſerver quelque apparence du ſecret de l'initiation Egyptienne, & de donner quelque émulation aux Initiez. Car d'ailleurs le ſecret ne tomboit ici ſur aucune curioſité exterieure, & on ne le dirigeoit qu'à l'utilité morale des aſpirans. On leur apprenoit que les ſacrifices d'animaux, ne contentoient point la Divinité par eux-mêmes. Qu'elle haïſſoit en particulier les inciſions faites ſur ſon propre corps, & que l'on

croyoit si agréables aux mauvais esprits. Que c'étoient les vices dont il falloit couper la racine, les passions du cœur qu'il falloit amortir en soi. Que le jeûne moderé qu'on avoit prescrit à tout le monde pour le temps de la préparation, étoit un signe de ce retranchement, un moyen d'y parvenir, & une satisfaction dûë pour les desordres où l'on étoit tombé avant que de l'avoir fait. On leur parloit ensuite des vertus portées à leur plus haute perfection. Le plus grand des crimes, par exemple, est de ne reconnoître ou de n'adorer aucun Dieu, ou bien d'adresser son culte à des esprits impurs & malfaisans, comme les Jannanes. La vertu opposée à ce crime est la Religion, telle que vous la faites voir à l'égard de la Déesse des Vertus par votre assiduité à ses cérémonies & à ses instructions. Mais la perfection de cette vertu est l'initiation de cœur & d'esprit, une régularité de mœurs qui soit soûtenuë par la persuasion intime des récompenses ou des châtimens de cette vie future dont l'idée se trouve imprimée dans tous les esprits aussi avant que celle d'une Divinité aussi juste que puissante. Un second

crime eſt l'amour déreglé de ſoi-même. De-là naiſſoit votre inſenſibilité pour les maux d'autrui, l'injuſtice de vos prétentions, la vengeance des chagrins qu'on n'avoit quelquefois pas voulu vous faire. La vertu oppoſée à ce crime eſt l'amour de vos freres & de vos ſemblables. C'eſt par-là que vous deviendrez miſéricordieux à l'égard des indigens, que vous aimerez mieux relacher de vos droits que d'arracher à votre concitoyen quelque choſe qui lui appartienne, que vous pacifierez plûtôt vos querelles par des avances d'amitié que vous ne les échaufferez par vos préventions. Mais la perfection de cette vertu eſt l'amour general des hommes, en y comprenant même vos ennemis.

Nous ſçavons qu'un des prétextes qu'alleguoient les Fetiſeros, pour faire ſouffrir tant de maux à leurs Initiez, étoit de les accoûtumer aux tourmens auſquels vous êtes expoſez de la part de vos ennemis, lorſque le malheur veut que vous ſoyez pris en guerre. Mais renoncez dès aujourd'hui à leur rendre la pareille & vous verrez qu'ils s'adouciront bien-tôt. Par qui voulez-

vous que commence la ceſſation d'une pratique ſi condamnable, ou par des Peuples Sauvages qui n'ont encore aucune lumiere ni de raiſon ni de religion, ou par vous que la Déeſſe des Vertus eſt venuë ſi heureuſement éclairer? Combattez vos ennemis à la guerre où votre Prince vous conduit ou vous envoye. Mais traitez humainement & favorablement les priſonniers qui tomberont entre vos mains: Et de plus accoûtumez-vous en pardonnant à vos ennemis particuliers & compatriotes à pardonner à vos ennemis étrangers. Au reſte, chers aſpirans, ſi nous vous donnons ces maximes à portes fermées, ce n'eſt pas abſolument afin que vous en faſſiez un ſecret pour vous ſeuls, & que vous en priviez vos concitoyens. La vertu n'a rien de caché & elle ne cherche qu'à ſe répandre. Mais c'eſt afin que vous ne la préſentiez pas bruſquement à des hommes encore foibles ou indociles. Il ne faut leur propoſer qu'avec prudence ce haut dégré de perfection, dont vous ne leur montrerez jamais mieux la route qu'en y marchant les premiers.

Le zéle des Prêtres Egyptiens ne ſe

bornoit pas au ſervice des Chapelles. Tout le reſte de la journée étoit employé à l'éducation continuë & particuliere des fils des Fetiſeros deſtinez à être un jour les Prêtres de la Déeſſe des Vertus. On réduiſoit leurs obligations propres au bon exemple & à la doctrine. On leur faiſoit ſentir à quel point ils devoient porter ce bon exemple pour ſe rendre propre une obligation qu'on impoſoit déja aux Initiez. On ſe loüoit néanmoins de celui qu'ils donnoient actuellement. Mais on ne leur diſſimuloit pas qu'ils étoient bien éloignez de la doctrine néceſſaire pour remplir les fonctions qu'ils devoient néanmoins exercer dans très-peu d'années. Qu'ainſi ils ſe voyoient obligez de faire & dans la vertu & dans l'étude des pas de Géants. On leur dit dès le premier jour qu'il falloit commencer par apprendre l'art de la lecture & de l'écriture qu'on alloit leur enſeigner; & qu'afin de leur faire faire, s'il ſe pouvoit, deux progrez à la fois, on leur donneroit les élemens de cet art dans des livres de Religion & de Morale, compoſez ſelon les principes de l'Egypte, & mis en langue Phœnicienne.

Que cette langue, dont le commerce Phœnicien leur avoit déja donné quelque notion, mais qui n'étoit pas vulgaire pour eux, devoit être celle des livres faits pour inſtruire les Prêtres, celle même des Rites du Temple futur, pour leur conſerver plus de dignité. Mais que les explications de ces Rites, auſſi-bien que les inſtructions de toute eſpece devoient toûjours être données au Peuple en langue vulgaire. Pour animer encore davantage ces nouveaux diſciples au travail qui ſe préſentoit à eux; leurs inſtituteurs leur declarerent qu'ils ne vouloient exercer dans la Guinée les fonctions & de Prêtres & de Maîtres que pendant cinq ans, & juſqu'à l'initiation prochaine que l'on placeroit à cet intervalle par une regle qui ſubſiſteroit toûjours. Que ce ſeroit pour lors à eux à préſider à cette initiation, à en porter les fruits avec le temps dans tout le Royaume, & enfin à former eux-mêmes leurs propres ſucceſſeurs.

On ne s'en tint pas à l'éducation des fils des Fetiſeros. Les Prêtres Phœniciens, qui étoient en aſſez grand nombre dans la Flote, s'offrirent, par une

une communication du zéle des Prêtres Egyptiens, de tenir auſſi pendant cinq ans & juſqu'à ce que les fils des Fetiſeros fuſſent en état de prendre leurs places, des écoles où ils recevroient non-ſeulement les aſpirans, mais encore tous les enfans de famille qui ſeroient trop jeunes pour participer à l'initiation. Mais comme c'étoit dans la langue de la Guinée qu'ils vouloient principalement leur apprendre à lire & à écrire, ils fournirent à toutes les prononciations de cette langue les caracteres de la Phœnicie; comme les Phœniciens en avoient déja fourni aux Grecs mêmes, & à d'autres Peuples chez leſquels leur abord avoit porté quelque politeſſe. Cependant pour ſe conformer auſſi à la vûë d'une double utilité; les inſtructions des Prêtres Egyptiens données les jours ordinaires des Chapelles & copiées en langue vulgaire comme elles avoient été prononcées, furent les livres de lecture, ou les modéles d'écriture ſur leſquels les Prêtres Phœniciens montrerent à ces enfans l'un & l'autre art. Il ſervit enſuite infiniment à ceux-ci pour leur négoce & pour toutes leurs autres af-

faires. Car ce qui eſt bon pour un objet raiſonnable l'eſt ordinairement pour beaucoup d'autres.

Tous ces exercices avoient continué pendant quarante jours avec une ferveur admirable; lorſqu'on entendit une nuit des bruits ſourds, & des hurlemens interrompus qui ſembloient venir de fort loin du côté du bocage. Les habitans de tout ce canton vinrent auſſitôt, ſuivant leur coûtume en de ſemblables occaſions, ſe refugier dans la Ville; parce qu'une triſte experience leur avoit appris que les Jannanes une fois répandus dans la campagne n'épargnoient aucun de ceux qui tomboient ſous leur main. Les Prêtres entrant à l'heure ordinaire dans les Chapelles n'y trouverent que la moitié des aſſiſtans, & même des aſpirans. Il eſt vrai que le Roi & ſes Officiers n'y manquerent point; Mais toutes les places de la maiſon de la Reine à commencer par la ſienne, ſe trouverent vuides après-midi. Ceux qui s'étoient chargez des diſcours, au lieu de prendre le ſujet courant, firent tous leurs efforts pour raſſûrer le reſte de leur auditoire contre la terreur qui paroiſſoit ſur le viſage de

ceux mêmes qui n'étoient venus là que pour essayer de la surmonter. Ils leur disoient que les mauvais génies étoient nécessairement soûmis à la Déesse des Vertus ; & que leurs attaques, quand elles ne seroient pas illusoires, ne devoient avoir d'autre effet que de redoubler la confiance de ses serviteurs en elle. Ils étoient tombez d'accord dès le matin avec Cherès de ne pas s'expliquer davantage ; & lui-même avoit obtenu du Roi, auquel il avoit parlé très-secrettement, une permission complete d'apporter à cet obstacle imprévû le remede qu'il jugeroit le plus convenable & le plus prompt.

Les esprits qui étoient venus à bout d'une grande partie de leur dessein par leur voix seule, ne douterent pas qu'en paroissant dès la nuit suivante avec leur attirail le plus effrayant dans la plaine qui se trouvoit entre le bocage & la Ville, ils n'achevassent absolument leur ouvrage & ne dissipassent sans retour la nouvelle initiation. Cherès ne s'étoit pas endormi de son côté ; & devinant leur projet, il avoit designé aux Officiers de sa Flote les endroits de la campagne les plus creux ou les plus

déja dit qu'il falloit faire de ces victimes qu'on voyoit bien n'être que des hommes. Un moment après on leur arracha à tous en même-temps les voiles qui les couvroient : Et toute l'assistance, excepté Cherès qui s'y attendoit beaucoup, demeura bien étonnée de voir les visages très-connus des Fetiseros. Le Roi encore plus irrité contre-eux qu'il ne l'auroit été contre d'autres à cause de leur desobéïssance formelle à ses derniers ordres, prononça leur Arrêt de mort sur le champ. Il en differa seulement l'exécution jusqu'après la fin de l'initiation ; afin qu'on pût rappeller en general dans cette espace de temps la quantité des ravages, & le nombre de meurtres qu'ils avoient faits, pour regler à peu près sur cette mesure la grandeur de leur supplice. Ce n'étoit pas là l'intention de Cherès, & il comptoit fort de faire adoucir la Sentence. Mais il voulut leur en laisser essuyer toute la frayeur qu'ils ne meritoient que trop. Cependant on les conduisit dans les prisons Royales à la satisfaction de tout le peuple.

Les enfans des Fetiseros apprenant cette nouvelle dans le palais, tombe-

rent dans une conſternation d'autant plus grande, qu'avant leur initiation aux Jannanes, leurs peres ne les rendoient jamais participans du ſecret de leurs impoſtures. Cherès qui voulut accompagner le Roi juſques dans ſon palais, profita du ſpectacle touchant de cette jeuneſſe éplorée pour l'émouvoir à compaſſion. Il lui repréſenta que de jeunes hommes deſtinez au ſacerdoce de la Déeſſe des Vertus avoient beſoin d'une réputation ſans reproche. Qu'il y avoit lieu d'eſperer de leur zéle pour le ſervice du public & de la pureté de leur Religion, qu'ils répareroient les forfaits & les ſuperſtitions des Fetiſeros; mais que rien n'effaceroit aux yeux d'une populace groſſiere la tache du ſupplice de leurs peres. Les punitions des parens, ajoûta-t'il, des-honorent plus auprès du commun des hommes les familles les plus innocentes, que les fautes les plus griéves ne des-honorent les coupables mêmes lorſqu'elles demeurent impunies. Le Roi répondit auſſi-tôt que n'ayant voulu ſacrifier les Fetiſeros qu'à la vengeance de la Déeſſe des Vertus, il ſe deſiſtoit de ce ſacrifice, dès qu'il ne lui étoit pas

couverts, où ils iroient poſter en ſilence dès le commencement de la nuit un certain nombre de leurs troupes. Il avertit ces Officiers que leurs hommes devoient être legerement armez pour le beſoin. Que cependant ſon intention étoit que l'on ne tuât perſonne s'il étoit poſſible ; mais que laiſſant venir les phantômes le plus avant qu'il ſe pourroit dans la campagne, & les prenant ſur-tout par derriere pour empêcher leur retour dans le bocage, on les chaſſât du côté de la Ville, au-dehors de laquelle il ſe trouveroit pour les recevoir.

Dès l'entrée de la nuit ſuivante on entendit les Jannanes mugir & hurler dans leur bocage d'une maniere beaucoup plus forte que la premiere fois, & en pouſſant des ſons aigus ou graves au-delà de toute faculté d'organe humain. Après ce prélude qui dura plus d'une heure, on vit de loin ſortir de cette retraite des Spectres d'une taille giganteſque, dans leſquels on n'appercevoit aucune autre forme que des yeux étincelans & une gueule enflâmée ; ou bien des monſtres de toute

figure ; dont tout le corps étoit lumineux. Plus loin étoient des torrens de feu qui traverſoient des champs plantez ou ſemez, où ils faiſoient un ravage accompagné d'un bruit épouvantable. Les Officiers Phœniciens communiquant à leurs troupes cette aſſûrance d'eſprit que Cherès leur avoit inſpirée, envelopperent par derriere & par les côtés cette maſcarade infernale, & la pouſſerent ſur Cherès qui avec une troupe d'élite l'attendoit de front. Alors les uns & les autres ne ſe ſervant de leurs épées que pour deſarmer les Jannanes des poignards avec leſquels ils eſſayoient de ſe défendre, ou pour leur faire tomber des mains les torches allumées qu'ils vouloient porter au viſage de ceux qui les alloient ſi cruellement dévoiler ; on les lia au nombre d'environ deux cens qu'ils ſe trouverent. Et comme Cherès s'étoit douté qu'ils ſe coucheroient par terre, & qu'ils préfereroient de ſe faire aſſommer en cet état à l'ignominie qu'on alloit leur faire ſubir ; on les attacha derriere une centaine de chevaux qu'il avoit fait conduire là. Ainſi les ſoldats n'é-

toient occupez qu'à faire tenir debout malgré eux ces prisonniers de nouvelle forme.

Ce fut au point du jour que ce monstrueux équipage entra avec un grand fracas dans la Ville. On l'amena entre les deux Chapelles, pour en faire hommage, comme le disoit Cherès, à la Déesse des Vertus. Les exercices de cette journée furent changez en la contemplation d'un triomphe si singulier. Tous les habitans d'Acara, plusieurs des Villages voisins, le Roi lui-même & la Reine bien-tôt après se rendirent dans cette grande place, pour être témoins de la confusion des Jannanes qui ne montroient pourtant point encore leur visage. On les laissa quelque-temps ensevelis sous leur attirail que le délabrement où il étoit, sa proximité desavantageuse, & la lumiere du jour rendoit aussi ridicule qu'il avoit parû terrible par l'arrangement de leur jeu, par la distance des objets, & par les ombres de la nuit. On voyoit renversées auprès d'eux des perches où tenoient encore de grosses têtes de carton, par les trous desquelles on appercevoit des lampions éteints. Il y avoit

par terre des corps de même matiere & garnis de même, qui soûtenus par deux hommes formoient des ressemblances d'animaux à quatre piez. C'étoient en un mot des inventions à peu près semblables à celles dont on fait usage sur nos théatres pour des représentations surnaturelles. Cependant la plûpart d'entre-eux étoient couverts simplement d'un sac noir depuis le sommet de la tête jusqu'au-dessous du genou; & ce sont ceux qui avec des torches dont ils faisoient joindre les flâmes, imitoient les torrens de feu. Mais ils portoient aussi à leur ceinture ou des sifflets prodigieusement aigus, ou des vessies d'une espece de cheval sauvage nommé Janaca qui leur servoient à enfler leurs sons[1].

Enfin quand l'heure fut venuë où l'on voulut voir ces captifs en face: Les Prêtres Egyptiens ausquels Cherès avoit donné le mot, conduisirent dans le palais les fils & les filles des Fetiseros; comme ne devant pas assister à l'immolation sanglante que le Roi avoit

1. Dapper rapporte le même fait des Devins ou faiseurs de prestiges dans la Guinée, page 255. & 256.

agréable. Qu'ainſi il remettoit à Cheres le ſoin de trouver l'expédient le plus propre pour empêcher du moins que ces malheureux ne puſſent jamais troubler ni le culte de la Déeſſe, ni le repos de ſes ſujets. Tous les enfans & les filles même des Fetiſeros ſe proſternerent devant le Roi pour le remercier de ſa clemence, dont ils ſentoient bien qu'ils avoient l'obligation à Cherès. Celui-ci en ſortant avec le Roi lui dit en particulier qu'à l'égard des ſuperſtitions dont il y avoit encore de grands reſtes dans ſon Royaume, & qu'on ne pourroit pas toutes anéantir par des convictions de fait comme celle des Jannanes; il croyoit qu'elles ſeroient toûjours mieux punies par le mépris & par la riſée, que par des châtimens qui leur donnent ſouvent du poids.

Il reſtoit encore trois jours des exercices de l'initiation. On diſpenſa les enfans des Fetiſeros des deux premiers pour leur épargner les regards du public juſqu'à la déciſion du ſort de leurs peres qu'on n'avertiſſoit encore de rien. Cherès s'abſenta lui-même pendant ces deux jours qu'il employa à la viſite du bocage, accompagné de deux Prêtres

Egyptiens, & de quelques-uns des principaux Officiers de la Guinée. On découvrit derriere trois ou quatre rangs d'arbres qui bordoient ce bocage du côté de la plaine, un terrain à perte de vûë garni au loin de cabanes où devoient loger les aſpirans que les Fetiſeros attendoient à la fin de l'année; & ſur la droite on apperçut une allée environnée de hayes très-épaiſſes & très-hautes qui les conduiſoit à leur maiſon ſituée auſſi-bien que leur Temple hors de la Ville.

Cependant ce n'eſt pas-là ce qu'on trouva de plus remarquable dans le bocage. On prit bien-tôt garde qu'il s'élevoit de temps à autre & d'eſpace en eſpace comme des jets de fumée en differens endroits du terrain vuide. Cherès & les Prêtres Egyptiens conclurent d'abord qu'il y avoit-là une ſouffriere; & ils dirent aux Officiers qui les accompagnoient, que ces jets de fumée ſe changeoient dans les tenebres de la nuit en jets de flâme. Ils leur expliquerent cet effet des exhalaiſons terreſtres qui trouvent une plus libre iſſuë en certains lieux qu'en d'autres. Ils leur rapporterent que dans l'Italie,

dont les marchandiſes venoient juſqu'à eux, il y avoit un canton auquel un ſemblable phénomene, qui y eſt perpetuel, avoit fait donner le nom de place de Vulcain, ou de champs Phlegréens 1. Qu'il y avoit apparence que les premiers Fetiſeros s'étoient prévalus de cette diſpoſition de la terre en ces climats chauds, pour en groſſir l'idée dans l'eſprit des peuples, & pour leur faire accroire que ces exhalaiſons étoient des Etres vivans qui ſe répandoient à leur gré dans les campagnes. Cependant pour laiſſer quelques ſignes de deſtruction dans un lieu qui avoit ſervi ſi long-temps de retraite à des malfaiteurs impies; il regla du conſentement du Roi qu'on abatroit tous les arbres qui ſéparoient ce terrain de la plaine, & ſur-tout l'allée qui conduiſoit du bocage à la maiſon des Fetiſeros.

La veille du dernier jour de l'initiation on publia qu'on recevroit au milieu de la matinée tous les citoyens

1. *Forum Vulcani. Campi Phlegræi.* C'eſt aujourd'hui Solfatara dans le Royaume de Naples. Voyez en la deſcription & l'eſtampe dans le Théatre d'Italie de M. Blaeu. *vol.* 3.

dans la place qui ſéparoit les deux Chapelles. On avoit mis une grande pierre quarrée dans le lieu même où devoit être poſé l'autel du temple futur, & ſur ſon milieu une Statuë de marbre que Cherès avoit fait faire ſecrettement à des Sculpteurs Phœniciens. C'étoit une figure de hauteur mediocre, mais très-bien proportionnée, vêtuë à l'Egyptienne, ayant une main ſur la tête d'une brebis, tenant une houlete de l'autre, & levant les yeux au Ciel. Là les rangs étant d'ailleurs reglez à peu près comme dans les Chapelles, les Prêtres Egyptiens amenerent les enfans des Fetiſeros, & dirent à toute l'aſſiſtance : Que le Roy actuellement préſent avoit bien voulu accorder la vie aux criminels en conſideration de la regularité exemplaire de leurs fils, du progrès très-conſiderable que ceux-ci avoient déja fait dans les ſciences qu'on leur enſeignoit, & du zéle dont ils donnoient déja de très-grandes marques pour le ſervice de la Déeſſe, & pour l'utilité des peuples. C'eſt ainſi que l'on tourna à l'honneur des enfans la honte des peres. Le Roy ayant confirmé cette de-

claration par son aveu, on fit paroître au milieu de l'assistance cinq ou six des plus anciens Fetiseros bien gardez pour représenter tous les autres. On fut frappé d'étonnement de voir deux d'entre-eux de Negres qu'ils étoient auparavant, devenus plus blancs que des Européens dans les trois jours de leur prison. Il est vrai que l'on connoissoit déja ces monstres de couleur parmi les naturels de la Guinée. On regardoit même leur état comme une lepre habituelle, d'autant plus que leur blanc étoit de près extrêmement pâle. Mais on croyoit ne les avoir vûs tels que de naissance ; & peu de gens sçavoient que la révolution des humeurs dans un chagrin ou dans une crainte vive, est capable de produire cet effet en certains hommes, qui ont un corps plus susceptible que d'autres des impressions de l'esprit. C'est par une cause à peu près semblable que des cheveux noirs sont devenus blancs dans une nuit [1].

1. Pontis rapporte ce dernier fait dans ses memoires, comme arrivé à lui-même, & il est connu par d'autres exemples. Mais Voyez Dapper, page 332. citant Vossius, *de origine Nili*, sur cette couleur accidentelle aux Negres,

Après que le Roy lui-même eut donné quelque temps à cette consideration, son Ministre qui étoit assis à ses piez se leva & dit: Que le Roy non-seulement accordoit la vie aux Fetiseros, mais qu'il leur assignoit pour prison leur maison même dont on ne sortiroit que le Temple. Qu'à la verité il entendoit qu'ils y demeurassent enfermez pour le reste de leurs jours, & qu'ils n'eussent de leur vie aucune espece de commerce avec aucune personne du dehors, sous quelque prétexte que ce pût être. Qu'il vouloit de plus que l'administration de leurs biens & toute l'autorité de leur maison fût remise dès le jour même à ceux de leurs fils initiez à la Déesse des Vertus qui auroient atteint l'âge de vingt-cinq ans. Mais que ceux-ci partageroient dans la suite cette administration & cette autorité avec leurs freres initiez aussi, à mesure qu'ils atteindroient le même âge. Que l'intention du Roy

& qui a fait nommer Albinos par les Portugais ceux en qui elle se rencontre. Cet Auteur ajoûte même que cet inconvenient arriveroit à la plûpart d'entre-eux, s'ils n'entretenoient la beauté de leur noir par de fréquentes onctions.

étoit pourtant toûjours que les enfans des Fetiseros, garçons & filles qui se trouvoient actuellement dans le palais, y demeurassent jusqu'à ce que la maison Sacerdotale du nouveau Temple fût bâtie, & qu'ils y pûssent former une Communauté à laquelle les Prêtres Egyptiens donneroient des reglemens convenables. Mais qu'il permettoit & ordonnoit à leurs fils parvenus à l'âge marqué de choisir dès le jour même ceux d'entre-eux qu'ils jugeroient les plus propres pour resider dans la maison des Fetiseros ; afin d'y pourvoir à l'entretien de leurs peres, & sur tout de leurs meres que l'on ne vouloit pas croire complices des crimes de leurs maris. Que néanmoins par rapport à leur conduite elles demeureroient dans la même dépendance qu'eux, quoique non condamnées pour leurs personnes à la même captivité. L'on conduisit en effet tous ces prisonniers dans leur maison sous une sûre garde, dont le Roy y entretint toûjours une partie pour y faire observer ses ordres : & dès le soir six des plus sages d'entre leurs fils y allerent prendre possession au nom de

tous les autres du gouvernement qu'on leur avoit confié. Mais ils se reserverent eux-mêmes le droit de venir assister tous les jours & tour à tour aux instructions que les Prêtres Egyptiens donneroient à leurs freres dans le palais.

Cette interruption étant finie les Prêtres Egyptiens reprirent & acheverent la matiére de l'initiation. On dit à toute l'assistance : Que pour entretenir dans leur memoire & dans leur cœur les leçons de la Déesse qu'ils avoient reçûës avec tant de soûmission; on continueroit tous les huit jours dans les Chapelles les pratiques de chaque jour de la préparation, jusqu'à ce que dans le Temple futur on pût leur donner des ceremonies plus augustes & plus conformes aux differentes fêtes de l'année : Que les Initiez n'auroient de particulier qu'un jour de chaque mois, auquel on les recevroit seuls dans les Chapelles. On termina ce qui s'adressoit à toute l'assistance par le sacrifice d'une brebis, victime offerte au nom de ce grand troupeau qui entroit dans le bercail de la sagesse, qui de son côté se

montroit à eux comme un paſteur.

Enfin les aſpirans ſeuls s'étant aſſemblez l'après-midi dans les Chapelles, on leur préſenta d'abord un écrit fort court diviſé en deux parties. La premiere contenoit les obligations particulieres de leur état, & la ſeconde, les fautes principales qu'ils devoient éviter dans le commerce de la vie ; le tout conforme aux inſtructions plus étenduës qu'on leur avoit données dans le cours de la préparation. On leur dit que ceux d'entre-eux qui ſe rendroient aſſez forts dans l'art d'écrire que les Prêtres Phœniciens vouloient bien leur enſeigner, devoient copier cet écrit de leur propre main, & le porter toûjours ſur eux. On leur fit auſſi-tôt la lecture de la premiere partie : & ſur la promeſſe qu'ils firent tous enſemble d'obſerver les choſes qui y étoient preſcrites ; on leur mit à tous ſans diſtinction de ſexe, une écharpe blanche en commençant par la famille Royale, & en finiſſant par Cherès qui voulut la recevoir lui-même. Après cette ceremonie, on en vint à la ſeconde partie de l'écrit qui contenoit les fautes dont on les

avertiſſoit de ſe préſerver. Quoique les plus griéves ne fuſſent point encore du nombre de celles dont le Roy faiſoit informer par ſes Juges ; on leur declara que ces fautes étant connuës & prouvées, feroient perdre l'écharpe aux coupables ſur une Sentence des Prêtres, qui ſeroit renduë en préſence de tous les Initiez ; & que les exclus ne pourroient être rétablis qu'au renouvellement d'une initiation dont ils ſubiroient toute la longueur, & à laquelle même ils ne ſeroient admis que ſuivant les diſpoſitions que les Prêtres trouveroient en eux. On alleguoit pour raiſon de cette peine : Qu'outre l'interêt particulier & perſonnel qu'ils avoient tous à ſe maintenir dans la vertu, ils avoient encore à ſoûtenir l'honneur de l'aſſociation qu'ils alloient former entre-eux. Qu'ainſi il n'étoit pas juſte que les prévaricateurs, ſi le malheur vouloit qu'il y en eût, demeuraſſent confondus avec les perſonnes vertueuſes ; ou qu'ils pûſſent reprendre la marque exterieure de la vertu, avant que d'avoir donné des ſignes ſuffiſans de leur repentir. Mais on avoit eu ſoin d'ajoû-

ter que l'on ne prétendoit point que cette exclusion influât en aucune sorte sur les fonctions publiques ou domestiques des particuliers, ou diminuât en rien le respect ou l'obéïssance qu'on leur devroit : parce que la Religion bien entenduë servoit plûtôt à affermir qu'à détruire l'ordre & les loix de la nature, & de la societé civile.

Voilà sans doute l'établissement le plus considerable que Cherès fit dans la Guinée. Il s'y étoit occupé pendant près d'un an, & il y en demeura encore un autre pour l'affermir ; pour voir avancer le Temple qui n'étant pas de pierre ne demandoit point autant de temps qu'un édifice Egyptien ; pour donner au Roy les conseils qu'il paroissoit desirer lui-même sur les autres parties du Gouvernement ; & enfin pour établir dans Acara le commerce des Phœniciens. Le Roy qui s'étoit fait raconter plus d'une fois les merveilleuses actions de Cherès, admirant en particulier l'ouvrage de l'initiation conduit jusqu'à sa fin avec tant de prudence, de courage & de douceur ; remarquant enfin la déference qu'avoient pour lui les plus venéra-

bles Prêtres de ſa Nation dans les choſes mêmes qui regardoient leur miniſtere, s'étoit bien-tôt douté qu'il étoit lui-même Initié Egyptien. C'eſt pourquoi lui parlant un jour à cœur ouvert; il lui avoüa qu'il ſe ſentoit porté d'un deſir ardent d'aller puiſer les qualités héroïques qu'on voyoit en lui, dans l'initiation Egyptienne qu'il jugeoit bien en être la ſource. Il l'invitoit à l'aider dans ce projet qui paroiſſoit très-convenable à un Roy qui, ſortant comme lui d'une éducation très-groſſiere & très-vitieuſe, avoit oſé former le deſſein de donner des mœurs & de la politeſſe à un Peuple barbare & preſque ſauvage. Cherès lui répondit tout d'un coup: Qu'il ſeroit toûjours demeuré dans le Royaume de Memphis, s'il s'étoit crû auſſi utile & auſſi néceſſaire à ce Royaume que le Roy l'étoit à la Guinée: Qu'il exerçoit actuellement à l'égard de ſes Peuples tout l'Heroïſme qu'il pourroit rapporter de l'Egypte: Que cet Heroïſme même, dans un Roy tel que lui, conſiſtoit à renoncer en faveur de ſes ſujets à l'éclat d'un titre dont il n'avoit eu aucun beſoin pour s'a-

nimer dans une entrepriſe qu'il avoit déja ſi heureuſement avancée : Que ſa préſence étoit plus importante que jamais pour aſſûrer & pour étendre le fruit de la nouvelle inſtitution que l'on venoit de faire. Cherès ne diſoit que trop vrai, car elle fut abolie quelques années après la mort de ce même Roy. Cependant pour lui ôter la penſée qu'il parlât en homme qui veut conſoler les autres de n'avoir pas une prérogative dont il eſt flaté lui-même; ce Héros, par un genereux ſacrifice de l'opinion, quoique juſte, que l'on avoit de lui, dit au Roy, en lui cachant la verité ſans prononcer de menſonge ; qu'il n'y avoit point de Cherès dans la liſte des Initiez Egyptiens, & qu'il ſe croyoit trop honoré de porter comme lui l'écharpe de la Guinée. Il lui recommanda enſuite de cultiver ſur tout l'éducation de la jeuneſſe de ſon Royaume. Il lui fit remarquer que c'étoit là le principal avantage de la nouvelle initiation, dans la forme qu'on lui avoit donnée ; en ce que les jeunes gens y ayant eu la plus grande part, lui préſentoient une generation nouvelle, ſur laquelle il y

avoit beaucoup plus à compter que ſur des hommes pleins d'anciens préjugez & endurcis dans les vieilles habitudes : Qu'il pouvoit trouver quelque choſe de plus ſatisfaiſant à publier des ordonnances qu'un prompt effet devoit ſuivre : Mais que cet effet, quelque avantageux qu'il fût, étoit ordinairement forcé, & ne conſtituoit point, à proprement parler, les mœurs d'une Nation, juſqu'à ce que les enfans à naître le trouvaſſent plus ancien qu'eux : Qu'il ne deſapprouvoit pas en bien des rencontres que l'on forçât les hommes d'être heureux, ou qu'on hâtât leur bonheur en dépit de leurs préventions : Mais qu'en general il en étoit d'un bon Roy comme d'un bon pere de famille, qui ne dedaigne pas de planter des arbres qu'il ne verra de long-temps, ou qu'il n'eſpere point de voir lui-même dans toute leur beauté.

A l'égard du commerce Phœnicien qui étoit l'objet general de Cherès, il n'eut pas de peine à l'établir dans Acara. La fréquentation que les habitans de cette Ville avoient eûë avec les Phœniciens de la Flote, leur avoit appris

que cette Nation, bien loin de nuire à leur commerce, étoit très-propre à le faire valoir ; non-seulement par ſes grandes relations, mais encore par ſon intelligence & par ſes conſeils. Ainſi avant la fin de la ſeconde année tous les ports d'Acara étoient ouverts aux Phœniciens du Cap des Palmes ; & le Cap des trois pointes n'étoit plus une barriere entre les deux Peuples. Les Prêtres Egyptiens s'étoient auſſi multipliez à cette occaſion dans la Guinée. Et Cherès, n'oubliant pas le ſecours dont avoient beſoin ceux qu'il avoit laiſſez dans le Congo & dans la nouvelle Phœnicie, leur envoya de ceux-là, ſans qu'on eût la peine d'en aller chercher à Memphis. C'eſt auſſi ce qui lui donna moyen quand le jour de ſon départ fût arrivé, d'emmener avec lui, ſans faire tort au ſervice de la Guinée, les ſix Prêtres qui lui reſtoient des dix qu'il avoit embarquez dans ſa Flote en partant de la Taprobane. Comme ils ne l'avoient point perdu de vûë depuis le jour qu'ils le reconnurent à Galiba, & qu'ainſi ſon viſage n'avoit changé qu'inſenſiblement pour eux ; ils étoient à ſon égard des témoins précieux

cieux pour le temps auquel il jugeroit à propos de ſe découvrir.

Je ne raconterai point ici les regrets qu'il laiſſa dans Acara le jour qu'il mit à la voile pour continuer ſa route. Il en auroit été attendri lui-même; ſi de bonne heure il ne s'étoit armé de la penſée, qu'il n'étoit qu'un voyageur qui ne devoit s'attacher à rien ſur ſon paſſage, & à qui il n'étoit pas permis de goûter en des terres étrangeres la douceur de ſes propres bienfaits.

On l'avertit au Cap des trois pointes que pour aller au Cap des Palmes, & même pour viſiter la Côte juſqu'au détroit d'Hercule; il falloit prendre d'eſpace en eſpace des Pilotes qui ſçuſſent les fonds, les écueils, & ſur-tout les entrées des ports qui avoient preſque tous leurs difficultez particulieres. En effet, on lui fit tenir la haute mer juſqu'à la pointe occidentale du Cap des Palmes, où il vit ſur une élévation un petit bocage de palmiers [a], qui avoit fait donner ce nom au Cap par les Negres. Je trouve pourtant dans un autre de mes Auteurs, que ce nom venoit

a. Dapper, p. 275.

auſſi des cabanes ſuſpenduës à des palmiers à vingt & trente pieds au-deſſus de terre, où les Negres ſe mettoient à l'abri de l'humidité du terrain, de la perſécution des inſectes, & des attaques des coureurs [1]. Les Phœniciens & enſuite les Grecs, comme nous l'avons dit par avance, ont nommé ce Cap, Corne ou pointe Heſperienne, *Heſperum cornu.*

Ce fut-là, pour ainſi dire, un premier terme des voyages ou du moins des projets de Cherès. Car comme il trouva dans ce lieu une grande Colonie Phœnicienne établie avec l'agrément du Roy de Guinée, il étoit parvenu à joindre les deux bouts du commerce Phœnicien depuis la Taprobane juſques-là; & il venoit de frayer une route continuë & auparavant ignorée entre deux extrêmitez connuës. C'eſt pourquoi auſſi il réſolut de mettre fin à ſes établiſſemens; croyant que ſa deſtination, & diſant que ſa commiſſion ne regardoit point des pays ou des rivages déja découverts. Il ſe contenta d'inviter les Négocians Phœniciens

1. Le P. Loyer. Voyage d'Iſſini qui eſt dans ce même canton.

du Cap des Palmes de s'unir inceſſamment à ceux de la nouvelle Phœnicie. Ils y étoient déja portez d'eux-mêmes; & ils lui dirent qu'ils avoient reçu depuis près d'un an la ſignification que le Roy de Tyr leur avoit fait faire de l'Intendance d'Aſeryme ſur le commerce d'Occident, au cas que la Flote de Cherès trouvât un paſſage juſqu'à eux.

Il partit donc du Cap des Palmes dans le deſſein de parcourir legerement & comme par ſimple curioſité, les Villes de la Côte qui commence là à ſe détourner pour courir au Nord. Il ſe borna même à ne deſcendre que dans celles où il y auroit des Colonies Phœniciennes; auſquelles il étoit à propos qu'ils annonçaſſent par eux-mêmes la communication qu'ils avoient trouvée entre les deux mers, & qu'ils donnaſſent leur route. Mais quoiqu'il ne s'agit plus, ſelon la penſée qu'il avoit alors, que de ramener cette Flote juſqu'au premier port ſeptentrional de l'Egypte, pour la renvoyer de-là à Tyr qui en eſt fort proche; il demanda ſeulement la liberté d'un mois de ſéjour dans le pays ſacré des Heſperides,

dont il avoit entendu parler dans l'Egypte même, & qui étoit situé vers la partie la plus septentrionale des Côtes occidentales de l'Afrique.

Ils découvrirent d'abord l'Hippodrome ou l'entrée de l'Ethiopie dont ils sortoient (*Hippodromus Æthiopiæ, Côte de Malaguette ;*) Car Homere même [1] a distingué l'Ethiopie occidentale, qui est celle-ci, de l'orientale au-dessus de l'Egypte. Ils apperçurent en même-temps un peu plus vers le nord, mais assez avant dans les terres, cette suite de montagnes que leur hauteur a fait nommer le char des Dieux. Ils virent ensuite une haute montagne, au pié de laquelle les flots font un bruit qui ressemble de loin au mugissement d'une Lionne *Sierra Lionna*. Ptolémée semble avoir placé là l'*Hesperum cornu* [2]. Au-dessus du dixiéme dégré ils trouverent l'embouchure du fleuve Stachir, *Riviere de Mallous* ; & enfin la Ville de Babiba *Guinala*, qui ayant une Colonie Phœnicienne donna lieu à leur premiere descente. S'étant rafraîchis en ce port pendant quelques jours, ils se remirent en mer & passerent de-

1. Odyssée 1.

2. Voyez les cartes du Ptolémée de Bertius.

vant le fleuve Darade *Gambie*, vers le treiſiéme dégré[1]. La plus grande embouchure qu'ils devoient rencontrer ſur cette Côte étoit celle du fleuve Nuius *le Senegal*, près du dix-huitiéme dégré; au bord duquel ils trouverent le promontoire & la Ville de Soloës, où les Phœniciens étant les maîtres avoient une Colonie encore plus groſſe qu'au Cap des Palmes. Ce fut-là qu'ayant demandé des éclairciſſemens ſur ces Iſles qu'ils avoient laiſſées à leur gauche à la hauteur du quinziéme dégré; on leur répondit, qu'elles étoient au nombre de dix, & qu'on les nommoit les Gorgades (*les Iſles du Cap verd.*) Quoique Ptolémée les ait obmiſes dans ſes tables, & que Pline varie beaucoup ſur leur poſition; il y a toute apparence que c'eſt à ces Iſles que ſe rapporte l'hiſtoire aſſez étenduë dans Diodore[2] de la défaite des Gorgones par les Amazones d'Afrique, qui les allerent combattre dans leur propre habitation.

Tous les rivages qu'ils avoient par-

1. Le rapport des noms anciens aux noms modernes eſt tiré ici de la graduation des cartes de Cellarius, confrontée avec celle de l'Afrique de M. de l'Iſle en 1722. = 2. Livre 3.

courus depuis l'Hippodrome étoient ceux de la Libye interieure séparée de la Getulie qu'ils alloient côtoyer, par le Nigris (*le Niger.*) C'eſt un des plus grands fleuves du monde, qui a ſes accroiſſemens comme le Nil, avec lequel même on a crû qu'il avoit communication par ſes ſources. Ce fleuve, au lieu de ſe décharger dans la mer, ſe perd dans les terres. Mais il eſt à préſumer qu'il en reſſort pour ſe rendre dans l'Ocean Atlantique ſous le nom de quelques autres fleuves qui ne ſont réellement que ſes branches [1].

En ſortant de Soloës ils convinrent d'aller d'une traite & ſans mouiller l'ancre juſqu'au-delà du grand Atlas. Cette longue chaîne de montagnes eſt coupée par le tropique du Cancer : Et l'aridité des campagnes, auſſi-bien que la ferocité des Autololes & de quelques autres Sauvages qu'on y rencontre, avoit empêché les Phœniciens de faire dans tout cet eſpace aucun entrepôt de commerce. Par-delà même le grand Atlas, il falloit naviguer preſque autant, mais en declinant à l'Eſt, pour arriver au promontoire d'Hercule, qui

1. Cela paroît verifié à l'égard du Sénégal.

vers ſon midi préſentoit une ville appellée Tamuſiga, (*Meſſe, ou Temeſt*,) où les Phœniciens s'étoient formé un établiſſement conſiderable.

Les Iſles qu'ils venoient encore de laiſſer à leur gauche vers le trentiéme dégré, avant que de prendre terre à Tamuſiga, furent pendant huit ou dix jours le ſujet de pluſieurs entretiens entre les Phœniciens de la Flote & ceux de la Colonie. Ceux-ci apprirent aux premiers que c'étoient les Iſles Fortunées (*les Canaries*,) où les Poëtes ont placé les ames des gens de bien. Elles ſont par-là bien plus fameuſes que les Gorgades, dont il les faut diſtinguer, ce que la plûpart de nos Geographes ne font pas. Ptolémée lui-même place les Fortunées entre le dixiéme & le vingtiéme dégré de latitude boréale, qui eſt la poſition des Gorgades; au lieu de mettre les Fortunées entre le vingt & le trentiéme dégré, où elles ſont effectivement.

Cherès ayant communiqué aux Phœniciens de Tamuſiga le deſſein qu'il avoit de viſiter le pays ſacré des Heſperides; on l'avertit qu'après avoir paſſé le petit Atlas, il devoit d'abord s'aller

rendre avec toute sa Flote dans le port de Banasa sur le fleuve Subur [1], limite meridionale de ce pays : Qu'il seroit même obligé de laisser à Banasa toute sa Flote à la garde de la Colonie de leur Nation, qui heureusement pour ce dépôt étoit maitresse de la Ville. Car, lui dirent-ils, les habitans du pays des Hesperides, qui se donnent le nom d'Atlantes, ne reçoivent jamais ensemble deux Vaisseaux étrangers arborant même pavillon dans leur port unique de Lixus (*la Rache* ;) ni plus de cinq hommes d'une même compagnie dans Lixa, plus avancée dans les terres, & le seul lieu qui porte chez eux le nom de Ville. Cherès passa donc le petit Atlas, le seul que nos Geographes ayent connu avant Ptolémée qui le premier des Grecs en ait fait deux [2]. Il répond au trente-troisiéme dégré de latitude septentrionale, & est véritablement celui qui a tiré son nom du Roy Atlas.

Cherès muni de ces premieres instructions, cingla du côté de Banasa [3]

Il entra dans le Subur, fleuve

1. Subu. Dapper 139.
2. *Cellarius. Asiæ*, p. 129.
3. Tesensare ou Fansare selon Marmol,

ſuperbe & très-navigable, ſelon l'expreſſion de Pline [1], & aborda à pleines voiles à Banaſa, quoique diſtante de la mer de quelques lieuës. Cette Ville placée ſur le bord meridional du fleuve voyoit ſur l'autre bord vis-à-vis d'elle les confins du pays des Atlantes. Mais ni les Phœniciens, ni les autres habitans du même côté, ne communiquoient point par là avec ce Peuple ſingulier, que ſa Religion envers les Dieux avoit rendu lui-même un objet de Religion à l'égard de tous les hommes. D'ailleurs même leurs rivages n'avoient aucune eſpece de port, & ne donnoient retraite d'eſpace en eſpace qu'à de petites barques de peſcheurs. On peſchoit effectivement de part & d'autre. Mais comme le fleuve eſt extrêmement large, les barques reciproquement étrangeres ne couroient point riſque de ſe joindre contre la défenſe impoſée aux Atlantes, & celle que leurs voiſins vouloient bien s'impoſer par rapport à eux. Il y avoit ſeulement auprès de l'embouchure & dans l'endroit où l'on a bâti depuis la Ville de Subur, une très grande eſplanade

1. Liv. 5. c. 1.

couverte d'un toit ſoûtenu de pluſieurs rangs de piliers, mais ſans aucune eſpece de clôture. C'eſt-là que les Commerçans Phœniciens venoient étaler les marchandiſes qu'ils apportoient aux Atlantes. Mais il ne faut pas croire qu'ils pûſſent les étourdir de ces loüanges exceſſives, dont quelques marchands accompagnent la montre qu'ils font de leurs marchandiſes déguiſées. Après avoir expoſé leurs effets; ils étoient obligez de ſe retirer dans leurs vaiſſeaux, d'où ils faiſoient élever de groſſes fumées pour avertir les Atlantes de leur arrivée & de l'ouverture de leurs balots. Les acheteurs venoient alors mettre auprès de chaque choſe le prix qu'ils vouloient en donner, après quoi ils ſe retiroient à leur tour. Cette eſtimation étoit faite avec tant d'équité, qu'il étoit rare que les marchands laiſſaſſent l'argent & remportaſſent leurs marchandiſes. Herodote [1] dit que les Carthaginois en uſoient ainſi à l'égard de certains peuples de l'Afrique, au-delà des Colonnes d'Hercule, qui ſont apparemment ceux-ci même [2]. Mais les Atlantes pratiquoient

1. Livre 4.

2. M. Huët rapporte la même choſe de Seres, Hiſtoire du Commerce, p. 369. Mais voyez la Motte le Vayer de la marchandiſe, tom. 9. de ſes Recueils.

auſſi la même choſe à l'égard de ces étrangers, par rapport aux beſtiaux & aux fruits qu'ils expoſoient enſuite dans le même lieu; & comme l'une & l'autre eſpece de biens étoient d'une ſi grande beauté qu'elle a donné lieu à la Fable des pommes d'or dont parle Strabon [1], & à celle des brebis dorées dont parle Diodore [2]; les marchands rendoient ordinairement pour les avoir beaucoup plus d'argent qu'ils n'en avoient reçû pour ce qu'ils avoient apporté.

Le même nom qu'on peut employer en Grec pour ſignifier des brebis & des pommes, a donné lieu à la double tradition Mythologique qui met des troupeaux ou des fruits dans le jardin des Heſperides. Le Dragon qui les gardoit n'étoit autre choſe que les détours ou les ſinuoſitez du fleuve Lixus ou de la mer, ſelon d'autres, qui rendoient difficile l'entrée du port [3]. Il y a auſſi deux opinions ſur l'enlevement des pommes d'or, un des travaux de l'Hercule Grec. Car les uns diſent qu'il tua le Dragon

1. Livre 3.
2. Livre 4.
3. Voyez ſur le ſuiet des Heſperides une diſſertaton complete de M. l'Abbé Maſſieu. Mém. de l'Academie des Inſcriptions, vol. 3.

qui en étoit le gardien, & qu'il les emporta de force. Mais les autres racontent qu'il les obtint du Roy Atlas & de ſon épouſe Heſperis, en récompenſe de ce qu'il avoit délivré leurs ſept filles nommées Atlantides ou Heſperides des mains de quelques Pirates qui les avoient enlevées. Diodore [1], rapporte le fait des deux manieres dont il paroît laiſſer le choix aux lecteurs.

Mais je le crois plus curieux de ſçavoir hiſtoriquement, qu'un Prince nommé Acmon, fils de Man ou de Manée, le plus ancien nom que l'Hiſtoire Grecque, ou même la Phœnicienne, nous faſſe connoître; ſe trouvant plein de courage & d'ambition, amena les Scythes, qui diſputoient d'antiquité avec les Egyptiens [2], juſques dans la Phrygie & la Cappadoce. Acmon eut pour fils Urane, qui auſſi vaillant & auſſi ambitieux que ſon pere, fit paſſer aux mêmes Scythes le Boſphore de Thrace, ſe jetta dans la Grece & ſoumit l'Iſle de Crete. Non content de ſes premiers exploits, il parcourut pluſieurs Provinces de l'Eu-

1. Liv. 4.
2. Juſtin, Liv. 2, ch. 1.

rope, vint en conquerant juſqu'aux extrêmitez de l'Eſpagne ; & ſi nous en croyons Diodore [1], il penetra juſques dans les parties de l'Afrique, qu'on a depuis appellées les Mauritanies, & parvint juſques aux Côtes de l'Ocean. Il termina là ſes courſes, & faiſant en ces cantons ce qu'Oſiris avoit fait du côté de l'Orient ; il raſſembla dans les Villes les hommes qui avant lui étoient répandus dans la campagne ; il les retira de la vie brutale & deſordonnée qu'ils menoient, & leur communiqua toutes les inventions & tous les arts qui pouvoient leur procurer une vie douce & innocente. Il commença ce grand ouvrage par l'Eſpagne qu'il nomma Tarteſe, comme la capitale qu'il y bâtit ; & c'eſt à lui que la Province particuliere de la Betique fut redevable de ces mœurs excellentes que l'on a depuis tant celebrées. Mais il n'oublia pas non plus les Provinces de l'Afrique où il fit même ſa principale réſidence ; & il en adoucit tous les Peuples, autant que les differens degrez de leur ferocité le pûrent permettre. Urane s'appliqua à l'Aſtronomie

1. Livre 3.

avec tant de ſuccès qu'on appella le Ciel de ſon nom. Il épouſa ſa ſœur Titæa, qui dans ſa langue ſignifioit la terre, & qui fit donner le nom de Titans aux enfans qu'elle eut de lui. Saturne en fut un; mais il revint du côté de l'Italie & de la Grece, & ne fait rien à notre ſujet préſent. Un autre fut Japet, pere d'Atlas. C'eſt ce dernier qui ayant ſuccedé à Japet, a fait paſſer ſon nom aux Atlantes dont il s'agit ici, aux deux monts Atlas, à l'Ocean Atlantique, & enfin à cette Iſle qui ne s'eſt appellée Atlantide que depuis ſa ſubmerſion, & qui ſelon les apparences ſe nommoit pendant ſon exiſtence, Iſle Fortunée, comme ſe nomment aujourd'hui les ſix petites, qui ne ſont que les débris de la grande. Atlas égala ou ſurpaſſa même ſon ayeul Urane dans les connoiſſances Aſtronomiques. C'eſt de lui que l'Hercule Grec emprunta cette repréſentation de l'Univers, qu'on appelle une Sphere. Il ſe tint plus glorieux que d'aucun de ſes travaux, de l'apporter à ſes compatriotes avec les noms d'Helius & de Selene, le Soleil & la Lune, qu'on avoit donnez auparavant à un Prince

& à une Princeſſe, deſcendans d'Urane au même dégré qu'Atlas [1].

Pendant le ſéjour qu'Hercule fit chez ce fameux Roy, il trouva plus d'une occaſion de lui marquer ſa reconnoiſſance pour les inſtructions qu'il recevoit de lui. A peine eut-il délivré ſes filles des mains des Pirates dont nous avons parlé plus haut, qu'il le délivra d'un ennemi voiſin beaucoup plus conſiderable. Les états qu'Urane avoit laiſſez à ſes ſucceſſeurs étoient trop grands pour ſe maintenir longtems dans la dépendance d'un ſeul maître. Les Gouverneurs particuliers, comme il arrive d'ordinaire dans les Empires trop vaſtes, ſe ſaiſirent après la mort d'Urane des Provinces éloignées qu'on avoit confiées à leurs ſoins, & commencerent à donner lieu à la diſtinction encore uſitée des trois Mauritanies. Ainſi Japet pere d'Atlas n'avoit ſauvé que la partie du Royaume d'Urane la plus voiſine de l'Ocean. Mais dès la premiere année du Regne d'Atlas encore fort jeune, un Gouverneur

1. Tout ceci ſemble tiré de l'Antiquité des Celtes du P. Pezron, p. 58.-91. comparée avec les livres 3. & 4. de Diodore.

nommé Antée commis à la garde du détroit, s'aviſa de faire bâtir ſur la pointe de l'Afrique une Ville qu'il appella Tingi (*Tanger*,) & qui depuis a donné le nom à la Mauritanie Tingitane 1. Il ſe rendit maître enſuite de tout le terrain juſqu'au fleuve Zilis; & prenant encore le Royaume d'Atlas par le dedans des terres, il ne lui laiſſa guéres que les rivages de l'Ocean depuis ce fleuve juſqu'au petit Atlas, ſur lequel ce Roy alloit quelquefois contempler les aſtres. Antée voulant porter ſon invaſion plus loin, entreprit de paſſer le Zilis. Hercule à la tête de quelques barques chargées de ſoldats, le repouſſa aiſément 2. Mais ayant voulu le pourſuivre ſur ſes propres terres; Antée ſe trouva ſoûtenu de bataillons toûjours nouveaux; de ſorte qu'Hercule ayant défait trois fois ſes troupes, ne ſe voyant pas plus avancé qu'au commencement du combat. Là-deſſus il jugea à propos de ſe rembarquer. Mais pour attirer Antée ſur ſes pas; il fit partir d'abord la plus grande partie de ſes barques pour l'autre rive.

1. Pline Liv. 5. c. 1.
2. Pline met ce combat ſur le Lixus, *Ib.*

PAGINATION INCORRECT

Il ordonna aux soldats de s'y cacher derriere, de petits bois qui la garnissoient. Ainsi Antée voyant qu'Hercule descendoit de sa barque presque seul, il eut la temerité de descendre de la sienne après lui, & accompagné d'une espece de Flote telle qu'on peut se la représenter sur une riviere. Aussitôt Hercule se retournant pendant l'embarras de cette descente, & rappellant à haute voix ses troupes cachées, il renversa Antée d'un coup de sa massuë, pendant que ses soldats défirent ceux qui avoient déja pris terre. Cet exemple mit en fuite ceux qui étoient encore dans leurs barques, & ils allerent annoncer sur l'autre bord la perte de leur Chef. Ce récit tiré de mes Auteurs anecdotes a donné lieu sans doute à la Fable Grecque, qui dit qu'Antée ne put jamais être vaincu tant qu'il touchoit la terre, c'est-à-dire, la sienne qui lui fournissoit de nouvelles forces: Mais qu'Hercule le fit périr en l'élevant entre ses bras; c'est-à-dire, en le tirant du pays qu'il s'étoit approprié.

Atlas pendant le cours de son regne avoit cultivé dans ses sujets les semences de vertu que son ayeul Urane

avoit jettées en eux en les soumettant à ses Loix. Il augmenta sur-tout leur amour pour la Religion, & tira de la contemplation des astres de pressans motifs pour le culte de la Divinité qui les gouverne. Etant prêt de mourir & ne se voyant que des filles qui étant consacrées à Diane vouloient conserver leur virginité [1]; il nomma pour leur tuteur, & en même-temps pour heritier de sa Couronne, l'homme de son Royaume qu'il crut le plus propre à maintenir ses peuples dans la tranquillité qu'il leur avoit procurée, & sur-tout dans cette piété dont il leur avoit donné les leçons & l'exemple. Comme le pays enfermé entre le Subur & le Zilis, & coupé dans son milieu par le Lixus, étoit la partie de ses Etats la plus délicieuse par les dons de la nature, & dont les habitans avoient eu le génie & les inclinations les plus faciles à porter au bien; cette consideration l'avoit engagé à leur donner par préference à ses autres sujets le nom particulier

1. Voyez le Scoliaste d'Homere, imprimé dans l'Edit. de Barnez, sur le L. 18. de l'Iliade, au sujet des Pleiades.

d'Atlantes. C'eſt pourquoi auſſi il dit à celui qu'il venoit de deſigner pour ſon ſucceſſeur : Que voyant l'ambition du fils d'Antée qui ſe faiſoit appeller Roy de Tingi & de la Mauritanie Tingitane, il ne le chargeoit point de défendre contre cet Uſurpateur tout le pays qui environnoit la portion de ſon Royaume, qui lui avoit été la plus chere : Qu'ainſi il ne lui laiſſoit ces autres Provinces, ou preſque deſertes ou occupées par des habitans qui tenoient encore beaucoup de leur ancienne ferocité, que pour avoir de quoi rendre meilleures les conditions qu'il feroit avec l'ennemi pour ſe reſerver le pays des Atlantes, & le ſéjour de ſes filles, déja aſſez fameux dans le monde pour être nommé par-tout le jardin des Heſperides. Il lui recommanda ſur-tout de donner pour rempart & pour forteresſe à ce petit Etat l'innocence de ſes habitans, une Religion épurée de tout culte barbare, ſuperſtitieux, & même deſagréable, une hoſpitalité ſage qui laiſſât aux étrangers un ſouvenir plein de reconnoiſſance & de reſpect pour les Atlantes, ſans expoſer ceux-ci à la com-

munication des vices des autres Nations.

C'eſt ainſi que mourut cetilluſtre Roy, ſelon mes relations anecdotes plus conformes à ſon caractere connu, & plus vraiſemblables en elles-mêmes que celles qui le font changer en la montagne qui porte ſon nom. Il y avoit alors cinquante ans ou environ que ſes ſucceſſeurs, toûjours ſemblables à celui qu'il avoit choiſi lui-même, s'étoient reduits, ſuivant ſes derniers conſeils, au ſeul pays des Atlantes; & y avoient conſervé ſon eſprit & ſes maximes.

Cherès étoit ſi attentif à ces recits qu'on lui faiſoit à Banaſa, & qu'il regardoit comme des avis eſſentiels ſur la maniere dont il devoit ſe conduire chez les Atlantes, qu'à peine prêta-t'il l'oreille à la premiere nouvelle qu'il reçut là d'une guerre ſanglante qu'un des ſucceſſeurs d'Antée venoit de porter juſques dans le centre de l'Empire Carthaginois. Il ſe contenta de demander ſi Zoros ſon fondateur & ſes deux fils Saphon & Giſcon vivoient encore. Comme on lui eut répondu qu'on les croyoit vivans tous les trois,

& que les noms des deux fils étoient fort mêlez dans cette guerre, dont il n'étoit parvenu juſqu'alors à Banaſa que des bruits extrêmement confus; il répliqua qu'avec des Chefs auſſi braves que ces deux-là, il croyoit la République de Carthage en ſûreté. Ainſi il ne ſongea plus qu'à choiſir deux des plus ſages Officiers de ſa Flote, l'un Phœnicien & l'autre de la Taprobane, & deux de ſes plus fideles eſclaves pour eux trois; ce qui faiſoit en tout le nombre de cinq qu'on lui avoit dit être le plus grand où l'on reçût une même compagnie dans Lixa. Il monta enſuite dans un des plus petits, mais des plus propres de ſes Vaiſſeaux. Et quoiqu'arrivant à la mer, il la trouva encore émûë par une tempête qui avoit regné pendant tout le temps qu'il avoit paſſé à Banaſa; un jour & une nuit de navigation l'amenerent devant le port de Lixus.

Fin du ſeptiéme Livre.

SETHOS.

LIVRE HUITIEME.

LORSQUE Cherès se disposoit à mettre en mer un esquif pour envoyer demander au Gouverneur du port la permission d'y entrer ; il fut prévenu lui-même par un bateau plat, qui venoit au-devant de lui pour sçavoir son nom, son pays & ses intentions. Ce Heros satisfit avec beaucoup de sincerité & de modestie à toutes les questions qui lui firent faites. Le député voyant que Cherès connoissoit déja leur Nation, osa lui promettre de la part de son Roy, qui étoit actuellement dans le port, une reception telle qu'un homme de son merite & de sa réputation pouvoit l'attendre d'un Peuple qui se flattoit d'aimer & d'estimer la vertu. Aussi-tôt il fit atta-

cher le Vaisseau de Cherès au sien ; & à force de rames, il le remorqua jusques dans le bassin qui enfermoit un assez grand nombre de Vaisseaux étrangers, que la tempête des jours précedens y avoit fait recevoir.

Dès que ce nouvel hôte fut débarqué avec les deux Officiers de sa Flote suivis des deux esclaves, le Roy lui-même fit quelque chemin pour venir à leur rencontre. Il étoit environné d'une grande troupe d'hommes & de femmes ; au milieu desquels il étoit comme l'un d'eux, sans aucune garde, & distingué seulement par l'attention qu'on avoit à ne pas le presser. Cette confiance faisoit l'éloge des sujets autant pour le moins que celui du Roy. Car dans les Nations plus nombreuses, & mêlées de bons & de méchans, comme sont les nôtres : la justice & les autres vertus du Prince lui font souvent des ennemis particuliers dont il doit se garantir. Les premiers complimens consisterent de la part de Cherès dans la présentation des deux Officiers ; & de la part du Roy dans de grands témoignages de joye & même de reconnoissance, de ce que des

hommes qui avoient fait de si grandes choses avoient jugé digne de leur curiosité une Nation aussi simple que la leur. Aussi-tôt le Roy conduisit ces étrangers dans une Chapelle propre, mais rustique, située sur le rivage. C'étoit le Temple des Dieux hospitaliers. On y fit un sacrifice, au sortir duquel on les mena dans une maison voisine où ils devoient trouver toutes sortes de rafraîchissemens. Mais le Roy leur fit promettre qu'ils viendroient prendre le repas du soir dans l'endroit où il mangeoit avec tous les habitans du port.

Cherès entrant dans cet hospice, trouva plusieurs personnes de très-bon air disposées à servir les étrangers, pour le bain, pour le repas, & pour les chambres où ils devoient coucher. Il y avoit dans le même lieu d'autres pieces & des domestiques, pour les esclaves, pour les matelots & pour les rameurs. L'Intendant de l'Hospice homme d'une gravité polie, dit à Cherès & à ses deux compagnons: Que quoiqu'on ne voûlut pas les priver du service de leurs propres esclaves, on les invitoit à les laisser reposer pendant le séjour

le ſéjour qu'ils feroient chez eux. Qu'ils n'avoient qu'à demander tout ce qu'ils ſouhaiteroient à tous les Officiers hommes ou femmes, qu'ils rencontreroient à tous momens. Qu'ils pouvoient même les honorer de leur converſation, s'ils le jugeoient à propos; pourvû qu'il y eût au moins deux Atlantes enſemble : Ce qu'il ne diſoit pas, ajoûta-t-il, comme une regle qu'ileut droit de leur preſcrire; mais pour les avertir qu'ils n'auroient la ſatisfaction de recevoir aucune réponſe de quelque homme ou de quelque femme que ce fût dans tout leur pays, qu'ils voudroient entretenir en ſecret. Que néanmoins le Roy & les Intendans des Hoſpices dans tous les lieux où il y en avoit, étoient exceptez de cette Loy.

Dans le cours de la journée, Cherès toûjours accompagné de ſes deux Officiers, voyant des fenêtres de cette maiſon les Vaiſſeaux étrangers, qui ayant été radoubés commençoient à arborer leurs pavillons pour partir dès e lendemain, demanda à l'Intendant qui ils étoient. Il inſera même dans ſon interrogation une plainte honnête de ce que ces Vaiſſeaux, qui paroiſ-

ſoient compoſer une même Flote, avoient été reçûs en ſi grand nombre dans le port du Lixus ; quoiqu'il eût oüi-dire à Banaſa, où on l'avoit averti de laiſſer ſa Flote, qu'on ne recevoit jamais chez eux deux Vaiſſeaux de compagnie. L'Intendant lui répondit que ces Vaiſſeaux ayant été battus & endommagés par la tempête, étoient venus chercher un aſyle qu'on accordoit toûjours en ce cas, ſans avoir égard au nombre. Que le deſſein même de ces paſſagers n'avoit pas été d'aborder ſur leurs rivages. Mais que faiſant voile pour la Bétique, & voulant prendre port à Cadix, les vents contraires les avoient jettez à l'embouchure du Lixus. Il ajoûta que ceux qui leur étoient amenez par de ſemblables accidens avoient leur demeure de l'autre côté du port, & que les malades y trouvoient un Hôpital ſoigneuſement ſervi; mais que les uns & les autres ne ſortoient point de ce quartier juſqu'à leur départ. Qu'à l'exception même des Officiers attachez à cet hoſpice, il n'y alloit aucun Atlante qui n'y fût envoyé par un ordre exprès du Roy ; & que le Roy ne manquoit point de

venir lui-même de Lixa à leur occaſion. Ces Vaiſſeaux que vous voyez au nombre de huit, continua l'Intendant avec de grands ſentimens de compaſſion, portent de malheureuſes familles de Carthaginois chaſſées de leurs pays par la crainte qu'ils ont eûë d'Antée, Roy de la Mauritanie Tingitane. Et ſi vous le ſouhaitez je vous raconterai leur hiſtoire telle qu'ils l'ont racontée eux-mêmes à l'Intendant de leur Hoſpice. Cherès & ſes deux compagnons ayant marqué une grande envie de l'entendre; le ſage Atlante, qui leur parloit, pourſuivit ainſi ſon diſcours.

Le Roy de la Tingitane, dont les Etats nous environnent, eſt petit-fils du fameux Antée vaincu & tué par Hercule, il y a environ cinquante ans, ſous le Regne d'Atlas notre illuſtre Fondateur. Le ſecond Antée aujourd'hui regnant, homme ennemi du repos, & plus jaloux de faire parler de lui, que de former un Empire d'une étenduë convenable, portoit depuis long-temps ſes vûës ſur Carthage; parce qu'il falloit aller juſques-là pour faire une conquête d'un grand nom.

Il y a deux ou trois ans que dans ce deſſein il forma une ligue ſecrette contre les Carthaginois avec les Rois des deux autres Mauritanies, la Maſſæſylienne (*nommée par les Latins Cæſarienſis*,) & la Sitifenſe. Les conditions de cette ligue étoient que les deux Rois qui avoient été vaincus & faits tributaires des Carthaginois par Saphon fils ainé de Zoros, Fondateur & Prince de Carthage, ne feroient de leur côté aucun mouvement qui pût les rendre ſuſpects aux Carthaginois : mais qu'il lui fourniroient dès-lors, & à des termes reglez dans la ſuite, certaines ſommes d'argent pour lever des troupes. Que quand il en ſeroit temps ils livreroient ſecrettement paſſage à ces troupes dans leurs Etats. Qu'enfin il ſe chargeoit lui-même de ſurprendre & de reduire Carthage par cette voye, & de les affranchir ainſi de la domination injuſte de cette Republique nouvelle.

Le traité de ces Rois fut ignoré ; & l'établiſſement des troupes de la Tingitane dans les deux autres Mauritanies étoit déja fort avancé, lorſque Zoros & ſon Senat en furent avertis. La Re-

publique ſembloit préſenter dans les deux fils de Zoros, Saphon & Giſcon, les deux Capitaines du monde les plus capables de la défendre. Ils prévinrent eux-mêmes la demande qu'on leur devoit faire de leurs ſervices. Mais le Senat, jugeant à propos d'attaquer l'Ennemi par deux endroits, réſolut de ſeparer leurs commiſſions. Il étoit important que l'un d'eux défendit les frontieres de l'Empire Carthaginois avec une grande armée de terre du côté des Mauritanies, & en entrant même dans les deux qui leur étoient tributaires, pour les maintenir ou les remettre dans le devoir. Mais on vouloit en même temps que l'autre Chef conduiſit une grande Flote à Siga, Ville maritime de la Tingitane ſur la Mediterannée. Antée en avoit fait ſa place d'armes, & s'étoit avancé juſques-là, non-ſeulement avec toutes ſes troupes, mais encore avec ſa maiſon & ſa famille; pour être plus proche des Maſſæſyliens qui devoient lui ouvrir la premiere entrée dans le pays qui ne lui appartenoit pas. Saphon homme entreprenant, & redoutable par ſes victoires, étoit très-propre à l'expe-

dition la plus éloignée. Il y avoit long-temps qu'il avoit voulu joindre la Tingitane à l'Empire Carthaginois : Et les peines qu'Antée lui avoit déja données, lorsque la Republique le chargea de châtier & de reduire les Massæsyliens amis de ce Roy, le lui faisoient regarder comme un adversaire digne de lui. Il ne falloit au contraire proposer à Giscon, pour bien entrer dans son esprit, que la défense legitime de sa patrie & de ses droits présens, sans aller plus loin. Par-là il étoit en quelque sorte le bouclier de l'Empire dont son frere étoit l'épée : Et il sembloit à propos de le garder pour le centre & pour l'interieur de l'Etat. Ces raisons furent exposées à Zoros. Mais comme les Princes âgés cherchent volontiers dès le commencement de la guerre des moyens d'accommodement, il souhaitoit de faire nommer pour l'expédition de Siga celui de ses fils qu'il croyoit être le plus propre à pacifier les choses après les premieres hostilités. Il projettoit de faire accepter à Antée quelques Provinces de l'interieur de l'Afrique qui seroient plus à sa bienséance que Carthage même, quand il

se flatteroit de l'esperance chimerique d'arriver seulement jusqu'à cette Capitale. Il allegua donc au Senat que son fils aîné étant un vainqueur inexorable, & qui avoit pour le moins autant qu'Antée l'esprit de conquête ; il se sentiroit bien plus porté à envahir les Etats de ce Roy, sur un prétexte aussi plausible que celui qui étoit offert, qu'à lui ceder des Provinces de l'Empire Carthaginois, quelques incultes, quelques éloignées & quelques inutiles qu'elles pussent être. Le second au contraire n'ayant jamais attaqué ces Peuples n'en étoit nullement haï : Et ne favorisant point l'agrandissement d'un Empire qu'il ne trouvoit déja que trop étendu ; il étoit par-là bien plus disposé à présenter à l'Ennemi des propositions de paix, quand on jugeroit à propos de lui en faire. De plus la République des Capsenses qu'il avoit fondée par des travaux heroïques, & sans aucune ombre d'interêt personnel, lui donnoit une réputation, sinon d'un plus grand éclat, au moins d'un plus grand credit que celle de son frere aîné. Enfin l'avantage qu'il avoit eu de rentrer dans sa patrie,

revêtu de l'initiation Egyptienne, l'avoit mis dans une consideration extraordinaire auprès de tous les Rois de l'Afrique. Le Senat après quelques représentations, se rendit aux vûës de son Prince ; & regardant au fond ses deux fils comme deux grands Capitaines, quoique de caracteres differens, il distribua les deux commissions suivant les desirs de Zoros. Saphon en acceptant la sienne ne laissa pas d'appercevoir le plus d'inclination & de confiance que son pere marquoit encore en cette occasion, comme il l'avoit déja fait en quelques autres, pour son frere que pour lui.

Gisc on partit donc incessamment avec cent Vaisseaux de ligne. Leur prompt abord surprit Antée : on en vit descendre soixante mille hommes, qui étant guidez par quelques Carthaginois qui connoissoient le pays, formerent malgré la résistance tumultueuse des assiegez, la circonvallation de Siga, dont le contour n'étoit pas grand. Cependant la présence du Roy, le choix des troupes qui gardoient sa personne & les grandes munitions qu'il avoit fait conduire là, comme en un lieu qui

devoit lui servir d'entrepôt & de magasin, ranimerent le courage de la garnison & des habitans. Le siége devenoit long : de sorte qu'Antée plus rusé que son aggresseur, crut qu'il seroit bien reçû à lui faire des propositions d'accommodement. Giscon qui étoit chargé en secret de la même chose, quoiqu'avec ordre de ne s'ouvrir qu'après la prise de la Ville, jugea qu'il ne risquoit rien à recevoir avant ce terme les avances de l'ennemi. Le Roy voulant connoître par lui-même cet homme celebre, lui fit demander une entre-vûë seul à seul, sous une tente découverte par les côtez, qui seroit à une distance précisement égale d'une des portes de Siga & des quartiers de l'armée Carthaginoise. Que là ils ameneroient l'un & l'autre, pour la satisfaction réciproque des deux Nations, une garde de cent hommes qui se tiendroit vis-à-vis l'une de l'autre à vingt pas derriere chacun d'eux. Giscon accorda cette entrevûë avec toutes ces conditions, & se trouva au lieu de la conference à l'heure dont ils étoient convenus.

Le Roy parlant le premier, dit qu'il

ne croyoit point que le Prince & le Senat de Carthage euſſent une envie ſerieuſe de porter leur domination juſques dans la Tingitane. Qu'il voyoit bien que le ſiége de Siga n'étoit qu'une diverſion que l'on vouloit faire à l'entrepriſe que lui-même Antée executoit actuellement d'affranchir les Maſſæſyliens & les Sitifenſes du joug des Carthaginois. Vous avez eu le temps d'apprendre, continua-t'il, que depuis votre arrivée devant ces murailles, mes Lieutenans qui ont été reçûs à bras ouverts par les Maſſæſyliens, ſe ſont auſſi inſinuez, quoiqu'avec plus de délai chez les Sitifenſes. Le Roy de ces derniers, ſoit qu'il vous craignit comme étant plus voiſin du ſiége de votre Empire, ſoit qu'il ſe fût accoûtumé à votre domination comme plus ancien tributaire, a réſiſté long-temps à la délivrance que je lui offrois: mais il l'a enfin acceptée, & toutes ſes places ont été ouvertes à mes troupes. Vous ſçavez que vôtre illuſtre frere, quelque ardeur qu'il ait de rentrer dans ſes conquêtes, eſt encore devant Sitifi qu'il aſſiége pour la ſeconde fois de ſa vie. Je veux bien ſuppoſer que le

bonheur ordinaire de ſes armes la lui ſera prendre. Mais enfin s'il trouve, comme je l'eſpere, autant de réſiſtance dans toutes les autres places de la Sitifenſe que dans celle-là, elles conſumeront bien des campagnes, avant qu'il puiſſe arriver ſeulement juſques aux Maſſæſyliens. Ayant donc affaire ici à un Ennemi tel que vous, dont la valeur n'eſt gouvernée que par l'équité; mon deſſein eſt de retrancher toutes les propoſitions qui ne ſeroient que des tentatives ſuperfluës. Je vous offre tout d'un coup de faire retirer par un ſeul ordre de ma main & en une ſeule fois toutes mes troupes de la Mauritanie Sitifenſe; avec la ſeule condition d'une amniſtie generale pour ces Peuples que je n'ai gagnez qu'avec peine, & dans leſquels je reconnois avoir trouvé une véritable inclination pour les Carthaginois. A l'égard des Maſſæſyliens, je continuerai de les défendre. Outre qu'il eſt juſte de partager un différend, je vous avertis d'ailleurs & vous le ſçavez peut-être auſſi-bien que moi, que votre Empire leur eſt odieux; & qu'ils cheriront éternellement l'alliance de la Tingitane dont ils ſont voiſins,

& avec laquelle ils ont eu de tout temps un commerce d'interêt.

Giscon répondit à ce discours : Seigneur, je suis persuadé que mon pere & son Senat ne sont point ennemis de la paix, puisqu'ils n'ont commencé cette guerre que pour se défendre. Mais je sçai aussi que leur dessein n'est pas de vous laisser maître de la Mauritanie Massæsylienne que mon frere a conquise aussi-bien que l'autre. Je ne refuse pourtant point de leur faire sçavoir incessamment votre proposition. Mais en attendant leur réponse, vous trouverez bon que le siége de Siga continuë avec la même vigueur qu'auparavant. Le retour des troupes que vous serez obligé de rappeller pour vous soûtenir ici pourra soulager mon frere, & diminuer la longueur, & peut-être aussi le nombre des siéges qu'il sera obligé d'entreprendre. Si vous nous aviez demandé quelques Provinces de l'interieur de l'Afrique par lesquelles nous resserrons nous-mêmes vos Etats du côté du midi, & qui sont par consequent plus à votre bienséance que les deux Mauritanies qui nous séparent ; j'aurois pû suspendre

le ſiége de Siga. Je n'aurois exigé pour cela que de voir partir vos ordres pour la retraite abſoluë de vos troupes, en conſéquence de la ceſſion actuelle de ces Provinces interieures, de laquelle j'aurois oſé vous répondre pour mon pere & pour mon Senat. Mais tant que vous perſiſterez à retenir aucune des deux Mauritanies; mes ordres, Seigneur, ſont de perſiſter dans le ſiége de Siga.

Vous le pouvez, repartit le Roy, & je ne ſçaurois trouver mauvais que chacun pourſuive ſon entrepriſe. Mais vous vous trompez beaucoup ſi vous penſez que le ſiége de Siga ſuſpende l'execution de mes projets. Je vous avertis qu'avant qu'il ſoit deux jours, je ſortirai moi trois ou quatriéme de la place par des iſſuës qu'il vous eſt impoſſible de connoître. J'y laiſſerai un Gouverneur qui la défendra auſſi longtemps que moi. Je veux même que vous la preniez en peu de temps; & qu'entrant dans mes campagnes, & emportant d'autres Villes malgré leurs Gouverneurs que vous jugez bien être dès-à-préſent ſur leurs gardes, vous arriviez juſqu'à ma capitale. Je vous

déclare que mon Royaume n'eſt pas actuellement mon plus cher objet. Pendant que vous ravagerez la Tingitane, moi ſuivi des troupes ſans nombre qui m'attendent dans les deux autres Mauritanies, je ravagerai les terres de votre Empire; & nous diſputerons de loin vous & moi à qui prendra plûtôt, vous Tingi, & moi Carthage. Giſcon ſe laiſſa effrayer par un propos ſi extraordinaire. Le Roy qui s'en apperçut continua & dit : Si au contraire vous ſuſpendez les attaques juſqu'à la réponſe de votre Senat, je ſuſpendrai de mon côté toutes mes démarches. Je me fixerai dans Siga, il ne tiendra qu'à vous d'y entrer & d'en ſortir comme dans un temps de paix. Vous me verrez moi-même tant qu'il vous plaira dans mon Palais; & vous ſerez témoin, que je laiſſerai comme elles ſont les breches qui ont été faites juſqu'à préſent par vos machines.

Giſcon toûjours porté à la douceur, & qui la regardoit comme l'acheminement le plus ſûr à la concluſion de toutes les affaires; répondit au Roy: Seigneur, je crois devoir

me rendre à la ſuſpenſion d'armes que vous me demandez ; bien que je ſente que je m'écarte en ceci du plan que l'on m'a donné en partant. Mais auſſi ne prévoyoit-on pas que vous propoſeriez le premier de ſuſpendre toutes les hoſtilitez de part & d'autre. Quoique vos offres ne ſoient pas completes, elles ſont un commencement de négociation qui pourra ſe perfectionner. Mais pour écarter à mon ſujet de l'eſprit de mon pere & du Senat toute ombre de liaiſon avec leur Ennemi, ou de complaiſance à ſon égard ; il me paroît important de ne pas mettre le pié dans votre Ville, & à plus forte raiſon dans votre Palais, avant que d'avoir ſçû leurs intentions. Quoique cette derniere reſerve de Giſcon mît obſtacle au principal moyen de ſéduction que le Roy vouloit employer contre lui ; il parut néanmoins très-ſatisfait, & terminant la conference, il rentra dans Siga.

Les trois premiers jours de la trêve n'étoient pas écoulez, & l'on étoit encore loin du temps où l'on pouvoit recevoir la réponſe que l'on attendoit de Carthage, lorſqu'on apprit que le

Roy des Massæsyliens venoit de mourir sans laisser aucun successeur de sa race. Comme les hommes fins sçavent profiter de tous les hazards ; Antée envoye aussi-tôt à Giscon une députation honorable des deux plus grands Officiers de sa Cour. Le premier lui dit que le Roy lui mandoit par eux que la nouvelle de cette mort changeoit en mieux la face des choses ; & qu'à son occasion il venoit de concevoir un projet auquel il croyoit voir clairement que le Prince Zoros son Pere consentiroit avec plaisir. Mais que le détail de ses vûës étoit trop long pour être discuté au gré de l'un & l'autre parti au milieu d'un camp. Ils lui dirent ensuite d'un ton gracieux, qu'ils ne pensoient pas que Giscon dût craindre que personne l'accusât d'avoir fait une demarche trop soumise, lors qu'il rendroit à un Roy la visite qu'il avoit reçûë le premier : Que par rapport à la sûreté de sa personne on lui permettoit de faire entrer dans Siga, dont les portes demeureroient toûjours ouvertes, six cens hommes pour sa garde : Que le Roy se fiant à un Heros fameux par

ſa vertu & par l'initiation Egyptienne, plus qu'il n'exigeoit que ce Heros ſe fiât à lui : il conſentoit que Giſcon environnât ſon propre Palais, d'autant de ces ſix cens hommes qu'il voudroit, & qu'il plaçât les autres ou auprès de lui, ou en tel lieu de la Ville qu'il le jugeroit à propos.

Giſcon répondit à ces députez qu'il s'étoit mis dans l'obligation d'accepter toutes les entrevûës qui pourroient conduire à la paix ; depuis qu'il avoit accordé au Roy une ſuſpenſion d'armes qui ne pouvoit être juſtifiée auprès du Senat, ou du moins auprès de ſon pere qu'en arrivant à cette fin : Qu'il iroit dans la Ville, & que comme il étoit déja tard il y paſſeroit la nuit, s'il le falloit, pour donner le temps au Roy de lui expliquer au long & à loiſir toutes ſes penſées. Mais qu'à l'égard de cette garde extraordinaire, dont l'offre donneroit peut-être du ſoupçon à quelqu'autre ; il alloit prendre l'extremité oppoſée aux meſures qu'on lui propoſoit pour la ſûreté de ſa perſonne : Qu'il entreroit dans la Ville ſeul, ou ſuivi d'un ſeul eſclave pour le ſervir : Qu'il fai-

soit assez peu de cas de lui-même pour s'exposer sans aucun regret, supposé néanmoins qu'il s'exposât, ce qu'il ne croyoit en aucune sorte: Mais que ne devant pas disposer ainsi des soldats de la Republique il étoit bien aise au contraire de ne faire courir pas même à un seul d'entre-eux le risque qu'il vouloit bien courir lui-même. Qu'enfin avant que de suivre les députez que le Roy lui faisoit l'honneur de lui envoyer; il alloit remettre le soin de l'armée Carthaginoise à celui que le Senat avoit choisi pour le premier de ses Lieutenans generaux, homme capable de conduire le siége aussi bien, & peut-être mieux que lui; s'il falloit le recommencer en son absence; soit qu'elle n'allât que jusqu'au lendemain matin, comme il le desiroit, soit qu'un accident imprévû la rendit plus longue, ou même éternelle. C'est aussi ce qu'il alla faire en présence de ses principaux Officiers assemblez à la hâte en forme de conseil de guerre. Après quoi publiant lui-même à droite & à gauche, en traversant les rangs de l'armée, cette démission conditionnelle, il vint se

remettre entre les mains des deux Députés. Ceux-ci le conduisirent dans la Ville, sans ceremonie pourtant, comme il convenoit alors, & jusques dans le Palais du Roy.

Antée avoit laissé à Tingi un fils de dix à douze ans qu'il avoit eu de la Reine sa femme morte un peu avant son départ pour Siga: mais il avoit amené avec lui sa fille, jeune Princesse d'une beauté surprenante, & dont on avoit oüi parler dans Carthage même. Giscon avoit appris durant l'oisiveté d'une trêve, qui étoit déja une grande faute de sa part, que cette Princesse étoit dans Siga avec son pere. Et quoique jusques-là il ne se fût occupé que des maximes de vertu; il se peut bien faire qu'une curiosité couverte pour lui-même du pretexte specieux d'un accommodement plus prompt, contribua à lui faire accepter plus facilement la proposition d'entrer dans la Ville. Cependant le Roy ne lui montra pas d'abord sa fille en son Palais même. Car l'ayant reçû dans son cabinet par une porte derobée, il se contenta de lui dire en general: Que selon le nouveau plan

qu'il s'étoit fait au sujet de la Mauritanie Massæsylienne qui venoit de perdre son Roy ; il consentoit d'en retirer actuellement ses troupes, & qu'elle rentrât dans la plus étroite alliance avec les Carthaginois : Qu'il n'attachoit à cela qu'une condition qu'il croyoit pleine de douceur, qui pouvoit devenir un gage éternel de paix & d'amitié entre les Princes de Carthage & les Rois de la Tingitane, telle enfin qu'il osoit dire que ce seroit à Carthage même à la demander. Mais enfin ajoûta-t'il, les loix de l'hospitalité ne permettent point de recevoir des étrangers chez soi pour commencer par les affaires. L'entrée de la nuit nous invite à un repas que vous voudrez bien agréer dans ce Palais ; & demain je vous expliquerai tout mon projet dès le matin, pour vous laisser la liberté de retourner au plûtôt dans votre camp.

A peine le Roy eût-il prononcé ces dernieres paroles qu'on entendit un grand bruit d'instrumens de musique mêlez de Trompettes & de Tymbales. La grande porte du cabinet s'ouvrit à deux batans, & laissa voir

une vaſte gallerie magnifiquement illuminée, pleine d'hommes & de femmes en habits ſomptueux, dont les deux files étoient terminées à une longue diſtance par une table ſuperbement ſervie. Cette table étoit une demi-ovale, autour de laquelle pouvoient tenir neuf ou dix perſonnes. Le Roy & Giſcon parurent d'abord les deux ſeuls qui dûſſent s'y mettre. En effet le Roy paſſant au fond vis-à-vis la profondeur de la galerie, fit ſigne à ſon hôte de s'aſſeoir en même-temps que lui à l'extrêmité de l'ovale à ſa droite. Dès qu'il fut aſſis il lui dit qu'il lui avoit deſigné cette place, afin qu'il n'y eût aucun objet entre lui & les ſpectacles amuſans qu'on eſſayeroit de lui donner dans la galerie pendant le feſtin. Il l'invita de manger avec lui des premiers mets ſervis devant eux. Un moment après, Giſcon vit ouvrir vis-à-vis de lui la porte d'une autre galerie auſſi grande que la premiere & faiſant équerre avec elle. Les inſtrumens d'un grand ſon qui joüoient dans la premiere ceſſerent pour laiſſer entendre d'autres inſtrumens plus doux qui s'avançoient en

accompagnant des voix d'hommes & de femmes, qui chantoient en Vers Puniques les loüanges de Giſcon. Un peu avant que d'arriver à la table du feſtin, le chœur des Muſiciens s'entr'ouvrit pour faire place à la Princeſſe qui s'avança, ſuivie des Princes & des Princeſſes du ſang d'Antée, & de pluſieurs autres perſonnes de la plus haute diſtinction dans ſa Cour. La Princeſſe bien plus brillante par ſes charmes que par l'éclat de l'or & des diamans dont elle étoit ornée, arriva juſqu'à Giſcon qui s'étoit levé dès qu'il l'avoit vûë. Alors prenant des mains de deux Echanſons qu'elle avoit à côté d'elle, une coupe d'or & un vaſe de même métal; elle mit la premiere entre les mains de cet hôte, & la remplit elle-même d'un vin précieux. Giſcon but d'une haleine la liqueur enflâmée. Rendant enſuite la coupe à l'Echanſon, il fit un profond ſalut à la Princeſſe, qui l'ayant reçu avec toutes les graces imaginables, s'alla aſſeoir à l'autre bout vis-à-vis de lui. Les Princes & les Princeſſes ſe mirent à table de part & d'autre entre le Roy & eux. Les Seigneurs & les Dames de la Cour ſe placerent

derriere le Roy sur des estrades. Enfin tous les Musiciens étant passez dans la premiere galerie, elle servit de Théatre à toutes sortes de danses & de chants convenables à cette fête d'autant plus fatale; que les éloges mêmes de la valeur & de la vertu Heroïque tendoient à affoiblir l'une & l'autre, en proposant l'amour & les plaisirs comme une récompense qui leur étoit dûë.

Le lendemain dans le milieu de la matinée Giscon fit demander audience au Roy. Antée qui l'attendoit lui-méme dans son cabinet, & qui avoit aisément reconnu les progrès que sa fille avoit faits dans l'ame de cet ennemi desarmé, lui dit: Brave Giscon, comme la Princesse ma fille entre dans les offres que j'ai à vous faire; j'ai voulu d'abord que vous la vissiez, afin de vous ôter toute incertitude sur le principal article d'un traité conclu de ma part, & sur lequel je me persuade que la seule distance des lieux nous prive dans ce moment de l'aveu du Prince votre pere. Les Massæsyliens n'ont plus de Roy. Je suis actuellement maître de ce Royaume par mes troupes. J'en

fais la dot de ma fille, & je vous préſente l'un & l'autre. Mais je prétens que le Roy ſon époux abſolument indépendant du Prince de Carthage, aille de pair avec la Republique, & ne contracte avec elle qu'une alliance libre & volontaire. Giſcon ſentit d'abord qu'il ne pouvoit accepter par lui-même cette propoſition ni comme ſujet, ni comme fils, ni même comme frere. Quelque ſéduiſant que pût être un ſceptre apporté par la plus belle main du monde; la répugnance qu'il trouva en lui à conſentir au démembrement d'un Empire auquel il n'avoit aucun droit, lui fit croire à lui-même qu'il étoit encore maître de ſon cœur, & que la Princeſſe Zarite ne le tenoit pas encore dans ſes chaînes. Il répondit au Roy: Seigneur, à ne conſulter que les premiers ſentimens de la nature; je regarderois le double préſent que vous m'offrez, comme le comble de toute la félicité dont un homme eſt capable. Je crois même que vous me faites la juſtice de diſcerner quel eſt de ces deux preſens celui qui me ſeroit le plus précieux. Mais j'ai un pere & le meilleur

leur de tous les peres. Mon malheur veut que vous soyez en guerre avec lui. Je ne préviens point sa réponse, d'où dépendra mon propre aveu. J'attendrai l'un & l'autre sans vous presser, dit le Roy. Vous pouvez retourner dès ce matin sous vos tentes, comme vous l'avez promis à votre armée. Vous pouvez aussi rentrer dans la Ville & dans le Palais à toutes les heures, sûr de la parole que je vous donne de vous laisser r'ouvrir à vous-même le premier discours sur la matiere dont nous venons de parler. Giscon se retira & revint en effet dans le camp des assiégeans. On apperçut qu'il affecta de se montrer à toutes ses troupes, parce que la matinée étant avancée, il craignoit déja que son absence trop longue ne causât parmi elles quelque émotion qui donnât lieu de recommencer le siége; ce qui auroit nui à sa passion naissante, & l'auroit empêché de sonder les sentimens de la Princesse, qu'il n'avoit pas encore pû entretenir en particulier.

Il n'en eut que trop d'occasions dans la suite. Car profitant de la permission que le Roy lui avoit donnée

de revenir dans son Palais autant de fois qu'il voudroit ; il en cherchoit des pretextes continuels, qui commençoient à faire baisser le respect qu'avoit eu pour lui son armée, où l'on se doutoit de la verité. Ce fut dans ce Palais même que le courrier qui lui apportoit enfin les premieres réponses de Carthage, fut obligé de l'aller chercher. La passion funeste où il se sentoit alors plongé, & que la Princesse même entretenoit pour suivre les intentions de son pere, le fit trembler à l'aspect de ces lettres, sur la suspension du siége qu'il avoit regardée comme innocente, & qui étoit le seul article dont on pût lui parler encore. Il passa dans un jardin suivi à quelque distance par le courrier. Ayant ouvert son paquet ; il trouva d'abord une réprimande grave du Senat de ce qu'il avoit contrevenu aux ordres qu'on lui avoit donnez, en faisant à l'Ennemi des propositions d'accommodement avant la prise de Siga. On ajoûtoit que la suspension du siége étoit un crime d'Etat ; d'autant que dans une double attaque on n'agit d'une part qu'en comptant sur ce qui se fait de

l'autre : Qu'en effet Antée ſoulagé à Siga, ayant renforcé les garniſons de la Sitifenſe avoit rompu toutes les meſures de Saphon, & changé en fautes involontaires, les démarches hardies & courageuſes de ſon frere : Que pour toutes ces raiſons, le Senat par une commiſſion portée par le même courrier, chargeoit ſon premier Lieutenant general de prendre la conduite de l'armée, de recommencer le ſiége à l'inſtant de la reception de ces nouveaux ordres, ou après un ſeul avis donné du pié des murs à la ſentinelle de la garniſon, & de le pouſſer avec encore plus de vigueur qu'on n'avoit fait avant la ſuſpenſion. Giſcon appella alors le courrier & lui demanda à voir la ſuſcription de la lettre adreſſée à ſon Lieutenant. Le courrier lui répondit qu'il la lui avoit remiſe dès qu'il avoit ſçû que le general même étoit dans Siga. Seigneur, continua-t-il, eſt-ce ici que je devois vous trouver ? Ah que votre frere a bien raiſon de dire que vous êtes plus propre à policer des barbares qu'à les vaincre ; & que vous ſçavez mieux la morale que la guerre : Hé plaiſe aux

Dieux qu'il n'y ait rien ici de pire! Cher ami, lui dit Giſcon, je remets volontiers ma place à celui que le Senat juge à propos d'y nommer: Je ne crois pas m'en être rendu indigne par la raiſon qui me la fait ôter. Tu me trouve, je l'avoüe, dans une ſituation plus ſuſpecte: Mais elle ſera peut-être plus avantageuſe à la Republique, qu'une grande victoire. J'en vais rendre compte à mon pere en répondant à ſa lettre que je n'ai pas encore ouverte. Seigneur, repliqua le courrier, j'attendrai que vous l'ayez lüe, pour ſçavoir ſi vous aurez quelque choſe à y répondre de bouche: Car je ne ſçaurois attendre une réponſe par écrit, à moins que vous ne la veniez faire dans l'inſtant même hors de Siga. Votre Lieutenant, que je tiens pour mon General, ne m'a donné qu'une heure pour vous ramener ou pour faire joüer les batteries. Giſcon ouvrit ſa lettre au même inſtant; il la trouva pleine de tendreſſe. Les mots de *mon très-cher fils*, y étoient repetez à chaque phraſe. Son pere lui diſoit qu'il ne douteroit jamais de la droiture & de la ſageſſe de ſes intentions: Qu'il

avoit déja éprouvé que ſes démarches les plus mal interpretées s'étoient trouvées plus utiles & plus glorieuſes que celles de ſes cenſeurs & de ſes rivaux. Qu'il avoit cru devoir laiſſer agir le Senat dans la nomination d'un autre Chef pour la guerre, mais qu'il fit de ſon côté tout ce qu'il jugeroit de plus convenable pour la paix ; & qu'il l'aſſûroit par avance de ſon conſentement, & même de ſon approbation. Après cette lecture, Giſcon tourna vers le courrier ſes yeux moüillez de larmes, & lui dit : Cher ami, dis à mon pere, que quoique tu m'ayes laiſſé chez ſon Ennemi, je compte toûjours de ſacrifier ma vie pour ſon ſervice. Je lui ferai tenir par quelque autre voye une réponſe plus étenduë, puiſque tu ne veux pas l'attendre. Mais ne manque pas de dire au nouveau General & à tous les Carthaginois, qui ſeront ſurpris du rapport que tu leur vas faire de moi, que je puis être un aveugle, mais que je ne ſuis point un traître.

A peine le courrier eut-il gagné les portes de la Ville en courant, que les attaques recommencerent de toutes

parts. Le Roy mécontent & preſque honteux de demeurer chargé d'un homme inutile, & qui ne le garantiſſoit plus d'un ſiége incommode pour ſes deſſeins, ſongeoit à le renvoyer; lorſque Giſcon l'aborda pour lui faire part de ſes lettres. Cette lecture fit changer d'avis au Roy. Il ſongea que Giſcon devenoit pour lui un excellent objet de diviſion entre Zoros & ſon Senat; & que le phantôme de Royauté, dont il le revêtiroit, irritant la Republique, feroit peut-être plaiſir à ſon pere, qui n'avoit encore oſé faire de partage pour le plus cher de ſes fils. Il regardoit en un mot ces troubles prochains comme une voye qui le conduiroit inceſſamment à Carthage, au ſujet de laquelle il ne prenoit point le change; & où il vouloit arriver malgré tous les obſtacles étrangers, & tous les traitez dont il auroit fait ſemblant de ſe lier lui-même. Ainſi il dit à Giſcon: Vous voyez que le Senat vous traite de criminel d'Etat, & vous declare ſous ce nom une guerre plus fâcheuſe qu'à moi-même. D'un autre côté votre Prince & votre pere vous laiſſe le maître abſolu de vos actions.

Concluons votre mariage sur cette permission generale, & en prevenant l'embarras où nous pourroit mettre sa réponse sur cette proposition particuliere. Seigneur, repliqua Giscon, cet embarras n'est pas à craindre si-tôt. Je vous avouë que je n'ai pas encore osé m'ouvrir à mon pere sur cet article; d'autant plus que je ne me flatois point que l'execution de votre promesse fût si prochaine. La chose est encore mieux de cette maniere, dit le Roy; nous avons encore plus de temps devant nous, pour menager un agrément qu'il sera peut-être plus aisé d'obtenir sur une chose faite. Nous celebrerons vos nôces dès aujourd'hui, comme on peut les celebrer dans une Ville assiegée. Mais cachez à ma fille la lettre de votre Senat, pour ne point lui présenter en votre personne l'idée d'un homme proscrit. Vous jugez bien qu'une si étroite alliance emporte la condition d'un attachement sincere à mes interêts. Seigneur, répondit Giscon, en s'applaudissant d'un reste de sentiment vertueux que cette déplorable chûte laissoit encore au fond de son ame: Je sens le prix du don

que vous me faites, au-delà de ce que je puis l'exprimer. Je sçai ce que je dois au pere de la Princesse la plus accomplie qu'un mortel puisse posseder. Mais j'employerai tout ce que mon amour peut me laisser de connoissance pour lier ce devoir avec ceux que la nature m'a imposez à l'égard de mon pere & de ma patrie : ou plûtôt, pour amener cette liaison generale à quelque chose de précis, & dont vous soyez averti dès ce moment : J'ai pensé, Seigneur, depuis la premiere proposition que vous avez bien voulu me faire de la Couronne des Massæsyliens, qu'il m'étoit défendu de l'accepter en mon nom ou comme regardant ma personne. Mais je ne puis pas empêcher, que vous en étant rendu maître par la force, vous ne la mettiez sur la tête de la Princesse votre fille. Je vais plus loin ; la qualité de son époux dont je me verrai honoré, ne me donnera ni le droit, ni la volonté de défendre cette Couronne par mes armes contre ma patrie qui s'en étoit renduë maîtresse avant vous, & qui ne m'avoit envoyé ici moi-même que pour la maintenir dans cette

poſſeſſion. Il faut auparavant que la Mauritanie Maſſæſylienne vous ſoit cedée par un traité. Je m'offre d'y travailler comme à un accommodement que les conjonctures préſentes me paroiſſent avoir rendu néceſſaire à la Republique. Mais ſi le traité eſt une fois paſſé, & que vous terminiez là, comme vous me l'avez fait entendre, la guerre que vous avez commencée contre Carthage; je me rends le défenſeur de la Couronne de votre fille, contre toutes les prétentions qu'on voudroit renouveller ſur ce Royaume; & tous vos Ennemis, ſans aucune exception, ſeront les miens. Antée ſe tint également ſatisfait, & de ces offres & de ces reſerves; parce qu'ayant affaire à un homme ſans ſuite, & comptant de ſoûtenir le Thrône de ſa fille par lui-même, à peine ſe ſoucioit-il qu'un tel gendre lui fut fidele.

L'Atlante ſe repoſa ici un moment. Mais avant que la ſurpriſe & la compaſſion de ſes auditeurs leur eut permis d'ouvrir la bouche, il reprit ſon diſcours, & leur dit: Reſpectables hôtes, j'ai été long à vous faire voir

les degrez par où l'un des plus vertueux hommes de son siecle est descendu dans le plus profond abîme de l'aveuglement de l'esprit & de la corruption du cœur : sans ce détail son histoire n'auroit pas été vraisemblable. J'irai plus vite, sans rien omettre d'important, dans le recit des effets sanglans de cette desertion ; quoiqu'ils ayent rempli beaucoup plus de temps, & qu'ils doivent peut-être donner au monde le spectacle du renversement d'un des plus grands Empires qui ayent encore existé. Dès le lendemain de ces nôces malheureuses, le Roy dit à Giscon : Que pour lui prouver la verité de ce qu'il lui avoit annoncé dès leur premiere entrevûë, il alloit remettre la défense de Siga au Gouverneur particulier de cette Ville : Qu'il en alloit sortir presque seul par une issuë qu'il ne vouloit pas lui découvrir ; parce que son dessein étoit qu'il y demeurât avec sa fille, jusqu'à ce que lui-même eût été disposer toutes choses pour les faire recevoir & couronner avec la magnificence convenable, à Jol Capitale des Massæsyliens. *Elle fut nommée depuis*

Cæsarée par le Roy Juba en l'honneur d'Auguſte 1. Antée qui bien qu'abſent gouvernoit tout dans ce Royaume, ſur-tout depuis la mort de ſon Roy, y trouva en très-bon ordre une armée de cinquante mille hommes. Il la mena ſur le champ à Tubuſupte, place autour de laquelle Saphon commençoit à ſe poſter, après la reduction de Sitifi que la tréve de Siga avoit renduë très-difficile. Ce fut là qu'Antée ſaiſiſſant l'occaſion d'un campement qui ſe formoit à la hâte parce qu'on le ſçavoit proche, livra bataille à Saphon. Ce grand homme après ſix heures de tous les efforts qu'on pouvoit attendre de ſa capacité & de ſon courage, fut tué par une fléche lancée au hazard, & cauſa par ſa perte la défaite entiere des Carthaginois. Antée preſſant la premiere terreur de ſa victoire & de ſon nom, & groſſiſſant ſes troupes de celles qu'il avoit encore à lui dans les places de la Sitifenſe, arriva en très-peu de temps juſques à la capitale d'un Empire dont les Provinces n'avoient plus de défenſeur.

1. Voyez Cellarius, p. 189. Afr.

Giscon n'apprit que le même jour la mort de son frere, la deroute de son armée, & le siége de Carthage. Ce fut alors que les conséquences affreuses de son crime lui en firent sentir tout le poids. Il comprit que la condescendance temeraire & defenduë, qu'il avoit eûë pour l'Ennemi, étoit la premiere cause des malheurs de sa patrie, & de la perte de son innocence. Il conçut pour Saphon tué les armes à la main, & dans le glorieux exercice de son devoir, un respect qu'il n'avoit pas porté si loin pendant sa vie, & la mort d'un frere avec lequel il n'avoit pas été extrêmement uni, lui laissa tous les regrets de l'amitié la plus tendre & la plus vive. Mais sur toutes choses il fut accablé de l'image de son pere. Il se représentoit les inquiétudes, les terreurs, les transes mortelles que ce venerable vieillard éprouvoit peut-être actuellement, pour prix de tant de marques d'affection & de confiance qu'il avoit reçûës de lui dans tous les temps; & lors même qu'il renversoit son Empire par une imprudence volontaire & capitale, & qu'il offensoit les droits paternels

par un amour & par un mariage dissimulé. Ne pouvant resister à tant de remords, il resolut, malgré tous les charmes de sa nouvelle épouse, de sortir secrettement de Siga pour courir au secours de Carthage. Il trouva moyen de faire sçavoir son dessein au General des assiegeans. Il l'avertit qu'au milieu d'une nuit prochaine qu'il designa, il devoit y avoir une sortie nombreuse des assiegez, dans laquelle il comptoit de se confondre avec eux par des armes toutes pareilles aux leurs: Qu'il auroit avec lui deux esclaves armez de même, l'un qu'il avoit amené à Siga, & l'autre qu'il y avoit acquis, & qui lui paroissoit aussi fidelle & aussi attaché que le premier. Le General, dans la pensée que Giscon rentré en lui-même serviroit peut-être encore à défendre sa patrie, ou qu'il mourroit du moins dans un poste plus convenable que celui dont il sortoit, approuva beaucoup cette entreprise. Il lui promit par la même voye de favoriser son évasion, & de lui donner, suivant la demande qu'il lui en faisoit, une fregate pour le conduire tout de suite au port de Carthage.

Giſcon ſortit de Siga ſans être apperçû ; & ſon bâtiment leger arriva à Carthage dès les commencemens du ſiége : car l'armée ennemie étant venuë par terre laiſſa toûjours malgré elle le port libre. Les Carthaginois qui ſont ici y virent entrer un matin la fregate d'où ſortit un homme très-fatigué, ſuivi de deux eſclaves qui ne l'étoient pas moins. Le maître pourtant étoit revêtu de ſes armes comme allant combattre : mais les deux eſclaves avoient ſur le corps un long manteau dont ils s'enveloppoient tout entiers, & dont ils ſe couvroient auſſi le viſage en ſigne de confuſion & de triſteſſe. Dès qu'ils furent à terre, l'homme armé commença à crier : Je ſuis le coupable Giſcon qui viens apporter ma tête à mon pere & au Senat, à moins qu'ils ne jugent plus à propos que j'aille livrer ma vie ſur les murailles à l'attaque la plus violente. Ces paroles repetées à chaque pas, parvinrent bien-tôt juſques à Zoros. Ce Prince envoya inceſſamment des Officiers pour amener ſon fils dans ſon Palais. Comme un grand monde le ſuivoit, le Capitaine des Gardes

vint dire à la porte : Que le Prince ſouhaitoit que pour cette premiere entrevûë ſon fils entrât ſeul, & ne parût que devant le Senat que l'on faiſoit aſſembler. Mais Giſcon répondit avec une force de voix qui excitoit en même-temps de l'étonnement & de la pitié : Qu'il exigeoit au nom de la juſtice Divine & publique que ſon pere laiſſât entrer avec lui ſes deux Eſclaves : parce qu'ayant été témoins de toutes ſes démarches à Siga ; ils dépoſeroient contre lui, & interdiroient tout accès à la miſéricorde ſi l'on en vouloit uſer à ſon égard. Cette demande lui fut accordée ; & les deux Eſclaves étant paſſez on ferma la porte ſur eux trois. Cinq ou ſix heures après le Secretaire du Senat, Senateur lui-même, montant ſur un Tribunal expoſé à la vûë de la grande place, à l'extrêmité de la ſalle où étoient encore aſſis tous les Juges ; & ayant ſur ſa droite au bas des marches Giſcon debout & toûjours armé, prononça cet Arrêt auſſi extraordinaire que la cauſe qui y donnoit lieu.

Le Senat de Carthage, de l'avis & du conſentement de ſon Prince, de-

clare Giſcon criminel d'Etat ; par les propoſitions d'accommodement faites malgré les ordres de la Republique, au Roy de la Tingitane, avant la priſe de Siga ; par la ſuſpenſion du ſiége accordée d'avance au Roy ſans la permiſſion & contre les intentions du Senat ; & par le mariage contracté à l'inſçû de ſon pere & de ſon Prince, avec la fille d'Antée ennemi perpetuel de notre Empire, dont il attaque actuellement la capitale. Ces trois actions priſes enſemble, ont été jugées dignes de mort ; par la perte de l'incomparable Saphon, par la diſſipation de nos armées, & par le ſiége de Carthage même dont elles ſont cauſe. Cependant le Senat ſuſpend l'execution de cet Arrêt par la vûë du beſoin que la Republique a du condamné, qui reſte aujourd'hui le principal ſoûtien dont elle eſpere ſon ſalut. Ses Juges exigent de lui, qu'avant que de venir ſe ſoûmettre à la mort qu'il merite, il aille chercher ailleurs les ſecours qui nous ſont abſolument néceſſaires pour prévenir la ruine de notre Empire. Mais l'eſperance qu'il en a donnée a paru aſſez plauſible, pour engager le Senat

à laiſſer devant Siga les troupes qu'on étoit ſur le point d'en rappeller. Quand il ſera venu à bout de cette entrepriſe ; le Senat n'executera pas encore ſa Sentence : parce que regardant aujourd'hui le condamné comme l'unique ſucceſſeur naturel de ſon pere ; ſa mort jetteroit la Republique dans l'embarras d'un choix que les brigues rendent dangereux dans le cours de l'élection ; & que la pluralité des voix ne fait pas recevoir dans le cœur de tous les ſujets après l'élection même. On a donc ſtatué qu'il ne ſubiroit point la mort qu'il merite avant que d'avoir eu d'un mariage rendu légitime par l'aveu du Prince ſon pere, un fils que nous puiſſions regarder comme ſucceſſeur né de la Principauté de Carthage. Ce ſera alors ſeulement que le coupable viendra préſenter ſa tête à l'épée de la Juſtice ; ſuppoſé néanmoins encore qu'il n'ait point actuellement ſuccedé lui-même à ſon pere mort : d'autant que le Senat reconnoît n'avoir aucun droit de punition à l'égard de ſon Prince, & qu'il ne conviendroit pas au Prince même de s'y ſoûmettre. Dès que ces paroles eurent été prononcées, on ſit

descendre Giscon dans la place publique. Il la traversa seul & libre, en priant tous les assistans de ne point le suivre, parce que le Senateur avoit encore quelque chose de plus important à leur declarer. On le perdit en effet de vûë, & l'on ne sçait pas ce qu'il devint.

Le Senateur rappella aussi-tôt tout le peuple, & dit: Que bien qu'on ne desesperât point du salut de la Republique, le Senat vouloit mettre d'abord en sûreté la dignité & la vieillesse du Prince: Qu'à ce dessein on avoit obtenu de lui, quoiqu'avec beaucoup de peine, qu'il cherchât une retraite hors de son Empire jusqu'à un temps plus heureux. On ne juge pas à propos, continua-t'il, de nommer ici le lieu qu'on lui a indiqué, & où il a consenti de se rendre. Mais si les Dieux favorables nous accordent la délivrance de la Ville; nos Députez iront bien-tôt prendre le Prince dans sa retraite pour le ramener à Carthage. Il s'embarquera dès cette nuit, où il est défendu à tout autre Vaisseau que le sien de sortir du port. Cependant le Prince n'étant pas le seul dont nous

ſongions à procurer la tranquilité ; le Senat permet & conſeille même à tous les citoyens dont la condition n'eſt pas de porter les armes, ou qui n'ont pas été occupez juſqu'ici aux travaux du ſiége, de ſe retirer avec leurs familles. Il vous eſt permis d'emporter tout ce que vous avez chez vous d'argent & de proviſions ; & de chercher un aſyle dans les Provinces de l'Europe & de l'Aſie, qui bordent la Mediterranée, & où chacun de vous eſpere de trouver plus d'accès par les habitudes de ſon commerce particulier. Vous pouvez partir dès demain & les jours ſuivans dans les Vaiſſeaux qui appartiennent aux uns ou aux autres d'entre vous, & y recevoir à votre choix tous ceux qui ſe diront être dans le cas que je viens de vous marquer. Le Senat, dont aucun des membres ne prétend uſer de la permiſſion qu'il vous donne, n'exige aucune autre formalité pour votre départ. Mais ſi par le courage de ceux qui nous reſteront, ou par les ſecours que Giſcon promet de nous amener, notre Ville reſiſtoit comme il y a lieu de l'eſperer, juſqu'à faire lever le ſiége ; les

biens fonds à votre retour ne seront rendus qu'à ceux qui en auront laissé les titres & les enseignemens dans le dépôt public. Et ceux qui persevereront avec nous dans la défense de la Ville demeureront quittes envers ceux qui se seront retirez, de toutes dettes courantes ou annuelles, une année encore après notre délivrance.

Quoique les Carthaginois, qui nous ont appris les choses que je viens de vous raconter, ayent préferé la fuite au risque de perdre avec le peu de bien qu'ils ont sauvé, leur propre vie par les mains d'un vainqueur barbare; comme ils ne partirent de Carthage que huit jours après cette publication, ils ont vû commencer le bon effet qu'elle devoit produire. Car outre le soulagement d'esprit que le Senat procuroit par-là à toutes les femmes, & à un grand nombre d'hommes timides; ils délivrerent Carthage de toutes les bouches inutiles, & ils augmenterent l'émulation de ceux qui avoient choisi de la défendre jusqu'à leur mort. En effet nous n'avons pas entendu dire encore qu'elle soit prise: Comme nous sçavons aussi que les Carthaginois

ſont toûjours inutilement devant Siga.

Ce récit frappa les trois auditeurs, tant par le caractere & la ſituation des perſonnages, que par les deux faces très-differentes que l'évenement de cette guerre alloit donner aux affaires de l'Afrique. Mais Cherès, quoique le moins émû des trois à l'exterieur, avoit reçû au fond de ſon ame toutes les impreſſions que pouvoient éprouver en une pareille conjoncture ceux qui y étoient interreſſez dans leurs perſonnes ; & il s'étoit déja rendu propre le ſort de Carthage & de tous les ſujets de cet Empire. Il n'étoit pas moins vivement touché de la playe qu'avoit reçûë l'honneur de l'initiation Egyptienne, quoique Giſcon ne fût pas comme Sethos, ce qu'on appelloit un Initié Egyptien. Mais ſur toutes choſes, il ſe perſuada que les Dieux lui fourniſſoient une occaſion d'exercer cette amitié, dont les Initiez ſe faiſoient un devoir capital, & qui a rendu fameux dans l'antiquité ces couples d'amis dont la fable & l'hiſtoire nous ont conſervé les noms [1]. Il penſa

1. Voyez cet article très-bien traité dans le

que si les adversitez, qui ne regardent que les biens de la fortune dont un ami se voit dépoüillé, sont une raison de s'attacher à lui avec plus de zéle, & de faire pour lui de plus grands efforts ; la perte de l'innocence & de l'honneur quand elle ne vient pas d'une dépravation sans ressource, étoit un motif bien plus pressant de voler au secours d'un homme qui tâche lui-même de se relever de sa chûte. Ainsi dès que la compagnie fut séparée, & qu'il se vit seul, il s'écria : O Giscon Giscon, je vous ai promis autrefois mon amitié ; je ne desespere pas de vous en donner bien-tôt des marques. Il alla faire cependant une visite dans son Vaisseau, pour recommander à tous ceux qui étoient employez à la manœuvre, & qui ne devoient point sortir du port pour le suivre à Lixa, d'avoir une consideration extrême pour les Atlantes qui vouloient bien les servir, ou dans l'hospice, ou dans le Vaisseau même. Il chargea le maître Pilote de cette inspection pendant son absence, qui seroit encore moins longue

P. Lafiteau, Mœurs des Sauvages, *vol.* 1. *pag.* 603. *& suiv.*

qu'il ne l'avoit d'abord projetté. Après quoi, il ſongea à aller avec ſes deux compagnons rendre leurs devoirs au Roy avant l'heure du repas public.

Le Roy accompagné d'un de ſes Miniſtres, ſortoit alors de l'hoſpice des paſſagers où étoient les Carthaginois; & que l'on diſtinguoit de celui des étrangers, où l'on avoit mis Cherès & ſes compagnons. Ils allerent tous trois juſqu'à l'endroit où le Roy étoit attendu par les plus conſiderables des Atlantes. Il ſe promena d'abord avec eux tous, ſous de grandes allées couvertes le long du rivage; & bien-tôt après il invita les trois étrangers de s'aſſeoir à ſes deux côtez ſur un banc de gaſon formé en cercle. Là il pria Cherès en faveur de la grande aſſiſtance qu'il voyoit autour de lui, & dont ceux qui voudroient s'aſſeoiroient vis-à-vis & à côté d'eux, de leur faire le détail des principaux exploits que la renommée leur avoit appris confuſement; tels qu'étoient le paſſage de l'extrêmité meridionale de l'Afrique, la fondation de la nouvelle Phœnicie, & la réforme de l'initiation de la Guinée. A cette demande le premier des

deux Officiers prit la parole & dit au Roy : Seigneur, comme la modestie de notre Commandant, aussi grande que sa sagesse & son courage, lui feroit déguiser la part qu'il a eûë dans l'execution de ces glorieuses entreprises ; souffrez que je réponde au lieu de lui à la question que vous lui faites. Cette proposition ayant été agréée ; le Phœnicien fit de tout ce que le lecteur a vû dans le Livre précedent, un précis d'autant meilleur que sans employer un seul mot de loüange, il loüa beaucoup son Heros par la seule exposition des faits. Pendant ce narré ; Cherès s'étoit si fort occupé de ses nouveaux projets en faveur des Carthaginois, & des moyens de trouver Giscon, qu'il fut éveillé comme en sursaut par les applaudissemens que toute la compagnie lui adressa à la fin du discours du Phœnicien.

L'heure du repas étant insensiblement arrivée, le Roy se leva le premier pour aller vers le lieu où l'on avoit dressé les tables. C'étoit une plaine riante, qu'une colline fort droite & couverte d'arbres mettoit à l'abri du Soleil couchant. Là une vingtaine de tables formoit

moit un quarré long. Tous les habitans du port ne pouvoient pas y tenir ; mais on y faiſoit paſſer à tour de rolle tous les Citoyens. La table du Roy étoit ſeule du côté de la colline. Mais elle étoit aſſez longue pour y faire trouver place aux principaux Officiers de l'Etat : car il n'en avoit aucun pour ſa perſonne, & il n'étoit ſervi comme les particuliers que par des domeſtiques. Le premier de ces Officiers, ou le plus proche du Roy étoit le premier des Prêtres du lieu ; car le grand Prêtre de la Nation réſidoit à Lixa. Le Roy faiſoit mettre immediatement à côté de lui les Etrangers quand il y en avoit ; & l'on ne recevoit chaque compagnie qu'une fois ſuivant l'ordre de ſon arrivée. Cette premiere table n'étoit compoſée que d'hommes, & on ne s'y mettoit comme dans toutes les autres que d'un côté. Dans le ſens de la longueur les tables des hommes étoient à droite, & celles des femmes à gauche. L'Epouſe du Roy, qui ne portoit que ce nom au lieu de celui de Reine, occupoit la premiere place de celle-ci, & ſes filles ſe plaçoient de ſuite après elle. Ses fils étoient à la table des hommes

vis-à-vis d'elle, pourvû que les uns & les autres fussent au moins dans l'adolescence. Mais dans ce Royaume électif les autres degrez de parenté demeuroient à table, comme partout ailleurs, dans l'ordre des Citoyens, d'où le Roy avoit été tiré. Les Prêtres venoient ensuite; après eux étoient placez les Citoyens qui vivoient de leurs revenus; le même ordre s'observoit du côté des femmes. A une certaine distance marquée, mais toûjours dans le sens de la longueur, étoient les tables des Ouvriers vêtus très-proprement dans l'habit de leur condition. Enfin le quarré étoit fermé par les deux tables des domestiques des deux sexes, qui ne servoient point actuellement dans le repas: mais nourris d'ailleurs comme les maîtres, ils n'entroient qu'après un certain intervalle de temps. Le service des trois premiers rangs des tables étoit toûjours gouverné par deux hommes, & par deux femmes d'entre les Citoyens. En un mot cette assemblée charmante, qui ne se faisoit jamais qu'où étoit le Roy, avoit en même-temps l'air d'un état & celui d'une seule & même fa-

mille. A l'égard des mets, il y en avoit toûjours de cinq sortes, un seul plat de chacune pour chaque convive ; la viande, le poisson, le laitage, les legumes, & les fruits. On les varioit ordinairement d'un jour à l'autre. Mais tout ce qui devoit être apprêté l'étant toûjours de la maniere la plus simple ne formoit jamais aucune espece de ragout. Les hommes avoient chacun une mesure de vin très-suffisante. Les femmes n'en avoient que le quart qu'on leur donnoit sur la fin du repas : parce que l'esprit de cette Nation étoit de maintenir la sobrieté & même la bienseance ; mais sans une privation absoluë qui nourrit souvent des desirs violens & pernicieux. Il étoit permis à tout le monde de converser avec ses voisins, mais à demi voix, pour éviter le bruit qu'auroit fait autrement une si nombreuse compagnie. Cherès qui étoit à la droite du Roy, profitant de cette permission dont le Roy s'étoit déja servi à son égard, lui dit : qu'il avoit encore plus de sujet d'être curieux des Loix d'une Nation aussi vertueuse, & aussi celébre que celle des Atlantes ; que le Roy n'avoit eu lieu de l'être de

ſes foibles entrepriſes, qui n'avoient réuſſi que par le ſecours des Nations qui compoſoient ſa Flote. Le Roy lui répondit qu'il alloit avoir ſatisfaction. Auſſi-tôt il appella le Secretaire de ſon Conſeil qui étoit à l'extrêmité de ſa table. Il lui fit donner un ſiege à peu près vis-à-vis de lui ; afin qu'il fût aiſément entendu des deux autres Etrangers, dont l'un étoit à la gauche du Roi & l'autre à la droite de Cherès : Et le faiſant ſervir à cette place, comme on le pratiquoit en de ſemblables occaſions ; cet Officier en continuant ſon repas leur parla familierement en ces termes.

Reſpectables hôtes, pour commencer par la Religion qui fait toute notre gloire & toute notre défenſe ; je vous dirai d'abord que nos Prêtres ſont tous les jours trois ſacrifices, l'un au lever du Soleil, l'autre dans le milieu de la matinée, & le troiſiéme ſur le midi. Chacun ne remplit qu'une demi-heure de temps. Tous les Atlantes ſont obligez d'aſſiſter à l'un des trois ; à moins qu'ils n'ayent pour s'en diſpenſer des raiſons connuës des Prêtres qui ſont très-indulgens ſur les permiſſions, &

très-exacts à se les faire demander. Nous avons d'ailleurs assez de Temples dans tout le pays, pour qu'il y en ait toûjours quelqu'un dans le voisinage de tous ceux qui habitent ce petit Royaume. Lixa étant notre seule Ville est la seule habitation où il y ait plusieurs Temples; mais dans Lixa même chacun est tenu d'aller au sien, pour les exercices d'obligation. Ces exercices se réduisent pour tous les jours au sacrifice du matin & à l'action de grace du soir, où vous verrez que le Roy nous conduira tous après le repas; & où assisteront ceux mêmes, qui n'ont pas eu aujourd'hui place à la table. Nous avons un certain nombre de solemnitez dans le cours de l'année; sur-tout au commencement & à la fin des saisons, pour demander aux Dieux de les rendre heureuses, ou pour les remercier de leurs présens. Mais outre cela chaque huitiéme jour ramene une fête ordinaire destinée particulierement au culte des Dieux, aussi-bien qu'au repos & au délassement des Citoyens, & sur-tout de ceux qui travaillent. C'est pour cela que nous sommes obligez ces jours-là d'assister d'abord dans le Temple, pen-

dant trois heures consecutives de la matinée, aux pratiques de la Religion. Il n'y a pourtant qu'un sacrifice un peu plus solemnel que celui des jours communs, & qui n'est plus long que parce que l'on y chante en concert de voix & d'instrumens les prieres qu'on ne fait que reciter les autres jours. Un des Prêtres fait ensuite à l'assemblée des hommes & des femmes un discours d'une petite heure, où il mêle à des regles de morale les loüanges des Dieux, & des personnes de l'un & de l'autre sexe qui ont excellé dans la vertu. Mais dans le même temps un autre Prêtre instruit les enfans par des interrogations familieres dans un lieu séparé. Enfin on se rejoint encore pour la distribution des offrandes que l'on a faites avant le sacrifice, pour des processions, & pour d'autres ceremonies pieuses où l'on fait entrer tour à tour les hommes, les femmes & les enfans. Car nos peres ont eu pour maxime de faire aimer les Temples par la beauté, & par la diversité des cerémonies. Ils ont cru que pour le maintien de la Religion, il ne suffisoit point de compter sur la piété réelle & interieure de

quelques particuliers ; mais qu'il falloit lui donner un exterieur qui réunit tout un peuple. Le culte exterieur eſt le ſeul qui puiſſe former une ſocieté viſible, & diſtinguer une Nation Religieuſe de celles qui ne le ſont pas, ou qui le ſont autrement. Il s'eſt trouvé parmi nous, en des temps qui ont précedé ceux-ci, des hommes & ſur-tout des Prêtres trop ſpirituels, qui rapportant tout à l'interieur regardoient les cerémonies même comme un objet de diſtraction dans les Temples. Ils en retranchoient ſur-tout ce qu'ils y trouvoient de trop agréable, comme contraire à l'eſprit de la Religion, qu'ils croyoient d'autant mieux ſaiſir qu'ils le rendoient propre à moins de gens. Il arrivoit de là que l'on déſertoit nos Temples dans les ſolemnitez libres, & que les prétextes de diſpenſe ſe multiplioient dans les autres. Nos Grands Prêtres chargez en quelque ſorte du corps de cette même Religion ſe ſont toûjours oppoſez à cette eſpece de réforme. Comme chefs de la ſocieté en une partie ſi conſiderable, ils ont eu une attention extrême à la multitude. La perfection de quelques particuliers

eſt une affaire particuliere, dont les Prêtres que l'on va conſulter en ſecret & ſéparément doivent prendre un très-grand ſoin. Mais on ne peut en impoſer la Loy à un Peuple entier, dans lequel il eſt important néanmoins d'entretenir l'amour & l'habitude de la Religion. Enfin mot les maximes de nos grands Prêtres, & le ſuccès de leur conduite nous ont convaincus, qu'au lieu que l'eſprit borné entreprend en vain de réduire le commun des hommes à ſes goûts, le grand homme les amene où il veut par les leurs.

Le ſecond objet de la fête du huitiéme jour étant, comme je l'ai déja dit, le repos & le délaſſement des Citoyens, & ſur-tout de ceux qui travaillent; l'après-midi demeure libre. Il n'en eſt pas ainſi des autres ſolemnitez, où nos cérémonies ſont plus magnifiques, & trop longues toutes enſemble pour n'occuper que les matinées. Mais auſſi l'aſſiſtance n'y eſt que volontaire. A l'égard du huitiéme jour, on veut ici que le Peuple & les Domeſtiques non-ſeulement ſe repoſent, mais ſe réjoüiſſent: Et afin que ces réjoüiſſances ſoient toûjours honnêtes,

nos Loix ordonnent qu'elles soient communes, & que les Citoyens mêmes y soient mêlez. Les lieux où l'on s'exerce à des jeux d'adresse, où l'on danse, & où l'on mange soit dans Lixa, soit dans les campagnes, sont désignez & à découvert. Et de plus les Magistrats y présidents pour prévenir toute querelle, toute indécence, & tout excès. On a fait une loi générale de ces divertissemens; de peur que les peres & les meres de famille, ne retinsent ces jours là leurs enfans ou leurs domestiques dans le travail, dans la contrainte & dans le chagrin, comme quelques-uns le faisoient, sous prétexte même de piété. Et l'on a reglé que ces divertissemens seroient publics, de peur qu'il n'y en eut de particuliers; ou que les Citoyens desœuvrez ne se livrassent aux médisances les uns contre les autres, ou aux censures du Gouvernement.

Pour passer maintenant à la police de notre Etat: Sa constitution nous dispense d'abord de cette grande partie qui fait ailleurs le militaire; puisque nous n'avons d'autre défense que la faveur des autres Nations, & l'estime

qu'elles veulent bien faire de notre ſimplicité. Nous n'avons même aucun beſoin de la politique, entant qu'elle eſt l'art de ſuſpendre les guerres, ou de reculer les frontières par des traitez. Perſonne ne nous diſpute notre territoire enfermé par la Mer à l'Occident, par deux rivieres, le Subur au midi & le Zilis au nord, & par une chaîne de montagnes au levant. Nous ne cherchons point non plus à l'accroître. Et pour dire le vrai, nos Loix ſeroient trop reſſerrées pour un grand Royaume, où nous ne pourrions jamais conſerver l'union & l'uniformité qui eſt l'ame de nos mœurs & de nos pratiques. Il ſuffit donc de vous dire que notre Roy eſt électif, depuis qu'Atlas notre Fondateur mourant ſans aucun ſucceſſeur de ſon ſang, en choiſit un lui-même parmi nos Concitoyens. Nous voulons ſur le modele de ce premier élû, que le Roy ſoit au temps de ſon élection entre cinquante & ſoixante ans. Tout Citoyen auſſi-bien que tout habitant de la campagne qui a fait preuve d'un certain revenu fixe, peut être nommé; à condition pourtant qu'il ne ſoit point fils du dernier mort,

ou son plus proche parent, s'il n'a point eu de fils ; ce qui exclut en ce cas ou tous les neveux, ou tous les cousins au même degré. Les brigues sont absolument défenduës ; & elles seroient même assez inutiles, vû la liberté & le secret du scrutin donné par les seuls Citoyens qui ont passé l'âge d'être élûs, mais qui d'ailleurs étoient de condition à l'être. Le Roy une fois nommé est maître absolu du Gouvernement. Mais il fait serment de ne point toucher aux Loix de l'Etat, & de recevoir les représentations des Magistrats assemblez qu'il ne nomme pas, mais qu'il agrée. On le supplie aussi le jour de son installation de conserver tous les Ministres de son prédécesseur capables de remplir leurs fonctions. Aussi un changement de Roy ne fait-il pour l'ordinaire aucun changement dans l'Etat. Mais le Roy a d'ailleurs le droit de destitution & de nomination à l'égard de toutes les places uniques, excepté une seule qui est celle du grand Prêtre. Celui-ci est nommé par les Prêtres du même âge que les Citoyens qui nomment le Roy ; & l'âge du grand Prêtre qu'il s'agit d'élire est déterminé

de la même maniere que celui du Roy. Mais le Roy a un privilege particulier dans cette élection : c'eſt que dans la liſte qu'on lui préſente des Prêtres qui peuvent remplir cette place, il en peut exclure trois auſquels il ne faut plus penſer, & dont la nomination ſeroit nulle. Quelques Prêtres zelez murmurerent autrefois de ce reglement. Mais on leur fit concevoir que le plus grand bien du Sacerdoce & de l'Empire conſiderez enſemble, étoit l'union & la concorde des deux Puiſſances, qu'on ne pouvoit jamais eſperer quand un grand Prêtre ſeroit deſagréable au Roy. On ajoûta qu'il falloit éviter très-ſoigneuſement tout ce qui peut faire naître les diviſions & les partis, comme auſſi contraires à l'eſprit & à l'interêt même de la Religion qu'à ſon utilité publique & civile, & comme capables de faire d'un très-grand bien un très-grand mal. Ces remontrances eurent un tel effet ; & les Prêtres ont marqué depuis tant d'égards pour les Rois ; que dans les dernieres nominations, les Rois n'ont exclu perſonne, & ont laiſſé les trois noms en blanc pour conſerver ſeulement leur droit.

Nos Citoyens ſont partagez en trois claſſes, ceux qui vivent de leurs revenus, les Marchands, & les Ouvriers. Les Prêtres ſont de la premiere; quoiqu'ils n'ayent d'autres revenus que les offrandes qu'on leur porte dans les Temples, & les preſens volontaires qu'ils reçoivent à raiſon de l'éducation publique des enfans de l'un & de l'autre ſexe, de laquelle eux & leurs femmes ſont chargez ſéparément. Le revenu des autres ne conſiſte communément qu'en terres & en maiſons; & il y a peu de familles dans la ville même, ou dans le port qui n'ayent quelques meſures de terres à la campagne. Les poſſeſſeurs ſont obligez de les entretenir & de les faire valoir, non-ſeulement comme bons Peres de familles, mais encore comme bons Citoyens: parce que nous ne faiſons gueres d'autre negoce avec les Etrangers que celui de nos beſtiaux & de nos fruits. Ce ſont des Commiſſaires préſentez au Roy par le Corps des Marchands qui les vont prendre chez les proprietaires, & qui les conduiſent ou tranſportent dans ce marché unique que l'on a pû vous montrer, quand vous êtes allez à

Banasa par le fleuve Subur. C'est là que l'on en fait l'échange, sans se parler & sans se voir, avec les Marchandises qui nous sont apportées par les Phœniciens de la maniere dont ils vous l'ont sans doute conté eux-mêmes à Banasa. Ainsi nos Marchands ne recevant leurs marchandises que de ces Commissaires, ne les debitent qu'à nos Citoyens à un prix qui n'est jamais dit qu'une fois. Il leur est permis aussi d'en livrer aux Etrangers comme vous pour leur usage : mais vous verrez leur pratique à cet égard, si vous avez envie de vous fournir de quelque chose sous les piliers de Lixa. Il n'y a rien à dire au sujet de nos Ouvriers qui selon les apparences ne soit commun à toutes les nations. Mais ce que je crois être propre à la nôtre, c'est qu'on n'y souffre personne dans l'indigence; & que l'Etat supplée à ce que la vigilance & le travail ne peuvent pas fournir à quelques particuliers. Il est vrai aussi que les Magistrats prennent garde, & même d'avance, que les besoins auſquels il faudroit pourvoir ne proviennent de la fainéantise & du desordre; & on punit l'un & l'autre par des travaux

beaucoup plus grands que ceux qui suffiroient communément pour prévenir la pauvreté.

Voilà, respectables hôtes, le récit de nos loix, tel à peu près que nous le faisons à tous les Etrangers qui témoignent quelque envie d'en être instruits. Le reste est un détail dont vous avez déja pû appercevoir une partie par vous-même, & que vous verrez encore mieux si vous rempliſſez le mois qu'il vous est permis de séjourner dans ce pays. Vous jugez bien même que le principal objet de ce détail est dans Lixa qui n'est qu'à une demi-journée d'ici, & où le Roy nous a annoncé qu'il se rendroit demain après le départ des Vaisseaux Carthaginois.

Cherès demeura charmé de tout ce qu'il avoit entendu; & joignant ce qu'il venoit d'apprendre à ce qu'il sçavoit déja, il remercia le Roy & le Secretaire de son Conseil, en disant: qu'au lieu que les Sauvages qu'ils avoient rencontrez jusques-là dans toute l'Afrique, étoient autant d'exemples des vices auſquels les hommes sont sujets sans la culture de l'esprit, & sans la science des mœurs, le pays

ſacré des Heſperides étoit un exemple de l'innocence où ſe conſervent quelques hommes éloignés du commerce des peuples pervertis par le luxe & par l'ambition. Il ajoûta que leur Nation lui rappelloit véritablement l'âge d'or; non pas tel que des hommes corrompus ſe le repréſentent, mais tel que l'amour de la félicité publique en faiſoit ſouhaiter le retour à des hommes ſages.

Le repas fini, le Roy prit le chemin du Temple ſuivi de la compagnie qui avoit aſſiſté à table, & qui groſſiſſoit à vûë d'œil par la réunion de tous les autres Citoyens du port. Cherès trouva le moment de dire à ſes deux Officiers, qu'après l'action de graces où l'on alloit, il avoit à demander au Roy quelques éclairciſſemens au ſujet des Carthaginois. Mais que comme il croyoit que le Roy ſeroit plus libre en ne parlant qu'à lui ſeul, il iroit leur rendre compte de ſa converſation dans l'Hoſpice, où ils ſe retireroient les premiers. Auſſi-tôt Cherès rejoignit le Roy; & en ſortant du Temple, il lui demanda à voix baſſe la permiſſion de s'aboucher un moment avec les Car-

thaginois qui étoient à la veille de leur départ ; d'autant que ſes deux Compagnons & lui s'étoient extrêmement interreſſez à leur hiſtoire, que l'Intendant de l'Hoſpice des Etrangers avoit bien voulu leur raconter. Le Roy lui ſerrant la main donna à tout le monde par un ſalut le congé ordinaire à cette heure-là. Après quoi il répondit à Cherès qui le conduiſoit du côté de ſon Palais : Que les égards qu'ils étoient obligez d'avoir pour les Etats voiſins, & ſur-tout pour le Roy de la Tingitane dont la puiſſance les environnoit, ne leur permettoit pas de faire du pays privilegié des Heſperides un lieu de rendez-vous, & de conférences entre des Etrangers ; & nommément entre un Heros auſſi illuſtre que Cherès, & des Carthaginois auſquels Antée faiſoit actuellement la guerre. Que pour cela même ils n'attiroient point chez eux les peuples fugitifs, qui ſçachant de leur côté cette attention des Atlantes jointe à la petite étenduë de leur territoire, ſe refugioient plûtôt en d'autres lieux, & ſur-tout dans la Bétique auſſi religieuſe & plus indépendante qu'eux.

Que néanmoins la réputation de la vertu de Cherès meritant une confiance qu'il n'auroit en nul autre que lui; il ne lui dissimuleroit pas combien ils desapprouvoient tous l'injustice de l'attaque, & la perfidie des procedez d'Antée contre les Carthaginois. Qu'en son particulier il seroit ravi que Cherès joignant la gloire de leur délivrance à tant de hauts faits qu'il avoit oui raconter, fut bien-tôt appellé le vainqueur & le bienfaicteur de toute l'Afrique. Qu'ainsi pour lui facilitér cette entrepriſe jusqu'au point où il pouvoit le faire; il lui avoueroit que depuis environ deux mois, il étoit arrivé dans leur port un petit Vaisseau Carthaginois, quoique sous une forme déguisée, qui débarqua deux hommes fort âgez, accompagnez de deux jeunes personnes voilées, & comme en habits de deüil. Celle des deux qui paroissoit la plus considerable & la mieux faite appelloit son pere le plus cassé des deux vieillards; & l'autre personne sembloit être au service de la premiere. Tous quatre étoient suivis d'un seul esclave. Comme c'est là le plus haut nombre d'une même compagnie qui ait droit,

ſuivant nos Loix, d'entrer dans l'interieur de ce pays ; on les reçut comme vous dans l'hoſpice des Etrangers. L'Intendant de cet hoſpice, le même qui vous a parlé aujourd'hui, me les adreſſa à Lixa ſuivant leurs ſouhaits, en me marquant qu'ils avoient une grace particuliere à me demander. Ils me confeſſerent d'abord que le Siege de Carthage les avoit chaſſez de cette Ville. Ils me ſupplierent, s'ils étoient les premiers de ce malheureux Empire qui euſſent abordé chez les Atlantes, comme ils le croyoient, de leur ceder au prix qu'on jugeroit à propos, une habitation en quelque lieu ſolitaire de nos campagnes. Que je vouluſſe bien les y ſouffrir, juſqu'à ce que leur Ville fût délivrée, ſi les Dieux lui faiſoient cette grace ; ou juſqu'à la fin de leurs jours, ſi elle étoit priſe, comme on avoit ſujet de le craindre. Je leur répondis que je ne m'éloignois point d'exercer cette hoſpitalité à leur égard. Mais que notre uſage n'étant pas de laiſſer établir des Etrangers parmi nous, je propoſerois la choſe à mon Conſeil, & même d'une maniere favorable : mais qu'au fond je lui laiſſerois décider

ſi leur qualité de Carthaginois fugitifs étoit pour eux une raiſon d'exception unique ou d'excluſion plus ſevere. Mon Conſeil, après quelque déliberation, conclut tout d'une voix: Que l'hoſpitalité, comme toutes les autres vertus, étoit de peu de merite, ſi on ne l'exerçoit qu'en des occaſions ordinaires, ou même gracieuſes; & que nous devions être ravis que la Providence nous donnât lieu de riſquer quelque choſe en faiſant du bien. Que c'étoit même par là que quelques-uns avoient eu l'avantage de recevoir de plus grands hôtes qu'ils ne l'avoient cru d'abord. Que néanmoins pour accompagner cette bonne œuvre de toutes les précautions convenables; il étoit bon que les Etrangers continuaſſent de taire devant nos Concitoyens qu'ils fuſſent Carthaginois; d'autant plus qu'ils ſe cacheroient ainſi beaucoup mieux eux-mêmes à Antée leur Ennemi, que nous ne voulions pas d'ailleurs indiſpoſer contre nous. Que par la même raiſon il ne ſembloit pas à propos de leur vendre aucune poſſeſſion; puiſque d'une part nous n'étions point dans l'habitude de negocier tête à tête

avec les Phœniciens mêmes qui nous apportent les marchandiſes dont nous avons beſoin ; & que de l'autre ces nouveaux hôtes n'étoient pas ſûrs du temps qu'ils devoient demeurer en ce pays. Qu'ainſi il n'y avoit qu'à les garder comme Etrangers, pour autant de tems que leur fortune exigeroit qu'ils y demeuraſſent. Mais qu'à la difference des Etrangers ordinaires qui ne paſſent ici qu'un mois au plus, on leur donneroit pour retraite un fonds de terre dont ils joüiroient comme uſufruitiers ; & dont ils enverroient annuellement une retribution libre & à deniers couverts dans le tronc du Temple des Dieux Hoſpitaliers, comme les Etrangers ordinaires payent les dépenſes, & même les achats qu'ils font quelquefois en parcourant ce Royaume. Que c'étoit à moi de choiſir à ces conditions dans le Domaine Royal un lieu que je jugerois capable de leur fournir leur ſubſiſtance. On ajoûta que la ſolitude que ces Carthaginois demandoient eux-mêmes, paroiſſoit très-importante ; ſoit pour leur propre ſûreté, par rapport aux hommes de toute Nation qui abordent ici de tems à autre ;

ſoit pour conſerver à l'égard de nos Atlantes la loy qui leur eſt impoſée de n'avoir jamais de converſation particuliere avec les Etrangers. Qu'ainſi l'on m'invitoit à regler le nombre, & à garder les noms des domeſtiques qui ſerviroient à la culture de leurs terres. Je témoignai à mon Conſeil que je ſuivrois exactement cet avis qui étoit le mien. En effet étant revenu aux Carthaginois, je leur dis qu'en conſéquence de cette déliberation que je leur rapportai: Je leur cedois une ſolitude fort agréable ſur une colline à quatre lieuës au-delà de Lixa. Je leur donnai ſur le champ un homme de confiance pour les y conduire, & pour les y établir. C'eſt celui qui fait leur commiſſions du dehors, & par lequel même ils ont communication avec moi. Voilà, illuſtre Cherès, les ſeuls Carthaginois auſquels je puiſſe vous permettre de parler. Je n'étens pas même cette permiſſion aux deux Officiers que vous avez amenés avec vous. Je pars demain pour Lixa dès que la grande chaleur du jour ſera paſſée; & j'y ſerai rendu avant minuit. Je vous fournirai, ſi vous le ſouhaitez, une voiture pour vous, pour

vos deux compagnons & pour vos deux eſclaves, & vous y arriverez en même-tems que moi. Vous pourrez prendre vos meſures dès le lendemain pour aller ſeul à l'habitation de nos Solitaires. On l'appelle les grands Arbres : Vous y ſerez conduit par le chemin qui borde le fleuve, juſqu'à ce que vous trouviez un demi-cercle formé par le rivage, & dont le vuide eſt rempli par une Iſle environnée de barques de pêcheurs. Mettant cette Iſle à votre droite, vous découvrirez ſur la gauche une petite maiſon blanche ſituée à mi-côte, dans un aſſez grand éloignement, & environnée par trois côtez de grands arbres qui ne vous en déroberont pas la vûë. C'eſt la demeure des Carthaginois. Je vous en donne les indications afin que vous ne les demandiez à perſonne. Car il eſt mieux que vous arriviez chez eux comme un étranger qui eſt venu viſiter ce Royaume par curioſité ; & qui a perdu ſon chemin. Je vous donnerai néanmoins ſelon la coutume une lettre circulaire, par laquelle je déclarerai que vous êtes entré dans le Royaume par le port du Lixus, qui eſt la ſeule entrée permiſe aux Etrangers :

parce qu'on a ordre en divers endroits d'arrêter les inconnus qui seroient entrez par d'autres routes; pour sçavoir d'eux qui les amene, & pour les reconduire sur le champ hors de nos terres.

Cherès très-content de la permission & des lumieres que le Roy lui donnoit, le remercia avec la même effusion de cœur que s'il se fût agi de sa propre délivrance. Et le Roy étant arrivé avec lui à la porte de son Palais, le renvoya à l'Hospice, accompagné, pour marque d'honneur, de deux de ses gens.

Comme il étoit déja tard, Cherès remit ses deux Compagnons au lendemain, pour leur proposer un dessein qu'il avoit formé au sujet des Carthaginois, en conséquence de ce qu'ils avoient appris ensemble, & de ce que le Roy lui avoit dit en particulier. En effet s'étant allez promener tous trois dès le matin dans un lieu champêtre & separé; Cherès leur dit: Chers Compagnons, quelque juste gloire que vous ayez acquise par la découverte du tour de l'Afrique, par les établissemens que vous avez faits sur

ses

ſes côtes, par les mœurs que vous avez données à la plûpart de leurs habitans; j'ai remarqué plus d'une fois, que dans les combats qui ſe ſont préſentez, votre courage a ſouffert de n'avoir affaire qu'à des Ennemis indignes de vous. Vous avez eu pitié en quelque ſorte de vos propres exploits: Et j'ai mis obſtacle moi-même à quelques entrepriſes que vous auriez ſans doute achevées beaucoup plûtôt par la force; mais dont j'ai cru que la patience & la douceur affermiroit mieux l'exécution. Il ſe préſente aujourd'hui une occaſion de donner un libre cours à cette ardeur que j'ai quelquefois reprimée. Voulez-vous m'aider à ſecourir les Carthaginois qui vous doivent leur origine, dit-il, en ſe tournant vers l'Officier Phœnicien, Nation démembrée de la vôtre depuis moins de trente ans; ou m'abandonnerez-vous dans cette expedition que je ſuis réſolu de tenter quand je devrois n'y porter que ma perſonne? Les deux Officiers n'heſiterent pas un moment dans leur réponſe; & Cherès pour les encourager encore davantage dans l'offre de leur vie qu'ils lui faiſoient au nom de toute la flotte, leur

dit : Qu'il croyoit que cet exploit ſeroit un digne couronnement de leur courſe. Qu'ils feroient voir par-là à toutes les Nations connuës & policées dont ils ſe rapprochoient, & aux yeux deſquelles ils alloient combattre, qu'ils étoient capables de quelque autre choſe que de commerce. Ou plûtôt qu'on ne peut étendre le commerce auſſi loin qu'ils l'avoient fait, ſans avoir autant de courage que de ſageſſe.

Ces deux Officiers portant la generoſité encore plus haut qu'il ne le demandoit, lui dirent qu'ils alloient partir ſur le champ pour aller prendre la flotte à Banaſa; pendant que Cherès ſatisferoit chez les Atlantes & à Lixa une curioſité qui lui étoit plus convenable qu'à eux. Cherès leur répondit qu'il n'acceptoit point de leur part un ſacrifice dont il ne ſuivoit pas l'exemple, & qu'il étoit juſte que des amis qui s'étoient fait une joye de l'accompagner dans le pays des Heſperides, viſſent la Capitale comme lui. Mais il y a plus, continua-t'il; notre départ ſubit, ou même notre ſéparation ſubite pourroit faire ſoupçonner au commun

des Atlantes, que de concert avec le Roy nous avons formé quelque ligue secrette avec les Vaisseaux Carthaginois; d'autant plus que partant à l'heure qu'il est, nous sortirions, ou vous sortiriez du port en même temps qu'eux. Or le Roy m'a déclaré qu'il étoit essentiel au repos de sa Nation de ne prendre part en aucune maniere aux querelles des Nations voisines, & sur-tout à une guerre faite par Antée, dans les Etats duquel les Atlantes sont comme enfermez, & avec lequel ils doivent garder de très-grands menagemens. C'est pour cela que le Roy n'a jamais voulu me permettre de parler aux Carthaginois, qui partent du port dès ce matin, & avec lesquels je voulois m'éclaircir plus particulierement de la situation de leurs affaires: Et je me suis flaté mal à propos qu'il accorderoit plûtôt cette grace à moi seul qu'à nous trois ensemble. C'est pour cela aussi que nous ne mêlerons jamais dans l'execution de notre projet le nom des Atlantes, ni de leur Roy. Nous le suivrons cependant ce soir à Lixa où il veut bien nous faire conduire dans des voitures, sans oublier nos deux esclaves.

Mais si après avoir passé dans cette Ville toute la journée de demain, vous voulez retourner à Banasa dans le Vaisseau qui nous a amenez, je ne m'y opposerai point. Il ne paroitra extraordinaire à personne, que les deux principaux Officiers de notre flotte soient impatiens de la revoir. Ainsi après l'avoir pourvûë de toutes les munitions nécessaires pour une grande entreprise, qu'il ne faut néanmoins donner que pour le passage de la Mediterranée actuellement couverte d'un grand nombre de Vaisseaux armez, vous amenerez incessamment cette flotte entiere devant le port du Lixus. Il suffira de m'envoyer de-là une chaloupe pour me prendre. Comme cette commission, dont je crois que vous voulez bien vous charger, demande au moins huit ou dix jours de temps; je serai revenu alors infailliblement dans ce port. Vous voyez que selon cet arrangement, je consens en partie à l'offre que vous m'avez faite de me laisser seul en ce pays. Ce n'est pas, comme vous pouvez croire, par une curiosité de voyageur, qui cede aujourd'hui à un bien plus grand objet qui nous occupe;

C'eſt pour augmenter, ſi je puis, chez les Atlantes les lumieres qu'ils nous ont données les premiers au ſujet des Carthaginois; pour leur faire repéter ce qu'ils en ont déja dit, ou pour leur faire dire ce qu'ils en avoient oublié. Car vous ſçavez auſſi-bien que moi qu'en fait de guerre le point principal eſt d'être inſtruit de l'état des choſes; & que les attaques ſont d'autant plus avantageuſes, qu'elles ſe font conformément à la diſpoſition des Ennemis mieux connuë. Ces meſures ayant été priſes d'un commun accord, ſans que Cherès eut rien découvert à ſes deux Compagnons, des Carthaginois Solitaires, qui étoient la veritable cauſe du retardement de ſon départ, ils retournerent tous trois à l'Hoſpice. Là ayant pris leur repas avec l'Intendant, ils lui dirent que comptant de partir pour Lixa à la ſuite du Roy, ils prenoient la liberté de lui demander à qui ils devoient payer les frais qu'ils avoient faits dans le port, & ſur-tout ceux de leur Equipage & de leur Chiourme. L'Intendant leur répondit qu'on leur diroit la maniere dont on recevoit ce payement à leur retour & à leur ſortie

du port ; s'ils ne l'apprenoient pas dans le cours de leur petit voyage. N'ayant pu tirer d'autre réponſe, ils ſe bornerent malgré eux à des remercimens très-affectueux & très-obligeans à l'égard de l'Intendant, & de toutes les perſonnes qui s'étoient employées à les ſervir ; & ils allerent trouver le Roy qui avoit ſeul le droit de recevoir les viſites des Etrangers dans ſon Palais.

Le Roy monta dans un char avec ſon Epouſe, & avec ſes filles qui le ſuivoient toûjours dans les voyages qu'il faiſoit au port. Les Miniſtres qu'il avoit avec lui rempliſſoient deux autres chars qui marchoient les premiers. Il ſe fit ſuivre immédiatement par celui qu'il avoit fait donner aux Etrangers ; & le char de ſes fils terminoit la file. Le Roy fut reçû aux portes de Lixa par une douzaine de perſonnes nommées à cet office, parce qu'on ne vouloit pas que le reſte de la Ville ſe dérangeât dans le temps du ſommeil. En deſcendant à la porte de ſon Palais, il fit mener les Etrangers dans l'Hoſpice de Lixa qui étoit dans la même place, & où ils furent reçûs comme dans celui du port. Ils employerent la journée

du lendemain à parcourir la Ville que le fleuve partageoit en deux parties, ou en deux demi-cercles, dont le diametre étoit à peu près d'une demi-lieuë. Ils étoient conduits par deux Atlantes que l'Intendant de leur hoſpice leur avoit donnez pour le premier jour, ſuivant la coûtume. Ces conducteurs leur firent commencer leur courſe, par le Temple principal où ils aſſiſterent à un des trois ſacrifices de la matinée. Ce Temple comme tous les bâtimens de Lixa, étoit regulier, bien entendu, & bien conſtruit; mais ſans aucun ornement d'architecture. Au ſortir de-là ce furent les Etrangers qui demanderent eux-mêmes la permiſſion d'aller ſaluer le Roy; ce qui leur fut accordé. Ils furent menez enſuite dans tous les endroits de cette premiere partie de la Ville que leurs conducteurs jugeoient leur devoir faire le plus de plaiſir. Ils n'oublierent pas de les faire repoſer de temps en temps ſous des portiques plus commodes que ſuperbes, où d'autres Atlantes ſe rendoient pour s'entretenir ſur toutes ſortes de ſujets honnêtes & utiles. Comme on n'étoit là jamais ſeul, il étoit permis

aux Citoyens de lier converſation avec les Etrangers mêmes : Et ceux-ci remarquerent la diſcretion qu'avoient les Atlantes de ne point les fatiguer d'interrogations, & de ſe contenter de ce qu'ils vouloient bien dire d'eux-mêmes. Etant retournez à l'Hoſpice pour y paſſer la grande chaleur du jour, ils en ſortirent trois heures après pour aller dans l'autre partie de la Ville. Ils traverſerent le fleuve ſur un pont de bateaux qui s'ouvroit pour livrer paſſage aux barques des Atlantes ; car aucun autre Peuple ne ſe ſervoit de ce fleuve dans l'étenduë de leur territoire. Nos Etrangers apperçurent que dans le tems où commençoit la ſoirée, il y avoit avec les hommes beaucoup de femmes ſous les portiques. Leurs conducteurs leur dirent, qu'il n'y avoit pourtant là de femmes que celles qui étoient à la portée de la converſation des hommes. Cet avis leur inſpira la curioſité de s'approcher d'elles. Ils obſerverent qu'elles écoutoient avec une attention qui animoit ceux qui raiſonnoient juſte, qu'elles entendoient finement, & qu'elles parloient moins, mais avec plus de facilité que les hommes. Un

ſpectacle ſi amuſant fit dire à Cherès que la connoiſſance d'une ville ne conſiſtoit point à ſçavoir l'étenduë de ſon plan, ni le nombre & la forme de ſes édifices: Mais qu'il en falloit avoir étudié les habitans, & pouvoir dire quel y eſt l'interieur de la ſocieté. Qu'enfin cet interieur dépendoit beaucoup en chaque pays du genie des femmes, & de la maniere dont on ſe conduiſoit avec elles. Cependant, dit-il à ſes conducteurs, nous voudrions bien ne pas finir la journée, ſans apprendre de quelle maniere on reçoit ici les Etrangers qui ſe préſentent pour acheter quelque choſe. La pratique de votre marché de Subur, & quelques diſcours generaux que nous avons entendus, nous font ſoupçonner quelque ſingularité dans vos uſages ſur cet article. Leurs conducteurs répondirent qu'il ne tenoit qu'à eux de s'en inſtruire par eux-mêmes. Qu'ils voyoient devant eux la plus grande halle de Lixa à laquelle ſa conſtruction faiſoit donner le nom des grands piliers; & que pour leur menager le plaiſir de la ſurpriſe, ils les y laiſſeroient aller ſeuls, en les attendant ſous le portique même où ils étoient.

En effet Cherès & ſes deux Compagnons s'arrêterent ſous ces piliers, en un endroit où l'on étaloit un grand nombre de ces petits ouvrages de main, que les voyageurs emportent plûtôt comme un témoignage du pays d'où ils viennent, que pour s'en ſervir chez eux. Ils en mirent à part autant que leurs deux eſclaves qui les ſuivoient en pouvoient emporter commodément. Mais avant que de les enlever de deſſus la table, ils en demanderent le prix. La Marchande leur répondit gracieuſement qu'elle ſe tenoit heureuſe d'avoir leurs prémices, & qu'il paroiſſoit bien qu'elle étoit la premiere de ſa profeſſion à qui ils ſe fuſſent adreſſez. Qu'elle leur apprenoit donc que les marchandiſes des Atlantes, non ſeulement les ſiennes qui n'étoient pas bien conſiderables, mais les étoffes & les toiles les plus belles qu'ils pourroient demander à ſes voiſins, n'étoient d'aucun prix pour les Etrangers. Qu'ils pouvoient prendre tout ce qui conviendroit à leur uſage ou à leur goût, & qui par ſa quantité ne paroîtroit pas une fourniture de negoce, ſans s'informer de ce qu'il coute. Les

Etrangers lui repliquerent que quand elle ne recevroit point leur argent, il faudroit toûjours payer leur emplette à quelqu'un, ou en quelque maniere. Qu'en un mot ils n'emporteroient rien, s'ils ne ſçavoient du moins ce qu'elle vendroit ce qu'ils avoient choiſi à un Citoyen de Lixa. La Marchande répondit qu'on ne leur demanderoit compte en aucun endroit de ce qu'elle leur livroit, & qu'il ne tenoit qu'à eux de n'en jamais rien donner. Que néanmoins elle ne refuſeroit pas de leur dire qu'elle le vendroit tant à un Atlante ; mais qu'il lui étoit défendu d'en recevoir le prix, & qu'ils la fâcheroient pourtant beaucoup de laiſſer là ſa marchandiſe. Nos Etrangers lui accorderent donc la grace qu'elle leur demandoit, & dont elle parut réellement très-ſatisfaite. Mais ſans faire d'autres épreuves qui ne les auroient pas inſtruit davantage, ils revinrent à leurs conducteurs, & les prierent de leur donner le dénouëment de cette ſcene.

Le premier des deux leur dit : Seigneurs, aucun étranger ne peut ici diſtribuer le moindre argent : Et ſi vous viſitez nos campagnes, comme il vous

eſt permis de le faire avec une lettre circulaire du Roy ; vous verrez qu'on ne recevra pas même le prix des repas ou des voitures que vous pourrez prendre dans les hôtelleries, & à plus forte raiſon dans les maiſons où l'on vous recevroit par devoir d'hoſpitalité. Mais ceux dont la profeſſion eſt de vendre ne perdent rien aux avances qu'ils font ; parce que le Garde du Tréſor public les paye à la premiere vûë de leur memoire. Les Etrangers auſſi généreux que vous paroiſſez l'être n'ont qu'une reſſource. C'eſt que ſur le point de partir du port du Lixus, on les conduit auparavant dans le Temple des Dieux Hoſpitaliers. Là après le ſacrifice que l'on fait à leur intention devant eux ; on leur dit qu'au dedans d'une cloiſon qu'ils voyent au bas du Temple, eſt un tronc où ils peuvent mettre ce qu'ils ont envie de donner, s'ils craignent de nous avoir de l'obligation pour les dépenſes qu'ils peuvent avoir faites. Nous devons avoüer en l'honneur des hôtes que nous avons eus juſqu'à préſent, que cette pratique a plus enrichi notre état que tout l'argent qu'ils auroient diſperſé de côté &

d'autre. L'Intendant de l'Hoſpice des Etrangers qui les conduit à ce Temple, a ſoin pourtant de leur dire qu'on ne leur conſeille point du tout de s'incommoder par un excès de généroſité ; d'autant plus que deux raiſons empêchent qu'on ne ſçache ce qu'ils auroient mis dans le tronc. L'une eſt qu'on les enfermera ſeuls dans la cloiſon ; & l'autre que l'on n'ouvre le tronc que tous les trois mois, & qu'ainſi leur argent ſera confondu avec celui de beaucoup d'autres. On agit autrement à l'égard des paſſagers, que les tempêtes ou les nauffrages ont jettez dans notre port, ou ſur nos côtes : Car la veille de leur départ le Roy aſſiſté du premier de ſes Miniſtres, & de l'Intendant de leur Hoſpice compte avec eux, non les frais que nous pouvons avoir faits pour le traitement de leurs hommes ſains ou malades, ou pour le radoub de leurs Vaiſſeaux ; mais les dommages qu'ils ont ſoufferts, & l'argent dont ils ont beſoin pour ſe rendre au lieu où ils tendent. On leur en donne aſſez ſouvent ; & ſi l'on reçoit quelque choſe d'eux, c'eſt à proportion de ce qui leur reſte, & non de ce qu'ils ont

dépensé. Ce désintéressement ne fit qu'allumer la liberalité de Cherès, & de ses deux Compagnons: Car étant revenus dans leur Hospice, ils convinrent tous trois ensemble que les deux Officiers en sortant du port, jetteroient dans le tronc le décuple de leur dépense qu'ils évaluerent entr'eux; disant que c'étoit la moindre part qu'ils pouvoient faire aux Atlantes des trésors qu'ils apportoient de Sophir. Et à l'égard de Cherès qu'ils laissoient seul pour huit ou dix jours; & qui ne vouloit pas garder une somme qui l'auroit embarrassé; ils lui promirent de lui envoyer par la chaloupe qui le viendroit prendre beaucoup plus d'or, qu'il ne lui en faudroit pour payer sur le même pié la dépense de sa personne.

Ils eurent encore le tems d'aller saluer le Roy avant le repas public: Cherès lui dit que ses deux Compagnons se contentant d'avoir vû Lixa, comptoient de partir dès le lendemain matin pour aller rejoindre leur flotte à Banasa; & que pour lui, si le Roy le lui permettoit, il visiteroit les campagnes de son Royaume pendant quelques jours; en attendant que cette flotte le vint pren-

dre en passant devant le port du Lixus, pour entrer dans la Mediterranée. Le Roy lui répondit que les deux Officiers avoient besoin d'une lettre de sa part adressée à l'Intendant de l'Hospice qui les avoit reçûs au port, pour autoriser cette séparation entre des étrangers qui étoient arrivez ensemble ; & qu'il falloit à Cherès une lettre circulaire pour être reçû sans difficulté par les habitans de leurs campagnes. Il leur donna sur le champ ces deux lettres signées de sa main. Les trois Etrangers se retirerent aussi tôt dans leur Hospice pour y souper & pour y coucher. Dès le lendemain avant le jour, les deux Officiers partirent pour retourner au port. Ils emmenerent les deux Esclaves sur les instances de Cherès, qui leur dit qu'il n'avoit besoin ni de serviteurs chez les Atlantes, ni de témoins pour ses desseins. Le sur-lendemain ils sortirent du port même, & firent voile vers Banasa, où ils arriverent heureusement.

CHERE'S demeuré seul se mit bien-tôt en marche de son côté pour la solitude des grands Arbres. Il n'avoit

gardé qu'un habit très-ſimple, & prenant à la main un bâton, il partit à pié, avant le lever du Soleil. La pouſſiere, & la chaleur du climat lui donnerent bien-tôt l'air d'un Pelerin. Il ſe rappelloit en cet équipage les heros des premiers tems, & s'attendriſſant ſur leur memoire, il ſe diſoit: Qu'il étoit heureux de leur reſſembler par la ſimplicité; en attendant qu'il pût atteindre à leurs grandes actions. Il ſe repoſa deux fois à l'ombre des arbres, & ſe deſaltera avec l'eau du fleuve. Enfin au bout de quatre lieuës, il apperçut la petite maiſon blanche que le Roy lui avoit déſignée. Il commença à monter la colline par un ſentier étroit & couvert; & il arriva avant l'heure de midi à la porte qu'il cherchoit. Ayant heurté modeſtement à cette porte, elle lui fut ouverte par une perſonne vêtuë comme une domeſtique, qui travaille actuellement à préparer un repas: mais ſon air noble & ſon extrême beauté la mettoient bien au-deſſus de cet habillement, & de cette fonction. L'impreſſion ſeule qu'en reçût Cherès la lui fit ſaluer avec le même reſpect qu'il auroit pu ſaluer

une Princeſſe ; après quoi il lui préſenta la lettre circulaire qu'il tenoit à la main, & dans laquelle il n'étoit pas nommé. Il ajoûta que viſitant les campagnes des Atlantes ſur la permiſſion du Roy, l'aſpect de la ſolitude qu'elle habitoit l'avoit tiré du grand chemin, & qu'ayant erré long-tems dans les ſentiers dont ſa maiſon étoit environnée, il avoit eſperé qu'on voudroit bien l'y ſouffrir en quelque endroit où il pût paſſer la grande chaleur du jour. Cette perſonne, dont l'action n'avoit d'abord marqué que la bienveillance convenable à un hôte ordinaire, ayant bien-tôt apperçû à travers le dérangement exterieur de l'homme qui lui parloit, quelque choſe de très-diſtingué dans ſa phyſionomie, & dans le ſon de ſa voix ; elle lui répondit du même ton qu'elle auroit parlé à un Prince : Seigneur, mon pere ſera ravi de recevoir dans ſa maiſon un homme tel que vous. Il eſt dans un petit appartement au-deſſus de celui-ci. Mais avant que de vous donner la peine d'y monter, je vais vous faire repoſer dans l'appartement des hôtes. En effet prenant elle-même du pain & du vin, elle le

conduiſit de plein pié dans une chambre où elle lui montra des armoires ſans ſerrure, comme toutes celles de ce Royaume, & qui enfermoient toutes les eſpeces de hardes dont il pouvoit avoir beſoin pour changer. Enſuite allant avec lui juſqu'à l'autre bout de cette chambre, elle lui ouvrit une porte par où l'on deſcendoit dans un bain, au-delà duquel étoit une allée couverte qui ſe terminoit dans la campagne. C'eſt ici, Seigneur, lui dit-elle, l'appartement que nous deſtinons aux hôtes. Vous en ferez le premier eſſai : Car depuis que nous ſommes établis dans un lieu auſſi écarté des routes publiques que celui-ci, vous êtes le ſeul que nous ayons eu l'honneur de recevoir. Je ſuis fâchée que nous n'ayons ici qui que ce ſoit pour vous ſervir. Mais la récolte qui commença hier, occupe tellement le peu que nous ſommes de monde, que vous ne verrez revenir qu'au Soleil couchant, un ami preſque auſſi âgé que mon pere, qui veut bien nous tenir compagnie dans notre ſolitude, un ancien domeſtique de la maiſon, & une fille attachée à moi. Juſque-là vous aurez la bonté de vous contenter du pe-

tit repas que je prépare pour mon pere. Nous irons le trouver enſemble quand vous aurez pris les premiers rafraîchiſſemens dans ce lieu où je vous laiſſe, & dont vous ſortirez quand il vous plaira. Cherès en étant ſorti au bout d'une demi-heure, cette belle perſonne le conduiſit dans la chambre de ſon pere; & le lui ayant préſenté elle acheva de diſpoſer toutes choſes pour le repas.

Cherès trouva un homme accablé d'années qui eut toutes les peines du monde à ſe lever pour l'embraſſer; mais qui avoit conſervé un grand air de dignité parmi les rides de ſon viſage. Il ſe ſeroit tenu aſſuré que c'étoit le Prince Zoros lui-même, ſans cette fille qui auroit dû être ſœur de Saphon & de Giſcon; & dont il n'avoit pourtant jamais entendu parler, quoiqu'elle dût être déja née lorſqu'il vit les deux freres à Memphis. Suſpendant donc ſon jugement, & ne voulant point ſe déclarer ſans ſçavoir poſitivement à qui il parloit, ou du moins ſans avoir tenté de l'apprendre par quelqu'un de ceux qui devoient revenir le ſoir; il ſe mit à table d'un air de ſimple civilité avec

le pere & la fille. Mais pour détourner auſſi la curioſité que l'on pourroit avoir dès lors ſur ſon ſujet : il dit lui-même ingenuëment qu'il étoit un Egyptien qui ayant eu envie de voyager, & ſurtout de voir le pays ſacré des Heſperides, avoit ſuivi des Marchands de Phœnicie qui l'avoient amené juſqu'à Lixa ; mais il ſe garda bien de dire par quelle mer. Enſuite parlant à ſes hôtes comme à des Atlantes, il donna de grandes loüanges à cette Nation, & accompagna de reflexions agréables le détail des pratiques qu'il avoit obſervées parmi eux. Le pere & la fille, à qui les malheurs auſſi-bien que la naiſſance avoient donné bien des lumieres, crurent appercevoir dans leur hôte une affection ſecrette pour eux ; & ils conçûrent à ſon ſujet des ſentimens confus d'eſperance qu'ils étoient impatiens de ſe communiquer. Ils comptoient beaucoup l'un & l'autre pour s'éclaircir de leurs doutes, ſur l'autre vieillard leur ami qu'ils n'attendoient qu'à la fin du jour, & auquel ils jugeoient par des raiſons que l'Etranger ignoroit encore, qu'il s'ouvriroit bien plus librement qu'à eux. C'eſt pourquoi

un peu après que le repas fut fini, la jeune perſonne dit à Cherès que ſon pere ne pouvant vaincre le ſommeil qui le ſaiſiſſoit dès qu'il avoit mangé, ſeroit bien-tôt hors d'état de joüir de ſa converſation ; & que lui-même fatigué de ſon voyage & du poids de la chaleur auroit peut-être bien tôt beſoin de dormir. Qu'ainſi elle l'alloit remener dans l'appartement des hôtes, d'où il pourroit paſſer ſur le ſoir dans les allées. Qu'il verroit même revenir par-là cet ami dont elle lui avoit déja parlé, & qui le connoîtroit peut-être lui-même, comme n'ayant pas toûjours vêcu dans leur ſolitude.

L'impatience qu'avoit Cherès d'arriver à l'éclairciſſement qui lui ſembloit proche, ne lui laiſſoit pas l'envie de dormir, & lui en couvroit même le beſoin. Quelques paroles échapées à ſes hôtes avoient mêlé à ſa curioſité, qui d'abord ne regardoit que leurs interêts, quelque choſe de perſonnel, & d'intereſſant pour lui-même. Il n'entra dans la chambre où on le mettoit que pour en ſortir par l'autre porte. Les petites routes, les berceaux & les fontaines que l'on voyoit à côté de la grande

allée ne l'en détournerent point. Quand il fut au bout, il parcourut des yeux les côteaux chargez d'arbres fruitiers autour de quelques maiſons champêtres & diſperſées. Les deux côtez du fleuve offrirent à ſes regards les plaines couvertes au loin ou de blez ou de troupeaux. A travers tant d'objets il ne cherchoit que le lieu d'où pourroit venir le vieillard. Mais voyant dans la campagne un grand nombre de Moiſſonneurs en mouvement, il comprit que le plus ſûr étoit d'attendre que la fin de la journée les ſéparât les uns des autres. Il prit même le parti de ſe rapprocher de la maiſon, de peur que celui qu'il attendoit ne s'y rendit par quelque route plus abregée. Comme il revenoit ſur ſes pas en tournant fréquemment la tête vers l'autre bout de l'allée; il apperçut enfin un homme ſeul dont la démarche lente & la taille un peu courbée, lui fit juger qu'il étoit celui-là même qu'on lui avoit annoncé. Allant auſſi-tôt à ſa rencontre, & marchant d'un pas meſuré, il réſolut de l'étudier d'auſſi loin qu'il pourroit diſcerner quelques traits de ſon viſage. Il ne fut pas long-tems ſans s'aſ-

ſurer qui il étoit. De ſorte que courant à ce vieillard, qui commençoit à lui faire les premiers ſignes de ſalut, il ſe jetta à ſon cou, en lui diſant : Ah mon pere, ah mon cher pere, ô cher Amedès, les Dieux m'avoient-ils reſervé le bonheur de vous revoir ? Amedès lui répondit : Seigneur, vous me parlez comme feroit le Prince Sethos. Mais la mort rend-elle ſa proye ; ou ſerois-je aſſez heureux pour avoir verſé des larmes vaines ? N'en doutez pas, lui dit l'Etranger, j'échapai au deſordre de la bataille de Coptos. Il ne faut point d'autre ſigne de reconnoiſſance entre des Initiez que les ſecrets de l'initiation même. Qui conduiſites-vous au fond du puits de la pyramide ? A qui propoſa-t'on devant vous les trois queſtions ſur l'heroïſme ? A qui les oüites-vous réſoudre en répondant, helas, au grand Capitaine Saphon que les Carthaginois viennent de perdre ? Ces preuves ſont bien fortes, dit le vieillard : mais quelle captivité inſurmontable, quelle priſon ſouterraine a caché au monde pendant huit ans un Initié d'une auſſi grande eſperance que le Prince Sethos ; & comment s'eſt-il laiſſé

enlever par un Egyptien inconnu, par le simple soldat Cherès, toute la gloire du siecle présent? Hé, c'est moi-même qui suis Cherès, s'écria l'Etranger. Amedès se jettant alors à ses genoux, les embrassa en disant, Ah mon Prince; je vous reconnois pour Sethos, dès que vous êtes Cherès. Le Prince l'ayant relevé aussi-tôt, Amedès continua, & dit: Seigneur, j'ai toûjours cru que si vous viviez, Cherès ne pouvoit être un autre que vous. Mais depuis deux ou trois ans il s'est répandu un bruit sourd que vous étiez caché dans l'Arabie. Ce bruit même qui a pris créance par tout, détourne tous les esprits de vous chercher dans le fameux navigateur Cherès: A mon égard il m'étoit impossible de vous reconnoître. Les huit années qui ont peu changé mon visage, dans la vieillesse à laquelle j'étois déja parvenu, ont fait passer le vôtre de la fleur de l'adolescence à la gravité de l'âge viril. Le son même de votre voix est devenu beaucoup plus mâle, & vos courses immenses ont fait de vous un homme tout autre que je ne vous avois laissé. Ç'a bien été là un des motifs de ma longue absence, dit le Prince;

Prince ; & je prétends bien que l'inconnu Cherès tire un jour Sethos du tombeau pour le placer sur le Thrône. Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit maintenant. Le projet de secourir les Carthaginois m'amene dans cette solitude. Le Roy des Atlantes qui approuve mon dessein, m'a confié le secret de cette maison : il m'a appris qu'elle étoit habitée par des Carthaginois, mais il ignore qui ils sont, & il vous croit Carthaginois vous-même. Il m'a permis de venir ici comme si le hazard m'y conduisoit. J'y viens donc recueillir les instructions dont j'ai besoin pour travailler à la délivrance de cet Empire. La flotte que j'ai laissée à Banasa doit passer en huit ou dix jours devant le port du Lixus pour me reprendre, & me conduire jusqu'à eux. Ainsi il est important, cher Amedès, que vous m'exposiez la veritable situation de cette Republique. Mais pour vous épargner dans le récit que vous m'allez faire la répetition de ce que je sçai déja : Je vous dirai qu'à l'occasion de huit Vaisseaux Carthaginois que la tempête avoit jettez dans le port du Lixus, & qui en sont actuellement sortis, on m'a conté

le commencement de la guerre d'Antée contre Carthage : Les circonſtances du Siege de Siga, commencé, ſuſpendu & repris : La chute déplorable de Giſcon ; & ſon mariage illégitime avec la Princeſſe fille d'Antée, qui aida ſon pere à le pervertir & à le tromper : Le départ de ce Roy pour la ville de Tubuſupte au pié de laquelle a été tué le brave Saphon : L'effet de cette nouvelle ſur Giſcon, qui ſortit ſecrettement de Siga en abandonnant ſa nouvelle épouſe, & ſuivi ſeulement de deux eſclaves : Son arrivée à Carthage dont le Siége étoit déja avancé : La déclaration publique qu'il fit de ſon crime au peuple : La réſolution avec laquelle il demanda que ſes deux eſclaves fuſſent introduits avec lui dans le Palais, pour dépoſer contre lui-même : La condamnation du coupable par le Senat, & l'ordre qu'il reçut d'aller chercher du ſecours pour délivrer ſa patrie avant que de ſubir la mort : Le départ du Prince Zoros dont on voulut à tout évenement mettre la perſonne en ſûreté, ſans dire au peuple le lieu de ſa retraite : Enfin la permiſſion que l'on donna enſuite à tous les Citoyens inu-

tiles de se refugier chez les Nations qui bordent la Mediterranée. Voilà où l'on en est demeuré, & jusqu'où les Atlantes m'ont paru connoître l'état présent de cette funeste guerre. J'attens, cher Amedès, que vous m'en disiez davantage. Puisque vous vous trouvez avec des Carthaginois, & que vous êtes sans doute parti avec eux de Carthage même, vous devez être beaucoup mieux instruit de toutes choses. Mais j'exige que votre récit commence par l'évenement qui vous a conduit chez ces peuples, & qui vous a rendu le compagnon de leur infortune. Je ne refuserai point après cela de vous dire à vous en particulier mon histoire comme Sethos: & pendant un jour ou deux que je demeurerai peut-être encore chez ces hôtes; je trouverai plus d'une occasion de raconter, s'ils veulent, mes avantures comme Cherès. Car bien que j'aye déja pris avec eux le repas du midi, la conversation n'est point sortie des matieres indifferentes. Il semble que de concert nous nous en soyons rapportez à vous pour notre éclaircissement mutuel; & ils ne me connoissent pas même sous le nom de Cherès, que j'ai

pris pour me cacher jusqu'à mon retour en Egypte.

Seigneur, dit Amedès, votre curiosité est trop favorable aux Carthaginois pour ne pas vous informer de tout ce qui les regarde. Mais si vous le jugez à propos, nous irons nous asseoir un peu plus proche de la maison ; afin que vos hôtes nous découvrant de-là ne soient en peine ni de vous, ni de moi. S'étant donc placés dans un endroit convenable, Amedès commença ainsi sa narration.

Pour remonter, Seigneur, jusqu'à cette nuit funeste, où j'eus le malheur d'être separé de vous ; vous vous ressouvenez peut-être bien que je vous recommandai sous la porte de Coptos de ne point vous laisser emporter à votre valeur, & de ne point sortir de la Ville, en repoussant les Ennemis qui s'efforçoient d'y entrer. Un instant après je tombai moi-même, comme vous sans doute, dans l'inconvenient que je vous avertissois d'éviter : & nos gens me poussant par derriere, je fus jetté hors de la porte sur la droite, & du côté des Troupes du Roy de This. Je reçus-là un coup d'épée qui me

renverſa par terre. Mais les Soldats mêmes qui m'avoient bleſſé, appercevant la veſte d'Initié qui débordoit ſous ma cuiraſſe, me porterent dans leur quartier. Là, ayant mis le premier appareil ſur ma playe qui ne ſe trouva pas dangereuſe, ils m'apporterent vers le milieu de la matinée la nouvelle de votre mort répanduë par-tout. Un violent accès de fiévre me ſaiſit à la vûë de la perte de tous mes ſoins; mais bien plus encore de celle que le genre humain faiſoit en vous: & les exploits de Cherès juſtifient bien les eſperances que je croyois tombées avec Sethos. Mes vainqueurs qui avoient réſolu de me porter dès le jour même à leur Roy demeuré dans Abydus, ſe crurent obligez d'attendre juſqu'au lendemain pour me préſenter en vie: & dans ce même deſſein ils adoucirent d'ailleurs, autant qu'il leur fut poſſible, toutes les incommoditez de mon tranſport. Le Roy de This me connoiſſoit, parce que le grand Seſonchis votre Ayeul m'avoit envoyé vers lui pour les premieres propoſitions du Mariage de la feuë Reine Nephté votre Mere avec le Roy Oſoroth votre pere encore vivant: ainſi il me

reçut avec de grands témoignages de bonté. Je m'en prévalus pour l'inviter à rentrer en paix avec le Roy de Memphis. Le Roy de This prenant vos interêts sans votre participation, s'étoit plaint de ce qu'il sembloit que le Roy votre Pere préferât les Enfans de Daluca au Fils unique qu'il avoit de la Reine Nephté sa Sœur. J'appris que Daluca avoit entrepris sur cela de me rendre suspect au Roy, en lui insinuant que j'avois suggeré cette espece de plainte au Roy de This; & que je l'avois même engagé à se joindre contre lui au Roy de Thebes. Votre mort généralement cruë, ôtant au Roy de This tout prétexte de continuer la guerre; j'employai cette raison à son égard, & je fis conclure la paix, soit qu'elle dût confirmer ou détruire l'injuste accusation de Daluca qui vit encore. Mais je ne crus point que de vains soupçons dûssent m'empêcher de procurer à ma Patrie un bien réel & positif. Je ne jugeai pas de même du séjour tranquille & honorable, que le Roy de This voulut bien m'offrir dans sa Cour. Je n'avois aucun dessein de retourner à Memphis. Les entreprises de Daluca sur ma per-

donne m'inquiétoient peu, & n'auroient servi qu'à abreger une vie ennuyeuse. Mais étant désormais inutile, je craignois de revoir des lieux qui ne pouvoient sans vous que renouveller mes regrets. La Cour de This qui avoit donné la naissance à la Reine votre Mere, étoit sans doute une retraite convenable à mon âge & à mon inclination. Mais je ne voulus pas donner cette prise à la calomnie, lorsqu'il ne s'agissoit plus que de mon goût, ou de ma commodité: Et j'aimai mieux me condamner à un éxil éternel, que de laisser à mes accusateurs cette ombre de preuve que je me fusse jamais entendu avec le Roy de This. Je pensai même qu'abandonnant le Royaume de Memphis, il n'étoit à propos de me retirer chez aucun autre Roy de l'Egypte. Je portai donc mes vûës du côté de Carthage. J'étois connu du Prince Zoros; parce que j'avois été de l'Ambassade que lui envoya votre illustre ayeul pour le feliciter de la fondation de sa Ville & de son Empire, & pour lui offrir son amitié en lui demandant la sienne. Je fus très bien reçû de lui, quoique je ne lui amenasse à cette se-

conde fois qu'un homme sans titre & sans crédit : Et nous fûmes bien-tôt liez, si j'ose le dire, de l'amitié la plus étroite. J'ai vû se fortifier en âge & en merite ses deux fils, helas ! tous deux excellens hommes, quoique de caracteres un peu trop differens l'un de l'autre. Me voici arrivé, Seigneur, à ce qu'il y a d'interessant dans le recit que vous m'avez demandé. Mais supprimant tout ce qui ayant paru au dehors doit entrer dans l'histoire de notre siecle, & que je vois bien être connu de vous ; je vais vous découvrir des anecdotes plus curieuses, l'ame des évenemens visibles, qui vous étant dévoilée, vous inspirera peut-être un nouveau zele pour les interêts du Prince Zoros & de sa famille.

Vous sçavez sans doute que la seule vûë de la Princesse Zarite fille d'Antée captiva l'infortuné Giscon, dès le premier jour qu'il eut l'imprudence d'entrer dans Siga, dont il avoit suspendu le Siege. Mais que devint-il ; lorsque dans la suite des conversations qu'il eut avec elle, il apperçut un fond admirable de cette vertu parfaite, qui avoit été jusques-là si familiere à lui-même,

& dont il se voyoit alors déchu? La Princesse à qui son pere produisoit le Carthaginois, non comme un homme séduit, mais comme le mediateur des deux Nations, le recevoit avec un épanchement de cœur capable de toucher l'ame la plus insensible. Elle lui avoüa bien-tôt qu'ayant gemi de très-bonne heure de se voir élevée dans une Nation barbare, irreligieuse, & sans principe de mœurs; elle avoit senti quelque sorte de consolation, lorsqu'au plus fort des troubles de Siga investie, elle avoit appris que c'étoit lui qui en étoit venu former le Siege: Qu'elle avoit osé se flater dès lors que les Dieux lui envoyoient pour liberateur cet Ennemi fameux par tant d'actions heroïques, que l'initiation de Memphis avoit couronnées: Qu'enfin elle admiroit les ressorts de la Providence qui du consentement, & de l'ordre de son pere même, alloit, selon toute apparence, unir pour jamais son sort au plus vertueux homme du monde. Des discours si tendres porterent dans un cœur où l'humanité penchoit vers la foiblesse, une atteinte d'autant plus vive, qu'ils étoient innocens & legitimes de la

part de la Princeſſe : Et l'amour de Giſcon s'augmentoit infiniment par la compaſſion qu'il avoit lui-même de l'erreur où il la jettoit. Sa penſée étoit bien de réparer par toute la ſuite de ſa vie ſa faute préſente, & de juſtifier un jour par de nouveaux efforts de vertu la bonne opinion que Zarite avoit de lui. Mais il ne s'agiſſoit pour lors que de lui déguiſer l'irregularité de ſa conduite, qu'il ſentoit bien n'être qu'un mélange funeſte de foibleſſe & de temerité. Le menſonge qui devient malheureuſement neceſſaire à ceux qui font mal, lui coutoit toûjours beaucoup : il évitoit même d'en prononcer. Mais il ne deſavoüoit point ceux que le Roy employoit devant ſa fille, le plus ſouvent avec une adreſſe qui leur laiſſoit à peine la qualité de menſonge dans les termes; mais qui portoit infailliblement au faux l'eſprit de ceux qu'il y vouloit conduire. Dans tout le tems néanmoins qu'on attendoit la réponſe de Carthage, il ſuffiſoit d'entretenir la Princeſſe dans une eſperance plauſible de l'aveu du Prince Zoros, pour le mariage de Giſcon avec elle. Mais celui-ci n'avoit oſé en faire ſeulement la propoſition à ſon

pere ; & par rapport à cette attente il avoit également trompé le Roy & sa fille. Il reçut enfin dans le Palais même d'Antée où il étoit pour lors, une lettre du Senat qui le traitant de criminel d'Etat, le sommoit de ceder la fonction de General à son Lieutenant, auquel on ordonnoit de recommencer le siege. Le Roy & lui jugerent à propos de cacher cette lettre à la Princesse : Mais on lui montra celle du Prince Zoros qui étoit pleine de tendresse & de confiance à l'égard de Giscon. Son pere lui donnoit un plein pouvoir de negocier la paix par les moyens qu'il jugeroit les plus convenables ; en l'assurant non-seulement de son consentement, mais encore de son approbation. Là-dessus le Roy Antée impatient de conclure ce mariage dont il vouloit faire, non le sceau de la paix, mais le voile de sa perfidie, jugea à propos de dire à sa fille devant Giscon ; que son amant avoit énoncé l'article du mariage dans la lettre dont on lui montroit la réponse : Mais que le courrier leur avoit dit à l'un & à l'autre, que le Prince Zoros, par égard pour le Senat mécontent qui faisoit recommencer le Siege, n'avoit

voulu donner à son fils qu'une permission generale dont il consentoit avec joye qu'il se servît. Or quoique Giscon eut avoüé au Roy qu'il n'avoit pas encore eu la force de parler à son pere de cette alliance ; il n'osa jamais opposer aux discours d'Antée un éclaircissement qui auroit fait de la part de la Princesse un obstacle terrible à son mariage, devenu pour lui un de ces crimes qu'on veut commettre avant que de s'en repentir. Il est vrai que la Princesse ne fut pas pleinement satisfaite de n'avoir pas en forme l'aveu de Zoros. Cependant entraînée par son pere, par son amant, & sur-tout par son inclination ; elle consentit à la célébration de son mariage, qui se fit authentiquement, quoiqu'à la hâte. Au sortir de la ceremonie Giscon fit l'effort d'écrire à son pere : il lui parla de la cession de la Mauritanie Massæsylienne comme d'un parti qu'il croyoit necessaire ; & de son mariage avec la Princesse, à qui Antée donnoit ce Royaume en dot, comme d'une proposition éloignée. Mais par quelque raison que ce puisse être, ces lettres ne furent jamais renduës.

Cependant ce nouvel époux reçut une leçon terrible, lorſqu'étant laiſſé ſeul avec la Princeſſe à la fin de la journée, elle lui dit: Seigneur, je ſuis parvenuë au plus grand bonheur de ma vie, puiſque je vous appartiens, & que je crois être aimée de vous. Mais vous ſçavez qu'il manque à notre union une circonſtance que j'ai toûjours demandée, & ſans laquelle elle ne peut être qu'une union d'eſprit & de cœur. Il m'eſt permis d'être plus jalouſe que mon pere de ma vertu & de ma perſonne. L'aſſurance qu'il croit avoir de l'aveu du Prince Zoros lui ſuffit dans les vûës de politique qui le font agir; & l'autorité abſoluë qu'il a ſur moi juſtifiera toûjours le conſentement public que j'ai donné au préſent qu'il vous a fait. Mais cette aſſurance & cette autorité ne ſuffiſent pas pour me donner réellement moi-même. Il faut que je liſe mon nom écrit de la propre main du Prince Zoros, ou que je l'entende ſortir de ſa bouche, avant que de ceder à ſon fils un droit entier ſur Zarite. Je vois avec une très-grande conſolation le cas que votre illuſtre pere fait de votre vertu & de votre ſageſſe, & l'ap-

probation qu'il donne à votre zele & à vos démarches pour la paix. Je prens en même temps une part ſenſible aux chagrins injuſtes que vous cauſe votre Senat trop paſſionné pour la guerre, & qui ne ſe prête point aſſez à la ſituation où mon pere a amené les choſes ſans me conſulter & malgré moi. Je vous ai épouſé, Seigneur, pour partager vos peines & vos traverſes; & non pour trouver ma ſatisfaction particuliere au milieu des troubles de ma patrie & de la vôtre. Continuez de travailler, comme vous l'avez fait juſqu'à ce jour, à la felicité des autres hommes. La nôtre, avant le ſuccès de vos ſoins, ne ſeroit pour nous-mêmes avec le temps qu'un ſujet de reproches & de remords. A ce diſcours Giſcon parut accablé de confuſion & de triſteſſe; mais la Princeſſe demeura inébranlable.

Dès le lendemain Antée annonça aux deux époux qu'il partoit ſecretement pour la Mauritanie Maſſæſylienne, où il alloit diſpoſer toutes choſes pour les y faire recevoir & couronner. Je dois vous dire en paſſant que Giſcon avoit refuſé le titre de Roy pour lui-même; juſqu'à ce qu'il eût

fait consentir son pere à la cession de ce Royaume, que les Carthaginois s'étoient rendu tributaire par les armes de Saphon ; mais dont Antée étoit actuellement maître par ses troupes. Le Roy ajoûta, parlant à Giscon en particulier, qu'il lui conseilloit de garder avec son épouse une retraite assez exacte dans son Palais ; soit par rapport à elle, pour empêcher que le fond de leur secret ne parvînt trop tôt à ses oreilles ; soit par rapport à lui, parce que le désaveu de son Senat, la perte du commandement de son armée, & sur-tout le renouvellement du siege avoient un peu diminué à son égard la considération & la bienveillance des habitans de Siga. Il fit plus : Car il donna ordre en partant de les tenir enfermez dans le Palais, & de n'y laisser entrer qu'un très-petit nombre de personnes qu'il nomma : parce qu'il ne vouloit pas lui-même que les nouveaux époux sçussent avant le temps qu'au lieu de se contenter du Royaume des Massæsyliens, il alloit faire la guerre à toute outrance, & tenter la prise de Carthage même. Dès que Giscon se sentit prisonnier, il prit des mesures

pour gagner quelques-uns de ſes gardes, & il y réuſſit par les préſens. Ce fut par leur moyen, & par les différentes adreſſes de ſon eſclave enfermé avec lui, qu'au bout d'un temps aſſez court il apprit la victoire d'Antée ſur les Carthaginois à Tubuſupte, auſſi-bien que la mort de Saphon tué dans le combat, & bien-tôt après le ſiege formé devant Carthage. Il y avoit long-temps que ſes inquiétudes augmentoient aux yeux mêmes de Zarite, qui de ſon côté s'allarmoit de jour en jour de la réſerve, & du ſecret qu'elle voyoit bien qu'il affectoit à ſon égard. Mais à cette derniere nouvelle, il ne fut plus maître de lui-même, & entrant précipitamment dans ſa chambre, où elle étoit ſeule, il lui dit: Madame, votre pere nous a trompez; & bien loin de s'en tenir à la Mauritanie Maſſæſylienne dont il vouloit vous faire Reine; non-ſeulement il a envahi la Sitifenſe, mais il eſt actuellement dans le centre de l'Empire Carthaginois, & il aſſiege mon pere dans ſa Capitale. Seigneur, dit Zarite, j'avoüe que ce procedé rompt tous vos engagemens avec mon pere: Vous devez aller ſecourir le vô-

tre. Bien loin de vous en détourner, je vous ſuivrai moi-même dans votre fuite. Les loix de l'hymen n'ont laiſſé à vous & à moi qu'un même devoir ; & je me joins à mon époux avec une ardeur d'autant plus ſincere qu'on a voulu ſe ſervir de moi pour le tromper. Vos ſoucis & vos inquiétudes que j'ai vû croître de jour en jour, ont été pour moi de nouveaux motifs d'attachement ; parce que je ſentois bien que la conduite de mon pere à notre égard, & les nouvelles que vous pouviez avoir de ſes démarches étoient pour vous de nouveaux ſujets de mécontement & de défiance. Ah, que je me tiens heureuſe, parmi tant de reproches que vous avez à lui faire, d'être tombée entre les mains d'un époux genereux, qui ne confondra point l'innocente avec le coupable ; & que j'ai lieu de m'applaudir de n'avoir recherché en vous que la vertu qui fait aujourd'hui ma ſeule reſſource ! Ah, Madame, lui dit Giſcon, en ſe jettant à ſes genoux : Je ne puis plus ſoutenir cet éloge. Vous ne voyez en moi-même qu'un criminel que la violence de ſon amour a engagé à vous tromper ; comme l'ambition portoit le

Roy votre pere à nous tromper l'un & l'autre. A ces premieres paroles, la Princeſſe s'écria: Vous un criminel, vous un trompeur ! Ah malheureuſe que vais-je devenir, & quel exemple en moi les Dieux veulent-ils donner au monde ? Auſſi-tôt appliquant ſon voile avec ſes deux mains ſur ſon viſage, elle appuya ſon front contre le mur le plus proche. Giſcon ſe relevant de lui-même, continua, & dit: Oüi, Madame, il faut enfin vous l'avoüer. Les démarches qui m'ont conduit juſqu'au nom de votre époux ont commencé par l'imprudence, & ont fini par le crime. C'eſt contre l'ordre du Senat que j'ai accepté une premiere conférence qui m'a inſenſiblement approché d'un objet dangereux que je ne devois jamais voir ; & c'eſt à l'inſçu de mon pere que j'ai enfin épouſé la fille de ſon ennemi irréconciliable. Votre équité vous a déja fait ſentir que je devois prêter mon bras à mon pere pour eſſayer de le tirer de l'abîme où je l'ai plongé ; & votre ſageſſe vous ſera bien-tôt comprendre qu'il me ſeroit impoſſible de lui préſenter une épouſe, qu'il regarderoit comme la ſource de tous ſes malheurs. Je lui dois

ſans doute le ſacrifice d'un amour que je lui ferai peut-être encore trop tard pour ſauver ſa vie. Mais inſenſé que je ſuis ! j'entreprens de juſtifier mon départ auprès de la vertueuſe Zarite. C'eſt elle qui doit me bannir à jamais de ſa préſence, depuis qu'elle connoît mon indignité & ma trahiſon à ſon égard même. Oüi, Madame, je cours vous cacher ma honte. J'oſe ſeulement vous ſupplier de ne pas m'arrêter ici pour votre vengeance : confiez-la à la juſtice du Sénat de Carthage ; & ne m'ôtez pas le moyen de rentrer avant ma mort prochaine dans mon devoir.

Giſcon ſortoit effectivement, lorſque la Princeſſe courut à lui, & en l'arrêtant : Infortuné Giſcon, lui dit-elle, je reconnois bien votre chute à l'aveuglement qui accompagne le deſſein même où vous êtes de vous en relever. Vous avez trahi votre patrie & votre pere ; & vous croyez appaiſer les Dieux en renonçant à votre épouſe. C'eſt une ſuite du crime qu'il ne ſoit pas toûjours aiſé d'en ſortir, ou qu'on ne puiſſe pas en abandonner l'objet dès qu'on le veut. Votre infidélité envers Carthage ne ſeroit pas ſans doute

auſſi fatale qu'elle l'eſt, ſi votre crime même ne vous avoit chargé ici d'un nouveau devoir. C'eſt à vous à ſubir tous les inconvéniens où vous vous êtes jetté, & à remplir en même-temps des obligations qui paroiſſent contradictoires. Oüi, quelque interêt que j'aye au diſcours que je vous tiens, & quoique ma vie dépende de votre fidélité; j'ai la confiance, & le courage de vous donner mon avis comme la loy des Dieux mêmes. Ils vous ont ſoumis à un pere, & vous vous êtes rendu redevable à une épouſe. C'eſt à vous à allier les droits de l'un & de l'autre. Je me prêterai moi-même à tous les menagemens qui pourront ſervir à ce deſſein: Mais enfin votre devoir eſt d'emmener une épouſe qui croit elle-même devoir vous ſuivre.

Vous me ſuivre! dit Giſcon: Ah, Madame, vous perdrez bien-tôt cette penſée; quand vous ſçaurez que je ſuis proſcrit, & déclaré criminel d'Etat par le Senat de Carthage. Je n'y cours que pour me ſoumettre à l'Arrêt qui m'a déja condamné; & pour ſubir à la vuë de tous mes Concitoyens la mort qu'on me prépare, & que je n'ai que trop me-

ritée. Je me flatte seulement de quelques secours que je trouverai peut-être occasion de donner à ma patrie, avant que de me remettre entre les mains de mes Juges. Le Commandement de l'armée Carthaginoise que l'on m'a ôté n'est que le préliminaire de cette affreuse destination. Voilà l'époux que vous voulez suivre. Ah, joüissez plûtôt ici de la liberté que vous laisse un mariage qui va être rompu par ma mort, qui l'est déja par le desaveu des Dieux & des hommes, & que vous avez sçû rendre vous-même sans conséquence.

Vous êtes proscrit Gitcon, repliqua la Princesse : C'est une raison qui fortifie la résolution que j'ai prise de vous suivre. Mon honneur demande que je me lave dans l'esprit de votre pere & de votre Senat du soupçon qui doit regner parmi eux que je trempe dans la trahison qui leur est faite ; & que j'ai prêté à mon pere mon nom & ma main pour assurer leur ruine. Ne croyez pas qu'instruite aujourd'hui de la véritable cause de leur malheur, & de la part que la vrai-semblance m'y donne, j'acceptasse avec vous un asyle chez des peuples qui pourroient nous l'offrir. Vous ne devez

aller qu'à Carthage, quelque péril que vous y couriez, de la part des Ennemis de votre Empire, & de la part des Carthaginois irritez; parce que ce n'eſt que là que vous pouvez du moins vous mettre en devoir de réparer votre crime. Ce n'eſt qu'à Carthage auſſi que je prétens vous accompagner; parce que c'eſt-là que je veux être juſtifiée, moi préſente, par votre propre dépoſition. Je porte bien plus loin mes eſperances; & je ne ſçai quel preſſentiment ſecret me dit que ma juſtification ſera avantageuſe pour vous-même. Une faute particuliere, une foibleſſe perſonnelle eſt toujours moins odieuſe qu'un complot; & qui ſçait ſi une épouſe innocente ne ſauvera point un époux coupable? Votre pere me ſçaura gré d'avoir diminué votre déſobéiſſance par la réſerve qui, nonobſtant les nœuds formez & ſcellez publiquement par le mien, m'a fait vivre avec vous comme une ſœur & comme une amie; juſqu'à ce que j'euſſe l'aveu du Prince Zoros, ou ſigné de ſa main, ou prononcé de ſa bouche. Votre Senat, malgré les animoſités préſentes, aura peut-être quelque égard pour la fille du fameux

Antée, qui renonce à toute la gloire de ſon pere pour s'intereſſer aux malheurs de Carthage, & au ſalut du fils de ſon Prince. La ſageſſe de cet illuſtre corps dont les déciſions ſont propoſées en regle à toute la terre, lui ſera trouver ſans doute quelque dénouëment qui nous ſera favorable. En un mot je m'expoſe à ſon arrêt plus tranquillement avec vous, que je ne vous y laiſſerois expoſer ſeul.

C'en eſt fait, Madame, répondit Giſcon: après vous avoir dit ſur la ſituation de mon ame, & ſur l'état de ma fortune tout ce que je devois vous dire pour m'acquitter envers vous, je cede à votre généroſité. Déchu de ma premiere vertu, je dois me ſoumettre à des conſeils plus éclairez que les miens. Mais il faut nous déguiſer l'un & l'autre pour ſortir de ce Palais; & je crois même ne pouvoir vous faire entrer dans Carthage que déguiſée. La Princeſſe conſentit à tout. Ils convinrent entr'eux que Giſcon feroit ſçavoir au Général des aſſiegeans ſon deſſein particulier, & ſans parler d'elle. Qu'il l'avertiroit ſeulement qu'il devoit s'échapper avec deux eſclaves armez com-

me lui, à la faveur d'une sortie que les assiegez devoient faire dans une nuit marquée. Tout cela fut conduit & executé avec toute la prudence & tout le bonheur imaginable. La Princesse, Seigneur, étoit un des deux esclaves dont on vous a parlé dans l'histoire qu'on vous a racontée. Elle ne put emporter avec elle d'autres effets que des pierreries dont elle étoit la maîtresse. Quoique Giscon & son esclave la tinssent toûjours entr'eux deux, & combattissent vivement pour écarter d'elle le péril des attaques, jusqu'à ce qu'ils eussent pu se faire connoître aux assiegeans; elle courut dix fois risque de sa vie. Mais enfin la Providence la sauva, & ils furent tous trois conduits dans la tente du Général Carthaginois. Celuici donna à Giscon une frégate où il étoit le maître, & qui ne portoit avec lui que l'équipage de service. Il se pourvût dans le premier port de tout ce qui étoit necessaire pour les besoins & pour les commoditez de la Princesse. Il la soulagea dans cette navigation autant qu'il lui fut possible; en la traitant neanmoins toûjours d'esclave à l'extérieur; & n'ayant mis dans cette confi-

dence

dence que ſon prétendu camarade. Il fit faire à l'un & à l'autre une eſpecede cape qui tomboit juſqu'aux piés, & accompagnée d'une piece qui couvroit amplement la tête ; afin que ſous ce manteau ſimple & même groſſier, elle pût en entrant dans Carthage être vêtuë d'une maniere à peu près conforme à ſon ſexe & à ſa naiſſance. Ils arriverent malgré quelque agitation de la mer qui les fatigua ſans les retarder.

Je ne vous repete point la maniere dont Giſcon entra dans la ville, & en traverſa toutes les ruës juſqu'au Palais du Prince où ſe tenoit le Senat ; ni l'obſtination avec laquelle il demanda qu'on y introduisît avec lui ſes deux eſclaves ; puiſqu'on vous en a fait le recit. Mais voici ce qu'on laiſſa pour lors ignorer au peuple, & ce qui ſe paſſa dans le ſecret de cette aſſemblée, où le Prince & les Senateurs voulurent bien m'admettre. Giſcon alla d'abord ſe proſterner aux piés du Thrône de ſon pere, pendant que les deux eſclaves ſe mirent à genoux aſſez loin derriere lui. Il lui dit, en relevant ſon corps & ſa tête pour pouvoir parler : Qu'il avoit bien du regret que ſa mort ne fût pas ſuffi-

ſante pour réparer les maux dont il étoit cauſe : Qu'il ſouhaitoit pourtant que ſon Prince, qu'il ne méritoit pas d'appeller ſon pere, lui permît de combattre jour & nuit pendant la durée du ſiége, à l'attaque la plus forte : Qu'il renonceroit publiquement à l'honneur qui accompagne d'ordinaire un pareil trépas ; qu'il le déclareroit lui-même un ſupplice ; & qu'il viendroit s'y offrir en effet s'il ſortoit vivant du dernier combat qu'il faudroit donner.

Le Prince Zoros lui dit d'abord de ſe lever, & de s'aſſeoir ſur une ſelette qui étoit derriere lui ; & il fit ſigne en même-tems qu'on fit aſſeoir les deux eſclaves ſur un banc, placé au fond de la ſalle contre le mur : Après quoi il parla ainſi. Giſcon, lorſque votre frere crut vous avoir tué à la bataille de Capſa, je ne voulus le recevoir que dans le Senat. Il étoit juſte que je ne vous reçuſſe que de la même ſorte, vous qui êtes bien plus réellement coupable que lui : Mais voici ce qui diſtingue les deux conjonctures. Le courage de votre frere le portoit à des conquêtes auſquelles je conſentois peu ; & je n'avois aucune part à l'injuſtice perſon-

telle qu'il vous faiſoit alors. Ici au contraire, je ſuis la premiere cauſe de vos malheurs, des miens; & ce qui eſt plus fâcheux encore, des malheurs de tout l'Empire Carthaginois. L'état déplorable où vous l'avez réduit eſt la ſuite de ma prédilection à votre égard, peut-être fondée d'abord, mais trop marquée à l'exterieur, & trop peu éclairée dans ſes effets. C'eſt elle qui m'a fait réſiſter aux conſeils du Senat qui connoiſſoit mieux que moi à quoi vous étiez propres l'un & l'autre. C'eſt elle enfin qui m'a fait perdre l'aîné de mes fils par une mort irréparable, & le ſecond par un crime inexcuſable. Je n'ai donc garde de me rendre votre Juge, puiſque je ſuis en quelque ſorte votre complice. Il m'eſt encore moins permis de me plaindre de l'offenſe particuliere que vous avez faite à l'autorité paternelle, que je n'ai pas ſçû conſerver ſur vous. Nous avons appris par tout autre que par vous, qu'abuſant de la permiſſion générale que j'ai eu la foibleſſe de vous donner à l'inſçû du Senat, de travailler à la paix par les moyens que vous croiriez les plus efficaces; vous vous êtes laiſſé vaincre aux charmes & aux ſéductions

de la fille de notre Ennemi mortel que vous avez épousée & qui triomphe aujourd'hui avec son pere de notre perte, & peut-être même de votre fuite. Je vous pardonne tout cela, mon fils, sans me le pardonner à moi-même. Mais voilà vos Juges : Comme ils ne peuvent pas être les miens ; le moins que je puisse faire pour la satisfaction publique, est de recevoir en votre personne la punition à laquelle ils jugeront à propos de vous condamner.

Je ne sçai point, Seigneur, continua Amedés, quel jugement vous porterez de ce discours d'un Prince devant son Senat. Mais si vous daignez faire réflexion que le pouvoir de ce Prince n'étoit pas totalement absolu : peut-être ne désapprouverez-vous pas, dans une situation d'ailleurs aussi terrible que celle où l'on se trouvoit, un tour qui d'une part dévoiloit à fond son intention & ses desirs ; & qui de l'autre désarmoit les Juges par la soumission, à laquelle ce vénérable Vieillard réduisoit en quelque sorte sa personne même. Quoi qu'il en soit, Giscon sur la selette parla ainsi : Vénérables Sénateurs ; ce n'est point assez que je me

reconnoiſſe coupable en général : Je me crois obligé pour donner un fondement plus ſûr à votre Arrêt contre moi, de vous faire le détail de toute ma conduite à Siga. Là-deſſus il raconta fidellement tout ce qui s'étoit paſſé dans les entretiens qu'il avoit eus avec Antée & hors de la Ville, & dans ſon Palais ; la maniere dont le Roy lui avoit d'abord préſenté & enſuite offert ſa Fille conjointement avec la Couronne des Maſſæſyliens, les réponſes qu'il avoit faites à ces deux articles ; & enfin la concluſion de ſon mariage qu'Antée, pour mieux couvrir ſes deſſeins perfides, avoit extrêmement preſſé. Mais à l'égard du caractere, & des ſentimens de la Princeſſe, dans le deſſein qu'avoit Giſcon de ſurprendre plus vivement l'Aſſemblée par ſa préſence même, il ſe contenta de dire : Cependant, ô équitables Juges, il ne ſuffit point que je m'accuſe, ſi en même tems je ne juſtifie l'innocence. En épouſant la Princeſſe Fille d'Antée, je n'ai pas été moins criminel envers elle qu'envers mon Pere. Il a fallu, pour la faire conſentir à cette union, que ſon Pere & moi lui ayons déguiſé le véritable état

des affaires : que j'aye souffert que l'on m'ait présenté à elle comme un Mediateur authorisé par les deux Nations : & qu'enfin je lui aye donné lieu d'être persuadée que mon Prince & mon Pere n'accordoit la permission générale dont il a parlé lui-même, que sur la proposition expresse que je lui avois faite par mes Lettres de mon Mariage avec elle. Elle a été plus loin ; & je dois confesser à son honneur & à ma confusion, qu'elle s'est obstinée à demeurer vierge, malgré le don actuel de son Pere présent, jusqu'à ce qu'elle vît l'aveu du Prince Zoros signé de sa propre main, ou qu'elle l'entendît prononcer de sa propre bouche. Elle seule est cause que ma désobéissance à cet égard n'a point été complette. Je lui ai appris le premier le manquement de foi de son Pere qui nous tenoit enfermés à Siga, pour nous cacher son entreprise sur Carthage : & du moment qu'elle l'a sçu, elle m'a prévenu elle-même sur l'obligation que je lui allois exposer devenir au secours de mon pere, malgré toutes mes liaisons avec le sien. Bien loin de prendre part aux injustes succès d'Antée, elle ne s'est interessée

qu'à mon juste repentir, & à l'accomplissement de mes devoirs, quelques perilleux que je me les fusse rendus moi-même. Vous allez entendre les témoins, & voir la preuve de ce que j'avance.

Aussi-tôt sortant de sa place avec une action qui répondoit aux sentimens dont il étoit penetré, il courut au bas de la salle ; & prenant par le bras le premier des deux esclaves que l'autre suivoit, il l'amena devant son pere & devant les Juges. En même-tems levant la piece qui lui couvroit la tête, & développant tout le manteau qu'il jetta sur les bras de l'autre esclave ; la Princesse parut dans un habit convenable, avec toute la modestie d'une accusée, & toute la fermeté d'une innocente. On ne vit jamais mieux qu'alors quel est l'empire de la beauté. Tout le Senat se leva par respect, & il se fit un long murmure d'étonnement & d'admiration. Mais faisant ensuite reflexion qu'ils étoient des Sénateurs & des Juges, ils convinrent entr'eux qu'ils ne devoient considérer dans la Princesse Zarite ni la beauté, ni la naissance ; & qu'il ne leur étoit permis d'admirer en elle que la sagesse, la fidélité & le cou-

rage. Ils la déclarerent comme par acclamation, la plus parfaite amante, & la plus vertueuse épouse qui fût jamais. Ils s'adresserent alors tout d'une voix à leur Prince ; & ils dirent qu'ils n'avoient rien à lui prescrire sur l'aveu du mariage de son fils. Mais que si la Princesse portoit sa constance jusqu'à vouloir être irrévocablement liée à son époux avant que d'avoir entendu l'Arrêt qui alloit décider de son sort ; ils seroient tous témoins avec plaisir du consentement que le Prince Zoros donneroit à cette union. La Princesse qui voyoit deja dans les yeux de ce pere tendre la satisfaction interieure qu'il recevoit de cet applaudissement général, prit elle-même Giscon par la main ; & s'alla mettre à genoux avec lui au plus bas des marches du Thrône. Ce bon Prince leur dit presqu'en pleurant : Avancez-vous, mes enfans, & venez recevoir mes embrassemens que je ne puis pas vous porter. Personne ne put alors ni retenir ni cacher ses larmes. Dès que ce mouvement fut un peu appaisé ; le Prince Zoros dit à Zarite : Incomparable Princesse, dont mon fils & moi n'étions pas dignes, accordez

à mes vieux jours la consolation de ne m'appeller jamais que votre pere. Ah, s'écria Sethos en cet endroit; c'est elle-même qui est ici avec le Prince Zoros, & je vois dès-à-présent toute la suite de leur histoire. J'avois peut-être besoin de cet exemple pour me ramener à la modestie dont il est si aisé à l'homme de sortir: je sens que je n'ai rien fait encore d'aussi heroïque que cette Princesse; & il est avantageux pour moi que ce soit une femme qui m'humilie. Seigneur, repliqua très-sagement Amedès, mon dessein n'est pas assurement de rabaisser sa vertu; mais vous pouvez remarquer que l'amour l'a bien soutenuë. Il est beau sans doute que cette passion ne se soit pas opposée aux premieres précautions que sa sagesse lui fit prendre à l'égard de son époux. Mais au fond quoique la possession de ce qu'on aime ne soit pas excluë par l'amour heroïque; elle est toûjours son objet le plus reculé. Avant elle passe l'interêt de la personne aimée quelquefois contraire à sa possession même; & sur-tout l'accomplissement des devoirs qui nous rend plus digne de son estime & de ses regards. Après

cela je compte pour beaucoup du côté de la grandeur d'ame les travaux, & les périls essuyés en faveur de l'objet aimé: Mais je les compte pour rien du côté de la vertu, quand ils n'ont point eu d'autre motif. L'amour heroïque, c'est-à-dire, ce sentiment d'un cœur genereux; cette flamme épurée, qui n'empêche pas les hommes d'être grands, & qui les invite même à le devenir, est sans doute fort au-dessus de l'amour vulgaire, contentement grossier, ou fureur effrenée des sens; qui confond le grand homme avec l'homme vil, & l'homme vil avec la bête. Mais je souhaite, Seigneur, pour votre repos & pour votre bien, que vous n'éprouviez jamais aucun des deux. Vous rentrerez bien-tôt dans le Royaume dont vous êtes l'heritier. Les exploits que vous avez faits jusqu'à ce jour, & ceux que vous allez faire encore en faveur des Carthaginois attireront sur vous les yeux de toutes les beautez de l'Egypte. Elles se laisseront gagner les premieres au mérite éminent, & à la haute réputation dont votre nom même supposé leur présentera l'idée. Gardez-vous alors, Sei-

gneur, de cet écueil des heros ; & penſez que pour un cas, comme celui de la Princeſſe, où le devoir même exigeoit la perſeverance ; il y en a mille où la ſeule grande action qu'il y ait à faire dans l'amour qui paroît le plus innocent, eſt de le ſurmonter & de l'éteindre. Cependant vous ne vous trompez pas en jugeant que le Prince Zoros & la Princeſſe Zarite ſont ici vos hôtes. Mais pour achever mon recit, je dois vous dire encore que d'abord après la confirmation de ce mariage ; le Sénat voulant proceder à la diſpoſition de ſon Arrêt, chargea deux Officiers de conduire les deux époux & leur eſclave dans une chambre voiſine, où le Prince donna ordre qu'on portât les rafraîchiſſemens dont ils avoient un grand beſoin.

Sur l'offre que Giſcon avoit faite d'aller combattre ſur les remparts, on jugea qu'il ſeroit bien plus avantageux qu'il pût tirer quelque ſecours des peuples voiſins ; & l'on jetta les yeux ſur les Capſenſes. Ceux-ci lui avoient bientôt pardonné le refus qu'il avoit fait autrefois de les commander à la bataille de Capſa : & depuis ſon retour de

l'Egypte, ils lui avoient envoyé une Ambaſſade pour le remercier de leur fondation dont il étoit l'Auteur, & des loix qu'il leur avoit données. Il les étoit même allé voir plus d'une fois. On lui porta dans la chambre où il étoit cette nouvelle propoſition ; & vous jugez bien qu'il l'accepta avec joye. Mais on crut qu'il étoit bon de cacher au peuple le lieu où il alloit, afin qu'Antée l'ignorât auſſi plus long-tems. Du reſte le Senat qui vouloit prendre les voyes d'adouciſſement que vous avez ſçûës par ſon Arrêt, qui a été connu de tout le monde, fut bien-aiſe de faire voir aux Citoyens, que Giſcon faiſoit un bon uſage de ſa grace, ou du moins employoit bien le temps que lui donnoit le délai de l'execution de ſa Sentence. C'eſt par une vûë à peu près ſemblable que l'on jugea à propos de ne point manifeſter encore la Princeſſe, & même de l'envoyer inceſſamment avec le Prince dans cette retraite qu'on ne déſigneroit à perſonne, & où l'on ſouhaita que je les accompagnaſſe. Nous penſions tous dès lors qu'Antée ne manqueroit pas de faire bien-tôt un grand bruit de l'enlevement de ſa fille,

Mais le Commissionnaire, que le Roy des Atlantes nous a donné pour les affaires du dehors, rendit il y a quelque temps au Prince Zoros la lettre d'un Senateur adressée à lui même comme à un particulier fous le faux nom qu'on lui fit prendre, & apportée au port du Lixus par un Carthaginois fidelle. Il est dit dans cette lettre qu'Antée n'a point ignoré l'évasion de sa fille. Mais que comme elle étoit renfermée très-étroitement dans le Palais de Siga, il a donné ordre qu'on ne publiât point cette évasion. On ajoûte qu'il la dissimule lui-même; pour écarter des propositions d'accommodement, ausquelles l'envie & l'esperance de prendre Carthage ferme tout accès auprès de lui. On conclut enfin dans cette assemblée que les Senateurs sans dire à personne ce que l'on convenoit de tenir secret, raconteroient néanmoins à leurs amis tout ce qui pourroit aller à la décharge de Giscon, ou à la diminution de sa faute; comme les séductions d'Antée à son égard, & le violement de ses promesses qu'il lui avoit faites. C'est par cette voye que les Carthaginois, qui ne sont sortis de Cartha-

ge qu'après nous, ont pu ſçavoir tout ce qui vous a été raconté d'après eux.

Dès qu'on eut dreſſé l'Arrêt, on ramena les deux époux dans la ſalle, & on leur en fit lecture, avant que de la faire au public. Giſcon ne répliqua rien, & marqua au contraire beaucoup de reconnoiſſance envers ſon pere & envers le Senat. Mais la Princeſſe dit, que puiſque l'on avoit attaché le terme de la vie de ſon époux au premier enfant qu'il auroit d'elle ; ce terme étoit encore bien éloigné : Et parlant elle-même en quelque ſorte comme Juge, elle ajoûta que le Prince Zoros, qu'elle ſe tenoit heureuſe d'appeller ſon pere, devoit accepter en reparation des foibleſſes dont il s'étoit accuſé lui-même, de ne voir jamais un petit-fils aſſis ſur ſes genoux. J'eſpere, continua-t'elle, que le Roy mon pere ſe rendra à la raiſon, & acceptera quelque traité de paix avec Carthage. Mais ſi le malheur vouloit que ne pouvant être deſarmé que par la force, il mourût dans quelque occaſion de la main de mon époux, ma reſerve dureroit toute ma vie. Je ſçai que cette conſideration ne doit

arrêter Giſcon en rien, quand il s'agira du ſalut de ſa patrie : Mais perſonne ne pourra me contraindre de recevoir en mon lit celui qui auroit trempé ſa main dans le ſang de mon pere. Le plus ancien des Senateurs répondit au nom de tout le Corps, que la précaution de la Princeſſe n'avoit rien que de loüable : mais que les Dieux faciliteroient les choſes, & fourniroient les moyens de tout accorder.

Amedès ayant terminé là ſa narration, dit au Prince que la nuit qui s'approchoit les avertiſſoit de rentrer dans la maiſon, où il ne doutoit pas que ſes hôtes ne l'attendiſſent avec impatience. Que par cette même raiſon il remettoit au lendemain à le ſupplier de lui apprendre comment de Sethos il étoit devenu Cherès. Mais qu'il auroit bien de la peine à ſe diſpenſer de raconter pendant le repas du ſoir les découvertes dont tous les peuples de la terre lui étoient redevables, & les établiſſemens qu'il avoit procurez aux Phœniciens en particulier. Cherès lui répondit qu'il feroit tout ce que le Prince & la Princeſſe ſouhaiteroient de lui : Mais qu'il croyoit que le plus

preſſé, & le plus intereſſant pour eux ſeroit de conferer enſemble des moyens les plus ſûrs & les plus prompts de délivrer Carthage. Amedès repliqua que bien que Zarite eut épouſé tous les interêts de ſa nouvelle patrie, ſur-tout contre un pere injuſte, perfide, & qui l'avoit en quelque ſorte venduë & ſacrifiée elle-même à ſon ambition; il y auroit néanmoins quelque choſe de contraignant pour elle & pour les aſſiſtans, qu'elle fût préſente au projet & au plan d'une guerre où il s'agiſſoit d'attaquer perſonnellement Antée. Qu'ainſi il croyoit qu'il ſeroit mieux de renvoyer ce détail à une conference qu'ils auroient le lendemain dans le cabinet du Prince Zoros. En achevant ces paroles, ils ſe trouverent à la porte qui donnoit ſur la grande allée; & apprenant des domeſtiques qui étoient rentrez, que la Princeſſe qu'on ne nommoit pourtant pas ainſi, étoit auprès de ſon pere; ils monterent dans la chambre. Amedès parla le premier, & dit qu'il avoit l'honneur de leur préſenter le fameux Cherès. Le Prince Zoros répondit que ſa fille & lui avoient bien jugé que cet hôte n'étoit pas

un homme ordinaire. Qu'ils s'étoient même flatez qu'Amedès le connoîtroit comme étant tous deux Egyptiens ; & qu'il les confirmeroit dans les honneurs qu'ils avoient deſſein de lui rendre. Là-deſſus Amedès avoüa que connoiſſant en effet, non-ſeulement le nom & la perſonne, mais encore le caractere de ce Heros, il avoit trahi utilement leur ſecret ; & qu'il oſoit leur montrer en lui un défenſeur zelé, & le reſtaurateur prochain de l'Empire Carthaginois. La Princeſſe dit auſſi-tôt : Seigneur, j'entre avec une reconnoiſſance infinie dans toutes les obligations que vont vous avoir le Prince Zoros & ſon fils mon époux abſent. Mais ſi vous avez quelque pitié d'une Princeſſe affligée, épargnez la perſonne de mon pere. Vous que la renommée vante par tout comme un vainqueur bienfaiſant, & un conquerant favorable ; ne me faites pas ſentir le poids de vos ſuccès, & de vos triomphes. Je conſens que vous réduiſiez mon pere à la paix ; mais ne me condamnez pas aux larmes par vos victoires : Ne rendez pas orphelin avec moi un jeune frere auſſi innocent que moi des entrepriſes de

notre pere. Madame, répondit Cherès, ce n'eſt pas ici que j'ai pris la penſée de ſecourir Carthage; & je ne comptois pas même d'y trouver ni le Prince Zoros, ni la Princeſſe Zarite. Les Dieux ont mis ce deſſein dans mon ame dès la premiere fois que j'ai entendu parler des injuſtices du Roy Antée. Vous me faites déja la grace d'être perſuadée que je ne ſuis point alteré du ſang humain; mais les Dieux ſeuls peuvent conduire les évenemens d'une guerre qui ſera peut-être longue. D'ailleurs, Madame, vos demandes meritent autant de louanges que vos démarches; & en quelque lieu que je puiſſe être, je ſerai toûjours un des plus grands admirateurs de votre vertu.

La Princeſſe obligée de ſe contenter de cette réponſe, la ſeule en effet que Cherès pût faire alors, ſe retira; & deſcendit pour diſpoſer elle-même avec ſes deux domeſtiques un repas un peu plus ample que le précedent, & tel que la campagne, & la ſaiſon pouvoit fournir les moyens de le faire. Il fut porté dans la chambre; & le Prince ayant fait mettre Cherès au haut de la table; la Princeſſe dit, que leur hôte

ayant assisté au repas public du Roy des Atlantes, ne seroit pas surpris de voir s'asseoir au bout de la table leurs deux domestiques, qui ne se leveroient que pour changer les services. Elle ajoûta qu'indépendamment de la simplicité de ce merveilleux Peuple, à laquelle la bienséance demandoit qu'ils se conformassent tant qu'il voudroit bien les souffrir chez eux; leur fortune présente les dispensoit des distinctions qu'un autre état pourroit exiger. Il n'y a point ici d'Esclave, continua-t'elle, les Atlantes n'en connoissent point parmi leurs habitans. Mais quand le seul privilege du pays sacré des Hesperides n'auroit pas affranchi celui-là, dit-elle, en montrant l'ancien Esclave de Giscon; mon Pere a eu la bonté de me dire plus d'une fois, que le courage avec lequel il avoit aidé mon époux à me sauver des perils que je courus en sortant de Siga, lui auroit acquis à très-juste titre sa liberté. A l'égard de cette aimable fille que vous voyés, elle n'a jamais été Esclave: C'est une Carthaginoise de condition libre que le Prince Zoros m'a donnée lui-même en partant de Carthage; & le desir de récompenser sa fidelité

& ſon zele entre beaucoup dans l'impatience où je ſuis de voir le retabliſſement de cet Empire.

Dès que tout le monde fut à table, & chacun ayant devant ſoi ce dont il avoit beſoin, Amedès, pour prévenir tout autre diſcours, engagea Cherès à raconter ſes avantures. Toute l'aſſiſtance en fut enchantée. Et quoique dans un recit de ſes exploits fait par lui-même, la gloire de ceux qui l'avoient ſuivi lui fût bien plus recommandable que la ſienne propre; de ſi grandes actions, & leurs motifs encore plus grands, donnerent lieu au Prince & à la Princeſſe de tirer chacun ſelon ſes ſouhaits, les augures les plus favorables pour les ſervices que ce Heros devoit leur rendre. Il leur donna encore tout le lendemain: & ſans parler de la converſation particuliere qu'il eut dès le grand matin avec Amedès; il mit fort avant dans ſon eſprit toutes les lumieres qu'il reçut par rapport à ſon deſſein, des conferences qui ſe tinrent entre Zoros, Amedès, & lui; auſſi-bien que tout ce qu'il ouit dire à la Princeſſe ſans l'interroger.

Cherès partit le troiſiéme jour, ſans

vouloir souffrir que personne l'accompagnât d'un seul pas plus loin que la porte, pour ne donner aucun soupçon aux Atlantes qui pourroient les rencontrer. Il revint à Lixa, où il ne demeura qu'un jour & une nuit, du consentement du Roy même, auquel il affecta de parler peu. De-là il se rendit par le plus court chemin au port du Lixus, où les quatre jours qui s'écoulerent jusqu'à l'arrivée de sa flotte furent les plus longs de sa vie.

Dès le matin du premier jour il monta sur une petite hauteur couverte d'arbres, d'où l'on découvroit toute la mer. Et comme il trouva là une grotte dans laquelle il y avoit une source d'eau vive, il la choisit pour être jusqu'à son départ l'habitation de sa journée, d'où il ne revenoit dans l'hospice que vers le soir. Il ne perdit point son tems dans cette grotte. Ce fut-là que sur toutes les connoissances qu'il venoit d'acquerir, il forma l'arrangement de la guerre que nous allons voir. Quoiqu'il se fût levé très-matin le cinquiéme jour, où l'impatience commençoit à le prendre, il fut prévenu par la chaloupe qu'il vit entrer des se-

nêtres de l'Hoſpice dans le port. Il prit congé de l'Intendant qui le conduiſit ſelon la coutume dans le Temple des Dieux Hoſpitaliers. Il jetta dans le tronc tout l'or qu'on lui envoyoit ſans le compter. Il fut reçû de ſa flotte avec des acclamations, où n'entroit point un ceremonial qu'il avoit eu la précaution de défendre, mais qui lui donnerent beaucoup de confiance pour les entrepriſes auſquelles il vouloit l'employer.

Fin du huitieme Livre.

SETHOS.

LIVRE NEUVIEME.

CHERE's en visitant tous ses vaisseaux les uns après les autres, les trouva renouvellés d'hommes, de munitions & de tout ce qui pouvoit leur manquer en arrivant à Banasa. On avoit sur-tout remplacé les chevaux, dont on avoit perdu à proportion plus que d'hommes dans le cours entier de la navigation : Et il est à remarquer que de tous les animaux de travail, l'homme est celui qui résiste le plus longtemps à la fatigue, à la privation de la nourriture ordinaire & au changement de climat. Les deux Officiers s'étoient acquittés de leur commission avec un grand zele : Et sans qu'on les pût accuser d'avoir revelé le secret de

leur Commandant ; les Phœniciens de la flotte auſſi bien que ceux de Banaſa s'étoient bien douté que le ſeul amour de la juſtice l'animeroit contre Antée. Ils avoient appris des nouvelles plus particulieres de ce Roi par des Vaiſſeaux de leurs compatriotes arrivés au port de cette colonie dans l'intervalle de l'abſence de Cherès. Ces derniers déchargerent à la hâte leurs marchandiſes pour avoir l'avantage de joindre leurs Vaiſſeaux à la grande flotte, & de participer à la délivrance des Carthaginois leurs alliez & leurs parens. Il eſt vrai que le conſeil de Banaſa ne permit à aucun Phœnicien réſidant-là de s'enrôler en cette occaſion. Comme les Rois de la Tingitane avoient donné en ſouveraineté la Ville, & un grand territoire à la Colonie par l'eſperance qu'ils avoient conçûë des avantages que leur apporteroit le commerce Phœnicien ; elle ne jugea pas prudent ou équitable de laiſſer armer ſes habitans contre lui. Mais elle permit aux Phœniciens paſſagers de ſe fournir chez elle de tout ce qu'ils croiroient néceſſaire pour une expédition qui n'étoit pas même déclarée. Cherès

rès ayant fait assembler ensuite le conseil de guerre, proposa d'abord le dessein général de secourir les Carthaginois. Tous les assistans répondirent que la flotte entiere s'étoit prêtée d'elle-même à cette proposition avant qu'on la fît; & qu'elle seroit très-fachée que l'on trompât à cet égard son attente & son courage. Cela étant ainsi, dit Cherès, je crois que notre premier exploit doit être d'aller aider les Carthaginois à pousser le siége de Siga; parce que ne laissant dans cette ville après sa prise, qu'une garnison convenable, nous conduirons vers Carthage le reste des troupes assiegeantes: Et nous en ferons avec les trente mille Soldats que vos soins ont rassemblez dans cette flotte une armée suffisamment nombreuse. Ce projet fut approuvé par le Conseil, & reçu avec un applaudissement unanime dans chaque Vaisseau où la nouvelle en fut envoyée.

Ce n'est pas, continua Cherès devant le Conseil encore assemblé, qu'il ne se présente à mon esprit une expedition antérieure à celle-là, & de beaucoup plus prochaine. Le vent qui est favorable, nous peut mettre dans deux

jours à l'entrée du détroit, & à la vûë de Tingi capitale du Roy Antée. Il ne s'agit point d'en former le siege. C'eſt une entrepriſe pour laquelle nous n'avons ni les troupes, ni les machines neceſſaires ; & qui avec tous ces ſecours ſeroit trop longue, & laiſſeroit à ce Roy le temps de prendre Carthage. La même difficulté n'a pas lieu au ſujet de Siga dont le ſiége eſt déja avancé, & dont la priſe aura d'ailleurs l'avantage de groſſir notre armée, qu'il faudroit au contraire demembrer, pour laiſſer une Garniſon ſuffiſante dans Tingi. Je me borne donc à l'égard de cette derniere place à lui faire en paſſant, & dans l'eſpace d'une ſeule nuit, quelque inſulte qui puiſſe chagriner Antée, & diminuer la confiance avec laquelle il aſſiege la Capitale de l'Empire Carthaginois. Mais pour tenter avec prudence cette expedition ; il ſeroit bon que nous euſſions quelque idée de l'interieur de cette Ville, & des avenues par où nous pourrions la ſurprendre plus aiſément. J'ai déja oüi dire que les Phœniciens nouvellement venus à Banaſa, & dont les Vaiſſeaux ont bien voulu ſe joindre à notre flotte, avoient paſſé quelques mois à Tingi,

pour y distribuer leurs marchandises. Si leurs Capitaines ici présens nous faisoient part de ce qu'ils ont observé pendant le séjour qu'ils y ont fait ; nous jugerions tous ensemble, si l'on peut executer quelque chose de ce que je viens de proposer.

Le premier de ces Capitaines dit d'abord : Que s'étant trouvez à Tingi lorsqu'on y reçut la premiere nouvelle du siége de Siga, ils virent que le Gouverneur mettoit tout le monde en ordre & en regle. Qu'il fit même visiter subitement leurs Vaisseaux ; où n'ayant trouvé que leur armement ordinaire, on les avoit laissés tranquilles. Mais que tout s'étoit relâché dès que l'on avoit sçu la suspension du siege de Siga ; & que les progres d'Antée toujours croissans, avoient enfin tout fait passer du relâchement à la dissolution. Il ajouta que depuis qu'on avoit appris le gain de la bataille de Tubusupte, & sur-tout le siége de Carthage formé par le Roi en personne : on avoit établi des fêtes nocturnes, pendant lesquelles toute la grande place devant le Palais d'Antée étoit illuminée, & qu'on n'y voyoit de toutes parts que des danses

& des festins. Qu'on amenoit là tous les soirs le jeune Prince nommé Tygée & âgé d'environ douze ans. Qu'on le plaçoit au dehors du Palais sur une haute & large estrade où on le faisoit manger seul. Qu'il n'avoit auprès de lui que les deux Gouverneurs chargez de son éducation, & les Officiers de sa table avec lesquels on le laissoit amuser ensuite jusqu'à minuit. Qu'ils étoient tous sans épée comme en pleine paix; Mais qu'une vingtaine de Gardes environnoient fort negligemment le bas de l'estrade. Que les deux Gouverneurs du jeune Tygée faisoient prosterner contre l'ancienne coutume tout le peuple qui étoit en bas à son arrivée & à sa sortie. Qu'ils avoient oüi plus d'une fois l'un ou l'autre de ces Gouverneurs dire au Prince: Seigneur, voilà une petite partie des sujets du Roy votre Pere. Vous serez un jour leur maître, & vous pourrez disposer à votre gré de leurs biens & de leurs vies. Inspirez-leur de bonne heure par votre air & par vos manieres le respect qu'ils vous doivent. Presentez-vous toujours avec une contenance fiere, & accoutumez-vous à parler d'un ton de Roy. Seigneur,

ajoutoit l'autre : Non seulement vous serez Roy ; mais à l'exemple du grand Antée votre Pere, vous serez vainqueur & conquérant. Il faut que votre nom seul porte l'allarme chez les nations les plus éloignées, & que leurs Rois fugitifs les abandonnent successivement à votre puissance. Vos premiers châtimens sur ceux qui oseront vous resister, doivent vous applanir une route jusqu'au bout de l'Univers. Pour fruit de ces leçons le petit Prince se mettoit à joüer. Je me serois ennuyé aussi-bien que lui, dit Chérès, de pareils discours qui ne vont qu'au faste de la Royauté, ou à en faire la terreur du genre humain. On diroit que ces gens là dressent un cheval de parade, ou un oiseau de chasse, & non pas un homme. Cependant continua-t-il, je vois déja là une ouverture très-heureuse pour le plus beau coup que nous puissions faire. Ce seroit d'enlever le jeune Prince au milieu de ces réjoüissances qui apparemment durent encore. Mais il seroit à souhaiter que les gens dont nous avons besoin pour cet exploit, & qui selon ma pensée, ne doivent pas être en fort grand nombre,

puſſent deſcendre en quelque rade en deça de la Ville, & y entrer plus ſourdement qu'on ne peut le faire par le port. Un autre Capitaine dit qu'il en ſçavoit une d'où pluſieurs chemins conduiſoient à l'avenuë de la porte de la Ville appellée la porte du midi, qui n'étoit à gueres moins d'une demie lieüe du rivage: Mais qu'auſſi cette porte ne ſe fermoit point; & que c'étoit par-là que les habitans de la campagne entroient & ſortoient en foule toute la nuit, depuis l'établiſſement des fêtes. Voilà tout ce que je demande, dit Cherès. Dès que la nuit de demain ſera cloſe; une cinquantaine des nôtres, menez à terre par des Chaloupes prendront les differens chemins qui conduiſent à cette porte. Ils tâcheront de ſe confondre avec les habitans de la campagne: Et en arrivant ils ſe placeront autour de l'eſtrade du Prince le plus près qu'il leur ſera poſſible de le faire ſans affectation. Il faut donc n'employer à cela que nos gens, interrompit un autre Capitaine des Phœniciens qui avoient ſéjourné à Tingi. Ils ſont les ſeuls qui connoiſſent la Ville & ſes environs, & il faut de plus qu'ils ſoient

habillez comme les Tingitans de la campagne, & qu'ils ne portent aucune arme qui paroiſſe. Nous trouverons dans nos Vaiſſeaux de quoi former à peu près cet habillement pour cinquante perſonnes ; & je me charge, ſi l'on veut, de les conduire. Il n'y a aucun de nous, dirent les Capitaines de ſon ordre, qui ne vous diſpute cet honneur. Chers Compagnons, reprit Cherès, vous trouverez bon pour vous accorder, que je conduiſe moi-même l'entrepriſe que je propoſe. C'eſt moi qui veux enlever la perſonne du jeune Prince. Je prendrai ſeulement pour guides les deux d'entre-vous, que le hazard vient de faire parler les premiers. Ils ne quitteront point mes côtez, & ils auront ainſi que leurs cinquante Soldats une épée cachée ſous une robe courte, telle que je crois que les hommes de la campagne la portent par-tout. Je ſerai le ſeul qui n'aurai aucune arme, de peur qu'elle ne m'embarraſſe dans l'action que j'ai à faire.

Mais comme dans la plûpart des coups de ſurpriſe, il eſt plus aiſé d'entrer que de ſortir ; parce qu'on peut entrer furtivement, & qu'on ne ſort

gueres que dans le tumulte: C'eſt au ſujet du retour qu'il me paroît juſte que toute la flotte nous aide. Nos Pilotes qui connoiſſent cette côte m'ont déja dit que l'ouverture du baſſin de Tingi eſt aſſez large pour donner paſſage à dix Vaiſſeaux de front. Je compte qu'après que nous ſerons débarquez à la rade, dix de nos Vaiſſeaux de moyenne grandeur entreront trois heures après dans le Port à force de rames. Le reſte de la flotte demeurera au dehors, pour porter du ſecours à ceux qui ſeront entrez, s'ils en ont beſoin. Les fanaux qui éclairent la pointe des deux môles guideront des Ennemis que les Tingitans ne ſçavent pas être ſi proches. Les Vaiſſeaux entrez, jetteront d'abord à droite & à gauche les matieres combuſtibles dont vous ſçavez l'uſage, ſur les Barques qu'ils trouveront dans le Port: Car j'entens dire qu'Antée n'a point d'Armée navale. Il n'a pas cru qu'elle lui fût néceſſaire ſur l'Ocean que regarde Tingi, & qui en effet n'a point encore porté de flotte auſſi à craindre que la nôtre. Mais il n'en a point non plus ſur la Mediterranée, & dans une guerre entrepriſe contre un Empire

Maritime comme celui des Carthaginois. Cela vient ſans doute de ce que voulant conduire cette guerre par trahiſon, il a negligé de prendre tous ſes avantages. Mais j'oſe eſperer que ce défaut de précaution ſera la cauſe de ſa deroute ; & qu'étant maîtres de la Mer, nous le ſerons bien-tôt de la Terre. Par rapport à notre deſſein préſent, le premier bruit que vous exciterez dans le Port attirera néceſſairement de ce côté-là l'attention de tous les Citoyens. Ce ſera le premier avertiſſement pour nous qui nous trouverons dans la place. Nos gens tireront leur épée de deſſous leur robe dès que je mettrai le pié ſur la premiere marche de l'eſtrade. Mes deux guides ſeuls y monteront avec moi l'épée à la main, pour écarter, ou pour percer les Gouverneurs, ou les Officiers domeſtiques qui voudront ſans doute emporter le jeune Prince dans le Palais. Je me propoſe de me ſaiſir de lui entre leurs mains ; pendant que nos cinquante Soldats nous défendront contre les gardes, & contre tous ceux qui pourroient ſe joindre à eux, & les empêcheront ainſi de nous venir attaquer ſur

l'eſtrade. Pour la flotte, il eſt important que les premiers Vaiſſeaux qui pourront toucher le bord, débarquent à la hâte autant de Soldats qu'il en faudra pour faire deux fortes hayes depuis le Port juſqu'à la place, & juſqu'à nous. Il faut renverſer & immoler tout ce qui ſe trouvera dans cet intervalle, ſans aller ailleurs ni plus loin. C'eſt entre ces deux hayes, que je compte de m'en revenir en courant, portant le jeune Prince entre mes bras, & ſuivi de nos cinquante Soldats déguiſez, juſqu'au Vaiſſeau qui nous recevra. Mais je ne ſçais ſi cette traite ſera longue. Non, Seigneur, dit un autre Capitaine; car de la grande place au Port, il n'y a qu'une ruë fort droite, aſſez large, & qui n'a qu'environ cent pas de longueur. Cependant, ajoûta ce Capitaine qui n'avoit pas encore eu le temps de bien connoître Cherès; Nous voilà dans cette ſuppoſition maîtres de la Ville & du Port, pourquoi ne pas les garder? Ou ſi nous ne voulons y laiſſer aucunes troupes, il ne tiendra qu'à nous de faire paſſer tous les habitans de Tingi au fil de l'épée, ou de la détruire par les flammes avant que de

nous rembarquer. Non, dit Cherès, mon intention n'eſt pas de garder la Ville par la raiſon que j'ai déja dite, & que vous avez rappellée. Nous ne ſommes pas ſûrs même que les forces de la Tingitane, que nous ne connoiſſons pas, ne puſſent ſe réunir bientôt, & en chaſſer notre Garniſon. D'ailleurs notre but unique eſt de ſecourir Carthage, & c'eſt dans cette ſeule vûe que j'ai conçu le deſſein d'enlever le jeune Tygée. Les conquerans de profeſſion ſe ſoucient peu de leurs ſujets. Un Royaume Etranger les flatte plus que le leur propre; & je ſçai qu'Antée en particulier ſe conſoleroit de la perte de Tingi par la conquête de Carthage. Mais j'ai peine à croire que l'enlevement d'un fils ſon unique ſucceſſeur ne mortifie ſon orgueil, n'ébranle ſes eſperances, & ne dérange ſes projets mêmes. Je conſens encore moins au carnage & à l'embraſement de Tingi. Ne nous préſentons point aux peuples qui bordent la Mediterranée, & ſur tout aux habitans des trois Mauritanies, comme des Meurtriers ou des Incendiaires. Nous voulons être les liberateurs de Carthage votre alliée qu'on at-

taque ſans équité & ſans honneur : Soutenons la juſtice de notre cauſe par celle de nos procedez. Faiſons voir à nos Ennemis en chaque rencontre, que nous ne verſons que le ſang néceſſaire pour une entrepriſe generale, dont le pouvoir de l'executer nous impoſe en quelque ſorte l'obligation. Que notre exemple enfin leur apprenne avec le temps à deſapprouver leur propre Roy ; au lieu de s'intereſſer follement à des ſuccès qui ne peuvent jamais que leur nuire.

Après quelque conférence des Officiers entr'eux ſur tout ce qui venoit d'être propoſé ; le plus ancien répondit à Cherès : Que ſous un autre Commandant que lui, le conſeil auroit de la peine à conſentir à un exploit auſſi perilleux pour lui-même que celui dont il s'agiſſoit. Mais qu'ayant été témoins de l'heureuſe execution de tous ſes projets ; ils ne pouvoient mieux faire que de ſe confier à ſa conduite, & ſurtout à la faveur dont les Dieux avoient recompenſé juſqu'alors la droiture & la généroſité de ſes intentions.

On employa donc tout le temps qui reſtoit juſqu'au ſoir du lendemain à pré-

parer, & à concerter une operation qui ne pouvoit réüſſir que par une correſpondance très-attentive des uns avec les autres. Cherès s'adreſſant d'abord en particulier aux deux Capitaines qu'il avoit choiſis pour ſes guides, leur communiqua l'envie qu'il auroit d'amener auſſi les deux Gouverneurs. Mais, ajouta-t'il, je n'entens pas que cela nuiſe en rien à notre objet principal. Prenons garde ſur toutes choſes de ne pas bleſſer le jeune Prince : Car je vous avouë que j'aimerois mieux le manquer que de voir aboutir un projet de guerre à bleſſer un enfant. Tâchons d'éviter le même inconvenient à l'égard des deux Gouverneurs, ce qui eſt aiſé s'ils ſont ſans armes. En tout cas ne nous chargeons pas d'eux s'ils ſont bleſſez, ou de celui des deux qui le ſeroit. Dans cette vûë, répondirent preſqu'en même temps les deux Capitaines, il faut nous faire ſuivre ſur l'eſtrade par quatre de nos Soldats deguiſez qui nous aideront à nous ſaiſir des Gouverneurs, en jettant même nos épées s'il eſt néceſſaire. Ceux qui reſteront en bas ſuffiront pour nous défendre. Voilà ſans doute, dit Cherès, tou-

tes les mesures que l'on peut prendre avant le coup : L'occasion dictera le reste. Allant ensuite parler lui-même à tous ceux qui devoient être employez à cette expedition ; il disoit à chacun d'eux qu'il devoit s'armer d'une valeur inébranlable pour executer ce qui lui seroit ordonné, & d'un sang froid toûjours égal pour ne point s'écarter vers quelque autre chose. Que c'étoit par là seulement qu'ils conserveroient jusqu'au bout sur les Ennemis la superiorité que donne l'attaque ; & qu'il pouvoit esperer lui-même, nud & sans armes, comme il le seroit, de revenir sain & sauf jusque dans la flotte. Ce ne fut pas là le moindre interêt qui anima le courage & la vigilance de tous ceux qui devoient le servir differemment depuis la place jusques dans le Port. Enfin mot le plan de l'entreprise, tel que nous venons de l'exposer, fut suivi avec tant de justesse, qu'en le rapportant nous avons fait d'avance le recit de l'execution.

J'ajouterai seulement que la premiere allarme qui vint du côté du port jetta tous les Citoyens vers le côté opposé. Un grand monde fut étouffé dans les

portes qui conduiſoient à la campagne. Les gardes du port mêlez dans la place parmi le peuple, & déja ivres, laiſſerent arriver preſque ſans obſtacle les ſoldats Phœniciens bien armez au pié de l'eſtrade. Ceux-ci trouverent à peine juſque là une trentaine d'hommes à tuer; parce que le Gouverneur, qui donnoit un grand repas dans la tour, n'eut pas le temps de venir former un corps de défenſe. Cherès qui ne perdoit point le jeune Prince de vûë, vit d'abord paſſer d'un ſaut tous les domeſtiques du haut de l'eſtrade dans la porte du Palais où ils ſe refugierent. Les deux Gouverneurs, qui ne pouvoient pas emmener le jeune Prince ſi vite, l'avoient déja mis entr'eux deux pour lui faire deſcendre les marches, lorſqu'ils ſe ſentirent enveloppez & ſaiſis par les ſix-hommes qui avoient ſuivi Cherès montant en ce moment avec une legereté extraordinaire ſur l'eſtrade. Ceux qui reſterent en bas furent plus que ſuffiſans pour égorger les vingt gardes dont la mort fit fuir au loin tous ceux qui venoient confuſément à leurs ſecours. Pendant ce tumulte qui ne regardoit que les Citoyens, les Soldats

de la flotte avoient pouſſé leur haye de part & d'autre juſques dans la place. Alors Cherès débarraſſant le jeune Prince du milieu de ſes Gouverneurs, & des ſix hommes qui les ſerroient, le prit ſur un bras ; & ce raviſſeur genereux emporta ſa proye, pour un deſſein encore plus heroïque qu'il ne le manifeſtoit alors. Il étoit ſuivi des deux Gouverneurs priſonniers qui ne ſongeoient pas même à s'enfuir, voyant à leurs deux côtez un double rang de ſoldats armez, & derriere eux une cinquantaine de prétendus payſans l'épée à la main qui leur faiſoient doubler le pas. Les ordres étoient ſi bien donnez, & les barques en feu jettoient encore tant de lumiere, que tout ce monde fut rembarqué en moins d'une demi-heure. Les dix Vaiſſeaux qui venoient de les recevoir ſortirent du port auſſi heureuſement qu'ils y étoient entrez.

Auſſi-tôt que l'on fut en mer, Cherès paſſa du Vaiſſeau où le hazard l'avoit mis, dans le Commandant qui étoit le ſien, & qui ſe trouva le premier au-delà des moles. Il fit monter avec lui le jeune Prince & les deux

Gouverneurs ; & les ayant tous trois devant lui, il dit : Seigneur, les circonſtances d'une guerre commencée par le Roy votre pere nous ont engagez à nous ſaiſir de votre perſonne. Vous trouverez ici toutes les commoditez & toutes les douceurs qu'on pourroit vous procurer dans un Vaiſſeau qui vous appartiendroit ; & vous y recevrez une meilleure éducation qu'on ne vous la donnoit dans votre Palais. Pour vous anciens Gouverneurs du Prince, vous n'avez pas été pris en hommes ſages, mais vous l'avez été en braves gens. Votre conduite à l'égard de votre Eleve n'étoit pas bonne : Mais vous êtes loüables de ce qu'il a fallu le tirer d'entre vous deux, & qu'on n'ait pu le prendre qu'en vous prenant vous-mêmes. Vous aſſiſterez à toutes les inſtructions que des Prêtres de l'Egypte ſes nouveaux maîtres lui donneront ; mais vous y aſſiſterez en diſciples : Et il vous eſt très-expreſſément défendu de lui parler en particulier juſqu'à ce qu'on s'apperçoive que vous ayez profité vous mêmes des leçons qu'il revra en votre préſence. Il montra enſuite au Prince les deux domeſtiques qui

devoient le ſervir, & auſquels il demanderoit tous ſes beſoins. Le plus preſſé pour lors étoit de le faire coucher. L'on mena auſſi les deux Gouverneurs dans une même chambre aſſez éloignée de celle du Prince.

Dès le lendemain lorſqu'on eut paſſé le détroit ; Cherès invita deux des Prêtres Egyptiens qui l'accompagnoient, de vouloir bien rendre utile au jeune Tygée le temps de ſa captivité. Ils accepterent cette fonction avec beaucoup de joye. Ils partagerent entr'eux le ſoin de ſes mœurs & de ſes études ; & ils engagerent même leurs confreres à lui faire part en quelques heures de la journée de leurs connoiſſances particulieres, pour le délaſſer. Cherès ſe chargea autant qu'il lui fut poſſible de ſes récréations. Par toute cette conduite il gagna bien-tôt le cœur de cet enfant, au point qu'il n'avoit pas de plus grande joye que de voir l'Auteur de ſes fers ; & il l'appelloit ſon maître plus tendrement qu'il n'avoit jamais nommé ſon pere. Ses Gouverneurs mêmes, qui étoient au fond les deux hommes les plus raiſonnables de la Tingitane, ſentirent bien-

tôt l'excellence de la Morale Egyptienne ; & ils retractoient d'eux-mêmes les discours qu'ils avoient tenus avant que de l'avoir connuë. Les meilleurs esprits sont capables de se laisser entraîner au torrent des opinions regnantes, autorisées par l'éclat de quelques succès passagers ; mais dès que la verité se montre, ils l'embrassent avec plaisir : au lieu que les genies vulgaires conservent leurs anciens prejugez jusque dans une génération plus éclairée ; & deviennent singuliers par la raison même de l'habitude qui ne faisoit d'eux autrefois que des hommes très-communs.

Cette flotte arriva en peu de temps devant Siga. Dès qu'elle se fut fait connoître aux assiégeans ; ils pousserent mille cris de joye qui affoiblirent plus les coeurs de la garnison que la batterie la plus violente n'auroit pu affoiblir leurs murailles. Mais ce qui allarma encore davantage le Gouverneur & les Officiers chargez de la défense de cette place, fut qu'ils s'apperçurent dès lors que les Citoyens remplis depuis long-tems d'estime & de veneration pour Cherès, souhaitoient en

quelque ſorte de tomber entre ſes mains. La crainte des uns & l'eſperance des autres fut bien augmentée par le grand nombre, le bel ordre & le bon état des troupes qu'on voyoit du haut des murailles débarquer de chaque Vaiſſeau. Cherès convint avec le Général Carthaginois d'envoyer dès le jour même un Heraut au Gouverneur. Il lui fit ſignifier qu'il avoit le jeune Prince entre ſes mains, en lui faiſant raconter en même-temps la maniere dont il en uſoit à ſon égard. On lui préſenta de la part de Cherès & du Général, des propoſitions honorables pour la garniſon & avantageuſes pour les Citoyens ; & on l'invita de prevenir par une reddition prudente les malheurs d'une reduction forcée & infaillible. Le Gouverneur répondit qu'il rendroit compte inceſſamment au Roy ſon maître de ce qu'on venoit de lui faire entendre. Mais qu'en attendant ſes ordres, il ſe défendroit à proportion des attaques dont la meſure dépendoit de Cherès & des aſſiégeans, & non pas de lui.

En effet le Gouverneur dépêcha auſſi-tôt un Courier à Antée pour lui

exposer, outre le discours du Heraut, la nouvelle situation des choses. Il lui marquoit que les assiegeans venoient de recevoir par la flotte Phœnicienne un renfort de trente mille hommes, & un bien plus grand renfort encore dans le nom du fameux Cherès son Commandant. Il ajoûta que ce conquérant se faisoit préceder, non par la terreur du carnage; mais, ce qui étoit bien plus dangereux, par la réputation de sa sagesse & de ses vertus. Qu'en effet les habitans de Siga cachoient peu l'inclination qu'ils avoient pour lui. Que les soins qu'on avoit sçû qu'il prenoit de la personne, & de l'éducation même du Prince Tygée son captif, leur faisoit esperer toute sorte de felicité de la part d'un tel vainqueur. Que la garnison neanmoins paroissoit conserver toûjours la même obéissance, & le même zéle pour son Roy. Mais qu'elle avoit besoin d'être incessamment soutenuë contre le nombre des troupes, & sur-tout contre la faveur publique qui accompagnoit Cherès.

Cependant Cherès, par une générosité à laquelle les assiegez ne s'attendoient pas, suspendit toute attaque

pendant les douze jours dont il jugea que le Gouverneur avoit beſoin pour recevoir réponſe d'Antée. Mais cette ſuſpenſion fut bien différente de la malheureuſe tréve que Giſcon avoit accordée ſix mois auparavant à ce Roy lorſqu'il étoit dans Siga : Car il employa tout ce temps à faire dreſſer des machines énormes autour de la ville. Sans parler des tours de bois, c'étoient des baliſtes, des catapultes, des poutres ferrées, dont il rappella les modeles qu'il en avoit vûs & dans les ſalles de Memphis & au Siege de Coptos. Son deſſein étoit d'en avoir un tel nombre, que la ville ne tint pas au premier aſſaut, où elles ſerviroient toutes enſemble. Comme la jonction des deux armées lui fourniſſoit un grand monde; il en occupoit une partie à parer les traits dont les ennemis s'efforçoient d'incommoder les travailleurs pendant le jour, & l'autre partie à repouſſer les tentatives qu'ils faiſoient quelquefois pour venir détruire les ouvrages pendant la nuit. La vigilance des deux chefs, le courage des troupes tant Carthaginoiſes que Phœniciennes, le zéle même des Inſulaires de la Taprobane qui en-

troient dans leurs intérêts & dans leurs travaux, alla si loin, que dans ces douze jours on ne recommença jamais la même machine; & que les assiegez perdirent pour le moins autant de monde à s'y opposer, que les assiegeans à les finir.

Le Gouverneur reçut réponse du Roy au bout de ce terme. Antée avoit appris avant sa lettre l'évenement de Tingi; parce qu'il avoit établi des couriers bien antérieurs, mais semblables à ceux des Persans, dans la Tingitane & dans les deux autres Mauritanies, depuis les premieres intelligences qu'il avoit euës avec leurs Roys. Il fut même averti avant le Sénat de Carthage du secours inespéré que la Providence envoyoit à cette République opprimée, quoique Cherès eut fait partir de bonne heure des corvettes pour le leur faire sçavoir. Mais l'inconstance des mers est cause que les nouvelles vont tantôt plus vite, & tantôt plus lentement par cette voye, que par les couriers. Antée apprenant l'enlevement de son fils, étoit entré dans une fureur à laquelle l'affection paternelle avoit moins de part que la honte de l'insulte qu'il venoit de recevoir. Selon la coutume des

ambitieux dont les fourberies ne réuſſiſſent pas, il paſſa de la diſſimulation à la cruauté : ou plûtôt il commença de joindre l'une avec l'autre. Il ſe promit bien de faire périr par différens degrez de ſupplice, & tous les Officiers du Prince, & toute la garniſon de Tingi. Il en donna même la commiſſion pour un autre temps au nouveau Gouverneur qu'il y envoya. Mais comme il n'auroit pû remplacer actuellement cette garniſon que par un détachement des troupes qui aſſiegeoient Carthage, il ſe contenta pour lors malgré lui d'un exemple qui ne ſçauroit paſſer pour injuſte. Ce fut de donner au nouveau Gouverneur l'ordre par écrit de faire exécuter l'ancien dans l'endroit même de la place où l'on avoit enlevé le Prince. Lorſqu'il eut reçû la lettre du Gouverneur de Siga ; il lui répondit ſur les marges mêmes de cette lettre : Qu'il avoit beſoin de toute ſon armée devant Carthage, & que la priſe de cette Capitale étoit plus importante pour lui que la conſervation d'une de ſes villes : Qu'il le chargeoit pourtant, comme un Officier de confiance, de faire croire à ſa garniſon qu'elle recevroit

vroit incessamment du secours de sa part : Qu'il trouveroit dans le même paquet une lettre écrite de sa main dans ce sens-là, & qu'il la fit publier : Qu'au moyen de cette attente, il arrêtât l'ennemi devant cette place le plus long-temps qu'il lui seroit possible. Mais que lorsqu'il se sentiroit pressé au point de ne pouvoir plus tenir qu'un jour ou deux, il montrât à ses Soldats l'ordre qu'il lui envoyoit separé, de faire passer au fil de l'épée tous les Citoyens de cette ville infidelle & mal intentionnée, afin que Cherès n'y trouvant que des morts ne pût profiter de l'affection qu'on avoit pour lui. Il donnoit par le même ordre toutes leurs richesses à ses Soldats ; & après les avoir pillés, il leur permettoit de capituler aux conditions les plus avantageuses qu'ils pourroient tirer de l'Ennemi. Il avertissoit enfin le Gouverneur dans sa lettre apostillée, de s'échaper pendant le tumulte par la secrette issuë qu'il connoissoit dans Siga : Qu'il sçavoit bien que l'entrée de cette route étoit dans les souterrains du Palais, & que son extrêmité le mettroit à près d'une lieuë de la ville & hors

des lignes des assiegeans. Il l'assuroit enfin qu'arrivant de-là à son camp devant Carthage, il n'y avoit point de grace qu'il ne dût esperer de son Roy.

Ces propositions firent frémir le Gouverneur. Il conçut que le Roy n'aimoit ni ses Sujets ni ses Soldats ; & qu'il n'en devoit pas attendre un meilleur parti pour lui-même. Ce qu'il pensa de plus favorable est que le changement de fortune commençoit à troubler l'esprit d'Antée. Il résolut de cacher à tout le monde sans exception sa lettre apostillée, & l'ordre secret du Roy, jusqu'à ce qu'il eût pris conseil de lui-même & de lui seul. Dans ce dessein, il garda sur lui l'une & l'autre. Mais il fit publier la promesse du secours, quoiqu'il la sçût fausse; parce qu'elle pouvoit inspirer à sa garnison un courage dont elle avoit encore plus besoin que si elle eût été vraye. Une demi-heure après on ramassa parmi les travailleurs des assiegeans une fleche entre plusieurs autres que l'on tiroit fréquemment sur eux. On avoit apperçû sous les aîles de cette fleche un billet que l'on porta à Cherès qui étoit tout proche. Il y

trouva ces trois mots, *secours dans peu.* Ainsi pour le prévenir, voyant que le Gouverneur ne lui envoyoit rien dire, il conclut avec les Officiers Carthaginois l'assaut général & subit qu'il tenoit prêt pour ce douziéme jour. Le jeu des batteries fut si universel & si effroyable & les Soldats de l'une & de l'autre armée descendirent des tours de bois dans les remparts, ou y monterent du terrain par les brêches avec tant d'ardeur & de persévérance, qu'avant qu'il y eût eu deux heures entieres de combat, le reste de la garnison battit de tous côtez le signal de la reddition. Cherès, & le Général Carthaginois qui avoient prévû ce cas entr'eux, firent aussi-tôt suspendre le carnage; en promettant à leurs Soldats une recompense plus noble & plus sûre que le pillage de la ville. On sçut bien-tôt que la cause d'un désistement si prompt de la part des assiegez venoit de ce que le Gouverneur avoit été grievement blessé, & apporté dans la place publique sans connoissance & presque sans vie. Cherès le fit transporter sur un brancard hors de la ville dans sa tente; & le fit suivre par la gar-

niſon priſonniere bien eſcortée, comme ſi elle avoit marché en ordre à la ſuite de ſon Capitaine. Il ferma lui-même la file. Cependant le Général établit dans Siga une garniſon Carthaginoiſe de ſix mille hommes qui ſauva les Citoyens, ſans qu'ils le ſçuſſent, du péril qu'ils couroient de la part de la garniſon Tingitane.

Pendant ce temps-là Cherès avoit pris un ſoin tout particulier du Gouverneur. Ayant fait appeller les premiers Medecins de ſa flotte, il le fit deshabiller en ſa préſence. Mais appercevant un paquet décacheté ſous ſa tunique, il s'en ſaiſit, en diſant tout haut que c'étoit là ſans doute la lettre par laquelle Antée promettoit du ſecours à Siga; & qu'il en feroit part au Général Carthaginois. Jugeant néanmoins au toucher que le paquet enfermoit plus d'une piece, il le mit ſoigneuſement ſous ſa cotte d'armes. Profitant enſuite de l'attention que tout le monde donnoit à la playe du Gouverneur, dont les Medecins firent eſperer la gueriſon, Cherès paſſa pour un moment dans une tente voiſine, où il ne trouva perſonne. Après avoir fait là une

prompte lecture de ſes papiers, il mit à part les deux pieces où le ſecret étoit recommandé par leur Auteur même: Et il communiqua enſuite au Général & à tout le monde la lettre publiée dans Siga, qu'on crut être la ſeule du paquet qu'il avoit pris.

Comme le Gouverneur ne reprenoit point encore ſes ſens; Cherès alla parler lui-même aux Officiers de la garniſon qui l'attendoit au dehors toûjours bien environnée par les troupes victorieuſes. Il leur dit que ſon premier avis avoit été de leur faire après leur priſe, une compoſition auſſi honorable, que celle qu'on leur avoit offerte le premier jour de ſon arrivée; & par conſequent de les rendre à eux-mêmes & à leur Roy, ſous la ſeule condition de ne point ſervir au Siege de Carthage. Mais que depuis qu'ils étoient dans le camp, il avoit fait reflexion qu'Antée leur reprocheroit infailliblement d'avoir cedé au premier aſſaut des deux armées, quoiqu'il fût inſurmontable. Qu'ainſi il croyoit ſauver & eux & leur garniſon, en uſant du droit qu'on avoit de les retenir tous priſonniers de guerre. Qu'ils apprendroient même avec le

temps ſi leur Roy étoit plus ſûr, & de meilleure foy à l'égard de ſes Sujets & de ſes Soldats, qu'à l'égard de ſes Ennemis. A ces paroles, il ſe fit dans toute la ſoldateſque de la garniſon un murmure, qui dégenera bien-tôt en cris éclatans de *vive Cherès*, nous ſommes à lui. Ce Heros eut encore plus de plaiſir à voir leurs Officiers repréſenter à ces transfuges l'honneur & le devoir qui les attachoit à leur Roy. Leurs remontrances furent inutiles. De ſorte qu'au bout de quelque temps, Cherès dit aux Soldats; Enfans, je vous reçois; mais c'eſt au nom du General qui vous diſtribuera dans ſes troupes. Les vaincus ne ſe donnent pas toûjours à qui ils veulent, & vous appartenez aux Carthaginois. D'ailleurs les deux Nations de la flotte que je commande ne faiſant point la guerre pour elles-mêmes, n'ont aucun beſoin de vous. Mais il dit à leurs Officiers que leur fidelité n'étoit point perduë auprès de lui; & que ſi les Dieux favoriſoient ſes deſſeins, il la rendroit plus heureuſe qu'elle ne l'avoit été juſqu'alors. En attendant, continua-t'il, on ne vous garde que pour votre interêt, &

on ne vous lie que par votre parole.

De ſon côté le Général Carthaginois s'étoit fait ouvrir dans la Ville le Palais où Antée avoit réſidé. Il ne trouva pas l'Officier qui en étoit chargé auſſi délicat, & auſſi difficile que Cherès avoit trouvé les Officiers de la garniſon. Le Maître du Palais ſe défioit extrêmement du Roy depuis qu'il avoit laiſſé échapper la Princeſſe avec Giſcon, ſans qu'il ſçût encore s'ils étoient ſortis enſemble & s'il l'avoit emmenée. Quoique le Roy lui eût mandé de diſſimuler cette évaſion, qui n'étoit pourtant plus ſi ſecrette, & qu'il s'imaginât bien qu'Antée n'étoit pas ſi touché de la perte de ſa Fille que de celle de ſon Fils : cependant comme l'une & l'autre jointes enſemble l'expoſoient à la dériſion de ſes Ennemis ; il craignoit de fâcheux retours de la part du Roy, dont il connoiſſoit mieux les déguiſemens que les Officiers de guerre, qui n'avoient pas été comme lui dans ſa confidence. Ainſi il alla lui-même au-devant du Général, & s'offrit à lui & à ſa nation comme un ſerviteur & un ſujet auſſi fidelle que la naiſſance auroit pû le former. Le Général deman-

dant à voir tous les appartemens, comme pour en prendre poſſeſſion; le maître du Palais lui dit à l'oreille: Qu'il y avoit dans cet Edifice de ſecrets réduits qu'il ſeroit long-temps à découvrir ſans un guide qui les ſçût parfaitement; & que pour lui donner une preuve de ſa fidelité nouvelle, il alloit le conduire à l'endroit où étoit enfermé l'argent que le Roy avoit laiſſé pour ſoutenir les dépenſes du ſiége. Le Général lui répondit qu'il acceptoit avant toutes choſes l'offre de ſa perſonne, & qu'il trouveroit toute ſorte de ſûreté & de ſatisfaction auprès des Carthaginois. Qu'il lui ſçavoit gré outre cela de lui avoir abregé la recherche d'un Thréſor dont les vainqueurs, auſquels il appartenoit véritablement, ne pouvoient pas toûjours tirer la révélation des vaincus. Mais qu'il y vouloit conduire les gardes qu'il voyoit à ſa ſuite; parce qu'il étoit convenu avec le Commandant Cherès, qu'on diſtribueroit ce même argent, ſi on le trouvoit, à l'armée aſſiégeante; pour la dédommager du pillage des Citoyens, que le Soldat avide prétend lui être acquis par une priſe d'aſſaut.

Ces Gardes ne furent pas inutiles pour lever une pierre qu'on n'auroit pas diſtinguée de toutes celles qui pavoient une certaine chambre, dont le Maître du Palais avoit la clé. Cette pierre préſentoit au-delà d'une cloiſon, qu'on écartoit ſans aucun bruit, un bord par lequel il la falloit prendre. On trouva deſſous dans une eſpece de cave, une quantité d'or qui auroit ſuffi pour ſix mois encore, ſi la dépenſe ſeule ſuffiſoit pour la conſervation d'une place.

Le Général Carthaginois comptoit de diſtribuer cet or par tête à tous les Soldats de l'une & de l'autre armée. Mais les Officiers de l'armée auxiliaire pleins de l'eſprit de leur Commandant qui ne diſoit rien ſur ce ſujet, refuſerent au nom de leurs Troupes la part qui leur revenoit de cette diſtribution. Ils repréſenterent qu'ils n'étoient pas venus aux ſecours des Carthaginois pour partager leurs poſſeſſions, ou leurs acquiſitions; & que par cet aſſujettiſſement, on ne ſe trouveroit gueres mieux de ſes Alliés que de ſes Ennemis. Que douze jours de travail & un ſeul aſſaut où ils venoient d'être em-

ployés, n'égaloient point six mois de fatigues & d'actions réïterées que l'armée principale avoit soutenuës, & par lesquelles elle avoit extrêmement facilité le succès de celle qu'ils venoient de faire ensemble. Qu'enfin les richesses qu'ils apportoient de leurs découvertes les mettoient en état de se passer d'un argent qui devoit être précieux à une République actuellement en guerre. Le Général qui n'avoit pas la même raison de garder le silence que Cherès, repliqua au nom de l'armée Carthaginoise : Qu'il n'étoit pas juste que des Alliés entrassent à leurs dépens dans des querelles qui ne les regardoient point ; & qu'on étoit trop heureux de leur faire part des prises qu'ils aidoient à faire sur l'Ennemi. Que les travaux de peu de jours & l'assaut unique, où des Etrangers secourables les avoient plûtôt conduits qu'accompagnés, leur sauvoient peut-être plus de six mois encore & de peines & de combats : mais qu'enfin ils se rendoient pourtant à la derniere raison qu'on leur avoit alléguée. Qu'ils cédoient avec plaisir à la prospérité des Phœniciens & des Insulaires de la Ta-

probane ; & qu'ils consentoient jusqu'à la délivrance totale de leur Empire, de recevoir d'eux plus d'une grace, & de leur avoir toute espece d'obligation. La chose s'exécuta ainsi ; & par un évenement assés rare, le commun accord fut de ne rien partager dans une discussion d'intérêt.

Cherès revenant au Gouverneur, trouva qu'il avoit recouvré l'usage de la parole. Après l'en avoir félicité, & lui avoir promis de la part des Carthaginois toute la considération que méritoit sa prudence & sa valeur ; il attendit patiemment que les assistans inutiles se fussent retirés par l'invitation même des Medecins. Il les invita ensuite eux-mêmes, sans aucune affectation, d'aller prendre quelques rafraichissemens dans leur tente pendant qu'il garderoit le malade. Demeuré enfin seul avec lui, il lui dit que se voyant dans la tente & dans le lit du vainqueur, il se doutoit bien qu'on s'étoit rendu maître des papiers qu'il avoit sur lui. Mais, continua-t'il, j'ose me flater que vous vous consolerés en apprenant que de tous les hommes du monde je suis le seul qui connoisse les

deux pieces que vous avez tenuës secretes, & qui sçache même qu'elles existent. Je ne vous les rends pourtant pas, & je n'ai point décidé encore quel usage j'en ferai. Mais vous pouvez être assuré sur la parole que je vous donne, que je n'en ferai jamais aucun usage qui puisse vous nuire, & qui même ne vous fasse honneur. Je ne propose point à un homme tel que vous d'abandonner le parti de son Roy, quelque perfide & quelque barbare qu'il puisse être. Ma maxime générale à l'égard des sujets étrangers a même toûjours été de recevoir tout le monde, & de n'attirer personne. Mais outre la sûreté où vous allés être dans Siga, parce que vous n'êtes pas en état de suivre la flotte qui part dans deux jours; je ne désespere pas de vous rendre bientôt heureux moi-même, sans que néanmoins vous dépendiés ni des Carthaginois, ni des Phœniciens, ni de moi; en un mot sans vous faire changer de Patrie. Je n'ai garde de vous expliquer mieux un projet qui n'est encore qu'imaginaire. Mais vous y voyés dès à présent les sentimens d'estime & d'amitié, dont je me

ſens porté pour les ſerviteurs honnêtes gens d'un maître qui ne l'eſt pas.

Le Gouverneur commençoit des remercimens qui auroient été longs s'ils avoient exprimé tout ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur. Cherès pour ne pas lui faire le chagrin d'étouffer entierement les témoignages de ſa reconnoiſſance, lui laiſſa dire : Que le jour le plus heureux de ſa vie étoit celui où ſa défaite, ſa bleſſure & ſa priſon lui avoit procuré la compaſſion du ſeul vrai heros qui eût peut-être jamais été. Cherès l'arrêta-là, en lui diſant, que ſon état lui défendoit de parler plus long-tems. Les Medecins rentrerent bien-tôt. Pour lui il alla paſſer cette nuit dans ſon Vaiſſeau où depuis ſon arrivée il n'étoit allé qu'une fois chaque jour, pour voir le jeune Tygée, qui n'en étoit pas deſcendu.

Le lendemain vers le milieu de la matinée, Cherès fit conduire, & accompagna lui-même dans Siga le Gouverneur malade. Il le recommanda très-affectueuſement au nouveau Gouverneur que le Général avoit nommé, ſuivant la diſpoſition que le Senat lui en avoit envoyée d'avance : Il ajouta

que ce Prisonnier étoit un personnage nécessaire pour les arrangemens de la paix future. Le Général sortit alors de la Ville avec Cherès pour n'y plus rentrer. Il avoit ordre depuis longtemps de s'en revenir à Carthage d'abord après la prise de Siga, en ramenant soixante Vaisseaux des cent qu'on y avoit envoyez, & trente mille hommes, s'il se pouvoit, des soixante qui avoient commencé le siége. On y avoit perdu alors environ dix mille hommes; & en y ajoutant les six qui composoient la Garnison, il n'en devoit rester à ce compte que quatorze mille pour tenir la campagne aux environs de Siga. On employa cette journée à faire embarquer les troupes, sans oublier la Garnison renduë & déja distribuée. Les Officiers prisonniers furent mis dans le Vaisseau du Général, & admis à sa table par le Conseil de Cherès; contre la coûtume de ces temps-là, & sur tout d'Antée qui selon la pratique des Barbares tenoit ses prisonniers de guerre dans les fers. Le Général amena aussi le maître du Palais & toute sa famille qu'il regardoit comme une famille Carthaginoise.

Cherès approuva cette conduite : Mais il dit en ſecret au Général, qu'en recevant à Carthage le Maître du Palais comme Citoyen, & en lui fourniſſant même tout ce qui ſeroit néceſſaire pour une honnête ſubſiſtance ; il falloit bien ſe garder de confier jamais aucune fonction publique à un déſerteur. La flotte de Cherès qui ne paſſoit pas quarante Vaiſſeaux n'étoit pas auſſi nombreuſe que celle des Carthaginois qui en ramenoient ſoixante. Mais elle étoit beaucoup plus décorée : de ſorte que la grande ne paroiſſoit être qu'un accompagnement & une ſuite de la petite. Tous ces Vaiſſeaux ſortirent du Port de Siga le jour ſuivant, & firent voile tous enſemble vers Carthage.

Cette flotte ſans eſſuyer de grands orages fut extrêmement retardée par les vents toûjours contraires, & elle mit plus d'un mois à faire une route qu'on faiſoit ſouvent en moins de huit jours. Dans cet intervalle, Giſcon, qui avoit obtenu des Capſenſes trente mille hommes, marchoit déja le long du Bagrada, Fleuve célébre dont l'embouchure eſt entre Utique & Carthage. Antée n'eut des nouvelles bien

certaines de ce ſecours qu'en apprenant qu'il venoit d'arriver à Membreſſe petite Ville ſur ce Fleuve, diſtante de quatorze à quinze lieuës vers le midi de la Capitale qu'il aſſiégeoit. Il jugea à propos alors de faire un détachement conſidérable de ſes troupes, pour s'aſſurer une victoire qu'il regardoit comme importante dans les conjonctures où il ſe trouvoit. Mais comme on n'avoit pas découvert le nombre entier des Capſenſes, il crut leur oppoſer le double de ce qu'ils étoient, en envoyant contr'eux trente mille hommes. Il leur donna pour chef le plus expérimenté de ſes Capitaines. Mais il demeura ferme devant Carthage avec le reſte de ſon armée qui étoit encore nombreuſe; afin qu'il ne fût pas dit que rien l'eût fait deſiſter de ſon entrepriſe principale. Comme d'ailleurs il s'attendoit tous les jours à voir arriver la flotte victorieuſe de Siga, & qu'il étoit animé perſonnellement contre Cherès raviſſeur & détenteur de ſon fils; il ſe gardoit lui-même contre cet Ennemi funeſte dont la comparaiſon le dégradoit dans l'eſprit des hommes, & qui lui enlevoit cet avan-

tage de la prévention publique si nécessaire à la témérité des conquérans. Les troupes de Giscon qui étoient venues à petites journées, & dont les marches ne s'étoient faites que dans des pays appartenans aux Capsenses ou aux Carthaginois, se trouverent plus fraîches en arrivant que celles d'Antée. Il est vrai que celles-ci étoient résidentes depuis près de six mois: mais c'étoit devant des remparts qu'on leur avoit fait assaillir frequemment, & d'où il s'étoit fait presque toutes les nuits des sorties qui avoient mis plus d'une fois les assiégeans sur la défensive.

Giscon ayant appris à Membresse que les Ennemis venoient au devant de lui, passa à l'Orient du Fleuve de l'autre côté de la Ville, mais du même côté que Carthage. Il sembloit par-là qu'il donnât beau jeu à l'Ennemi auquel il épargnoit la peine de traverser le Fleuve, pour le venir joindre. Mais il avoit découvert un avantage singulier à se camper en cet endroit-là. Il faut sçavoir que pour aller de Carthage à Capsa, le grand chemin se trouvoit à l'Orient du Fleuve jusqu'à

Membreſſe. Mais que là on étoit arrêté par des montagnes extrêmement arides, ou pour mieux dire par des rochers eſcarpez: De ſorte qu'un peu avant que de rencontrer cet obſtacle, on paſſoit ſur un pont qui conduiſoit à la Ville, d'où l'on continuoit ſon chemin du moins pour quelques journées, par le rivage Occidental du Fleuve. Ce fut dans cette eſpece de fond ou de cul-de-ſac de l'autre côté de Membreſſe, que Giſcon dès le grand matin du jour où il attendoit les Ennemis, rangea en bataille quinze mille Capſenſes. C'étoit tout ce qu'il en avoit de regulierement armé; & même tout ce qui ayant marché en corps, avoit pû être découvert & rapporté à Antée par ſes Coureurs. Cependant il eſt bon encore de ſe repréſenter que ce fond ou ce cul-de-ſac plus loin que l'entrée du pont d'une demilieuë, avoit environ deux cent pas de largeur dans toute ſa profondeur; & que cette largeur étoit bornée d'un côté par le rivage, & de l'autre par un mur inégal de rocher auſſi haut & preſque auſſi perpendiculaire que celui du fond. Le Général Tingitan qui avoit ordre d'at-

taquer, arrivant là dans le milieu de la matinée, n'eut pas de peine à inſpirer à ſes troupes du mépris pour des Ennemis qu'elles croyoient ſurpaſſer du double. Il railla même Giſcon de loin de s'être fermé toute autre iſſuë que celle de ſe jetter dans le Fleuve quand il ſe ſentiroit preſſé, comme il l'alloit être. Giſcon pour toute réponſe fit donner le ſignal du combat. Ses Soldats, qui s'avancerent d'abord pour engager l'affaire, étoient avertis de reculer doucement juſqu'à une certaine ligne; afin de donner lieu à l'armée Tingitane de paſſer toute entiere dans le cul-de-ſac au-delà de l'entrée du pont & de l'endroit où commençoit le rocher. Leur Général avoit déja donné ordre de combattre de près, & de ne ſe ſervir que de l'épée ou du javelot contre des Ennemis acculez. On s'étoit battu ainſi quelque temps de part & d'autre; lorſque les Tingitans ſentirent tomber ſur eux du côté du mur une multitude effroyable de pierres énormes, que les inégalitez qu'elles rencontroient dans leurs chûtes faiſoient rejaillir au loin ſur leurs rangs. Le premier tumulte cauſé par cette ſurpriſe

leur fit pouſſer dans le Fleuve ceux de leurs camarades qui ſe trouverent le plus près du bord ; & la raillerie que leur Général venoit de faire à Giſcon s'executa ainſi ſur eux-mêmes. Ce qui les étonna encore plus ; c'eſt que levant les yeux pour chercher l'origine de cette fâcheuſe attaque, ils n'apperçurent long-temps perſonne qui mît en mouvement ces horribles maſſes qui continuoient toûjours de partir. A la fin pourtant ils découvrirent quelques têtes d'hommes qui commencerent un autre jeu, dès qu'ils virent que celui-là avoit trop écarté les Tingitans du pié du rocher. Ce mur naturel, le long duquel on auroit à peine crû que des Chevreüils euſſent grimpé, ſe trouva garni en un inſtant d'un nombre prodigieux d'archers adroits, qui en ſautant d'une pointe à l'autre ne manquoient jamais non-ſeûlement l'homme auquel ils avoient viſé, mais l'endroit de ſon corps qu'ils avoient choiſi. Sur le haut même du mur du fond parurent d'autres archers qui faiſoient paſſer leurs flêches par deſſus les têtes des leurs, pour les faire arriver juſqu'à celles des Tingitans. Ceux-

ci commencerent alors à s'ébranler ; & les Capſenſes armez de pié en cap les attaquant auſſi-tôt corps à corps, le combat devint une mêlée. Les archers du mur ne diſcontinuerent pas pour cela leur exercice. Ils ne faiſoient pas difficulté de tirer ſur un Tingitan embraſſé par un Capſenſe, ſçachant bien que leur flèche ne prendroit pas l'un pour l'autre. Leurs gens mêmes qui étoient en bas ne ſe défioient pas de leur adreſſe. Ils ſe confondoient avec les Ennemis, & ſuivoient ce qu'ils avoient à faire ſans rien craindre de ce côté-là ; bien aſſurez qu'on les diſcernoit ſuffiſamment, & que la main de leurs Camarades étoit auſſi juſte que leur coup-d'œil 1. Les Tingitans cederent enfin, & prirent la fuite du côté de Carthage. Leur Général crut avoir beaucoup fait de raſſembler douze ou quinze mille hommes des trente qu'il avoit amenez. Mais les payſans Cartha-

1. Pour autoriſer ce qui eſt dit ici des Capſenſes, il ſuffit de renvoyer les Lecteurs au ſçavant Commentaire du R. P. Calmet ſur la Bible : où à l'occaſion de l'adreſſe des Gabaonites dont il eſt parlé au 20. Chapitre des Juges, il rapporte divers faits curieux que nous repeterions ici inutilement.

ginois qui s'étoient enfuis au paſſage de cette armée, lorſqu'elle alloit à Membreſſe, encouragez à ſon retour par la victoire que Giſcon venoit de remporter ſur elle, s'étoient amaſſez ſur les grands chemins. Quoiqu'ils n'euſſent pour armes que des inſtrumens d'agriculture; ils harcelerent étrangement ces troupes battuës qui marchoient d'un pas précipité, & leur firent perdre encore beaucoup de monde. Giſcon les ſuivoit de près eſperant de battre encore l'Ennemi, & d'entrer dans Carthage à la faveur du découragement que cette vûë devoit mettre dans l'armée aſſiegeante.

Antée qui ſe tenoit à l'entrée du chemin par où devoient revenir ces fuyards; au lieu d'écouter la juſtification que leur Général avoit préparée, le fit étrangler en arrivant: Et faiſant décimer enſuite ce malheureux reſte de Soldats vaincus, il inſpira à ſa propre armée la terreur dont il commençoit à ſoulager ſes Ennemis. Il ne laiſſa pas de retirer lui-même de devant la porte de Carthage, qui regardoit Capſa ou le midi, le quartier qu'il y avoit placé, & qui ſans cette précaution ſe ſeroit

trouvé entre le vainqueur qui arrivoit, & les assiegez dont cette arrivée augmentoit considérablement le courage. Il sentoit bien qu'il auroit été mieux d'assembler contre lui toute son armée que de laisser passer dans la Ville un secours de trente mille hommes. Mais son malheur vouloit qu'on eût découvert ce jour-là même la flotte de Siga, qui débarqueroit peut-être dans le tems de son combat contre Gisoon, & qui l'attaquant par derriere le jetteroit dans une déroute dont il ne se releveroit plus. Ainsi négligeant l'inconvénient le plus pressé pour celui qu'il estimoit le plus considérable ; il reserva toutes ses forces pour l'opposer à la descente qu'il jugeoit que Cherès devoit faire sur les côtes de Carthage, en-deçà du Bagrada, & tout auprès du terrain qu'il occupoit devant les murs de cette Ville.

Mais Cherès après s'être montré à la rade dans un arrangement magnifique & formidable, convint avec le Général que pour avoir le tems de se reconnoître, ils débarqueroient tous vers le soir de l'autre côté du Bagrada dans le Port d'Utique. C'est cette Ville Mariti-

me que la mort de Caton a renduë depuis ſi célébre, & dont Antée qui n'avoit point ſongé dans cette guerre à la Mer ni à ſes côtes, avoit dédaigné de s'aſſurer. C'eſt ainſi que ce Roy, ſe perdant en ſes propres conjectures, manqua le coup important d'arrêter ou de repouſſer Giſcon, pour attendre un Ennemi qui ne venoit pas encore à ſa rencontre. Cherès en arrivant à Utique apprit bien-tôt le gain de la bataille de Membreſſe, & le retour de Giſcon à Carthage. Il eſt impoſſible d'exprimer quelle fut la joye de ce Heros de ce que les vents l'avoient retardé juſqu'alors; & de ce que Giſcon ſans avoir eu beſoin de ſon ſecours, avoit ſi heureuſement commencé à réparer ſa faute, à rétablir ſon honneur, & même à regagner la confiance & l'amour des Carthaginois. Ce fut auſſi à cette occaſion que le Senat pour ſatisfaire aux demandes empreſſées de tout le peuple, & aux deſirs de ſon Prince abſent, prononça en faveur de Giſcon vainqueur une abolition générale & ſans condition.

Cependant le même Senat qui exerçoit ſeul l'autorité ſouveraine en l'abſence

fence de ſon Prince, fit dès le lendemain une grande députation à Cherès. On le remercia des ſervices qu'il avoit déja rendus de ſon propre mouvement à la Republique ſoit à Tingi ſoit à Siga. On ajoûta que bien que Giſcon eût amené le ſecours des Capſenſes avant que d'avoir compté en aucune ſorte ſur l'aſſiſtance généreuſe des deux illuſtres Nations qui compoſoient ſa flotte; Giſcon lui-même reconnoiſſoit que les ſeules approches de cette flotte avoient fait changer la fortune de Carthage. Que le bruit qui en étoit venu juſqu'à Membreſſe, avoit animé les Capſenſes dans la bataille qu'ils avoient gagnée: Et qu'enfin l'arrivée de cette même flotte ayant jetté l'Ennemi dans l'incertitude du parti qu'il devoit prendre, étoit la veritable & l'unique cauſe de ce que les Capſenſes étoient entrez dans Carthage ſans obſtacle. Ils terminerent leur harangue par la priere qu'ils firent à Cherès de vouloir bien être juſqu'à la fin de cette guerre, le Général des troupes qui tiendroient la campagne; pendant que Giſcon commanderoit dans la Ville, & que le Général qui revenoit avec lui de Siga, demeu-

reroit Commandant de la flotte Carthaginoiſe, ſans aucun droit ſur celle de Cherès.

Cherès répondit aux Senateurs députez qu'il acceptoit de leurs offres tout ce qui étoit de ſervice & d'utilité pour les Carthaginois. Mais que comme il étoit important d'agir de concert, & qu'on ne pouvoit y réüſſir que par la ſubordination, il prenoit la liberté de leur propoſer un autre arrangement de titres. C'étoit de nommer Giſcon Généraliſſime, réſidant en la Ville comme dans le centre, ce qui même ne déplaceroit point le Gouverneur particulier de Carthage. Le Général revenu de Siga, ſeroit Général de terre, puiſque toutes ſes troupes débarquées n'alloient plus ſervir autrement; & lui Cherès demeureroit, comme il étoit, Commandant de la flotte Auxiliaire pour le ſervice de Mer ou de Terre, ſelon le beſoin. Il dit même qu'il ne doutoit pas que le Senat n'eût pris ce dernier arrangement, ſans la civilité qu'on avoit voulu faire à un étranger comme lui, & dont il ne prétendoit pas abuſer. Les Senateurs deputez repliquerent, que la choſe étoit vraye préciſement com-

me il la conjecturoit. Mais que le Senat avoit reglé dans la même seance où l'on avoit traité cette matiere ; que si l'attention que l'on sçavoit que Cherès avoit euë par-tout de laisser tout le monde dans son rang & dans sa fonction, l'empêchoit d'accepter une autorité qu'il étoit juste de lui offrir : Ceux dont il recevroit des ordres à l'exterieur & pour la forme, auroient ordre eux-mêmes de recevoir ses avis comme des loix. Cherès n'eut autre chose à répondre sinon qu'il se rendroit à Carthage dans un de ses Vaisseaux dès l'après-midi ; pour s'instruire encore plus à fond des intentions du Senat, & se mettre plus en état de s'y conformer.

Les Députez s'étoient à peine rembarquez, que l'on vint annoncer à Cherès, qu'une Fregate nouvellement abordée au port d'Utique avoit mis à terre un jeune homme très-bien fait qui lui demandoit la grace d'une audience particuliere. Cherès l'ayant fait venir fut frappé lui-même de la noblesse & de la douceur de sa physionomie, & sentit à sa seule vûë un secret penchant d'amitié pour lui. Ce jeune homme

voyant que ceux qui l'avoient introduit s'étoient assez écartez pour ne pouvoir l'entendre, dit à Cherès : Qu'il sortoit d'une famille considerable de l'Egypte, & que son nom étoit Pammus. Je ne vous cacherai pas, Seigneur, continua-t'il, la veritable cause de mon voyage, ignorée de mes parens mêmes. Ma famille ayant dessein de me marier, a jetté les yeux sur une personne admirable que ses parens ne sont point éloignez de m'accorder. Je suis encore assez heureux pour n'être point refusé par cette personne charmante qu'on laisse pourtant maîtresse de son choix. Ainsi avant la conclusion d'un mariage qu'elle prétend que la jeunesse de l'un & de l'autre permet de differer encore quelque-temps, elle a exigé de moi comme une épreuve qui me seroit avantageuse à moi-même, que je vinsse me former à votre école & sur vos exemples, dans toutes les vertus soit morales soit militaires. Elle m'a avoüé qu'elle aimeroit passionément un homme qui auroit avec vous quelque ressemblance. Ah, Seigneur, oserai-je le dire ? autant que je puis me reconnoître, je m'appro-

çois que j'ai dans mon amour l'avantage inespéré de vous ressembler un peu de visage. Qu'une si heureuse rencontre adoucira pour moi les maux de l'absence! J'espere bien que vos bontez en m'instruisant de tous les devoirs d'un homme de ma condition, & en m'envoyant à tous les perils au lieu de vous, me donneront bien-tôt quelque ressemblance avec les grandes qualitez de votre ame. Oüi, Seigneur, je me flatte qu'au sortir de vos mains, je serai devenu digne de l'objet de mon amour, & peut-être de vous-même.

Cherès touché de l'ingenuité de ce jeune homme, & surpris en même-temps de quelques circonstances de son discours, se contenta néanmoins de le reconnoître Egyptien à la parole, & crut qu'il étoit plus genereux d'abandonner toute autre curiosité sur son sujet. Il lui dit qu'après avoir tâché de rendre tant de services à des étrangers; il étoit ravi qu'un jeune homme aussi-bien né qu'il paroissoit l'être, lui fournît l'occasion de servir un Egyptien; & peut-être suivant le degré de sa naissance, plusieurs Egyp-

tiens en sa personne. Il le nomma dès cet instant même son aide de Camp. C'est une fonction, continua-t'il, qui vous mettra à portée de me voir & de me parler à toute heure. Je ne vous refuserai ni mes conseils ni mes exemples, tels qu'ils puissent être : Ce sera à vous à les choisir. Pour commencer, je vais vous mener chez le jeune Prince Tygèe que nous avons pris à Tingi, & que je fais loger avec moi dans le Château d'Utique depuis l'arrivée de notre flotte. J'ai confié son éducation à des Prêtres Egyptiens qui ont bien voulu m'accompagner dans toutes mes courses. Vous allez être témoin des instructions qu'ils donnent à un enfant né pour être Roy, & vous voudrés bien tenir quelquefois ma place auprès de lui dans ses récreations. Je vous conduirai ensuite à Carthage où je dois aller prendre les instructions du Senat sur les affaires présentes ; & pendant ce temps-là vous visiterez la Ville. La circonstance d'un Siége fâcheux pour elle devient un objet interessant pour un jeune homme qui veut apprendre la guerre. Cherès mena en effet le jeune Pammus dans l'appartement du jeune

Tygée. Après les avoir préſentez l'un à l'autre, il les invita à une amitié réciproque : Et le temps des leçons étant fini, ils mangerent tous enſemble ; eux trois, les deux Prêtres Egyptiens, & les deux anciens Gouverneurs. La converſation pendant le repas fut un peu plus gaye, & non moins utile pour les deux jeunes hommes que les leçons. Vers le milieu de l'après-midi, Cherès & Pammus s'embarquerent pour Carthage, où ils devoient paſſer la nuit. Ayant été reçûs enſemble par les principaux Senateurs; & les deux chambres où ils devoient coucher, après le repas du ſoir, leur ayant été déſignées ; ils ſe leverent une heure après, ſans ſe le dire l'un à l'autre ; le jeune homme pour aller ſur les remparts, où l'on entendoit du bruit, & Cherès pour ſe rendre au Conſeil de guerre, où on lui avoit donné rendez-vous. Le jeune Pammus que Cherès avoit déja fait connoître à Giſcon & au Gouverneur, fit cette nuit ſes premieres armes dans une attaque aſſez legere par elle-même ; puiſqu'Antée ne la faiſoit que pour entretenir quelque apparence d'un Siege déja abandonné dans ſon eſprit. Mais le jeu-

ne Egyptien la rendit très-conſiderable pour lui, par le grand nombre d'Ennemis qu'il tua de ſa main, ou qu'il renverſa dans le foſſé. Ce premier exploit le mit dès lors dans une grande conſideration auprès des Carthaginois témoins de ſon courage ; & le lendemain auprès de Cherès qui croyoit l'avoir laiſſé dans ſon lit. A l'égard de Cherès voici ce qui ſe paſſa dans le Conſeil que l'on tenoit à l'occaſion de ſon arrivée.

La pluralité des voix alla bien-tôt à attaquer Antée de toutes parts, dans l'eſperance preſque certaine, non-ſeulement de lui faire lever le Siége, mais encore de ne pas lui laiſſer un ſeul homme à ramener dans ſon pays. Cherès parlant à ſon tour, dit qu'on ne pouvoit accuſer un ſemblable projet d'aucune injuſtice ; & qu'il le propoſeroit lui-même aux Carthaginois, s'il croyoit ce carnage plus avantageux pour eux que la paix glorieuſe qu'ils étoient en état de donner à toute l'Afrique. Je n'allegue point, dit-il, les reſſources que le deſeſpoir peut faire trouver à des Ennemis qui ſe ſentent enfermez ; parce qu'on peut me répon-

dre qu'un danger trop éminent eſt quelquefois auſſi la premiere cauſe du découragement & de la déroute. Je ne prétens vous propoſer que des motifs d'honneur & de gloire. Les ſuccès de guerre ne ſont pas nouveaux, & le Siege de Carthage ne ſera pas le premier qu'on ait levé. Mais votre Empire a aujourd'hui l'occaſion de donner peut-être le premier exemple d'un pardon accordé à des aggreſſeurs humiliez, & qu'on peut regarder comme vaincus. Le Prince Zoros a appris par ſon experience que l'amour de la paix ne ſuffiſoit pas toûjours pour l'avoir; & qu'une réſiſtance vigoureuſe en étoit ſouvent l'unique ſource. Ce n'eſt ſans doute qu'à la derniere extrêmité qu'il faut ſe réſoudre à demander la paix à un Ennemi injuſte & barbare qui nous menace; & l'auguſte Senat de Carthage a prouvé par ſa conduite que cette fermeté ſeule pouvoit conſerver à un Etat toute ſa ſplendeur. Mais aujourd'hui, Seigneurs, il vous ſera glorieux d'offrir cette paix, parce que vous l'offrirez en maîtres, & que vous en impoſerez toutes les conditions. Ma penſée eſt donc de faire conſentir Antée

de voir embarquer dans nos propres Vaisseaux actuellement vuides au port d'Utique, toutes ses troupes desarmées. Mais elles auront d'ailleurs tout ce qui sera nécessaire pour leur subsistance, pris d'abord sur leurs munitions & sur leur argent que l'on embarquera avec eux, & avancé ensuite par vous-même dans le besoin en maniere de prêt. Leur Roy les suivra dans un Vaisseau à part, n'ayant avec lui que quatre de ses Officiers à son choix, desarmez de même. Lui seul par consideration pour sa personne aura une épée à son côté. Cependant afin de ne pas les priver de leurs armes dans leurs pays, elles seront mises dans des Vaisseaux qui les suivront, mais où il n'y aura pas un seul Tingitan. Toute cette flotte gouvernée dans chaque Vaisseau par des Carthaginois, débarquera ces troupes successivement, & par portions à peu près égales, à Gypsara premier port de la Tingitane au-delà de Siga qui vous appartient, à Metagone, à Rusadir, à Tamuda, & enfin à Tingi, où l'on menera le Roy. Là on fera signe à quelques barques du port de venir prendre premierement les armes, ensuite les

troupes reſtantes des autres débarquemens, & enfin le Roy: Et votre flotte, qui l'aura accompagné toute entiere juſqu'à l'ouverture de ſon port, s'en reviendra ſans y entrer. La ſûreté de votre payement, ſoit pour les frais de ce renvoy, ſoit pour les dédommagemens de la guerre, ſera dans la perſonne du jeune Tygée que je retiendrai juſqu'à ce que vous ſoyez entierement ſatisfaits. Mais j'oſe vous conſeiller encore de moderer vos demandes, & de ne point diminuer le prix de votre premiere generoſité, en expoſant à des vexations cruelles des peuples innocens avec qui vous ſerez alors en paix. Vous avouërez, Seigneurs, continua Cherès, que cette maniere de renvoyer les Tingitans dans leur pays, aura un air de ſuperiorité beaucoup plus grand que celui qui vous reviendroit de les avoir taillez en pieces. Une partie de ce dernier ſuccès ſeroit encore attribuée avec vrai-ſemblance à la fortune; au lieu que le renvoy que je propoſe ſera un pur effet de votre volonté, & une marque extraordinaire de votre puiſſance. Pour tout dire enfin, quelque commode

qu'il ſoit pour eux-mêmes, je ne compte que ſur l'extrêmité où ils ſe trouvent pour le leur faire accepter. Mais auſſi il entre dans mon projet de les y contraindre. On leur dira que leur paſſage par vos campagnes ne pourroit être qu'onereux & dangereux pour les uns & pour les autres ; & qu'ainſi ils n'ont point d'autre voye pour leur retour que celle que vous leur offrez. Si l'orgueil d'Antée ſe revolte contre cette propoſition & qu'il la refuſe, je reviens auſſitôt à votre avis ; & dans la bataille que vous lui livrerez alors, je compte bien de vous ſervir de mes troupes, & de ma perſonne. Le Conſeil ſe rendit après quelques difficultez aux intentions de Cherès. On lui donna un plein pouvoir d'agir avec Antée, ſelon les vûës qu'il venoit de propoſer ; & l'on exigea ſeulement que cette affaire fût terminée en moins de trois jours. Ainſi, il s'en revint à Utique avec Pammus pour travailler à l'arrangement dont il s'étoit chargé.

A peine eurent-ils mis pié à terre qu'un Heraut vint offrir la paix à Cherès de la part d'Antée. Il lui dit que le Roy ſon maître promettoit de leve-

le Siege de Carthage dès le même instant qu'il lui auroit rendu son fils. Cherès répondit froidement que le Siege de Carthage étoit déja levé ; & que c'étoit l'armée Tingitane qui étoit actuellement assiegée, & qui devoit demander quartier : Mais que les Carthaginois n'ayant point envie d'abuser de leur avantage ; on exigeoit du Roy avant toute chose qu'il consentît de délivrer à l'instant même ses prisonniers qu'il avoit chargez de fers, & de les ranger les mains & les piés libres, entre l'avant-garde de son armée & les murailles de la ville. Que de son côté il enverroit prier Giscon, ou le Gouverneur de Carthage, de faire ranger de la même maniere au dehors de la porte ouverte les prisonniers des Carthaginois, accompagnez d'une escorte convenable de la garnison. Qu'alors sans compter ni les uns ni les autres ; on laisseroit retourner sous les drapeaux de leur Prince, ou demeurer dans le parti contraire, ceux qui choisiroient l'un ou l'autre sort. Il ajoûta que cela étant fait, on conviendroit de la maniere dont le Roy & son armée retourneroient dans la Tingitane. Avant que

de la déclarer, Cherès qui se défioit d'Antée, voulut assurer la liberté des captifs de ce Roy ; de peur qu'il n'exerçât sur eux quelque cruauté, en vengeance de la honte où il se verroit réduit. Cependant Antée pour gagner du temps avant toute attaque, consentit à cette premiere démarche au sujet des prisonniers du Siege ; quoiqu'il s'attendît bien, comme il arriva en effet, que ne gardant aucun Carthaginois, les trois quarts des Tingitans demeureroient chez les Ennemis.

Pendant que l'on faisoit cet échange, Cherès s'enferma pour écrire une longue lettre au Roy. Il lui disoit d'abord : Que pour lui épargner des éclaircissemens desagreables par l'entremise d'un Heraut ou d'un tiers ; il prenoit le parti de l'entretenir seul à seul dans le secret & dans le silence d'une lettre. Qu'il lui rapporteroit avant toutes choses le résultat de la déliberation de Carthage sur son retour. Il le lui exposa en effet dans toutes ses circonstances, après quoi il ajoûta : Je ne sçai point, Seigneur, si vous me sçaurez bon ou mauvais gré de la part que j'ai euë à cette résolution du Senat. Il se portoit

d'abord contre vous à l'expedient qui ſe préſentoit bien plus naturellement à l'eſprit. C'étoit de profiter de l'arrivée des Capſenſes & des troupes qui compoſent la flotte Carthaginoiſe & la mienne, pour vous envelopper de toutes parts, & vous délivrer vous & votre armée de l'inquiétude du retour, par une défaite générale. Je me ſuis oppoſé ſeul à un avis qui non-ſeulement auroit fini la guerre préſente, mais qui vous auroit peut-être mis pour toûjours hors d'état d'en recommencer aucune autre; & pour dire encore plus, qui auroit ouvert la Tingitane aux Carthaginois quand ils auroient voulu l'envahir. Comme ils ſçavent que je ne favoriſe ni les conquêtes ni les conquerans, ils ne m'ont pas ſeulement allegué une ſemblable vûë. Ils ſe ſont contentés pour ſe rendre à l'accommodement que je leur ai propoſé en votre faveur, de l'honneur qui leur reviendra, d'avoir donné volontairement & genereuſement la paix à l'Afrique. Il eſt juſte, Seigneur, que pour joüir d'un préſent qui vous eſt aujourd'hui ſi néceſſaire, vous acceptiez toutes les conditions qu'on vous impoſe. Comme je

demeurerai peut-être encore quelque temps parmi eux, je travaillerai moi-même à moderer les dédommagemens pecuniaires que vous leur devez pour la guerre injuſte que vous venez de leur faire; & je les ai déja invitez à cette moderation. Mais d'ailleurs les moyens que vous avez employez pour arriver juſqu'au pié de Carthage; le violement de toutes les paroles que vous aviez données à Giſcon; enfin l'indifference où vous êtes encore à l'égard de la Princeſſe votre fille, après l'avoir fait ſervir de piege à votre ennemi, uſage peu digne d'un Roy & d'un pere; tout cela autoriſe les Carthaginois à ne vouloir faire ici avec vous d'autre traité que l'accompliſſement entier & complet de votre retraite, & à ſe charger eux-mêmes de la maniere dont vous la ferez. Vous jugez bien, Seigneur, qu'une armée ennemie traverſant leurs campagnes leur ſeroit ſuſpecte par toute ſorte de raiſons: Et d'un autre côté vos troupes ſuccomberoient à la fatigue d'un ſi long voyage, ſuite malheureuſe d'un Siege inutile de ſix mois. Vous ne devez pas être ſurpris non plus que l'on

retienne par mes mains le Prince votre fils pour ôtage des engagemens où l'on vous met, & auſquels vous vous êtes expoſé par votre entrepriſe. Je dirai plus : Inſtruit comme vous l'êtes de l'éducation que je lui fais donner par les premiers hommes de la terre dans la connoiſſance des mœurs, ce ſeroit à vous à me prier de le garder encore quelques années : afin qu'il apprît à cette école qu'un Roy ne peut être heureux, qu'en craignant les Dieux, qu'en aimant ſes ſujets, qu'en obſervant les Loix de la Juſtice à l'égard de ſes voiſins & même de ſes Ennemis. Cependant, Seigneur, ſi ces raiſons ne vous touchent pas ; je ſçais que mes intentions les plus avantageuſes à l'égard de ce jeune Prince ne me donnent pas droit de le retenir malgré ſon pere. Ainſi dès que vous ſerez retourné dans votre Capitale, & que de-là vous aurez ſatisfait les Carthaginois ; je vous rendrai votre fils ſur ma parole, qui grace aux Dieux n'a jamais trompé perſonne. On n'a point parlé de Siga dans le Conſeil, & il n'eſt pas temps d'en parler encore. C'eſt une conquête des Carthaginois ſur vous ; & j'ai aidé moi-

même à la faire. Mais je ne l'ai faite que dans un esprit de défense; & la prise de cette Ville est en effet une des premieres causes de la délivrance de Carthage. Si l'on pouvoit prendre de justes mesures sur les événemens futurs & éloignez ; mon dessein seroit qu'on rendit Siga à votre fils, quand le cours des choses humaines l'aura mis à votre place. Les esperances qu'il donne déja d'être un jour un Prince parfait, & la maniere dont il répond aux soins qu'on prend sous mes yeux de cultiver l'excellence de son naturel le rendroient digne de cette déference de la part des Carthaginois : Et si vous le souhaitez, je travaillerai à faire mettre cet article dans le traité de paix qu'on vous enverra à Tingi. Car pour vous, Seigneur: quand les Carthaginois, contre toute sorte d'apparence, se porteroient d'eux-mêmes à vous rendre cette place, je ne vous cache pas que je ferois tous mes efforts pour les en empêcher. Vous en sentirez la raison, dès que je vous aurai dit que je profitai de l'état d'évanoüissement, dans lequel le Gouverneur de Siga griévement blessé fut porté dans ma

tente, pour prendre sur lui sa lettre apostillée de votre main, & l'ordre que vous donniez à vos Soldats d'égorger & de piller tous les Citoyens de cette Ville. Je ne suis pas assez inhumain pour consentir que l'on rende des sujets à un Prince si mal intentionné pour eux. Ce projet barbare n'est encore connu dans le monde que de ce Gouverneur, & de moi. Nous n'avons envie ni l'un ni l'autre de le divulguer. Et pour dire le vrai, vos Ennemis mêmes & vos envieux n'auroient aucun besoin d'en faire usage contre vous. Vous avez fait voir depuis par d'autres exemples ce que vos Soldats mêmes ont à craindre d'une injustice née peut-être de votre infortune, & dont votre infortune devroit pourtant vous désabuser : Car il semble depuis quelque temps que toutes vos troupes n'attendent que le prétexte de quelque désavantage pour abandonner vos drapeaux. C'est ce qui doit, Seigneur, vous engager à avoir encore plus de consideration pour vos Officiers faits prisonniers à Siga ; puisque vous connoissant mieux que ne font vos Soldats, ils n'ont pas laissé de vous demeurer fi-

delles jusqu'à présent. On les laissera partir avec vous, s'ils le demandent.

La vérité des faits, & l'équité des reproches contenus dans cette lettre, mirent Antée au désespoir. Il dissimula néanmoins son ressentiment devant le courrier qui la lui remit ; & il lui dit seulement que Cherès sçavoit bien lui-même, qu'on ne pouvoit pas répondre à sa lettre dans un instant : Mais qu'il acceptoit en général son retour de la maniere qu'on le lui proposoit ; & qu'il se disposoit à faire passer ses troupes de l'autre côté du fleuve, avec la seule condition de quelques circonstances d'honneur qu'il lui demanderoit par sa réponse ou par un Heraut.

Cherès vit arriver en effet presqu'à la suite de son courrier un Heraut d'Antée. Cet Envoyé lui dit de la part du Roy son Maître : Qu'une armée qui étoit encore en bon état, & qui ne levoit le siege par aucune necessité pressante, pouvoit bien demander les mêmes honneurs que l'on accorde communement à une Garnison qui capitule la veille d'une prise d'assaut : C'étoit de marcher en ordre sous ses enseignes au son de ses Tymbales, & les armes

à la main. Qu'il consentoit que toutes ses troupes déposassent ces mêmes armes les unes après les autres, à mesure qu'elles approcheroient du rivage où l'on vouloit les faire embarquer. Que d'un autre côté il étoit très juste que toutes les troupes de l'une & de l'autre flotte formassent sur la rive Occidentale du fleuve deux puissantes hayes entre lesquelles passeroient les Tingitans pour être surveillez dans leur marche; si l'on pouvoit soupçonner que leur infériorité, & la foi publique ne les contînt pas assez. Qu'il n'y auroit enfin que le Roy seul à cheval qui n'auroit pour arme offensive que son épée. Cherès répondit sur le champ qu'il étoit persuadé que les Carthaginois ne retarderoient point le départ des Tingitans pour une affaire de ceremonial; & qu'il accordoit en leur nom la demande que le Roy lui faisoit faire. Il exigea seulement que comme la journée étoit déja avancée; ils ne commençassent que le lendemain à la pointe du jour à traverser le fleuve sur les pontons qu'ils avoient faits & entretenus eux-mêmes à l'occasion du siege: parce que ce n'étoit qu'alors que l'on

pouvoit ranger commodément les Soldats de l'une & de l'autre flotte pour faire passer entr'eux l'armée du Roy.

Dès que le Heraut fut parti, Cherès alla trouver le Général Carthaginois pour lui rapporter cette demande d'Antée, & le contentement qu'il avoit cru à propos de lui donner. Il ajoûta que ne devant y avoir qu'Antée à cheval, il étoit de la noblesse des procedez, qu'il n'y eût qu'un d'eux qui y montât de leur côté; & qu'il lui déferoit cet honneur avec plaisir. Le Général répondit, qu'il se disposoit à l'aller chercher lui-même pour lui montrer un ordre du Senat qu'il venoit de recevoir; par lequel lui Général étoit chargé de conduire les Tingitans dans leur pays & de veiller à leurs differens débarquemens, s'ils acceptoient leur renvoi tel que Cherès l'avoit proposé: Qu'ainsi il étoit obligé de se tenir auprès des Vaisseaux pour veiller à leur embarquement même. Qu'il suivoit de-là, indépendamment de toute autre raison, que ce seroit Cherès qui monteroit à cheval pour commander les deux hayes tant des Carthaginois que des siens entre lesquelles passeroient les assiegeans. La

chose ayant été ainsi reglée entr'eux deux, Cherès envoya dire au Conseil de guerre de Carthage cette nouvelle circonstance, comme une chose peu importante en elle-même. Mais il recommanda comme un point d'honneur qu'il croyoit important d'observer, qu'aucune des troupes enfermées dans Carthage ne sortît au dehors, pour ne point effaroucher des Ennemis qui s'étoient prêtez de bonne grace à tout ce qu'on avoit exigé d'eux; d'autant plus qu'il y avoit assez de troupes du côté d'Utique pour leur résister, quand au lieu de se livrer à eux ils viendroient leur livrer bataille.

Antée croyant ne pouvoir sauver son honneur que par un dernier effort de perfidie, employa tout le reste de la soirée à tenter les principaux Officiers de ses troupes d'un coup de désespoir pour le lendemain. Il leur insinua, & les pressa d'avertir sourdement leurs Soldats: Qu'il avoit appris par des espions surs, que le dessein des Carthaginois étoit de les submerger tous dès qu'ils seroient en pleine Mer, & long-tems avant que de leur faire voir les rivages de leur patrie. Que le Roy ne voulant

pas les exposer à une bataille, où ils auroient affaire aux troupes de Carthage & à celles d'Utique tout à la fois, leur avoit préparé avec adresse la seule ressource qui fût en sa disposition : c'étoit le privilege qu'il avoit obtenu pour eux de traverser les armes à la main, de l'autre côté du fleuve, une armée qui ne seroit pas plus nombreuse que la leur. Que s'ils avoient du cœur, ils s'exposeroient volontiers à une mort douteuse pour éviter une mort certaine. Que l'on ne leur donneroit le premier signal de l'attaque que lorsqu'on les verroit tous ensemble sur la plaine élevée qui bordoit l'autre rivage : Et qu'enfin ceux qui passeroient les derniers sur leurs pontons, auroient grand soin de les rendre inutiles aux troupes de la Ville qui pourroient les suivre. Il les faisoit assurer qu'au sortir d'un combat, ou à forces d'ailleurs égales, ils auroient l'avantage de la surprise, il les dispenseroit de revenir au siege de Carthage trop bien défenduë. Qu'il leur sacrifioit volontiers une gloire qui en quelque sorte n'intéressoit que lui : Mais qu'il leur livroit en proye pour le soulagement de leur marche, toutes

les

les Villes qui ſe trouveroient ſur les confins meridionaux de la Mauritanie Sitifenſe, & de la Maſſæſylienne, par où il étoit à propos de les reconduire. Ces impoſtures, & ces promeſſes firent impreſſion ſur ces Barbares ; & en reconnoiſſance de la bonne volonté que le Roy marquoit pour eux, ils promirent de le bien ſervir. Comme tous les rangs de la marche devoient être de dix Soldats, ils avoient ordre de ſe tourner au moment de l'attaque, cinq d'un côté & cinq de l'autre, contre chacune des deux hayes des Ennemis qu'ils auroient à côté d'eux. Le Roy devoit marcher à la queuë, & l'on ne devoit agir que lorſqu'il ſeroit ſur la hauteur. Enfin les premiers rangs qui arriveroient aux Vaiſſeaux avant le ſignal rendroient leurs armes, & ſe laiſſeroient même embarquer pour mieux tromper les Ennemis, auſquels dans la ſuite ils ſoutiendroient leur innocence. On avoit donné ce rôle aux plus infirmes qui auroient eu peine à ſuivre l'armée dans ſon retour.

Le lendemain au lever de l'aurore, Cherès fit ranger les troupes des deux flottes depuis l'endroit où les Tingi-

tans devoient arriver sur la plaine, jusqu'à une certaine étenduë de rivage qui étoit à côté d'Utique: car on n'avoit pas jugé convenable de leur faire traverser la Ville pour en aller chercher le Port. La plaine étoit d'ailleurs bornée par une Dune qui trempoit perpendiculairement dans l'eau au coin de l'embouchure du Fleuve, & de la Mer; & d'où naissoit bien-tôt ensuite un rivage bas, & du côté du Fleuve, & du côté de la Mer. En formant ces deux hayes de Soldats qu'on regardoit plûtôt comme une décoration que comme une défense; Cherès ne laissa pas de dire, ou de faire dire à tous à l'oreille: Que bien qu'il n'y eût aucune raison de se défier des Ennemis, ils devoient toûjours se tenir sur leurs gardes; & qu'en ne soupçonnant personne, il falloit être attentif à la sureté de leur armée. Que néanmoins ils ne fissent aucun mouvement de leur chef, & qu'ils attendissent en toute circonstance l'ordre de leurs Officiers. Cherès montoit un cheval dont le Roy de Guinée lui avoit fait présent, & qu'il avoit dressé lui-même dans les momens qu'il avoit eu de libres sur toutes les côtes où sa flot-

te avoit séjourné depuis. Le jeune Pammus étoit à pié, & y seroit demeuré s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire : Mais on faisoit suivre à quelque distance un cheval qu'il devoit monter au premier signe d'émotion, pour porter par-tout les ordres du Commandant. Les premiers rangs de l'armée Tingitane étoient arrivez sans le moindre écart jusqu'aux Vaisseaux où le Général les fit monter ; lorsque le Roy à cheval & seul de son rang parut à une longue distance au haut de la plaine. Cherès alla au-devant de lui, & commençoit de marcher à sa gauche pour lui faire honneur, & en même-temps pour veiller sur lui. Le Roi même qui le reconnut aisément pour Cherès, fit semblant de lier quelque conversation avec lui. Mais ceux des Officiers Tingitans, qui devoient être à peu près alors dans le milieu de l'intervalle, avoient ordre de donner le signal du combat. Pammus qui n'étoit pas loin d'eux s'apperçut le premier de quelques mots qu'ils s'étoient dits auparavant, & courut aussi-tôt à son cheval qui le suivoit toûjours de plus près. Ainsi lorsqu'au premier bruit qui s'éle-

va, Cherès jetta les yeux sur lui, il le vit en cette posture: & pour tout ordre il lui fit signe avec le bras de faire donner sur les Ennemis. Ce jeune homme s'acquitta de cette commission d'une maniere admirable, & il la continua de lui-même pendant toute la durée du combat. Ce n'est pas qu'il ne cherchât frequemment les yeux de son Commandant pour prendre son ordre. Mais ou il ne les rencontroit pas, ou il n'en recevoit de loin qu'un signe d'approbation. Il traversa une infinité de fois les Ennemis à l'aide de son cheval pour aller de l'une à l'autre haye fortifier les rangs, ou les empêcher de se confondre. En un mot ce fut lui en quelque sorte qui commanda cette bataille. Car d'un côté le Général Carthaginois fut assez occupé à résister aux Tingitans qui, après les dix ou douze premiers rangs embarquez, tomberent sur lui au pié des Vaisseaux: Et de l'autre côté Cherès qui vit que tout alloit bien dans le gros de la bataille, s'attacha uniquement au Roy. Il ne lui laissa jamais aucun mouvement de libre. Son cheval qui étoit bien plus leger que celui d'Antée faisoit continuel-

lement des caracoles autour du sien; de sorte qu'il ôta d'abord à ce Prince toute inspection sur une bataille périlleuse & hazardée, dont il n'avoit espéré le succès que de sa conduite & de son experience qu'il ne put jamais exercer. Ce fut en vain qu'il tenta cent fois de percer son adversaire; celui-ci paroit tous les coups. Mais comme le Roy étoit armé de pié en cap & d'une maniere très-juste: Cherès ne porta jamais de coup faute d'appercevoir une jointure. Le Roy désolé de voir que ses Officiers ne sçavoient qui consulter dans le désordre où ils tomboient de plus en plus, dit enfin à Cherès: Qu'il ne croyoit pas que son malheur dût le conduire à combattre seul à seul contre un homme qui ne se donnoit lui-même que pour un Soldat inconnu. Cherès répondit fierement: il me suffit à moi de me connoître pour attaquer Antée; & sans autre éclaircissement tout homme a droit sur un perfide. Voyons donc, repliqua Antée, si vous êtes digne d'un combat reglé contre moi. Faites cesser la bataille entre les deux Nations, & que leur querelle soit décidée par celui de nous deux qui

vaincra l'autre. Vous vous y prenez trop tard, dit Cherès, pour la décision générale. Les Tingitans sont vaincus; & quand ils ne le seroient pas encore, je me garderois bien de faire dépendre de ma seule convention avec vous des peuples qui ne m'appartiennent pas. Il ne vous reste de ma part que le combat particulier que j'accepte sur la pointe de cette Dune, après la victoire des Carthaginois. Mais pendant ce dialogue, les Tingitans poussez à bout se rendirent d'eux-mêmes en protestant que leur Roy les avoit engagez malgré eux à cette trahison.

Alors Antée sortant du lieu où la bataille venoit de finir marcha le premier vers l'endroit indiqué, où il appercevoit un grand terrain libre. Les vainqueurs & les nouveaux prisonniers les suivoient des yeux: Et Cherès passant le long des rangs recommanda aux siens à haute voix de ne point lui prêter un secours qui deviendroit une lâcheté. Il n'avoit pourtant pris ce jour-là pour armes défensives qu'un casque & une cuirasse d'une forme très-legere, l'un & l'autre plûtôt pour l'ornement que pour un combat auquel il s'atten-

doit peu : Et il eut même la générosité ou la fierté de ne pas parler à Antée de cette difference. Mais ayant bien observé le Cavalier & le cheval qu'il avoit à combattre, & leur cédant volontiers l'avantage de la force sur lui & sur le sien ; il osa compter sur la superiorité de son adresse & sur la soupleſſe de son cheval. Le commencement de ce combat ne parut être de la part de Cherès qu'une défense contre les coups d'Antée. Le Roy ne pouvant porter aucun coup à son adversaire essaya d'en porter à la tête de son cheval ; mais Cherès la garantissoit aussi soigneusement que la sienne : Et ce qui surprenoit encore plus le Roy ; c'est qu'il sembloit, comme il étoit vrai, que Cherès évitât avec la même attention de blesser son cheval qu'il l'empêchoit de blesser le sien. Ainsi revenant au Cavalier, il apperçut qu'il reculoit ; & il crut que c'étoit par crainte ou du moins par l'impossibilité que son Ennemi voyoit à trouver un jour à travers l'armure dont il étoit couvert. Cherès ayant fait monter ainsi par dégrez la confiance ou la présomption de son Ennemi, commença à fuir, mais en tournoyant, pour étourdir le

Cavalier & le cheval qui le poursuivoient. Enfin tournant la tête tout d'un coup, & faisant semblant d'avoir peur d'être atteint, il se mit en fuite du côté de la Mer, non pas avec toute la vîtesse de son cheval, mais avec toute la vîtesse de celui du Roy. Antée ne craignant point de se précipiter tant qu'il auroit cet objet devant lui, se livra à l'impetuosité de son cheval. Mais Cherès étant précisément sur la lisiere du terrain plia tout d'un coup le sien sur la gauche, & laissa passer celui d'Antée. Le Roy employa inutilement les derniers efforts pour l'arrêter. Ce mouvement forcé ne servit qu'à faire culbuter le cheval: de sorte que le Cavalier passa par dessus sa tête; & ils tomberent dans la Mer l'un d'un côté & l'autre de l'autre, à la vûë de la flotte qui étoit en bas & de tous ceux qui étoient en haut les plus près du bord. Aussi-tôt les Carthaginois & leurs alliez pousserent en l'air des cris de joye, ausquels les Tingitans n'étoient pas éloignez de joindre les leurs. Mais Cherès les suspendit, en disant: Non, non: la victoire n'est pas complette jusqu'à ce que j'aye assuré la mort ou du moins la captivité d'un homme

dont les conventions & les traitez ne peuvent plus vous répondre. Pour couronner toutes les trahisons qu'il vous a faites, il a eu l'indignité de me proposer un combat singulier; quoiqu'il me vît très-legerement armé, & que par la maniere inusitée dont il l'étoit lui-même, il se fût rendu invulnerable. Je n'ai pu compter en acceptant son défi que sur l'expedient que les Dieux m'ont inspiré, & qu'ils ont fait réussir. Cependant je ne veux pas encore qu'il ait à me reprocher de l'avoir fait passer en un autre champ de bataille où je ne veüille pas le suivre. Aussi-tôt Cherès prit en courant le chemin qui conduisoit au rivage bas. Antée, qui n'étoit pas tombé loin de ce rivage l'avoit regagné bien-tôt, & avant son cheval qui nageoit encore. Dès qu'il vit Cherès à la portée de sa voix, il lui dit: Descens de cheval pour me combattre sans avantage, ou pour recevoir mon épée que je te rens en demeurant ton prisonnier. Cherès se mettant en devoir de descendre pour accepter cette derniere offre du Roy, s'apperçut qu'il prenoit ce moment pour venir à lui, & pour le frapper. Il eut néanmoins le

temps de se jetter à terre, & de se présenter à Antée dont il para le coup. Mais prenant garde que la cuirasse de son Ennemi s'étoit dérangée dans sa chute ; il lui porta lui-même un coup d'épée qui le perça de part en part, & l'étendit sur le sable. Alors il lui dit : Antée, je vous ai épargné la mort aussi long-temps qu'il m'a été possible, quoique je la crusse nécessaire au repos de l'Afrique, & au bonheur de vos peuples. Je vous dirai même pour votre consolation en mourant : Que votre fils sera mis en possession de vos Etats dans toute leur étenduë, & que votre fille est reconnuë heritiere de l'Empire Carthaginois par le Prince Zoros & par son Senat. Antée voulut prononcer quelques paroles ; mais il ne put se faire entendre, & il expira sur le champ. Plusieurs Officiers, & plusieurs Soldats tant de la flotte Carthaginoise que de la Phœnicienne venant alors à la rencontre de Cherès, il leur recommanda d'ensevelir le corps du Roy dans les Catacombes d'Utique ; ne voulant point, dit-il, porter sa vengeance jusques sur les morts, comme le faisoient encore des

Nations plus barbares qu'elles ne le croyoient l'être.

CE Heros ayant ainsi rendu un bien plus grand service aux hommes par la mort du second Antée, qu'Hercule par celle du premier, ne songea plus qu'à faire gouter les fruits de sa victoire aux deux Nations dont il venoit de terminer la guerre. Mais conservant toûjours la même bienveillance pour les Carthaginois ; son zèle secret étoit déja passé du côté des Tingitans, comme étant ceux qui désormais avoient le plus besoin de lui. Il se regardoit sur-tout comme un tuteur chargé non seulement de l'éducation ; mais encore de la couronne du jeune Tygée ; & d'autant plus chargé de l'une & de l'autre, que de tristes conjonctures l'avoient forcé à immoler lui-même son Pere. Avant que de remonter dans la plaine, il alla jusqu'au pié des Vaisseaux où le Général Carthaginois se tenoit toûjours. Il lui dit que ce dernier évenement changeant la disposition que le Sénat avoit faite de l'armée Tingitane ; il croyoit que les troupes de l'une & de l'autre flotte de-

voient garder soigneusement les prisonniers qu'elles venoient de faire, jusqu'à ce qu'on eût reçu de nouveaux ordres. Le Général répondit que cette précaution lui paroissoit bonne; & que lui-même ne reconduiroit point ses Vaisseaux dans le port d'Utique avant ce tems-là. Cherès montant aussitôt sur la plaine déclara cette convention passagere, premierement aux Carthaginois, & ensuite aux siens. Or comme les uns & les autres demeurez jusqu'alors presque dans les rangs mêmes où ils avoient donné la bataille, se lassoient d'être en faction; les Carthaginois ne trouverent rien de si naturel qu'un ordre qui les renvoyoit avec leurs prises dans les maisons ou dans les baraques d'Utique, où ils résidoient ordinairement. Mais les Soldats de la flotte de Cherès n'avoient point d'autre résidence que leurs Vaisseaux même qui étoient dans le Port. Ainsi ce fut-là qu'ils menerent tous les Tingitans leurs prisonniers, qui surpassoient des trois quarts en nombre ceux qu'avoient fait les Carthaginois.

Pendant que cette retraite se faisoit tranquillement des deux côtez,

Cherès tira Pammus en particulier. Il lui donna la commission d'aller assurer secretement le Prince Tygée, auquel il ne vouloit pas se montrer si-tôt, qu'il le reconnoissoit pour Roy de la Tingitane : Qu'il employeroit sa personne, son crédit & toutes ses forces pour le faire reconnoître par-tout en cette qualité : En un mot qu'il exécuteroit tout ce qu'il avoit marqué dans la Lettre qu'il avoit écrite à son pere le jour précédent, & dont il lui envoyoit la copie qu'il en avoit tirée lui-même, avant que de la remettre à son courrier. Pammus s'acquitta de cet emploi avec autant d'affection que de sagesse. Et pour dire le vrai : Quand la succession présente d'une Couronne, & l'offre d'un puissant secours dans la privation actuelle de toutes forces & de la liberté même n'auroit pas reconcilié au fond de l'ame ce jeune Prince avec le vainqueur de son pere ; cette Lettre, telle qu'on l'a vûe, étoit une justification de l'un, & une condamnation de l'autre, qui ne laissoit à la nature que des regrets d'autant plus louables qu'ils étoient d'ailleurs moins méritez.

Cherès ayant vû lui-même embarquer toutes ſes troupes, revint promptement dans le Château ; & entrant dans la chambre du jeune Tygée, qui ſe détourna en le voyant ; il lui prit la main de force, & lui dit : Seigneur, il ne m'importe pas que vous me regardiez, mais il vous importe d'être établi dans votre Royaume. Votre gloire, & peut-être même votre ſureté demande que je vous emmene dès ce moment. Se tournant enſuite vers tous ceux qui étoient dans cette chambre, où il n'y avoit alors que des gens à lui, il leur dit : Suivez-moi tous ſans parler à perſonne : Ce ſera à moi à répondre à ceux qui nous interrogeront. Il traverſa avec ce cortege le chemin qu'il y avoit juſqu'au port, en diſant à droite & à gauche aux Citoyens ; qu'il menoit avec toute ſa flotte le jeune Tygée faire hommage au Sénat Carthaginois de Siga renduë. On ne comprenoit pas trop ce que cela ſignifioit. Mais comme il s'agiſſoit d'un hommage envers le Senat ; & que d'ailleurs aucun ſoupçon ne pouvoit entrer dans les eſprits contre Cherès ; non ſeulement on le laiſſa paſſer, mais on laiſſa

sortir du port toute sa flotte, sans oublier le petit vaisseau qui avoit amené Pammus.

Cette flotte s'alla en effet présenter devant le port de Carthage : & Cherès choisit Pammus pour son Ambassadeur accompagné de deux principaux Officiers, l'un Phœnicien & l'autre de la Taprobane. Il leur dit qu'il avoit une négociation à faire avec les Carthaginois qui demanderoit peut-être plusieurs allées & venuës. Mais que pour tirer le Sénat d'inquiétude à leur sujet, il étoit à propos de la commencer ce jour-là, quoiqu'il fût tard ; quand ils devroient ne la reprendre que le lendemain. Il les chargea de représenter d'abord au Sénat que leur flotte étoit sortie de leur port, dès qu'elle avoit cru ne leur être plus utile ; selon la coûtume que Cherès avoit observée par-tout. Mais que si les Carthaginois croyoient lui avoir quelque obligation, il les prioit en signe de reconnoissance de lui rendre tous les prisonniers Tingitans ; c'est-à-dire, les Officiers amenez de Siga, & tous les Officiers ou Soldats qui venoient de se rendre à la bataille d'Utique, &

qui étoient demeurez entre leurs mains. Vous leur direz que je n'exige d'eux d'autre prix de mes services, que la délivrance de ces malheureux que j'ai dessein de reconduire dans leur païs. Vous formerez d'abord cette proposition simplement, & sans alleguer aucun autre motif, pour laisser au Senat tout le mérite de la générosité. Mais si vous voyez de l'opposition, représentez-leur alors toute la garnison de Siga qui se donnoit à nous, & que je fis néanmoins passer dans les troupes Carthaginoises; aussi-bien que tous les prisonniers d'Antée, que je leur fis rendre hier; & ceux des prisonniers Tingitans qui sont demeurez volontairement sous les drapeaux Carthaginois. Je ne demande ni les uns ni les autres; & je consens même, qu'ils retiennent des captifs d'Utique ceux qui prendroient le même parti: En un mot, je ne veux ravoir que ceux qui souhaitent de retourner dans leur patrie. S'ils vous les accordent: Vous les inviterez encore à nous prêter pour leur transport, six grands vaisseaux avec leur équipage Carthaginois. C'en est plus qu'il ne faut pour leurs pri-

ſonniers ; mais ils mettront les nôtres un peu plus au large. Vous leur répondrez enfin de ma part, que nous ne débarquerons tous que dans la Tingitane ; & qu'il ne ſe fera rien dans notre route contre leur ſervice.

Les Ambaſſadeurs arrivez à Carthage dans une frégate de cérémonie, trouverent le Senat aſſez étonné de cet air étranger que Cherès avoit pris tout d'un coup. On étoit actuellement aſſemblé ſur la queſtion des captifs, & l'on comptoit d'en envoyer à Utique la déciſion dès qu'on en ſeroit convenu. Ce fameux Sénat qui a étendu dans la ſuite l'Empire Carthaginois, depuis Cadix en Eſpagne, juſqu'aux Autels des Philenes dans la Cyrenaïque [1], avoit bien plus d'équité à l'égard de ſes ſujets, qu'à l'égard des Nations qu'il avoit eſpérance de conquérir ; & il ſe contentoit envers ces dernieres, comme le Sénat Romain a fait depuis, de certaines généroſités impérieuſes qui ne diminuoient rien de ſes prétentions. On propoſoit alors de faire mourir tous les nouveaux pri-

1. Polyb. liv. 1. & 3.

ſonniers, en punition de la trahiſon, dont ils s'étoient rendus coupables dans la plaine d'Utique. Giſcon qui avoit ſa place à côté ſur le devant, & un peu au-deſſous du Thrône, leur repréſentoit envain qu'il ſeroit injuſte de punir de mort des Soldats qui s'étoient rendus, & qui avoient proteſté en ſe rendant, que leur Roy les avoit forcés à cette action. Que la mort de ce Tyran les vengeoit aſſez, & leur devoit d'autant plus ſuffire qu'elle les délivroit pour long-tems de toute guerre. La plûpart des Senateurs perſiſtoient encore dans leur ſévérité, lorſqu'on ouvrit la porte aux Ambaſſadeurs qui venoient faire une demande bien différente de leur avis.

Pammus, qui malgré ſa jeuneſſe s'attiroit déjà du reſpect par la bataille qu'on ſçavoit qu'il avoit gouvernée ſur la plaine, ſe revêtit à merveille du caractere de celui qui l'envoyoit. Il fit ſa propoſition d'un air gracieux; & affermiſſant ſon ton dans les repliques aux difficultés qu'on avoit prévûës, il fit entrevoir qu'un Heros qui ne vouloit que le bien, en ſe ſoumettant à la priere, ne ſe ſoumettoit pas au refus

On pria les Ambassadeurs de sortir de la salle pour un moment ; pendant qu'on délibereroit sur la réponse qu'on avoit à leur rendre. Les Senateurs, auparavant les plus obstinez, firent réflexion sur l'ingratitude dont ils encourroient le blâme, s'ils se broüilloient le jour même de leur délivrance avec un bienfaicteur tel que Cherès: & ils penserent qu'indépendamment du bienfait, & sur la seule réputation de son équité, le préjugé public leur donneroit encore le tort dans le point de la dispute. Ainsi rappellant les Ambassadeurs, le plus ancien des Senateurs leur dit : Qu'en faveur des obligations qu'ils avoient à leur Commandant & à toute sa flotte, ils relâchoient entierement leurs droits sur le petit nombre de captifs qui leur étoient restés de la bataille d'Utique ; & qu'ils accordoient à la protection de Cherès leur vie qu'ils avoient mérité de perdre, & même la promesse de leur liberté. Mais qu'il leur avoit fait entendre lui-même que le Prince Tygée leur serviroit d'ôtage pour les dédommagemens qui leur étoient dûs de la part des Tingitans. Nous pouvions nous con-

tenter de cet ôtage, continua le Sénateur, tant qu'il étoit sur nos terres. Mais puisque votre Commandant juge à propos de nous en priver ; la seule assurance qui nous reste de nos dédommagemens, est dans nos captifs. Nous ne pensons pas que Cherès compare cette assurance à celle qu'il nous enleve. Mais telle qu'elle est, nous la garderons jusqu'à la fin des payemens dont la perte d'un gage plus considérable ne nous obligera que trop de moderer les demandes.

Pammus répondit qu'il ne croyoit pas que leur Commandant fût satisfait de cette réponse. Mais que si le Senat avoit eu la condescendance de leur laisser emmener ces prisonniers, en leur prêtant même six Vaisseaux qu'ils auroient demandez pour leur transport ; ils n'auroient pas manqué tous trois de faire valoir auprès de Cherès la raison de leurs dédommagemens ; & qu'ils étoient persuadez qu'il auroit contenté le Sénat sur cet article. Les Ambassadeurs, voyant qu'on en demeuroit toûjours au même point, se retirerent, & ne furent revenus aux Vaisseaux que lorsqu'il étoit déja nuit.

Les Sénateurs découvrant le lendemain la flotte de Cherès à la même place, s'attendirent à de nouvelles instances, contre lesquelles ils comptoient de s'affermir dans le Senat. A peine y étoient-ils entrez que les Ambassadeurs de la veille se présenterent à la porte. Quand on la leur eut ouverte; Pammus leur dit : Que leur Commandant les prioit de faire attention à la différence que la mort d'Antée mettoit dans la situation des choses. Que comme ils avoient à faire de son vivant à un homme sans parole, Cherès unique maître de son fils vouloit bien le garder pour otage des dédommagemens qui leur étoient dûs. Qu'il comptoit même alors de passer à Utique tout le temps qui se seroit écoulé jusqu'à leur satisfaction entiere. Mais que la mort de ce Roi avoit bien changé dans son esprit l'état de leur dette ; & qu'il croyoit qu'un si grand avantage devoit leur tenir lieu de tout payement. En effet, Seigneurs, si comptant même sur la vie d'Antée & sur son retour en ses Etats, Cherès vous a insinué que son intention n'étoit pas que l'on vexât les Tingitans, quand ils seroient en paix avec vous :

Seigneurs, répondit Pammus sur le champ : jamais Cherès ne s'est moins démenti que dans le cours de l'entreprise où il s'est engagé à votre sujet, & jamais il n'a suivi avec plus de constance le plan qu'il s'étoit d'abord formé. Vous avez dû juger, par l'histoire du tour de l'Afrique qu'il vient de faire, qu'il ne se croit appellé par la Providence des Dieux qu'à procurer le bien reciproque des Nations chez lesquelles cette même Providence le conduit. Ne pensez pas qu'il ait pris votre parti dans cette guerre, parce que vous êtes Carthaginois : Il ne l'a pris que parce que vous étiez injustement attaquez. Ainsi aujourd'hui que votre Ennemi n'est plus, & que votre Empire est retabli ; il se declare protecteur du jeune Tygée, & défenseur de la Tingitane. Bien plus, dès le premier jour qu'il est entré dans la querelle des deux Nations, il a travaillé à procurer le bonheur de l'une & de l'autre. C'est dans cette double vûë qu'il enleva à Tingi le jeune Prince; & il ne songeoit pas moins à former en lui un bon Roy pour les Tingitans, qu'à déconcerter Antée qui pressoit les Carthaginois.

C'est

C'eſt pour avoir le tems de donner au fils une éducation qui fût un jour utile à ſes ſujets, qu'il imagina la dette du pere envers vous : & ne doutez pas qu'il ne l'eut réduite en fin de compte à très-peu de choſe. Mais quel ſervice ne rend-t'il pas aujourd'hui à vous-mêmes ; lorſqu'à la place d'Antée, qui a cherché une mort que Cherès lui épargnoit encore ; il vous donne pour voiſin un Prince équitable qui ſe fera une loi de ne ſortir jamais de ſes limites, & d'entretenir avec vous une amitié ſi propre à enrichir mutuellement les deux Peuples.

Pammus s'étant arrêté-là, tous les Senateurs parurent frappez de ſon diſcours ; & ils dirent que ſans tenir aucun conſeil ſecret, ils paſſoient tous à l'avis de l'Ancien de leurs Corps ; pourvû qu'on ſignifiât à Cherès que l'on accordoit les Priſonniers à ſes intentions manifeſtées, & nullement à ſes menaces deguiſées. Les trois Ambaſſadeurs firent auſſi-tôt une inclination profonde pour marquer qu'ils donnoient à ce préſent le tour le plus favorable que le Sénat pouvoit ſouhaiter.

Mais Pammus reprenant ſon diſcours,

dit : Seigneurs ; après vous avoir dévoilé les principes qui font agir notre Commandant, vous ne ſerez plus ſurpris de la ſeconde & derniere demande qu'il a à vous faire. Il nous a ordonné de ne point attendre l'exécution de la premiere, pour expoſer celle-ci. La connoiſſance qu'il a de la nobleſſe des ſentimens qui diſtinguent votre auguſte Corps, lui défend de prendre avec vous les meſures qu'il prit à l'égard du perfide Antée. Il ne voulut lui parler des circonſtances humiliante de ſa retraite, qu'après avoir fait remettre le dernier de ſes priſonniers entre vos mains. Mais il ne craint pas que notre ſeconde demande vous faſſe retracter le conſentement que vous avez bien voulu donner à la premiere. Il s'agit, Seigneurs, de rendre Siga au Prince Tygée en le reconnoiſſant pour Roy de la Tingitane. Il ſe fit alors un grand murmure dans le Senat. Quoi, diſoit-on, Cherès ne ſe contente pas de nous fruſtrer de nos dettes ; il veut encore nous enlever nos Conquêtes. Il n'eſt plus un arbitre partial, il devient notre ennemi déclaré. Pammus après avoir laiſſé paſſer cette fougue,

continua, & dit : Seigneurs, le deſſein de Cherès eſt que Tygée vous rende hommage de cette Ville, comme d'une grace qu'il aura reçue de votre pure généroſité. Mais vous avez raiſon de penſer que votre refus le feroit déclarer votre ennemi. Vous ſçavez l'averſion qu'il a pour les Conquêtes entre des Etats reglez, & dont les limites ſont ſuffiſantes pour entretenir la ſûreté & la tranquillité des Sujets. Or il ſe trouve ici que c'eſt lui-même qui a fait perdre cette place aux Tingitans. Il ne ſe mêle point des acquiſitions que vous avez faites par d'autres mains que les ſiennes. Mais celle-ci doit ſuivre l'intention qu'il a euë en la faiſant. Son deſſein étoit de délivrer Carthage : Elle eſt délivrée, & l'Aſſiégeant a péri par ſes mains au pié de vos murs. Le motif de la priſe de Siga a été rempli avec uſure, & il regarde aujourd'hui cette Ville comme appartenant au jeune Tygée. Ainſi, Seigneurs, ce n'eſt point par un eſprit de menace ; c'eſt uniquement pour guider & pour abrége vos délibérations, que je vous annonce de la part de Cherès qu'il ſe ſer plûtôt enſevelir ſous les remparts de

cette place, que de ne pas rendre à son véritable possesseur un bien qu'il n'a jamais eu dessein de lui ôter que pour un tems. Sans parler des secours que lui fourniroit la Tingitane; vous sçavez que la vie de tous ses Soldats lui est personnellement dévoüée: & vous seriez cause que moi-même je ne reverrois jamais l'Egypte qui est ma patrie comme la sienne. Vous auriez peut-être eu besoin de Siga pour gage contre l'infidelité d'Antée; & Cherès avoit assuré ce Roy qu'il ne contribueroit jamais à la lui faire rendre de son vivant. Mais il lui promit en lui donnant le coup de la mort, qu'il la feroit rendre à son fils. Il espere, Seigneurs, qu'aujourd'hui vous dégagerez sa parole, ayant d'ailleurs tant de sujet de vous confier aux vertus naissantes du jeune Tygée: & pour vous en assûrer encore davantage; Cherès compte de les cultiver lui-même dans la Tingitane, pendant une année ou deux des commencemens de son regne.

On proposa alors aux Ambassadeurs de passer comme la premiere fois dans une autre chambre. Giscon parlant le premier fit seul, pour ainsi dire, toute

la délibération. Il avoüa qu'il reconnoiſſoit dans toute la conduite de Cherès la ſublimité de la morale Egyptienne, & les leçons qu'il avoit reçuës lui-même quand il eut l'avantage d'être initié à Memphis. Qu'il s'eſtimoit heureux de ce que les fautes énormes qu'il avoit commiſes n'avoient pas éteint dans ſon ame l'eſtime & l'admiration de la vertu qu'il découvroit dans le Heros auquel ils avoient affaire. Qu'il étoit de l'honneur du Senat de favoriſer de ſemblables vûës, & qu'ils devoient tous être jaloux de participer au merite de leur execution. Il les pria de ſe repréſenter quel ſeroit l'avis du Prince ſon Pere ſur ce qu'ils avoient entendu. Il les conjura d'y avoir égard en ſon abſence, & de ne point jetter dans une guerre inutile un Prince accablé d'années, qui n'avoit reſpiré que la paix dans une guerre néceſſaire. Les Senateurs n'heſiterent pas un moment à ſe rendre à ces raiſons qu'ils avoient ſenties d'eux-mêmes. Ils ajoûterent qu'il ne leur reſtoit rien que d'abandonner à Cherès toutes les conditions de l'hommage dont il leur avoit parlé. Enſuite voulant porter la civilité encore plus

Vous jugez bien qu'il parlera encore plus haut en faveur du Prince Tygée qui n'a eu aucune part aux entrepriſes de ſon pere, & auquel il veut préparer un regne heureux, & pour lui & pour ſes ſujets. Notre Commandant, Seigneurs, ne ſçait point ſi vous vous laiſſerez gagner par des vûës ſi legitimes. Mais ſi vous les trouvez trop étrangeres, il m'a chargé de vous en préſenter une autre qui vous touche de plus près : c'eſt le ſalut de l'Empire Carthaginois que vous avez confeſſez devoir à ſa flotte, & dont il auroit droit d'exiger le prix pour elle en deniers comptans. Mais non, Seigneurs, il ne le feroit que malgré lui, & vous ne le réduirez point à détruire ſes propres bienfaits. Vous ſçavez que les deux illuſtres Nations qui compoſent cette flotte, & dont vous voyez à côté de moi les deux principaux Officiers, refuſerent d'elles-mêmes la part qui leur revenoit à Siga du thréſor trouvé dans le Palais. Elles ſe contentent encore aujourd'hui, pour récompenſe de leurs travaux, de la ſatisfaction que vous allez donner à leur Commandant.

Le plus ancien des Sénateurs, qui

avoit apperçû quelque apparence de menace dans le discours de Pammus, répondit qu'un des bienfaits de Cherès étoit de les avoir mis en état de se défendre contre lui, s'ils y étoient contraints; & que lui-même approuveroit la maxime de préferer les vrais interêts de la patrie, aux demandes outrées d'un bienfaiteur. Mais qu'il jugeoit en même-temps que la reconnoissance pouvoit faire relâcher quelque chose en sa consideration, de ce qui n'étoit pas essentiel. Qu'il ne lui paroissoit donc pas que l'esperance de quelques sommes fût un objet assez important à la Republique pour rompre sous ce prétexte avec un Heros qu'ils avoüeroient toûjours être la cause de leur salut. Qu'ainsi il croyoit que ses collegues contentiroient de lui rendre les prisonniers qu'il demandoit. Qu'on étoit pourtant surpris qu'ayant paru d'abord si favorable aux Carthaginois, il se fût tourné tout d'un coup & d'une maniere si marquée du côté des Tingitans; & que cette variation sembloit ne pas répondre au caractere que la renommée donnoit à Cherès.

loin, ils proposerent de faire une députation de quatre Senateurs, à la tête desquels seroit Giscon; pour aller jusqu'à la flotte faire compliment à Tygée sur son avenement à la Couronne de la Tingitane. Ils conclurent qu'ils se feroient préceder dans cette cérémonie par les six vaisseaux qu'ils lui prêteroient chargez des prisonniers qu'il demandoit. Cette résolution prise en moins d'une demi-heure fut exposée aux Ambassadeurs qu'on fit rentrer; & qui allerent incessamment rendre compte à Cherès de l'heureux succès de leur Ambassade.

On vit venir au bout de quelque tems les six vaisseaux Carthaginois: & Cherès fit avancer aussi-tôt à toutes rames une gondole magnifique dans laquelle il menoit le jeune Roy. Il la fit passer au-delà de ces vaisseaux qu'on lui prêtoit; parce qu'il vouloit se rencontrer à l'entrée du port, vis-à-vis une gondole à peu près de même forme, qui amenoit Giscon & les quatre Senateurs. Ceux-ci voyant qu'on les prévenoit, convinrent entr'eux de remettre d'abord au jeune Tygée l'ordre adressé à leur Gouverneur pour la restitution de

Siga. Ainſi les deux proües ſe touchant, & tous les perſonnages s'y tenant debout chacun de leur côté ; Giſcon préſenta lui-même cet ordre au Roy. Au même inſtant Cherès fit lire à Tygée un papier dans lequel étoit écrit ſon hommage, qui n'avoit pourtant que la forme d'un remercîment. « Moy Tygée, Roy de la Tingitane, je promets de conſerver toute ma vie la reconnoiſſance que je dois au Prince de Carthage & à ſon Senat, de ce qu'ils ont bien voulu oublier en ma faveur la guerre injuſte qui leur a été faite par mon Pere : & de ce qu'ayant égard à la foibleſſe de mon âge, ils ont été aſſez généreux pour me rendre la ville de Siga, qu'ils avoient priſe legitimement ſur les Etats de mon Pere, pendant le ſiege de Carthage. Le jeune Roy après avoir prononcé ces paroles, remit le papier entre les mains de Giſcon. Il le pria en même tems de venir prendre avec les quatre Senateurs un repas dans le vaiſſeau, que Cherès vouloit bien qu'il nommât le ſien, juſqu'à ſon retour dans la Tingitane. Il leur offrit même de les mener dans ſa gondole. Mais ils le ſupplierent de s'en retour-

ner le premier dans ſon vaiſſeau, afin qu'ils puſſent s'acquitter plus regulierement de l'Ambaſſade dont ils étoient chargez. La choſe s'exécuta ainſi, & les Ambaſſadeurs, non-ſeulement le ſaluerent comme Roy; mais encore ils le reconnurent pour tel dans le Traité de Paix qu'ils avoient dreſſé en peu de mots. Il étoit conçu de telle ſorte que Cherès en fut content, & qu'on en ſigna le double de part & d'autre avant le repas.

Dans la ſuite de cette journée, Cherès & Giſcon ayant trouvé moyen de ſe ſéparer de la compagnie, entrerent d'abord en matiere comme des gens qui ſe connoiſſent peu; quoiqu'il n'y eût ici que Giſcon qui ne connût pas bien Cherès. Ils raiſonnerent ſur l'incertitude où le Senat étoit encore au ſujet des deux Mauritanies, dont la plus éloignée d'eux n'avoit point de Roy. On ne ſçavoit encore ſi l'on tranſporteroit-là le Roy de la Sitifenſe en faiſant de celle-ci comme de la plus voiſine de Carthage, une Province de l'Empire: ou bien ſi l'on feroit une Province de l'autre, pour enfermer le Roy de la Sitifenſe, & le maintenir

par ce moyen dans une plus grande fidélité. Giſcon penſoit qu'on prendroit ce dernier parti. Cherès le trouvoit auſſi le plus ſûr ; & il ajoûta qu'il étoit à craindre pour ce Roy qu'il ne s'eſtimât quelque jour trop heureux de devenir un Senateur. Giſcon s'avançant un peu plus, lui dit, que dès qu'on auroit récompenſé & renvoyé les Capſenſes, ce ſeroit lui-même qui iroit inceſſamment chercher ſon Pere. Les malheurs de Carthage, continua-t'il, dont la cauſe n'eſt que trop ſçûë pour mon honneur, l'ont fait refugier dans une retraite qui n'eſt connue que dans le Senat. Cherès lui répondit qu'il la ſçavoit, & que même il avoit vû dans cette retraite le Prince Zoros ſon Pere, la Princeſſe Zarite ſon Epouſe, & l'Egyptien Amedès jadis Gouverneur du Prince Sethos. Giſcon fut ſaiſi d'étonnement à ce diſcours ; & comprenant que Cherès inſtruit de ces noms, étoit informé de l'hiſtoire ſecrete de ſon mariage & de ſes ſuites ; il lui dit, qu'il ſe conſoloit de ce que la vertu heroïque de cette Princeſſe demeuroit ſi long-temps cachée à toute la terre ; en penſant qu'elle étoit eſtimée du

grand Cherès. Seigneur, continua-t'il, je ne m'étonne pas que vous ayez eu la curiosité de voir le païs sacré des Hesperides : Mais comment avez-vous pénétré un secret encore caché au Roy même des Atlantes ? Amedès vous l'apprendra, répondit Cherès. Cependant vos Senateurs seront impatiens de s'en retourner ; allons les rejoindre. Il ajouta en marchant, & ne pouvant encore être entendu de personne ; je vous dirai seulement, & sous le sceau de l'Initiation Egyptienne, que j'ai rempli à votre égard les devoirs de l'amitié que je vous ai autrefois promise. Gisgon demeura interdit à ces paroles, qui ne pouvoient porter qu'un faux jour dans l'esprit d'un homme détourné de leur véritable signification par tout ce qui se disoit dans le monde. Il eut de la peine à revenir assez de sa surprise pour se rembarquer, & pour arriver dans le Palais de son Pere, en quelque lieu où il pût rêver seul à tout ce qu'il venoit d'entendre.

L'établissement de Tygée dans ses Etats, & le retour des solitaires des Hesperides à Carthage, suivent si naturellement de tout ce que nous ve-

nons d'exposer ; que si ce morceau de notre histoire étoit un poëme, nous serions obligez de le terminer ici. Un Historien même abrége ordinairement le narré des situations tranquilles auſquelles aboutiſſent quelquefois les grands mouvemens des Etats, & les faits tumultueux de la guerre. Les plus longs espaces de temps passez sans troupes deviennent les plus courts dans son ouvrage. L'attention des Lecteurs ne se soutient gueres que par les divisions ou par les révolutions des Empires ; ou du moins par les Conquêtes qui rendant célébre un Prince ou un Peuple, supposent la désolation de plusieurs autres. Ainsi l'on peut toujours dire : Heureux le païs, ou heureux le siecle dont l'histoire ne sera pas amusante. Pour satisfaire donc le Lecteur en deux mots ; nous dirons que Cherès mena d'abord le jeune Roy avec toute sa flotte à Siga. Cette place lui ayant été remise à la premiere inspection de l'ordre du Senat ; il fit rembarquer la garnison Carthaginoise sur les six vaisseaux empruntez de la République. Et les quarante, que la grande flotte avoit laissez à Siga, furent plus

que ſuffiſans pour emmener les troupes qui gardoient la campagne autour de la Ville. Lorſqu'on voulut payer aux ſix premiers les frais de leur route; on fut ſurpris avec reconnoiſſance d'apprendre qu'il leur étoit défendu de les accepter. Cherès inſinua enſuite au Roy que pendant qu'il auroit l'honneur de demeurer auprès de lui, il ſouhaitoit beaucoup qu'il fît ſa réſidence ordinaire à Siga; afin que ſa flotte fût elle-même un peu plus près de l'Egypte, où elle devoit enfin retourner. Mais que cela n'empêcheroit point qu'il ne s'allât faire couronner dans ſa Capitale. Cependant le Gouverneur Tingitan, qui avoit été bleſſé au dernier ſiége, étant rétabli; le Roy, ſur l'avis de Cherès, lui rendit le gouvernement de cette Ville. Ce Gouverneur comprit alors le ſens des paroles de Cherès qu'il n'avoit pas oubliées: *Je ne déſeſpere pas de vous rendre heureux moi-même, ſans que néanmoins vous dépendiez ni des Carthaginois, ni des Phœniciens, ni de moi; en un mot ſans vous faire changer de Patrie.* Ce fut en cette occaſion que le Roy, Cherès, Pammus & le Gouverneur étant tous quatre ſeuls enſemble,

convinrent de brûler la Lettre horrible du feu Roy ; afin qu'elle ne fût jamais connuë de qui que ce fût que d'eux quatre, & pour mieux l'oublier eux-mêmes.

Les Phœniciens employerent le tems de leur séjour dans la Tingitane à étendre sous la protection du Roy leur Commerce déja établi dans ces cantons ; pendant que le Roy continuoit ses exercices de piété & d'étude sous les Prêtres Egyptiens. Mais voulant profiter en Roy de son éducation, & en étendre les fruits jusque sur ses Sujets ; il supplia ces Prêtres de faire venir un nombre suffisant de leurs Collegues dans la Tingitane, & d'y accepter des établissemens pour toujours s'ils le vouloient ; ou du moins jusqu'à ce qu'ils y eussent fait les mêmes fruits, & qu'ils y eussent mis le Sacerdoce sur le même pié que dans la Guinée. Tout cela s'exécuta avec le tems. Les deux Prêtres Egyptiens Gouverneurs du Prince, ne devoient plus même s'en retourner avec Cherès, quoique la mort lui eût enlevé deux des six qu'il avoit amenez de la Taprobane, & qu'ainsi il ne lui en restât plus que deux,

A l'égard des anciens Gouverneurs, ils s'étoient comportez d'une maniere ſi ſage pendant le temps de leur captivité, que Cherès les donna dans la ſuite au Roy pour ſes Miniſtres, comme deux hommes qui avoïent cultivé de très-bonnes diſpoſitions naturelles par le commerce des Prêtres Egyptiens, dont ils étoient eſtimez & chérjs.

Cependant Cherès avant que de conduire Tygée à Tingi, y étoit allé lui-même avec un des deux anciens Gouverneurs, pour y préparer toutes choſes, & y annoncer le nouveau Roy. Il mena auſſi avec lui le jeune Pammus, en lui diſant : A ne conſiderer que votre âge, je le choiſirois un peu plus avancé pour vous faire recueillir la vraye utilité des voyages. Car la plûpart des jeunes gens, au lieu d'exercer leurs reflexions & d'étendre leurs connoiſſances par les différens pays où ils paſſent, y multiplient leurs débauches, donnent des marques d'un mépris teméraire & injuſte aux Nations étrangeres, & deshonorent la leur auprès d'elles. Nous ne courons pas ce riſque avec vous ; & il a déja paru que votre jeuneſſe ne vous empêchoit pas de pro-

ſiter des occaſions qui ſe ſeroient préſentées trop tôt pour d'autres. Pammus lui répondit, qu'il ne prenoit ces loüanges que pour des leçons honnêtes; & qu'il regardoit comme un très-grand avantage de ſa jeuneſſe de le mettre à portée d'en recevoir qui ſeroient même d'un autre tour.

Ce fut pendant ce ſéjour de Cherès à Tingi, que Giſcon qui étoit allé prendre les Solitaires des Heſperides dans vaiſſeau très-ſimple par rapport aux ornemens extérieurs, aborda à ſon retour, au port de Siga. Giſcon avoit découvert le ſecret entier au Roy des Atlantes, pour lui marquer l'obligation que lui avoient les Carthaginois. Mais ils étoient convenus de ne le point divulguer, de peur de donner un exemple qui pourroit devenir importun dans la ſuite, de la part de quelques autres Nations. Pendant la route juſqu'à Siga; la Princeſſe en témoignant ſon eſtime profonde pour Cherès & la vive reconnoiſſance qu'elle avoit des ſervices ſignalez qu'il venoit de rendre à Carthage & qu'il rendoit encore à ſon frere; diſoit pourtant qu'elle ne vouloit point voir l'autheur de la mort de ſon

Pere; & qu'ainſi elle le feroit prier de ſe retirer dans ſon appartement quand elle entreroit dans le Palais. Giſcon qui ſçavoit alors par Amedès toute l'hiſtoire de Sethos, employoit auprès d'elle toutes les raiſons qu'il pouvoit imaginer, pour la détourner d'une réſolution qu'il appelloit injuſtice, & ingratitude ; elle ne ſe laiſſoit point fléchir. En abordant néanmoins à Siga, elle fut un peu fâchée d'apprendre qu'il n'étoit pas dans cette Ville, & qu'elle avoit paſſé devant Tingi ſans ſçavoir qu'il y étoit. A tout prendre cependant, elle ſe trouva beaucoup plus libre dans la Cour de ſon Frere, qui donna pendant huit jours toutes ſortes de fêtes à cette illuſtre Compagnie. Le Prince Zoros ſigna ici avec beaucoup de joye le Traité de paix conclu entre le Senat de Carthage & le jeune Tygée. Pour Amedès, il fut ſur le point de retourner à Tingi. Mais faiſant réflexion qu'il s'étoit attaché à deux jeunes Epoux, qui auroient peut-être beſoin de ſes conſeils dans le commencement d'un Regne prochain ; il ſurmonta l'inclination qui le portoit vers un Heros, qui neceſſaire à toute la ter-

re, n'avoit besoin de personne. Ainsi il partit de Siga pour Carthage avec la même compagnie, avant que Cherès fut revenu.

Il revint bientôt après, & mena ensuite le Roy dans sa Capitale pour la cérémonie de son couronnement : après quoi ils revinrent encore à Siga. Ce fut enfin là qu'environ dix-huit mois ou deux ans après la levée du Siége de Carthage, toutes les nouvelles publierent que le Royaume de Memphis, & même toute la basse Egypte étoit menacée par le Prince Sethos. Que ce Prince démontroit son existence par l'anneau que le Roy Osoroth son Pere avoit autrefois designé au Roy de Thebes ; & que sortant de l'Arabie qui lui avoit prêté retraite & qui lui fournissoit des troupes, il venoit déthrôner son Pere même ; pour se venger des complaisances où il étoit retombé en faveur de Daluca & de ses Enfans. Cherès disposa aussi-tôt sa flotte pour aller au secours de sa patrie, & marqua le terme du départ dans quatre jours. Mais dès l'entrée de la nuit suivante, le vaisseau de Pammus se trouva sorti sans que personne y eût pris garde, & lui-mê-

me ne parut plus. Alors Cherès fit demander dans ſa flotte ſi les gens de ce jeune homme n'avoient point dit par hazard à quelqu'un qui il étoit ? On répondit, qu'aucun d'eux ne le ſçavoit, parce qu'il les avoit tous pris au port Phatnite ou Phatnitique dans le Delta où il s'étoit embarqué. Quoique le jeune Roy s'attendit à voir partir Cherès tôt ou tard, l'approche de ce terme fut trop douloureuſe pour lui : & Cherès fut obligé de le fortifier contre une ſéparation à laquelle il ſe trouvoit lui-même très-ſenſible. Ce jeune Prince crut donner quelque ſoulagement à ſes regrets, en partant pour ſa Capitale le même jour que Cherès partiroit pour l'Egypte ; ainſi ils mirent à la voile, & ſortirent enſemble du port de Siga. Le Roy fut bientôt à Tingi. Mais Cherès entreprenoit une courſe bien plus longue ; & il ne vouloit s'arrêter qu'au port du Delta le plus convenable par rapport à l'état où il pourroit apprendre que ſe trouveroient les affaires de la guerre dans le tems de ſon arrivée.

Fin du neuvieme Livre.

SETHOS.

LIVRE DIXIEME.

COMME Cherès alloit rentrer dans l'Egypte où il pouvoit eſpérer qu'on lui fourniroit les troupes néceſſaires pour défendre l'Egypte même; les Officiers de ſa flotte ſe preſſerent de lui offrir leurs ſervices pour cette derniere guerre, plus intereſſante pour lui que toutes celles d'où il les ramenoit. Ils lui repréſenterent qu'après les avoir employez à tant d'expéditions étrangeres, il ſeroit honteux à leur Nation qu'il négligeât leur ſecours, lorſqu'il s'agiſſoit de la délivrance de ſa Patrie : Qu'il étoit de leur devoir de lui donner, avant que de rentrer eux-mêmes dans leur païs, cette marque de reconnoiſſance pour la gloire & les

richeſſes qu'il leur avoit procurées par les découvertes où il les avoit conduits. Enfin que les Arabes étant preſque auſſi voiſins de la Phœnicie que de l'Egypte, ils avoient interêt de ſe joindre à lui pour repouſſer des ennemis également dangereux pour les deux Peuples. Cherès accepta avec plaiſir des offres dont il connoiſſoit la ſincérité : & d'ailleurs il comptoit plus ſur une armée faite à ſon commandement, & qu'il avoit lui-même aguerrie, que ſur des troupes Egyptiennes, qu'il n'entendoit pas dire avoir été fort exercées depuis ſa retraite.

L'oiſiveté de la Navigation donnant lieu enſuite à ces Officiers d'étendre leurs raiſonnemens ſur l'affaire préſente ; ils parloient de Sethos devant lui-même d'une maniere qui tantôt bleſſoit ſa modeſtie, & d'autres fois offenſoit ſa vertu. Mais leurs indiſcrétions involontaires devoient ſervir dans un autre temps, & après le dénouement prochain de cette avanture, à leur faire admirer par reminiſcence l'extrême ſageſſe de leur Commandant. Ils rappelloient en ſa préſence toutes les merveilles qu'on avoit dites autrefois du

jeune Prince de Memphis, avant qu'il disparut à la bataille de Coptos. Ils passoient de-là à de profondes réflexions sur le changement qui s'étoit fait en lui malgré l'initiation Egyptienne, & ils déploroient les mauvaises impressions qu'il avoit reçûës dans la société pernicieuse des Arabes. Suivant ensuite une autre vûë, ils trouvoient de la justice dans les prétentions de Sethos. Ils exageroient l'ambition perfide & meurtriere de Daluca, autrefois soupçonnée d'avoir sacrifié à ses Enfans l'heritier legitime de la Couronne: & ils avoient pitié d'un Roy qui sembloit être retombé dans une foiblesse d'autant plus condamnable qu'il avoit senti & reconnu tout le merite de son fils aîné. Ils conclurent une fois par demander à Cherès si ce n'étoit point le parti de Sethos qu'il alloit prendre; & ils l'assuroient qu'ils seroient toûjours du sien quel qu'il pût être. Cherès répondit à cette question que la succession d'une Couronne étant un bien futur, un fils se rendoit criminel dès qu'il la traitoit comme un bien présent: Qu'ainsi le Sethos de l'Arabie entreprenant de déthrôner un Roy qu'il ap-

pelloit ſon pere, ſe dépoüilloit par cette entrepriſe ſeule de tous les droits du Sethos de Memphis : Qu'il le regardoit comme un uſurpateur ennemi de l'Egypte par ſon attaque, & de tous les Etats du monde par ſon exemple : Comme un homme enfin qui deshonorant des titres, qui avoient attiré autrefois de la conſideration, ne méritoit pas même d'être nommé ; & à la rencontre duquel il n'alloit en effet que pour lui faire perdre ſon nom avec la vie. Ces paroles dites d'un ton extrêmement ſerieux firent penſer à ces Officiers, que Cherès étoit plus irrité contre un Ennemi de ſa patrie, que contre ceux qu'il avoit rencontrez juſques-là : Et ils abandonnerent des diſcours qu'ils jugeoient ne lui être à charge que par cette raiſon.

Mais dans la verité du fait, Cherès qui avoit toûjours fui les occaſions de parler de ſoi, non-ſeulement par modeſtie & par décence, mais encore pour conſerver plus ſûrement ſon ſecret, redoubla ſes ſoins à cet égard, dès le premier jour qu'il apprit la nouvelle extraordinaire d'un homme qui ſe préſentoit ſous ſon nom. Il auroit

mieux aimé en quelque ſorte n'être jamais reconnu que d'entrer pendant quelque tems en concurrence avec un impoſteur, & de voir les opinions des hommes partagées entre lui & un ſcelerat. Le profond ſilence qu'il garda ſur ce ſujet, juſqu'à ce que le moment convenable pour ſe découvrir fût arrivé, ne contribua pas peu à confirmer la prétention de ſon competiteur, & l'erreur de tous les peuples où le bruit de cet évenement étoit parvenu. D'un autre côté il ignoroit parfaitement qui étoit le faux Sethos ; & il n'arrêtoit point ſa penſée ſur un eſclave qui lui avoit paru fidelle, & qu'il croyoit même avoir été tué à côté de lui. Il ne ſoupçonnoit aucun des jeunes Seigneurs ſes anciens compagnons d'avoir abandonné de grands noms qu'ils portoient avec honneur, pour un plus grand qu'il falloit ſoutenir par la fourberie. Enfin ſon anneau enlevé lui faiſoit juger que c'étoit quelque Arabe des troupes du Roy de Thebes, qui ſe prévaloit aujourd'hui de ſon vol ou de ſa dépoüille pour ſe faire paſſer pour lui.

En côtoyant les bords de l'Egypte, ſa flotte apprit par des chaloupes qu'on

envoyoit à terre de temps à autre, que Sethos à la tête de cent mille hommes embarquez sur la mer rouge, avoit surpris & enlevé Herôpolis à l'extrêmité de l'Isthme, & s'avançoit du côté de Tanis. Ce Royaume de l'Egypte le plus voisin de la Mediterranée étoit alors gouverné par un Roy nommé Spanius, déja âgé, mais beaucoup moins vieux qu'Otoroth Roy de Memphis. Spanius n'avoit pour heritier qu'une Princesse de dix-sept à dix-huit ans, appellée Mnevie. Comme elle étoit d'une beauté rare il la voyoit recherchée par plusieurs Princes, dont quelques-uns étoient destinez à remplir differens Thrônes de l'Egypte. Mais le Roy qui étoit jaloux de la succession particuliere de sa Couronne, & qui d'ailleurs cherissoit sa fille, avoit mis fort avant dans son ame la résolution de ne lui donner aucun mari qui ne pût être Roy par lui-même. Il vouloit que sa fille conservât toûjours l'autorité qu'elle devoit avoir sur un époux qui ne seroit Roy que par elle, & qui n'en auroit même que le titre: Et il craignoit que le Royaume de Tanis ne devînt une Province de la Dynastie où regneroit son

ſon mari. Mais comme ç'auroit été une injuſtice à ce Roy, quel qu'il dût être, d'en agir ainſi, & qu'on avoit vû en Egypte des Rois maîtres d'un Etat, laiſſer à leurs femmes l'autorité qu'elles devoient avoir ſur un autre dont elles étoient heritieres ; Spanius, homme plein d'égards, ne marquoit à aucun de tous ces Princes, un ſoupçon dont il faiſoit un ſecret à ſa fille même. Mais inſtruit par des exemples moins favorables, il ſe donnoit le tems de choiſir entr'eux ſans en avoir encore refuſé aucun. Outre cela, comme il eſt aſſez ordinaire aux impoſteurs de chercher à affermir leurs prétentions par des alliances avantageuſes ; Aſarès avant que d'attaquer le Royaume de Memphis qu'il avoit d'abord menacé & où l'on l'attendoit, conçut le deſſein de demander en mariage la Princeſſe de Tanis. Pour appuyer ſa demande par des exploits de guerre qui le rendiſſent non-ſeulement conſiderable, mais redoutable au Roy pere de la Princeſſe ; il avoit jugé à propos de commencer ſon invaſion par une ville qui appartînt à ce Roy, telle qu'étoit Heropolis. D'un autre côté auſſi après l'avoir priſe

d'emblée, il en avoit traité les habitans avec une extrême douceur ; & en avançant dans le pays, il disoit que quoique ses interêts l'obligeassent d'être vainqueur, son inclination l'empêchoit d'être ennemi. Il repoussa cependant plus d'une fois des troupes que Spanius envoyoit contre lui sur sa route, & il commençoit à investir Bubaste assez voisine de la Capitale, lorsqu'il envoya faire au Roy la demande de la Princesse. Il offroit au pere la paix & son amitié dès qu'il lui accorderoit sa demande ; & il présentoit à la fille les droits qu'il avoit lui-même sur le Royaume de Memphis.

Toute la flotte de Cherès étoit alors entrée dans le bras du Nil appelié Tanitique ; & lui-même sçachant combien le Roy étoit pressé, lui envoya des députez par lesquels il lui fit dire : Que les deux Nations qu'il ramenoit du tour de l'Afrique comptoient pour rien toute la gloire qu'elles apportoient de leur course ; en comparaison de celle qu'elles souhaitoient d'acquerir en le servant. Que pour lui son intention étoit, si le Roy vouloit bien l'agréer, de ne paroître en sa présence qu'après avoir

exterminé l'ennemi ; ou du moins après l'avoir chaſſé de ſes Etats, & l'avoir fait rembarquer en deſordre ſur la mer rouge. Le Roy qui connoiſſoit toute la réputation de Cherès, accepta cette offre avec une extrême joye. Il lui en fit faire de grands remercimens, en lui marquant qu'il alloit dépêcher des ordres pour le faire obéir par toutes les troupes de ſon Royaume, & lui faire fournir en chaque lieu tout ce dont il auroit beſoin pour executer ſon entrepriſe. Il renvoya en même-temps les députez d'Aſarès en leur conſeillant, pour toute réponſe, de retourner vers leur maître avec aſſez de diligence pour n'être pas rencontrez par Cherès.

Le premier ſoin du nouveau Général fut de faire débarquer toutes les troupes de ſa flotte pour les conduire juſqu'à Bubaſte, devant laquelle Aſarès campoit de l'autre côté du fleuve. Il fit uſage alors des chevaux qu'il avoit amenez de Sophir, ou renouvellez ailleurs par précaution : il ſe borna néanmoins à avoir ſix mille hommes de Cavalerie, parce que la nature du terrain de l'Egypte auroit rendu embarraſſant un plus grand nombre. Enfin

il groſſit ſon armée de toute la milice Egyptienne qui ſe rendoit auprès de lui ſur ſa route.

Aſarès que tout le monde appelloit Sethos, fut fort étonné que l'arrivée de Cherès juſqu'à lui ſuivît de ſi près la nouvelle de ſon approche de l'Egypte. L'ombre de juſtice dont ſa cauſe étoit revêtuë en le ſuppoſant Sethos, l'avoit d'abord fait douter quel parti prendroit l'équitable Cherès ; & le voyant venir contre lui avec tant de précipitation, il admiroit qu'il décidât la queſtion auſſi vîte que s'il avoit ſçu le fond de la choſe. Il lui vint bien dans la penſée de lui offrir de renvoyer les Arabes dont le ſecours auroit rendu coupable le véritable Sethos même, s'il vouloit lui faire rendre quelque juſtice par le Roy Oſoroth ſon prétendu pere. Mais outre que ces Barbares auroient refuſé de s'en retourner, avant que d'avoir la part des côtes orientales de l'Egypte qui leur avoit été promiſe par l'impoſteur ; d'ailleurs la vertu celebre de ſon adverſaire lui faiſoit redouter, par le ſeul reproche de ſa conſcience, tout éclairciſſement avec lui : & il aima mieux s'en rapporter au ſort

aveugle des armes. Il ne commençoit point alors à en exercer la profeſſion, & il s'étoit fait préceder par la réputation d'homme de gueſte. En effet le Roy de l'Arabie heureuſe, le croyant véritablement Sethos, lui avoit confié de bonne heure la défenſe de ſes Etats contre quelques entrepriſes des Roys ſes voiſins; & il s'étoit acquitté de cette commiſſion avec ſuccès. Outre qu'il ne manquoit ni d'eſprit ni de courage, comme nous l'avons vû dans les commencemens de cette hiſtoire; le deſſein qu'il avoit d'uſurper un jour la Couronne de Memphis l'avoit engagé à ſe rendre habile dans un art dont il prévoyoit avoir beſoin. Il y avoit alors environ trois ans que croyant ſon viſage ſuffiſamment changé, il avoit d'abord fait courir le bruit que Sethos étoit refugié dans l'Arabie. Peu de temps après il avoit fait dire à Oſoroth par des Ambaſſadeurs du Roy de Meriaba envoyez ſous d'autres prétextes, que ce fils dont il avoit paru autrefois regreter la perte, étoit retrouvé. Qu'il réſidoit ordinairement à Meriaba; & que bien qu'il eût jugé à propos de changer de nom juſqu'alors pour ſe

cacher à ſes envieux : le Roy ſon pere pouvoit envoyer des hommes ſûrs, qui non-ſeulement reconnoîtroient ſon anneau ; mais auſquels il donneroit un plein contentement ſur toutes les queſtions qu'on lui pourroit faire touchant le detail de ſon enfance.

Le Roy Oſoroth du caractere dont nous l'avons vû dans les premiers Livres, n'étoit pas homme à conſerver pendant ſept ou huit ans des ſentimens affectueux : Et un Prince qui n'étoit frappé que des objets préſens en avoit devant lui plus qu'il n'en falloit pour lui avoir fait oublier un Mort. La Reine Daluca qui le connoiſſoit à fond avoit demeuré quatre ans entiers dans ſa retraite, pour lui faire croire qu'elle n'étoit agitée d'aucun mouvement d'ambition. Mais elle avoit à peine attendu la ſeconde année de l'éloignement de Sethos, qu'elle croyoit mort comme le Public, pour renvoyer à la Cour ſon fils aîné. Elle l'avoit recommandé à des hommes intelligens qui n'eurent pas beaucoup de peine à le faire recevoir favorablement du Roy. Ce jeune Prince nommé Beon, qui étoit doux & facile, prenoit volon-

tiers pour affection maternelle ce qui n'étoit en Daluca qu'une grande envie de gouverner un jour ſous ſon nom : Ainſi il s'employa ſincerement à obtenir le retour de ſa mere. Elle ramena avec elle ſon ſecond fils nommé Pemphos. Celui-ci auſſi bon, mais plus vif que ſon frere, n'avoit pas toûjours demeuré auprès d'elle, & il avoit profité de ſon exil pour voïager au dedans & au dehors de l'Egypte. Il étoit devenu dans la ſuite un des premiers Amans de Mnevie : Et comme en qualité de ſecond fils il ne tomboit pas dans l'excluſion ſecrete de Spanius, il avoit été bien reçu du Roy & même de la Princeſſe; quoiqu'il n'y eût rien encore de promis. Il étoit actuellement occupé à la défenſe des côtes du Royaume de Memphis ſur la Mer rouge. La Reine en rentrant en grace n'avoit point voulu rentrer dans le Miniſtere. Elle avoit laiſſé ſubſiſter en apparence le Conſeil d'Etat que le Roy avoit établi en la banniſſant de ſa Cour. Mais depuis ſon retour elle s'étoit rendu maîtreſſe de tous les membres de ce Conſeil; & c'étoit ordinairement par ſa bouche que le Roy recevoit leurs avis,

ou leur faiſoit ſçavoir ſes intentions.

Lorſqu'Oſoroth donna audience aux Ambaſſadeurs d'Arabie, il n'avoit point conſulté Daluca ſur la réponſe qu'il avoit à leur faire au ſujet de Sethos: Mais de ſon propre mouvement il la leur rendit telle à peu près qu'elle la lui auroit dictée. Il leur dit qu'il ſeroit charmé de revoir ſon fils ; pourvû qu'en venant d'abord dans une Ville de ſon Royaume qu'il leur nomma, il ſatisfit à toutes les interrogations qu'on jugeroit à propos de lui faire pour s'aſſurer de ſon exiſtence. Mais que ſi en rentrant dans ſa Cour, il trouvoit quelque différence pour les arrangemens préſens & futurs ; il devoit s'en prendre, premierement, au ſilence qu'il avoit gardé dans le tems de la publication de la lettre que lui Oſoroth avoit écrite au Roy de Thebes d'abord après la bataille de Coptos ; & en ſecond lieu, au ſecret ſous lequel il avoit tenu pendant ſept ans un fait qui lui importoit plus qu'à tout autre.

Le faux Sethos en recevant cette réponſe en fut plus content qu'Oſoroth ne l'avoit cru. Il convenoit peu à cet impoſteur d'agir par voye de ne-

sociation. Quelque fort qu'il pût être, non seulement par la facilité & la hardiesse de son genie, mais encore, par l'avantage qu'il avoit eu d'être élevé auprès de Sethos ; il n'ignoroit pas l'énorme différence qu'il y a du mensonge à la vérité : Et il sçavoit bien que la moindre mépriſe, quelque inévitables que soient les plus grandes, fait tomber une fausse supposition. Il aspiroit plûtôt à une conquête favorisée d'abord par l'erreur, & qui le mettroit ensuite au-dessus des preuves. De plus il n'avoit pu intéresser les Arabes à le soûtenir, qu'en s'engageant à leur faire rendre quelques Provinces de l'Egypte qu'ils avoient possédées autrefois le long de la Mer rouge ; ce qu'il n'étoit pas possible de proposer de sang froid au Roy de Memphis. Il se felicita donc auprès du Roy de Meriaba des conditions dures auxquelles il lui avoit prédit lui-même que le Roy son Pere inspiré par Daluca, mettroit son retour. Il lui dit que l'exclusion de la couronne qu'Osoroth lui annonçoit en termes peu équivoques, lui donnoit droit de faire lui-même à ce Roy aveugle & à ce Pere injuste des conditions

qu'il lui feroit accepter de force. Qu'il ſuffiſoit pour cela que le Roy de Meriaba continuât ſa bonne volonté à ſon égard ; & lui fournît les moyens de faire une conquête dont le partage ſeroit aſſuré à ſon Bienfaiſteur par les troupes qui l'aideroient à la faire. Le Roy Arabe ayant conſenti à un projet où il croyoit voir ſon avantage ; on fit dire au Roy de Memphis que Sethos ne vouloit plus retourner à ſa Cour qu'à deux conditions : l'une qu'avant toutes choſes, il chaſſât non ſeulement de ſon Palais, mais de ſon Royaume, Daluca, qu'Oſoroth auroit convaincuë dans le tems, s'il l'avoit voulu, d'avoir employé l'infâme Thoris à faire perir le fils aîné du Roy, pour faire place à ſes deux enfans : & l'autre qu'il rendît à ce même fils l'eſperance legitime & naturelle de ſa ſucceſſion. Qu'on oſoit lui conſeiller de prendre ce parti inceſſamment ; parce que le Roy de Meriaba mettroit Sethos en état de ſe faire rendre par les armes la juſtice que l'on refuſoit à ſa naiſſance. On proteſta enfin de ſa part que ce ne ſeroit pas la faute d'un fils menacé de la perte d'une couronne qui lui étoit

duë, s'il ne pouvoit s'en assurer la succession qu'en s'en saisissant du vivant même de son Pere.

Toutes ces démarches, qui avoient précédé l'arrivée de Cherès en Egypte, avoient amené lorsqu'il y arriva, l'imposteur Asarès au pié de Bubaste, située dans les terres à dix lieuës environ d'Heropolis. Cherès ayant fait traverser à son armée le Nil & ses canaux sur des ponts ou dans des barques, se campa à quelque distance en deçà de l'Ennemi. Asarès qui sentoit la supériorité d'un homme qui avoit vaincu, pour ainsi dire, la nature même en faisant le tour entier de l'Afrique, qui avoit donné des mœurs & des loix à tous les Barbares de ses côtes, qui venoit enfin de pacifier par son courage & par sa sagesse les deux plus grands Empires de la Mediterranée; ne se crut point né pour terminer tant de succès & pour effacer tant de gloire dans une bataille & par une défaite. Il jugea qu'il étoit plus prudent de se reduire à la défensive, & d'attendre quelque chose du tems & des conjonctures. Ainsi dès le premier jour qu'il fut certain du parti que prenoit Cherès; il avoit commen-

cé à rétrecir son camp, & à le fortifier de toutes les espèces de retranchemens que son industrie & la disposition du terrein pouvoit lui faire imaginer. D'ailleurs comme il étoit maître de tout le territoire qui étoit derriere lui jusqu'à la Mer rouge ; il s'étoit conservé de ce côté-là une grande entrée sous prétexte de recevoir par-là les secours qu'il feroit venir, non seulement d'Heropolis & de sa flotte ; mais des côtes de l'Arabie, si le siége devenoit long. Mais dans le fond, comme il avoit plus de prévoyance que ces Barbares, il préparoit à lui & à eux une sortie prompte & facile, au cas que sa résistance fût obligée de ceder au bonheur de son adversaire.

Cherès arrivé devant Bubaste, se consola de l'impossibilité où il se vit de livrer bataille à l'imposteur, & de la peine qu'on auroit à le forcer dans ses retranchemens ; par la considération de ce que sa présence soulageoit au moins la Ville de toute attaque : Car il n'y avoit plus un seul assiégeant qui mît le pié hors de ses palissades. Il essaya même de les attirer par un désordre apparent. Il s'étendit beau-

coup plus qu'il n'avoit fait d'abord : & comptant ſur ſa propre vigilance, auſſi bien que ſur des ſentinelles d'autant plus attentives qu'elles faiſoient moins ſemblant de l'être ; il paſſa cinq jours & cinq nuits avec toutes ſes troupes ſous des tentes ou ſous des toiles, dans un lieu très-propre à donner bataille, ſi les Ennemis l'avoient voulu. Cet appât n'ayant point réuſſi ; toute ſon armée, à laquelle il avoit voulu épargner un exploit qui pouvoit être ſanglant & meurtrier, le preſſa d'elle-même de la conduire à des Ennemis, qui avoient porté trop loin la crainte de l'attaque pour être fort à craindre dans leur défenſe. On en étoit là, lorſqu'un Heraut vint dire à Cherès de la part du faux Sethos ; qu'il étoit prêt de lever le ſiege de Bubaſte, & de s'en retourner juſques dans ſa flotte, ſi Cherès ſe retiroit lui-même juſqu'à la diſtance de deux journées : parce que les Arabes ne pouvoient pas riſquer les mouvemens néceſſaires pour leur retraite, en préſence ni même dans le voiſinage d'une armée ennemie. Sinon, qu'ils alloient demeurer dans la poſture où il les voyoit, juſqu'à ce que le débor-

dement du Nil les renvoyât de part & d'autre : Et qu'en ce cas, ils se contenteroient jusqu'à un autre temps de s'affermir dans les possessions qu'ils avoient déja en Egypte.

Cherès en présence de son armée, répondit en deux mots à ce Heraut; Dites à votre Chef que je ne veux point me retirer, & que je serois bien fâché qu'il se retirât lui-même. Ce peu de paroles rapporté à Asarès ne laissa pas de l'effrayer. Sur l'opinion qu'il avoit conçûë de l'intelligence & des ressources de Cherès, il craignit qu'il n'eût trouvé quelque stratagême pour le surprendre au milieu de ses retranchemens. On apprit bient-tôt après du dedans de la Ville, qu'on appercevoit du haut des tours dans le Camp ennemi un mouvement sourd, qu'on déguisoit autant qu'il étoit possible. Cherès l'étant allé observer lui-même, jugea que les assiegeans se disposoient à la retraite pour la nuit suivante. Il comprit même qu'il ne leur convenoit point de perdre leur tems devant une Ville qu'ils ne vouloient plus attaquer, & de demeurer inutilement si loin d'Heropolis leur place d'armes. Ainsi il se prépara à les

ſuivre. Il fut attentif à ne point les troubler dans la ſortie de leur Camp, & il fit ſemblant de l'ignorer pendant toute ſa durée. Le lendemain dès la pointe du jour, il ſe trouva avec ſes ſix mille chevaux à la queuë d'une armée très-nombreuſe, mais preſque toute d'infanterie, comme ayant été deſtinée à faire un ſiege. Il avoit donné ordre à la ſienne de ſe mettre en marche après lui au pas d'une lieuë par heure, quelques mouvemens qu'ils viſſent faire aux Cavaliers qui ne livreroient pas de combat réglé ſans elle. Cependant les Cavaliers tous bien montez atteignirent bien-tôt l'arriere-garde des Ennemis, & commençoient à l'incommoder beaucoup. Aſarès qui avoit retenu à la queuë de ſa marche le peu qu'il avoit de gens de cheval, prit le parti de faire face avec eux; en invitant ſes fantaſſins à doubler le pas juſqu'à un endroit qui étoit à peu près à moitié chemin, & qu'il jugeoit favorable pour ſe ranger en bataille. Il dépêcha en même-tems des courriers pour aller à toute bride arrêter ſes premiers rangs en ce même endroit. Mais la frayeur qui s'étoit communiquée de proche en proche, les avoit fait hâter

si prodigieuſement, que non-ſeulement les premiers rangs, mais ceux du milieu, étoient déja beaucoup plus près d'Heropolis que de Bubaſte. Aſarès fut donc obligé pendant toute cette journée de ſe partager entre la défenſe & la fuite: C'eſt-à-dire, qu'après avoir couru pour atteindre ſon infanterie, il ſe tournoit avec ſes deux mille chevaux pour lui laiſſer le tems de s'enfuir encore derriere lui. Cherès, qui après les premieres eſcarmouches marchoit toûjours d'un pas égal pour ne pas s'éloigner du reſte de ſon armée, ſe donna encore la patience de faire repoſer & rafraîchir deux fois toutes ſes troupes, avec les proviſions qu'il avoit fait prendre à chaque ſoldat pour un jour. Il ne doutoit point que ce retardement même ne l'aidât à atteindre les fuyards vers la fin de la route, & à rencontrer une grande partie de leur armée avant qu'elle fût rentrée dans Heropolis. En effet plus de vingt mille fantaſſins Arabes les derniers partis du Camp ne pouvoient plus marcher à une lieuë ou deux de cette Ville. Ceux de Cherès au contraire prirent une nouvelle vigueur à la vûe de l'Ennemi: & comme on ſe trouvoit

là dans une assez grande plaine, Chetès sans arrêter leur marche, fit seulement étendre leurs rangs; & lui-même à la tête de ses Cavaliers tomba d'abord sur ceux d'Asarès. Un combat si inégal en toute maniere devint bien-tôt une déroute sanglante du côté des Arabes. Leurs deux mille chevaux réduits à une centaine prirent la fuite à travers leur propre infanterie qu'ils auroient entraînée, si Asarès ne fût demeuré seul pour la soutenir encore pendant quelque temps. Son esperance n'étoit pas de la sauver: Mais pendant que ces vingt mille hommes incapables de fuir bien loin se laisseroient tuer; il songeoit à s'échapper lui-même pour aller pourvoir au gros de son armée rentrée heureusement pour lui & pour elle dans Heropolis. C'est aussi ce qu'il fit au bout d'une demi-heure de défense, en gagnant toûjours les derniers rangs sous prétexte de les faire avancer. Les vingt mille Arabes furent la victime qui sauva le reste de leur nation, sans qu'aucun d'eux demandât jamais quartier. C'est cette pratique qui les a rendus invincibles dans leurs pays, & qui a fait que l'Arabie n'a encore subi le joug d'aucu-

ne domination étrangere. La moitié de l'armée de Cherès, qui n'étoit pas encore arrivée au tems du combat, fut obligée de paſſer par deſſus tous ces corps morts pour ſe rendre à Heropolis. Aſarès en entrant dans cette Ville en avoit fait fermer les portes ; de ſorte que Cherès qui ne vouloit pas faire d'attaque pendant la nuit campa au dehors avec toutes ſes troupes. Le lendemain il fit ſommer Aſarès de lui rendre la place. Celui-ci fit réponſe qu'il n'avoit aucune envie de la garder : Mais qu'il prioit Cherès de ſouffrir qu'il en tînt les portes fermées juſqu'au lendemain à pareille heure où elles lui ſeroient ouvertes. Cherès pour ne pas expoſer l'interieur de la Ville à quelque déſaſtre de la part des Arabes au déſeſpoir, leur accorda un delai que ſon attaque auroit rendu beaucoup plus long. Ils employerent ce tems à ſe rembarquer. Ainſi ce furent les Citoyens mêmes demeurez ſeuls, qui le lendemain ouvrirent leurs portes au vainqueur & le reçurent avec de grandes acclamations. Elles furent le prix d'une victoire dont la facilité avoit été le fruit de ſa réputation, & n'étoit duë qu'à la longue ſuite de

ſes travaux précedens.

Comme on pouvoit croire que le faux Sethos abandonnoit pour toûjours une entrepriſe dont la premiere tentative avoit été ſi malheureuſe ; Cherès ſe voyant au bord de la Mer rouge, penſa ſerieuſement à renvoyer d'abord les Inſulaires de la Taprobane. La déclaration qu'il leur fit de ſon deſſein les jetta dans une triſteſſe qu'on ne peut exprimer. Accoutumez, comme ils l'étoient depuis dix ans entiers, à la conduite du plus ſage de tous Chefs, & du meilleur de tous les maîtres ; flattez même de toutes les découvertes & de toutes les victoires auxquelles ils avoient participé ; il leur ſembloit qu'en retournant dans leur patrie ils alloient tomber dans la ſervitude, ou s'enfermer dans une priſon. Ils ſe rendoient pourtant juſtice, & ils ſentoient bien qu'ils étoient inutiles à Cherès revenu en Egypte & ayant, ce ſemble, terminé toutes ſes guerres. Par rapport même aux ſecours dont ils pouvoient être ; il y avoit long tems qu'ils faiſoient à peine la dixieme partie de ſa flotte. Les recruës qui l'avoient groſſie, étoient de priſonniers délivrés à Sophir, de quel-

ques ſauvages des nouvelles côtes, & ſur-tout des Phœniciens rencontrez dans les grandes colonies qu'ils avoient déja ſur les bords de l'Afrique ſeptentrionale. Il ne s'agiſſoit donc que d'environ trois mille hommes auxquels il ne falloit que ſix Vaiſſeaux pour retourner à leur aiſe dans leur pays. C'étoit même le nombre que les Rois de la Taprobane en avoient fourni. Mais ces Vaiſſeaux étant demeurez dans les embouchures du Nil vers la Mediterranée, les Phœniciens devoient leur en rendre de ſemblables tirez des ports qu'ils avoient ſur la Mer rouge. Comme ils negocioient ſur les deux Mers, ils étoient accoutumez à ces échanges, ou entre eux ou avec les marchands étrangers. Mais il falloit d'abord conduire les Inſulaires juſqu'à un port de cette Mer où les Phœniciens euſſent un établiſſement : & l'on choiſit le Port blanc par où le vrai Sethos étoit autrefois ſorti de l'Egypte. Le premier Officier de la Marine à Heropolis, offrit les Vaiſſeaux de ſon Port pour cette traite, ſi Cherès en obtenoit l'agrement du Roy de Tanis. Cette offre donna lieu à Cherès d'écrire une lettre

au Roy, dans laquelle il lui fit d'abord le détail de l'expulsion des Arabes, & de ce que les Insulaires de la Taprobane y avoient contribué conjointement avec les Phœniciens, à proportion de leur nombre. Il lui demanda ensuite pour les premiers, leur renvoy jusqu'au Port blanc dans des Vaisseaux que le Roy auroit la bonté de leur prêter, & que l'on renverroit incessamment. Le Roy fit à Cherès une réponse très-gracieuse. Après l'avoir remercié de l'important service qu'il venoit de lui rendre; il l'assura qu'il étoit le maître de tout ce qui lui conviendroit dans son Royaume; le priant même de faire en sorte que les Insulaires de la Taprobane s'en retournassent aussi contens, s'il se pouvoit, du Roy de Tanis que de Cherès. Il ajouta qu'après avoir disposé toutes choses pour leur départ; il se flattoit que Cherès voudroit bien venir dans sa Capitale pour y recevoir les honneurs qui lui étoient dûs, & s'y établir même pour toûjours, s'il n'avoit point d'esperance plus haute ou plus agréable. Cherès qui ne voyoit point de poste d'où il pût attendre plus tranquillement la succession du

Royaume de Memphis quand elle seroit échuë, répondit au Roy qu'il auroit l'honneur de profiter de ses bontez; jusqu'à ce que le service de l'Egypte, & sur-tout de Memphis, sa véritable patrie, l'appellât ailleurs. Il ne passa en effet à Heropolis que le tems nécessaire pour regler la part qui revenoit aux Insulaires des richesses de la flotte, & qu'on y envoya chercher. Il les chargea ensuite de recommandations & d'éloges auprès de leurs Rois. Eux de leur côté l'assuroient qu'ils ne se consoloient de cette séparation que dans la pensée d'aller publier sa gloire & leur reconnoissance dans tout l'Orient. On fit place dans les six Vaisseaux à quelques Ethyopiens, qui en devoient trouver à eux dans le Port blanc, où ils avoient commerce; & qui partirent avec le même regret que les Insulaires. D'abord après ce départ Cherès renvoya les troupes Egyptiennes dans les quartiers d'où elles étoient venues, & prit avec les siennes le chemin de Tanis.

Son dessein n'étoit pas sans doute de les conduire jusque dans la Capitale. Mais il devoit trouver sur sa route le Canal du Nil où ses Vaisseaux étoient

entrez en arrivant, & c'eſt-là qu'il ramenoit ſon armée. C'eſt auſſi là même qu'il leur donna congé en général, ou pour retourner dans la Phœnicie, ou pour négocier, ſelon leur coutume, dans l'Egypte ou ſur les rivages des deux Mers. Cependant comme dans cette flotte également commerçante & guerriere, il y avoit environ dix mille hommes qui par leur inclination ou par leur fortune étoient moins marchands que ſoldats; Cherès dit à ceux-ci: Que comme il n'y avoit point encore de propoſition de paix entre l'Egypte & l'Arabie; & qu'on ne ſçavoit pas ſi le prétendant à la couronne de Memphis ne viendroit point attaquer ce Royaume, ſuivant ſon premier projet; il alloit mander au Roy de Tyr, qu'en lui rendant ſes troupes, il ſe reſervoit la liberté de les lui redemander dans le cas unique de cette attaque. Ces dix mille hommes, & même tous les autres à l'envi, répondirent qu'ils appuyeroient cette demande par leurs vœux & par leurs empreſſemens. Il finit par leur recommander les Sauvages déja policés qu'ils amenoient avec eux; & tous ceux dont ils s'étoient fait des

Vaſſaux & des aſſociez ſur les côtes de l'Afrique. Il recommanda lui-même au Roy de Tyr les uns & les autres dans la longue lettre qu'il lui écrivit. Elle fut reçuë comme elle devoit l'être ; & tous les articles lui en furent accordés ou promis avec des remercimens & des loüanges extraordinaires. Cependant les Phœniciens, quoique plus éclairez ſur les vertus de Cherès, & par conſéquent plus attachez à lui que les autres ſujets de ſa flotte, ſupporterent plus patiemment une ſéparation qu'ils ne crurent pas devoir être longue pour eux, & qui d'ailleurs les laiſſoit dans ſon voiſinage. C'eſt ainſi que ce Heros, ſans perdre la vûë du Thrône qui lui étoit dû, ſe dépoüilla néanmoins de tous les ſecours étrangers, qui ſur la ſimple manifeſtation de ſon nom l'y auroient porté dès lors, par l'éclat de ſa réputation & par le courant de ſes proſpéritez continues. Mais il ne vouloit point inquiéter la vieilleſſe de ſon Pere. Il comptoit ſur la faveur des peuples après ſon decès : & il ne déſeſperoit pas, en ſe préſentant devant lui en quelque occaſion remarquable, de vaincre, de ſon vivant même, le crédit injuſte

injuſte de la plus inſinuante & de la plus méchante de toutes les femmes.

L'orſqu'il alloit attendre cette occaſion à Tanis, il apprit de quelques Officiers de cette Cour qui l'accompagnoient en chemin : Que les Roys de l'Egypte nourriſſoient entr'eux des mécontentemens ſecrets contre le Roy de Memphis. Le Gouvernement de Daluca en étoit la premiere cauſe. Ces Roys lui attribuoient, non ſans raiſon, d'avoir attiré la guerre des Arabes qui menaçoit toute la Nation: Et ils avoient réſolu par un Conſeil pernicieux, qui n'eſt pourtant que trop ordinaire aux Princes jaloux les uns des autres, de lui laiſſer eſſuyer du moins la premiere attaque des Barbares, ſans la ſecourir. C'eſt pour cela même, ajoutoient ces Officiers, que Daluca inſtruite de leur intention, avoit laiſſé tomber l'orage ſur Tanis, quoique ſi proche, ſans s'émouvoir ; & avoit même empêché ſon fils Pemphos de venir au ſecours de la Princeſſe Mnevie, malgré l'amour qui l'intereſſoit pour elle. Cherès leur répondit, que comme ancien Soldat de Memphis, il ſouhaitoit que l'expulſion des Arabes rendît à ſon Roy l'amitié

des Roys ſes voiſins, que la crainte de ces Ennemis étrangers lui avoit fait perdre.

Comme on ſçavoit le jour où Cherès devoit arriver à Tanis, on avoit fait de grands préparatifs pour ſon entrée. Non-ſeulement la Milice des environs, mais la plûpart des Citoyens de la Ville ſous les armes s'étoient avancez en ordre à près de trois lieuës, pour le recevoir au ſon des trompettes & des tymbales. Il fit tout ce chemin entre deux files de ſoldats, qui arrêtoient derriere eux le peuple des villes & des campagnes voiſines que l'empreſſement de le voir attiroit de toutes parts. Ils diſoient entr'eux que c'étoit-là celui qui revenoit d'un nouveau monde, & qui avoit porté les loix de l'Egypte chez des hommes inconnus. Pluſieurs demandoient à ceux des Officiers qui le ſuivoient, ſi le cheval qu'il montoit actuellement étoit le même qui lui avoit ſervi à délivrer Carthage d'un oppreſſeur, & la Tingitane d'un tyran? Et ſur le ſigne d'affirmation qu'on leur donnoit, ils couroient de toutes leurs forces pour voir paſſer encore une fois le Cavalier & le

cheval: Arrivé dans la ville, il traversa une longue & large ruë, où sans parler d'un peuple innombrable, toutes les beautez de Tanis placées, ou sur des échaffaux ou à leurs fenêtres, le devoroient des yeux, & se permettoient des acclamations justifiées par un exemple universel. En avançant vers le Palais du Roy, qui faisoit face de très-loin à la porte par où il étoit entré; il apperçut sur le perron une Dame environnée d'un grand nombre d'autres qui se tenoient à quelque distance d'elle, & qu'elle surpassoit toutes par la hauteur élégante de sa taille. Ne doutant point que ce ne fût la Princesse, il descendit de cheval, aussi-bien que toute sa suite; & il marcha à pié assez long-temps avant que de pouvoir distinguer les traits de son visage. Comme il lui parut qu'elle l'attendoit sur son perron, il hâta un peu le pas. Mais elle, s'avançant insensiblement, se trouva descenduë jusqu'à la derniere marche lorsqu'il arriva dans la place. Quoiqu'il se pressât alors davantage, il ne put l'empêcher de faire à peu près le quart du chemin au-devant de lui. Il discerna bien-tôt une personne d'une beauté

majeſtueuſe & piquante, qui attendit qu'il ſe fût relevé de la profonde inclination qu'il lui fit en l'abordant, pour lui mettre ſur la tête une couronne de laurier. Ce fut-là le coup qui porta la premiere atteinte à ſon cœur, & qui rappella à ſa mémoire les derniers avis d'Amedès. A l'égard de la Princeſſe le goût dominant qu'elle avoit pour le mérite & pour la vertu, l'intéreſſoit depuis long-temps pour Cherès : Et l'aimant déja en quelque ſorte ſur la foi de la renommée, il ne lui arriva rien de nouveau dans ce moment que de lui trouver un port & une phyſionomie digne de toute ſa réputation. En lui donnant la main pour la reconduire dans le Palais, il vit le Roy qui s'étoit avancé ſur un grand balcon ſuivi de ſes Courtiſans. Il reçut de-là les premiers ſignes de la reconnoiſſance de ce Prince; & il en reçut de plus grands encore de ſa propre bouche lorſqu'il fut monté auprès de lui. Après bien des entretiens & des divertiſſemens qui ſe ſuccederent les uns aux autres dans le cours de la journée, le Roy fit conduire Cherès dans l'appartement qu'il lui avoit fait préparer dans ſon Palais.

Quelque fût le penchant secret que Cherès & la Princesse avoient senti l'un pour l'autre dès le premier jour de leur entrevuë, & qui s'étoit fortifié pendant deux mois de conversations fréquentes, quoique toûjours publiques ; ce fut le Roi qui pensa le premier à attacher à lui ce Heros par le mariage de sa fille. L'indépendance de son thrône dont il s'occupoit toûjours, lui paroissoit plus assurée avec un homme qu'il croyoit sans parens comme Cherès, qu'avec un Prince comme Pemphos, qui pouvoit devenir Roy par la mort d'un frere. Mais il differa de proposer cette union à sa fille, jusqu'à ce qu'il eût obtenu des autres Roys pour Cherès, un titre d'honneur qu'ils lui donnassent tous ensemble, & qui réparât en quelque sorte la naissance qu'il croyoit lui manquer. Il les invita par des agens fidelles & éloquens de nommer Cherès conservateur de l'Egypte. On leur représenta de sa part qu'il avoit mérité ce titre par l'expulsion des Arabes, que l'on devoit à son arrivée ; & que ce titre même lui donneroit un nouveau zèle contre eux dans le cas de leur retour que l'on pouvoit crain-

dre. On ajoûta que c'étoit à ces Roys à recompenſer réellement les grandes actions d'un Egyptien que les autres peuples de la terre ne pouvoient payer que de louanges. On leur fit entendre enfin qu'il leur convenoit de ſoutenir par une reconnoiſſance aiſée & même utile pour eux, la gloire que ce Heros avoit acquiſe à l'Égypte par tant de travaux auſſi avantageux au genre humain que déſintereſſez pour lui-même. Le Roy de Thebes & le Roy de This jugeant ce titre ſans conſéquence ſur la tête d'un homme né dans la ſimple milice, tels qu'ils croyoient Cheres, n'heſiterent pas de l'accorder pour lui au Roy de Tanis. Il ne ſe préſenta pas même à leur eſprit que cette décoration fût ſuffiſante pour engager Spanius, qu'ils ſçavoient être jaloux de l'honneur de ſa couronne, à donner ſa fille à un inconnu. C'eſt pourquoi ils ajouterent d'eux-mêmes qu'à ce titre ſeroit attaché la fonction de Général des armées Egyptiennes dans les guerres étrangeres. Le Roy de Memphis que le faux Sethos avoit inquiété applaudit tout d'un coup & au titre & à la fonction. Mais Daluca qui gouvernoit pour

lui craignoit la vertu dans Cherès, plus que Cherès ne craignoit alors le vice dans elle. Ainſi elle forma différentes objections contre cette nouvelle dignité, & elle n'y conſentit enfin que de peur de la lui voir donner malgré elle.

Spanius reçut de la part de tous ces Roys des Ambaſſadeurs qui ſe concerterent pour arriver en même-temps. Ils avoient ordre de leurs Maîtres de le remercier d'avoir inventé un titre par lequel il les faiſoit tous entrer avec lui dans le même témoignage d'eſtime & de reconnoiſſance à l'égard de Cherès. S'adreſſant enſuite à lui-même, on lui marqua l'étenduë que l'on donnoit à ſon nouveau titre & la fonction qu'on y attachoit. On le pria d'être content d'une dignité qui commençoit & qui finiroit par lui. On lui marqua que les Roys leurs Maîtres ne la croyoient point trop grande pour un Heros, qui après avoir fait tant d'honneur à l'Egypte par ſon nom ſeul, venoit de lui rendre en perſonne un ſervice ſignalé contre les Arabes. Mais que dans les mêmes circonſtances ils ne l'auroient accordée à aucun homme d'un autre caractere

que lui ; & qu'ils ne la confioient qu'à sa vertu. Qu'ils croyoient enfin que cette même vertu l'engageroit à conserver pour sa patrie une affection, dont il avoit donné des preuves avant que d'avoir reçû d'elle d'autres bienfaits que la naissance. Cherès répondit qu'il n'appartenoit qu'au Roy, qui avoit demandé pour lui cet honneur, de remercier dignement les Roys qui le lui accordoient avec surcroît. Mais que malgré la disposition où il avoit toûjours été de verser tout son sang pour sa patrie, il esperoit que l'union des Roys entr'eux rendant l'Egypte redoutable aux ennemis étrangers, ne seroit de sa nouvelle dignité qu'un titre sans fonction : & que bien loin d'en vouloir abuser, il souhaitoit de n'en jamais faire usage.

Le temps qui s'étoit écoulé pendant cette négociation avoit été plus que suffisant pour allumer dans le cœur de Cherès & de Mnevie un amour plus genereux dans le Heros, & plus tendre dans la Princesse. Mais l'extrême sagesse de l'un & de l'autre les avoit empêchez par des égards différens, non-seulement de le manifester au de-

hors, mais de s'en faire l'un à l'autre aucun aveu. Cependant dès le lendemain de la publication de ce titre dans Tanis, le Roy prit sa fille en particulier, & lui dit : Que bien qu'entre les Amans qui s'étoient présentez à elle, il y en eût que des raisons d'Etat lui auroient fait exclure ; il n'avoit jamais eu dessein de lui en faire épouser aucun malgré elle. Qu'ainsi elle seroit encore maîtresse de refuser celui qu'il lui alloit nommer ; parce qu'il pensoit qu'elle ne pouvoit être heureuse qu'avec un époux qui conviendroit à l'un & à l'autre. C'est, continua-t'il, le Conservateur de l'Egypte que je vous propose. La Princesse après avoir dit au Roy que son obéissance lui étoit assurée à l'égard de quelque époux qu'il lui eût proposé ; le remercia du choix de celui-ci : de sorte que le Roy comprit qu'il ne s'agissoit plus que de donner à Cherès la hardiesse d'aspirer à sa fille.

En effet l'ayant mandé & lui parlant sans témoins, il dit que la place où il venoit d'être élevé par tous les Roys de l'Egypte répondoit au service général qu'il avoit rendu à la nation. Mais que sa Dynastie, sa personne, & celle

de sa fille ayant été délivrées par son courage d'un danger prochain & présent, il se croyoit redevable envers lui d'une récompense particuliere : Et qu'il n'en avoit point de plus précieuse à lui présenter que sa fille. Cherès répondit qu'il voyoit la générosité du Roy dans toute sa grandeur : Que cependant il étoit bien moins touché de ce qui flateroit l'ambition d'un autre dans un tel présent, que de la liberté qu'il donnoit aux sentimens de son ame : Et que tout inconnu qu'il pût être, c'étoit à cela seul que se rapportoit sa véritable reconnoissance. Mais, Seigneur : Comme je sçai que mon pere vit encore, quoiqu'il ne s'avise point de me chercher dans les avantures extraordinaires où la fortune m'a conduit ; c'est à moi à aller au-devant de lui, pour obtenir son consentement sur un mariage dont les Rois mêmes se tiendroient honorez. Je ne vous demande pour cet éclaircissement qu'un voyage que mon impatience rendra très-court. Le Roy conçut un nouveau degré d'estime pour Cherès sur la régularité d'une obéissance à laquelle il n'avoit pas pensé ; & il lui accorda une

permiſſion qu'il trouvoit convenable par rapport à ſa fille même. Cependant il fut reglé entre le Roy, ſa fille & Cherès, que ce nouvel engagement demeureroit ſecret juſqu'au retour de ce dernier. Qu'il le diſſimuleroit, ſurtout au Prince Pemphos qui avoit paſſé ſecretement par Tanis peu de jours avant l'arrivée de Cherès ; & qui étant amant de la Princeſſe n'avoit pourtant tiré ni du Roy ni d'elle aucune parole ; d'autant plus que la Reine Daluca paroiſſoit être alors en méſintelligence avec eux. On convint enfin que Cherès différeroit ſon voyage de quelques jours pour recevoir les premiers complimens de tous les Ordres ſur le nouveau nom de Conſervateur.

L'eſperance des deux amans, favoriſée par l'autorité qui la rendoit legitime, ouvrit une libre carriere à des vœux déja formez, mais retenus juſques-là dans la reſerve la plus ſevere : Et l'innocence même qu'ils voyoient dans leur amour en fit une paſſion à laquelle ils ne ſoupçonnoient point d'obſtacle. Reciproquement pénétrez de l'eſtime dûë au merite perſonnel de l'un & de l'autre ; ils ſe felicitoient

en ſecret d'avoir de quoi relever le merite de l'objet aimé; la Princeſſe par ſa Couronne miſe ſur la tête d'un homme de fortune, & le Prince inconnu par un thrône ſuperieur à celui de Tanis qu'il comptoit d'y joindre bien-tôt. Rien toutefois n'égaloit la modeſtie de la Princeſſe à cet égard. Trouvant en quelque ſorte ſa naiſſance même inferieure à la gloire de ſon Amant, elle ne pouvoit lui parler que de ſes actions heroïques: Elle y mettoit un prix que les louanges confuſes du monde entier n'exprimoient point; & qui ſurprenoit même quelquefois l'amour-propre de ce Heros. Il n'y ſçavoit autre choſe que de la payer d'un amour qui ne lui laiſſoit aucune défiance, à quelque point que fût parvenuë la délicateſſe de ſon cœur. Un nuage cependant jettoit quelque trouble dans l'ame de Mnevie. C'étoit l'abſence prochaine de Cherès, dont il ſe réjoüiſſoit au contraire par l'eſperance de revenir digne en toute maniere & publiquement d'une telle épouſe.

Il étoit ſur le point de partir pour cet unique deſſein; lorſqu'on apprit de pluſieurs endroits que le faux Sethos,

ayant obtenu du Roy de Meriaba une armée plus forte que la précedente, attendoit la fin du débordement du Nil déja presque retiré, pour venir attaquer le Royaume de Memphis. Il avoit persuadé au Roy Arabe que Cherès s'étoit desarmé lui-même en renvoyant les troupes qu'il avoit formées pendant dix ans; & qu'il lui seroit impossible de tirer les mêmes services de la milice Egyptienne qui n'avoit été employée depuis ce temps-là à aucune guerre considerable. Cette nouvelle redoubla dans Cherès l'impatience de partir: Et son devoir se trouvant joint aux interêts de son amour, il ne parut plus occupé que d'une marche qu'il devoit faire en Général d'armée; au lieu qu'il méditoit auparavant de se glisser seul & secrettement dans le Palais d'Osoroth. Mais cette même circonstance redoubla l'inquietude de la Princesse sur son départ. Il est impossible de calmer une amante sur les périls de la guerre; & le courage de Cherès ne lui parut pas moins à craindre que son refroidissement. Elle lui dit dans le dernier adieu où elle eut occasion de lui parler seule: Que tout le poids de

l'amour tomboit toûjours ſur les perſonnes de ſon ſexe. Que le ſervice de la patrie, les apprêts & les dangers mêmes de la guerre étoient pour les hommes autant de diſtractions & de ſoulagemens dans l'abſence; pendant que ces mêmes objets accabloient le repos & l'inaction d'une amante, à proportion de ſa fidélité & de ſa tendreſſe. Cherès touché de ce diſcours, lui dit, qu'elle lui donnoit la hardieſſe de lui faire un ſerment qui ne paroiſſoit pas d'ailleurs convenable à l'honneur auquel elle avoit raiſon de croire que ſon mariage l'élevoit: C'étoit de lui jurer devant les Dieux de n'épouſer jamais une autre qu'elle. La Princeſſe parut ſatisfaite d'un engagement ſi formel; & ſous prétexte qu'il devoit partir le lendemain de très-grand matin, elle jugea à propos de ne le plus voir pour cacher ſes larmes.

Mais lorſqu'ils étoient ſur le point de ſe ſéparer, le Roy entra dans le lieu où ils venoient de s'entretenir. Il dit à Cherès qu'il ne croyoit point ſes invitations plus fortes que celles de ſa fille, pour l'engager à menager ſa vie & à preſſer ſon retour, autant que

le ſervice de l'Egypte & l'interêt de ſa gloire pourroit le lui permettre. Qu'il ne laiſſoit pourtant pas d'avoir ſes motifs particuliers pour faire les mêmes vœux. Qu'il ne prétendoit point que Cherès lui eut toute l'obligation du choix qu'il avoit fait de lui pour ſon gendre : & que dans le deſſein irrévocable qu'il avoit formé pour la ſucceſſion de ſa couronne, de ne donner à ſa fille aucun époux qui pût être Roy par lui-même ; Cherès étoit de tous les hommes, celui qui avec le plus de merite d'ailleurs rempliſſoit le mieux cette vûë. Cherès frappé de cette déclaration comme d'un coup de foudre, eut bien de la peine à cacher le deſordre de ſon ame. Il tâcha de le déguiſer ſous l'excès de reconnoiſſance & de modeſtie qu'un éclairciſſement ſi flateur pouvoit autoriſer. Il y réuſſit à l'égard du Roy. Mais les yeux d'une amante ſont bien plus penetrants : Et Mnevie, par l'embarras ſeul qu'elle apperçut en Cherès, fut très-affligée de cette exception de ſon pere qu'elle n'avoit jamais ſçûë. Cherès ne voyant point encore quel parti prendre ſur cette cruelle idée, ſe hâta de ſortir, en

faisant un dernier salut au Roy & à la Princesse pour toute réponse.

Ayant cherché d'abord à se trouver seul quelques instans, il commença par s'avouer à lui-même qu'il étoit tombé dans cette passion fatale aux Heros les plus vertueux, & dont il avoit un exemple récent dans la personne de Giscon. Qui me retirera moi-même, disoit-il, de l'abyme, d'où j'ai tiré cet heureux ami. Me voilà chargé d'un serment, non plus fort, mais plus sacré que mon amour même; & j'aspire au sceptre de Memphis, que j'ai cru témerairement pouvoir accorder avec l'un & l'autre. Il me reste d'abandonner ce sceptre. Mais de quel opprobre vais-je me couvrir; si Roy par moi-même de la seconde Dynastie de l'Egypte, je me réduis à être Roy de la derniere par un mariage; ou pour mieux dire, si je deviens le premier sujet de mon épouse? Allons à Memphis, continuoit-il, le lieu & le temps m'éclaireront. Affermissez cependant, ô justes Dieux, la résolution que vous m'inspirez dans ce moment de me conduire en chaque circonstance selon les loix de l'honneur & de la vertu, quoi qu'il

puisse m'en couter. La premiere de ces loix est sans doute de remplir actuellement la fonction dont ma Patrie m'a honoré, & de suspendre pour elle tous les troubles de mon esprit & de mon cœur. Il suivit ce projet sur le champ, & devenant au dehors un homme tout autre qu'il ne l'étoit au-dedans, il commença à faire filer les troupes qu'il prenoit dans la milice de Tanis; en leur marquant la Province du Royaume de Memphis où elles devoient se rendre. Il dépêcha des courriers, pour tirer aussi, selon le droit de sa Charge, des soldats de Thebes & de This qu'il fit prendre sur les frontieres de ces deux Royaumes, afin qu'ils eussent moins de chemin à faire; & il leur fit donner le même rendez-vous. Après quoi il se mit lui-même en route accompagné des Officiers qui convenoient à sa dignité.

CHERE's en entrant dans la ville où il avoit reçû la naissance & l'éducation, ne put s'empêcher de s'attendrir sur lui-même. Bien-tôt après, cet attendrissement se tourna sur la différence qu'il crut appercevoir dans l'extérieur

des maisons & des Citoyens, qui lui parut se sentir de la longueur d'un gouvernement dur & injuste. Il reçut en passant dans les ruës tous les hommages dont le zele des peuples les avoient laissés les maîtres. Mais la Reine avoit retranché presque tout ce qu'elle avoit pu du Cérémonial qui dépendoit d'elle. Cependant, comme sans parler du titre de Conservateur, la milice étoit soumise au Général ; les gens de guerre qui s'étoient trouvez sur son passage lui firent un grand cortege, jusque dans la place où étoit le Palais du Roy.

Les seules approches de Cherès avoient déja causé un ébranlement extraordinaire dans l'ame d'Osoroth. La vertu de ce Heros, plus fameuse encore que ses exploits, le dégoutoit extrêmement des intentions dépravées & de la conduite pernicieuse qu'il appercevoit depuis assez long-temps en Daluca, & qu'il ne souffroit plus que par habitude & par paresse. Ah, disoit-il, si Cherès étoit mon fils, au lieu du rebelle Sethos ; que je lui rendrois avec plaisir la succession de ma couronne ! Et tel qu'il est, combien la fortune de mes deux fils seroit-elle plus

tranquille sous sa tutelle que sous celle de leur Mere même ! Dans des dispositions qui se fortifierent quand il le sçut à la porte de son Palais ; il l'envoya prier de vouloir bien entrer seul dans son Cabinet. Cherès alla se jetter un genou en terre entre les bras du Roy assis qui les lui tendoit. Vertueux & brave Cherès, lui dit son Pere en le faisant relever : Vous pensez peut-être qu'on a quelque lieu de me reprocher les allarmes que j'ai attirées sur mon Royaume & sur toute l'Egypte ; par la réponse un peu trop indifférente, que j'ai renduë à mon fils aîné, lorsqu'il m'a fait dire qu'il vivoit encore. Mais outre qu'après avoir établi son existence, il auroit pu rentrer auprès de moi avec le temps dans tous ses droits ; la replique outrageante que vous sçavez sans doute qu'il m'a fait faire, & qu'il a soûtenuë aussi-tôt par une guerre ouverte, prouve aujourd'hui que malgré les esperances de sa premiere jeunesse, j'aurois donné à mes peuples un mauvais Roy en le nommant mon successeur. J'avouë qu'au sortir de l'exemple funeste de la nuit de Coptos, le seul nom de Dulaca dut

l'empêcher de revenir dans mon Palais; & qu'ayant eu depuis la foibleſſe de rappeller cette femme de l'exil où je l'avois envoyée, mon aîné avoit encore ſujet de la craindre dans les derniers tems où il m'a fait propoſer ſon retour. Mais la loy qu'il m'impoſa de la bannir, avoit quelque choſe de ſi audacieux, & de ſi inſolent, qu'il m'a mis lui-même hors d'état de l'executer. En un mot, me voilà borné, quand je le ſouhaiterois autrement, aux deux fils que j'ai eus de Daluca. Je ne vous diſſimulerai point qu'ils ſont l'objet de toute ma tendreſſe. Je me flatte qu'avec le temps vous les trouverez dignes de votre amitié même. Ils la méritent du moins par l'eſtime profonde & la haute admiration qu'ils ont l'un & l'autre pour vos vertus, quoiqu'ils ne vous connoiſſent encore que par la renommée. L'aîné des deux, auquel je deſtine mon Sceptre, eſt dans ce Palais. Il quitte peu ma perſonne, & il n'eſt jamais ſorti du Royaume. Le ſecond plus ardent & plus curieux a déja beaucoup voyagé; & s'il n'avoit craint de déplaire à ſa Mere, il auroit porté ſes pas juſqu'à vous; d'autant plus qu'il a

voüé au retour de ſa derniere abſence
u'il avoit paſſé par des lieux aſſez voi-
ns de ceux où vous étiez. Mais à pei-
e a-t-il demeuré cette fois un ſeul
our à Memphis qu'il a couru vers les
ords de la Mer rouge, pour les dé-
endre de l'invaſion de Sethos ; & il
eſt actuellement. Ce n'eſt pas ſans
leſſein, brave Cherès, que j'entre
vec vous dans ce détail. Je n'heſite-
ai pas de vous réveler que cette fem-
ne qui m'a fait perdre mon fils aîné,
orſqu'il étoit le plus aimable, eſt cel-
e-là même que je crains pour mes deux
utres fils qui ſont les ſiens : Et c'eſt
ontr'elle que je vous demande votre
rotection pour eux, dans le temps où
e ne ſerai plus. Je ne ſuis point aſſez
veugle pour ne pas m'appercevoir
que tout le zele qu'elle marque ſur-
out à l'égard du Prince Beon ſon
aîné, n'eſt qu'une voye qu'elle s'ou-
vre à elle-même pour conſerver la ſou-
veraine puiſſance : Et je prévois qu'elle
en abuſera encore plus envers mes ſu-
jets par la ſoumiſſion de ſon fils, qu'el-
le n'en a abuſé juſqu'à préſent par la
foibleſſe de ſon époux. Inſpirez à mon
fils par vos conſeils, une vigilance &

une fermeté que je n'ai pas euës dans un autre âge, & dont ma vieilleſſe me rend incapable aujourd'hui que j'en connois mieux l'importance & l'obligation. Etendez votre amitié genéreuſe ſur le Prince ſon frere dont elle empêche l'établiſſement chez des Roys voiſins, par de fréquens ſujets de plaintes qu'elle leur donne. Elle ſuſpend aujourd'hui même une inclination avantageuſe que le jeune Pemphos vous expliquera mieux que moi, quand les ordres de la guerre l'appelleront auprès de vous. En un mot, ne devant plus me fier à mon propre choix; c'eſt ſur la voix publique, ſage Cherès, que je vous choiſis pour être le tuteur & le Pere de mes deux enfans. Quoique le titre de Conſervateur de l'Egypte vous donne une fonction plus étenduë; j'oſe eſperer que les intérêts du Royaume de Memphis votre patrie propre obtiendront de vous quelque dégré de préférence.

Seigneur, répondit Cherès: Il n'y a point d'homme dans le monde, quelque barbare qu'il pût être, auquel une confiance pareille à celle dont vous m'honorez n'inſpirât du zele pour les

deux Princes vos fils. Sethos lui-même deviendroit le défenseur de ses freres regardez jusqu'ici comme ses rivaux : Jugez, Seigneur, quelle impression vos discours ont faite sur un homme dont la fidélité a paru assez éprouvée, pour engager avec vous les Roys vos voisins à le nommer Conservateur de l'Egypte. Alors le Roy qui avoit recommandé au Prince Beon de se trouver à la porte de son Cabinet, entendit un bruit leger qui lui indiqua qu'il y étoit. Du dedans il lui ordonna d'en ouvrir la porte : Et le Prince étant entré, Cherès lui fit d'une maniere générale, mais très-vive, toutes les protestations d'attachement & de service qu'il pouvoit attendre de lui. Le jeune Prince les reçut avec de grands témoignages de reconnoissance, & même avec ce respect qu'attiroit à Cherès une réputation qui remplacoit à l'égard de tout le monde sa naissance méconnuë.

Dès que Cherès se trouva seul avec son frere, il lui dit que dans une guerre qui menaçoit l'intérieur du Royaume, & qui attaquoit personnellement le Roy ; il croyoit qu'un fils destiné par son Pere à la succession de sa couron-

ne, devoit s'armer lui-même, & donner des preuves de son courage. Beon lui répondit que les premieres nouvelles de la guerre avoient fait naître en lui cette pensée & cette résolution. Que depuis il avoit tenté bien des fois d'obtenir le consentement de sa Mere pour aller couvrir les frontieres du Royaume, du moins jusqu'au retour de son frere qui voyageoit alors dans les pays étrangers. Mais que sa Mere s'étoit toûjours opposée à son dessein, en lui représentant le besoin que son Pere avoit de sa présence, pour la consolation de sa vieillesse; & le besoin qu'elle avoit elle-même du seul fils qui lui restoit alors en Egypte, pour entretenir l'amitié de son époux envers elle. Elle ajouta qu'elle avoit eu soin de garnir les côtes de la Mer rouge, dans l'étenduë qui appartient à Memphis, de Capitaines & d'Officiers plus capables que moi de les défendre: En un mot que si ses prieres ne suffisoient pas pour m'arrêter; elle me faisoit une défense expresse de sortir de l'enceinte de la Ville pendant toute la durée de la guerre. Cherès repliqua que les devoirs publics devoient l'emporter

porter sur les complaisances domestiques. Qu'il se souvînt sur tout qu'un Roy n'est soumis qu'au maître invisible du monde. Mais qu'aussi c'est à lui qu'il rendra un compte d'autant plus sévere des injustices qu'il permet, que les personnes qui les font lui appartiennent de plus près : Et que par rapport aux hommes, les crimes qu'il tolere dans ses proches, ajoutent le mépris à la haine qu'il s'attireroit en les commettant lui-même. Ces réflexions, Seigneur, regardent un autre tems. Aujourd'hui vous avez un Roy & un Pere : pressez-le de vous laisser la liberté de venir avec moi. Cette permission seule vous donnera droit, dans une conjoncture comme celle-ci, de négliger les défenses trop intéressées d'une Mere. Le jeune Prince étant allé faire cette demande au Roy ; Osoroth la lui accorda sur la confiance qu'il avoit en Cherès, & beaucoup plus encore par la déference qu'il avoit pour son avis.

Le Conservateur qui se disposoit à partir incessamment alla trouver la Reine ; & lui parlant d'un ton qui ne marquoit ni fierté, ni soumission, il

lui dit : Que souhaitant d'inspirer aux Roys de l'Egypte le zele de se soutenir mutuellement contre les Ennemis étrangers ; il amenoit avec lui de Tanis dix mille hommes, ou du moins leur avoit marqué les postes où ils se rendroient dans les parties orientales du Royaume de Memphis : Qu'il avoit déja pris ses mesures pour en avoir autant de chacune des deux autres Dynasties : Qu'outre cela ne pouvant refuser dix mille Phœniciens qui s'offroient à lui, & qui résidoient actuellement dans les Ports qu'ils avoient sur la Mer rouge ; il voyoit là quarante mille hommes de troupes auxiliaires qui seroient soudoyées par leurs propres Roys. Qu'ainsi ne voulant avoir que cent mille hommes de troupes réglées, il n'en restoit que soixante mille à prendre dans la milice de Memphis. La Reine lui répondit qu'elle en avoit envoyé bien davantage sur les frontieres maritimes du Royaume ; qu'elle alloit par conséquent en rappeller une partie. Cherès repliqua que bien qu'il ne voulût pas les employer en campagne, il s'en serviroit pour fortifier les garnisons déja établies le long de la Mer ;

ou même pour les placer dans des Villes de terre où l'on pourroit en avoir besoin. Mais qu'il la supplioit de ne point faire languir les munitions de guerre & de bouche qu'il auroit l'honneur de lui demander lui-même par ses courriers.

La Reine secrettement offensée d'un discours par lequel il sembloit que Cherès pénétrât ses mauvaises intentions, & encore plus fâchée de ce qu'il emmenoit son fils, dissimula néanmoins ces premiers chagrins qui paroissoient lui en annoncer de plus grands. Elle se contenta de lui dire qu'il auroit raison de ne s'adresser qu'à elle : & que cette précaution étoit importante, surtout s'il arrivoit quelque échec dans la campagne : parce qu'il seroit moins fâcheux que les affaires de la guerre & de tout le Royaume allassent mal, que de chagriner le Roy. Cherès ne répondit rien à un pareil discours : Et en la quittant il pensa que l'on pouvoit bien connoître jusqu'où alloit la méchanceté de certains Ministres : Mais qu'il n'étoit pas possible de deviner la bizarrerie de leurs vûës & de leurs raisonnemens.

Cherès sortant de son Cabinet, pro-

ſita de la nuit qui commençoit pour entrer ſecretement dans la maiſon des Prêtres. C'étoit là le ſeul lieu où il eut pu reſpirer pleinement depuis dix ans entiers qu'il cachoit ſon nom & ſa naiſſance. Les Prêtres qui le reconnurent tous par les deux qui l'avoient ſuivi dans ſes voyages, & qu'il avoit envoyez avant lui dans leur maiſon, le reçurent avec une joye qu'ils pouvoient ſeuls gouter toute entiere. Ils le conduiſirent d'abord dans le derriere du ſanctuaire, où malgré les agitations préſentes de ſon ame, il renouvella courageuſement tous les vœux de ſon Initiation. Là même ils lui rendirent la veſte d'Initié qu'il cacha néanmoins encore long-tems ſous ſes habits de guerre. Au ſortir de-là il leur confeſſa la ſituation de ſon cœur. Ils commençoient à le plaindre; lorſqu'il les fit paſſer au plus haut dégré d'admiration, par les projets heroïques qu'il avoit conçus au ſujet de ſes deux freres. Ils regarderent ſes deſſeins comme un dénouement glorieux aux embarras où l'amour eſt capable de jetter les plus grands hommes. Ils firent enſuite tout ce qui étoit en eux pour contribuer au ſoula-

gement de son esprit, pendant les deux ou trois heures qu'il leur donna. Enfin lorsqu'il fut prêt de sortir, ils lui présenterent sa cassette qu'ils lui avoient d'abord offerte, & qu'il avoit regardée comme son dernier objet. La mort avoit enlevé le grand Prêtre, auquel il avoit écrit de la Taprobane de reprendre en pierreries dans cette cassette le payement des sommes qu'il avoit empruntées des Prêtres qu'il avoit trouvez en cette Isle. Mais son successeur lui en fit voir la clé attachée à un anneau dans le même état où il l'avoit laissée. Il se plaignit plûtôt qu'il ne les remercia de leur générosité. L'ayant ouverte, il leur fit accepter en cette monnoye cette ancienne dette : Mais il ajouta que se défiant de l'exactitude de la Reine pour les frais de la guerre qu'il alloit faire ; il les prioit de lui envoyer sur le même gage les sommes qu'il leur feroit demander. Comme cette cassette étoit un veritable Threſor, Cherès pouvoit faire de pareilles avances sans le diminuer sensiblement. Il y prit enfin l'anneau de la feüe Reine sa Mere, quoiqu'il ne voulût pas le mettre à son doigt ; & après leur avoir dit adieu,

il revint dans le Palais.

Comme les personnes de la Cour sçavoient que Cherès avoit été admis seul dans le Cabinet du Roy & dans celui de la Reine; on comptoit qu'il seroit occupé tout le jour d'affaires d'Etat, & qu'on ne pourroit le voir & lui parler que dans l'assemblée qui se tenoit après le soupé du Roy. Mais aussi dans cette esperance cette assemblée se trouva aussi nombreuse qu'elle pouvoit l'être. Cherès y distingua d'abord à la premiere place la Princesse épouse du Prince Beon, parce que le Roy & la Reine étoient absens. Ce Prince se fit un plaisir de mener lui-même le Conservateur jusqu'à elle. Il fut touché de l'air qu'il lui trouva de la feuë Reine Nephté sa Mere, autant qu'il pouvoit s'en ressouvenir, & que la bague qu'il venoit de prendre, & où elle étoit répresentée, lui avoit rappellé son image. Beon lui dit aussi qu'elle étoit fille du Roy de This actuellement regnant, & par conséquent Niece de la feuë Reine de Memphis. Là dessus Cherès admira par combien d'incidens les Dieux sembloient l'inviter à accomplir la résolution qu'il avoit formée & qui devoit éclore dans

ſon tems. Cependant la Princeſſe qui laiſſoit voir alors les premieres apparences de groſſeſſe, fit d'abord à Cherès un accueil auſſi gracieux & auſſi flatteur que ſes vrais ſentimens le lui ſuggererent. Mais elle ajouta enſuite un tendre reproche de ce qu'il lui enlevoit ſon époux qui vouloit le ſuivre à la guerre. Cherès appercevant que ſes yeux commençoient à ſe moüiller baiſſa un peu ſa voix ; & lui dit que ſi elle lui faiſoit l'honneur de lui donner le lendemain quelques momens avec le Prince, il ſe flattoit de lui faire agréer à elle-même cette courte abſence. Ce rendez-vous étant pris, la Princeſſe livra Cherès de très-bonne grace à toute l'aſſemblée, dont il ſatisfit la curioſité avec une complaiſance qui attira autant d'éloges que les choſes mêmes qu'il racontoit.

Il employa toute la matinée du jour ſuivant aux ſoins de ſon miniſtere, & à mettre tout en ordre pour partir le lendemain. Mais un peu avant midi, il alla, comme il en étoit convenu, à l'appartement de la Princeſſe, où il trouva le Prince Beon. Il n'eut pas de peine à faire concevoir à la Princeſſe que l'hon-

neur & le devoir demandoient ſon Epoux à la guerre ; & ſon Epoux même l'y avoit déja diſpoſée. Mais elle dit que pendant ſon abſence elle alloit ſe retirer chez les Prêtreſſes dans le Palais Sacerdotal ; & qu'elle avoit déja obtenu leur agrément pour y coucher dès la nuit prochaine. Son mari l'invitoit encore à joüir des amuſemens de la Cour. Mais elle répondit obſtinément qu'elle n'en vouloit point d'autres juſqu'à ſon retour, que ſes lettres & la compagnie des Prêtreſſes. Cherès loüa beaucoup ſon deſſein ; & pour entrer dans l'eſprit de cette Princeſſe vertueuſe, il lui dit, qu'il comptoit beaucoup, pour le ſuccès de leur entrepriſe, ſur les prieres qu'elle adreſſeroit aux Dieux pendant ſa retraite. Au ſortir de-là, il continua de hâter ſes préparatifs. Il rendit même le Prince participant des plus conſidérables ; & il trouva en lui un diſciple très-attentif aux raiſons & aux motifs qu'il lui expoſoit de ſes différens arrangemens.

Tout étant reglé de maniere qu'il avoit de libre le reſte de la ſoirée & la nuit ſuivante ; il trouva moyen de s'enfermer pour écrire à la Princeſſe

de Tanis. Il lui mandoit en ſubſtance : Que par des enchaînemens qui n'étoient pas nouveaux entre des gens de condition militaire, il n'avoit pû aſſûrer la découverte reciproque entre ſon Pere & lui, que pour la fin d'une campagne qu'il ſe flattoit de terminer en peu de tems. Mais que ces obſtacles mêmes, ce délai, & les ſuites de la victoire qu'il demandoit aux Dieux lui rendoient l'idée de Mnevie encore plus préſente & plus précieuſe, que lorſqu'il avoit l'honneur de l'entretenir tous les jours. Enfin que depuis ſon départ il s'étoit fait de nouveaux motifs de la revoir inceſſamment. Il termina-là ſa Lettre, ſans y avoir employé aucun des termes familiers à l'amour qui n'y étoit pas même nommé. Le lendemain un peu avant le lever du Soleil, il partit de Memphis avec le Prince Beon, & avec quelques troupes qu'il avoit reſervées pour leur ſuite particuliere.

La principale vûë de Cherès en ce renouvellement de guerre étoit de prendre l'impoſteur vivant. Son deſſein n'étoit pas de renvoyer la manifeſtation plus loin que le retour de cette campa-

gne, quand même il ne parviendroit pas à cet objet particulier : mais quoiqu'il eût dans le témoignage des Prêtres qui l'avoient suivi, & dans son caractere d'Initié des preuves incommunicables à tout autre qu'à lui de la vérité de son état ; il regardoit la confrontation & la confession forcée de l'imposteur saisi, comme une circonstance désirable pour donner un plus grand lustre à sa déclaration. Après avoir passé au-delà de cette grande Isle formée par le Nil à l'Orient de Memphis, dans laquelle est enfermé le Nome appellé Nilopolite, il s'arrêta dans un lieu d'ailleurs très-commode, situé à vingt lieuës ou environ de Memphis & à dix lieuës de la Mer rouge. Il jugea à propos d'établir-là avec le peu de troupes qu'il amenoit & celles qui étoient déja arrivées de Tanis, le centre ou le rendez-vous principal de son armée. Ensuite laissant Beon avec le titre de Commandant, & sous le conseil de quelques Officiers habiles qu'il avoit connus autrefois, & qui ne le connoissoient plus; il l'avertit de recevoir & de placer dans les quartiers qu'il lui marqua les troupes auxiliaires qui devoient arriver.

Après quoi il alla accompagné de peu de gens vers les côtes de la mer pour les visiter, & pour prendre, s'il se pouvoit, de ses propres yeux, quelque connoissance de la flotte ennemie.

Il étoit naturel de commencer cette visite par l'endroit où campoit Pemphos ; d'autant plus que ce Prince avoit choisi la partie du rivage la plus dénuée de Fortereſſes, & dont la nature du terrain rendoit l'abord le plus facile. Sa tente étoit immédiatement au bord de la mer ; & elle étoit environnée au loin d'une armée de six vingt mille hommes. Sa Mere, pour le consoler des chagrins qu'elle lui donnoit d'ailleurs, lui avoit conféré le titre de Commandant, en le soumettant néanmoins à un Conseil. Mais la vivacité de ce jeune Prince, & l'expérience qu'il avoit acquise dans ses voyages, & qu'il sçavoit faire valoir, avoient déja changé ce titre en réalité. Cependant dès qu'il eût appris que le Conservateur arrivoit à ses dernieres lignes ; il lui envoya une députation, par laquelle il lui fit dire, que ne croyant pas devoir quitter son poste si près de la nuit, il l'attendoit pour lui remettre le

commandement à l'entrée de ſa tente; Le Conſervateur lui fit répondre qu'il le ſupplioit de l'attendre dans ſa tente, & même de l'y recevoir ſeul : parce qu'il avoit à conferer avec lui dès ce jour-là, & à lui demander ſes avis pour la conduite de cette guerre.

Cherès n'étoit pas ſi peu clairvoyant qu'il ne jugeât par un grand nombre d'indices que le Lecteur peut avoir apperçus, que le Prince qu'il alloit aborder étoit ce même Pammus qui étoit venu le trouver dans les champs de Carthage. Mais comme il ſentoit que Pemphos avoit jugé à propos de déguiſer à ſa Mere la liaiſon qu'ils avoient déja euë enſemble, il réſolut de ſuivre juſqu'au bout cette réſerve. En effet ils ſe ſaluerent, à l'entrée de la tente du Prince, comme deux hommes qui ne ſe connoiſſoient que par leur rang & par leur nom. Mais ayant été laiſſés ſeuls dans le même moment; le jeune Pemphos plein de vénération & de reconnoiſſance pour ſon Maître en fait de guerre, autant que d'amour pour la Princeſſe de Tanis, commençoit d'ouvrir ſon cœur à Cherès, comme à un homme qu'il jugeoit avoir vû ſans

intérêt l'objet de ſes vœux. Il entreprenoit un détail des injuſtices de ſa Mere, qui par des animoſitez perpetuelles contre les Roys ſes voiſins, l'avoit empêché d'aller offrir ſon bras à la Princeſſe Mnevie dans l'irruption récente des Arabes. Je m'en ſuis conſolé, ajoûtoit-il, par rapport à elle, puiſqu'elle trouvoit en vous un bien plus grand défenſeur; mais j'en ſuis inconſolable par rapport à moi. Cherès ſaiſit le premier intervalle que lui laiſſa la rapidité des diſcours de ce jeune Amant, pour lui dire: Seigneur, la Princeſſe Mnevie eſt inſtruite de votre zele, & elle ne vous attribuë point les mauvais procedez de la Reine Daluca. Mais il faut achever la conquête de ſon cœur par l'accompliſſement des devoirs que votre patrie vous impoſe ici, & la mériter en lui préférant aujourd'hui le ſervice de Memphis, qui ſelon toutes les apparences va être bien-tôt attaquée. Ah! trop vertueux Cherès, reprit Pemphos, que vous êtes heureux d'être au-deſſus de toutes les foibleſſes de la nature! C'eſt bien mon deſſein de remplir ici les fonctions que vous me donnerez: mais en vérité à la fin de cette campagne, il ſera bien tems que

je recueille le fruit de trois ans de persévérance. J'ai executé sans délai la condition que Mnevie m'avoit imposée d'aller me former à votre Ecole. Je n'ai peut-être pas lieu de m'en repentir, & vous m'avez paru content de moi. J'ose même espérer que la compassion & l'humanité, qui est la plus éclatante de vos vertus, m'aidera dans un amour aussi ardent & aussi traversé que le mien. Cherès lui répondit : Vous pouvez conserver l'espérance, mais banniſſez l'agitation pour vous livrer tout entier aux soins de la guerre. Commençons dès ce moment à nous en entretenir. Là-dessus il lui communiqua le projet de prendre leur ennemi vivant. Il lui fit concevoir qu'une simple viciſſitude d'attaques & de réſiſtances entretiendroient à jamais dans l'esprit de tous les hommes l'idée d'un prétendant, qui causeroit une inquiétude éternelle aux ſucceſſeurs de la Couronne de Memphis. Mais, dit Pemphos, le ſuppoſant pris & reconnu, il conviendra peut-être à mon frere de lui céder; ou ce qui ſeroit encore pis, l'armée & les peuples pourroient s'aviſer de l'y contraindre. Je me charge de l'évenement, dit Cherès, &

je vous répons qu'il ne prendra pas la place de votre frere. Ne ſongeons qu'aux moyens de venir à bout de notre entrepriſe. La garde que vous faites ici du rivage eſt excellente pour empêcher l'abord de l'Ennemi : Mais n'amenant point de déciſion elle ne doit point avoir de fin. C'eſt déja un grand mal d'être tenu long-temps en haleine : & de ſe fatiguer dans une attente. Les Arabes, ſans ſortir de chez eux vous impoſeront tous les ans le même exercice par de faux bruits. Profitons de leur deſſein manifeſté cette fois par leurs vaiſſeaux apperçus, pour les attirer par notre retraite ; & employons l'apparence de la crainte pour faciliter leur débarquement. Pemphos entra avec joye dans cet avis qu'il n'auroit pas oſé prendre de lui-même par l'appréhenſion des reproches de la Cour.

Le jour ſuivant le Conſervateur envoya demander les dix mille Cavaliers Phœniciens qui attendoient ſes ordres dans une colonie très-voiſine, & qui partirent auſſi-tôt pour le rendez-vous général. Il prit enſuite des arrangemens avec Pemphos, pour diſtribuer une

partie des troupes qu'il avoit de trop en quelques Villes du voisinage ; afin de laisser libre une plaine assez déserte, qui conduisoit du rivage au camp où il avoit laissé Beon. Il nomma Pemphos Commandant de ces troupes surnuméraires, aussi-bien que des Garnisons des Villes Maritimes, pour s'en servir lorsque les Ennemis auroient débarqué, & se seroient avancés dans la plaine. Il fit partir en même-temps les troupes de la grande armée qu'il destinoit pour son camp. Et même comme les Vaisseaux Arabes ne paroissoient point encore ensemble ; il y retourna avec elle, & y trouva celles qu'il attendoit & de Thebes & de This. En ayant fait la revûë ; & s'étant bien assûré du nombre sur lequel il avoit compté, il revint en diligence sur le rivage de la mer, où il n'avoit laissé qu'une douzaine de mille hommes avec leurs tentes dressées.

Enfin au bout de cinq ou six jours, & le lendemain d'une nuit où Pemphos étoit venu lui raconter les préparatifs qu'il avoit faits dans les ports voisins ; l'Aurore leur découvrit une flotte formidable qui parut se disposer à une

descente. Le Conservateur ayant renvoyé le Prince à son département, fit lever son camp de douze mille hommes à la vûë de l'ennemi, avec une promptitude qui avoit tout l'air d'un effroi & d'une fuite. Les soldats avoient ordre d'abattre leurs tentes sans les emporter, & aussi-tôt de se mettre en marche après lui pour le rendez-vous général. Il leur commanda même de laisser tomber le long du chemin quelques armes & quelques hardes, comme il arrive à des troupes qui marchent avec précipitation. Ses mesures néanmoins étoient prises de telle sorte que quelque diligence que pût faire la flotte pour débarquer, elle devoit laisser trois grandes heures d'avance aux douze mille hommes. Mais comme on n'avoit point fait d'obstacle aux Arabes sur le rivage ni sur la route, la queuë même de leur armée profitant d'un clair de Lune étoit à minuit à trois ou quatre lieuës de la mer. Pemphos attendit qu'ils fussent tous passez pour rétablir sur le rivage soixante mille hommes qu'il eut bientôt remis ensemble; & qui au lieu d'empêcher, comme aupa-

ravant, les Ennemis d'aborder, devoient les empêcher maintenant de s'en retourner. Mais ce jeune Prince pour meriter la bienveillance de Cherès dont il croyoit avoir besoin, lui avoit proposé une expedition aussi hardie qu'importante, à laquelle le Conservateur ne l'auroit jamais engagé; & qui néanmoins fut executée cette même nuit avec toute la hardiesse & tout le bonheur qu'on pouvoit attendre: C'étoit celle dont il lui étoit venu rendre compte la nuit précédente, comme d'une chose prête. Dès le même jour que Cherès lui eut communiqué le dessein de laisser entrer les Arabes dans l'Egypte, il imagina de brûler leurs vaisseaux lorsque les hommes seroient descendus à terre. Malgré toutes les objections de Cherès; il insista si vivement sur la legereté avec laquelle les Nautoniers Egyptiens & Phœniciens conduisoient leurs petites barques dans des Fêtes qu'ils donnoient sur mer depuis son absence, qu'il lui fit entendre qu'ils se feroient un jeu de passer & de repasser entre les vaisseaux Ennemis, en échappant même aux traits qu'on pourroit lancer sur eux.

Il ajoûta que des vaiſſeaux preſque vuides manqueroient de défenſe, & que la haine de leurs Marchands & de leurs Pêcheurs contre les Corſaires Arabes, leur feroit trouver tout le courage & toute l'induſtrie qu'il leur falloit pour cet exploit. Cherès ſe rendit à ſes raiſons. En effet, comme la Lune ſe couchoit à minuit cette nuit-là, Pemphos conduiſit lui-même trois cent petites barques chargées de matieres combuſtibles. Elles trouverent moyen d'aborder ſans être vûës, une flotte de deux cent vaiſſeaux, dont chacun portoit un fanal qui n'éclairoit que leurs Ennemis. Ce fut bientôt un embraſement général, dont trois ou quatre vaiſſeaux échapperent à peine pour aller porter en Arabie la nouvelle d'un déſaſtre d'autant plus ſiniſtre, qu'il faiſoit augurer le ſort des troupes débarquées, ſans que ces fugitifs en ſçuſſent aucune circonſtance. Mais dès que Pemphos eût aſſuré par ſa préſence le ſuccès de l'entrepriſe; il revint joüir ſur le rivage de la fin de ce ſpectacle; en attendant que la défaite des Arabes par l'armée du Conſervateur lui renvoyât les fuyards & lui donnât lieu d'achever leur deſ-

truction avec ſes troupes.

Aſarès qui connoiſſoit le pays avoit été bien aiſe de ſortir des lieux deſerts pour s'aller établir dans les pâturages de l'Egypte, qui l'approchoient d'ailleurs de la Capitale où il portoit ſes vûës. La temerité qu'il pouvoit ſe reprocher étoit balancée par l'avantage de la ſurpriſe qu'il cauſeroit aux Ennemis ; & le nombre de ſes troupes qui paſſoient ſix vingt mille hommes le raſſuroit contre les obſtacles auſquels il s'attendoit auſſi. Cependant l'aſpect d'une armée rangée en bataille, en face de laquelle il ſe trouva au point du jour le ſurprit extrêmement. Ce n'étoit plus même là une plaine libre qui permît les extentions ou les écarts à droite ou à gauche. Le Conſervateur, qui avoit eu le choix du terrain, s'étoit poſté dans un endroit où le chemin ſe retreciſſoit en une gorge très-longue, & par tout d'environ trois cent piés de large, bornée d'un côté par une colline d'une hauteur mediocre, & de l'autre par un bras du Nil. Cette gorge avoit même l'avantage qu'elle ſe détournoit un peu vers le Nord ou vers Memphis ; & qu'ainſi ſes ſoldats n'auroient pas devant les

yeux le Soleil levant. Un inconvenient plus fâcheux pour Asarès, c'eſt qu'il avoit cru devoir marcher toute la nuit, pour épargner à ſon armée une traite de dix lieuës en plein ſoleil, ſur un terrain ſablonneux; & ſans aucun ombrage. Ainſi ſes troupes ſe trouverent laſſes & dérangées devant des troupes fraîches & en bon ordre, à l'exception des douze mille hommes que le Conſervateur avoit fait paſſer ſur le derriere de ſon camp, & qui même ne ſervirent pas. Cherès eſſayoit toûjours de donner à ſes ſoldats ces ſortes d'avantages: Et ſa maxime étoit qu'un Général meritoit bien mieux le nom de grand Capitaine en rendant une victoire aiſée, qu'en en remportant une autre qu'il avoit laiſſé rendre difficile. Ainſi ſans donner le temps aux Arabes de ſe reconnoître, il fit tomber ſur eux la Cavalerie Phœnicienne ſuivie de toute ſon armée; en gardant toûjours auprès de lui le Prince Beon qu'il ne vouloit expoſer à des perils ni plus grands ni moindres que les ſiens. Le faux Sethos ſe rappellant en cette occaſion tout ce qu'il avoit d'intelligence, laiſſa à ſes premiers Officiers l'ordre de ſoutenir

cette attaque le plus qu'ils pourroient avec une dixaine de mille hommes, en ne reculant que peu à peu ; pendant qu'il alloit à toute bride faire mettre en bataille les troupes qui arrivoient ſucceſſivement. Revenant donc ſur ſes pas, juſqu'à une grande demi-lieuë, & faiſant ſigne à ceux qu'il rencontroit de revenir avec lui, il forma ſes premieres lignes dans un endroit de la même gorge avec les troupes déja venuës juſques-là ; & il les fortifioit tout de ſuite à meſure qu'il en venoit d'autres. Celles qu'il avoit chargées de ſuſpendre l'impetuoſité de l'armée Egyptienne ſe défendirent ſi bien, qu'il ne les vit reculées juſqu'à lui que lorſqu'il avoit déjà un corps de bataille très-nombreux. Il avoit eu même la précaution de leur menager une place où ils ſe rangerent. Ce fut alors que l'eſperance d'un côté & le deſeſpoir de l'autre produiſirent des efforts reciproques d'une valeur extraordinaire. Comme il ſurvenoit toûjours des troupes à Aſarès, il ſoutint long-temps le double travail de ranger en bataille & de combattre. Dans les perils auſquels il s'expoſoit, il crut appercevoir l'attention que les

ſoldats ennemis apportoient à épargner ſa perſonne. Il s'en prévalut pour porter par-tout ſes ordres, avec encore plus de hardieſſe qu'auparavant. Il ne pouvoit pas faire ſans doute un meilleur uſage de ſa conjecture. Mais voyant que malgré tous ſes ſoins le carnage qui s'étoit maintenu peu de temps dans l'égalité s'étendoit de plus en plus du côté des Arabes ; une colere aveugle en un ſens, & bien fondée en un autre, le conduiſit vers Cherès, dans la penſée confuſe qu'il lui importoit encore plus de lui faire perdre, s'il pouvoit, la parole avec la vie, qu'il n'importoit à Cherès de le conſerver pour un odieux éclairciſſement. Là-deſſus, s'animant encore de l'eſperance d'un combat avantageux pour lui par l'intention même de ſon adverſaire, il s'approcha inſenſiblement de Cherès dans le commencement de la mêlée. Pendant que le Conſervateur portoit tous ſes regards d'un autre côté, il alloit faire tomber dans le défaut du caſque & de la cuiraſſe un coup de ſabre qui lui auroit enlevé la tête, ſi le Prince Beon qui s'en apperçut à temps n'eût avancé ſon bouclier pour recevoir le coup. Il fut

si violent que ce Prince en perdit, pour trois jours tout usage du bras gauche; sans que néanmoins il en voulût avertir personne avant la fin d'un combat devenu d'autant plus dangereux pour lui, qu'il continua toûjours d'employer son épée, sans pouvoir seulement soulever l'arme défensive. Mais Cherès averti par le bord même du bouclier qui glissa rudement le long de son bras, vit en même-temps le péril & le secours. Alors se servant de son merveilleux cheval, il le fit cabrer à côté de celui d'Asarès. Cet animal embrassant le Cavalier avec ses deux jambes de devant le fit tomber par le poids de son corps de l'autre côté de la selle. Aussi-tôt le Conservateur donna ordre à trois Officiers en qui il se confioit, de le relever & de l'emmener au fond de son camp; où on le garderoit enfermé seul sans lui parler, & sans lui permettre de parler à personne.

Les Arabes ayant perdu leur Général ne chercherent plus leur salut que dans la fuite; & ils s'exhortoient mutuellement à s'aller rembarquer dans leurs Vaisseaux pour ne plus revenir en Egypte. Mais quelle fut leur surprise lorsqu'étant

lorſqu'étant à peine à moitié de leur chemin, ils rencontrerent l'armée de Pemphos qui venoit à pas lents au-devant d'eux? Leurs Officiers tâcherent de leur inſpirer une nouvelle vigueur dans la néceſſité où ils ſe voyoient de ſurmonter cet obſtacle, pour arriver, à leur unique aſyle qui étoit leurs Vaiſſeaux. Ils eſſuyerent encore là un ſecond carnage qui donna le temps à l'armée du Conſervateur d'arriver à la vûë de l'autre, & de les mettre, en les enfermant, hors de toute eſperance de ſauver un ſeul d'entr'eux. Ils ſe défendoient pourtant toûjours ſelon la Loi de leur pays qui leur interdiſoit de ſe rendre, & qui ne leur permettoit que la fuite qui étoit même une de leurs manieres de combattre; mais qui n'avoit plus ici de lieu, ni comme combat ni comme reſſource. Cependant le Conſervateur & Pemphos qui connoiſſoit ſon eſprit, non-ſeulement ſe laſſoient de tuer, mais prenoient pitié des vaincus. Ce dernier fit donc crier par-tout que leurs Vaiſſeaux étoient brûlez, & appris par ces cris l'execution de ce projet à Cherès lui-même qui ne la ſçavoit pas encore. A cette nouvelle

les Arabes demeurerent immobiles ; & le carnage ceſſant auſſi-tôt, ils ſe laiſſerent déſarmer ſans dire un ſeul mot. Ainſi, & ſuivant l'exemple donné en d'autres temps par leurs ancêtres, ces malheureux reſtez en vie de ſix vingt mille hommes qu'ils étoient fournirent cette fois ſoixante mille eſclaves aux Egyptiens. Pemphos ſe chargea de les aller diſtribuer dans les villes maritimes juſqu'à ce qu'on les y vînt acheter. Après quoi il ſe rendit au camp du Conſervateur qui y étoit revenu le premier. Cherès ayant renvoyé de-là toutes ſes troupes avec des éloges & des recompenſes convenables, ſe diſpoſa au bout de trois jours à retourner dans la Capitale avec les deux Princes ; & ſuivi des Officiers & des compagnies que leur rang attachoit à eux trois.

PENDANT que toutes ces choſes ſe paſſoient, la Princeſſe Mnevie étoit livrée à tous les troubles que l'abſence & l'incertitude peuvent jetter dans un cœur dont l'amour s'eſt rendu le maître. Le dernier adieu de Cherès, ſi vif dans le ſerment qu'il lui avoit fait, ſi interdit au diſcours de ſon pere, étoit

pour elle une énigme impénétrable. Le conſentement public qu'il ſembloit donner au nom que prenoit l'impoſteur, joint à la recherche difficile d'un pere inconnu ou qui ne le connoiſſoit pas, la tenoit auſſi éloignée que tout le monde de l'explication qu'elle cherchoit. Intimement perſuadée de la vertu de ſon amant, cette vertu même la perſuadoit d'un amour qu'il n'auroit pas voulu contrefaire. Mais, diſoit-elle, ſi cet amour devient illégitime par quelque ſecret que j'ignore; ah je ſens trop que ſa vertu deviendra redoutable. Prenant enſuite la lettre de Cherès & la reliſant, quoiqu'elle la ſçût par cœur; elle ſe conſoloit par l'aſſurance d'un ſouvenir qu'il nommoit précieux, & par la promeſſe d'un retour empreſſé. Mais elle s'allarmoit du ton ſerieux & circonſpect hors duquel un mariage preſque conclu devoit le mettre.

Ne pouvant plus ſupporter ſes inquiétudes, elle conçut la penſée d'aller conſulter les Prêtres d'Heliopolis les plus fameux de l'Egypte pour la divination. Cette ville appartenoit d'ailleurs à la Dynaſtie dont elle étoit heritiere, & elle étoit placée vis-à-vis

de Memphis, assez près de la rive orientale du Nil, à l'endroit de sa plus grande largeur. C'étoit une proximité qui soulageoit l'imagination de Mnevie, quoiqu'elle ne dût pas en profiter davantage à l'égard de Cherès que si elle avoit été separée de lui par l'Ocean. Quelques jours après qu'elle eut reçu sa lettre, elle proposa son dessein à Spanius ; en le déguisant néanmoins sous le nom d'une retraite qu'elle souhaitoit d'aller faire, à l'exemple de la Princesse de Memphis, chez les Prêtresses d'Heliopolis ; pour prier les Dieux de bénir les intentions du Roy son pere sur son mariage. Le Roy, qui avoit beaucoup de complaisance pour elle, lui accorda sa demande ; & il lui donna une suite convenable de femmes & d'Officiers qui devoient l'attendre dans la ville où elle vouloit aller, jusqu'à ce qu'elle sortit de la maison Sacerdotale. Parmi ces femmes il y en avoit une qui avoit été nourrice de la Princesse & à qui elle avoit ouvert son cœur : & pour être moins contrainte dans la route, elle la fit mettre dans son char fait exprès pour ne tenir que deux personnes. Dès que la Princesse fut arrivée,

le Grand Prêtre ſuivi de cinq autres, & un pareil nombre de Prêtreſſes la reçurent, mais toute ſeule, avec le reſpect qui étoit dû à leur Reine future. On l'appelloit même dès lors Princeſſe Reine, comme toutes les heritieres naturelles d'un Royaume de l'Egypte. Ils la conduiſirent d'abord par l'interieur de leur maiſon dans le Temple du Soleil qui donnoit le nom à Heliopolis. Il étoit pour lors fermé au peuple; & là elle pria le Dieu d'amener le jour où ſon ame ſeroit tranquille. Etant paſſée enſuite dans un appartement qui tenoit au Temple; elle dit à ceux qui l'accompagnoient qu'elle étoit venuë pour conſulter leur profond ſçavoir ſur un avenir qui enfermoit le bonheur ou le malheur de ſa vie. Les Prêtres, qui connoiſſoient à fond les mouvemens du cœur humain, virent tout d'un coup de quoi il s'agiſſoit; & par la circonſtance du ſéjour de Cherès à Tanis, ils pénétrerent aiſément un ſecret que la conduite des deux Amans, & le grand uſage qu'ils avoient du monde, avoit dérobé à toute la terre. Le Grand Prêtre lui répondit que par rapport à ſon deſſein, on alloit la laiſſer avec le ſeul Prêtre

Chef de la Divination, & avec la confidente qu'elle voudroit choisir entre les six Prêtresses qu'elle voyoit devant elle. La Princesse en choisit une qu'elle avoit connuë à Tanis peu de temps avant l'arrivée de Cherès en cette Capitale. Le Grand Prêtre ajoûta que pour mériter les réponses célestes, il falloit qu'elle se soumît pendant douze jours à tous les avis du Chef de la Divination ; & qu'elle y seroit exhortée par la Prêtresse confidente qui ne la quitteroit jamais ni pendant le jour ni pendant la nuit.

Aussi-tôt on lui fit commencer un jeûne rigide par rapport au manger ; mais on l'adouciſſoit par des liqueurs délicieuses où, comme nous l'avons dit ailleurs, il entroit des assoupissans. Le Prêtre & la Prêtresse jeûnoient comme elle, à cela près qu'ils usoient d'autres liqueurs & plus nourrissantes. Elle ne feignit point de découvrir à ses deux conducteurs l'état de son ame & toutes les circonstances de la passion qui l'agitoit, afin que leurs réponses fussent plus précises. En général, la maniere dont on traitoit les consultans à Heliopolis, soit pour le corps, soit

pour l'esprit, les amenoit peu à peu à une révelation presque involontaire de tous leurs secrets. Mais de plus elle n'eut pas demeuré un jour & une nuit dans le Temple que par les avis du Chef de la divination, qui n'étoit pas aussi assidu auprès d'elle que la Confidente, les Prêtres de Memphis avoient déja été consultez sur les dispositions du vrai Sethos. Quelques disputes que les Prêtres de l'Egypte eussent ou fissent semblant d'avoir entre eux sur le culte de leurs differentes Divinitez; ils s'entr'aidoient avec un merveilleux zele sur l'article de la Divination, à quelqu'un de leurs douze principaux Temples que les Consultans s'adressassent: & ils sentoient combien ils se nuiroient à eux-mêmes, en ne soutenant pas leurs confreres dans un art de conjecture.

Le lendemain le Prêtre & la Prêtresse commencerent à conduire Mnevie par des routes souterraines, & dans un Char, jusqu'à un Elisée, tel à peu près que nous avons décrit celui de Memphis. Le chemin que l'on faisoit faire aux Consultans étoit pour le moins aussi long qu'à Memphis. Mais par les allées

d'un labyrinte qu'on n'appercevoit pas, & le long desquelles des lumieres sans nombre éclairoient par-tout des caisses de Myrtes & d'Orangers, on arrivoit au bout d'un long tems à un lieu qui touchoit le Temple d'où on étoit parti. Là on fit passer devant la Princesse à une certaine distance, des spectacles ou des Scenes d'Amans heureux ou malheureux, qu'on lui donnoit pour les ombres de ceux auxquels ces histoires étoient arrivées. Lorsqu'elle étoit lasse d'avoir marché ou de s'être tenuë debout, on la faisoit entrer dans des Cabinets où trouvant un lit de repos elle commençoit à s'assoupir. Alors des voix mélodieuses accompagnées d'instrumens, sans qu'on vît personne, chantoient des vers où l'on balançoit les attraits & les douceurs de l'amour avec ses dangers & ses peines. Tout cessoit dès qu'elle ouvroit les yeux; & souvent elle les refermoit pour entendre encore cette harmonie.

C'est ainsi que pendant toute la durée des préparations, plus ou moins longues selon les circonstances, on tenoit les Consultans, & sur-tout ceux que les inquietudes de l'amour ame-

noient là, dans une ſituation toûjours indéciſe. Il faut même avoüer, qu'au lieu que les Prêtres de Memphis, plus exacts ſur la morale, n'employoient que la douceur des paroles & la force des raiſons pour guerir les paſſions malheureuſes; ceux d'Heliopolis au contraire, pour mieux aſſurer le preſtige de la grande repréſentation qui devoit en fermer les reponſes, entretenoient volontiers juſques là les bleſſures des cœurs malades. Mais enſuite auſſi les Scenes de ces repréſentations étoient auſſi ſages & auſſi inſtructives qu'à Memphis. Enfin en ſortant de l'Eliſée on montroit à Mnevie la porte du Temple de la Divination, dont on lui promettoit l'entrée comme le fruit des préparations auſquelles elle s'étoit aſſujettie.

La viſite de l'Eliſée ayant été faite ſept fois pendant les douze jours: & après bien des Sacrifices offerts au Dieu pour elle dans le Temple fermé; le Prêtre & la Prêtreſſe menerent enfin la Princeſſe Reine directement au Temple de la divination. Avant que de le lui ouvrir, on lui fit prononcer à la porte les trois queſtions qu'elle venoit faire

au ſujet de ſon amant. Qui eſt-il ; m'aime-t'il ; m'épouſera-t'il ? La porte s'ouvrit auſſi-tôt comme d'elle-même. On ne voyoit alors qu'un mur de marbre vis-à-vis de ſoi ; & l'on montoit ſur la main droite une vingtaine de marches qui conduiſoient dans une chambre où l'on faiſoit repoſer les Conſultans, & d'où ils commençoient à entendre des inſtrumens de Muſique. De-là on la fit paſſer par un chemin aſſez long & aſſez obſcur dans une loge encore plus obſcure, où le Prêtre & la Prêtreſſe la firent aſſeoir au milieu d'eux. Le toit & les côtez de la loge enlevez tout d'un coup lui firent croire qu'elle étoit tranſportée au milieu de la grande place de Memphis qu'elle reconnut, parce que la feuë Reine ſa Mere l'y avoit menée autrefois. Elle ſe trouva ſur une eſpece d'Eſtrade peu élevée, le dos tourné au Palais du Roy, qu'elle voyoit derriere elle. Ainſi elle avoit devant les yeux le Temple des trois Divinitez ; de telle ſorte pourtant que toute la face du devant ſembloit abbatuë, & que ſa vûë portoit juſqu'à l'entrée du ſanctuaire 1. Là

1. Outre la remarque qui a été faite au ſujet de l'Eliſée dans le liv. 4. voyez ſur les évoca-

paroiſſoit comme en l'air une Sale très-vaſte formée par des nuages éclairez. Cette Sale étoit ornée de Dieux arrangez en demi-cercle. Sur des marches qui venoient en devant étoient les anciens Heros de l'Egypte, diſpoſez à droite & à gauche, de maniere qu'ils ſembloient ne faire que la continuation du rang des Dieux. Après eux ſur le pavé du Temple & en avançant toûjours dans le même ordre, étoient placés les Rois de Memphis. Enfin hors du Temple & dans la place juſqu'à une certaine diſtance de l'Eſtrade, étoit une foule d'hommes & de femmes qui n'avoient point d'autre arrangement que de laiſſer une route au milieu d'eux. Un moment après la Princeſſe apperçut un perſonnage qui partant de la Sale des Dieux, où il avoit paru ſubitement, s'avançoit entre ces deux rangs de Heros & de Rois qui paroiſſoient l'admirer, le feliciter & l'encourager. Alors commença une Scene compoſée des peuples & d'un Coryphée placé ſur le Parvis du

tions pratiquées dans les Temples des Anciens une explication de M. l'Abbé Banier qui revient à celle-ci. Orig. des Fables. tom. 3. p. 168.

Temple. Les peuples chantoient en Muſique pleine ; & le Coryphée leur répondoit en une déclamation figurée, ſoutenuë par quelques ſons d'inſtrumens qui s'accordoient avec les inflexions de ſa voix. Un de mes Auteurs rapporte ici la Scene Egyptienne qui met en tableau & en action tout ce que nous venons de dire. Les perſonnages s'exprimoient en Vers ; parce qu'ils les croyoient favorables pour élever l'imagination, & lorſqu'il s'agit de mettre l'eſprit au deſſus de ſon aſſiete ordinaire 1. Ils les faiſoient entrer pour beaucoup dans l'effet d'une illuſion aidée d'ailleurs par l'art admirable des Acteurs, par une perſpective très-fine,

1. Par rapport à la queſtion des Tragedies en vers ou en proſe qui s'eſt émuë il y a quelque tems ; j'accorderai volontiers qu'il ſeroit à ſouhaiter que notre verſification de Théatre, à l'exemple de celle des Grecs, des Latins & de quelques langues modernes, fût un peu moins marquée que la verſification ordinaire. Mais en attendant que la poëſie Françoiſe ſe ſoit enrichie de cette nouvelle forme de vers ; les raiſons énoncées dans le texte pour un cas ſemblable à celui de la Tragedie, me font croire qu'il y a moins d'inconvenient à employer nos vers tels qu'ils ſont, qu'à ſe reduire abſolument à la proſe.

par un grand menagement de lumieres ; & ſur tout par la diſpoſition de la Spectatrice, pour qui l'amour étoit alors le plus puiſſant des Enchanteurs. Pour conſerver à cette Scene & aux deux autres qui viendront enſuite quelque partie de leur grace, j'eſſayerai moi-même de les traduire en Vers Grecs, quoique je ne ſois pas extrêmement accoutumé à en faire.

SCENE

De la premiere réponſe.

CHOEUR DES PEUPLES EGYPTIENS.

Dieux, dont l'Egypte oſoit ſe nommer la Patrie,
Dans nos malheurs votre gloire eſt flétrie.
Sur nous, & ſur nos Rois vos fils, vos ſucceſſeurs,
De votre regne heureux répandez les douceurs.

LE CORYPHÉE.

Quel eſt ce Heros qu'avec peine
Apperçoivent d'ici mes yeux ?

Il ſort du ſein même des Dieux
Et vers nous ſa route l'amene.
Cette longue ſuite de Rois,
Qui lui ſont entre eux un paſſage,
Dans ſon air & dans ſes Exploits
Retrouvent leur vivante image.
Ils s'attendent que ſon courage,
En ces lieux qui leur ſont auſſi chers qu'autrefois,
Va faire après un long orage,
Revivre la Paix & les Loix.

LE CHOEUR.

Le Ciel prend donc enfin part à notre ſouffrance,
Et nous montre l'auteur de notre délivrance.

LE CORYPHE'E.

Il s'approche, & déja je diſtingue ſes traits.
Mon cœur, avant mes yeux, m'avoit nommé Cherès.
Et quel eſt le Heros dont la valeur inſigne
Fut des Dieux bienfaiſans un inſtrument plus digne?
Oüi; ſon amour pour vous, que lui rendent vos cœurs,
Eſt un gage certain de ſes efforts vainqueurs.

UN HOMME DU CHOEUR,

Dans la même déclamation que le Coryphée.

Mais quoi ! ſon front eſt ceint du ſacré Diadème :
Il ne nous paroiſſoit, dans la victoire même,
Qu'un Soldat de fortune, à travers mille morts
Par ſon courage ſeul, ramené ſur nos bords.

LE CORYPHE'E.

Bien-tôt d'un inconnu dépouillant l'apparence,
Il reprendra ſon rang ſous ce nom fortuné,
De l'Egypte autrefois la plus douce eſperance,
Et par un vil Eſclave aujourd'hui profané.

Chantez, peuples, chantez, les Exploits memorables
Du Prince que le Ciel a ſçu vous conſerver ;
Et qui rempli pour vous de projets favorables,
S'avance dans ces lieux pour vaincre & vous ſauver.

ODE

Chantée à deux Chœurs, pendant laquelle le Perſonnage qui repréſentoit Cherès, marchant entre les deux rangs que formoient les peuples, jettoit à droite & à gauche des regards pleins de tendreſſe & de zele pour eux.

PREMIER CHOEUR.

C'eſt des Dieux qu'on a vu naître
Les Heros des nations,
Et l'on ne peut méconnoître
Leur ſang à leurs actions.
Mais pour ſouſtraire à l'envie
Une precieuſe vie,
Le ciel qui voila nos yeux;
De la vertu toute pure
Rendit la gloire plus ſûre
Dans Cherès crû ſans ayeux.

SECOND CHOEUR.

L'univers borna ſa courſe;
S'ouvrant de nouveaux chemins,
Il perdit l'aſpect de l'Ourſe
Pour chercher d'autres humains.
Ici des Peuples ſauvages
Sont aux Dieux de leurs Rivages

Offerts au lieu d'animaux :
Là pleins de terreurs frivoles
Ils s'offrent pour leurs Idoles
A de volontaires maux.

P. C.

De la vertu bienfaiſante
L'étrangere autorité
Soumet leur raiſon naiſſante
Aux loix de l'humanité.
O noble & vaſte penſée !
De l'Afrique policée
Véritable conquérant,
Par le commerce qu'il fonde,
Il veut rendre heureux le monde
Qu'il vient de rendre plus grand.

S. C.

Du ſéjour des Heſperides
A peine il goûtoit la Paix,
Qu'un récit de traits perfides
Le rappelle à de hauts faits.
De Memphis eſt-ce un Eleve,
Qu'au plus ſaint devoir enleve
Un objet trop tôt aimé ?
Carthage perd ſon Empire :
Mais non, l'Afrique reſpire,
Le vainqueur a tout calmé.

P. C.

L'Egypte miſe en allarmes
Par un fatal impoſteur,
Dans ce faux Prince, à vos armes
Offre un objet plus flateur.
Vous laiſſés dans la balance
Du menſonge & du ſilence
Vers l'erreur pencher le poids:
Mais au ſeul aſpect d'un Maitre,
La verité par le traitre,
Va faire entendre ſa voix.

S. C.

La vertu pour ſeul indice
N'a point les ſanglants combats:
De la valeur jointe au vice
L'éclat ne me ſéduit pas.
Sethos n'eſt point le Barbare,
Qui de ce beau nom ſe pare:
Cherès, rendez-nous Sethos;
Tel qu'admis par la Déeſſe
Aux ſecrets de la ſageſſe,
Il combattit dans Coptos.

L'Acteur dont le maſque repréſentoit Cherès, à n'en pouvoir pas faire la différence, animé d'un nouveau feu

par ces louanges, ſortit par un côté du Theatre ſur le devant, avec l'action d'un homme qui va ſe jetter ſur les ennemis. Auſſi tôt toutes les lumieres du Theatre éteintes laiſſerent la Princeſſe dans de profondes tenebres, entre le Prêtre & la Prêtreſſe qui lui parloient pour la raſſurer. Mais quelques inſtans après, l'Eſtrade ſur laquelle elle étoit aſſiſe s'étant baiſſée la mit dans une route ſuffiſamment éclairée, par laquelle on la ramena dans la chambre de repos.

Mnevie à qui un voile épais venoit, pour ainſi dire, de tomber de deſſus les yeux, avoit honte de n'avoir pas compris d'elle-même ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle ſe reprochoit confuſément des indiſcrétions qu'elle n'avoit pas commiſes, à l'égard d'un homme dont elle ignoroit la naiſſance. Elle avoüoit pourtant à ſes Conducteurs qu'elle avoit reſiſté cent fois à une penſée qui ne pouvoit pas manquer de lui venir, en voyant non-ſeulement la grandeur d'ame, mais le grand air de Cherès. Ah, ſi j'avois ſuivi cette penſée, je me ſerois retenue ſur le bord du précipice, & je ne l'aurois pas aimé. Mais non, continuoit-elle, je ne

ſçavois pas d'abord la difficulté de mon pere, & je l'aurois encore aimé. Ah, mon pere, vous qui cheriſſez votre fille, lui donnerez-vous la mort par un vain ſcrupule ? Non, je vous flechirai. La crainte que vous pouvez avoir d'un mari qui ſe rendroit maître de votre Dynaſtie ne regarde pas le plus équitable & le plus genereux de tous les hommes ; tout eſt ſauvé, pourvû qu'il m'aime. O vous ſçavant Prêtre, & vous ſage Prêtreſſe, procurez-moi l'éclairciſſement que je demande, & ſatisfaites dès ce moment à ma ſeconde queſtion, m'aime-t'il ? Le Chef de la Divination lui répondit que les Conſultans étoient toujours les maîtres de pourſuivre les trois interrogations auſquelles on les réduiſoit dès le premier jour. Mais qu'ils étoient auſſi les maîtres de s'en déſiſter ; & qu'ils avoient pluſieurs exemples de gens qui trop frappez de la premiere réponſe n'avoient pas tenté les deux autres. Non, dit-elle, je veux ſçavoir mon ſort, & j'oſe même le croire heureux. On lui dit qu'elle alloit avoir ſatisfaction.

En effet on la conduiſit dans une loge auſſi obſcure que la premiere par

un chemin qu'elle crut le même. L'idée de cette seconde scene étoit de représenter le combat qui se passoit dans l'ame de Sethos entre l'amour & la vertu heroïque, sous deux personnages, dont l'un étoit l'homme & l'autre le heros. Ils avoient tous deux la taille & la démarche de Sethos; & par le moyen de leurs Masques imperceptibles la parfaite ressemblance de son visage. Mais de plus quelques lames d'acier ou quelques bandes de parchemin placées avec art à l'endroit des levres leur donnoient le son de sa voix. [1] Les Prêtres d'Heliopolis excelloient dans ces sortes de scenes qui tenoient quelque chose de ces images mêlées d'impossibilité ou de contradiction, que les songes offrent assez souvent à ceux qui ont de grandes peines dans l'esprit, ou de grandes passions dans le cœur. La solitude où ils avoient tenu les Consultans, les spectacles qu'ils avoient déja fait passer devant leurs yeux, dont quelques-uns inspiroient de la terreur, & les Narcotiques temperez qu'ils avoient fait

1. V. les secrets de l'art Mimique dans l'article du Theatre des Anciens de M. l'Abbé Dubos. Comp. de la Poesie & de la Peinture, t. 1.

prendre pendant leur jeûne, les avoient rendus susceptibles par le degrez de ces dernieres illusions. Elles alloient quelquefois au point qu'on avoit de la peine à les empêcher de s'adresser aux Acteurs, & on ne les en empêchoit pas toûjours. Ils les prenoient pour les personnes mêmes qu'une puissance surnaturelle faisoit paroître devant eux. Au reste la Princesse, quand sa loge fut enlevée comme la premiere fois, crut se voir separée par un ruisseau d'une plaine inconnue & déserte, au fond de laquelle étoient un camp & des tentes. Les deux personnages étoient seuls sur le devant : Et il parut d'abord qu'ils se promenoient séparément l'un de l'autre.

SCENE

De la seconde réponse.

L'HOMME.

AH! je sens le vainqueur dont j'étois ménacé.
L'Amour comme en son Thrône en mon cœur s'est placé.

LE HEROS.

Heroïque vertu, voici votre victime,
Si pour moi tout amour devient illégitime.

L'HOMME.

Un trop charmant objet me retient sous sa loi :
Non, les Dieux ne sont point contre elle & contre moi.

LE HEROS, *à l'autre personnage.*

Hé quoi veus-tu, séduit par de vaines amorces,
A ce poison flateur laisser prendre des forces ?
Te souvient-il si peu de tes propres travaux,
Qui n'ont qu'à peine, hélas ! reparé tant de maux
Qu'à l'Afrique a causez la fatale foibleſſe
D'un Heros devenu criminel par tendreſſe ?
Le hazard, il est vrai, des fers où tu te plais
Ne doit pas te conduire à de si grands forfaits.
Mais est-ce assez pour toi ? vainement ton histoire
Te ramene à Memphis de victoire en victoire ;
Tu viens perir au port, si ton cœur affermi
N'immole dans l'amour ton dernier Ennemi.
Tu ne t'appartiens plus, ton Sceptre & ton cœur même,
Tout est dû dans Sethos à la vertu suprême.
Songe que t'implorant contre un lâche imposteur,

De l'Egypte, ſes Rois t'ont fait Conſervateur.
De ce titre ſacré, Roy, mari d'une Reine,
Tu ne ſerois bien-tôt qu'une ſource de haine.
Deux Freres. . . .

L'HOMME.

Porte ailleurs des conſeils ſuperflus;
Heroïque devoir je ne t'écoute plus.
Lorſque je prête à tous une main ſecourable,
Par quel deſtin faut-il que ma vertu m'accable?
Me préſervent les Dieux de ces égaremens,
Reprochez autrefois à des heros amans,
Qui pourtant en cent lieux ont aujourd'hui des Temples;
Mais n'attens plus de moi ces ſublimes exemples
Qui peut-être à tes yeux ſi beaux, ſi relevez,
Par leur excès un jour ſeroient deſaprouvez.
Ou plûtôt, ſans déchoir de ma premiere envie,
Au ſervice des miens je conſacre ma vie:
Mais à tout ſon bonheur attentif à ſon tour,
Mon cœur juſqu'au tombeau gardera ſon amour.

LE HEROS, *à part.*

L'Amour à des raiſons fait trop de reſiſtance;
D'un plus puiſſant effort je conçois l'importance,
A l'autre perſonnage.
Allons, pour terminer d'inutiles propos:
Eſſayons qui vaincra de l'homme ou du heros.

L'HOMME.

L'HOMME.

Ne voulant conſerver que l'Amour de Mnevie
Battons-nous; je vaincrai, même en perdant
la vie.

Auſſi-tôt les deux Acteurs tirerent l'épée l'un contre l'autre; & la Princeſſe croyant être à un ſpectacle réel, leur cria: Arrêtez; en ſe levant de ſa place, comme pour aller à eux. Mais le perſonnage du heros ayant bien-tôt étendu par terre le perſonnage de l'homme; elle lui dit: Ah barbare, percer mon Amant en ma préſence! L'Acteur heros, quoiqu'il put ne pas s'attendre à ce tranſport, eut aſſez de préſence d'eſprit pour s'avancer ſur le bord du ruiſſeau, & pour lui répondre ſur le ton qu'il avoit parlé, & en ſuivant ſon enthouſiaſme:

Madame, il vit encor, je ſuis devant vos yeux.

La Princeſſe lui repliqua: Ah cruel, ce n'eſt pas toi que j'aime; ou ſi c'eſt toi, impitoyable heros, qui eſt l'objet de toute ma tendreſſe, viens me frapper moi-même; & par une mort favorable prévient les tourmens que ta

cruauté me fait craindre. L'Acteur répondit sur le champ :

Reine, le Ciel vous garde un sort plus glorieux :
Votre mort ne seroit qu'une inutile offrande,
Au prix du noble effort que mon cœur vous demande.

La Princesse étant tombée alors en défaillance, des hommes & des femmes du second ordre, qui ne parloient point, la vinrent prendre pour la porter incessamment dans la chambre de repos, où l'on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Le Chef de la Divination, & deux Prêtres Medecins qui se trouverent bien-tôt dans cette chambre, ne la laisserent manquer d'aucune des choses qui pouvoient servir en ces accidens qui n'étoient pas rares, & auxquels on s'attendoit. Enfin au bout de deux grandes heures, le Prêtre & la Prêtresse demeurez seuls lui demanderent si elle souhaitoit d'être remenée dans son appartement. Elle répondit avec une colere qui étoit touchante dans la personne du monde la plus douce, qu'elle vouloit sçavoir auparavant

quel étoit ce noble effort que Sethos attendoit d'elle. Le chef de la Divination repliqua que ce n'étoit pas-là la troiſiéme de ſes queſtions; & qu'elle l'avoit conçuë en ces termes : M'épouſera-t'il ? mais que néanmoins pour la ſatisfaire, on paſſeroit par deſſus la regle, pourvû qu'elle ſe ſentît aſſez forte pour ſoutenir une troiſieme évocation : c'étoit le nom qu'on donnoit toûjours aux ſcenes des réponſes. Il ne faut pas croire même que le Prêtre qui lui parloit eut eu une pareille complaiſance, ſi la troiſiéme ſcene préparée n'avoit pas pu ſervir également & à l'ancienne queſtion & à la nouvelle. La Princeſſe dit, les yeux baignez de larmes, qu'elle aimoit mieux connoître tous ſes malheurs en un jour ; & que ſi elle mouroit de la prédiction elle ne mourroit plus de l'effet.

Une route ſemblable aux deux premieres, la conduiſit donc dans un endroit où ſes deux conducteurs la prierent d'attendre debout. La loge enlevée la fit trouver dans le lieu qu'elle frequentoit le plus ; c'étoit le Temple de Tanis ; il lui ſembla qu'elle n'en avoit paſſé que la porte. De-là elle vit

presqu'à l'entrée du Sanctuaire l'autel que l'on dressoit ordinairement pour y celebrer le mariage des personnes de distinction; mais cet autel étoit sans Ministres. La nef du Temple jusqu'à l'autel étoit remplie d'un grand peuple rangé en haye & sur des échauffaux qui s'élevoient par degrez à droite & à gauche. Mais cette assemblée ne commençoit qu'à une certaine distance; & à l'exception du Prêtre & de la Prêtresse entre lesquels elle étoit toûjours, elle avoit autour d'elle un très-grand espace libre. Un moment après elle se vit abordée par un homme qui lui parut être Sethos lui-même. Il n'étoit plus en habit de guerre, comme elle l'avoit toûjours vû; mais sous la robe ouverte que les Egyptiens portoient dans les villes & en temps de paix, il laissoit voir la veste d'Initié. Cet Acteur lui présenta la main & lui dit:

SCENE

De la troisiéme réponse.

Vos sujets assemblez autour de cet Autel
Attendent que votre hymenée
Rende leur bonheur immortel.

Belle Reine, ſouffrez que ma main fortunée,
Rempliſſant des ſouhaits ſi doux,
Vous joigne à votre heureux Epoux.

La Reine ſe prêtant à ſon erreur comme à un ſonge dans lequel on craindroit de ſe reveiller, lui dit : Ah! cher Prince, je ſuis enfin au comble de mes vœux : Se peut-il qu'après toutes les frayeurs qu'on m'a données ſur votre ſujet, vous veniez vous-même calmer mon ame. Mais je vois que vous avez quitté vos habits de guerre, & la veſte d'Initié fait votre ſeul ornement. Vos victoires nous ont ſans doute aſſuré la paix. Parfait Heros vous ſerez toûjours mon vainqueur....

SETHOS *l'interrompant, dit,*

Peuples, chantez l'Hymen de votre ſouveraine;
Vantez-lui d'un Epoux les ſoins reſpectueux
Votre felicité prochaine
Sera le premier fruit d'un Amour vertueux.

La Reine ſe laiſſant conduire à ce perſonnage, traverſa avec lui les deux rangs de peuples qui chantoient alternativement cet Epithalame :

A L'HYMEN.

Sage Auteur des progrès de la nature humaine,
Toi qui changeas pour nous en de pudiques choix
Les désirs effrénez dont l'inconstance entraine
Les Habitans des bois.

C'eſt par toi, qu'aux enfans, doux eſpoir de leur race,
Les Peres conſervant les leçons des Ayeux;
Nos Rois, fils des Heros, ont marché ſur la trace;
Des Heros fils des Dieux.

Des Etats non content de calmer les querelles;
Tu mets fin aux ſoucis, aux tranſports amoureux
Et ſans troubler les cœurs à ta chaine fidelles,
Tu ſçais les rendre heureux.

Notre Reine à tes loix vient aujourd'hui ſe rendre.
Fais lui goûter la paix qu'elle va nous donner;
En acceptant l'Epoux vaillant, ſoumis & tendre
Qu'elle doit couronner.

A SETHOS.

Mais, ô Heros, à tous, hors à toi ſeul propice,
Peut-elle tout d'un coup égaler ta vertu?
Laiſſe-la reſpirer, avant le ſacrifice
De ſon cœur combattu.

Dès le commencement de cette derniere ſtance, le Prince & la Princeſſe étoient arrivez à l'Autel. Alors Sethos qui la tenoit toûjours par la main prit la place du Prêtre, en paſſant derriere l'Autel & en la laiſſant à un des côtez; au lieu de ſe mettre de l'autre côté vis-à-vis d'elle. Elle étoit déja un peu étonnée de cette ſituation, lorſqu'elle ſentit prendre ſon autre main par un homme en habit de guerre, qui ayant un genou en terre la baignoit de ſes larmes ſans montrer ſon viſage. A cet aſpect elle ſe tourna vers Sethos comme pour ſe refugier entre ſes bras; mais il étoit déja diſparu, & elle ne le vit plus. L'homme de guerre diſparut auſſi. Mais le Prêtre & la Prêtreſſe, qui l'avoient ſuivie par derriere, & qui veilloient ſur elle, la jetterent preſque évanouïe dans un fauteüil très-profond. Auſſi-tôt les tenebres s'étant répanduës par tout, on la tranſporta dans une machine faite exprès & où tenoient ſes deux conducteurs, juſques dans l'appartement qu'on lui avoit donné à côté du Temple. Il étoit préciſément au-deſſus de leur Théatre: Et comme ce tranſport ſe faiſoit toûjours dans une profonde obſ-

curité ; les Conſultans, quand le jour leur étoit rendu, ſe trouvoient dans cet appartement ſans ſçavoir par où ils y étoient rentrez, & ſans pouvoir comprendre comment ils étoient revenus de ſi loin en ſi peu de temps.

Quand la Princeſſe eut repris ſes ſens, le Prêtre & la Prêtreſſe lui dirent que leur fonction étoit finie à ſon égard; mais qu'elle étoit la maîtreſſe de demeurer encore vingt-quatre heures dans le même appartement : après quoi on la prieroit de paſſer dans un autre, ſi elle leur faiſoit l'honneur de choiſir le logement des Prêtreſſes pour une retraite de quelques ſemaines : Mais que l'appartement qu'elle occupoit étoit deſtiné aux Conſultans. On ajoûta tout de ſuite que dans cet appartement même, elle étoit libre de ſuivre pendant ces vingt-quatre heures le régime qu'elle jugeroit à propos ; & qu'outre cela elle demeureroit ſeule avec eux deux, ou auroit une plus grande compagnie ſi elle le ſouhaitoit. On lui fit voir en effet par une jalouſie de ſa chambre une table ſuperbement ſervie dans une chambre voiſine, & la même compagnie qui l'avoit reçuë attendant ſans

impatience quelles seroient ses volontez. Mnevie, qui étoit d'une politesse & d'une complaisance sans égale, répondit à ses Conducteurs qu'elle ne demandoit qu'une demi-heure pour se remettre & se rajuster; & qu'elle prioit le Prêtre de l'aller dire sur le champ à la compagnie qui lui faisoit la grace de l'attendre. Elle ajoûta pourtant avant qu'il sortît, que ne pouvant pas laisser le Roy son Pere plus long-tems seul, elle partiroit d'abord après le repas qu'elle alloit prendre avec les Prêtres & les Prêtresses; & qu'ainsi l'on voulût bien faire avertir ses Officiers & ses Femmes. En sortant au bout d'une demi-heure de la chambre où elle étoit, pour passer dans l'autre; elle embrassa avec de grandes marques d'amitié & de reconnoissance la Prêtresse, qui outre l'assiduité de sa conversation & de ses consolations, l'avoit servie pendant douze jours comme une domestique; & en lui donnant son portrait enrichi de diamans, elle promit un présent plus considerable pour le Temple d'Heliopolis.

Dès que la Princesse, reconduite

après le repas par toute la compagnie qui avoit mangé avec elle, fut remontée dans son char ; sa Nourrice à côté d'elle, comme elle étoit en venant, lui dit : Ah ! Madame, que j'étois impatiente de me revoir auprès de vous, pour vous donner une heureuse nouvelle que vous n'avez peut-être pas apprise dans la retraite d'où vous sortez. Votre Amant reconnu pour ce qu'il est, se dispose à venir à Tanis prêt à vous épouser, affranchi de tout, & particulierement de la difficulté qui lui auroit été faite par le Roy. Aussi tôt cette Femme lui fit un détail si favorable de cet évenement, que la Princesse regarda comme autant de fictions tout ce qui lui avoit été annoncé de sinistre par les réponses qu'elle venoit de recevoir. Mais pour faire entendre au Lecteur le sujet de cette confiance ; il est nécessaire que nous allions reprendre Sethos, portant encore le nom de Cherès, dans le camp où nous l'avons laissé vainqueur des Arabes, & maître de la personne d'Asarès son ancien Esclave qui avoit usurpé son nom.

LE Conservateur, en partant de ce camp pour Memphis, avoit fait mettre son Captif dans un chariot où il étoit seul, assis, & sans autre incommodité que de ne voir personne & de ne prendre le jour que par le haut des rais qui l'enfermoient. Là, on le servoit dans les pauses du voyage sans lui rien dire. Pendant la nuit où l'on campa, Cherès fit étendre un lit dans ce même chariot assez long pour le recevoir, & fit veiller le prisonnier fermé dedans par des sentinelles qui se relevoient. Arrivé à Memphis il alla d'abord au Palais du Roy, & lui présentant les deux Princes qu'il ramenoit; il lui dit devant une Cour nombreuse: Qu'outre une infinité de preuves de courage & de prudence qu'ils avoient données, il étoit redevable de la vie au Prince Beon, qui avoit paré un coup de sabre que lui portoit le Général Ennemi; & que le Royaume & toute l'Egypte devoit au Prince Pemphos l'embrasement de la flotte des Arabes. Il ajoûta qu'à l'égard du Captif qu'il amenoit, il croyoit important de faire dresser devant la porte du Palais une grande estrade. Que

là, on lui fit ſubir en préſence de tout le Peuple des interrogations qui lui ſeroient faites par lui Cherès ſon vainqueur ; qui s'étoit trouvé d'ailleurs au ſiege de Coptos où Sethos avoit diſparu : Qu'il ſe feroit aſſiſter dans cet examen par des Prêtres qui avoient ſuivi Sethos depuis ſa premiere enfance juſqu'à la fin de ſon Initiation : & que ceux des Seigneurs préſens, qui avoient vû tout le miniſtere de la Reine Nephté, formeroient leurs doutes ou communiqueroient leurs lumieres ſur ce ſujet. La Reine qui craignoit pour bien des raiſons les ſuites de cet éclairciſſement, s'écria d'abord qu'il étoit inutile, & qu'il ſuffiſoit d'enfermer Sethos en une priſon perpetuelle ; punition trop douce, ajoûta-t'elle, pour ſa révolte, & pour les maux qu'il a cauſez à l'Egypte. C'eſt pour cela, Madame, repliqua le Conſervateur, qu'il faut ſoumettre le criminel à un jugement public, qui en condamnant la perſonne juſtifiera peut-être le nom. Le Roy plein des obligations qu'il avoit à Cherès opina hautement comme lui ; & il ajoûta qu'il lui remettoit cette affaire pour la ſuivre, &

pour la terminer de la maniere qu'il le jugeroit à propos.

Cherès ſortant du Palais dit en particulier au Prince Beon qu'il avoit une heure de tems pour aller voir ſon épouſe chez les Prêtreſſes; mais qu'il le prioit de ne point s'engager alors dans l'embarras de la ramener; parce qu'il étoit important qu'il aſſiſtât à l'interrogatoire qu'il alloit inceſſamment faire ſubir au priſonnier. En effet, cette eſtrade dont on ſe ſervoit en d'autres occaſions fut poſée en moins d'une heure aſſez près du balcon, pour pouvoir entendre de part & d'autre ce qui ſe diroit. Alors Cherès accompagné de huit ou dix Prêtres qui l'avoient connu dès ſa naiſſance, & des deux qui l'avoient ſuivi dans ſes voyages; ayant avec lui outre cela une douzaine de Seigneurs qui avoient aſſiſté au mariage d'Oſoroth & de Nephté, monta le premier ſur l'eſtrade. Le Roy cependant, Baluca, les deux Princes ſes Fils, & tout ce qui pouvoit tenir de Courtiſans, hommes & femmes, ſur le balcon ou aux fenêtres du Palais, étoient dans l'attente de ce ſpectacle & du jugement du Conſervateur.

Enfin on amena le Captif au travers d'un Peuple innombrable qui étoit en bas. Dès qu'il fut monté & mis en face de ſon Juge, qu'il apperçut la veſte d'Initié à travers les mailles de ſa cotte d'armes, ſans que les autres aſſiſtans y euſſent encore fait attention, qu'il le vit enfin environné de Prêtres diſpoſez à confondre un faux Sethos par les ſeuls préliminaires de l'Initiation qui lui manquoit, il s'écria : Ah ! malheureux, je ne ſuis que l'Eſclave Aſarès. Je me repens pourtant moins d'avoir trompé tous les hommes par le faux nom que j'ai pris; que je ne ſuis ſatisfait de les prévenir tous, & d'être le premier à reconnoître dans ce Heros le vrai Sethos mon Maître & mon vainqueur. En même tems tirant ſon anneau de ſon doigt ; il lui dit : Seigneur, je vous rends l'anneau que je vous pris dans la fatale nuit de Coptos : je ne vous l'ôtai que quand je vous crus mort d'un coup d'épée que vous veniez de recevoir à côté d'un jeune Seigneur, qui vous crut mort auſſi-bien que moi : C'eſt moi-même, dit ſur le champ un Seigneur de l'âge de Sethos, qui étoit à une fenêtre du

Palais. Asarès reprenant son discours qu'on étoit ravi d'entendre. Je vous avouë, Seigneur, dit-il, que l'avantage que j'avois eu d'être élevé auprès de vous, me persuada que j'étois l'homme du monde le plus capable de vous remplacer. Les victoires que j'ai remportées dans l'Arabie; toute ma conduite même auroit soutenu jusqu'au bout cette opinion dans le Public, si vous n'étiez pas ressuscité dans la personne du grand Cherès. Mais quelle est, ô Dieux, la distance des hommes! Je n'ai pû égaler en acquerant le nom déja fameux de Sethos, la réputation que Sethos a acquise sous le nom inconnu de Cherès. Que l'on me mene au supplice, je ne l'ai que trop mérité; & mon Arrêt est conforme par avance à celui de mon Juge.

Ce témoignage du Criminel fut confirmé aussi-tôt par celui de tous les Prêtres, & sur tout des deux qui avoient reconnu autrefois le jeune Sethos en l'Isle de la Taprobane. Ils raconterent comment il y avoit été amené par la flotte Phœnicienne que commandoit Astarte, auquel ce Prince avoit été remis comme un simple Soldat de Mem-

phis nommé Cherès, vendu par des Ethiopiens qui l'avoient pris bleſſé & preſque mort dans le combat nocturne de Coptos. Ils firent un leger détail de la victoire que ſon courage & ſon adreſſe avoit aidé aux Phœniciens à remporter ſur les Inſulaires. Ils expliquerent comment les deux Peuples reconciliez avoient cru pouvoir lui confier une flotte avec laquelle il avoit entrepris & achevé glorieuſement le tour entier de l'Afrique. Ces deux Prêtres atteſterent enfin qu'ils ne l'avoient jamais quitté quinze jours de ſuite, depuis la Taprobane juſqu'à ſa rentrée dans l'Egypte. Alors le Roy demanda à voir ce fameux anneau, qui au lieu de faire reconnoître ſon Fils tout d'un coup, avoit penſé donner gain de cauſe à un impoſteur. Sethos le lui tendit ſur le balcon de deſſus l'eſtrade qui n'en étoit pas à la diſtance de deux bras d'homme. Mais il y joignit l'anneau de la Reine ſa Mere, qu'il dit avoir reçu de ſa main le jour de ſa mort, en préſence d'une Dame âgée qu'il montra ſur le balcon. C'étoit la premiere Dame de la feuë Reine qui confirma le fait avec des tranſports de

tendreſſe qui entrecoupoient toutes ſes paroles. Ainſi le Roy eut la ſatisfaction de confronter ces deux pierres avec celle qu'il portoit lui-même à ſon doigt, & de voir enſemble les figures des trois Divinitez qu'il avoit fait autrefois tailler ſur la même émeraude, & ſéparer enſuite pour en faire les trois bagues dont nous avons parlé dans le premier Livre de cette Hiſtoire.

Oſoroth ne s'en tint pas là : car démêlant très-bien le penchant du Peuple indiqué par des acclamations ſans fin ; il ſe fit deſcendre en bas avec le fauteüil dans lequel il étoit aſſis, & monter de même ſur l'eſtrade. Là, parlant le plus haut qu'il lui fut poſſible à toute l'aſſiſtance, il dit : Je vois que mes Peuples attendent de moi que je rende à mon Fils Sethos l'aſſurance de ma ſucceſſion. Je veux aller au delà de leur attente & de leurs vœux. Je deſcends de mon Thrône dès ce moment, pour le ceder à un Fils qui le remplira mieux que moi. Auſſi tôt détachant ſon Diadême, il ordonna à Sethos de ſe mettre à genoux devant lui ; & lui ayant fait ôter ſon caſque, il lui attacha ce même Diadême ſur le front.

Cette courte cérémonie fut suivie d'applaudissemens qui empêcherent tous ceux qui étoient là de s'entendre pendant plus d'une heure. Ce ne fut qu'au bout de ce tems qu'Osoroth s'étant retiré, le Roy Sethos demeuré sur l'estrade, avec tous ceux qui l'avoient accompagné comme Juge, dit au Peuple : Que bien que l'imposteur Asarès eût mérité la mort par la guerre qu'il avoit faite à l'Egypte ; il croyoit néanmoins devoir commencer son regne par une action de miséricorde : Qu'ainsi il accordoit la vie au Criminel & le retenoit même à son service, mais qu'il lui laisseroit le nom & la qualité d'Esclave ; ce qu'il jugeoit une assez grande punition pour un homme que son courage & sa capacité avoient fait devenir Général d'armée.

Le nouveau Roy s'étant rendu aussitôt dans le Palais. Il commença par demander le Roy son Pere, qui s'étoit déja choisi un appartement écarté, & de fort peu d'étenduë. Sethos en y entrant, se prosterna devant lui. Le Roy l'ayant fait relever, lui dit qu'il mourroit content, puisque le retour de son véritable Fils lui avoit donné lieu de

faire la ſeule belle action de ſa vie. Il le renvoya ſur le champ pour recevoir les hommages de ſes nouveaux Sujets. Le premier qui lui fut rendu fut celui des deux Princes. Après avoir embraſſé l'aîné, il lui ordonna tout bas de ſe priver pendant quelques jours d'aller voir ſon épouſe chez les Prêtreſſes ; parce que la nouvelle qu'il lui porteroit pourroit cauſer en elle quelque émotion nuiſible à ſa ſanté dans l'état où elle étoit : Qu'il le tenteroit même inutilement, & qu'on avoit déja dans le Palais Sacerdotal ſes ordres ſur ce ſujet, juſqu'à un terme qu'il ſçauroit bientôt. Ayant reçu de la même maniere l'hommage du Prince Pemphos, il dit à l'oreille de celui-ci, qu'il travailleroit à ſon mariage, en applaniſſant certaines difficultez que le gouvernement précédent avoit fait naître. Qu'ainſi il ſe gardât bien juſques-là de faire de lui-même aucune démarche, de peur qu'il ne fit tout manquer.

On ne ſera pas étonné que la Reine Daluca ayant perdu ſon rang malgré elle par la démiſſion volontaire de ſon Epoux, ſe fut ſauvée dans le fond de ſon appartement. Mais elle porta plus

loin ſon déſeſpoir. Se voyant déchûë de ſa puiſſance paſſée, & ſur-tout de ſa puiſſance future dont elle faiſoit bien plus de cas; perſuadée d'ailleurs que Sethos alloit tirer vengeance de ſa perte autrefois tentée, & de toutes les vexations qu'elle avoit exercées dans le cours de ſon miniſtere & de ſon crédit; elle ſe fit juſtice à elle-même, en avalant un poiſon qu'elle croyoit plus violent & plus prompt qu'il ne le fut en effet. Ainſi elle eut tout le tems néceſſaire pour voir dépoſer de leurs charges dans l'étenduë du Royaume tous les Sujets indignes qu'elle avoit placez. Cherès s'en rapporta pour ce choix aux Prêtres de Memphis qui étoient inſtruits de tout; & il ſçavoit bien que les faux interêts de la Prêtriſe n'entreroient point dans leur rapport. Daluca fut conſolée de la dépoſition de quelques-uns de ces Officiers, qui n'ayant mérité ſon choix que parce qu'ils étoient méchans, étoient devenus infidelles à elle-même. Elle avoit appris, ſans ſe corriger, qu'un Roy n'eſt ſervi fidellement que par ceux qui ſont attachez à la vertu; & que ces hommes vicieux, qui ſont ſemblant

d'être ſi dévoüez à la perſonne du Prince, ne ſont dévoüez qu'à leur fortune. Sethos eut ſoin de ne point remplir leurs places, & de remettre leurs fonctions juſqu'à la nomination prochaine à l'Officier qui venoit après chacun d'eux, ſoit dans la Capitale ſoit dans les Provinces.

Le Conſervateur dans cet intervalle avoit parlé plus d'une fois de la ceremonie de ſon couronnement. Mais il attendoit pour en fixer le jour quel ſeroit l'effet du poiſon que la Reine avoit pris. Il ſe tenoit exactement informé de ſon état. Et ſi elle n'en mouroit pas, ſon deſſein étoit de demeurer Roy pour reprimer cette femme, qu'il ne vouloit faire punir ni du vivant ni après la mort de ſon Pere, par le reſpect qu'il avoit pour lui. Mais il auroit aſſocié à ſa couronne le Prince Beon pour ſatisfaire l'inclination d'Oſoroth; pour remplir abondamment la promeſſe qu'il lui avoit faite lorſqu'il lui avoit recommandé ſes deux fils; & ſur-tout parce que ne pouvant ſe marier, à cauſe du ſerment qu'il avoit fait à la Princeſſe Mnevie, il jugeoit pourtant convenable que les heritiers neceſſaires de

la couronne de Memphis vissent leur Pere sur le Thrône. Mais quand il fut assuré que Daluca ne pouvoit pas échaper de la mort qu'elle s'étoit procurée elle-même; il se crut maître de donner un plus grand essor à sa generosité; & sur-tout d'affranchir de tout soupçon & de toute jalousie le titre de Conservateur, que l'amour de la Patrie, & le choix de tous les Rois de l'Egypte lui faisoit préferer dans le fond de l'ame, à celui de Roy de Memphis. Il fit même en son particulier une reflexion que de grands Auteurs ont énoncée depuis, sçavoir, que le meilleur Roy, & le plus souhaitable pour les peuples, est peut-être un homme ordinaire; parce qu'il est moins sujet que les grands esprits à se croire plus habile que les loix [1]. Ils ont même ajoûté qu'à l'égard des Etats voisins, un Roy qui a beaucoup de probité & de droiture a peu besoin de Politique [2]. Sethos assigna donc pour le lendemain cinquiéme jour depuis sa

1. Thucydide, livre 3. dans la harangue de Cleon.

2. C'est une des maximes de Confucius, rapportées à la fin des memoires de la Chine par le P. le Comte.

manifeſtation, la ceremonie qui devoit être bien plus ſinguliere qu'il ne la faiſoit annoncer. Car il n'avoit communiqué ni à la Maiſon Royale ni au Public, ni la premiere intention qu'il avoit euë, ni la ſeconde qu'il alloit executer.

L'Eſtrade fut dreſſée ſelon la coutume au bas du Parvis du Temple. Je ſupprime toutes les deſcriptions de magnificence, & l'arrangement des Princes, des Seigneurs & de tous les ordres des Citoyens qui aſſiſterent à cette auguſte ceremonie, pour ne parler que de ce qui regarde Sethos & ſon frere. Le nouveau Roy, qui avoit déja fait quitter les habits de guerre à tout le monde, accompagné du Prince Beon comme de celui qui étoit alors l'heritier préſomptif de ſa couronne, entra d'abord dans le Temple. On y invoqua les Dieux ſur lui par des Sacrifices, & par des hymnes faits exprès pour ce ſujet. De là douze Prêtres monterent les premiers ſur l'Eſtrade, portant un Autel ſur lequel étoit une couronne d'or. Le Roy Sethos y monta après eux avec ſon frere; & s'étant aſſis un moment dans un Thrône à trois

marches qu'on avoit posé vis-à-vis de cet autel portatif, il se leva, & alla lui-même prendre la couronne qu'il posa sur sa tête au bruit des fanfares & des acclamations du Peuple. Il se mit ensuite à genoux sur un carreau & fit une profonde inclination du côté du Temple. S'étant venu remettre dans son Thrône, il se fit inscrire par les Prêtres dans le regiſtre des Rois de Memphis, sous le nom de Sethos Sosis, ou de Sethos Conservateur. Il retint aussi sa place dans les cercüeils du Labyrinthe au pié de la Reine sa Mere. Se relevant ensuite de son Thrône; il reporta la couronne sur l'Autel où il l'avoit prise. Mais revenant encore à sa place il appella son frere & le fit mettre à genoux devant lui. Alors détachant son Diadême, il en ceignit le front de ce Prince que son étonnement rendoit muet & immobile. Il lui dit: Mon frere, je fais à votre égard ce que mon Pere a fait au mien. La générosité qu'il a euë en me reconnoissant, de renoncer à ses projets en votre faveur, demande que je les suive moi-même: Ainsi je vous rends son Thrône, parce que vous ne me le disputez

putez pas ; & principalement parce que votre bonté naturelle me fait attendre de vous un gouvernement auſſi heureux pour vos Peuples que je voûdrois le leur procurer moi-même. Mon Pere & le vôtre ſe contente du titre de Roy Pere ; je me tiens trop honoré du titre de Roy Conſervateur. Pour vous ; vous êtes Roy de Memphis. Mais au lieu que ma qualité d'Initié diſpenſoit mon couronnement d'un plus long ceremonial ; vous devez entendre de la bouche du Grand Prêtre qui va parler, quelle étoit la conduite des Rois nos premiers Ancêtres, afin d'en faire la regle de la vôtre. Après cela vous irez prendre vous-même la couronne ſur l'Autel, comme j'ai fait ; pour apprendre au peuple que vous ne la tenez que des Dieux ſeuls, & que je ne ſuis que le canal par lequel elle aura paſſé ſur votre tête. Auſſi-tôt le Roy Conſervateur ſe leva, fit aſſeoir ſon frere ſur le Thrône, & s'alla placer lui-même parmi les Prêtres. Dans cet inſtant le nouveau Roy tournant la tête à un bruit ſourd qui ſe faiſoit à la porte du Temple, fut extrêmement ſurpris de voir arriver la Princeſſe ſon Epouſe, maintenant

Reine, que l'on plaça en ce même endroit sur un Thrône qui avoit une marche de moins que celui du Roy.

Alors le grand Prêtre debout entre l'Autel & le Roy assis lui adressa ce discours : Seigneur, je commence par vous feliciter au nom de tout votre Peuple, de ce que la découverte d'un frere aîné qui par le droit de sa naissance & par la gloire de ses actions, devoit, ce semble, vous enlever pour toûjours la succession qu'on vous destinoit, a hâté votre avenement à la couronne. Il vous met dès aujourd'hui dans la possession tranquille d'un Thrône auquel vous n'aviez avant lui qu'une prétention disputée. La seule vie de ce Heros enferme tous les grands exemples qui sont dispersez dans la longue suite de nos Annales. Ce n'est pourtant pas là, Seigneur, le modele que lui-même vous propose à suivre. Vos engagemens sont très-differens de ceux où il s'est trouvé jusqu'à ce jour, & nous vous invitons à chercher votre conduite dans celle qu'il auroit désormais tenuë, si sa generosité ne vous avoit cedé sa place. C'est par l'esprit qui l'a conduit jusques dans un monde

auparavant inconnu, qui lui a fait combattre tant d'ennemis, qui lui a fait prendre tant de formes differentes, ſelon les tems & ſelon les lieux; c'eſt par ce même eſprit, Seigneur, que vous vous fixerez dans vos Etats, que vous conſerverez la paix avec vos voiſins; & que vous vous conformerez aux maximes toûjours les mêmes de nos premiers Roys vos Ayeux. La ceremonie de ce grand jour m'oblige de vous rappeller la ſimplicité de leurs coutumes, l'auſterité de leur vie, la contrainte même & l'aſſujetiſſement de leur perſonne. Ce n'eſt pas pour vous en faire une loy priſe à la lettre. Les progrez de l'eſprit, l'adouciſſement des mœurs, la politeſſe des ſiecles ſuivans a fait changer un exterieur qu'on a cru inutilement pénible. Mais il eſt toûjours important de remonter aux principes qui faiſoient agir ces grands hommes, & de chercher la vertu enfermée ſous la dure écorce de leurs pratiques; & qui ſans doute s'y conſervoit plus ſûrement qu'elle ne s'eſt conſervée depuis ſous des apparences plus agréables.

Tout étoit preſcrit à nos anciens

Rois, non-seulement à l'égard de l'administration du Royaume, mais encore par rapport à leur conduite particuliere [1]. Ils ne pouvoient point se faire servir par des Esclaves achetez ou même nez dans leurs Palais ; mais on leur donnoit pour serviteurs les enfans des Prêtres, & les jeunes Seigneurs les mieux élevez, tous au-dessus de vingt ans ; afin que le Roy voyant toûjours auprès de sa personne la jeunesse la plus considerable de l'Egypte, ne fît rien qui fût indigne de la Majesté de son rang. Il y avoit sur-tout des heures du jour & de la nuit, où le Roy ne pouvoit disposer de lui & étoit obligé de remplir les devoirs marquez par les loix. Au point du jour il devoit lire les lettres qui lui étoient adressées de tous côtez ; afin qu'instruit par lui-même des besoins de son Royaume, il pût pourvoir à tout & remedier à tout. Après avoir pris le bain ; il se revêtoit d'une robe précieuse & des autres marques de la Royauté pour aller sacrifier aux Dieux. Quand les victimes avoient été amenées à l'Autel, le grand Prêtre debout

1. Ceci est tiré presque mot pour mot de Diodore, liv. 1, sect. 2.

& en préſence de tous les aſſiſtans, demandoit aux Dieux à haute voix, qu'ils conſervaſſent le Roy & répandiſſent ſur lui toute ſorte de proſperitez; parce qu'il gouvernoit ſes ſujets avec juſtice. Il inſeroit enſuite dans ſa priere un dénombrement de toutes les vertus propres à un Roy en continuant ainſi; parce qu'il eſt maître de lui-même, magnanime, bienfaiſant, doux envers les autres, ennemi du menſonge; ſes punitions n'égalent point les fautes, & ſes recompenſes paſſent les ſervices. Il condamnoit enſuite les manquemens où le Roy étoit tombé par ignorance. Il eſt vrai qu'il en diſculpoit le Roy; mais il chargeoit d'execrations les flateurs & tous ceux qui lui donnoient de mauvais conſeils. Le grand Prêtre en uſoit de cette maniere, parce que les avis mêlez de loüanges ſont plus efficaces que les remontrances ameres, pour porter les Rois à la crainte des Dieux & à l'amour de la vertu. Enſuite ayant ſacrifié, le Lecteur des Livres ſacrez lui liſoit quelques actions ou quelques paroles remarquables des grands hommes; afin que le Souverain de la Republique ayant l'eſprit plein d'excel-

lens principes & d'excellens modeles, en fit usage dans les occasions qui se présenteroient. Ce n'étoient pas seulement les tems de donner ses audiences & de rendre ses Jugemens qui lui étoient marquez: Il ne pouvoit aussi se promener, prendre le bain, ni faire quoi que ce soit qu'à certaines heures. Il ne devoit se nourrir que de viandes simples; & on lui donnoit une mesure de vin qui ne pouvoit l'enyvrer, ni même tant soit peu affoiblir son jugement. Enfin tout ce qui concerne le regime étoit si bien ordonné qu'on eut pris plûtôt ces Reglemens pour les avis d'un Medecin que pour les Statuts d'un legislateur. Mais s'il paroît extraordinaire qu'un Roy ne pût suivre son appetit dans ses repas, il étoit du moins très-beau & très-avantageux qu'il ne pût suivre sa passion ni sa fantaisie dans les affaires d'Etat; & que dans les jugemens qu'il rendoit & dans les peines qu'il imposoit, il fut astreint à ce que les loix avoient ordonné pour toutes les circonstances qu'elles avoient prévûës. Par-là aussi il se mettoit à l'abry des demandes injustes & importunes, dont on ne peut se délivrer qu'en s'assujetis-

sant à des regles sages & invariables. Voilà, Seigneur, ce qu'on appelloit autrefois les privileges & les plaisirs de la Royauté. La bonté qui vous caracterise & dont vous donnez des preuves continuës ; & le courage que vous avez fait voir dans une occasion décisive, nous font juger que vous atteindrez aux vertus de vos Ancêtres. Elles doivent être pour vous un objet d'émulation d'autant plus interessant, que vous les pratiquerez avec plus de liberté ; & que vous vous assurerez la même recompense par moins de peines.

Le Roy fit au grand Prêtre de dessus son Thrône, une inclination qui marquoit qu'il acceptoit son discours & que son dessein étoit de profiter de ses avis. Descendant en même-tems de ce Thrône & se tournant vers le peuple, il dit : Que bien loin d'avoir été impatient de regner, il se faisoit du temps-même du faux Sethos, une veritable peine de lui enlever un Sceptre, qu'il croyoit lui être acquis par son droit d'aîneſſe, quelque indigne qu'il s'en fût rendu à l'égard du Roy son Pere par ses menaces & par ses hostilitez. Qu'il avoit éprouvé un très-grand soulagement d'esprit

à la reconnoissance du vrai Sethos ; parce qu'elle délivroit sa Patrie des guerres étrangeres ou même intestines, ausquelles l'incertitude du successeur legitime l'auroit exposée. Mais qu'enfin puisque le Roy Sethos son Seigneur & son aîné avoit absolument voulu lui remettre le Royaume dont il étoit en possession ; il ne le gouverneroit que par ses conseils. Qu'ainsi le Peuple de Memphis ne perdoit point réellement son veritable maître, qui acqueroit seulement un nouveau titre de gloire par sa générosité. Aussi-tôt il acheva la ceremonie en allant prendre la couronne qu'il posa sur sa tête, en se mettant à genoux du côté du Temple, & en reportant cette couronne sur l'Autel. Tout le monde rentra encore dans le Temple où l'on devoit faire les derniers sacrifices.

Sethos ne voulut pas y suivre le Roy & la Reine, de peur que sa présence n'attirât à lui les regards des assistans. Mais appellant le Prince Pemphos pour lui parler de son mariage ; il apprit d'abord de lui que sa Mere étoit expirée au moment qu'on lui avoit dit qu'il avoit été assez genereux pour mettre son frere sur le Thrône, & en exprimant le dé-

ſeſpoir où elle étoit d'avoir précipité ſes jours dans la fauſſe crainte qu'elle avoit euë, que ſon fils ne fût jamais Roy. Sethos lui répondit qu'elle s'étoit abuſée dans toutes ſes conjectures, excepté dans celle qu'elle avoit pu faire que ſa domination étoit finie ; à moins, dit-il, qu'elle n'eût employé contre moi l'expedient qu'elle a employé contre-elle. Mais n'en parlons plus : Ses fils mêmes qui peuvent regretter ſa perſonne doivent condamner ſa vie & ſa mort. Je vous appellois pour vous dire qu'après avoir penſé à votre frere, je penſois maintenant à vous. Je partirai inceſſamment pour Tanis. Mais ayant peut-être beſoin de plus d'un jour pour ma negociation, vous me ſuivrez inconnu & déguiſé ; afin que ſi notre affaire ne réüſſit pas d'abord, ce délai caché au Public vous ſoit moins ſenſible. J'eſpere néanmoins de vous faire parler au Roy & à la Princeſſe en particulier, dès que je les aurai prévenus : Et lorſque votre mariage ſera arrêté, vous reviendrez pour retourner à Tanis, avec la magnificence convenable.

Cette converſation conduiſit les deux freres juſques dans le Palais, où le Roy

Oſoroth ne pouvoit tarir ſur les loüanges de ſon fils aîné. Sethos fut accablé de nouvelles actions de graces à l'arrivée du Roy & de la Reine qui venoient du Temple. De ſorte qu'il leur dit enfin : Que l'action qu'il avoit faite avoit eu des motifs bien ſuperieurs à celui de s'attirer des éloges & des remercimens : Que les généroſitez fondées ſur des vûës ſi frivoles étoient ſujettes au repentir : Que le devoir ſeul autoriſoit les grands Sacrifices, & étoit ſeul capable de mettre l'homme au-deſſus des réſiſtances & des retours de la nature. Il ajoûta qu'outre l'intention des Rois de l'Egypte qui n'auroient jamais donné le titre & le pouvoir de Conſervateur à un d'entr'eux ; il avoit des engagemens ſecrets qui l'excluoient du Thrône ; & qu'enfin la ſeule choſe dont on pouvoit lui avoir obligation, étoit la joye qu'il ſentoit de ce que ſes propres chaînes l'avoient conduit à faire des heureux, qui d'ailleurs meritoient de l'être. Ce diſcours changea les torrens de loüanges auſquels Sethos étoit expoſé, en un reſpect ſérieux plus flateur & moins fatiguant.

Enfin il trouva moyen, dans une

journée aussi tumultueuse que celle-là, de confier aux deux Rois & à la Reine le voyage qu'il alloit faire à Tanis pour les interêts du Prince Pemphos. La Reine lui répondit agréablement pour son Pere & pour son Epoux, qu'on n'osoit plus le loüer ni le remercier de rien; & qu'on lui laisseroit faire en repos tout le bien qu'il lui plairoit. Mais ensuite, Sethos demeurant seul avec le Roy son frere; il lui dit que s'étant chargé, pendant son regne de cinq jours, de toute la haine des dépositions qu'il avoit faites, il lui avoit laissé exprès l'agrément de bien des places à donner. Le Roy Beon en lui serrant les mains l'assura qu'il ne regleroit rien sur cet article qu'après son retour. Sethos lui dit que la seule chose qu'il eut à lui proposer pour le bien & pour la satisfaction de l'un & de l'autre, étoit de faire revenir Amedès, & de lui donner le Ministere. Il ajoûta que Giscon suffisamment instruit par ses fautes & par ses adversitez n'avoit plus besoin de lui; & que dans ce besoin même, Amedès préfereroit le service de son Roy à celui d'un Prince étranger. Le jeune Beon lui marqua sa reconnoissance pour ces

avis, qui tenoit lieu d'un grand nombre d'autres. Mais ce Prince dont la bonté étoit le caractere dominant, profita de l'écart où l'avoit mis cette conversation particuliere, pour aller pleurer sa Mere ; & pour la faire ensevelir secretement, parce qu'elle auroit été refusée à tous les tombeaux publics de l'Egypte.

Le Conservateur arriva trop brusquement à Tanis, pour qu'on eut le tems de lui faire une grande reception. Il surprit en quelque sorte le Roy & la Princesse en entrant dans le Palais. Cependant Spanius le traitant en Roy lui ceda chez lui tous les honneurs. La Princesse étoit arrivée depuis fort peu de temsd'Heliopolis d'où elle étoit partie le jour même de l'abdication de Sethos : Et encore séduite par les discours de sa nourrice, elle ne douta pas en le voyant qu'il n'eût renoncé à la couronne de Memphis, pour lever tous les obstacles de son mariage avec elle. Sethos ne voulut pas la laisser long-tems dans l'erreur, ni joüer un personnage faux ou douteux par-delà les premiers complimens. C'est pourquoi arrivant quelques heures avant midi ; il prit le

tems où le Roy entroit dans son Conseil, pour demander à la Princesse une audience particuliere. Elle la lui accorda avec plaisir, & lui en donna le rendez-vous dans un des bosquets de ses jardins où elle alloit se rendre, accompagnée d'une femme à elle.

Dès qu'elle y fut arrivée; cette femme qui étoit sa nourrice, se plaça de maniere qu'elle ne pouvoit entendre la conversation. Alors Sethos debout devant la Princesse assise, lui dit: Madame, une des plus sûres marques de la sincerité de mon amour, est que je vienne moi-même vous désabuser de l'esperance que nous en avions conçuë. Ah! qu'entens-je? s'écria-t'elle. Me voilà donc tombée, après tant de vicissitudes d'espoir & de crainte, dans le précipice qui m'attendoit. Aussi-tôt couvrant son visage de ses deux mains & s'appuyant sur ses genoux, elle laissa parler Sethos qui continua ainsi: J'ose croire, Madame, ou plûtôt je vois clairement que cette opposition de la fortune, dont j'ai senti le premier toute la rigueur, deviendra favorable pour vous; & vous procurera un avenir plus heureux que si un sort précipité avoit fait réussir un

projet déja condamné par toutes les circonſtances. Quelle fonction, Grands Dieux! m'impoſez-vous? Le nom de Heros a frappé quelquefois mes oreilles; mais il ne m'a jamais été dû qu'en cette occaſion, où je viens vous affermir contre moi, & vous demander, pour votre interêt, un éternel oubli. Je fais plus, Madame: Convaincu des raiſons qui m'obligent de renoncer à vous; je m'expoſe au danger de vous revoir, pour vous convaincre à votre tour des raiſons qui vous obligent de renoncer à moi. Mais vos bontez pour Cherès ont bien mérité que Sethos vous diſpoſât à une ſéparation néceſſaire, par des moyens plus doux & plus équitables que de vous laiſſer le ſoupçon de ſon indifference ou de ſon refroidiſſement. Le bien eſſentiel de la vie, eſt, Madame, cette tranquillité d'ame qui naîtra du choix que nous aurons fait de notre ſort, lorſque nous en étions les maîtres. C'eſt à cette tranquillité future, quelque ſimple qu'elle paroiſſe, qu'il eſt important de ſacrifier tous les attraits & tous les charmes que le préſent pourroit nous offrir. Il n'eſt point de paſſion ſi vive ou ſi ſéduiſante qui doive

nous empêcher de prévoir le jugement que nous porterons de nous-mêmes, quand une yvreſſe paſſagere aura fait place aux reflexions qui lui ſuccedent. Le ſeul amour vrayment généreux eſt celui qui reſpectant le devoir & les convenances, & plus jaloux de l'eſtime reciproque ſur lequel il eſt fondé, que de ſon propre bonheur, ne s'expoſe point à ſe voir changer en un ſujet funeſte de reproches mutuels. Sur cette idée, Madame, permettez-moi d'examiner la ſituation de l'un & de l'autre : Et pour commencer par la mienne : J'avois apporté dans ma patrie le deſſein de défendre le Thrône de Memphis contre les enfans de Daluca, que j'avois laiſſé très-jeunes & que je ſoupçonnois d'être devenus auſſi méchans que leur Mere. Je crois trouver, dans l'alliance que le Roy votre Pere me fait l'honneur de m'offrir, un appui favorable pour l'execution de ce deſſein, dès que le tems la rendroit legitime. Spanius par des motifs tout differens demande pour moi le titre de Conſervateur de l'Egypte. Tous ſes Rois me l'accordent, ſans faire l'exception de la Royauté qu'ils n'avoient garde de craindre en moi ; &

ne jugeant pas même qu'un Roy du caractere de Spanius, crut qu'un titre de grace fût suffisant pour rendre un homme sans naissance digne de sa fille. J'avouë que la droiture de mes intentions m'avoit couvert long-tems l'incompatibilité des deux noms. Mais je m'en doutois déja lorsque j'en fus secretement averti trois jours après ma reconnoissance. Qu'eussai-je fait alors ? Je ne puis ni vous épouser en demeurant Roy, par l'exclusion de Spanius que je n'ai sçuë qu'en vous quittant, ni en épouser aucune autre, par le serment que je vous ai fait. Mon Pere, avant que de me reconnoître & de me ceder sa couronne m'avoit confié la tutelle de ses deux fils. Je trouve un frere d'une bonté & d'une douceur qui me répond du bonheur de ses peuples. Je puis être moi-même plus utile à toute l'Egypte comme Conservateur, qu'à Memphis seule comme Roy. Une dignité de choix & unique dans le monde, me paroît plus précieuse qu'un droit de naissance où j'ai tant d'égaux. Je remets à mon frere, que mon arrivée heureuse pour tant d'autres, sembloit rendre malheureux, un Thrône où mon Pere m'avoit placé de

ſon vivant même, quoiqu'il le lui deſtinât après ſa mort. Ah! Madame, quelle eſtime conſerveriez-vous pour moi, ſi à la face de toute la terre je changeois des motifs ſi juſtes, & puiſqu'il faut le dire ſi nobles, en celui de me conſerver à une maîtreſſe; ſi de Roy regnant & de Souverain de Memphis, je devenois le Mari & le ſujet de la Princeſſe Reine de Tanis; ſi enfin je détruiſois le don du Thrône que je viens de faire à mon frere, par des ſucceſſeurs qui le diſputeroient un jour aux ſiens; en un mot, ſi ayant été moi-même Conſervateur de l'Egypte, j'en devenois le perturbateur par ma poſterité? Et vous, Madame, vous qui devez être encore plus attentive que votre Pere à votre autorité future, n'auriez-vous rien à craindre d'un homme à qui une reputation bien ou mal fondée donneroit plus de crédit qu'il n'en demande, d'un homme qui s'eſt vû Roy indépendamment de vous, qui auroit pardeſſus vous le titre de Conſervateur de l'Egypte; ou à qui le nom de votre Epoux feroit perdre cette dignité, à moins qu'il ne la ſoutînt par une guerre civile qui conduiroit peut-être votre

Royaume aux derniers malheurs ?

Ah ! Sethos, dit la Princeſſe, dans tout ce que vous venez de me dire, je n'ai qu'un tort à vous reprocher : Vous ne m'aimez plus. Je ne méritois pas, ſans doute, que vous refuſaſſiez la Couronne de Memphis, quand elle vous fut offerte : Non, Madame, interrompit Sethos ; mais vous méritiez que je ne la refuſaſſe pas : & votre Amant n'auroit pas été digne de vous.... Je me rends, vous dis-je encore une fois, interrompit auſſi la Princeſſe : Mais vous ne m'aimez plus. Pourquoi faut-il que tout votre zele ſe ſoit employé à rendre heureux l'amour de Giſcon & de Zarite ſi condamnable dans ſa ſource ; & que vous vous faſſiez un principe de vertu de détruire l'union de nos cœurs, qui vous paroiſſoit à vous-même ſi innocente & ſi légitime ? J'avouë que je n'égale point l'Heroïne de Carthage. Mais enfin les Heroïnes n'ont comme moi qu'une vie ; & je me ſens auſſi capable que celle-là d'expoſer la mienne, ſi vous aviez beſoin d'un pareil ſecours. Ah ! Madame, repliqua Sethos, les differences de vous à la Princeſſe Zarite ſeront toutes à votre avantage, ſi vous vous

rendez à mes raiſons & à la neceſſité même des conjonctures. Son courage n'a éclaté que pour ſuivre un Epoux qu'elle aimoit ; & le vôtre va paroître en renonçant à un Amant qui vous adore. Le ſien devoit être connu du monde entier ; & le vôtre n'aura & ne doit avoir de témoin que moi. Le dirai-je, enfin ? votre courage, dans cette circonſtance même où je ſuis plus intereſſé que vous, va néanmoins paſſer le mien. Dans l'infortune de mon amour, j'aurai du moins la conſolation de ne donner mon cœur à perſonne autre, & de ne laiſſer jamais entrer aucune femme dans ma penſée. Vous devez aller plus loin, Madame. Non ſeulement votre état de Reine exige de vous un prompt Hymenée ; mais j'oſe vous dire que vous n'êtes plus maîtreſſe de votre choix. Un Prince aimable qui a ſatisfait à toutes les conditions que vous lui avez impoſées, qui a ſervi ſous moi par vos ordres ; je dirai mieux, qui a commandé pour moi la bataille d'Utique, qui par ſon adreſſe & ſon éloquence a conclu la paix des Carthaginois & des Tingitans, que je n'aurois peut-être obtenuë que par les armes ; qui enfin, par rap-

port à l'Egypte, a imaginé & executé l'entrepriſe memorable de l'embraſement de la flotte des Arabes : Ce Prince, Madame, attend avec reſpect le terme des eſperances que vous ne lui avez pas défendu de concevoir, & dans leſquelles il perſevere depuis trois années.

Ah ! grand Sethos, s'écria la Princeſſe en ſe levant, je ſuccombe à ce dernier trait d'Heroïſme. Vous avez deux Freres nez d'une marâtre qui a voulu vous faire perdre la vie : vous cedez à l'un votre Couronne, & à l'autre votre Maîtreſſe. Je ſuis trop glorieuſe de la part que vous me faites prendre à l'exercice de vos vertus & à l'accompliſſement de vos projets. Vous aimer eſt un privilege auquel nulle mortelle ne doit prétendre ; & je me range dans la foule de vos Admirateurs. J'accepte de ma part le Prince Pemphos dont je connois tout le mérite, & il ne tiendra qu'à mon Pere de couronner ſa perſévérance.

Dans ce ce moment, le Roy qui en ſortant du Conſeil avoit été averti que le Conſervateur étoit paſſé dans les jardins avec la Princeſſe & ſa nourrice, les

y vint trouver. Il communiqua à Sethos & à sa fille une lettre qu'il avoit reçûë dans le Conseil, de la part des Rois de Thebes & de This. Ils lui mandoient qu'ils étoient charmez que le Roy Sethos eut pris le parti d'abdiquer sa couronne, pour garder avec moins de suspicion la dignité de Conservateur. Qu'ils croyoient bien qu'il n'avoit pas renoncé au Thrône de ses Peres pour acquerir par un mariage le nom de Roy de Tanis. Que cependant comme le Roy Spanius pouvoit avoir été instruit de la naissance de ce Prince encore déguisé sous un autre nom dans le séjour qu'il avoit fait à Tanis, & avoir eu en consequence de cette découverte quelque pensée de lui faire épouser sa fille; ils le prioient de considerer les inconveniens qui pourroient s'ensuivre, si le titre de Conservateur de l'Egypte se trouvoit dans la personne d'un Roy d'une Dynastie particuliere. Sur ces paroles, sans en lire davantage; Spanius dit à Sethos, qu'il étoit sans doute trop ami du repos de sa patrie pour songer plus long-tems à une alliance dont il s'étoit flatté lui-même. La Princesse répondit la premiere que Sethos étoit venu ex-

près pour se dégager, & que c'étoit sur cette matiere qu'avoit roulé tout leur entretien. Sethos ajoûta aussi-tôt, qu'il avoit la commission du Roy Osoroth & du Roy son fils de lui demander pour le Prince Pemphos l'honneur d'épouser la Princesse Reine. Qu'il s'étoit chargé de cette commission, d'autant plus volontiers, que la grossesse de la Reine de Memphis éloignoit plus que jamais ce Prince de la succession à ce Royaume. Spanius répondit que sa fille & lui recevroient avec joye le Prince Pemphos; & qu'avant l'arrivée de Sethos, c'étoit celui des Amans de Mnevie qui avoit le plus agréé à l'un & à l'autre. Sethos ajoûta que ce Prince étoit actuellement caché dans Tanis; parce qu'il n'avoit pas voulu paroître sans en avoir obtenu auparavant la permission du Roy & de la Princesse : Mais que l'amour respectueux qu'il avoit pour elle, ne lui avoit pas permis non plus d'attendre à Memphis la décision de son sort. Sethos fit bien-tôt trouver ce Prince que cette alliance alloit faire appeller le Prince Roy. On le retint trois jours entiers pour regler avec lui les articles du mariage.

A l'égard de Sethos il se chargea d'aller rendre incessamment aux deux Rois de Memphis la réponse qu'ils attendoient au sujet de sa negociation. Mais son véritable dessein en sortant si promptement de Tanis étoit de prévenir pour lui & pour la Princesse des entrevûës dangereuses, & qui cessoient d'être légitimes en cessant d'être nécessaires. De retour à Memphis, où il donna aux deux Rois & même à la Reine l'agréable nouvelle qu'il apportoit, il alla visiter un grand Palais, voisin du Temple, qu'il avoit fait préparer avant son départ. C'est là qu'il avoit déja fait loger les Officiers & les Domestiques attachez à sa dignité, sans oublier l'esclave Asarès. Il s'y étoit destiné un appartement convenable pour y recevoir, & même pour y traiter les Ambassadeurs qu'on pourroit lui envoyer, & qui en effet lui vinrent assez souvent dans la suite. Car n'y ayant point eu de guerre étrangere dans le reste de sa vie, il exerça la fonction de Conservateur, en terminant entre les Rois de l'Egypte plusieurs differends dont ils le faisoient arbitre. Il reçut même des Ambassadeurs de plusieurs Rois plus éloignez : Et ce-

lui de Phœnicie crut devoir venir le remercier en personne. Peu de temps après Amedès, mandé par le Roy Beon lui-même, arriva dans sa Cour. Il rapporta que le Prince Zoros, à l'exemple du Roy Osoroth, avoit cedé sa place à son fils ; & que le Senat avoit souscrit à cette démission avec de grands éloges à l'égard de l'un & de l'autre. Qu'enfin la Princesse Zarite, toûjours plus respectée du pere & du fils, étoit encore devenuë l'objet de l'admiration & de l'amour des Carthaginois. Pour Sethos, il se retira chez les Prêtres, où le Roy son frere venoit le consulter presque tous les jours, dans un appartement exterieur contigu à un autre plus petit & plus simple qu'il occupoit dans la maison sacerdotale, par un droit commun à tous les Initiez. Mais il ne se montra jamais en aucun autre endroit de la ville qu'en cet appartement aux Citoyens, & dans son Palais aux étrangers; ne voulant reveiller dans les peuples aucun souvenir qui pût faire quelque tort au Roy regnant, & plus grand encore par sa retraite qu'il ne l'avoit été par ses découvertes & par ses exploits.

Fin du dixieme & dernier Livre.